This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Philol 360

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

CHARLES MINOT

(Class of 1828).

Received 16 Oct. 1900

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLII

(Vme SÉRIE — TOME ~~IV~~ II.)

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M DCCC LXXXXIX

Philol 360

HARVARD COLLEGE
OCT 16 1900
LIBRARY.

Minot fund
(42)

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*)

21

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 46)

I. Lo douz chanz dun auzel
Que chantauen un plais
Mi desiuet [1] lautrier
De mon chami em trais
5 E iostal p*er*laissaditz [2]
Ou [3] fon lauzelz petitz
Plagnen en un tropel
Trei tozal [4] en chantan
Ja [5] desmesura gran
10 Ca pres iois e solatz
Don usnchi [6] plus viatz
Per miels entendrel chan
E dissi lor aitan
Tosas de cui chantatz
15 E de cui vos clamatz.

II. E cobret son mantel
La maier q*ui* saup mais
E dis dun encombrier
Qe moc dels rics sauais
5 P*er* qes jouenz delitz
Q*ua* vli [7] col pros es guitz
A bon pres qel chapdel
El creschel pareira [8]
Si so mes a sodan
10 Li peior delz [9] maluatz
Qe suis [10] alegrauatz
Mu [11] faziatz semblan
Il vos auidaran [12]
Conqa ioi non aiatz
15 Si vos lor es priuatz.

III. Tosa ies tan isnel
Nõ son ves bos assais
Com foron li prumier

[1] *c. en*: desuiet — [2] *c. en:* plaissaditz — [3] *c. en*: On — [4] *c. en*: tozas — [5] *c. en* : La — [6] *l.* : uengui — [7] *c. en* : Q*ua* tili, *l.* : Quaissi — [8] *c. en* : par enan — [9] *c. en* : dels — [10] *c. en* : sius — [11] *c. en* : Nin — [12] *c. en* : aiudaran

Cant aondaua iais
5 E cant era grazitz
Qeu neis don sui marritz
Non trop ia qi mapel
Nim qira [1] nim deman
Anz fui raubatz ogan
10 Entre tres reis prezatz
Si qe luns des regniatz
Mo ua contrarian
E parec al ferā
Qe mera gen donatz
15 E fom mal presentatz.

IV. (*p. 36*) Segnier dauol fardel
Se cargue dauol fais
Qi rauba soudadier
Ni sen vest ni sen pais
5 El luecs es pois aunitz
On el es acuillitz
Qaital lairō fradel
Plen domal [2] e denian
Si ral [3] suffre nil blan
10 Nul aura [4] poestatz
Non pot esser onratz
Qe ben leu ne dirā
Al [5] q*ue* non o sabran
Qel eis ner encolpatz
15 Oil [6] neschai lameitatz.

V. A qem iral [7] som [8] reuel
Amiga ni mirais
Curatz vol [9] qeil derrier
Se meton en Ieslais
5 P*er* aitals colps petitz
Ni ioues ni durzitz
Des qe tir en lapel
Qes venha meilhuran
P*er* pauc colp de verchan
10 Ne [10] qes fassa viatz
Qus vers pros hom prezatz
Si dona parsonā
Doptara pois lafan
Et [11] tenra p*er* grauatz
15 Si gaireil demandatz.

VI. Senier li fort chastel
Don la maleza nais
E li mur eil terrier
De dreig e de biais
5 An tout donz e conuitz
Coi [12] nom [13] es om garnitz
Si non fa maug arel [14]
Qe pas sobre lamian [15]
E pois ira cridan
10 Ans [16] vilans ērabiatz
Tota la nueg veillatz
Qeu ai auzir [17] mazan
A la donc [18] leuaran
E vos si nous leuatz
15 Seres ocaisonatz.

VII. Sil segnier de bordel
Amig [19] no fostel [20] fais
E nos da consirer
Com del tot nom abais
5 Lo monz er peritz
Qe mos iois er faillitz
Te [21] tot lals (*p. 37*) non [espel
A bon pretz ben estan
Ni ia lai non veirā [22]
10 Ni dieus ni fes ni patz
On segnier reing iratz
Ca lui lazesmaran [23]
Aug [24] cil cab el estan
E desqe iois li platz

[1] : *l.* queira — [2] *l.* : de mal — [3] *c. en* : ial — [4] *c. en* : auta. — [5] *c. en*: Cil — [6] *c. en* : Cil — [7] *l.* : ual — [8] *c. en* : sim — [9] *l.* : Cuiatz vos — [10] *c. en* : Ni — [11] *c. en* : Es — [12] *l.* : Car — [13] *c. en* : non — [14] *c. en* : mangatel — [15] *c. en* : lanuan — [16] *c. en* : Uns. — [17] *c. en* : auzit — [18] *l.* : Et adonc — [19] *c. en* : amics — [20] *l.* : sofrel — [21] *c. en* : De — [22] *c. en* : venran — [23] *e.* : sazesmavan — [24] *c. en* : Tug

15 Alegras vas totz latz.
VIII. Amiga el temps nouel
Soliom esser gais
Or no volõ vergier
Tros cal frugz los engrais
5 Ni lor platz. chantz. ni critz
Totz lo monz es marritz
E pl*us* li iouencel
Coi bon conor no fan
Qeu vi [1] p*er* un gan
10 Si lor fos enuiatz
Sen niescler [2] vs barnatz
Qe durera tot lan
Eraus en con diran [3]
Lor daufas [4] amistatz
15 Mais en fol pretz triatz.
IX. Toz eu mirai laissan
De chantar mais oian
Sa mon sobretotz platz
Qe non son enastratz.
X. Segnier li diu [5] bertran
Sai ben que vos diran
Qe mal es conseillatz
Si del chant vos laissatz.
XI. Toza car deshonoratz [5a]
Es cama desamatz.
XII. E vos ia conseillatz
Segnier com am forsatz.

22

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 65)

I. Sanc iorn agui ioi ni solatz
Ar sui iratz
E per totz temps desespe-
[ratz
Car mauentura nom terrai [6]
5 Ja cobre n [7] iai
Cades mi defui [8] em tresuai
Quiram repauze cossirers
Qem fan doler dans e de-
[rers.
II. Qar en traspers ore fui [9]
[natz
Ca deu no platz
Qe nuils bos mos amics
[priuatz
Viua tan con lautra gens fai
5 Aissi meschai
P*er* mon vngnaure q*ue*u
[non ai
Pois mos iois em [10] fallic
[primers
E cuim comenset lencom-
[briers.
III. (*p. 38*) Era mal qes [11] conor-
[tatz
Com hom forsatz
Qar vos ynaures mamauatz
Mas eram desconortarai
5 Cant vos [12] veirai
Ni iamais nom venran de
[lai
Salutz ni cortes messat-
[gier
Don iois mi sol venir en-
[tiers.
IV. Hai bels amics ben ensen-
[gniatz
Vescis [13] als fatz
E doitz e sauis als mem-
[bratz
P*er* vos teing vil abril e
[mai

[1] *l.*: vi que — [2] *c. en*: mescler — [3] *l.* : escondiran — [4] *c. en* ; dausas — [5] *l.* : dui — [5a] *l.*: deshonratz. — [6] *l.* : retrai — [7] *l.* : cobre — [8] *c. en* : de sui — [9] *c. en :* sui — [10] *l.* : me — [11] *l.* : Et eram alqes — [12] *l.* : nous — [13] *c. en* : Nescis

5 El dolç tems gai
Ni iamai non alegrarai
Ni non chanterai voluntiers
Mas nous puesc ben pla-
[gnier estiers.

V. Ai tantz bels sabers qau-
[ratz [1]
Cui los laissatz
Jamais vostre pars ner tro-
[batz
Canc non vi ni ia non verrai
5 Tant non irai
Dim [2] sol ome tan bel assai
Ni non deu dire cauallers
Qe tāt en tralgues [3] oliuers.

VI. Ar es morta bella foudatz
E iocs de datz
E donz e domneis oblidatz
P*er* vos sol pert pres es
[dechai
5 Tro part balai [4]
Maint pron esdeuendran
[sauai
Cui vos fos guitz e compai-
[gniers
Cō hom apres de bos mes-
[tiers.

VII. Dels vostres fins trobars
[smeratz [5]
De las bontatz
Del pretz del sen de las ric-
[tatz
Eu [6] degrā deueuir gran iai
5 Cels cui peigz vai
Ja mos bes noi retrairai
Q*ue*l bōs maiestres ba-
[langiers
En resemblera lauzengiers.

VIII. Qen vos es mortz pres e
[barnatz
E largetatz
Bels faitz bos digtz e bels
[solatz
E ia p*er* ma fe non creirai
5 Si ben stai [7]
Qe dieus als sieus sains ioi
[verai
Nos [8] vos accuilla totz pri-
[miers
Pos tant bels dons vos det
[entiers.

IX. (*p. 39*) Ja dison qe per vos
[sestrai
Pro ensa de faitz galaubiers
Ams [9] lai non es tant fa-
[zendiers

X. Francs seignier si fos aciers
Lo cors sim degra far qar-
[tiers.

23

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 24)

I. Ben es dregz mas en tal [10]
[port
Nos ha nostre segnier tra-
[mes
Cab ioi lien refeiran [11] merces
E chascuns poign a plan
[esfortz
5 Qer sia lauzatz e grazitz
Tan adeitz [12] guitz
Cui terzematz [13] e ploi e venz
Seru ab esser obedienz

[1] *c. en* : qauiatz — [2] *c. en* : Dun — [3] *c. en* : ualgues — [4] *c. en* : valai — [5] *c. en* : sineratz. — [6] *c. en* : En — [7] *l.* : estai — [8] *l.* : Non — [9] *c. en* : Cuns — [10] *l.* : aital — [11] *c. en* : refeiram — [12] *l.* : adreitz — [13] *l.* : terr e mars

E qil ten car
10 Ben pot esser siz [1] cal pa-
[gar
Venral centesmes guizar-
[dos
Jal seruizis nom [2] er iam [3]
[bos.

II. E pos sabem canc no fes tort
Nil fara daiso qens promes
Anz enfer ades mager bes
Prō deu valer nostre conorz
5 Quaicel qes desfaigz els
[fruratz [4]
Els mals nutitz [5]
Acoil els fai viure valenz
Ben sembla quels rics pe-
[nedenz
Voilla logar
10 Sil cors eil obra ven em-
[par
Tro mieils qels forfaitz so-
[fraitos
Qar mais val lor confessios.

III. Per qes degral plus rics
[plus fort
Esforsar com mais li pla-
[gues
Pos genz garnirs ni bels
[conres
Ni cortesia ni deportz
5 Noil notz des qe sains es-
[peritz
I met rays
Ni ia per sos bels garni-
[menz
Des qe sa vides auinenz
Non deu doptar
10 Qe nostre segnior desam-
[par
Los genz retenenz nils plus
[pros
Si nols en tol autra razos.

IV. (*p. 40*) Ni non crei qe al
[dreit port
Sil cors noi falsa ni la fes
Qe si aissi iutiarz [6] ni pres
Cal cora non venga sous
[vetz [7]
5 Qi non sap viure esmaritz
Qe mi es guiz
E car vau trebailliatz te-
[menzr [8]
Non puesc suffrir qe non
[comonz [9]
Vn sol chantar
10 Ab qe cujaua remembrar
Los auols rics de valor blos
Per qes failtitz [10] conduitz e
[cos. [11]

V. E si nō fos qen al ma cortz
Don maue a pensar manes
Anc nō forō peigz escomes
E mais atendreial plus fortz
5 Per qes iois e iouenz au-
[nitz
E pretz faiduz [12]
Ses amde sens reuolenz [13]
Caisi con fol comenzamenz
Ab ioi meuai [14]
10 De bon pretz eral fan baissar
Tan ni a paucs de coratjos
Cui non espauen messios.

VI. E ai pognos [15] tarzar la
[mort

[1] *l.* : fiz. — [2] *c. en* : non — [3] *l.* : tant — [4] *l.* : qels d. e. frunitz — [5] *c. en* : nuritz — [6] *l.* : iutiatz — [7] *c. en* : sors eniz — [8] *l.* : temenz — [9] *c. en* : couienz, *l.* : comenz — [10] *c. en* : faillitz — [11] *c. en* : los — [12] *l.* : faiditz — [13] *c. en* : aiude sons beuolenz — [14] *c. en* : menai, *l.* : menar — [15] *c. en* : E qi pogues

Vn iorn o dos qe non ven-
[gues
Ben estera com botezes [1]
Enō fora tan autz lo ioetz [2]
5 Mas ieu crei anc celui nō vitz
Qeu fos auzitz
Cui veiatz ni sabeis [3] ni
[senz
Ni manentra [4] fos guirenz
Dun mot parlar
10 Doncs pois ieu segur asiar [5]
Coi non es tan bella meissos
Con diuer [6] pretz antreis [7]
[baros.

VII. E pos per saber ni per sort
Reis ni ducs ni coms ni mar-
[ques
Non viu lo menor jorn dun
[mes
Cō el [8] de lauer mentren-
[tortz [9]
5 Qe noil fail tro qel es faillitz
El auolz critz
Regna e mostra maintas
[gens
Las obras els captenemenz
El fai blasmar
10 P*er* q*ues* deuria soin donar
Totz om mentrenei [10] lez-
[eros
Qe noil remanses mal res-
[sos.

VIII. (*p. 41*) Laissera [11] estar
Lauol gen caissis fai a far
E parlem des turcs orgoillos
Con lor auols e ieis [12] caia
[ios.

IX. El segnier qi nos [13] poderos
Nos conduia et si ab nos.

24

GIRAUT DE BORNEL

(= B. Gr. 282, 69)

I. Sieus qieir cosseil bella mia
[lamanda
Per dieu lom datz com co-
[chatz lous demanda
Qe som retrais vostra domna
[truanda
Qe totz soi for issitz de sa
[comāda
5 Qe so qē dettot mestrai em
[desmanda
Qem consseilatz
Ca pauc mos cors dinz dira
[sos ira branda [14]
Can [15] fort en son iratz.

II. Per dieu giraut ges tot aissi
[aranda
Velers [16] damic nos fai ni
[nos garāda
Q*uar* si luns fail lautre
[couen q*ue* blanda
Q*ue* niuls [17] destrics entre
[lor nō sespanda
5 Anz sella ditz daut poig q*ue*
[sia landa
Vos lan crezatz
E plassa vos lo bes el mals
[sil manda
Caissi seres amatz.

[1] *c. en* : ho fezes — [2] *c. en* : metz, *l.* : tortz — [3] *c. en* : sabers — [4] *c. en* : manentia — [5] *c. en* : abiar, *l.* : afiar — [6] *l.* : dauer — [7] *c. en* : antrels — [8] *c. en* : er — [9] *c. en* : mentrencortz — [10] *l.* : mentren es — [11] *c. en* : Laissem — [12] *c. en* : a. leis — [13] *c. en* : nes— [14] *l.* : dira non mabranda — [15] *l.* : Tan — [16] *c.en :* Volers — [17] *c. en* : nuils

III. Com puesc suffrir qe contre
[goil [1] non gronda
Ja sias vos donzela belle
[blonda
Paircs [2] diraus noz e paucs
[lois [3] vos aonda
Mais qe nō es p*re*meira ni
[segonda
5 *Et* eu qem tem dest ira qem
Qe men lauzatz [cōfonda
Sim rem [4] perir qem traga
[plus ves londa
Mal cre qem captenjatz.

IV. Si menqeretz daital razon
[prionda
P*er* dieu giraut non sai qe
[men responda
Pos vos dizes ca pauc son
[iauzionda
Mais voil pelar mon prat
[cautre lom tonda
5 Et seus er oi del plag far
[deztronda [5]
Ja li cerchatz
Con son bon cor vos esdiga
[eus resconda
Ben par con es cochatz.

V. (*p. 42*) Donzel oi mais no
[siatz trop parleira
Plus de cent ves ma ramat [6]
[premeira
Cuiaz vos donc q*ue*u tos-
[temps lio suffeira
Semblaria co fezes p*er* ner-
[ceira [7]
5 Dautramistat ar ai talant
[qeus feira
Si nō 'callatz
A neillor [8] cosseil saup dar
[ma berengeira
Qe vos nō mi donatz.

VI. Lora vei eu giraut qelaus o
[meira
Car lapellatz camiairis ni
[leugeira
Cuiatz vos donc qe de plait
[vos enqeira
Ai [9] non aig [10] ges qil sia
[tant maneira
5 Anz er oimais sa promessa
[dereira
Qe qeus digatz
Si sen destrein tan qe ia
[noust pifeira
Trega ni fin ni patz.

VII. Bella per dieu non perda
[uostraiuda
Car bē sabes con mi fon
[couenguda
Seu ai faillit p*er* lira cai
[aguda
Nom tenga dan sanc sentis
[can [11] leu muda
5 Cors damador. amige sanc
[fos druda
Del plair [12] pēsatz
Car ben sapchatz mortz sui
[si lai p*er*duda
Mais no men descubratz.

VIII. Segnier amics ia nagrius
[fui [13] volguda
Mais elam ditz cadreit ses
[vascuda [14]
Cautran preies con fols tot
[a saubuda

[1] *l.* : contr orgoil — [2] *c. en* : Paucs — [3] *l.* : iois — [4] *c. en* : tem — [5] *.. :* dezironda. — [6] *c. en* : ma ia mentit — [7] *l.* : nesceira — [8] *c. en* : Meillor— [9] *c. en* : Ni — [10] *l.* : cug — [11] *c. en* : con — [12] *c. en :* plait — [13] *c. en* : nagrieus fin— [14] *c. en* : irascuda

Qe no val lieis, ni vestida
[ni nuda
5 Donc si nous gic ben fara
[*que* vencuda
Sautran pregatz
Beus malrai [1] ia lai eu man-
[tenguda
Si mais nous i mesclatz.
IX. Bella per deu si de lai vos [2]
[crezuda
Par mi lio autreiatz.
X. Beus i valrai mas can vos
[er renduda
Samors non laus toilljatz.

25

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 5)

I. Alegrar mi volgreu[3] chantan
[E chantar per qem alegres
E si dun sol pauc maiudes
Mos bel :... nier ni[4] bon talan
5 Qe ia per nuisa ni per dan
Qim creges nom desco-
[nortes
Qestiers nom feira fraigz [5]
Nil genz pascors [la flors
Ni[6] solatz
10 Mas uaillam chausimens sil
[platz
E maiut bona sospeissos
En un uers far qe sia bos.]
II. (*p. 43*) E pero ben a mais
[dun an
Com mi pregaira [7] qeu
[chantes
E foram bon qem nesforces
Sim pogues pagar del mazan
5 Mas voill qell cors sacordel
[chan
E qe la boca renda [8] pres
Dels bels ditz e dels faitz
[maiors
Grat e lauzors
Qar si chantatz
10 De tal qius plassae ul [9] sust [10]
[en patz
Vostres precs ni vostras
[chanzos
Trop len eschai rics gui-
[zardos.
III. E serail pres a mon sem-
[blan
Si vostre chantz meillur
[ades
E si ia [11] vis qes meillures
Lo meus com fora son cōman
5 Tostemps mais e si ia dafan
Qieu nagues trait in [12] co-
[rilles
Tostemps mi defēdes amors
De sas honors
E fos mostratz
10 Con hom fols e desmesuratz
De ioi desemparatz e blos
A cui nos taing honors ni
[pros.
IV. Dieus qe mer anatz regaran
Si ia vifa [13] qe magrades
E non ges *per* zo qe cuges
Qe nulla res mabeillis tan
5 Prou [14] maue meils qe nom
[deman
E con nō mo diras fols es

[1] *c. en* : i ualrai — [2] *l.* : nes — [3] *l.* : Volgren — [4] *l.* : seignier aí — [5] *l.* : fruigz — [6] *l.* : Jois ni — [7] *c. en* : pregaua — [8] *c. en* : tenda — [9] *l.* : us — [10] *c. en* : sufr — [11] *c. en* : la — [12] *c. en* : mi. — [13] *c. en* : iufa, *l.* : vira — [14] *c. en* : Pron

Ja sabes tu daquetz ama- [dors
Leus parladors
Qe lur foudatz
10 Qan tot surs[1] affars ses [aussatz
Lor tol plazers e digz e dos
Els mena trist e consiros.
V. Per qieu qe nom agrat de- [nian
Nom[2] volgra cautre men- [segnes
So qe mon ioi mi destorbes
Anz magrobs lom pares [enan
5 E per som vau sols alegran
E consir cossi ne trobes
Conseil damics e de sei- [gnors
Nim fos acors
Sobre tarzatz
10 E loin me de mos plus pri- [uatz
Tan dopn[3] qe luecs o sai- [zos
Membles car qe[4] mot peril- [los.
VI. (*p. 44*) E non ies per so [qieu soan
Lur solatz e mout non prezes
Fauzes[5] dir e qe demandes
A cels qi venon ni qeiran[6]
5 Tals nouas en[7] qanes mes- [clan
So qe chascuns nom enten- [des
Qe per uns prims entende- [dors
Me tol paors
O treuoldatz[8]
10 Car non aug[9] esset[10] ben [amatz
Mainz gabs mainz digz [mainz fuigz[11] gingnos
Per qe fora bautz e ioios.
VII. E diran aig[12] qieu dis ogan
Qa tot home qi ben ames
Agrobs cun bon amic trobes
En qe nō sanes tre doptan
5 Qe uns non sap de qe ni [qan
Serei obs com lo conseilles
Mas er dic qals entendedors
Es valedors
Conseils priuatz
10 Car greu er si nous engar- [datz
Qe luns dētre tres compai- [gnjnos
Nous sia soen enoios.
VIII. Cascuns si gart si con eu faz
Tant be sobre totz qe neus [vos
Non sabes cals ses ma razos.
IX. Ben leu man lai part los [gloros[13]
O sai o lai o sus o ios.

26

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 6.)

1. Al honor dieu torm[14] mon [chau
Don mera loignatz et partitz

[1] *l.* : lurs — [2] *c. en* : Non — [3] *c. en* : dopti — [4] *c. en* : calqe — [5] *c. en* : Sauzes — [6] *c. en* : qe uan — [7] *c. en* : eu — [8] *c. en* : freuoldatz — [9] *c. en* : cuig — [10] *l.* : esser — [11] *c. en* : faigz — [12] *c. en* : tug — [13] *c. en* : glotos. [14] *c. en* : torni

E non me[1] torna brais ni [critz
Dauzels ni fueilla de verian
5 Ni ges no mesiau en chan- [tan
Anz[2] siu corrossos et marritz
Qen mains escritz
Conois e uei
Qapodera pechatz
10 Per qeu fail fes e sortz ini- [quitatz.

II. Consiri[3] ma iauillan[4]
Con ses lo segles endurmitz
E com bes. serba[5] sa ra- [zitz
El mals sabriux[6] vai poian
5 Qar a penas prezom ni blan
Si dieus es ancratz[7] ni lai- [ditz
Qals arabitz
Trufã. ses lei
(*p. 45*) Reman surjen[8] patz
10 E sai tensor[9] entre los [poestatz.

III. E pero ges no mes semblan
Com valẽs darmatz ni ar- [ditz
Pois aital coches dieus fail- [litz
Ja senz vergoinal torn denan
5 Mas cel caura p*res* dautri [bran
De granz colps e del sien[10] [feruz[11]
Et[12] acuillitz
Si de laurrei[13]
Qes renra[14] p*er* priuatz
10 Qel non es ies de donar [eissarratz.

IV. E pos a cor de bon talan
Dona poder sanz eperitz
Esloignom q*ue* noi si aizitz
De doble trafan plen denian
5 E guidon[15] cil qab dieu [iran
Cuns de sa forsa non sirritz
Ca penas vitz
P*er* gran desrei
De vauas[16] voluntatz
10 Granz iauzimenz venir ni [demanz[17] latz.

V. Mas dic qe seg an. tug un [ban
E chascuns voill eser grazitz
E qi mais pot si afortitz
Caissi sapchan qe venceran
5 E cil aiuden qi noi van
P*er* que dieus sia miels ser- [uitz
Pero es ditz
Cunsq*ue*cs amnei[18]
So qel mon plus li platz
10 El se guamitz[19] q*ue*l vos [remis[20] despoillatz.

VI. Ai chaituia[21] gens que di- [ran
Quant el remẽbrarals vblitz
E volra comte des petitz
Cil qera noil aiudaran
5 Veires ben. qal razon ren- [dran
De canz q*ui*l naion segnio- [ritz
Era[22] lor guitz

[1] *c. en* : mi — [2] *l.* : sui — [3] *l.* : Consiri molt — [4] *c. en* : marauillan — [5] *c. en* : secha — [6] *l.* sabriu e — [7] *c. en* : antatz — [8] *c. en* : surjem. *l.* suri em — [9] *c. en* : tensoz — [10] *l.* : sieu. — [11] *c. en* : feritz — [12] *c. en* : Er. — [13] *l.* : son rei — [14] *c. en* : tenra — [15] *l.* : Esquiuam — [16] *c. en* : vairas — [17] *c. en* : denianz — [18] *l.* : abnei — [19] . *c. en* : segua nutz — [20] *c. en* : reims — [21] *c. en* : chaitiua — [22] *l.* : E ia

Se [1] *que* vos dei
Qels aura mal guidatz
10 Non leur fara ni conort ni [solatz.
VII. Ben sapchatz qem peza del [dan
Ma perlanctan [2] son esbaitz
Quil trafanet dals bruis [3] [vestitz
Qi dieu ni lei ni ben non an
5 Fassen sobre nos so qe fan
(*p. 46*) Tan lag nos an enui- [lanitz
Canc non auzitz
En tal agrei
Del temps qe dieus fo natz
10 Tan gran perill. qe tan leu [fos portatz.
VIII. Pero si vau solatz cobran
Qi mera loingnjatz e *per* [anotz [4]
E mos vers es en ioi teratz [5]
Qera comensatz em ploran
5 Deisqe las ost chauaujarā
El socors dels reis es ple- [nitz [6]
Mal er bailuz [7]
So vos autrei
Soudanz e amiratz
10 Can il venran si non son [deslōgnatz.
IX. El coms richartz es ben gar- [niz
Cal sieus aitz [8]
Qi quel menuei
Ses tals afars mesclatz
5 Qi ben es granz e sian [dieus lauzatz.

27

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,73)

I. Si per mon sobre totz non [fos
Qi ditz qieu chan e sia gais
Jal suaus temps can lerba [nais
Ni pratz, ni boscs, ni rams, [nì flors
5 Ni dieus [9] segnier ni van [amors
Nom pogron metre en les- [tais [10]
Mas daissom teing ab lui
Qe pos iois defui
Merma pretz e barnatz
10 E pos las prestatz [11]
Ses fraigneron [12] de iai
De quant qel mieiller fai
Non so [13] per mi lausatz
Caisin siu [14] conseillatz
15 Qieu mil [15] ric non enuei
Qi tant mal segnorei.
II. Qella [16] vetz eral segles bos
Can per totz era acuillitz [iais
E cel grazitz on era mais
E pretz sauemar [17] ricors
5 Er apellom pros los peiors
E sobranzier qui plus sirais
E cel qi mais adui
Conqes pot de lautrui
Sera plus enueiatz
10 De qem terng [18] per forsatz

[1] *l.* : Fe — [2] *l.* : lantam — [3] *c. en* : brus — [4] *c. en* : e gandiz — [5] *c. en* : tercitz — [6] *c. en* : pleuitz — [7] *c. en* : bailitz — [8] *l.* : aizitz. — [9] *c. en* : durs — [10] *c. en* : leslais — [11] *c. en* : poestatz — [12] *l.* : Sestraigneron — [13] *c. en* : fo — [14] *c. en* : sui — [15] *l.* : nul — [16] *l.* : Sella — [17] *l.* : saueniab — [18] *c. en*: teing

Com dauol plai. sauai
Coilla pretz bon verai
Don degresser (*p. 47*) blas-
[matz
E voz car non pensatz
15 Se taing com pretz autrai [1]
Celui qui lag feunei.
III. Mal son [2] capdelada ra-
[zons
Desqom p*er* pros tenc los
[sauais
Els francs els cortes els
[verais
Razonet hom p*er* sordeiors
5 E moc la colpa dels auzors
Cant deuers bessillet nis
[frais
Qem non fai [3] per cui
Tol hom lonor celui
Qui nerab dreit cassatz
10 E cels en corillatz
Diran qe mieil estai
Qem [4] cel qeu non dirai
Sera meillier armatz
E pois fius [5] enbargatz
15 De pretz ni de domnei
Mes [6] auetz el conrei.
IV. Eu vi com prezaua chanzos
E qe plazra [7] segles gais
Era vei qe pois hom sestrais
De solatz ni de faitz gensors
5 Ni lafars de finz amadors
Se viret de dreit en [8] biais
Qe totz deu*ers* defui
Qe si hom se debluì
La carn el uin els bratz [9]
10 E fol la compagnatz [10]
A pretz non o tendrai
Ni crezutz non serai
Mais nō segral pechatz
Qe valra pauc ricratz [11]
15 So q*ui* la menal desrei
Ni dreit noi sec ni lei.
V. Er aug del rei qera plus
[pros
E plus valenz e manz assais
De totz cels cui manda [12]
[pais
Qe sobrels messianz els
[maiors
5 A crec sos pres e sa honors
E non temra [13] sanz [14] ni
[fais
Q*ue* si sē plagnon dui
Lo ters lor o destrui
Q*ue*m par mal enseignatz
10 Qieu non aug [15] canc fos
[natz
Da carlemagnē sai
Reis p*er* tam bel assai
Mentagutz ni p*r*ezatz
Mas ia leu non crezatz
15 Cafars tan mal estei
Qensemz lo plagnō trei.
VI. E qe val doncs bella faissos
Ni g*ra*nz poders qaissi sa-
[bais
Era passia un [16] part roais
Lo noms el pres e la paors
5 Entrels parans [17] galiadors
Quanc (*p. 48*) un sol pueg
[areir nols trais
P*er* qe fail qis delui [18]
Pos aissi leu sesdui

[1] *l.*: autrei — [2] *c. en* : fon — [3] *c. en* : Qera non sai — [4] *c. en* : Qai — [5] *c. en* : suis, *l.* : sius — [6] *l.* : Mens — [7] *c. en* : plazia — [8] *c. en* : em — [9] *l.* : blatz — [10] *l.* : E sel acompagnatz — [11] *l.* : rictatz — [12] *c. en* uianda — [13] *c. en* : temia — [14] *l.* : afanz — [15] *l.* : cuig — [16] *l.*: E ia passaua — [17] *c. en* : paians — [18] *c. en* : desdui

So tom [1] plus vol nil platz
De qem teing per greuatz
Cels qe mais podon sai
Si nō adobon lai
Qan chamiaran rictatz
Caion calque solatz
De lor gran chalabei
Deuāt [2] lo maior rei.

VII. Qel trafanz segles enuios
Dona lui peig qi plus nar-[rais [3]
Qom noi a mas qel cors [engrais
E fassa conqes pot son [cohors [4]
E larma pert senz lo socors
De lui cui sos couenz e [frais
Cuns tan gent non sestrui
Ni nos serra nis dui [5]
De bels murs bataillatz
Can seira trapassatz
Al port lai on seschai
Com merme son esmai
Totz non si esarratz
Per qes conseils sennatz
Com de sai se captei
Qe sos tortz lai vol [6] greì.

VIII. Lui prec qes sols clamatz
Uns dieus e trinitatz
Qem gart qieu non solei [7]
Sai tant qe lai me grei.

IX. E chascuns lo cortei
Qe sos tortz lai volgrei [8].

28

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242. 45)

I. Leu chansonet e uil
Maurra [9] obs a far
Qe pogues enuiar
En aluergnal dalfi
Pero sel dreit cami
Pogues neblon trobar
Bel poirra [10] retrar
Qeu dic qen lescujzir [11]
Non es lafanz
Mas en lobresclarzir.

II. E qi de fort fozil
Non vol cotel [12] tocar
Ja voil [13] cui laffilar
En un mol dēbeli
Qar jes aiga de vi
Non fei dieus al manjar
Anz sen volc eisauzar
E ses [14] esdeuenir
Daiga qera enanz
Pois vi per meils grazir.

III. (*p. 49*) E qi dinz son cortil
Em [15] om vol [16] pot forzar
Se vana daiudar
Pois non fai mas qen ri
Pro a de qes chasti
E qi de son gabar
Vol sos clamius pagar
Ja dieus en candezir
Nonca lenanz
Ni loi lais auenir.

IV. Per qieu dome sotil
Qi sap sos miels triar
Nom mer a castrar [17]

[1] *c. en :* com — [2] *c. en :* Denant — [3] *l. :* natrais. — [4] *l. :* cors — [5] *l. :* clui — [6] *c. en :* nol — [7] *c. en :* folei — [8] *c. en :* nol grei. — [9] *c. en :* Mauria — [10] *c. en :* poiria — [11] *l. :* lescurzir — [12] *c. en:* cutel — [13] *c. en :* noil — [14] *c. en :* fei — [15] *c. en :* En, *l. :* On — [16] *c. en :* nol — [17] *c. en :* met a castiar

Ni fort[1] nom natrai
5 Mas un pauc me desui
Car nō o puesc mudar
Tam mes greu a portar
Qui non sap essernir
Tan de ferāz
10 Ne cug con al partir.

V. E sil faig son gentil
A la valor leuar
Als finz fan aguidar
Com sem[2] sent a la fi
5 Qe lo sauis me di
Qe ges al nou tensar
Non dei home lausar
Per son ben escremir
Ni p*er* colps granz
10 Qe prez pren al fenir.

VI. E qi per[3] un fil
Pen prez com sol amar
El pourra[4] greu trobar
Si romp qi fer ni[5] lo li
5 Cap. pauc en un trai
No sen[6] los rics auar
Qaissi cos degrausar[7]
P*er* els e reuenir
Prez e bobanz
10 E iois len fan fugir.

VII. Mas eu trop un de mil
P*ero* nō laus nomnar
P*er* paor de cuiar
Qel dreices lo corxi[8]
5 Coi del ser al mati
Non pot res meillurar
Ni ia apres sopar
Non lauzires ren dir
Qeus lo mazanz
10 Non eschai pres durmir.

VIII. Aiam[9] torn en un mil
Vas mon[10] bel segnior car
Rem als non sai comtar
Mal[11] qe samors mauci
5 Anc peior asaissi
Noqam saup enuiar
Qera non puesc pausar
Anz trebail e consir
Si qe mos chanz
10 Es la[12] pres del fenir.

IX. (*p. 50*) E deurial mandar
Mon sobretotz e dir
Qel mager danz
Er sieus sim fai fenir.

29

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,54)

I. Obs magra Qe mo consentis
La saizos del temps entenerg
Qen calqe solaz mesiauzis
Qen cot freg[13] magrobs ves-
[tirs
5 E contral tort queu pren
[merces
E contrals trop trazir[14] chan-
[tars
E contrals cambes dels ba-
[ros
Frācs seigner e cortes e bos.

II. Eragram[15]. Plus caut los
[matis
Sim sentis mos obs en lal-
[berg
Qe ia forsatz. fors non eissis

[1] *c. en :* sort — [2] *c. en* : sen — [3] *l.* : per sol — [4] *c. en* : poira — [5] *l.*: ferm — [6] *l.*: son — [7] *c. en* : degrau far — [8] *c. en :* coixi — [9] *c. en* : Aram — [10] *c. en*: mom — [11] *c. en* : Nial, *l.* : Mas — [12] *c. en* : ia. — [13] *c. en* : contra steg, *l. :* contra freg — [14] *c. en :* taizir — [15] *c. en :* Elagram, *l.* : E iagra

Qa penas mes amans grazirs
5 E qi sufferre sen pogues
Ben fora nauges demandars
Ab so q*ue* si donar no fos
Ja no saubrom qis fora pros.

III. E plagra Mais a mos vezis
Manenz que paubres qe pos [serg
Totz mos obs vns non er [tan fiz
Prouetz non lenui lescon- [dirs
5 E qi trop fres autrui contes [1]
Sofra mier laqals qe disnars
Qe pos saficha des lomos [2]
Semblail failla pas a maizos.

IV. E plagram Genzer so mes vis
Enq*ue*re sobre son aulberg [3]
Sautra madaula li faillis
Del sieu car molt mes bels [seruirs
5 E qes fai del autrui cortes
Pos del sieu sera sobrau- [ars
Ges no mes vis li port razos
Qa lui repairel gazardos.

V. Som agra-Mens non acuillis
Si puin uim nranei [4] ni esterg
Los iouenseus nils enantis
Genser en paregral seruirs
5 E qieus fara semblan. queil [pes
Ensegnamens ni castras [5]
Eus trebaillatz pois cautre [fos
Fragnier i podes mil [6] bas- [tos.

VI. (*p. 51*) Podagra Ons ia non [garis
O gran mescap en plā co- [derg
Cal [7] qel plus luignedanz [lauzis
E mal on [8] si segues carnitz
5 O podehc voltra [9] lauengues
Cui ioi non platz ni depor- [tars
Qe mals pessamēs enoios
Loignon de rai [10] bonas [chanzos.

30

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,66)

I. Sera nom poia mos chanz
Non sai per cui mais senanz
E se non val des ananz [11]
Qe far non solra [12]
5 Ben auras dreit lom soanz
O per qe no mo demanz
Qe non to diria.

II. E sim seras drogomanz
A liers [13] de cui soi comanz
E com [14] entendra tos manz
Ja daisso not sia
5 Qels ditz els faitz els sem- [blanz
El nom el pretz el bobanz
Ter guitz en laura. [15]

III. E tu iat fas conoisenz
Eu hoc e dōcs non entenz
Cans metz [16] fatz fas apren- [dens

[1] *l.* : conres — [2] *c. en* : somos — [3] *l.* : ausberg — [4] *c. en* : uianei, *l.* : manei — [5] *c. en :* castias — [6] *c. en* : nulal — [7] *c. en* : Tal — [8] *c. en* : an — [9] *c. en* : volria — [10] *c. en* : de mi — [11] *c. en* : dos aitanz — [12] *c. en* : solia — [13] *c. en* : lieis — [14] *c. en* : con — [15] *c. en* : la uia — [16] *l.* : motz

E ses mestria [1]
5. Si fas be mas tot el [2] sens
Con car vueil qe tota gens
Li port garemia. [3]
IV. Qel sieu bels cors couinenz
Es assatz [4] e manenz
De totz bos enseignamenz
E de cortesia
5 Ja nauras tu maluolēs
Car en trop lauzar ten-
[prenz
E qet *graziria*.
V. Seu enemics e guerrers
Non farian voluntiers
Cuns enoios malparliers
Trobom cascun dia
5 For qieu non soi sobran-
[zers
Mas si lam blasmau auguis [5]
Ieu lon [6] combatria.
VI. Qel sieus laus es drechurers
El noms vers. el prez entiers
E sim era vis estiers
Nom nantremetra [7]
5 Q*ua*nc fort non fui souen-
[diers
Daitals lauziers plasentiers
Ni no mo seria.
VII. (*p. 52*) E tu qe tam [8] sos
[lauzers
Ja ten forsa sobramars
Mais ten valrra [9] callars
Ben ditz gram follia
5 Qe p*er* dieu sol lo parllars
Madutz tals cent bons pen-
[sars
Cunsqegz men valrra [10].
VIII. E si totz ditz [11] not ten cars
Non tem [12] volgras esser pars
Ieu nō p*er* re q*uel* cudars
Mauiden [13] sembria
5 So mes vis totz mos affars
E valran mais mos chantars
Per aital paria.
IX. E sil bos reis de nauars
Mo lauza del belastinars [14]
Grazire [15] non daria.

31

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,80)

I. Un sonet fàs maluatz e bo
E ren no sai de qal razo
Ni con de qem [16] per qe
Ni rem [17] no sai de qem soue
5 E sarai [18] lo mas vol [19] sai
[far
E chant lo qui nol sap chan-
[tar.
II. Mal ai canc hom plus sanz
[non so [20]
E reing [21] maluais home per
[pro
E don assatz can nō ai ren
E voil mal celui qem vol be
5 Tan sui finz anucs [22] senz
[amar
Canc sem pert qim vol gai-
[zanjar.
III. Sieu ai donna no ueil qem
[son

[1] *l.* : maestria — [2] *c. en* : es — [3] *c. en*: garentia — [4] *c. en*: asasatz — [5] *c. en* : angiers, *l.*: augiers — [6] *l.*: len — [7] *c. en*: nentremetria — [8] *c. en* : tain — [9] *c. en* : valria — [10] *l.* : valria — [11] *c. en* : tos doiz — [12] *c. en* : No ten — [13] *c. en* : Maiud en — [14] *c. en* : belastmars, *l.* : blasmars — [15] *l.* : Gaire — [16] *c. en* : qe ni — [17] *c. en* : ren — [18] *c. en* : farai — [19] *c. en* : nol — [20] *c. en* : fo — [21] *c. en* : teing — [22] *c. en*: amics

Ni sies[1] faz tort q*uez* me [*per*don
Sem volgra[2] colgar ab se
Ab pauc no uos vir[3] *per* ma fe
5 Qe pron[4] men faria prerar[5]
Mas non deu hom trop spa- [nar[6].

IV. Entorn mi vai e de veiro
Foudatz q*uar* mais sai de [caro[7]
De vas la coa vir lo fie[8]
Sautre plus fols no men rete
5 Q*ua*ital sen mi fes ensei- [gniar
Al prim aram fes soleiar[9].

V. (*p. 53*) Drutz ai estat una [sazo
Ses enjan e ab tracio
Et ab[10] ergoil ai trobat m*er*- [ce
A lautrui aissi com p*er* me
5 Qieu vau lai ou nō cug anār
E serc so q*ua*n non puesc [trobar.

VI. A celeis vau qe nom somon
E qier li cant non a qē do
P*er* gent[11] estat son a gau- [fre[12]
Qaissi sai far so qem coue
5 Qem leu cant li autre van [colgar
E plor so don degra chan- [tar.

VII. Totz hom qem ser en gui- [zardo
Eu sai ben trobar ochaizo
P*er* qel seruizis si recre
Caissim auon[13] far de mal be
5 Cab maluastar auon[14] leuar-
E mais valer p*er* sordeiar.

VIII. Non sai de qe mai faig [chanzo
Si dōc autre nomo despo
Caital saber foudatz maue
E ia ren non sabres p*er* me
5 Car cil ma fag outracurar[15]
Canc nom vollc[16] amic apel- [lar.

IX. Sim volgues amic apellar
Anquer pogra moseu[17] co- [brar.

32

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 272,28)

I. Qar non ai
Joi qe maon
Mi tent[18] de
Chantar souē
5 Et si menten
En far chanzos
No mes pros
Caissi con solia
Noi puesc auenir
10 Anz men cug partir
E gicraimen
Non per re
Qeram soue
Qim pres e qoi[19] ris
15 Fors de mon pais.

II. E dirai
Qi ses ni don

[1] *l.*: sil — [2] *c. en*: volia — [3] *c. en* : iur — [4] *c. en* : prou — [5] *c. en*: preiar — [6] *c. en* : soanar — [7] *c. en*: cato — [8] *c. en* : fre — [9] *l.*: foleiar — [10] *l.* : Ab — [11] *l.*: estar — [12] *c. en*: ganfre — [13] *c.en* : cuion — [14] *c. en* : maluastat cuion — [15] *c. en* : outracuiar — [16] *c.en*: volc — [17] *c. en* : mosen — [18] *c. en* : tenc — [19] *c. en* : qim

Non eu qe
Leugeiramen
5 Fail e mespren
Qis fai iāglos
A sazos
P*er* qeu seu dizra[1]
Cui am e dezir
10 Si cō ho consir
Cab faillimen
Sestran se
Cil cui qer be
Cui eu sieu[2] pl*us* finz
15 Qelena paris.
III. (*p. 54*) Mais non sai
Com de priom [3]
Com de privom[4]
Map*er*te
Caci[5] marrimen
5 Et denien[6]
Fas mi ielos
Enoios
Caisqeu conostria
P*er* sobras dalbir
10 Mas se dieus mazir
Seu veramen
Be non cre
Si nom recre [7]
Meils non er assis
15 Sola [8] res qe dis.
IV. Qe iat fai
Mal et cofon
Deu merce
Can fadamen
5 Parlom souen
Si qe mai bos
Dis qe dos
Com me confondria
Sim fai cauzir [9]
10 Anz la dei g*r*azir
Lo pensamen
Qe men ve
Ab qe mestre
De zo qe lai qis
15 As [10] sols la seruis.
V. Eram trai
Aias [11] mon segon
Tot mantenen
[E nō len]
5 E port prezen
Al rei nanfos
De mos sos
Cautra manentia
Nō ai mais de dir
10 Qeil aus p*er* offrir
Qvarc [12] ha valen
E mante
Pretz mi coue
Qieu li estiaclis
15 Ser outramaris.
VI. Ben es razos
Sel mante [13]
Vas sainsere
Cab [14] trop mai conque [15]
5 Sobre serrazis.

33

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,72)

I. Sim sentis fizels amics
Per ves [16] encuser amor
Mas en [17] mo lais per paor
Qem dobles lautrei [18] des-
[trics

[1] *c. en* : dizia — [2] *c. en* : sui — [3] *c. en* : prion — [4] *c. en* : privon — [5] *l.* : Cai — [6] *c. en* : de men — [7] *t.* : refre — [8] *l.* : Folla — [9] *l.* : esiauzir — [10] *c. en*: E — [11] *l.* : vas — [12] *l.* : Quar — [13] *c. en* : maute — [14] *l.* : Car — [15] *l.* : conquis — [16] *c. en* : ver — [17] *c. en* : er — [18] *c. en* : lautel, *l.* : lant el

5 Mais aiso puesc dire
Sen can
Canc deniam [1]
Ni de non fe
Nom mēbret pos amei ben
10 Per cai suffert de granz mals
Caissi saue als lerals [2].

II. E car non grana lespics
Si com pareis a la flor
Cuias qe plassal segnior
Anz lien creis ire genzics
5 Qe consire
De lan
Enairan [3]
Qan sap e ue
Qe sos affars non la ve
10 Qeu inia cus ferrals [4]
Anera [5] meilliers cus nadals.

III. Eu vi lora qera rics
Segon lo cers qera cor
Qe tēra del honor [6]
Q*ue* maīoz [7] plaitz donet [sos abrics
5 Com vencutz suffrire
Qe blan
Suffertan
Car nō recre
(*p.* 55) So qe plais [8] li des- [coue
10 A segon qe ses egals
Lamors ni lamics cabals.

IV. E si uns si fem [9] enics
P*er* espauentar mi los lor [10]
Can plāz volers. noi acor
Pauc li vnl [11] porcs [12] ni [chanzics [13]
5 P*er* son sai [14] bon rire
Daman
Qe lafan
Damor soste
E nol fap [15] lōgniar de se
10 Pos ve qes vira venals
Es lo donc amors aitals.

V. Cuiaiz [16] ioues ni amics [17]
Pos en sabailien cor
Criu [18] dels dos danz lo me- [nor
Non feiral veis [19] lozolcs [20]
5 Deu som donc ancune [21]
Preran [22]
Dreit nai gran
Qieu sai e cre
Mar [23] qe non o dic p*er* me
10 Cols [24] verais amics corals
Non vai enaur [25] lur cap cals. [26]

VI. Hoi mai semblera predics
Mos chanz e sieu deu adzor
Qe anc nō ms [27] trobador
Cui meins noz anera ni trics
5 Mas p*er* miels asfire [28]
Mon chan
Aian [29] cercan
Bos motz esfre
Q*ue* son tug cargat e ple
10 Duns estrainz sons [30] natu- [ralz
E non sabon tuig de qals.

[1] *l.* : denian — [2] *c. en* : leials — [3] *c. en* : Enauan — [4] *c. en* : uiuia cus feirals — [5] *l.* : Mera — [6] *c. en* : tenia deshonor — [7] *c. en* : E maintz — [8] *c. en* : plus. — [9] *c. en* : fein — [10] *c. en* : lors — [11] *c. en* : val — [12] *c. en* : percs, *l.* : precs — [13] *l.* : chastics — [14] *c. en* : sui — [15] *c. en* : sap — [16] *c. en* : Cuiarz, *l.* : Cuiatz — [17] *l.* : antics — [18] *c. en* : Triu — [19] *l.* : reis — [20] *c. en* : lozuics — [21] *c. en* : aucire — [22] *c. en* : Preian — [23] *c. en* : Mas — [24] *l.* : Cals — [25] *l.* : enan — [26] *c. en* : captals — [27] *c. en* : nom uis — [28] *c. en* : assire — [29] *c. en* : Uan, *l.* : Vau — [30] *c. en* : sens

VII. Nomen cal calq[1] uns mendis
Loin de proz che[2] valor
Mirais qes fan gabador
Lora qe lur fail astics
5 Car sē bos suffrire
Per tan
Car non nin[3]
Egal abre
Son si brau e sens merce
10 Cuns mazanz nissim[4] tals
Prat[5] lenueg sil frai sauals.
VIII. E qar mais nom val chas-
[tics
Cades nom fion peior
Ges no ma tant de sabor
Car solatz com dels galics
5 Dieus los dieng mal dire
Cantan
Per un gan
De qera[6] souen
Pero sis feira tasse[7]
10 Mogron mist. nō feza fals
Tal guerra pois fo mortals.

34

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,13)

I. Ar ai grand ioi qem re-
[membra lamor
Qem[8] ren mon cor saluen
sa fezeutat
Qe lautrer vins en un ver-
[gier de flors
Molt gen cubert. Ab chanz
[dauzel mesclat
5 (*p. 56*) E rant[9] estau en
[aqels bels jardis
Lai maparec[10] la bella flor
[de lis
E pres mos oils e sazic mon
[coratge
Si qe anc puis[11] remenbran-
[sa ni sen
Nō aic mas cant de lieis en
[cui menten.
II. Ill es cella per cu eu chant
[e plor
Tant mes e me fin talant es-
[merat
Souen sospir e soplei r[12]
[aor
Ves lai on vi resplandir sa
[beutat
5 Flors de dōna com aore
[grazis
Es aqella qe tā gen ma con-
[quis
Douze boira[13] humils de
[gran paratge
E faitz gentils ab solanz[14]
[auinen
Agradiua vas me a tota gen.
III. Ben fora rics sauzes dir sa
[lauzor
Ca totas genz vengra lau-
[zirs en grat
Mais paor ai qe fals lau-
[zenjador
Fel[15] esqui[16] sobre desme-
[surat
5 Mentendesson et ai trop de-
[nemis

[1] *c. eun* : cal *cn* — [2] *c. en* : preze de — [3] *c. en* : uan — [4] *c. en* : nissira — [5] *c. en* : Part — [6] *c. en* : qem — [7] *c. en* : iasse. — [8] *c. en* : Quein — [9] *c. en* : cant — [10] *c. en* : maparet — [11] *c. en* : pueis — [12] *c. en* : e — [13] *c. en* : bona — [14] *c. en* : solaiz, *l.* : solatz — [15] *l.* : Fel et — [16] *c. en* : esqiu

A me[1] nō plas com se fassa [deuis
Mais omt [2] veirai home de [son lignatge
Baissar lai tan tro la bocha [mi fen
Tan domō [3] port al sieu bel [cors iauzen.
IV. Ja nō laisses per mi ni per [amor
Fals lausengiers complitz [de maluastat
E demandatz cui ni cals es [ni or
Ses loing o pres caisous ai [ben emblat
5 Camz [4] foz eu mortz qen ai- [tals motz faillis
Cami non ai ben daisso [nom trais
Qem [5] om nō es nō ma [6] per usatge
Ne fol vezin qeil vai mal [enqeren
Perqieu nom fi em frai ni [empren [7].
V. Ara diram[8] de mi escarni- [dor
Ai farant illz conten sos [oilz en fat
E sa camba dorgoil e de [ricor
Qieu non consir ser en vn [grant mercat
5 Mas cant de lers [9] on mos [cors ses assis
E rent [10] los oils viratz vas [cel pais
On ilh estai e parle mō co- [ratge
Ades de lieis on mos fiz [cors saren [11]
Car non ama qi non o sa [12] [paruen.

35

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,70)

I. (*p. 57*) Sil cors nom nistra [dreg
E mal mon grat non la [fraing
Em [13] vn chantaret sotil
Nom es ius [14] qera safraina
5 Se nom [15] es forsatz
En aitals motz peteratz [16]
Ja [17] fos qieu men trameua [18]
Plus qeras non faz
Ca meils me e lesta [19]
10 Capenas hom conoissia
Mos lieugers digtz veziatz
Sotils et menus foudatz [20].
II. E sil chantar lais pel freg
Don maista gens se com- [plain
Ni nai mon conort plus vil
Bon estara qem sostaina [21]
5 Cam [22] vēra lestatz
Jois e deportz et solatz
E pos dauol compāgnia

[1] *c. en*: Ams, *l.*: Ami — [2] *c. en* : oint, *l.* : qant — [3] *c. en* : damor. — [4] *l.* : Cainz — [5] *c. en*: Qen. — [6] *c. en* : aia — [7] *l.* : paren — [8] *c. en* : diran — [9] *c. en* : leis — [10] *c. en* :tenc — [11] *c. en*: saten — [12] *c. en* : fa. — [13] *c. en* : En — [14] *c. en* : uis — [15] *c. en*: non — [16] *c. en* :peteiatz, *l.*: peceiatz — [17] *c. en* : La — [18] *c. en*: trametia — [19] *c. en* : me e lesia — [20] *l.* : soudatz — [21] *l.* : sofraina — [22] *c. en* : Can

Nom ten a pagatz
Si chantar gurpia
10 Digatz mab qem defendria:
Dels auols mal enseignatz[1]
Qem fan peigz qe neus ni [glatz.
III. E sa cors del cors a dreg
No ab qem conort em re- [frain
No mi uen sai part labril
Al torn qe farai despaignha
5 Ja lai nō creatz
Qe flors ni vergiers ni pratz
Gaire maiut ni bom sta [2]
Nil chanz pel plaissatz
Quer dautrui paria
10 Nom a grat tant cam [3] solia
Nim tem per assolassat
Per qeu pronc [4] mains breus [cōjatz.
IV. Pero si mal mon estreg
Qe aplana fort remain
Garatz sen [5] un pauc cortil
Nagra ia trebail ni lauia [6]
5 Molt es mal anatz
Totz om sobrenamoratz
Qe per aual nos chastra [7]
Ja plus nescratz [8]
Nō o conoiserra [9]
10 Sil [10] tarza ni sembria
Sos bes ni fas [11] voluntatz
Pos ben es apoderatz.
V. E car non esper espleg
De mania [12] cui non tain
Qe tan sabais. ni sumil
Ja ma coilha en fa [13] com- [pagnia
5 (*p. 58*) Pron soi ben me- [natz [14]
Sim deinha suffrir nil platz
Qe mos chantars lapel mia
Per dieu ben soi fatz
E dic gran folia
10 De qal razon sofriria
Qem fezes tant sos priuatz
E donc qem nacosseilhatz.
VI. Caissim ten amors destreg
Qentendeire ses gazain
Soi dun ric loc segnioril
Celat e de terrestragnha
5 Dont non soi priuatz
Per qem par nescietatz
Qieu chan si no men ven- [raia [15]
Gierdos o gratz
Pero sil plagia
10 Capeles per cortesia
Sieus mos chanz deisam- [paratz
Aut los mauria leuatz.
VII. E monstran en mi venrra [16]
Jois e bes dauas totz latz.
Sil tan [17] me suffri en patz.

36

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 30)

I. De chantar
Ab deport
Mi for eu laissatz
Mas can son ben iratz
5 Esteinh lira ab lo chan

[1] *c. en* : esseiguatz — [2] *c. en* : sia — [3] *c. en* : can — [4] *c. en* : prenc — [5] *c. en* : seu — [6] *l.* : lania — [7] *c. en* : aital nos chastia — [8] *c. en* : nesciatz, *l.* : ueziatz — [9] *c. en* : conoiseria — [10] *l.* : sis — [11] *c. en* : fal, *l.* : sas — [12] *l.* : mamia — [13] *c. en* : sa — [14] *c. en* : meiratz — [15] *c. en* : venra, *l.* : venia — [16] *c. en* : venria — [17] *l.* : can —

E vau mi conortan
Qestiers non fora patz
Entre lirel coratge
Qes contran mal uzatge
10 Si rais qe poie [1] creis
Car es faillitz domneis
Dom sol om esser gais
E prez nom pot ni rais [2]
Reuenir entre tanz
15 Qer es de senz [3] clamanz
Per au [4] degra valer
Si es pretz ses poder
Longamen
Sas [5] non dura
20 Ses clam o ses rancura.

II. Alegrar
Mi voil fort
E soi naissi passatz
E si nom sembles fatz
5 Nō camieral talan
Mas tenō samazan
Mainz bos sonetz qe fan [6]
Vilan dauol linatge
Cant pros hom de paratge
10 Sen ben auzir ateis
Del escoutar non feis
Nil plazer non estrais
E non es ben sauaiz
Cui iois non platz ni chanz
15 E dals fezes engrais
Qui no sap retener
Eil [7] agrat nil plazer
En defen
Nis rancura
20 Sil laltrui iois se dura.

III. (*p. 59*) E nouz par
Peigz de mort
Com cui satamg [8] solatz
Viua descornotatz [9]
5 Ni fassa mal semblan
Al ver dieu me coman
En cal ora fo natz
Ab aital cor saluatge
Qe lauzel el boschatge
10 [.....] [10]
Mouon entrels mens [11]
Sonetz e critz e lais
E qui ia non er gais
Cō pot esser duranz
15 Res mai non es afans
Mas ira sostener
Ni res tan mal saber
Ni bon sen
Ni mesura
20 Cō ira non peiura.

IV. Dun afar
Mi conort
Don degresser celatz
Qe bem fora clamatz
5 Daco qeil auctor fan
E del mal e del dan
[.....] [10]
Mas en gran volpillatge
Ma mes vilam [12] passatge
10 Qen parlera forceis
El seiner qem nes peis
Can mabateral fais
Am comandat qe mais
Non sia corillanz
15 Plus qil son de lur danz
Ni dautrui nō deuer
Non puesca mout caler
E senc [13]
Si bes peiura

[1] *c. en* : poit — [2] *c. en* : iais — [3] *l.* : seuz — [4] *c. en* : cui — [5] *c. en* : Sar, *l.* : Sai. — [6] *l.* : fatz — [7] *c. en* : Sil — [8] *c. en* : sataing — [9] *c. en* : desconortatz — [10] *vers omis par le copiste* — [11] *c. en* : mesis, *l.* : me-seis — [12] *l.* : vilan — [13] *l.* : Era sen

20 Lor afars nis meillura.
V. Bon p*roar*
Magrab fort
Vn des meillors letratz
Si iauria v*er*tatz
5 Ni viures ses enjan
Ni se ia cobraran
Jois deportz ni barnatz
Lor ancian estatge
Non metrra[1] ges gatge
10 Can poral[2] mals anceis
E drechura ni leis
Nō mes aissi verais
Con ia diz ni retrais
Establimenz ni manz
15 P*er* qe lor deisenanz
E tart al remaner
E si del captener
Dieus non pren
Calqe cura
20 Nos niran lambladura.

37

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,25)

I. Ben couen pos ia bassail [ram
La fueillel frutz apres las [flors
Qe dun vers en qun[3] son [tarzatz
Mesforz con al primer len- [gail
5 Qestiers nomer honors ni [pretz
Pos luecs men aiude gens [temps
Si de cal[4] maneira nol faz
Qe contra passels plus pre- [zatz.
II. E per ma guereira cui am
Car es vna de las meillors
Coue si vo can[5] son amatz
Qe p*er* lauenturam trebail
5 E men fegnha coindes e letz
No fai anz cug qeu nai dig [nemps
Pos lieis non agrada nil [platz
Qeu men deport nim na so- [latz.
III. (*p. 60*) E doblam dol[6] voler [la fam
P*er* qe ses vertuda lamors
Q*ue*ran soi pl[7] enamoratz
E leis sembla qela miral
5 Can dic vos qi non o sabes
Tan gē tet sa veno e sems
Lo senz el pretz e la beutatz
El francs cors qe bona fos [natz.
IV. E sim sol eu tener son clam
Con uassaltz de sos bos se- [gniors
E no men soi del tot laissatz
Qel nescis cors ab qem ba- [rail
5 Sis[8] contra leis e vatz mi [qetz
Me diz qelam fo[9] vele rems
De mains emcombriers cai [passatz
En qem fora desesp*er*atz.
V. Pero de cabrol e de dam
Si precs entendes ni clamors
Cui era fos adomesgatz[10]

[1] *c. en* : metria — [2] *c. en* : poial. — [3] *l.* : qem — [4] *l.* : tal — [5] *c. en* : po cam , *l.* : nocam — [6] *l.* : del — [7] *l.* : plus — [8] *c. en* : Fis — [9] *c. en* : so — [10] *c. en* : adomeschatz

Mas vos ma dona nō massail
5 Clams ni merces car non [vezetz
Los mals qeu trac nils plains [nils gemps
Qe faz la nueg qant son [colgatz
El iorn non puesc estar era- [patz [1].

VI. E si per dieu sotz cui estam
Vous [2] platz qem traspas [ma dolors
Qe maucira si non pensatz
Greu mer e sorgoils nous i [fail
5 E pezaram si non sentes
Con es ioitz freuolitz e semps
Qant de seruizi no uen gratz
Celui qui nes mout trebail- [latz.

VII. E sim tenetz pres e liam
E vō [3] val forsa ni valors
Nam deu valer [4] humilitatz
Si fai mas en re nō trassail
5 Vostras mans e sim destrei- [gnetz
Qe mais me volgresser [reemps
De mais mutz o de reuelatz
Qen tal trebailha fos liuratz.

VIII. Per vos dona qem destrei- [gnetz
Cuier eu ben esser reems
E de mais mutz o de reue- [latz
Anz caissi fos vistiziatz [5].

IX. Dona merce car non pensatz
Con eu no fos tost temps [forsatz.

38

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 323, 1)

I. (*p. 61*) Abanz qeil blanc poig [sian vert
Ni veram [6] flor en la cima
Can lauzel son derhantar [7] [nec [8]
Cus plus contra freg no ses- [perta
5 Adoncs voil nouels motz [laissar
Dun vers qentendam li [meillor
Qel bes entrels bos creis e [par.

II. Per som par cant lo temps [no [9] vert
Mostres vers de razon prima
Als valentz cui sabers con- [sec
Car estat [10] gentz mal aperta
5 Non sap sol re qe val leuar
Qe sens per nuil doctrinador
Ses bon cor non pot meil- [lurar.

III. Dinz es poirida semblan [vert
Un auols gentz qe blastima
To so qe anc dreitura amec
E pois negun non sacerta
5 Dieus qant pot hom en els [blastinar [11]
Canc noi agron larteil me- [nor
Maint om a cui aues prez [dar.

[1] *c. en* : empatz — [2] *c. en* : Nous — [3] *l.* : nom — [4] *c. en* : Non deu valet — [5] *c. en*: iustiziatz. — [6] *c. en* : veiam — [7] *l.* :de chantar— [8] *c. en* : uet — [9] *l.* : uei — [10] *l.* : esta — [11] *c. en.* : blasmar.

IV. Nols [1] hom del mont non a
[pres vt [2]
Cant vol daurar e pois lima
Per qes [3] cel qe sia sec
Pois ve qe be non reuerra [4]
5 Qa la coua [5] pot hom proar
Amic de bocha ses amor
Mas don non vez non espe-
[rar.
V. Qui anc ui fresch ní ioue ni
[uert
Ar es mort per gent caima
Qi cuida far tot lo mon sec
Qieu non uei fol ni main-
[berta
5 Qui non faza suffren son par
Per so fruitz torna en peior
Donc semblan a sabor cla-
[mar [6].
VI. Ben sap far paisser herba
[uert
Femna qel marit en crima
Per son viol [7] fai tenir nec
Da qi nais la gens desta [8]
5 De pres cuns non lauza
[parlar
Mas de mal frug mala sa-
[bor
E cil [9] non volon sordillar. [10]
VII. Aissi naisson sec e non vert
Cus dengan non repaima
Ni anc pos dieus adam for-
[met
Non tenc tan sa port uberta
5 Gauzra [11] qen fai mainz [12]
[intrar
Qe lop son tornat li pastor
Qe degron la [13] fedas gardar.
VIII. Cobezeza a mort pres vert
Qeseignals baros descrima
E cobezeitatz abrassec
Un ardors qes uberta
5 Dont vezom maintz rics
[abrazar
Prez cuian traire dauol lau-
[zor
Mais i anc ses dieu non vi
[recar.

39 [14]

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 29)

I. (*p. 62*) Chant em broil
Ni flors enuierjan
Ni gentz temps can lamena-
[brils
Ni vertz herba ni blancha
[flors
5 Tan nomenanza nī atrai
Vas vers far com sol lo may [15]
De mon adreit seignior el
[rais [16]
Qē fai car ditz qel loncs es-
[pers
El cujars maduira sabers.
II. E sim doil
Dimz e de forz chan
Per qera [17] paregra virars
[vils
Si tant ferm nom lies amors

[1] *l.* : Nuls — [2] *l.* : vert — [3] *l.* : qesfols fols — [4] *l.* : reverta — [5] *l.* : coita. [6] *l.* : damar — [7] *l.* : auol — [8] *l.* : deserta — [9] *l.* : fil — [10] *l.* : sordeiar — [11] *c. en* : Gauzia, *l.* : Bauzia — [12] *c. en* : maiuz — [13] *l.* : las — [14] Voyez le texte rétabli de cette chanson par C. Chabaneau dans la *Revue des langues romanes*, 1884, I, 209 ss. — [15] *c. en* : lo mauz — [16] *c. en* : iais — [17] *c. en* : qem

5 Qe messeigna qen son esmai
Sesmera coratjos amanz
[E qem feigna coindes e gais
E sufra qel plus cars auers
Dona bos suffrir se temers.

III. E sim soil
Anar corillan
Car mi semblec murs lo [chambrils
Pero ben conosc qes follors]
5 Qem plagna daiso qieu non [ai
Cassatz mi degra bels sem- [blanz
Pagar pos chacus poignal [mais
E cant bos seigner als sieus [ders
Es lo noms auinenz e vers.

IV. Mas lorgoil
Seul sobre deman
Abais lauinenz cors gentils
Ab merce caissi maura sors
5 E si ses deue ni sos chai
Qem coche mos sobretalans
Ca qalqe trop nir trun [1] [eslais
Fraīgnalz orgoilz es non [deuers
Lo sobramars el trop volers.

V. Car sim toil
Mos precs en chantan
Non soi pro sauis ni sotils
Sa fait nom comti las ho- [nors
5 El bon pensamen. qem sec [sai
Car ades cug caura tres anz
Qem guidet em gauc [2] em [trais
De preizon tal. qen sols dos [sers
Magra delit lo remaners [3].

VI. Qeram dou [4]
De mal e dengan
E serai ferms amics humils
Ja nai agutz maintz blasma- [dors
5 Qi dizon qeu non creirai
Qe qe drutz senantros [5] e se- [nanz
Ab orgoil mais no voil qem [bais
Mos bels segniers sil fiz [plaziers
Loc non demandaue lezers.

VII. E qil ner primers drogo- [manz
Qem toil dautramistat em [lais
Crescal. benananse poders
Qeu nō voil baisars ni [iazerz.

VIII. E quant sobre totz sai nos [trais
Noil es cregutz aqel poders
Qe dona baizars e iazers [6].

40 [7]

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242. 63)

1. (*p. 63*) Sazo e luec
E cor e sen
E grat de mo seignior. e [mais

[1] *c. en* : uir nim — [2] *c. en* : garic — [3] *c. en* : reinauers — [4] *c. en* : toil — [5] *c. en* : senantisc — [6] Les deux envois manquent dans l'édition de M. Chabaneau. — [7] Voir l'édition de M. Chabaneau dans la *Rev. d. l. r.* 1884, I, 211.

Agreu si pogues auenir
5 En un leu chantar comde [1]
Qem dones iai
Ab qem partis dun fol es-
Qe soil menar [mai
Cant auauals [2] baros rema-
[ner [3]
10 A cobrar cortz e messios
E car non i puesc auengar
E vei qe non seria pros
Lais lo a [4] trebail
Qem sol greujar
15 E torn a mas garas [5]
[chansos.
II. E renc [6] ma juec
Lor fallimen
Qe lai don mou lo iois qē
[pais
Mes dich qels ublit els air
5 E qe ia nols na conge
E mais ben fai
Ca cors de conseil trobarai
Ben dei pensar
Del gent seruir. e del amar[7]
10 Autals capteners [8] es bos
A lui qis vol iauzir damor [9]
E fallhimenz e mespreios
Cant fols trassail
De loinhar [10]
15 Couenz e manz[11] e guizerdos.
III. E seu [12] moc
Lentendement
Qades no fos fiz e uerais
Vas mon segnior e ses
[faillir
5 Tostemps voil qē deslonge
So qeil qerrai
Mas per lo bon respit qeu
[nai
Dei ben chantar
E sen cuies plus gazainar
10 Trop milleuras motz ol [13]
[sof [14]
Car dris [15] com alet[16] dale-
[grar
Li dobla poders e razos
E seignier fail
Can pot poiar
15 Les sieus els laissa chazer
[jos.
IV. Cor flac eueg [17]
Denseignamen
Ai eu sanc de lamor [18] mes-
[trais
Mais la ui si [19] dementir
5 Lai cor ni tal [20] calonge
So qil deurai
Chantar li dei consum[21] farai
Qe meillurar
Ne puesc ma trobe mon
[affar
10 Qan dis qe motz chantars.
[lial [22] bos
E sieu pogues en trasgnar [23]
Dels sieus cortes ditz amo-
[ros
So qal chan val
Pogra doblar
15 Si qe pois valgra per un
[dos.

[1] *c. en* : coinde — [2] *c. en* : cuiauals — [3] *l.* : rengar — [4] *l.* : L. lo — [5] *c. en* : gaias — [6] *c. en* : tenc — [7] *c. en* : onrar — [8] *l.* : Caitals captenemens — [9] *l.* : damar — [10] *l.* : Fai deloinhar — [11] *l.* : enianz — [12] *l.* : seu anc — [13] *c. en* : meillurerals motz el — [14] *l.* : sos — [15] *c. en* : deis. — [16] *l.* : a luec — [17] *c. en* : euueg — [18] *c. en* : samor — [19] *l.* : vini si — [20] *c. en* : ial — [21] *c. en* : consen, *l.* : consim — [22] *c.* en : li es — [23] *l.* : trasgitar

V. Qaissi sa ploc
Trop bellamen
Samors al cor qem broil [em nais
Ab qe ma fait iauzent languir
5 Qal partir se [1] santonge
Con pera sai
Non sai sim notz car o dirai
Qal comensar
En auer [2] eu plus leu pas- [sar
10 Mais puis per la fe qe del [vos
Mes si tarjat qe del laissar
No si [3] serai poderos
Per qeu mgail [4]
Si nocaus par
15 Lo fols els sauis amoros.

VI. (*p. 64*) Qar con del fuec
Qi ses compren
Don ni cug la flāma poral [5] [fais
E creis tant com nol pot [suffrir
5 Com non a monge
Trusqen velai
Vas son bon abat tant verai
Qe ses trichar
Plus finamen a de corelar [6]
10 No lan [7]. perqe la sospei- [sos
Me fai partir e delongar
De maintz clamz vilas e [noios
E sim val [8]
Qan dei aussar
15 Camijat [9] mal nom de bo- [nafos.

VII. Mus [10] sanc amics per es- [perrar
Fo bautz ni iauzentz ni ioios
Sobre totz en
Dei ben cuiar
5 Qenqer aurai nom bonafos.

41

GIRAUTZ DE BORNEILL

(= Br. G. 242, 3).

I. Ai los [11] comuer. qe as amics
Eu son iratz
Per cal razon
Car anc iorn mis menten- [tion
5 En leis qem fes lo bel pa- [ruen
E a [12] per so ton cor dolen
Si ai
As aissi donc ton cor en lai
Oi eu plus fort
10 lest doncs aissi pretz [13] de [la mort
Oi eu plus qe no vol [14] sai dir
Per qet laissas aissi morir.

II. Car soi miep [15] vergoignos [e sis [16]
Non las requis
Ieu per dieu non
E per qe menas tal renson [17]
5 Tro aias sauput son talen
Segnier fai [18] mi tal espauen
Qe fai
Samor qe me ten en esmai
Ben as gran tort
10 Cuias te qela to aport

[1] *l.* : de — [2] *l.* : cuiei — [3] *l.* : sui ni — [4] *l.* : megail — [5] *l.* : poial — [6] *l.* : cor clar — [7] *l.* : lam — [8] *l.* : nual — [9] *l.* : Camjat — [10] *c. en* : Mais. [11] *l* : las — [12] *l.* : as — [13] *c. en* : pres — [14] *l.* : vos — [15] *c. en* : truep — [16] *c. en* : fis — [17] *c. en* : tenson — [18] *c. en* : sai

Ieu no mas no maus enar-
[dir
Trop poiras tu ton dan suf-
[frir.
III. Segnier e cals cosseils ner
[pres
Bos e cortes
Er lom digatz
Tu venras deuant lei viatz
5 Et enqerras la de samor
E si so ten a desonor
Not cal
E selam respon lay ni mal
A tas [1] suffrenz
10 Qe totz temps bos sufirire
[venz
E sis napercep lo gelos
Adoncs nobrarem plus gin-
[gnos.
IV. Nos hot ben sol qi o volgues
Er qe sim cres
Crezutz sias
Ben tisera tos lois [2] do-
[blatz
5 Sol lo digtz not fassa paor.
Segner tan senti la dolor
Mortal
Per qes ops co partam egal
Ar doncs tol [3] senz
10 Te vailla e (*p. 65*) totz ar-
[dimenz
Oc e ma bona sospeissos
Garda ti qe gent ti razos.
V. Raisonar nom sabrai ia ben
Digas per qe
Per leis gardar
Non sabras doncs ab leis
[parlar
5 Iest aissi del tot esperdutz
Oc canc li son deuant [4]
[vengutz
Tes pertz
Oi eu qe non son de ren
[certz
Aital fan tug
10 Sil qe son per amor perdug
Oc mais ieu forzarai mon
[cor
Ara non o tornz en demor.
VI. Ben ma adug
Amors. a so qe sabon tug
Qe mal viu qi deziram
[muor
Per qieu non sai plaigner
[mon cor.
VII. Vas ton desdug
Uai amics anz. co sapchon
[tug
Per qe non perdas ton te-
[sour
Qe leuet pert hom son de-
[mor.

42 [5]

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 78)

I. Totz temps mi sol
Plus iois plazer
En abril can safrancha lanz
E qe reman els veianz [6]
5 La flors e las follias e nais
El genz deport dauzel el
[plais
Mostron afar
Un conjnen [7] per conortar
Pretz e iouen

[1] *c. en* : Sias. — [2] *c. en* : iois — [3] *c. en* : tos — [4] *c. en* : denant. — [5] Voir l'édition de M. Chabaneau dans la *Revue d. l. r.*, 1884, I, 216 *s.* — [6] *l.* : qe si r. e. verianz — [7] *l.* : cortes vers

10 E ges per zo sim [1] venc len
Pos no mes fai
Qe tot qan ten fin amic [2] gai
Ni donna capertz [3] ni valor
Trop en mon cor saissi me-
[chai
15 Com esper de mon bel se-
[gnior.

II. Chera sem col
Ses mos saber
Mon solatz ni les bels mos
[chanz
Tot zo qe mera mals e danz
5 Mer iauzimenz e lira tals [4]
Ades. qe vas mos precs sa-
[frais
Pro ni deu cujar
Qe ben sai chauzir e gardar
De faillimen
10 Del sieu adreg cors auinen
Cortes e gai
Qe luein de trebail e desmai
Qaissi couen de bon se-
[gnior
Desqels sieus leua ni refai
15 Con tan [5] qe nai honor.

III. Ar sai sim vol
Ill retener
E nom puesca nozer enjanz
Pos dechai sa fina lus prianz
5 De lautre penz qe no sa-
[bais
Caissil serai finz e verais
Quchaizonar
Nom cuig qem puesc em
[ben amar
A mon viuen
10 (*p. 66*) Ni de negun galiamen
Qe len dechai
Lamistatz e torn en nafrai
De cels qe son galiador
E per pauc de mescap trasai [6]
15 Amors damic e de segnior.

IV. Mas no mi dol
Dautrui tener
Nim clam dautrui [7] desenanz
Car damor ai las merces
[granz
5 Plus de ioi canc non aic mais
E sanc temp failli ni mes-
[Nim fez semblar [trais
Vera la fiula de bretmar
Tot bonamen
10 Lol fenisc ua e lo faillimen]
Qeras perai
De sa maluanza. [8] de lai
Si dieus mi salua mon se-
[gnior
Ai tal gazardon con seschai
15 Si fos de plus amador [9].

V. So per qem sol
Plus mais tener
Car non men ven salutz ni
[manz
Caissi couen de fiz amanz
5 Qe lus per lautre sia gais
[.....]
Nos pen veniar
Ni non deu sa colpa celar
Qe doblamen
10 Mescaba qi son tort defen
E nos nestrai
Per qieu si puesc ni chau-
[zirai
Com per ira ni per folor
No faza mon bon sen sauai
15 Don pergal ioi de mon se-
[gnior.

[1] *l.* : si me — [2] *l.* : ren — [3] *l.* : gran pretz — [4] *l.* : iais. — [5] *l.* : C. tenga — [6] *l.* : trasvai — [7] *l.* : dels autrui — [8] *l.* : malananza — [9] *l.* : p. fin a.
Le reste de la chanson n'est conservé que par notre ms.

VI. Mas prim lazol
Mi pot tener
Daizom vauen emen bobanz
Qe qes diga luns dels ber-
[tranz
5 Ab qe non volua nī biais
Qe la bona speranzam pais
Em fai laissar
Maintas res de qem sueil
[clamar
E nom ten
10 En tal van domneiamen
Qi ven e vai
Qe ia per re no men partrai
Del seruizi de mon segnior
Ni eu si puesc ia non aurai
15 Fals cor trafan ni trichador.
VII. Enc mi vol[1]
Per remaner
La meiller e la plus prezanz
Qella si auia cor em balanz
5 On ia nuls pros drutz ni
[sauais
Luec non aura qabantz ni
[bais
E pot trobar
Voil porria[2] semblan. ni
[par
Mon escien
10 Ira la foudat qieu[3]
Non qerrai
Anz vos dis[4] ben qe reman-
[tai[5]
Sen sobretotz non er anz lor
Qel granz benananza ses jai
15 Fiz e segurs de bon segnjor.
VIII. (*p. 67*) E pois mos sobretotz
[sarrai[6]
Vas una domna ia[7] seignor
Qi prec e prec e pregarai
Qe sol aia fizel seignor.

43

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 49)

I. Nom platz chantz de ros-
[signol
Tan ai mon cor morn e trist
E pero sis[8] merauill
Car nom alegret abrils
5 Canc mais no fon negus ans
Nom domes[9] de ioi dos tanz
Mas ugan nom planc[10] la
[flors
Nil freig dera nom agrada.
II. Morir mi faram[11] de dol
Ast[12] messatgier qe man qist
Ai car si saupessen ill
Com som valc vs paucs cor-
[rils
5 Mais qe lai vs palais granz
Trop mes lur solastz pesanz
E parara[13] mi deshonors
Sab lur torn e mencontrada.
III. Pauc saben daizo qe sol
E non crei canc mai fos vist
Com vas sa terra saissill
Mas mi es saluatges e uils
5 E reparais[14] mes afanz
E piegz[15] trac un plus lai
[menanz
Si qe vergoigna e paors
Men dobla qega vegada.
IV. Qui[16] mo lauza ben nom vol

[1] *c. en* : col — [2] *c. en* : Noil poiria — [3] *c. en* : queren — [4] *c. en*: dic — [5] *c. en* : remanrai — [6] *c. en* : satrai — [7] *c. en* : la. — [8] *l.* : sim — [9] *c. en*: dones — [10] *l.*: plac — [11] *c. en* : faran — [12] *c. en* : Ist — — [13] *l.* : parra [14] *c. en* : repairars — [15] *l.* : Piegz — [16] *c. en* : Qi

Era [1] flacs cors con volguist
Qe tant cars amors rouill
Anc no fezist qe gentils
5 Canc cor de des [2] fiz amanz
Non vi hom miels duns sem-
[blanz
Cora qe sobre valors
Qus las er apoderada.
V. Car per aisso nom acol
Sieu lai vau cella ni cist
Qe de tornar ma volpill
Qui iois sobre segnorils
5 On estai feniz [3] mos talans
Es tals per qieu nom balanz
Don nos pot loignar ualors
Se meni emplana baca [4].
VI. Mas pero pel fort laxol
De la man ab qem presist
Veille mieils e mes rendill [5]
E non taurs ni cabrils
5 Bella dona ben estanz
Dest anar nom sia danz
Qe ieu tornarai de cors
E vos non sias cambiada.
VII. Canc paris contral fillol
Non fez [6] tal failla per crist
Nil paire contral [7] fill
De lai con sa riual [8] nils
5 Tro sai on sol es colganz
Pero dei esser mos chanz
Sus totz autres chantadors
Per vos domna cai amada.
VIII. (*p. 68*) Era nom platz chan-
[tadors
Per uos domna cai laissada.

44

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 7)

I. Al plus leu qeu sai far chan-
[zos
Com cel qe dautret estagna
Mi empren. eras mas dop-
[tos
Siu [9] mons sabers nō se
[fragna
5 Mas per tal mi plas essaiar
Qon leu chanzoneta fezes
Car zo chantom mais qes
[meinz car
Per qeu vau planan mon
[chantar
Descurs ditz qom leu lap-
[ses [10].
II. Loncs temps ai amat emper-
[dos
Non puesc sufrir no mē
[plagnha
E non sai per qal vchaizos
Mas ben esperanz gazagna
5 Per qeu aten mas tart mi
[part [11]
Qe leis qe mes del cor plus
[pres
Fassamors tant humeliar
Qē don ioi car nom pot ve-
[dar
Qeu nō lam ab qil nō vol-
[gues.
III. Ges damar leis un an o dos
Nom planc si tot mes estra-
[gna
Qoras iorns e temps e sazos

[1] *l.*: E tu — [2] *l.*: dos. — [3] *l.*: fermz — [4] *l.*: bada — [5] *l.*: nuech e mestendill — [6] *c. en*: fetz — [7] *l.*: c. bon — [8] *c. en*: sabriual — [9] *c. en*: Sui — [10] *c. en*: lapreses — [11] *l.*: par

E amors tem qem sofragna
5 Qanc pos la ui per rail [1] [pensar
No fon qinz el cor nom estes
Sos semblanz per qeu la ui [clar
E la mi fez pels oils passar
Sa beutat qe totz temps mi- [res.

IV. Souen remire sas faissos
Qamors mi ten en grieu la- [gna
E nom par ni cre qe anc fos
Vas ren de mala compagna
5 Mas vas me qe ges desa- [mar
Non la puesc per dan qui [en prezes
Qel mals mes douz a sufer- [tar
Per ques bes mes a mesurar
Queu aten mas no motar des.

V. De leis seruir sui voluntos
Cal meīz aitan cug menta- [gna
Qe mainz luecs es seruizis [bos
Eras ai trop dig remagna
5 Cab vn fil de son mantel var
Sa leis fos plazenz qel mo- [des
Me feira plus iauzent estar
E mais ric qe non pogra [far
Autra del mont qab sim col- [gues.

VI. Fiz amics desauentures [2]
Ab pauc de ioi ses mesclagna
Mezongiers de mezongas [blos
E qi pos couzel [3] de sagna
5 Per vendre ou per donar
Vos ai estat e sius plagues
Degra ab vos merce trobar
Domna pos al nom voletz [far
Sufrizetz qeus vis eus pre- [gues.

VII. (*p. 69*) Chanzon tu miras [laudar [4]
Celui qi mes el cor plus [pres
E diran. R. ses doptar
Qiem cug a leis demonstrar
5 Plus leu dun falcon yslan- [des.

VIII. Non veratz eu fai [5] tant da- [mar
Qe miels desire míels tenc [car
E miels am dome qant [6] [nasqes.

45

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 81)

I. Un sonet nouel faz
Per ioi e per solatz
E non es ges mos gratz
Mas car als adreitz platz
5 Qe si non fos blasmatz
Non chantera mais re
Pois vei cumelitatz
Ni pretz ni amistatz
Ab mi donz pro nom re [7].

II. Granz mals nai suffertatz
Sui [8] amāz non amatz
A las oras ai patz

[1] *l.* : nul — [2] *l.* : desauenturos — [3] *c. en* : cauzel — [4] *c. en* : saludar — [5] *c. en* : sai — [6] *l.* : qanc — [7] *c. en* : te — [8] *l.* : Fins

Maitas [1] ves son iratz
5 Ben son apoderatz
Qestat nai per ma fe
Con hom desesperatz
Ben a des[2] anz passatz
E ges nom en recre.

III. A legon [3] los plusors
Segnenz [4] galiardos [5]
Non amerai aillors
Siam sens o follors
5 Tant es granz sa valors
Eil beutatz ca ab se
Qil es marails [6] e flors
De totas las meillors
Al iucrament [7] de me.

IV. Mout mi den [8] car amors
Els gazardos meillors
Mas pron dona dolors
[.....]
5 Pauc mi fai de secors
E daiude de be
Meinz ca totz amadors
Estier car mes honors
Cades mi ten ab se.

V. Domna cueimdab [9] cors gai
On iois e pretz estai
Mais qieu non dic ni sai
Vos am. mas qeus dirai
5 Pos autre pro non ai
A sufrir men coue
Dōcs men conortarai
Enaissi com poirai
Ab lo mal qe men ue.

VI. Chansos can seras lai
Mon cossir liretrai
E di li per qem fai
Morir en tal esmai
5 Pueis recomandarai [10]
Si fizanta [11] di te
Tro inz el cor li vai
Cadoncs i trobarai
Ben leu mais de merce.

46

GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 74)

I. (*p. 70*) Si sonls [12] senz
E planz aturs no mirail [13]
Qe mos leus chanz
Vaille puege esmer
5 Non esper ren semblanz
Qem puesca rem valer
La cuida ablesper
Qe men sol aiudar
Per qe a mi nom par
10 Qe nuls chantars
Sia valens ni cars
Si cudars o temers
O pezanc plazens [14]
Non mensegna com chan
15 Grazizen o claman.

II. E car no uenz
La benananzal mal
El greus afanz
Celui ca trop suffer
5 Qades sia clamanz
Del autrui nōchaler
Voletz qe diga ver
Qem desplatz en amar
Qom ia puesca trichar
10 Ni sia vars
Celui qel sera clars
E ben volenz e vers
Ni sia tals poders

[1] *l.* Maintas — [2] *l.* : dos — [3] *c. en* : segon — [4] *c. en* : Fegnenz — [5] *l.* : galiadors — [6] *c. en* : mirails — [7] *c. en* : iutiament — [8] *l.* : ten — [9] *c. en* : cueindab — [10] *l.* : te comandarai — [11] *l.* : sazauta — [12] *c. en* : sotils — [13] *c. en* : nom val— [14] *l.* : pesanza o plazers

Q*ue* sim amic engan
15 Nis page de son dan.
III. E sel cors genz
Se vira no men cal
Vaz fols mazantz
Ab zo qe no sofer
5 De salutz ni de manz
Cug cab meīz dechazer
Mi poira retener
Qe molt fai aprezar
Cortes a solassar
10 E manz auars
On si demora mars
E fai de granz plazers
E pueis ad ob hus sers
La coreillia [1] dun an
15 A cels qi ben i uan.
IV. E sieu sieu [2] lentz
Eu mai lo cor leral [3]
Ni desamātz
De so que vol ni qer
5 E laissamen ab uiranz [4]
Qeu trob e mon saber
Pos mi donet lezer
Ses forza de preiar
Mos segner de chantar
10 E mos trobars
Son [5] p*er* samors espars
Adonc mirraubem ders
E failliram sabers
Si p*er* p*rec*s qeu li man
15 Enq*uer* con hom desinan [6].
V. E sim bistenz
Nim desrei. nil reial
Lo pros es granz
Mal danz non sai cals ner
5 E sil encortilantz [7]
Oir [8] sauzet eschazer
Del venir son plazer
Fassa del ben venjar
Pueissam lais esperar
10 E costeiars
Qel rei faran lanars
Val mais qel remaners
Pos rictatz ni valers
No sen pot puiar tan
15 Qe i pauzes son man.
VI. E dieus a gentz
Vian nostre capdal
E nos enantz
Tant qe sira ses sera [9]
5 Sufram p*er*das e danz
Tro vengal dechaer
E hom nom deu temer
Mal p*er* dieu gazagnar
(*p. 71*) Ni no fai doptar
10 Lo com*en*zars
Qe gascos e nauars
Si lur aonda vers
E dural bos espers
E dieus iran deian [10]
15 Los nostres capdelan.

47

EN GIRAUT DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 71)

I. Sim plagues tan chantz
Q*ua*n sol derenantz
Chantera mas fre
Ai qem recre [11]
5 Qe chantz no mez fals [12]
Anz pert mos iornals
Chantan qar qecs fui [13]
Zo qe pretz adui

[1] *c. en* : cereillia — [2] *c. en* : sui — [3] *c. en* : leial — [4] *c. en* : ab ni anz — [5] *l.* : Fon — [6] *c. en* : desman. — [7] *c. en* : encorrilantz — [8] *c. en* : Car — [9] *c. en* : fera, *l.* : fer — [10] *c. en* : deran, *l.* : denan. — [11] *c. en* : rete — [12] *l.* : sals — [13] *c. en* : sui

E merma iois iauzimentz [1]
[solatz
10 Don pert amors son pres e
[las rictatz.

II. Mas ieu sec sos manz
Siam pros o danz
E nai mal e be
E sai dir de qe
5 Son amils [2] ni qals
E qan planc mos mals
Gard on ni a cui
Tan tem lo fol brui
E qan respond gard qe dic
[qar foudatz
10 Es dicha leu per qeu respon
[viatz.

III. Qar sobre talanz
Forzals fis amanz
Capenas sen re [3]
Negus per qieu cre
5 Nesca danz mortals
E dōc nō es fals
Qi met son esdui
En trop gran refui
Pauc preza se. e cil a cui ses
[datz
10 Sen descubert. en dìtz sas
[voluntaz.

IV. Si demanda manz
Dels cobes amanz
San domna de se
Diran non qua me
5 Mas ieu nō sui tals
Anz dic qe lials
Amics sui de lui
Em [4] par amdui
Qar qeigz a so qa dos taing
[ab tan patz
10 Qe boca ditz per qom es
[encolpatz.

V. Cel es drutz truanz
Qi nō es celanz
Sa domna ni se
Sobz [5] autra re
5 Deu gardar si vals
Ses amics corals
Nō gab ab autrui
Qar si eis destrui
Sas autra part es des con-
[seil perriuatz [6]
10 Qe ia non er per los autres
[celatz.

48

EN GIRAUT DE BORNEL

(= B. Gr. 242, 11)

I. A penas sai comenzar
Un vers qe voil far leugier
E si nai penssat des ier
Qel fezes del tal razon
5 Qe lentenda tota genz
E qel [7] fassa leu chantar
Qeil fai per pla doptar [8].

II. (*p. 72*) Bes saupra plus
[cubert far
Mas non ha chantz pretz
[entier
Can tuig noi son parzonier
Qi qes nazir. mi sap bon
5 Can aug dire per contens
Mon sonet rauqet e clar
E laug a la fon [9] portar.

III. Ja pos volrai clus trobar
Non cug auer maint parier
Ab so qe ben ai mestier
A far una lieu chanzon
5 Qeu cug catretan gran senz
Es qui sap razon gardar

[1] *c. en* : e auinentz — [2] *c. en* : amics — [3] *l.* : te. — [4] *l.* : Et em — [5] *c. en* : Sobr, *l.* : Car sobr — [6] *l.* : del c. priuatz. — [7] *l.* : qes — [8] *l.* : deportar — [9] *c. en* : son

Con es motz entresbrescar.

IV. Dals mauen a consirar
Qieu am tal cui non enquier
Per zo qal descossirier
Sai be qe faz mespreizon
5 Qe sarai [1] qus ardimentz
Mi ven q*ue* lan razonar
E paors fai mo laissar.

V. Ben loi vorra [2] mandar
Si trobaua messatgier
Mas sin fatz autrui parlier
Ieu tem qe men uchaizon
5 Qar non es ensegnjamentz
Com ia faza autrui parlar
Daqo qe sols vol celar.

VI. Tam ben sap lo cors comtar
La veritat el pretz sobrier
Qe gran batallian sofier
Qar noi vau a esperon
5 Pois men ven us espauentz
Qe men fai desacordar
E mon ardimen laissar.

VII. Ges non la puesc oblidar
Tan me fai gran dezirier
E voill piegz qa mon guerrer
Celui qe dals me somon
5 Qai [3] lai es mos pensamentz
E miels non pot solassar
Sol qem lais de lei pensar.

VIII. Conssirers men es guirentz
Qanc ren tant no*n* pot [4] ca-
Mas la ui ni tener car. [mar

49

EN GIRAUTZ DE BORNEL

(= B. Gr. 242,2)

I. A semblan me fai dechazer
Amor sem [5] dona marrimen
Qar semblan mes de ioi qa-
[den [6]
Qe tal [7] cor non esclaire
5 Qar en trop ric repaire
Bels semblanz me guida
Qem ditz qe iauzida
Naurai ses (*p. 73*) fallida
Mais som deschai
10 Don fort mesmai
Qar lus semblanz mabriua
[lai
E lautrem desirai [8].

II. Ab bel semblan me fai voler
Mi donz zo qe plus mi defen
Ab art et ab fals geing me
[pren
Com sieu leni [9] trichaire
5 Per leis perd mon veiaire
Tan mes abeillida
Qar on plus moblida
Cant obs me serra [10]
Mon cors sen vai
10 Lai ou li plai
Ses cor viu
Car ab me nō lai
Qil la embailia.

III. Grieu mi poirra [11] pron tener
De samor ia segon mon sen
Pos aman noi trop chauzi-
[men
Si con fiz amaire.
5 Doncs pois gazains noi gaire
Qe non ai ieqida
Lamor, qem couida
Damar chascun dia
Qar non puesc mai
10 Per camarai
Qe ben leu enqeras naurai
De ioi a ma guia.

[1] *l.*: farai — [2] *c. en* : voria — [3] *l.*: Qar — [4] *c. en* : poi. — [5] *l.*: Amors em — [6] *c. en*: qaten — [7] *c. en* : ial — [8] *c. en*: desuai, *l.*: desuia — [9] *c. en*: lera — [10] *c. en*: seria — [11] *c. en* : poiria.

IV. Pos non puesc mais a bon [esper
Aleuiarai lo mal qeu sen
Fiz serai ses tot iauzimen
E gais per lo mal traire
5 Entrom voilla refaire
Ma domna chauzida
Franch e issernida
De bella paria
Ab cui estai
10 Jois ab cors gai
Esseignamentz ab pretz ve- [rai
Senz e cortesia.

V. Domnal genzer qem pot ve- [zer
Hoimais [1] daninen [2]
Qe conoscses mon fin talen
E cous am ses cor vaire
5 Cortz e debonaire
Sim [3] pauc mes aizida
Joios a ma vida
Serai on qeu sia si non sia[4]
Si non ben sai
10 Tan qan viurai
Si tot nom voretz [5] beus vol- [rai
Si tot nō valia.

VI. Segner reis daragon temer
Vos deuon vostre malvolen
Qar sais [6] lur auetz a presen
Tostemps pigs [7] lur afaire
5 Qe hom non sap retraire
Se qe nes aunida
Tota lur partida
E lur segnoria
Mor e desuai
10 Tant an desglai
Qel pluc [8] ric son tornat sai- [rai [9]
Qar lur pretz ten via.

VII. Comfortz mi plai
Qe tant sarrai [10]
Vostre nomz vas fin pretz [verai
Qe ren nos desuia.

VIII. (*p. 74*) Ab ioi ten vai
Chanzos en lai
Vas mon segnor ab cui estai
Pretz e cortesia.

—

Fin des chanzos de giraut de bornel [11].

[1] *l.* : H. mi fossetz — [2] *c. en* : dauinen — [3] *c. en*: Tun, *l.* : un — [4] *supprimez* : si non sia - [5] *l.* : voletz — [6] *l.* : fais — [7] *c. en* : pies — [8] *l.* : plus — [9] *c. en* : sauai — [10] *c. en* : satrai — [11] *suit la note* : *per la uita di Bernart del ventador ui è lasciato lo spatio come qui.*

E. Stengel.

(*A suivre.*)

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

(*Suite*)

CANTO TERZO

[F 27. r°] 1. Quand' un più cerca quel di che non deve,
Se qualche disventura gli n'adviene
Esser non le devrebbe amaro o grieve,
Ancor che poi ne gusti acerbe pene.
Spesso a brieve piacer caduco et lieve
Dietro l'eterna penitentia viene,
Dina et Sichem ne danno essempio verde
Ch'ella l'honor et ei la vita perde.

2. Chi entrar nel laberinto talhor cerca,
Se tardo n'esce o pur non n'esce mai,
Non dee dolersi, et s' Orlando hor ricerca
Il mal et truova più di quello assai
Che non vuol, impar' hor come si merca
Tal mercè con spietati affanni et guai
Da quella ch' engannar ciaschedun suole,
Che le comincia a dir queste parole :

3. « Fontedoro sono io, del gran Senapo
Cara nipote, posta in dura sorte
Per esser il mio regno senza capo,
Priva del dolce et caro mio consorte
Che fu per proprio nome detto Lapo,
Flavio cognominato, et posto a morte
Per man di Sarmagon l'empio assassino
Per me trar seco e il regno in suo dimino.

4. Era il mio sposo giovanetto et vago
Che non più bel di lui fu quel di Psyche,
Pareva proprio una divina imago

Se mai fra le moderne o fra l'antiche
Ne furon viste ; ond' io mai non mi appago
Ne appagarò de inumere fatiche
Che sol per far vendetta del mio sposo
Mi truovo in stato accerbo et periglioso.

5. Era huomo sì degno il mio signor gentile,
Di beltà ornato et di ligiadra chioma,
Sopra ogni altro tenea del signorile ;
Sì a li costumi, sì al grato idioma
Non hebbe in vita par o simile,
Nè doppo la sua morte alcun si noma
Nè nomaranssi mai per dir il vero
Chi aguagliar possa il mio signor altiero.

[F. 27 v°]6. Parte di Media et della Armenia tenne
Sotto in suo impero et fu cristian dal fuoco
Dov' ai bianchi Albani l'origin venne ;
Bench' ei meco regnass' insieme poco,
Che' l re infidel d'Hyberia sopravenne,
Ai lassa mè ! con tanta festa et giuoco
A privarmi del mio diletto et caro
Consorte con modo aspro al mondo raro.

7. Fingeva seco amor et fe sincera
Per me ardendogli Amor l'infido petto,
Nè dimostrò mai da matino o sera
Portarmi alcun particular affetto,
Ma finta continenza ogni hor seco era,
Nè altro che Flavio par ch' habia in ogetto
Ma come poi li para enganno et frodo,
Se mi ascolti, signor, dirotti il modo. »

8. Ascolta Orlando quasi stupefatto
Ciò che la donna con industria dice,
Ch' ella favella mostra, gesto et atto
Come suol dimostrar qualche infelice
Per qualch' orrendo et spaventevol fatto ;
Guatala in faccia et tiensi alhor felice
Il conte per sentir sì bella donna
Parlar in chi gratia immortal s' indonna.

9. Et rompendo ella gli ochi a duri pianti
Mandava fuor del petto alti suspiri,

Coi quai bastava romper gli adamanti
Non che solo mutar gli human desiri,
Et li spessi singhiozzi erano et tanti
Che facevan inditio di martyri,
Nè men di quella piange il fero conte
Vedendo afflitte le fatezze conte.

10. Doppo le molte lagrime colei,
Ch'era di frode un empio labyrintho,
Rivolta al conte disse : » Se tu sei
Da cotanta pietà, signor mio, vinto,
Che meco piangi i duri casi miei,
Fa che 'l nimico mio da te sia estinto,
Che se ciò fai, per Dio, tu non havrai
Di fama eterna maggior gloria mai.

[F.28r°] 11. Et per non ti tener in lungo tedio
Conchiuder voglio la mia hystoria brieve
Perch'al fuggir Amor non è rimedio.
El forsenato Sarmagon di lieve
(Così detto era il re de Iberia) assedio
D'amor non era et più ch' egli non deve
Amar, per haver me spense il bel viso
Dove era il mio diletto e il paradiso.

12. In una caccia ad orsi et a leoni
Ch' a piè di monti Caspii si faceva,
Infra forti cespugli entro a burroni
Armate genti Sarmagon teneva.
Segretamente et di certi valloní
Uscì un leone et, perchè Lapo haveva
Gran cor, quello aterrò, ma quel re crudo
Diede al mio Lapo col suo brando ignudo,

13. Ch'erano stretti ambi dua e regi
Et quinci et quindi homini havean lasciati
Per portar della caccia ornati fregi,
Onde furno egli nel leon scontrati,
Et Lapo per mostrar sua fatti egregi
Fece gli effetti, ai lassa! sventurati,
Che così quel fellon crudel diè morte
Al mio caro fedel divo consorte.

14. O simulato amor ! o amor crudele !
Simulava amar Lapo oltra misura

Re Sarmagone perfido, infidele,
Infido traditor per sua natura.
Era, come si dice, senza fele
Il mio sposo gentil, colomba pura;
Però fu facil cosa al traditore
Dar morte tal al mio gentil signore.

15. Et poich' ucciso l'hebbe il neghitoso,
Le stracciò ei panni in dosso et sì ferillo
Per tutto el corpo che era paventoso
Caso a vederlo, et tutto dipartillo
Come far suole un leone orgoglioso
Contra chi a lui contrasta ; e a ciò sortillo
L'invida sorte mia che sol le increbbe
Del mio honorato ben e il mal m'acrebbe.

[F. 28 v°] 16. Cominciò quel crudel, poich' hebbe morto
Colui senza del qual non vorei [vita],
A pianger sì l'horribil caso in torto
Operato da lui che quasi invita
Ogni sylvaggia fera al suo conforto,
Et diceva il fellou : « Datemi aita
In questo caso, o cieli! o voi elementi!
Porgete fine ai miei tanti tormenti.

17. Deh chi m' ha occiso, o mia spietata sorte!
Dinanzi agli ochi il mio caro fratello?
Chi portarà tal nuova a sua consorte?
O feroce leon crudele et fello,
O dura, amara, accerba, invida morte
Ch' oggi svelt' hai il più vago, il più bello
Fior che natura havesse mai creato,
Un huom più degno che sia in terra nato!

18. Morte, come mai più senza costui
Viver potró contento, ai lasso! al mondo?
La vita mi è un morir senza di lui
Che mai più in vita non sarò giocondo. »
Mentre che questi va incitando altrui
Con l'alta voce, col gridar profondo,
Induce a pianger seco ciascun ch' era
Presente a sua querela accerba et fera.

19. Ognun pensava che 'l mio dolce Lapo
Pur stato fusse dal leone ucciso

Come pareva linci, che il bel capo
Che pria d'oro era, è sì nel sangue intriso
Ch' era orror a vederlo, et questo capo
Prender. Il traditor sol hebbe aviso
Pianger per ben coprir sua fellonia
Ch' a coprirla non sa modo altro o via.

20. Sol questa via sa il traditor trovare
Per ricoprire il suo tanto delitto,
Et sa col pianto sì ben simulare
Che par per doglia dentr' il petto afflitto.
El corpo alla città fece portare
Del mio marito esangue et derelitto
Da l' anima gentile, et presentollo
A me chi del suo male era satollo ;

21. E con lagrime false et con suspiri
Mostrava il cor haver pien di ramarco,
Solo per generarmi quei martiri
Che mi havean già il petto carco ;
Maledicendo il ciel par che se adiri
Volendosi mostrar di error più scarco,
Et con quel corpo mi portò il leone
Dicendo : « Del tuo mal questo è cagione. »

[F.29 r°]22. Poi fece dar al corpo sepoltura
Condegna in vero al regno et al suo merto,
Et tutti i soi coprir di vesta oscura
Con dimostrar cordoglio a tutti aperto,
E in sul sepulcro fece una scrittura
Che dicea il caso et non com' era certo.
Il caso come fu non vuol aprire,
Ma sol dette la loda al grande ardire.

23. Qual fusse la mia pena, o cavalliero,
Vedermi inanzi a l' improviso un caso
Non mai più visto il più spietato et fiero,
A te pensar lo lasso, ove persuaso
Era il mio cor sol pel tormento altiero
Certo scoppiar, ma fu sì duro il vaso
Che 'l mio dolor teneva stretto et chiuso
Ch' io non potei morir, e il ciel ne incuso

24. La notte che seguì l'horribil morte

Del dolce caro mio pregiato pegno,
Dico del divo mio e fedel consorte,
Mi apparve el spirto generoso et degno
Et racontommi sua infelice sorte
Et quanto oprò già Sarmagon d' indegno
Contra di lui, et, quando ragionava
Piangendo meco, gli ochi si asciugava.

25. Diceami il gentil spirto : « O mia diletta
Et cara sposa, guarda non ti fidi
Di quello che la vita m' ha intercetta,
Che a pena il credo ai stessi ochi miei fidi,
Chel mi mostraro ; in una valle stretta
Sylvosa a caccia u' non si odiano i gridi,
Col brando ch' egli astrinse nudo in mano,
Mi uccise il traditor crudo, inhumano;

26. Dico di Sarmagon, Sarmagon quello
Che fingea tanto caramente amarmi.
Poich' uccisi io il leon crudo et fello,
Ei sufferse con man propria amazzarmi ;
Nè a caso il fece, ma il mio regno bello
Forse bramando nè di quel privarmi
Sapendo ritrovar modo nè patto,
Quel traditor divenne a simil atto.

27. Non era io ancor fuor del mio corpo uscit[a],
Benchè del moto suo fusse ei privato,
Che la persona in più lati ferita
Fu dal suo brando crudo et dispietato,
Et poi gridando con voce smarita
Tutti li cacciator s' hebbe adunati,
E inanzi a lor facea si grandi i pianti
Che inteneriti havrebbe i dur diamanti.

[F. 29 v°] 28. Piangendo lamentavasi il crudele
Fuor dimostrando le mentite larve,
Tal che compagno grato et più fedele
Agli ochi di chi il vidde, unqua non parve
Pur di esso, et sì pietose le querele
Facea ch' i' non so dirle. » Et via disparve
L'alma gentil poichè questo detto hebbe,
Onde il dolor sopra il dolor mi crebbe.

29. Con quanto duol, con quanto stratio et pena
Io rimanessi afflitta et sconsolata
Quanda partiò la mia luce serena
Ch'in sogno ancor vederla erami grata,
Dir nol potrei, o, s'il dicessi, a pena
Creso mi fora, anzi sarei chiamata
Sempre bugiarda, che 'l dolor fu tale
Ch' a quel non hebbi et non havrò ma' uguale.

30. Nè doppo troppo il falso temerario
Cercò per mezzo d'una mia nudrice
Havermi in sposa senza alcun contrario,
Sperò di me gioir quell' infelice.
Io che 'l cor fermo havea nè punto vario,
Mi crebbe il duolo, et crudeltade ultrice
Me incitò vendicarmi de l' inganno
Che 'l traditor mi usò ma con suo danno.

31. Così una notte da un luogo secreto
Soletto il feci entrar nella mia stanza,
Et quel ch' ardeva come mal discreto
Vi venne armato tutto di speranza
Prender la man pel dimostrato deto.
Nel laberinto entrò pien di baldanza
Nè fu la intrata a lui così gradita
Quanto noiosa poi la dipartita.

32. Et per darle tormento aspro et martyre
L' accogliezze li feci in vista grate,
Con un vin concio per farlo dormire
Et confetion di prezzo et delicate.
Più volte la nudrice gli hebbe a dire:
« Bevete ben, signor, et confortate
Le membra che convienvi oltra sei miglia
Andar con questa ligiedretta figlia. »

[F.30 r°] 33. Et per più colorir la cosa anch' io
Fingea di ber bagnando i labri a pena,
Et di piacermi; havendo egli el disio,
Non conoscendo sua futura pena,
Il vaso di mia man togliendo il rio
Non pensava ch' havea la zucca piena,
Che solo compiacermi ei pensa et vuole
....

34. Perch' ei sperava nel steccato entrare,
Volendo esser gagliardo a meraviglia,
Quel tutto bebbe et più ne fe portare,
Et ribevendo inarcava le ciglia.
Quella mistura un ippocrasso pare,
Però spesseggia il ber che 'l cor le piglia,
Et su passa al cervello et ivi siede,
Et quel bevendo adormentossi in piede.

35. Et dormendo cascò sopra del spaldo
La testa percotendo a un forziero,
Nè punto si sentì ; sì dormia saldo,
Ancor se la rompesse il poltroniero ;
Tanto era dal disio et dal vin caldo
Che 'l sonno suo non fu molto leggiero.
Quando il viddi cader, me ne alegrai
Pel gran disio ch' io havea di darli guai.

36. Di spada et maglia et di pugnal armato
Il ribaldo era dalli piedi al collo,
Et, quand ' io il viddi in terra stramazzato
Quel che del sangue altrui era satollo,
Fu lievemente da me disarmato
Et con destrezza ; a ciò che maggior crollo
Darli potessi, i' non vuolsi amazzarlo,
Anzi a maggior dolor sempre servarlo.

37. Havrei potuto per veneno darli
La morte o con lo istesso suo pugnale
Dal crudo petto l'infido cor trarli,
O come suolse ad un brutto animale
Dentro la strozza quel tutto cacciarli,
Ma perchè ciò mi parea poco male
Al merto suo malvagio, al tradimento,
Servar il vuolsi a suo maggior tormento.

38. Poichè spogliato i' l'hebbi in bel farsetto,
Le mani et piedi et collo li legai
Con certe funi, et fu il legar sì stretto
Che le carni non ruppi i' m'ammirai ;
Et per provar se quel licor perfetto
Era, col fumo al naso cominciai,
Poi pungelo con l'ago et col tirarle
L'orechie e il naso et mille stratii farle.

[F.30 v°] 39. Quand' io m'aviddi lui non risentirsi
Al fumo, al punger, al tirar, al stratio
Di naso, orechi et qual morto dormirsi,
Divotamente tutto il ciel ringratio
Et che quel vogli in mio favor scoprirsi
Il prego, a ciò il mio nom da l'Indo al Latio
S' oda et di la vendetta ovunque odisse
La fama e il peragrar del Greco Ulisse.

40. Poi con un stil di ferro gli ochi punsi
A l' infelice più di volte mille,
Che la luce da quei divolsi e agiunsi
Dolor sopra dolor a sue pupille,
Et dalla testa ambe gli orechi sgiunsi,
Et dov' havea l'udir chiare sentille
Con un licor ch' entro vi posi i' tolsi,
E a crudeltà maggior il cor i' volsi.

41. Che 'l naso li tagliai, le labra fesi
Qual di lepor fusse, i genitali
Ancisi e in su la fronte le distesi,
Et con polve incarnai, ma, perch' i mali
Mi parean pochi, assai diletto presi
Tagliarle ambe le goti e in modi tali
Io l'aconciai ch' egli huom più non parea,
Poco martir a persona sì rea.

42. Et quella man crudel, che fu tanto osa
Versar del mio marito il sangue giusto,
Arsi col fuoco mentre che si posa
Col licor indigesto quel re ingiusto ;
Et l'altra che non fu ver lui pietosa,
Tagliata si restò senza il suo fusto ;
Nè lasciai crudeltà ch' io non facessi
Contra colui pur ch' io la conoscessi.

43. Porlo poi feci fuor del mio palagio
In piana terra così adormentato,
Lasciandolo possar a suo bel agio.
Ma digesto il licor si fu svegliato
Secondo il merto il perfido malvagio
Dalla sua crudeltade acompagnato,
Et, ritornato il senso, il miser sente
L'aspra sua pena et il dolor cocente,

[F.31 r°] 44. Per esser un tal re sì male addutto.
Quando fu giorno, fu da molti visto
Quel che del suo mal seme ha il peggior frutto ;
Non era conosciuto, perchè pisto
Era dal capo al piè di sangue brutto
Et con la fronte il genital suo misto,
Cosa non più veduta in faccia regia
Ch' inanzi pure era tenuta egregia.

45. Pur la mattina a tardo i servitori
Suoi di lui van cercando a questo e a quello
Chiedendo in la città dentro et di fuori,
Dei quai venendo un per sorte al mio hostello
In terra il vidde che di sua dolori
Gridando si doleva il crudo et fello.
Fu conosciuto alla favella sola,
Che tutto il resto crudeltà l'envola.

46. Così ferito riportar si fece
In suo paese meglio ch' egli puote,
Et nelle spitiarie non lasciò pece
Per medicarsi orechi, naso et gote,
Che guarito, al mio regno fa in sua vece
Guerra il fratel, che sempre mi percuote
Il cor e il regno con la sua ferezza
Nimica di virtù et di gentilezza.

47. Seffronio è detto quel ch' ha asediata
La mia città d'Albana che del regno
Capo è, et la region sì mal trattata
Ch' ogni mio cittadino è d'odio pregno
Contra di [me] misera et sconsolata,
Ch' al scampo mio non ritruovo ingegno.
O Sarmagon pigliarmi per marito
Convienmi o morte in ultimo partito.

48. Sì che, signor, se mai pietà te avinse
Il gentil cor, non rifiutar l'impresa
Che se mai lauro o quercia tempie cinse
Ad alcun che vinta habia alta contesa,
Non però a te la gloria ancora estinse
Di questa, benchè me ne duole et pesa.
Duolmi, signor, di pòrte a impresa tale
Che l'honor sarà il tuo, ma mio fia il male. »

[F.31 v°] 49. Mentre la donna dice tai parole,
Suspir dal petto et lagrime dagli ochi
Versava, ma però non eran sole,
Ch' altresì piange il conte et par che fiocchi
Dalle sue luci, et hora più non vuole
El Cataio veder che pria non tochi
Albana, et così a quella donna giura
Trarla d' ogni timor, d' ogni paura.

50. Ma mi ricordo havervi già lasciato
El re Marsilio che del magno Carlo
Vidde el forte nipote bene armato
Far sì gran pruova, et a se rivocarlo
Ha già disposto, et subito chiamato
Quel dalla Stella manda per trovarlo
Perch' egli lo invitò come cortese
Quando ch' Orlando giunse in quel paese,

51. In quel paese dove fu assalito
Da Berzavaglia il valoroso conte
Et poi dai settecento, et che l'invito
Del soldo ricusò con lieta fronte.
Hora Marsilio il degno re, pentito
Di non haverlo, pria che 'l sol tramonte
Vuol che Serpentin vada ad operare
Ch' egli si degni il suo soldo accettare.

52. Va Serpentin seguendo il cavalliero
Qual, poichè Berzavaglia era fuggito,
Trovato havendo il suo primier sentiero
Se n'era andato come havete odito,
Nè Serpentin ritruova quel che a nero
Se tutto et il destrier havea guernito;
Ne va chiedendo per castelle et ville
Ben per tre dì senza chiuder pupille.

53. Ha seco quattrocento il capitano
Del re Marsilio et ovunque egli ariva
Col gran drapello ognun mena la mano,
Nè truovasi fra lor persona schiva,
Se non del poco un cavallier estrano
Di nuovo giunge, ond' un disse : « Chi viva ? »
Egli ripose : « Viva il mio signore
Et viva seco chi gli porta amore. »

[F. 32 r°] 54. Serpentin l'arrogante della Stella
Al cavallier chi sia el signor s[u]o chiede,
Et quel, che ben si truova armato e in sella,
Rispuose : « La mia lancia farà fede
Qual sia di chi chiedi hor. » Nè più favella,
Se non ch' alquanto acortamente riede
A dietro tanto che del campo prese
Quanto pensò bastare a tali imprese.

55. Et con quella prestezza che 'l baleno
Da se il scoppio disserra et la saetta,
Quel nuovo cavallier nè più nè meno
Altresì face : coraggioso in fretta
Torcendo inverso Serpentino il freno
La lancia abbassa, et l'altro non aspetta
L' improvisa percossa, perchè volta
La lancia et vàlle contra a briglia sciolta.

56. L'un l' altro investe, et Serpentino a terra
Si ritruovò con disuguale inciampo
Che col cavallo cadde, e il mastro di guerra :
« Chi lui vuol riscattar, pigli del campo,
Gridando disse, perchè se non erra
Alcun di voi a procurar suo scampo,
Ch' intendo meco di prigion menarlo
Et legato al signor mio in schiavo darlo. »

Ferdinand Castets.

(*A suivre.*)

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

EN ANCIEN HAUT'ENGADINOIS

Par BIFRUN

EVANGELIUM JOHANNIS

(*Suite*)

CAP. XIII.

(1) Et auns co la festa d' pasthqua sauiand Iesus che füs gnieu la sia hura da passêr our da quaist muond tiers l'g bab, & hauiand amô l's ses chi eran îlg muond, schi ho el amô aquels infina â la fin. (2) Et siand fatta la schaina (& che l'g diauel hauaiua gio mis aint îlg cour da Iudæ da Simonis Iscariota chel l'g tradis,) (3) sauiand Iesus che l'g bab hauaiua dô â si tuottes chiôses aint in maun, & chel füs gnieu da dieu, chel iua tiers dieu, (4) schi aluó el sü de la schaina, & mettét giu la uesckimainta, & hauiand prais ün sthquasæl, schi s' schintó el. (5) Alhura dsieua mattét el ouua in ün baschilg, & cumenzó [**359**] â lauêr l's pes dals discipuls, & da terscher giu cun l'g sthquasæl cun quæl chel era schintô. (6) Et uen tiers Simonem Petrum. Et Petrus dis agli : Signer, læuas tü â mi l's pes ? (7) Iesus arespundét & dis agli : Aqué ch'eau fatsth huossa nu sæst tü, mu aqui dsieua uainst â sauair. (8) Petrus dis agli : Tü nu uainst â lauêr mes pes in æterna. Iesus arespundét agli : Sch'eau nu uing â lauêr te, schi nun hæst cun me part. (9) Simon Petrus dis agli : Signer, brichia sullettamang l's pes, mu er l's mauns et l'g chiô. (10) Iesus dis agli : Aquel chi es lauô, nun ho bsüng, oter co da lauêr l's pes, dimperse el es zuond net. (11) Et uus isches nets, mu brichia tuots. Per che el sauaiua chi era aquel chi gniua alg tradir. Par aqué dis el : uus nun isches tuots nets. (12) Et dsieua chel hauét lauô lur pes & prais sia uesckimainta & darchiô füt aschantô â maisa, schi dis el ad els : Sauais che eau hæ fat â

uus? (13) Vus clamæs me maister & signer, & dschais bain : per che eau sun er. (14) Dime sch'eau læf uos pes, chi sun signer & maister, schi daias er uus liün liôter traunter pêr lauêr l's pes. (15) Per che eau hæ dô ün exschaimpel â uus, uschia che uus, che in aqué mœd ch'eau hæ fat â uus, uschia che uus faschas er uus. (16) Par l'g uaira, par l'g uaira dich eau â uus, che l'g famalg nun es mêr co ses patrun, ne l'g im. baschadur mêr co aquel chi l'g ho tramis. (17) Schi uus sauais [**360**] aquaistas chiôses, biôs gnis ad esser, schi uus las faschais. (18) Eau nu di brichia da tuots uus, eau sæ quæls ch' eau hæ scharnieu. Mu per che uigna cumplieu la scritüra: Aquel chi mangia l'g paun cun me, aquel ho huzô incunter me sieu chialchian. (19) Huossa dich eau â uus auns co che duainta, par che cura che l'g es duantô, uus craias ch'eau saia. (20) Par l'g uaira par l'g uaira dich eau â uus: Aquel chi arschaiua quæl chi saia ch'eau uing â trammetter, arschaiua me. Mu aquel chi arschaiua me, arschaiua aquel chi ho tramis me. (21) Hauiand dit aqué Iesus schi s' cunturbló el cun l'g spiert, & prutestó & dis : Par l'g uaira par l'g uaira dich ean â uus, ch' ün d'uus uain âm tradir. (22) L's discipuls dimê s' guardêuan liün liôter, s' dubitand da quel chi dschæs. (23) Et era ün dals discipuls da Iesu, apuzô sü sieu arauuoilg, cun num aquel ad aquegli Iesus uulaiua bain. (24) Et Simon Petrus schignó ad aquegli chel dumandás chi füs aquel, da quæl chel dschaiua. (25) Et in aquella guisa siand inclinô aquel sü l'g bruost da Iesu, dis el agli : Signer, quæl es é ? (26) Iesus arespundét: Elg es aquel, ad aquæli ch'eau uing â sporscher l'g paun, intaunschieu aint l'g paun, schi l'g det el â Iuda da Simonis Iscariotæ. (27) Et dsieua l'g baccun es ieu aint in aquel satanas. [**361**] Et Iesus dis agli: aqué che tü fês, fó taunt plü praist. (28) Et aqué nun incligiaua üngiün da quels chi sezaiuen â maisa, â che fin el haués dit aqué agli. (29) Per che alchiüns pissêuan, per che el, Iudas, hauaiua la buorsa, che Iesus haués dit agli : cumpra aqué che nus hauain bsüng sü la festa : u chel dés ünqualchiôsa als pouuers. (30) Hauiand dimê el arfschieu l'g baccun, schi giet el oura adüntrat. (31) Et elg era not. Et siand ieu oura dis Iesus : Huossa es glurifichiô l'g filg delg hum, & deus es glurifichiô três el. (32) Schi deus es glurifichiô três el, schi uain er deus â glurifichiêr

aquel par se sues, & bain bôd uain el â glorifichiêr aquel. (33) Figliets, aunchia ün pô uing eau ad esser cun uus. Vus gnis âm scherchiêr, & suainter ch'eau hę dit als Iüdeaus: innua ch'eau uing, uus nu pudais gnir: (34) & uschia dich eau er â uus huossa. Eau dun â uus ün nuof cumandamaint, che uus 's daias amêr liün liôter, suainter ch'eau hę amô uus, uschia er uus s' amas liün liôter. (35) In aqué uignen tuots â cugniouscher, che uus saias mes discipuls, schi uus gnis ad hauair chiaritæd traunter pêr. (36) Simon Petrus dis agli: Signer, innua uæst tü? Iesus arespundét agli: innua ch'eau uing, tü nu pous huossa gnir dsieua me, mu dsieua uainst â gnir. (37) Petrus dis agli: Signer, per che nu puos eau ir dsieua te? Eau uœlg metter mia [**362**] uitta par te. (38) Iesus arespundét agli: Tü uainst â metter la tia uitta par me? Par l'g uaira par l'g uaira dich eau â ti, che l'g gial nu uain â chiantêr, infina che tü num hæs trais uuotes schnaiô.

CAP. XIIII.

(1) Et dis â ses discipuls: Vos cour nu s' daia conturblêr. Vus craiais in dieu, craié er in me. (2) In la chiêsa da mes bab sun bgierras maschuns. Che schi füs otergin, schi haués eau dit â uus, eau uing â parderscher â uus ün lœ. (3) Mu sch'eau m'in uing â parderscher â uus ün lœ, schi tuorn eau darchiô â prender uus tiers me, (4) che innua ch'eau uing, uus sappias, & sappias la uia. (5) Thomas dis agli: Signer, nus nu sauain innua che tü uæs, & co pudains sauair la uia? (6) Iesus dis agli: Eau sun la uia, & la uardæt, & la uitta. Vngiün nu uain tiers l'g bab, upœia che saia três me. (7) Schi uus hauesses cunschieu me, schi hauesses schert cunschieu er mes bab. Et huossa cunschais el, & hauais uis aquel. (8) Philippus dis agli: Signer, amuossa â nus l'g bab, schi hauains auuonda. (9) Iesus dis agli: Taunt tijmp sun eau stô cu uus, & nun m'hauais cunschieu? Philippe, chi uaia me, uaia l'g bab. Et co dist tü, amuossa â nus l'g bab? (10) Nu [**363**] craias tü ch'eau saia îlg bab, & l'g bab in me? La uerua, quæla ch'eau fauel cun uus, nu fauel eau da me m'ues. Mu l'g bab quæl chi stó in me, fó el las houres. (11) Craié â mi

ch'eau sun îlg bab & l'g bab es in me, uschiglicæ três l's prœpis fats craié â mi. (12) Par l'g uaira par l'g uaira dich eau â uus : aquel chi craia in me, las houres ch'eau fatsth, chel uain er el â fêr & plü grandas co aquaistas uain el â fêr. Per che eau uing tiers l'g bab. (13) Et tuot aquë che uus gnis ad aggragiêr in mieu num, aqué uing eau â fêr, par che uigna glurifichiô l'g bab três l'g filg. (14) Schi uus agragiæs ünqualchiôsa par mieu num, schi uœlg eau fêr. (15) Schi uus amæs me, schi saluó mes cummandamains. (16) Et eau uœlg aruêr l'g bab, & el uain â dêr â uus chi 's cuforta, par chel stetta cu uus in æterna, (17) l'g spiert de la uardæt : quæl che l'g muond nu pó prender : per che el nu l'g uaia ne l'g cugniouscha. Mu uus cunschais aquel, per che el stó cun uus, & uain ad esser in uus. (18) Eau nu uœlg laschêr uus orphans, eau uœlg gnir tiers uus. (19) Aunchia ün pô, & l'g muond nu uain am uair plü : Mu uus gnis am uair. Per che eau uif, & er uus uiuais. (20) In aquel di gnis â cugniouscher, ch'eau sun îlg bab, & uus in me, & eau in uus. (21) [**364**] Aquel chi ho mes cumandamains, & salua aquels, aquel es aquel chi ama me. Et aqué chi amma me, uain amô da mes bab : & eau uœlg amêr el, & uœlg me m'uessa appalantêr agli. (22) Iudas dis agli, brichia aquel Iscariotes : Signer, che uuol é dir, che tü uainst ad manifastêr te d'uessa â nus, & brichia agli muond ? (23) Iesus arespundét & dis ad els : Sch'ünqualchiün amma me, schi uain el â saluær mieu plêd, & mes bab uain alg amêr, & nus gnin ad ir tiers el, & gnir â fêr tiers el nossa habitaunza. (24) Aquel chi nun amma me, nu salua mes plêds : & l'g plêd quæl che uus udis, nun es mes, dimperse el es dalg bab, quæl chi ho tramis me. (25) Aqué hæ ea[u] faflô cun uus, siand tiers uus. (26) Mu aquel chi cuforta, quæl chi es l'g spiert sanc, quæl spiert, chi uain â trametter l'g bab in mieu num, aquel uain ad amussêr â uus tuottes chiôses, & â fêr adimaint â uus tuot aqué che eau hæ dit â uus. (27) Eau lasth â uus la pæsth, la mia pæsth dun eau â uus, brichia da co che l'g muond dó dun eau â uus. Vos cour nu s' daia conturblêr, né tmair. (28) Vus hauais udieu che eau hæ dit â uus, eau m'in uing, & tuorn tiers uus. Schi uus amassas me, schi 's allagrasses schert, ch'eau hæ dit : eau uing tiers l'g bab, per che l'g es mêr co nu saia eau. (29) Mu huossa hæ eau dit â uus, auns co che duainta, che

cura d'elg es duan-[365]-tô, uus craias. (30) Dsieua aquaist nu uœlg brichia bgier faflêr cun uus. Per che l'g parzura da quaist muond uain, & in me nun hó el ünguotta. (31) Dimperse par che l'g muond cugniouscha ch'eau am l'g bab Et suainter che l'g bab hó dô â mi cumandamaint, uschia fatsth eau. Stêd sü & giain dauend da qui.

CAP. XV.

(1) Eau sun üna uaira uid, & mes bab es l'g abiagiêdar. (2) Et inmünchia aram, quel chi nu fó früt in me, prain el uia, & inmünchia quel chi nu porta früt, natagial', par chel puorta plü bgier früt. (3) Vus isches gio nets parmur da mieu plêd, quæl ch'eau hæ faflô â uus. (4) Arumagné in me, & eau in uus. Daco che l'g aram nu po fêr früt da sesues, upœia chel arumagna in la uid, uschia ner uus, upœia che uus arumagnas in me. (5) Eau sun la uid, & uus isches l's arams. Aquel chi stó in me, & eau in el, aquel puorta bgier früt, che sainza me nu pudais fêr ünguotta. (6) Sch' ünqualchiün nu arumagna in me, schi el bittô oura sco l'g aram, & es sckiô uia, & araspen aquels & l's chiatschen in fœ, e arden. (7) Schi uus arumagniais in me, & la mia uerna arumagnian in uus, tuot aqué che uus uulais schi dumandó, schi uain é â duantêr â uus. (8) In aquaist es glurifichiô mes bab, par che uus puor-[366]-tas bgier früt, & duaintas mes discipulus. (9) Da co che mes bab ho amô me, uschia er eau hæ amô uus. Arumagné in la mia bainuuglijnscha. (10) Schi uus gnis â saluêr mes cummandamains, schi gnis ad arumágniar in la mia bainuuglijnscha, suainter sco er eau hæ saluô l's cummandamains da mes bab, & arumang in sia bainuuglijnscha. (11) Aquaist hæ eau dit â uus, par che mia algrezchia arumagna in uus, & uossa algrezechia uigna cumplida. (12) Aquaist es mes cummandamaint che uus 's daias amêr liünliôter traunter pêr, suainter sco eau hæ amô uus. (13) Vngiün nun ho plü grand'amur co aquaista, ch'ün metta sia uitta par ses amichs. (14) Vus isches mes amichs, schi uus faschais tuot aqué ch'eau cumand â uus. (15) Aqui dsieua nu uœlg eau dir uus famalgs, par l'g

famelg nu só aqué chi fo sieu patrun. Mu eau hæ dit uus amichs, per che tuot aqué ch'eau hæ udieu delg bab, hæ eau fat sauair â uus. (16) Vus nun hauais brichia scharnieu me, mu eau hæ scharmieu (sic) uus, & hurdenô uus, par che uus giaias & puortas früt, & uos früt arumagna : & tuot aqué che uus dumandæs agli bab in mieu num, chel detta â uus. (17) Aquaist cumand eau â uus, che uus 's uœglias bain liünliôter. (18) Schi l'g muond uuol mæl â uus, schi sauais uus, chel ho uulieu mêl auaunt â mi co â uus. (19) Schi uus füs-[367]-ses stôs delg muond, schi amas l'g muond aqué chi es sieu. Mu perche uus nun isches delg muond, dimperse eau hœ scharnieu uus our dalg muond, par qué uuol â uus lg muond mêl. (20) S'algurdó delg plêd, quæl ch'eau hæ dit â uus : l'g famalg nun es plü grand co sieu patrun. Schi l'g haun persequittô me, schi uignen é er â persequittêr uus. Schi l'g haun saluô mieu plêd, schi uignen é â saluêr er l'g uos. (21) Mu aqué faun é tuot â uus, parmur da mieu num : per che é nun haun cunschieu aquel chi ho tramis me. (22) Sch'eau füs gnieu, & num haués hagieu dit ad els, schi nun hauessen els pchiô. Mu huossa nun haun els da pudair sckiüsêr lur pchiô. (23) Aquel chi uuol mêl â mi, uuol mêl â mes bab. (24) Sch' eau nun haués fat houres traunter els, quelas ch'üngiün ôter nun ho fat, schi nun hauessen els pchiô. Mu huossa haun els uis, & haun uulieu mêl, brichia sullamaing â mi, mu er â mes bab. (25). Mu aqué es dchiappô, par che uigna cumplien l'g plêd quæl chi stó scrit in la lescha: Elg haun uulieu â mi mêl sainza chiaschun. (26) Mu cura ch'á (sic) uain â gnir aquæl chi cuforta, quæl ch'eau uœlg trammeter â uus dalg bab, l'g spiert della uardæd, quæl chi uain dalg bab, aquel uain â dêr testimuniaunza da me. (27) Et taunt plü er uus isches pardüttas, per che uus isches stôs da prüm innó cu me.

CAP. XVI.

[368] (1) Aquaist he eau dit â uus, par che uus nu 's ufendas. (2) E uignen â 's bandagier uus dellas synagogas. Mu é uain â gnir l'g tijmp, che scodün quel chi uain ad amazêr uus, paissa ad hauair fat ün seruezen â dieu. (3) Et aqué ui-

gnen els â fêr â uus, per che els nu cugniouschen mes bab, né er me. (4) Mu eau hæ dit aquaist â uus par che, cura uain aqué tijmp, che uus 's algordas da quellas chiôses, da quælas ch'eau hæ dit â uus. Mu aquaist nun hẹ eau dit â uus da prüm innó, per che eau era cun uus. (5) Mu huossa uing eau tiers aquel chi ho tramis me, & ünginün d'uus nu demanda me, innua ch'eau uing. (6) Mu par che eau hæ dit aquaistas chiôses â uus, schi es gnieu uos cour plain d' dœli. (7) Mu eau dich â uus la uardæt, ch'elg es uos cour üttel ch'eau giaia. Per che, sch'eau nu m'inuing, schi nu uain â gnir aquel chi cuforta tiers uus. Mu sch'eau uing amminir, schi uing eau â trammetter aquel tiers uus. (8) Et cura che quel uain, schi uain el ad arprender l'g muond de l'g pchiô, & de la giüstia, & dalg giüdici. (9) Delg pchiô per che nu craien in me. (10) De la giüstia, par che ch'eau uing tiers l'g bab, & aqui dsieua nu uezais me. (11) Mu dalg giüdici, par che l'g parzura da quaist muond es gio giüdichiô. (12) Tiers aquaistas chiôses hæ eau [369] aunchia bgierras chiôses da dir â uus, mu uus nu las pudais huossa purtêr. (13) Mu cura che uain aquel, quæl chi es l'g spiert de la uardæt, schi uain el â 's mnêr in tuotta uardæt. Par che el nu uain â faflêr da se sues, dimperse tuot aqué chel ho udieu, uain el â faflêr, & aqué chi uain â gnir uain el â dir uus. (14) Aquel uain am 'glurifichiêr, per che el uain ad arschaiuer dalg mieu, & uain â dir â uus. (15) Tuottes quantas aquellas chiôses che l'g bab hó, sun mias. Par aqué hẹ eau dit â uus, chel uain ad arschaiuer dal mieu, et uain á dir â uus. (16) Vn pô & nu uezais me, & darchiô ün pô & gnis â uair me, perche eau uing tiers l'g bab. (17) Et qualchiüns dals discipuls dissen traunter se : Che es aqué, che el disth â nus : ün pô & nu uezais me, & darchiô ün pô & gnis â uair me, per che eau uing tiers l'g bab. (18) Et dschaiuen : Che es aqué, chel disth ün pô? Nus nu sauain che el disth. (19) Mu Iesus sauét che l'g uulaiuen dumandêr & dis ad els : Vus interuegnits traunter pêr, ch'eau hæ dit : ün pô & nu uezais me, & darchiô ün pô & gnis â uair me. (20) Par l'g uaira, par l'g uaira dich eau â uus, che uus gnis â cridêr & â plaunscher, & l'g muond scunter uain â s' allegrêr. Mu uus gnis ad esser gramezchius : Mu l'g uos dœli uain â s' müdêr in algre[z]chia. (21) La duonna cura chella parturescha,

schi ho ella dulur, per che [370] elg es gnieu la sia hura. Mu cura chella hó acchiattô ün mattel, schi nu s' algoard'ella gio plü da l'inguoscha, três aqué chella s'allêgra che saia naschieu ün hum îlg muond. (22) Et uus dimê huossa hauais dœli : mu darchiô uing eau â uair uus : & uos cour uain â s'allegrêr : & uossa algrezchia nu pó üngiün prender da uus. (23) Et in aquel di nu gnis â dumandêr me ünqualchiôsa. Par l'g uaira, par l'g uaira dich eau â uus, tuot aqué che uus gnis ad agragiêr dalg bab in mieu num, chel uain â dêr â uus. (24) Infina ad inhuossa nu hauais agragiô ünqualchiôsa in mieu num. Agragió schi gnis ad arschaiuer : per che uossa algrezchia saia cumplida. (25) Aquaistas chiôses hæ eau dit â uus três pruuerbis, e uain â gnir l'g tijmp che alhura nu uing eau â faflêr cu uus três pruuerbis, dimperse auertamang uing eau â dir â uus da mes bab. (26) In aquel di gnis ad aggragiêr in mieu num. Et eau nu dich â uus, ch'eau uigna ad aruêr l'g bab par uus. (27) Par che chel bab ama uus, par che che uus hauais amô me, & hauais craieu ch'eau saia gnieu da dieu. (28) Eau sun gnieu îlg muond, darchiô lasth eau l'g muond, & uing tiers l'g bab. (29) Ses discipuls dian agli : Vhé huossa fauellas tü auertamang, né dist üngiün pruuerbi. (30) Huossa sauain nus, che tü sæst tuottes chiôses, né es bsüng â ti, ch'ünqualchiün dumanda te. Par aqué craian nus, che tü saias gnieu our [371] da dieu. (31) Iesus arespundét : Huossa craias uus. (32) Vhé l'g tijmp s'aprosma, & gio el es gnieu, che uus 's arêsas scodün îlg sieu : & abandunæs me sullét, & imperscho nu sun eau sullét, per che l'g bab es cun me. (33) Aquaistas chiôses hæ eau dit â uus, par che uus hêgias la pæsth in me. Vus gnis îlg muond ad hauair astijnt, mu saias da buna uœglia, eau hæ uit l'g muond.

CAP. XVII

(1) Aquaistes chiôses ho faflô Iesus, & hauiand el huzô ses œilgs in schil dis : Bab, l'hura es gnida, glurifichia tes filg, par ch'er tes îlg uigna â glurifichiær te. (2) Suainter sco tü hæs dô agli pusaunza da scodüna chiarn, che tauns sco tü hæs dô agli, chel detta ad els la uitta æterna. (3) Et aquaista es la uitta æterna che cugniuoschan te sul uair dieu, & aquel che

tü hæs tramis Iesum Christum. (4) Eau t'hæ glurifichiô sur la terra, eau hẹ cumplieu la lauur, quẹla che tü hẹs dô â mi ch'eau fatscha. (5) Et huossa tü bab glurifichia me tiers te d'ues cun aquella glœrgia, quæla ch'eau hæ hagieu auns co aquaist muond füs tiers te. (6) Eau hæ manifestô tieu num â la lieud, quẹla che tü hẹs dô â mi delg muond. Els eran tes & tü hẹs dô â mi aquels, & haun saluô tieu plêd. (7) Huossa haun els cunsthieu (éd. cūsthien) che tuot aqué che tü hẹs dô â mi, saia da te. (8) Per che la uerua quæla che tü hẹs dô â mi, hæ eau dô ad els : & els l'haun arfschida, & haun uairamang cunschieu, ch'eau sun gnieu our da te : & haun craieu che tü hêgiast tramis me. (9) Eau arou par els. [**372**] Ea[u] nun arou par l'g muond, dimperse par aquels quæls che tü hæs dô â mi, per che els sun tes. (10) Et tuot l'g mieu es tieu, & l'g tieu es mieu: & eau sun glurifichiô in els. (11) Et huossa nu sun eau îlg muond, & aquaists sun îlg muond & eau uing tiers te. Bab sẹnc, salua aquels três tieu num, quẹls che tü hæs dô â mi, che saien ün sco er nus. (12) Cura ch'eau era cun els îlg muond, schi saluêua eau aquels in tieu num. Aquels che tü hæs dô â mi, hæ eau parchiürô, & üngiün da quels nun es pers, ôter co aquel filg pers, par che la scritüra gnis cumplida. (13)Et huossa uing eau tiers te, & aquaist fauel eau îlg muond, par chels hægian üna algrezchia cumplida in els suessa. (14) Eau hæ dô ad els aint in maun tieu plêd, & l'g muond ho uulieu mêl ad aquels ; per che chels nu sun delg muond sco er eau nu sun delg muond. (15) Eau nun arou che tü prendas aquels our delg muond, dimperse che tü saluas aquels da mêl. (16) Els nu sun delg muond, sco er eau nu sun delg muond. (17) Santifichia aquels três la tia uardæt. (18) Suainter sco tü hæst tramis me îlg muond, uschia er eau hæ tramis aquels îlg muond, (19) & par aquels uœlg santifichiêr me mues, par che er els saien santifichiôs três la uardẹt. (20) Eau nun arou brichia sullettamang par aquels, mu er par aquels, quæls chi uignen â crair três lur plêd [**373**] in me : (21) che tuots saien ün (éd. un) sco er tü, bab, in me, & eau in te, & els in nus saien ün, par che l'g muond craia, che tü hêgias tramis me : (22) Et la glœrgia quæla che tü hæs dô â mi, hæ eau dô ad els: par che saien ün sco er nus ischen ün. (23) Eau in els, & tü in me, par che saien cumplieus in ün, & par che l'g

muond cugniouscha (éd. cugnuoischa), che tü hæs tramis me, & hêgiast hagieu chiêrs aquels, sco tü hæs er me hagieu chiêr. (24) Bab, aquels che tü hæs dô â mi: uœlg eau innua che sun eau, che saien er els cun me, par che uezan la mia glœrgia, quæla che tü hæs dô â mi, per che che tü hæs amô me auns co che l'g muond saia stô skiaffieu. (25) Bab giüst, l'g muond nun ho cunschieu te, mu eau hæ cunschieu te, & aquaists haun cunschieu che tü hæs tramis me. (26) Et hæ manifestô aquels tieu num: & uœlg manifestêr par che la tia amur, cun aquæla che tü hæs amô me, saia in els, & eau in els.

ANNOTATIUNS

[*Santifichia*] fo sœnc. *santifichiôs*] fats sœncs.

CAP. XVIII.

(1) Hauiand Iesus dit aquaistas chiôses, schi es el ieu oura cun ses discipuls ui sur l'g flüm Cedron: innua chi era ün hœrt, in aquel el & ses discipuls es ieu aint. (2) Et Iudas quæl chi l'g tradiua, sauaiuia er l'g lœ, per che Iesus gniua alló suenz cun ses discipuls insemmel. (3) Et Iudas cura chel hauét prais [**374**] la cuort, & dals grands sacerdots, & dals phariseers l's seruiains cun el, schi uen el alló cun glinternas & fasthellas & cun armas. (4) Iesus uschia dimê sauiand tuottas chiôses quælas chi gniuan ad esser sur se, passó inauaunt & dis ad aquels: Chi scherchiæs uus? (5) Els arespundetten agli: Iesum Nazarenum. Iesus dis ad els: Eau sun. Mu er Iüdas, quæl chi l'g tradiua, stêua cun els. (6) Et sco el hauét dit ad aquels, eau sun, schi gietten é inauous & crudaun in terra. (7) Et darchiô dumandó el aquels: Chi scherchiæs uus? Et els dissen: Iesum Nazarenum. (8) Iesus arespundét: Eau hæ dit â uus, che sun eau. Schi uus dimê scherchiæs me, schi laschó tirêr uia aquaists. (9) Par che gnis cumplieu aqué plêd chel hauaiua dit: Da quels, quæls che tü hest dô â mi, nun hæ eau pers üngiün. (10) Et Simon Petrus hauiand üna spêda, tras aquella & plaió l'g famalg dalg grand sacerdot, & schunchió giu agli la sia uraglia dretta. Et era l'g num delg famalg Malchus. (11) Et Iesus dis â Petro: Metta aint tia spæda in la

taia. Nu daia eau baiuer l'g bachiêr quæl chi hó dô â mi l'g bab? (12) La cumpagnia dimê, & l'g chiapitauni, & l's seruiains dals Iüdeaus appigliaun Iesum & l'g liaun, (13) & l'g mnaun l'g prüm tiers Annam : per che el era sœr da Caiphæ, quæl chi era grand sacerdot da qué an, (14) & Caïphas era aquel quæl chi hauaiua dô cusselg als Iüdeaus, che füs bœn ch'ün hum sul muris par [**375**] tuottelg pœuel. (15) Et dsieua Iesum giaia Simon Petrus, & ün ôter discipul. Et aquel discipul era cunsc[h]ieu agli grand sacerdot, & antró aint cun Iesu in la cuort dalg grand sacerdot. (16) Et Petrus stêua our da doura tiers l'g hüsth. Et giét oura aquel ôter discipul, quel chi era cunschieu agli grand sacerdot, & dis â la purtnijra, & mnét aint Petrum. (17) Et la fanschella purtnijra dis ad Petrum: Nun ist er tü forza ün dæls discipuls da quaist hum? Et el dis: Eau nu sun. (18) Et l's seruiains & famalgs stêuan alló, quæls chi hauaiuen mis brasthchias insemmel, per che elg era fraid, & s'asckiudêuan. Et era er Petrus quæl chi stêua & s'asckiudêua cun els. (19) Et l'g grand sacerdot dumandó Iesum, da ses discipuls, & da sia duttrina. (20) Iesus arespundét agli: Eau hæ faflô auertamang agli muond, eau hæ saimper amussô in la synagoga & îlg taimpel, innua tuots Iüdeaus uignen insemmel, & ad ascus nun hæ faflô ünguotta. (21) Che dumandast me? Dumanda aquels chi haun udieu aqué ch'eau [hæ] faflô cun els: Vhé aquaists saun aqué ch'eau hæ dit. (22) Et hauiand dit aqué, ün dals seruiains chi stêua alló, dét üna masclêda â Iesu dschant: In aquella guisa arespuondest tü agli grand sacerdot? (23) Iesus arespundét agli : Sch'eau hæ dit mêl, schi dó pardütta da mêl, mu sch'eau hæ dit bain, par che m' battast tü? (24) Et Annas l'g tramtét liô â Caipham grand sacerdot. (25) Mu Simon Petrus stêua & s'asckiudêua. Et dissen agli: Nun ist forza er tü ün dals ses discipuls? [**376**] El sthnaió, & dis : Eau nu sun. (26) Et ün dals famalgs dalg grand sacerdot, paraint da quel, che Petrus hauaiua agli tagliô giu l'uraglia, dis agli: Nun hæ eau forza uis te cun el îlg hœrt? (27) Et Petrus sthnaió darchiô, & impestiaunt l'g gial chiantó. (28) Et mnetten Iesum da Caipha îlg palaz de la raschun : & era sü la damaun, & els nu gietten aint îlg palaz de la raschun, par che nu s' maculassen, mu che pudessen mangiêr la pasthqua. (29) Et Pilatus dimê giét our da doura tiers els &

dis: Che chiüsa mnês uus incunter aquaist hum? (30) Els arespundetten & dissen agli: Schi aquaist nu füs culpaunt, schi nun l'g hauessens mia dô â ti in maun. (31) Et Pilatus dis ad els: L'g prandé uus, & l'g giüdichió suainter la uossa lescha. Et l's Iüdeaus dissen agli: â uus nun é licit d'amazêr üngiün. (32) Par che l'g plêd da Iesu gnis cumplieu, quæl chel dis, dant ad inclijr, cun che mort el gniua â murir. (33) Et Pilatus giét darchiô îlg palaz de la raschun, & clamó Iesum, & dis agli: Ist tü araig dals Iudeaus? (34) Iesus arespundét: dist aqué da te dues, u haun dit aqué â ti ôters da me? (35) Pilatus arespundét: Sun eau forza ün Iüdeau? La tialieud & l's grands sacerdots t' haun dô te â mi aint in maun. Che hæst fat? (36) Iesus arespundét: Mieu ariginam nun es d'aquaist muond. Schi l'g mieu ariginam füs da quaist muond, mes seruians schert cumbattessen, ch'eau nu gnis dô in maun dals [377] Iüdeaus. Mu huossa l'g mieu ariginam nun es da qui. (37) Et dimê schi dis Pilatus agli: Schi ist tu dimê araig? Iesus arespondét: Tü disth ch'eau sun araig. Eau sun naschieu in aqué, & par aqué gnieu îlg muond, ch'eau porta pardütta alla uardæt. Scodün quæl chi es da la uardêt, ôda la mia uusth. (38) Pilatus dis: che chiôsa es la uardæt? Et cura chel hauét dit aqué schi giét el darchiô oura tiers l's Iudeaus & dis ad els: Eau nun acchiat üngüna chiaschun in el. (39) Et elg es la uuossa üsaunza ch'eau lascha â uus ir ün sü la pasthqua. Vulais dimê ch'eau lascha ir â uus aquel araig dels Iüdeaus? (40) Alhura clamaun tuots da nœf: Brichia aquaist, dimperse Barrabam. Et Barrabam era ün saschin.

CAP. XIX.

(1) Alhura dimê Pilatus prandét Iesum, & l'g agiasthló, (2) & l's sudôs hauiand sturtigliô aint üna curuna d'spinas schi la metetten é sü sieu chiô. Et l'g metetten dintuorn üna arassa d'purpur, (3) & dschaiuen: Ave araig dals Iüdeaus. Et dêuan agli masclêdas. (4) Et Pilatus giét darchiô oura, & dis ad els: Vhe eau 's uœlg mnêr oura, par che uus cugniouschas ch'eau nu acchiat üngiüna chiaschun in el. (5) Et Iesus giét oura, purtand üna curuna d'spinas, & ün mantilg d'pur-

pur, & dis ad aquels : Vhé l'g hum. (6) Et l'g hauiand uis l's grands sacerdots & l's [**378**] scriuauns schi clamêuan é dschant : Crucifigia crucifigia. Pilatus dis ad els : L'g prandé uus & l'g crucifigió : per che eau nun acchiat üngiüna chiaschun in el. (7) L's Iüdeaus arespondetten agli : Nus hauain üna lescha, & suainter nossa lescha daia el murir per che el s'ho fat filg da dieu. (8) Et hauiand udieu Pilatus aqué plêd schi ho el tmieu plü fick. (9) Et es darchiô ieu aint îlg palaz de la radschun, & dis ad Iesum : Innuonder ist tü ? Mu Iesus nu det agli üngiüna arisposta, (10) et Pilatus dis agli : Nu uuost faflêr cu me ? Nu sæst tü ch'eau hæ pussaunza da crucifichiêr te, et hę pusaunza da alargiêr te ? (11) Iesus arespundét : Tü nun haués üngiüna pusaunza incunter me, upœia ch'ella nu t' füs dêda zura ingiu. Três aqué aquel chi m 'hó dô me â ti aint in maun, ho plü grand pchiô. (12) Et da londer in uia Pilatus scherchiêua dalg alargiêr. Mu l's Iüdeaus clamêuan, dschant : Schi tü alargiast aquaist, schi nun ist amick da Cæsaris. Scodün quæl chi s' fo araig, cunterdisth â Cæsari. (13) Et hauiand Pilatus udieu aquaist plêd, schi mnó el oura Iesum, & sazét in baunchia da dret, & in ün lœ, quæl chi hó nun lithostrotos, & in Hebreesth Gabattha. (14) Et era sülg di delg adat da pasthqua, intuorn las sijs huras, & dis als Iüdeaus : Vhé l'g uos araiq. (15) Et els clamêuan : Prain el dauend, prain el dauend, & l'g crucifigia. Pilatus dis ad els : daia eau crucifigiêr uos araig ? Et l's grands sacerdots [**379**] arespundetten : Nus nun hauain araig, ôter co Cæsarem. (16) Alhura dimê l'g dét el in maun ad aquels chi l'g crucifigiassen. Et prandetten Iesum & l'g mnaun dauend, (17) & el purtaunt sia crusth, giét oura in aquel lœ, quæl chi ho num Caluaria, & in Hebreęst[h], Golgotha, (18) inua che l'g crucifichiaun, & duos ôters cun el, liün da liün maun, & liôter da liôter, & Iesum i miz. (19) Et Pilatus scriuét er l'g tittul & l'g metét sü la crusth, & era scrit : Iesus Nazarenus araig dals Iüdeaus. (20) Et aquaist tittul ligietten bgiers dals Iüdeaus, par che l'g lœ era ardaint la cittêd, innua che Iesus füt crucifichiô. Et era scrit in hebreesth, Grec, & Latin. (21) Et l's grands sacerdots dals Iüdeaus dschaiuen â Pilato : Nu scriuer araig del[s] Iüdeaus, dimperse chel ho dit, eau sun araig dals Iüdeaus. (22) Pila-

lus arespondét : Aqué ch' eau hæ scrit, hæ eau scrit. (23) Et l's sudôs hauiand crucifichiô Iesum prandetten la sia uesckimainta, & la faschetten in quater parts, â scodüni sudô üna part : & prandettan l'arassa quæla chi era texida da sum infina giu ad im, sainza cusdüras. (24) Et dissen traunter els : Nus nu la uulain tagliêr, mu nus uulain trêr la sort par aquella, da chi ella saia. Par che la scritüra gnis cumplida, dschant : Els haun partieu mia uesckimainta â si sues, et sur mia arassa haun els [380] trat la sort. Et l's sudôs haun schert fat aqué. (25) Et stêuan dspera la crusth sia mamma da Iesu, & la sour da sia mamma Maria mugliêr da Cleophæ, & Maria Magdalene. (26) Et cura che Iesus uezét sia mamma & l'g discipul quæl chel amêua, stand sper' ella, schi dis el â sia mamma : Duonna, uhé tes filg. (27) Alhura zieua dis el agli discipul : Vhé tia mamma. Et da quella hura iuia l'g discipulprandét aquella par sia mamma. (28) Dsieua aqué, sauiand Iesus, che tuottas chiôses gio füssen cumplidas, par che gnis cumplieu la scritüra schi dis el : Eau hæ sait. (29) Et era alló mis ün uaschilg plain d'aschaid. Et els implitten üna spungia plaina d'aschaid, & d'hijsop, & la spurschetten sü dspera la sia buochia. (30) Et cura chel hauét prais l'g aschaid, schi dis el : Elg es cumplieu : & hauiand abassô l'g chiô schi dét sü l'g spiert. (31) Et l's Iudeaus par ch'elg era l'g di delg adat, par che l's corps nun arumagnessen sü la crusth îlg di delg sabath (per che elg era l'g grand di delg sabath) schi aruan é Pilatum che gnissen arruot lur chiammas, & gnissen prais dauend. (32) Et uennen dimê l's sudôs, & sfrachiaun las chiammas dalg prüm, & dalg ôter quæl chi era crucifichiô cun el. (33) Et cura che uennen tiers Iesum, sco els uezetten chel era gio muort, schi nu l'g sthfrachiaun els las sias chiammas : (34) Mu ün dals sudôs cun la [381] launscha furó sieu flaunck, & adüntrat giét oura saung & ouua. (35) Et aquel chi ho uis dó testimuniaunza, & la sia testimuniaunza es uaira. Et aquel só chel disth l'g uaira, par ch' er uus craias. (36) Par che aquaistas chiôses sun duantêdas, par che la scritüra gnis cumplida : ün œs nun es imminui dad el. (37) Et darchiô ôtra scritüra, quæla chi disth : Els uignen â uair in chi els haun punschieu. (38) Dsieua aqué Joseph de Arimathea, quel chi era discipul da Iesu, mu ad ascus par

temma dals Iüdeaus, aruó Pilatum chel pudés prender l'g chiœrp da Iesu, & Pilatus dét aqué tiers. (39) Et uen er Nicodemus quæl chi era gnieu sülg prüm tiers Iesum d'not, purtant üna mastüra da Mijrrhæ, & alœs intuorn da schient gliuras. (40) Et prandetten l'g chiœrp da Iesu, & plaiaun aint aquel in linzuos (sic) cun chiôses sauuridas, suainter ch' elg es l'üsaunza als Iüdeaus da sapulijr. (41) Et era in aqué lœ, innua chel füt crucifichiô, ün hœrt, & ilg hœrt ün mulimaint nuof, in aquæl nun era aunchia üngiün stô mis. (42) Alló dimê par mur dalg di delg adat dals Iüdeaus, par che elg era da tiers l'g mulimaint, matteten é Iesum.

ANNOTATIUNS

Caluaria] l'g lœ innua chæ's metten uia l's mêlfatuors. *Ave*] es ün plêd da salüdêr, sco dir : deus t'sain. *Aloes*] es ün' herua chi malagia.

Jacques Ulrich.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone, publiés d'après les manuscrits originaux. — *Cartulaire* de Gellone, par Paul ALAUS, l'abbé CASSAN et E. MEYNIAL. — *Montpellier*, *Martel*, 1898, *in*-4° [511 *p. et un carton* [1]].

La publication entière doit contenir les Cartulaires d'Aniane et de Saint-Guilhem, ainsi qu'un certain nombre de pièces justificatives, le tout accompagné de notes ajoutées à chacun des textes, précédé d'une introduction générale et suivi de tables communes.

Le premier volume, seul paru, contient le texte tout nu du cartulaire de Saint-Guilhem. Il est difficile de se rendre compte, à cause de l'état tout à fait incomplet de la publication, du profit qu'en pourront tirer les historiens. La généalogie des diverses familles féodales de cette région, la topographie du pays au moyen âge y trouveront sans doute à compléter les renseignements que nous fournit partiellement, et seulement pour la région de Montpellier, le *Liber instrumentorum*. Peut-être pourra-t-on en déduire encore quelques observations plus générales sur l'état économique de l'exploitation des terres et l'organisation des syndicats. Mais, en tous cas, ce seront sûrement les juristes qui y trouveront la plus ample moisson pour l'histoire, si inconnue, des origines coutumières du droit écrit, soit au point de vue des contrats, soit même relativement au droit des personnes.

Nous signalons pourtant cette publication, parce qu'à côté de son intérêt local, elle offrira quelque attrait aux philologues. On y rencontre au moins, du XIIe s., huit documents écrits en langue d'oc, dont quelques-uns, en particulier le dernier et le plus important (n° 577, p. 499), sont inédits.

Voici la liste de ces documents :

1° P. 192, n° 224 : donation, latin mêlé de provençal ;

2° P. 197, n° 234 : testament, texte assez important ;

3° P. 298, n° 365 : serment daté de 1122 [2] ;

4° P. 299, n° 268 : même texte que le précédent avec quelques variantes graphiques (1170) ;

[1] Fait partie des publications de la *Société archéologique de Montpellier*.

[2] Ne faut-il pas corriger dans ce texte *desci* en *d'esci* ?

5° P. 407, n° 498 : donation, quelques mots provençaux semés dans le texte latin ;

6° P. 433, n° 512 : courte charte ;

7° P. 484, n° 559 : charte, mi-latin, mi-provençal ;

8° P. 499, n° 577 : donation, le plus long de tous ces documents et le plus intéressant.

En outre, on trouvera dans les autres des formes latines en pleine voie de transformation.

Miret y Sans (Joaquim). — Cartoral dels Templers de les comandes de Gardeny y Barbens. — *Barcelona*, *Tip.* « *L'Avenç* », 1899, *in*-8° [35 *p.*].

C'est l'analyse écrite, en catalan, d'un cartulaire des commanderies de Templiers de Gardeny et de Barbens, qui se trouve dans les archives du Grand Prieuré de Catalogne de l'Ordre de St-Jean-de-Jérusalem. Le manuscrit compte 111 feuillets en parchemin de 38×25 centimètres. Suivant M. Miret y Sans, il aurait été écrit au XIIIe siècle et relié au XVIIe. Il était connu jusqu'à présent sous le nom de « Llibre vert del armari dèu ». Il porte comme titre : *Liber diversarum donationum, emptionum, venditionum, ac instrumentorum aliorum concessarum et factarum domui militie templi Salomonis.* Quand on le relia, on laissa subsister des feuillets appartenant à un autre cartulaire et des feuillets blancs. Sur ces derniers, fut dressé en 1692 un index des 264 documents contenus dans le manuscrit. Beaucoup sont inédits et inconnus.

M. Miret termine son travail en établissant la liste des commandeurs des deux maisons de Gardeny et de Barbens et en donnant deux inventaires des meubles du château de Gardeny. Ces inventaires, datés l'un de 1289, l'autre de 1580, sont écrits en catalan et sont fort intéressants à consulter.

Armana prouvençau, per lou bèl an de Diéu 1899, adouba e publica de la man di Felibre. Porto joio, soulas e passo-tèms en tout lou pople dóu Miejour. An quaranto-cinquen dóu felibrige. — *Avignoun*, *Roumanille*, 1899, *in*-8°.

Armana dóu Ventour en prouvençau. Librihoun mita galoi, mita serious, arrenja e bandi pèr un roudelet de troubaire emé l'ajudo di mèstre dóu Felibrige dins l'estiganço d'estrurre e d'amusa lou brave pople miejournau. — S'atrovo à *Veisoun* (*Vau-cluso*), 1899, *in*-8°.

Almanac patoues de l'Ariejo per l'annado 1899, countenen fieiros, coursos de la luno, tout so que cal per fe rire e acountenta las gens de

nostre tant aimable pays, coumo proberbis, cansous, countes, istorios, farsos, etc. Costo soulement : Tres sous, quinze centimos ! Aco 's per res. Nauviemo annado. — *Fouix, Imprimario de Gadrat ainat*, 1899, *pet. in*-4°

Annada lemouzina (L').— Annuari pel bel an de Dieu M.D.CCC.XC.IX. — *Paris, chas l'autour* (Lemovix), 1899, *in*-8°.

Le nombre des *Almanachs* écrits en langue d'oc va sans cesse en augmentant. L'*Armana dóu Ventour* est l'un des nouveaux venus de cette année. Il nous a paru calqué sur son aîné et voisin, l'*Armana prouvençau*. Ceci, d'ailleurs, n'est pas un blâme : on ne saurait choisir meilleur modèle.

Quant à l'*Armana prouvençau* de 1899, il ne diffère pas sensiblement des volumes précédents. Ce recueil est, du reste, si universellement connu et apprécié par les provençalistes, qu'il n'y a pas lieu d'insister.

L'*Almanac patoues de l'Ariejo* constitue, en ce genre, la tentative la plus originale et la plus intéressante que je connaisse. C'est le véritable *Almanach populaire :* comme rédaction et comme prix. Accessible à toutes les intelligences et à toutes les bourses (il ne coûte que quinze centimes), le succès lui est venu rapidement. Si j'en juge par l'exemplaire que je possède, le tirage a parfois dépassé sept mille.

Cependant les difficultés à vaincre étaient nombreuses. Le département de l'Ariège ne compte pas moins de trois dialectes bien tranchés : le parler de la Haute-Montagne, le gascon et le languedocien. Or il n'est pas exagéré d'affirmer qu'un Languedocien ne comprend guère le gascon, pas plus qu'un Gascon le languedocien. L'éditeur a obvié à cet inconvénient en faisant à chacun sa part. Les chansons, les contes, les proverbes ont été distribués dans l'*Almanac* suivant l'importance qu'ont ces dialectes dans le département. C'est ainsi que le parler de la Haute-Montagne n'a que la « Letra de la Baserca », le gascon une dizaine de pages, le languedocien tout le reste. Les contes sont judicieusement choisis et l'orthographe félibréenne ou mistralienne, si simple et si logique, qu'a adoptée l'éditeur, en rend la lecture aussi facile que possible.

L'*Annada lemouzina* forme la contre-partie exacte de l'*Almanac patoues*. La contrée où elle paraît est des plus favorables à son expansion. De Brive à Limoges, de Nontron à Ussel, il n'existe pas de différences dialectales si profondes, qu'une page écrite dans l'idiome d'une région du Limousin ne soit intelligible pour tous les lecteurs des autres régions. En outre, le prix n'est pas très élevé (vingt centimes). Dans ces conditions, l'*Annada lemouzina* eût dû pénétrer dans toutes les familles limousines ; or il nous a semblé qu'il n'en était

pas ainsi et que l'*Annada* n'avait guère obtenu qu'un succès d'estime. C'est que les éditeurs ne se sont pas contentés de prendre ce qu'ils avaient sous la main ; ils ont voulu faire de la science, renouveler l'orthographe et même employer, si nous en croyons le journal *Lemouzi* dont l'*Annada* n'est que le supplément, ce qu'ils appellent l'*Orthographe des troubadours*. Cela a été une erreur, car en admettant que la façon dont écrivaient Bertrand de Born et Bernard de Ventadour nous soit connue, en admettant (ce qui n'est pas) que la graphie provençale eût été codifiée par une académie de l'époque, il serait fâcheux de s'en servir dans un almanach, si elle devait augmenter les difficultés qu'a le peuple à comprendre une langue qu'il parle mais qu'on ne lui enseigne ni à lire ni à écrire. Et il faut bien avouer que la graphie dont se sert l'*Annada* déroute le lecteur[1]; elle est, en outre, suspecte au savant à qui la déformation systématique des mots inspire naturellement de la défiance.

La vitalité de la langue d'oc est encore assez grande pour que chaque dialecte puisse avoir son almanach, l'intérêt que portent les habitants à leur idiome assez fort pour lui assurer le succès. Du reste, ces almanachs ne constituent pas seulement une récréation pour le peuple, mais aussi une source de documents très utiles aux philologues. C'est à ce titre que notre *Revue* signalera tous ceux qui lui parviendront. — H. T.

Il n'existait pas jusqu'à présent une étude assez simple et qui fût en même temps au courant de la science pour donner au grand public une idée juste de la poésie provençale. M. Jeanroy a le grand mérite de combler cette lacune dans une série d'articles que la *Revue des Deux-Mondes* [2] publie en ce moment.

Le premier, et le seul paru (15 janvier 1899), traite des *Origines;* et déjà, par cette première partie, nous pouvons entrevoir ce que doit être ce travail. Il ne ressemble en rien aux études imprimées durant ce dernier quart de siècle. Il faut remonter jusqu'à l'*Histoire de la Poésie provençale* de Fauriel pour trouver un point de comparaison. Ce n'est pas que depuis Fauriel les philologues et les historiens litté-

[1] Par exemple on lit au verso de la couverture (p. 2): « *Gn, mn* se prononcent *nn*, *sagnar* (*sannar*), *femma* (*fenna*); *Ll* se prononcent *nl*, *espalla* (*espanla*).» Pourquoi ne pas écrire simplement *sannar*, *fenna*, *espanla?* Et plus bas: « *R* ne sonne point à la fin des infinitifs en *ar*, *er*, *ir*, » etc... Alors pourquoi l'écrire?

[2] Jeanroy (A.). —La poésie provençale du moyen âge. — I. Les origines (*Rev. des Deux-Mondes*, 15 janvier 1899, p. 349-385).

raires se soient privés d'étudier la littérature des troubadours et, dans la renaissance de l'érudition qui caractérise les trente dernières années, le domaine provençal n'est point resté inexploré. Nous n'avons pas à apprendre aux lecteurs de cette *Revue* combien les découvertes ont été nombreuses et fructueuses. Mais sur ce champ où il y avait tant à recueillir les explorateurs couraient au plus pressé, là où les appelaient leurs préférences, là où ils espéraient rencontrer les gîtes les plus abondants, les filons les plus précieux. La fièvre des recherches était si vive que nul ne songeait à fixer dans une œuvre de synthèse les résultats obtenus. C'est ce qu'a fait M. Jeanroy; et il semble bien que ce travail soit venu à son heure, au moment où, comme il le dit lui-même, « il ne reste pas, de toute la poésie lyrique des troubadours, plus de cinq cents vers inédits. »

M. Jeanroy estime que « les spécialistes ne trouveront dans ces pages aucun fait qui ne leur soit connu. » C'est assurément trop de modestie de la part de celui qui a fourni de si importantes contributions à l'histoire de la lyrique au moyen âge, et l'on éprouve quelque peine à le croire, si l'on songe que, depuis l'apparition de son volume : *Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge,* l'auteur n'a pas cessé de poursuivre ses études sur ce sujet. Mais alors même qu'il ne nous apporterait aucun fait nouveau, tous les provençalistes lui sauront gré de leur fournir l'occasion de revoir en un tableau d'ensemble ce qu'ils peuvent connaître.

Nous reparlerons de ce travail dès que la publication en sera terminée. — H. T.

Le tome IV, fasc. 1, du *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie,* que dirige M. Karl Vollmöller, vient de paraître. Dans le présent volume sont traités plusieurs sujets qui avaient été omis ou n'avaient pas trouvé place dans les précédents; par exemple : Histoire, Encyclopédie et Méthodologie de la philologie romane de notre collaborateur E. Stengel; les langues celtiques de J. Loth et L. Chr. Stern; l'arabe (dans le domaine roman) de C.-F. Seybold.

La *Nuova antologia* a donné dans son numéro du 1er janvier 1899 un article de M. Carlo Segré sur « Chaucer et Pétrarque », d'après les nouvelles recherches qui ont été faites récemment. Dans celui du 16 janvier, M. Michele Scherillo passe en revue (*Rassegna dantesca*) les livres qui ont été publiés sur Dante dans le courant de l'année 1898.

Le dernier numéro des *Romanische Forschungen* (X, 5) contient un article de M. Elfrath sur le développement d'un groupe latin ou roman de trois consonnes en ancien français — une collation de la « Règle des cisterciens » (publiée par M. Guignard, Dijon, Darantière, 1878) par M. Foerster et un intéressant travail de M. Haag sur la *Latinité de Frédégaire.*

Dans la *Revue de Gascogne*, M. J. Ducamin examine le travail de M. Adolf Zauner [1] sur *la Conjugaison en Béarnais.* Cette analyse critique est le complément indispensable de l'article de M. Zauner.

CHRONIQUE

Le centenaire de Jasmin

Les fêtes du centenaire de Jasmin, qui avaient été d'abord fixées au 30 et 31 mai 1898, ne furent célébrées que le 6 et 7 août. En retardant la solennité, les organisateurs voulurent qu'elle coïncidât avec le voyage des Cadets de Gascogne et qu'elle reçût, du fait de leur venue, un plus grand éclat.

La *Société pour l'étude des langues romanes* ayant été invitée, se fit représenter par son secrétaire-adjoint, M. Henri Teulié.

Beaucoup d'autres Sociétés savantes, avec lesquelles la nôtre entretient d'amicales relations d'échange, avaient aussi envoyé des délégués.

Citons :

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers : M. Frédéric Donnadieu ;

Société des sciences et belles-lettres du Tarn : MM. Lafargue et Numa Lacroux ;

Société historique et archéologique du Périgord : M. Eugène Roux;

Société des études du Lot : M. J.-B. Rouquet ;

Société archéologique du Tarn-et-Garonne : M. le chanoine Pottier.

M. Charles Ratier, président du Comité des fêtes, et M. Chaumié, sénateur et maire d'Agen, firent à tous l'accueil le plus aimable. Leur exemple fut imité des habitants ; et, malgré la foule des étrangers, qui avait doublé la population de la ville, les hôtels et les cafés

[1] Zauner (Adolf). — Die Konjugation im Bearnischen (*Zeitschrift f. roman. Philologie*, 1896, XX, 433-470.)

n'avaient pas augmenté leurs prix. « Vous êtes chez vous », disait M. le Maire à chacun, et, de fait, on se sentait un peu chez soi, car jamais, dans une ville en fête, l'hospitalité ne fut pratiquée d'une façon plus large.

Le 6 au soir, après l'arrivée du dernier train de Paris, un vin d'honneur fut servi dans la salle du Conseil municipal, à l'Hôtel-de-Ville.

M. Chaumié souhaita la bienvenue à tous ceux qui avaient répondu à l'appel du Comité : savants et cigaliers, félibres et cadets, et leva son verre à ses hôtes. Ce fut M. Albert Arnavielle qui répondit en disant qu'il ne prendrait point la parole si le silence des Cadets de Gascogne ne montrait qu'ils voulaient laisser ce soin à un de leurs aînés, à un de ceux qui étaient restés dans la maison paternelle où ils vivaient pauvres de gloire et pauvres de richesses, mais en conservant pieusement la tradition des aïeux. Son allocution provençale fut très goûtée, sauf peut-être de quelques Cadets qui voulaient bien être cadet, mais à la condition de n'avoir point d'aîné.

La principale cérémonie du lendemain, 7 août, eut lieu au pied de la statue de Jasmin. M. Ratier y prononça un excellent discours, et nous ne pouvons mieux faire que de reproduire les belles paroles de celui qui a su *maintenir*, à Agen et dans la région, la langue de Jasmin :

DAMOS E MOUSSUS,

Ero puple et Gascou ! La lengo *del sans fayssous* diu s'en douna, la prumèro.

D'autres faran se resquita la lengo *de la bisito*, que sara coumo un lugrejomen de pèrlos finos. Ei amassat, jou, de bispolos sus pots des oubriès e des paisans. E la courouno que t'anan adouba sara coumo la cal, o Jansemin, tu qu'à banta la grando patrio metères l'entrin e lou fran pensa garounés ; tu qu'aimères per dessus tout la pitchouno patrio e cambières soun gipou fierlangous en mantèl estelat.

Doun nous baciu de milès altour d'uno estatuio. I'a la Bilo, la Countrado, tout lou Mètjour. Lou brut que mounto de la foulo, — m'engani pas, nani, — aquel brut es lou fremissomen de gens que coumunion dins uno emoucioun intimo. A quin prepaus, tout acò ?

. . . . . L'aoutre siècle n'abio
Qu'un parel d'ans à passa sul la terro,
Quan al recouèn d'uno bièillo carrèro,
. . . . . .
Nasquèt un drolle . . . . . .

un drolle que fusquèt lou filhol de la Pouesio.

Besès coumo la poulido fatchilhèro li perfumo lou lèi de la pauresso, sa mai ; coumo sarcis per el, de bordo en bordo, la biasso de soun pairi ; coumo sous pès nuts, lou fai caressa pel sable caudet de l'ilhot et pel fres gratilhou de l'èrbo flourido ; coumo, soun cap nut, lou cofo d'aire sanitous e de sourel embeudaire. Escoutas dambé quin bresilhadis de rire ounèste e de sentimens pietadous empleno l'esprit

e lou co de l'efan, talèu espelits ; jutjas s'es prou gignouso, en prestin soun âmo, de nou res prene qu'à nostre biais poupulari : aigo puro de l'inspiracioun, farino sancièro de la dreto pensado, dincos al leban d'oc qu'uflara la pasto e nous la fara mai goustouso. Besès, escoutas, jutjas : saurés que lou perruquiè fusquèt pouèto, tout ço de pus crane entremièi lous pouètos, gramecés al soul trabal de la naturo qu'en fan boujoula ta souben l'engin chel minable rampèlo sul sabé que se croumpo.

Eh ! be, z'ou cal dire, nostre oumatge s'arrèsto pas à Jansemin cantaire. Dison, e parei prou, que la pouesio s'endeben gaire dambé lou tens d'aro. Lou tindinomen de rimos escampilhados en l'aunou des prats e de las pastouros sono faus al mitan de las cansos apauridos e des maines jour per jour abandounats. Que la Muso gragnairo d'ideal s'en angue desgruna sous cabels pel mounde, un pau cadun passo, mespresen ou tipejous, daban la dibino mentido qu'acuso de nous aflasqui ; un pau cadun nous bol pas que lou Rèbe, coupe l'amarun del souci de douma. Abèn bèl, lou pitchou noumbre, pensa e afourti que l'ideal, tapla e milhou que lou minja, preparo per touto grando causo d'omes bertadèromen forts, saquela sabèn coumo aqueste placè sariò desèrt se lou que festejan n'èro estat qu'un pouèto.

Sufis pas, tapau, à nostre oumatge de Jansemin quistaire, de Jansemin que sous efforts countro la misèro ennartèron tout souls à la punjirico de l'art de coumpousa e de declama. Trento ans, — touto uno bito bitanto ! — dins lous crambots estrets oun lou paure espelhoundrat s'agrupis de fret e bado de talen, lou gran prèste de la Caritat fasquèt plèure un labassi de pistolos. Trento ans, lou besquèron roulla trabès las planos, grimpa pes pèchs, pertout oun lou cridabon. Soulomen aquiu sa partido èro gagnado d'abanço. Es que demandabo pas en Françoun es tan dous de douna ? Es que demandabo pas surtout dins lou Mètjour Gascou, qu'atchi dessus coumo sus tan d'autres puns, merito d'èstre apelat la doublo Françoun?... Tabé prouclama, nous-aus, soun amou de la Caritat, acó semblariò de glouriolo : tout urous d'abé balhat, nous countentan de remercia.

Mès, talèu lou proujèt del Centenari anounçat, uno bufado misteriouso es partido de Sent-Antoni oun nous apilan anèi, estats, oupinioun ou cresenços frairalomen abarrejats. Pas brai, mounde del Grabè, de Sent-Alari, de la Porto-del-Pi, de la Porto-Nèbo, pas brai, bous-aus, que sès benguts de dèts, trento, cincanto lègos à l'entour; pas brai, lous que nous quitères un jour per ana pourta un pauquet de nostre san dins la bito naciounalo, pas brai que la fèsto de Jansemin bous es aparescudo coumo nostro fèsto, coumo la de l'âmo Gascouno? E bous-aus que nous arribas de toutos las countrados oun, tapla qu'aciu, debat l'or e lou blu de nostre cèl, perfumado tant que nostros flous, foundento dins la bouco tan que nostro fruto, roussignoulejo dumpèi nau-cents ans e sens fi roussignoulejara, la douço lengo d'oc, pas brai qu'aquelo fèsto bous es aparescudo coumo la de nostro raço mètjournalo ?

Mens que res, un pouèto poupulari de l'estofo d'aqueste n'es l'efèt de l'asard; l'asard sauriò pas toumba juste per embouima la foulo e l'entraina. Un loun grumèl d'annados, un pilot de joios, de pèssomens, de souscados, d'actes, preparon l'un per l'autre qui bai souna e qui bai entendre. Pus fort: lou sounaire arribo à l'ouro oun sara

que la taulo d'armounio rasounan darrè las cordos de la liro publico.

Las *Papillotos* me balharan pas lou dementit. Cercas-i quin felhet porto pas la marco de tout ço que sèn, boulèn, aiman ; quin felhet porto uno autro marco. Aquel libre es lou brebiari de nostros tradicioun, coustumos ou legendos ; la garbo granado de nostros qualitats simplos ou erouicos ; un tros de l'historio franceso escribudo per nostres pepis, brabes trabalhaires de tèrro ou de mestiè, sabens renoumats, souldats sens reculado e se pausan jamai.

Aco's a tal que presan *nostres rocs bestits en belou que berdejon, nostros planos que toutjour daurejon.* Atal toutjour.

La lengo del trabal
A la bilo, pel la campagno,
On la trobo dins cado oustal;
Y'espouso l'home al brès, jusqu'al clot l'accoumpagno.

Atal l'escai-noum de *franciman* marco al fèr rouge lou qui coumenço l'aprendissatge de regenaire en aben ounto de soun brès. Atal *quan l'aunou del païs zou coumando*, touts i sèn. Dins la grandou coumo à la malo-ouro, nostre esprit e nostres bras boton dèts quan lous autres boton un. Mès, lou pres-fèit acoumplit, nostre co prouclamo toutjour que

La pitchouno patrio es bien aban la grando!

I'a pas a dire : lous dus patrioutismes esplicats e prounats per las *Papillotos*, batchiu la foun d'oun paichelèt l'inspiracioun del pouèto. E — qui me jetara la pèiro? — batchiu sustout en de que soun canta fusquèt l'echo des soubenis e de las aspiraciouns de touto uno raço.

Z'abiò be sentit, nostre perruquiè : lou parla mairal ten lou seme de l'idèio loucalo ; es à dire de nostro ouriginalitat e de nostro balou. Mès se doutabo gaire, en lou lantsan de campèstre en campèstre, qu'èro lou samenaire atendut per la Proubinço tengudo lountems en bousigo. Marselhés, Aubergnats, Gascous, tout serbiò as goubernaires d'autres cots, per lous espouti de forço, per lous despersouna legalomen, quitomen per lous i capouna la fièrtat. I'abiò de preferats et de filhastres, coumo se d'escarts dins la coulou des pièls, la coupo de la bèsto, lou biais del carattèri, empatchabon d'èstre frais, lous drolles d'uno mêmo mai. Acò's plus atal dins la Franço d'anèi. La barietat des engins proubincials, junits en bisto de la grandou coumuno, i amaduro dejà la plus bèlo segasou. E tout a cambiat dumpèi que Jansemin, entounan d'aquelo segasou lou prumè sègo-ligo, balhét lou toun as milès de cigalos patriouticos engarrancidos debat las turros.

Bibo doun lou grand Agenés, l'un des plus illustres pouètos del siècle ! Bibo l'ome que sa debiso, seguido sens falhi, fusquèt « Bountat ! » Bibo lou pitchounet de qui la bito restara coumo l'etsemple e l'ennoublissomen des pitchounets ! Bibo lou fil debot que plantèt lou lugret al froun de la Gascougno ! Bibo lou prouféto del Mètjour e la manobro de la nacioun !

Atal cridan, lous milanto que sèn aciu. E nostro aclamacioun rencountran à trabès lous aires la de quinze millionns de Mètjournals, sus nostre Jansemin la bolto del Panteoun poupulari es ennartado per l'Immourtalitat. »

Beaucoup d'autres discours furent lus ou récités après celui-ci. Discours très remarquables d'ailleurs, mais où il était si peu question de Jasmin, de sa langue et de son œuvre, qu'il eût suffi, comme dans ceux des rhéteurs antiques, de changer un nom pour qu'ils se fussent appliqués avec autant d'exactitude à n'importe quel prosateur ou poète.

Il faut pourtant faire une exception pour l'admirable harangue de M. Jourdanne. Dans son improvisation, il essaya de montrer comment le réveil de la langue avait constitué la première manifestation de la vie provinciale et comment Jasmin y avait contribué pour la plus large part. Il marqua les étapes du mouvement provincialiste, d'abord confus, indécis, méconnu même de ceux qui le créaient, puis se précisant peu à peu et, s'affirmant, enfin, définitivement à l'inauguration de la statue devant laquelle il parlait, le jour où Mistral dit le fameux sirventès que chacun connaît :

Pèr la nacioun, e pèr li fraire
Que rèston à l'oustau e que menon l'araire,
E parlon voulountous la lengo dòu terraire.
Es un triounfle aqueste jour.

Et comme des acclamations enthousiastes avaient souligné l'évocation du nom de Mistral, il s'écria : « Si Mistral était venu aujourd'hui, Agen n'aurait pas eu assez de fleurs, assez de couronnes pour le grand poète, et ses hommages ne se seraient pas seulement adressés au poète mais aussi à celui qui personnifie les aspirations des populations méridionales. »

Ce discours, dont nous ne donnons qu'une insuffisante analyse, fut coupé à plusieurs reprises par les applaudissements de l'assistance.

Un banquet suivit cette cérémonie et, au lever de table, on se rendit dans le parc de la préfecture où se tenait la séance des Jeux floraux, présidée par Mme Réquier, bien connue dans le monde félibréen sous le nom de *Philadelphe*. La gracieuse présidente dit avec beaucoup de talent deux pièces de vers : *Ed nit* et *N'èm pas d'aci !*

Voici deux strophes empruntées à cette dernière :

N'èm pas d'aci ! Si marmuro ra briso
En tout que puno e friso
Ero mousseto griso
Qui tapisso ed arroc ;
N'èm pas d'aci ! Si dits ero rigolo,
A soun aygo qui colo
Atau coumo uo holo
A trabès flous e broc.

N'èm pas d'aci! Si penso r'abelheto
Penden que ra houèlheto
S'esfano e cay tout dous;
N'èm pas d'aci! Si crido ra campano,
Quand ero mour nous pano
Eds bièlhs eds maynadous.

M. Perbosc fit le rapport sur le concours en langue d'oc et M. Ch. Ratier proclama les lauréats, dont voici les noms:

Ode à Jasmin

1er *Prix*..... M. le docteur Marignan (Marsillargues, Hérault).
2e — M. Auguste Advenier (Saint-Jean de Cuculles, Hérault).
3e — M. Emile Barthe (Nissan).

Poésie lyrique

1er *Prix*.... M. Paul Bourgue (Avignon).
2e — M. Henri Pelisson (Arette, Basses-Pyrénées).
3e — Anonyme (Casteljaloux, Lot-et-Garonne).

Sonnets

1er *Prix*. ... M. Henri Pellisson.
2e — M. Arthur Poydenot (Ch. de Prous, St-Sever, Landes).
3e — M. J. Martin (Cournonterral, Hérault).
Mention..... M. Pierre Chairou (Saint-Nicolas-de-la-Grave).
— M. Joseph Gayssot (Castanet, Haute-Garonne).

Poésie de genre. — 1re section

1er *Prix*..... M. Louis Bonnaud (Marseille).
2e — M. Albert Mailhe (Toulouse).
3e — M. Albert Lafosse (La Gravière, près de Montauban).
Mention.. .. Mme Gélade (Carbonne, Haute-Garonne).
— M. Léon Nadal (Paris).

Poésie de genre. — 2e section

1er *Prix*..... M. le chanoine Lacoste (Agen).
2e — M. Valéry Billou (Monclar-d'Agenais).
Mention..... M. Ernest Destrem (Castanet, Haute-Garonne).
— M. Pozzy (Bergerac).

Chansons

1er *Prix*. ... M. Simin Palay (Vic-Bigorre).
2e — M. Paul Bourgue (Avignon).
Mention..... M. Louis Rouquier (Puisserguier, Hérault).
— M. François Brousse (Montpellier).

Contes en vers

1er *Prix*.. .. M. P.-H. Bigot (Aix-en-Provence).
2e — M. Henri Pellisson.

ex-æquo M. Gaston Lavergne (Aïn-Témouchent, prov. d'Oran).
Mention..... M. Antoni Berthier (Beaucaire).

Contes en prose

1er *Prix*..... M. Gustave Thérond (Cette).
2e — M. Maurice Jorret (Mas d'Agenais).
3e — M. Louis Charasse (Vaison, Vaucluse).
Mention. ... M. Marcel Lignières (Saint-Chinian, Hérault).

Nous devons mentionner, en outre, le prix obtenu par M. Alexandre Westphal pour sa traduction libre en vers de *Maltro l'Innoucento*. Le traducteur a su faire passer dans ses vers toute la grâce qu'une traduction peut emprunter à son modèle.

Le soir, un banquet, organisé à la hâte par M. Sernin Santy, réunit la plupart des félibres qui étaient présents aux fêtes. Parmi les convives se trouvaient MM. Jourdanne, Arnavielle, Sernin Santy, Banal, Pigot, Félicien Court, l'abbé Bessou, Vergnes, Palay, Marc Varennes, etc., etc.

De là on se rendit au théâtre où avait lieu une soirée de gala. M. Mounet-Sully obtint un grand succès en disant *Les Pauvres gens* de Victor Hugo, et M. Mouliérat, de l'Opéra-Comique, bissé par les félibres, fut plusieurs fois rappelé et unanimement applaudi par toute la salle.

Ainsi finirent les fêtes du centenaire de Jasmin. Le lendemain et les jours suivants d'autres fêtes eurent lieu à Montauban, à Toulouse et à Carcassonne, mais la *Société des Langues romanes* n'ayant pas été invitée, nous n'avons pas à en rendre compte.

***

L'Université de Montpellier

La rentrée solennelle des Facultés a eu lieu à Montpellier, le 24 novembre 1898, sous la présidence du nouveau recteur, M. Antoine Benoist. A cette occasion, M. Benoist a prononcé un discours du plus haut intérêt. Nous en extrayons les passages où il a défini le caractère et le rôle de l'Université de Montpellier. La *Société des langues romanes* est unie par tant de liens à l'Université que nous sommes certains d'être agréables aux lecteurs de la *Revue* en les reproduisant. Après avoir dit, en quelques phrases, ce que sont les Universités de Lyon, de Bordeaux, de Toulouse et de Grenoble qu'il avait connues avant son arrivée à Montpellier, voici comment M. Benoist a parlé de la nôtre :

« Parmi ces Universités, la vôtre occupe une place à part. Dans ce pays de France qui a si souvent et si follement fait litière de son

passé, qui n'a su jalonner que par des ruines la route du progrès, Montpellier a eu la sagesse de ne pas renier ses gloires, de ne pas laisser prescrire ses traditions. D'abord, et fort heureusement, votre ville n'a été qu'à moitié haussmanisée. Tout près des boulevards où circulent les trams électriques, on trouve avec délices de ces vieilles rues, qui ne semblent pas avoir changé depuis le temps où Félix Platter, après avoir tiré les Rois chez son maître Rondelet, revenait avec les étudiants allemands ses compagnons, titubant quelque peu, tâtant les murs, réveillant par leurs chansons les bourgeois prudemment clos dans leurs logis. Montpellier, c'est un Oxford français et méridional, non pas, comme l'autre, mollement couché parmi les prairies de la Tamise, mais debout sur sa colline pierreuse, entre les contreforts des Cévennes et la Méditerranée bleue et souriante, qui lui apporte sur l'aile de la brise les parfums de l'Orient. Sans doute, ici comme ailleurs, bien des choses ont péri. On y chercherait vainement cette église de Notre-Dame des Tables qui dominait toute la ville, ou ces immenses couvents des Dominicains et des Carmes, des Augustins et des Franciscains, qui l'enserraient comme dans une quadruple forteresse. Mais il subsiste assez de débris du passé pour que les archéologues, les artistes, les poètes, puissent le reconstruire par l'imagination. N'est-ce pas une vraie vision du moyen âge que votre Faculté de médecine, avec son toit crénelé comme celui d'un vieux donjon, avec ses murailles adossées à celles de la cathédrale, dont le porche massif et puissant semble la protéger ou la menacer de son ombre? Tout ici nous parle des siècles évanouis; tout nous retrace l'histoire bien connue, mais à jamais instructive, des efforts toujours renaissants et toujours illusoires de l'homme qui veut perpétuer le souvenir de sa richesse, de sa grandeur, de sa gloire, et qui ne fait qu'immortaliser le témoignage de son néant.

» Je crois, Messieurs, qu'une ville où les souvenirs du passé semblent se lever sous nos pas, où chaque rue est une leçon d'histoire, est un séjour mieux approprié à une Université qu'un Chicago quelconque, où l'on peut bien s'imprégner d'énergie et d'esprit pratique, mais où l'étude désintéressée, qui est l'essence même de l'enseignement supérieur, ne trouve ni excitation ni aliment. Cependant, je n'ai pas, je vous l'assure, la superstition des vieilles pierres, et je ne pense pas que d'antiques murailles, découpant leurs lignes sévères sur le ciel et rappelant un passé tragique et grandiose, soient un titre suffisant pour revendiquer la possession d'une Université. Autrement ce n'est pas à Montpellier, c'est dans la Cité de Carcassonne, qu'il aurait fallu installer la vôtre. Les vrais titres de Montpellier, ce ne sont pas ses monuments, ce sont les traditions scientifiques qui se sont perpétuées d'âge en âge. Avant le XIIe siècle, les médecins juifs, disciples d'Avicenne et d'Averroès, vous avaient apporté d'Espagne, avec les leçons de leurs maîtres, l'héritage de la science grecque, dès longtemps oubliée en Occident. Depuis ces temps lointains jusqu'à nos jours, à travers toutes les révolutions qui ont transformé la science comme le reste, la réputation de votre ville s'est maintenue. Les papes et les rois de France faisaient venir leurs médecins de Montpellier. Au moyen âge, pendant le long sommeil des sciences de la nature, la scolastique triomphante n'avait pas étouffé chez vous tous les germes de la saine méthode, comme en témoigne, au XIVe siècle, la *Grande Chirurgie* de votre Guy de Chauliac, justement louée par

Victor Le Clerc. Aussi la Renaissance devait-elle trouver dans votre Faculté de médecine un terrain tout préparé. C'est ici que François Rabelais, échappé de sa prison monastique, s'enivrait de science et de liberté intellectuelle. C'est ici qu'il concevait sans doute, qu'il esquissait peut-être son *Pantagruel*, ce livre immortel où il fonde, comme dit Michelet, *la foi profonde*, la foi en la nature, notre mère et notre éducatrice, où il poursuit de ses railleries vengeresses tous ceux qui, quelque nom qu'ils portent, de quelque robe qu'ils s'affublent, ne songent qu'à exploiter la crédulité humaine et à opprimer la pensée.

» Ce grand et noble esprit, ce Rabelais dont la robe légendaire a été revêtue chez vous par tant de générations de candidats, ça été, Messieurs, le vrai patron de votre Université moderne, et il lui a porté bonheur. Ces sciences de la nature, qu'il a célébrées, je dirais presque qu'il a chantées avec tant d'enthousiasme, n'ont jamais cessé d'être cultivées ici avec éclat. Son ami Guillaume Rondelet a été, au témoignage de Cuvier, un des fondateurs de l'histoire naturelle. C'est grâce à lui que, dès 1556, votre Faculté de médecine était dotée d'un amphithéâtre d'anatomie. C'est lui qui, au Collège royal où il enseignait, groupait pour les besoins de l'étude la plupart des plantes médicinales, inaugurant ainsi, dans des proportions modestes, ce qui soixante ans plus tard allait se faire, non loin de là, au Jardin du Roi. Ce jardin, vous le devez au plus grand de nos rois, à celui qui a signé l'Edit de Nantes et a chassé de France les Espagnols, et il semble qu'Henri IV, comme un génie protecteur, ait veillé sur vous après sa mort, comme il vous avait favorisés et enrichis de son vivant. Depuis Richer de Belleval jusqu'à l'illustre de Candolle, toute une lignée de savants a vécu, a travaillé dans ce jardin. Pierre Magnol, Tournefort, Bernard de Jussieu, que de glorieux ancêtres pour nos professeurs actuels ! et mon ami Maurice Croiset n'avait-il pas raison de dire, dans son discours du Centenaire, que « l'histoire de » ce jardin, c'était celle même de la botanique ? »

Après avoir retracé le passé brillant de l'Ecole de médecine, M. Benoist a continué en indiquant ce que furent les Universités anciennes, ce que doivent être les Universités nouvelles, et il a montré combien la différence était profonde entre les unes et les autres, quoique le titre soit le même.

« Il ne faut pas être dupe des mots, et s'imaginer que l'Université si brillamment inaugurée en 1890 doive ressembler à celles de l'ancien régime. Ce nom même d'Université est une cause fréquente d'erreurs et de malentendus, parce qu'il a eu plusieurs sens différents, et qu'on les confond souvent les uns avec les autres. Dans la langue du moyen âge, comme dans celle du droit romain, *universitas* voulait dire *corporation ;* c'est à la corporation enseignante de Montpellier que s'applique la bulle de Nicolas IV, du 26 octobre 1289, et quoique dans cette bulle même les différentes Facultés soient désignées comme ne faisant qu'un seul groupe, il est difficile de supposer qu'un pape de la fin du XIIIe siècle ait eu cette conception de l'unité essentielle de la science sur laquelle sont fondées les Universités modernes, conception qui s'est formée il y a cent cinquante ans à peine, au temps des encyclopédistes, conception qui, même de nos jours, n'est pas

admise par tous, et que MM. de Rozière et Challemel-Lacour, dans leurs discours de 1892 au Sénat, ont niée formellement.

» Quoi qu'il en soit, il y a une chose certaine : pour les hommes du XIIIe et du XIVe siècle, une Université c'était une corporation enseignante investie de certains privilèges, et les Universités de ce temps-là prétendaient si peu représenter l'universalité de la science, que les plus célèbres étaient celles où la spécialisation des études était la plus marquée. L'Université de Paris était essentiellement une grande école de théologie, l'Université de Montpellier une école de médecine, l'Université de Bologne une école de droit. De notre temps, au contraire, nous entendons par Université un groupe de hautes écoles où sont représentées toutes les parties du savoir humain dans son état actuel.

» Voilà, résumée en deux mots, notre conception présente des Universités. Ceux qui l'ont fait prévaloir avaient compris que le système des écoles spéciales, improvisé par nos pères en pleine Révolution, sous le coup de nécessités pressantes, nous mettait dans un état d'infériorité à l'égard de l'Allemagne, qui a su adapter ses antiques Universités à l'esprit moderne et aux besoins actuels. On a donc repris ce vieux nom d'Université qui, au moyen âge, avait fait la gloire de Paris, de Toulouse, de Montpellier ; mais on n'a pris que le mot, non la chose : l'enseigne est vieille, mais la construction est entièrement neuve. Nos Universités nouvelles ne sont pas du tout, comme Oxford et Cambridge, des corporations autonomes; ce sont, comme les Universités allemandes, des établissements d'Etat. C'est l'Etat qui leur fournit la plus grosse part de leur budget ; c'est l'Etat qui nomme leurs professeurs titulaires ; c'est le Recteur, représentant de l'Etat, qui a la présidence de leur conseil. Ces trois choses se tiennent étroitement, et font partie intégrante d'une même conception. On n'a pas voulu ressusciter les Universités telles que le dix-huitième siècle les avait connues, ces Universités qui n'usaient du droit qu'elles avaient de se recruter elles-mêmes que pour pratiquer un népotisme éhonté; qui, pour attirer les étudiants, abaissaient à l'envi le niveau des examens et mettaient les grades à l'encan ; qui enfin (sauf une exception, glorieuse pour vous, celle de Montpellier), laissaient la science se faire en dehors d'elles, et au nom d'une soi-disant tradition qui n'était plus qu'une routine, barraient la route au progrès. »

*
* *

Jeux floraux

Ce n'est plus seulement dans le midi de la France et en Catalogne que se célébreront dorénavant les *Jeux floraux ;* l'influence de « Clémence Isaure » s'est étendue vers le Nord et, cette année, Cologne va avoir ses fêtes de mai comme Barcelone, Agen, Toulouse ou Montpellier. Voici à ce sujet les intéressants renseignements que nous communique notre collègue M. Anglade :

« Les *Jeux floraux*, cette institution d'origine toulousaine, vont être acclimatés à Cologne. Le président de la Société littéraire de

cette ville, le docteur Fastenrath, a donné à la Société la somme de dix mille marcs dont les intérêts serviront à fonder des prix pour les lauréats.

Voici quelques extraits des statuts :

I. — But des Jeux floraux

1. Les *Jeux floraux* fondés par le docteur Fastenrath, sur le modèle des *Jochs florals* catalans, ont pour but de contribuer au progrès de la poésie et au développement des genres humoristiques et descriptifs dans le Rheinland et la Westphalie.

2. La fête des Jeux floraux a lieu tous les ans à Cologne, le premier dimanche de mai. Les lauréats reçoivent leurs prix des mains de la dame qui a été nommée reine de la fête.

3. Les travaux couronnés sont lus en public par leurs auteurs ou par des artistes dramatiques.

4. Les travaux couronnés paraissent tous les ans en volume.

II. — Les Prix

1. Les prix sont ordinaires ou extraordinaires.

2. Les prix ordinaires sont les suivants : l'auteur de la meilleure poésie patriotique obtient un bluet d'or, d'une valeur de 100 marcs ; l'auteur de la meilleure poésie religieuse obtient une violette d'or ; l'auteur de la meilleure poésie amoureuse reçoit un bouquet de fleurs naturelles retenues par un nœud en or gravé ; ce dernier prix donne le droit de nommer la reine.

Deux autres prix, une églantine et une grappe fleurie en or, sont attribués à l'auteur de la meilleure nouvelle en prose ou en vers. Aucun de ces travaux ne doit contenir plus de trois mille mots.

III. — Le Jury

1. Le jury doit comprendre au moins cinq membres, sept au plus.

4. Le choix du jury appartient au bureau de la *Société littéraire*.

5. La fête commence par une exécution musicale ; des chœurs peuvent se faire entendre après la lecture de chaque pièce.

6. La fête commence à midi et ne doit pas durer plus de deux heures.

Les premiers Jeux floraux auront lieu le 7 mai prochain. »

***

C'est aussi au mois de mai que se tiendront, à Toulouse, les Jeux floraux de l'*Escolo moundino*. Des fleurs d'or, d'argent, des médailles seront distribuées aux lauréats.

Voici le programme des Jeux :

1° Poésie languedocienne (dialecte de Toulouse et des régions voisines). Sujets divers (chansons, contes, sonnets, etc., etc., 150 lignes au maximum) ;

2° Prose languedocienne. Sujets divers (contes, légendes, etc., 200 lignes au maximum) ;

3° Traditions populaires et glossaires locaux ;

4° Pour les écoliers des écoles de Languedoc, Gascogne, Rouergue, Quercy et pays de Foix, traduction en prose languedocienne de la fable de La Fontaine : *La Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf.*

Adresser les envois, ou demander les renseignements complémentaires, au secrétaire de l'*Escolo moundino*, à Castanet, près Toulouse.

***

Notre collaborateur, M. Charles Mourret, archiviste de la ville de Tarascon, a découvert parmi les minutes de son étude de notaire un inventaire de pharmacie fort curieux. Il est, en majeure partie, rédigé en provençal et porte la date de 1529. Il comprend 1130 articles qui énumèrent les drogues contenues dans *lo contado de la botiquo, las podres, las aygos, los olis, las pierraries, las borsas de clisteri, lo pes de la medecino de Monpillier tout garnit, los libres apellas ressatoris,* etc., etc...

M. Mourret a bien voulu transcrire et annoter ce document pour la *Revue* qui le publiera prochainement.

***

M. Charles Barbier, professeur au Lycée de Guéret, et qui a donné à la *Revue* une édition du *Libre de memorias* de Jacme Mascaro, vient de publier une intéressante étude sur Théocrite en tête d'une excellente traduction, composée par son frère, M. François Barbier, professeur au Collège de Perpignan. Les deux auteurs sont des élèves de notre Faculté des lettres.

***

M. le prof. E. Levy consacrera une de ses leçons, pendant le prochain semestre (Université de Fribourg-i-B.), à la poésie provençale contemporaine (félibres et félibrige).

***

Notre confrère, M. Bonnet, professeur de littérature latine à la Faculté des lettres, a été nommé correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres).

∴

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs la promotion de M. Lambert, directeur du Conservatoire de musique et trésorier de la *Société des langues romanes*, au grade d'officier de l'Instruction publique. Tous les membres de la Société se réjouiront avec nous d'une distinction si méritée accordée à notre excellent confrère et ami.

Deux peintres-littérateurs de Montpellier, pleins de talent et de mérite, MM. E. Marsal et Éloy Vincent, ont été, en même temps que notre trésorier, nommés officiers d'Académie.

Notre confrère et ami M. Sernin Santy, directeur du *Lemouzi*, a été honoré de la même distinction.

∴

C'est le 21 mai prochain que sera célébrée, à Arles, la *Santo Estello*, fête annuelle du Félibrige et qu'aura lieu l'inauguration du *Museon arlaten*.

Les félibres qui désirent assister au banquet sont priés d'envoyer leur adhésion à M. P. Mariéton, chancelier du félibrige, *9, rue Richepanse, Paris*.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

NARBONENSIA

CHANGEMENT DE *I* PROVENÇAL EN *IE*.

On sait que dans divers dialectes provençaux *i* provenant de ī tonique latin a développé après lui un *e*. A ma connaissance, on n'avait d'exemples de cette modification de l'*i* que pour des mots où cette voyelle est suivie soit des labiales *b* et *v* vocalisées en *u*, soit de la linguale *l*; on était même porté à attribuer le développement de cet *e* à l'influence des phonèmes qui le suivaient [1]. Les textes narbonnais nous prouvent que ce phénomène est beaucoup plus étendu. Ils nous fournissent des exemples analogues aux exemples connus, et, en outre, pour *i* suivi de la labiale *m*, de la linguale *r* et même des dentales *n* et *s*. Bien plus, nous trouvons cet *e* développé après un *i* provençal provenant de ĭ ou de ĕ latin toniques ou atones suivis de *m*, *n*, *r*, *l*, et même pour un *i* provençal suivi de *g*; je n'en ai pas trouvé d'exemple avec *u*. Cet *e* se renforce en *a*, mais seulement lorsque le groupe *ie* est suivi de *l* ou de *u* romans.

Il semble qu'en présence de ces faits nouveaux on ne peut pas admettre l'explication qui attribue le développement de cet *e* à l'influence des phonèmes suivants, surtout quand on tient compte de cette particularité que tantôt les consonnes *m*, *n*, *s*, *r*, *l* appartiennent à la même syllabe que le groupe *ie* précédent et tantôt appartiennent à la syllabe suivante.

Voici les mots, tous empruntés à d'anciens textes narbonnais [2], dans lesquels j'ai constaté ce phénomène. Je les

[1] P. Meyer. — Les manuscrits de B. Boysset (*Romania*, t. XXII, p. 124).

[2] Je ne donne que des mots relevés au hasard de mes lectures dans la riche collection de textes de langue que possèdent les archives de Narbonne. Un dépouillement complet fournirait certainement un contingent plus considérable; mais je n'ai pu l'entreprendre à cause de la richesse

range en groupes d'après le phonème qui suit *ie*, en donnant d'abord ceux dans lesquels *i* était tonique, ensuite ceux où il était atone; dans chaque groupe les mots sont rangés dans l'ordre alphabétique usuel et accompagnés de l'indication du document qui le fournit. Il a paru inutile d'établir des listes distinctes pour les mots où *ie* provient de *ī* latin, ceux où il provient de *ĭ* ou de *ĕ*, et pour les mots d'origine germanique ou inconnue.

M

Criem — *crīmen* (clavaire [1] de 1407, f° 63).

Viem — *vīmen* (Livre de comptes de Jacme Olivier [2], 1381-1391, f° 69, 3, p. 134 ; f° 81 v°, 1, p. 159).

Yempetrar — *ĭmpetrare* (clav. 1476, f° 141 r° et v° et *passim*).

N

Diens — *de ĭntus* (clav. 1445, f° 110 — *dedyens e defora* ; le clavaire de 1476, f° 143 v° écrit *dies* ; y a-t-il, ici, chute de l'*n* ou simple lapsus du scribe ?).

Fien — *fīnem* (quittance de R. Tisseyre, *escudier*, dans une liasse de quittances de 1439; *fiens a la payseyra*, clav. 1476, f° 142 v° ; *afien que*, clav. 1476, f°s 142, 143 v°, 145 v°).

Sienc — *quīnque* (*quatorze li. syenc sos*, *synquanta sienc li. t.*, clav. 1468, f° 100 v°).

Vien [3] — *vīnum* (clav. 1476, f°s 145 v°, 146 v°).

Vient — *vīginti* (*per lo pres de vient li.*, clav. 1468, f° 100 v°).

même de cette collection. Je n'ai pas tenu compte des textes publiés par Mouynès dans l'inventaire de ces archives. J'ai déjà eu l'occasion de dire qu'il n'a guère donné que des copies alors qu'il avait les originaux sous la main, et que ces copies elles-mêmes, il les a ordinairement données d'une manière fautive.

[1] Je désigne ainsi les registres des comptes des clavaires ou trésoriers communaux.

[2] Ce livre de comptes est en cours de publication dans le *Bulletin de la Commission archéologique de Narbonne* (1895-1899). Dans le reste de ce travail je le désignerai par les mots *J. Olivier*.

[3] Actuellement *bi*. Je ne connais pas à Narbonne d'exemple ancien de chute de l'*n* dans des mots de ce genre.

ASYENNAT — *assĭgnatum* (clav. 1476, f° 141 *iiij^c li. que lo resebedor avia asyennadas;* f° 141 v° *una jornada asyennada*).

PRIENSYPAL — *prĭncipalem* (clav. 1476, f° 144 v°).

TRIENQUAR (clav. 1476, f° 142).

VYENSENS — *Vincentem* (nom de personne)(clav. 1476, f° 1).

YENTRAR — *ĭntrare* (clav. 1476, f° 145).

R

Les infinitifs provençaux en *ir*:

1° Provenant de verbes latins en *īre* :

AURIER — *audīre* (clav. 1380-81, f° 154 v° ; liasse de quittances de 1444).

PUNIER — *punīre* (vidimus, du 4 des nones de mai 1320, d'une ordonnance de 1313).

VENIER — *venīre* (ibid. ; clav. 1445, f° 121 ; clav. 1476, f°s 141, 144 v°, 145).

2° Provenant de verbes latins en *ēre* :

COMPELLIER — *compellēre* (clav. 1445, f° 121 ; clav. 1476, f° 141 v° [1]).

COMPLIER — *complēre* (J. Olivier, f° 110 v°, 2, p. 226 ; clav. 1445, f° 121 [2]) ; et son composé ACOMPLIER (traduction en provençal faite en 1335 de lettres de Philippe VI du 11 mars 1332).

PROVERIER — *providēre* (clav. 1380, f° 159).

TENIER — *tenēre* (clav. 1380, f°s 151, 152, 155 v°, 157; clav. 1433, f° 139 ; clav. 1446, f° 166 ; clav. 1476, f°s 141 v°, 143 v°, 144).

3° BANDIER, verbe d'origine germanique dont la forme ordinaire est *bandir*. — Se trouve dans l'analyse en provençal inscrite au verso d'un acte daté du 21 mars 1326. L'analyse n'est pas datée, mais ses caractères paléographiques permettent de la faire remonter avec certitude au XIVe siècle.

SIERVENT — *sĕrvientem* (liasses de quittances de 1439, 1444).

On peut rattacher au second groupe l'infinitif QUESIER —

[1] Le clav. de 1476 donne le participe *syan compelietz*.

[2] Une seule phrase du clav. de 1445 renferme ces exemples : « Ey pagat per una letra per far compellier los talayres que venguesson complier de far lo tal, que no volian venier. »

quaerĕre (clav. 1476, f° 144 v° [1]). On sait que *quaerĕre* a donné *querre*, et que, passé à la conjugaison en *ĕre*, il a donné *querer, querir*. J'y rattache encore SIGUIER — *sequi* (clav. 1380, f° 141) qui se présente ordinairement sous la forme de *seguir*.

Peut-on y rattacher aussi PROSERIER (clav. 1380, f° 131 v°) qui se présente ordinairement sous la forme *procesir* [2] ? Oui, si on dérive ce verbe du latin *procedĕre*, dont l'*ĕ* aurait été allongé. Je préfèrerais y voir un dérivé roman du mot *proces*.

Un autre infinitif plus difficile à expliquer est SUPLIER (clav. 1476, f° 144 v°) avec le sens de *suplicar*. Faut-il voir dans cette forme un résultat de l'influence du français ? Dans ce cas, ce verbe devrait disparaître de cette liste. Mais le clavaire qui a employé cette forme n'a nullement francisé son provençal [3]. Existe-t-il un provençal *suplir* au sens de *suplicar* ? Je n'en connais pas d'exemple.

Voici encore deux formes curieuses que je relève au folio 1 du 3e thalamus, ce sont les mots PODIER = *poder* et SABIER = *saber*. Ces formes, qui datent de 1256 [4], nous ramènent aux infinitifs *podir*, *sabir*. L'un d'eux rappelle le *podir* des Serments de Strasbourg et nous amène à admettre que cette forme a appartenu à la Gaule entière. Mais elle n'aurait pas laissé d'autres traces dans le Midi, ce qui est peu vraisemblable. Il me semble plus naturel d'admettre ici une in-

[1] Voici le curieux passage du clavaire renfermant le mot *quesier* : « Ey pagat a dos barbutz de Contestinoble losquals son deputats de anar quesyer per tot lo monde quy los vol donar ; e la present vila de Narbona los a donat so es la soma de iiij li. xviij s. ix d. »

[2] Il est inutile de faire remarquer pour ce verbe le changement d'*s* en *r*, dont *aurier* cité plus haut offre un autre exemple. J'ai montré que le fait était fréquent à Narbonne aux XIVe et XVe siècles. On vient de voir un exemple du changement d'*r* en *s* dans *quesier*.

[3] Voici comme échantillon de la langue de ce clavaire la phrase qui renferme le mot en question : « Eyso per la despensa e trebal fasedor per anar deves lo rey nostre subijan sehior e a son grant consel e lur suplier que la lybertat de la merchandayria sya uberta en lo present pais de Lengadoc... per venier de Monpelia a Narbona. »

[4] Voici le texte du 3e thalamus : « Aquest libre fon compilatz... en l'an de nostre seior Jeshu Crist que hom comtava de la carnatio. m. cc. l. vj., em podier del seiors consols, so es asabier del seior en Br Mainart », etc.

fluence analogique des verbes comme *tener* — *tenir*, *querer* — *querir*, dans lesquels *ie* provenait de la forme en — *ir* et avait familiarisé les Narbonnais avec les infinitifs en — *ier* employés concurremment avec les infinitifs en *er*.

Cette parenthèse close, reprenons notre liste :

L

Abriel — *aprīlem* (registre de 1377-1379, compte de réparation des murs, *passim ;* J. Olivier, *passim ;* inscription du Musée de Narbonne, datée de 1392 ; liasses de quittances de 1435, 1444).

Abrial (clav. 1402, f° 140 ; clav. 1430, f° 131 v°).

Angiel — *angĕlum* (clav. 1416, f° 1 ; le même texte a aussi *arquangiel*).

Angyal (clav. 1401, f° 160 v°).

Ausyels — *auxiliis* (?) (clav. 1476, f° 109 — *l'abadesa dels ausyels*)[1] ; quelle que soit l'origine de ce mot, il se présente ordinairement sous la forme *ausils*.

Barriela = le français *barril* et se présente en provençal sous la forme *barila* (clav. 1413, f° 14 ; clav. 1471, f° 97 r° et v°).

Bariala (clav. 1397, f° 98 v° ; clav. 1410, f°s 51 v°, 65 ; clav. 1471, f°s 97, 97 v°).

Datiel — *dactĭlum* (clav. 1438, f° 133 v°).

Datial (liasse de quittances de 1438 — *per .j. li. dragea perlada e per .ij. li. datials que foron per far colasion*).

Fielh — *fīlum* (acte de 1346[2] ; J. Olivier *passim ;* clav. 1393, f° 1 ; clav. 1421, f° 102 v°).

Fialh (clav. 1420, f° 97 v°) ; *fial* est la seule de ces deux formes qui ait persisté jusqu'à aujourd'hui[3].

[1] C'était le nom d'un monastère situé à l'est de Narbonne ; non loin de là est encore une chapelle dédiée à Notre-Dame-des-Ausils, dans les textes latins *de auxiliis*.

[2] Arch. de Narb., pièce non inventoriée, texte original du règlement sur la fabrication des draps, reproduite dans les *Annexes de l'Inventaire des Archives*, AA, p. 321, d'après une copie. Cette copie donne *viala*, *liura*, et l'original a *vila*, *lieura*.

[3] Je retrouve dans d'autres régions du Languedoc, à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), *fiala* (fr. filer), *fialousa* (quenouille) ; cependant aujourd'hui on n'y connaît que la forme *fiou* (*filum*).

Fiel — *filium* (liasse de quittances de 1438, compte de Anthony Pelisso ; registre de quittances de 1444, f° 66 v° ; clav. 1446, f° 68).

Gachiel, se présente ordinairement sous la forme *gachil* (clav. 1462, f° 128) ; désignait une construction élevée sur les remparts ; se rattache au mot *gach, gait* = franç. *guet*.

Gentiel, jentiel — *gentilem* (clav. 1406, f° 1 ; clav. 1420, f° liminaire 1 ; clav. 1433, f° 1 ; clav. 1445, f° 119).

Jential (clav. 1398, f° 107 v° ; clav. 1415, f° 1).

Hermiel, nom de personne que l'on trouve ordinairement sous la forme latine *Hermillum* (clav. 1439, f° 114 v° ; clav. 1455, f° 94 ; liasses de quittances de 1439, 1455).

Humyel — *humilem* (clav. 1430, f° liminaire — *en lo nom de la humyel verges Maria ;* clav. 1433, f° 1 — *la humyelh verges Marya*).

Hutiel — *utilem* (clav. 1475, f° 125).

Miel, mielh — *mille* (clav. 1416, f° 1 ; quittances de 1429 ; clav. 1445, f° 141 v° ; clav. 1447, f° 158 ; clav. 1476, f° 150). Dos mielia — *millia* (clav. 1447, f° 158).

Mial (liasse de quittances de 1429 ; clav. 1430, compte-rendu des vérificateurs ; clav. 1430, f° 131 v° ; liasses de quittances de 1436, 1438).

Piela, pielha — *pilam* (acte du 15 mai 1341, adjudication de la construction d'un pont ; registre de 1423, f° 51, d'une main autre que celle du rédacteur ordinaire).

Piala, pialha (acte du 22 juillet 1336, concernant la construction d'un pont ; se rencontre aussi dans les mêmes textes que *piela, pielha ;* dans le registre de 1423, c'est la graphie du rédacteur ordinaire, f°s 31, 33 et *passim*).

On trouve aussi *piala de peyra* (clav. 1402, f° 153) pour désigner des mesures en pierre pour les grains. Ce mot est encore usité aujourd'hui sous la forme *pialo* pour désigner une auge [1].

Rodiel, nom de personne qui se retrouve souvent dans les textes latins sous la forme *Rodillum*, et dans les textes pro-

[1] Ce mot, sous la forme *pielo*, est encore usité à Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard) pour désigner de grands récipients en pierre dans lesquels on conserve l'huile d'olive.

vençaux sous les formes *Rodil, Rodilh*, et même dans le clavaire de 1438, f° 129, sous la forme *Rodel.* (Liasses de quittances de 1439, 1444; clav. 1444, f° 166 v°; clav. 1476, f° 146).

SIEL = *sil* = *si lo* relevé par M. Chabaneau dans le poète narbonnais G. Riquier, 179, 710 (*Rev. des Lang. rom.*, t. XII, p. 99).

VIELA, VIELLA, VIELHA — *vīllam* (clav. 1342, *passim*; clav. 1380, f° 1 ; liasse de quittances de 1429, 1435, 1438; forme très fréquente dans la période postérieure).

VIALA, VIALLA, VIALHA (actes de 1299, 1337 [1]; clav. de 1341, f° 13; copie faite en 1344 d'un acte du 19 nov. 1341; clav. de 1358, f° 85 ; J. Olivier, f° 52, p. 98; clav. 1398, *passim*; clav. 1402, f° 158; clav. 1410, f° 47; registre de 1426-1431 ; liasse de quittances de 1429 ; clav. de 1430, f° 131 v°; liasse de quittances de 1430; clav. 1431, f° 118; liasses de quittances de 1431, 1435, 1438, 1444). Des quittances de 1429, 1435, 1444 nous offrent concurremment *vila, viela, viala.*

VIALA — *vīllanum* (registre de 1407, f° 197 v° : *hurayes vialas*).

B, V donnant U en roman.

ARCHIEU — *archīvum* (clav. 1476, f° 145 v°).

ESCRIEURE — *scrībere* (clav. 1393, f° 1 : *comensem ar esgrieure en aquest libre*; clav. 1416, f° 1 : *escryeurem*; liasse de quittances de 1438; clav. 1444, f° 121 v°; clav. 1476, f° 144 v° : *escrieuse*; clav. 1478, f° 115).

ESCRIAURE (clav. 1397, f°s 98, 102; clav. 1402, f° 134; clav. 1405, f°s 110 v°, 112).

ESTIEU — **aestīvum* (clav. 1417, f° 168).

LIEURA — *lībram* (Copies des Coutumes de Narbonne (1232); l'une de ces copies, dans le 6e thalamus, f° 15 v°, est de 1255 ; la seconde, dans le 10e thalamus, f° 19 v°, est de 1266; les copies des 3e et 8e thalamus ne sont pas datées ; celle du 3e paraît remonter au XIIIe siècle [2]. — Acte de

[1] Pièces non inventoriées.

[2] Il est inutile de redire qu'il n'y a pas lieu de se préoccuper de la leçon que Mouynès a donnée de ce texte dans ses *Annexes* à l'inventaire

1346[1]; liasses de quittances de 1438, 1444; clav. 1494, f° 137).

Liaura (liasse de quittances de 1429; clav. 1431, f° 118; liasses de quittances de 1438, 1444).

Nadieu — *naĩvum* (inscription de 1358[2]; clav. 1410, f°s 1, 20 v° et *passim*).

Olieu — *olĩvum*, rieu — *rĩvum*. Je n'ai relevé ces formes que dans des noms propres: Montolieu, nom de lieu [3], (copie d'un leudaire de 1153, dans le 6e thalamus, f° 43 v°, exécutée en 1255); nom de personne (J. Olivier, f°s 58 v°, 2; 62, 2; 72, 3; 87 v°, 4; 109, 2). — Rieu, nom de lieu : « *super recum vocatum Rieu merdier.* » (1295) [4]; nom de personne (J. Olivier, f°s 58, 1; 61 v°, 3). Riau, nom de personne (clav. 1398, f° 98 v°).

Vieu — *vĩvum* (6e thalamus, f° 15, copie datant de 1255 : *possessions entre vieus donadas* ; f° 43 : *argent vieu* ; clav 1376-1377, f° 156).

Cieutat — *cĩvitatem* [5] (6e thalamus, f° 16 v°, copie faite en 1255 d'un acte de 1221 ; 10e thalamus, f° 54, copie du même acte faite en 1266; clav. 1352, f° 32 v° ; clav. 1358, f° 1 ; registre de 1376, f° 41 v° ; clav. 1415, f° liminaire; clav. 1431, f° limin. 1 ; liasses de quittances de 1435, 1438 ; clav. 1462, f° 128).

Ciautat (clav. 1397, f°s 101, 102 v°, 105 et *passim* ; clav. 1402, f°s 128, 134 ; clav. 1405, *passim*).

des archives de Narbonne. Dans les mêmes *Annexes* il donne la copie d'un leudaire de 1153 et publie la forme *llieura*. En réalité cette copie donne le mot en abrégé.

[1] Voir p. 93, n. 2.

[2] L'auteur de cette inscription voulant franciser son langage a assourdi ou supprimé les finales ; il a écrit *nadie* pour *nadieu*. Voir mon *Essai sur la substitution du français au provençal à Narbonne*, p. 4, extrait du *Bulletin historique et philologique*.

[3] Les draps de Montolieu (canton d'Alzonne, Aude) étaient renommés au moyen âge.

[4] Arch. de Narb., pièce non inventoriée, datée du 7 des ides de (7) janvier 1295. Au XIIIe siècle, à Narbonne, ruisseau se disait *rec* comme aujourd'hui ; c'est ce que prouve ce texte. Il prouve, en outre, que la forme *riu*, *rieu* avait été usitée antérieurement puisqu'elle restait dans le nom d'un ruisseau situé en entier sur le territoire de Narbonne.

[5] Le clavaire de 1393 écrit aussi *syotat* (f° 1), *siuotat* (f°s 91 v°, 95) qui me paraissent être de simples variantes graphiques de *ciutat*.

LIEURAR — *liberare* (6e thal., fos 16 vo, 28, copie de 1255 citée ci-dessus ; 10e thal., fo 54, copie de 1266 ; 9e thal., fo 33, copie de 1319 du même acte). — LIEURE (3e personne du subjonctif, acte du 17 juillet 1326). — LIEUZET (parfait, clav. 1358, fo 85)[1]. DELIEURAR — *deliberare* (clav. 1444, fo 120 vo ; registre de quittances de 1444, fo 43[2] ; clav. 1476, fo 145). — LIEURAL : *iiij massapas lieurals*[3] (liasse de quittances de 1429). — LIEUREIA[4] : *la lieureya del rey* (J. Olivier, fo 99 vo, p. 199) ; *la lieurehia dels escudies* (clav. 1430, fo 114) ; *lieuzeya* (clav. 1438, fo 129). — A ajouter à ces formes *lieurabantur* dans un acte rédigé en latin le 29 juillet 1405.

LIAURAR (6e thalamus, fo 16 vo, copie de 1255 déjà citée).

Une quittance de 1439 présente le nom du viguier de Narbonne à cette date sous les deux formes *Viussac* et VIEUZAC[5].

G

TAMARIEG, TAMARIAG (acte du 27 septembre 1344) ; nom d'un lieu dit situé à l'ouest de Narbonne ; la forme usuelle est *Tamarig*[6].

[1] Je rappelle que les exemples de *z* pour *r* sont fréquents dans les textes narbonnais des XIVe et XVe siècles.

[2] La quittance à l'appui de l'article du clavaire est de la main d'un écuyer consulaire qui écrit à l'infinitif *delieura*, *porta*. L'*r* final ne se prononce évidemment plus.

[3] *Lieural*, du poids d'une livre.

[4] A remarquer cette finale *eia* où l'on attendrait plutôt *ada*. Cette forme *lieureia* a éte relevée dans la Haute-Provence et dans le roman provençal d'Esther (*Romania*, t. XXI, p. 206) ; on la retrouve aussi à Béziers (*Rev. des Lang. rom*, XXXVIII, 10, 17).

[5] Ce viguier signe *Aymeric de Viussac* ; dans une autre quittance de 1439 son nom est donné sous la forme *Aymeric de Vuysac*, et il est qualifié « donzel, senhor de Scalas, escudier de l'escuderia de nostre senhor lo rey de Fransa et per el viguier de Narbona. » Il existe une commune d'Escales dans le canton de Lézignan, à 30 kilom. à l'O. de Narbonne.

[6] On pourrait être tenté d'ajouter ici l'infinitif *elieger* (eligere) qui se présente ordinairement sous la forme *elegir*. *Elieger* nous est donné dans trois copies différentes d'un acte de 1248 (6e thalamus, fo 17 vo, copie de 1255 — le texte a *eliegei*, lapsus évident du scribe — ; 3e thal., fo 18, copie de 1256 ; 2e thal., fo 89 vo, copie de 1319) ; cette forme devait donc vraisemblablement se trouver dans l'original. Elle n'a pas persisté. Elle avait probablement été refaite sur les formes régulières comme *eliegan* (subj., 3e pers. plur.) qui, du reste, se retrouvent à diverses reprises dans le même acte.

On a pu remarquer qu'à de rares exceptions près le développement d'un *e* après *i* s'est produit à la syllabe tonique. On pourrait être porté à croire que *lieural*, *lieurar*, *lieureia* sont dus à une influence analogique de *lieura*; que *viala*, adjectif oxyton, a été amené par *viela*, *viala*, substantif paroxyton ; que *priensipal* est dû à **prience*; mais certainement *trienquar*, *cieutat* ne sont pas dus à des influences de ce genre. Il n'est donc pas impossible que l'on ne doive pas à cette influence *lieural*, etc.

La nature du phonème qui suivait l'*e* adventice semble avoir exercé sur lui une influence considérable. Le dialecte narbonnais change volontiers *e* en *a*, que cet *e* soit tonique ou atone, isolé ou dans une diphtongue, entravé ou libre. Ce changement se produit en particulier dans le suffixe — *ier* (— *arius*) qui devient — *iar*, dans les mots où *e* provient de *ae* tonique en hiatus, ou de *ē* tonique ou atone dans des positions fort diverses, comme on peut le voir par les exemples suivants : *Andrieu Andriau* [1] (liasses de quittances de 1429, 1438, 1439), *Bertomieu Bertomiau* (clav. 1397, f° 99 ; liasse de quittances de 1439), *corieu coriau* (clav. 1402, f° 151 : *a j coryau que portet ij letras*), *Dieu Diau* (clav. 1397, f° 98 v° : *anet a Diau*; clav. 1402, f° 134), *Dieusajuda Diausajuda*, nom de personne, (acte du 15 juin 1258), *ieu iau* (registre de quittances de 1444, f°s 50, 53, 62, 63 : *sapyan totz... que iau Marty Jaume*, *laurador*), *Matieu Matiau* (clav. 1402, f° 139 v°), *romieu romiau* (clav. 1396, f° 146), *sieu siau* (clav. 1396. f° 155 : *per iiij gornals del siau rosin*), *des e ueg deravueg* (*decem et octo*) (clav. 1447, f° 158), *Amiel Amial* (compois de 1327, f° 9, clav. 1397, f° 99 ; clav. 1402, f° 157), *viel vial* (clav. 1439, f° 113 : *costa lo pont vial*, et *passim* ; liasse de quittances de 1439 : *lo cami vial*), *Barieyra* à la signature, *Bariara* dans le corps d'une quittance de 1438 ; *Caderona Cadarona*, nom de personne (clav. 1447, f° 158) ; *erma arma* (*eremam*) (J. Olivier, f° 11 v°, p. 19) ; *siec siac* (clav. 1402, f° 134, et

[1] A la même époque, on trouve, outre ces deux formes, *Andriu Andreu*, *Bertomiu Bertomeu*, *Matiu Mateu*, *yu* (*ego*), *Diu*. Dans tous ces mots la forme en *iu* subsiste seule aujourd'hui, sauf pour *yu* qui a gardé la triphtongue.

passim), *se siegon se siagon* (acte du 20 octobre 1345), *mieg miag miaga* (*medium mediam*) (compois de 1327, *passim* ; liasse de quittances de 1429), *profieg profiag* (*profectum*) (clav. 1402), *Denis Danis* (*Dionysium*) (clav. 1447, f° 158), *detz e set derasset* (liasse de quittances de 1429), *meysonier maysonier* (*messionarium*) (J. Olivier, f° 28, 1, p. 51). On trouve même cet *a* pour un *e* roman atone provenant de *ĭ* latin dans *aseha* (*insignat*) écrit ordinairement *enseha* ou *ensenha* (J. Olivier, f° 25 v°, 1, p. 46 ; clav. 1402, f° 152). Je le trouve encore à la place de l'*e*, élément de la diphtongue *ue* provenant de *ŏ* ; mais tandis qu'ailleurs *ue* devenait *ua*, à Narbonne il devenait *ia* ; on y rencontre dans les registres de clavaire le même mot écrit *fuelha*, *fuela*, *fiala* [1].

Or ce renforcement de *e* en *a*, si fréquent comme on vient de le voir avec la diphtongue *ie* ou la triphtongue *ieu* provenant de *ĕ* ou de *ae*, ne se retrouve que dans quelques-uns des mots où *ie* répond au latin *ī* ou *ĭ*. On a pu déjà remarquer que les seuls qui aient subi cette modification sont les mots dans lesquels *ie* est suivi de *l* ou bien s'était combiné avec *u* pour former la triphtongue *ieu*. Il est fort probable que dans ces deux cas le son *e* avait attiré sur lui l'accent, que ce fût l'accent principal *gentiel, lieura*, ou l'accent secondaire *cieutat* ; le passage au son plus plein *a* s'était trouvé ainsi facilité *gentiäl, liaura, ciautat*. En fait, dans la prononciation actuelle des mots *fial* (*fīlum*), *pialo* (*pīlam*), l'accent est sur *a*. Dans les mots comme *criem*, l'accent était resté sur le premier élément de la diphtongue, et l'*e* prononcé plus faiblement n'avait pu se renforcer en *a*. Il a dû en être de même pour les verbes *aurier, venier*, etc., qui ne sont pas passés à *iar* bien que le suffixe nominal *iar* pour *ier* fût très usité. En

[1] Clav. 1397, f°s 99, 102 v°, 105 : *per ij fialas d'avet*, — *per portar las ditas fialas*. — Ce mot désigne une planche débitée à la scie. La forme la plus ordinaire à Narbonne est *fuela*. *Fiala* suppose une forme en *ie* que je n'y ai pas rencontrée, mais qui existe dans d'autres dialectes. A Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard), par exemple, la forme masculine dérivée de *folium* est *fiel* et la forme féminine *fielho*. Dans un texte toulousain de 1445 (*Annales du Midi*, 1895, p. 499 et sqq.), on trouve le même mot au même sens qu'à Narbonne sous les formes suivantes : *fulha* § 6, 12, 22 ; *felua* § 28, *fuelha* § 1, *fiela* § 1, 5, 12, 29.

outre il est fort possible qu'ici la conjugaison ait fait sentir son influence. La langue aura sans doute répugné à la formation de verbes en *iar* dont les flexions auraient été si différentes de celles de verbes en *ar* déjà existant.

De ces deux formations *Andrieu*, *Dieus*, d'une part, *lieura*, *fiel*, de l'autre, quelle est la plus ancienne? Les dates des textes qui nous ont conservé ces formes ne nous apprennent rien à ce sujet. Le renforcement de l'*e* adventice en *a* ne nous apprend pas davantage. *Diausajuda* est de 1258, *liaura* de 1255. Si la généralité plus grande d'un phénomène linguistique est une présomption de plus haute antiquité, on est amené à croire que *ae* ou *e* suivi de *u* latin, a donné la triphtongue plutôt que *ī* n'a donné *ie*, le premier phénomène s'étant produit dans tous les mots qui peuvent le présenter, ce qui n'est pas le cas du second.

Voici comment je me représente le processus de la diphtongaison de *i* en *ie*. La langue a possédé à une époque reculée la triphtongue *ieu* dans les mots comme *Dieu, Jusieu, Andrieu ;* par analogie on a introduit un *e* dans la diphtongue de mots comme *escriure*, *liura*, *ciutat*. La diphtongaison de l'*i* s'est propagée aux mots où ce son était suivi de l'*l*, phonème dont on connaît l'affinité avec *u* ; *i* provenant de *ī* latin semble s'être plus généralement diphtongué en *ie* devant *u* roman que devant l'*l* [1]. Cet *e* adventice est même devenu dans ces deux cas l'élément essentiel de la diphtongue

[1] Je laisse de côté les considérations sur l'extension géographique de ces phénomènes qui trouveraient ici une place naturelle. Elles me paraissent prématurées dans l'état actuel de nos connaissances. M. P. Meyer estime que cet *e* adventice était caractéristique de la partie orientale du domaine provençal. Mais on a vu quelle extension cette diphtongaison avait prise à Narbonne. Je retrouve les formes *cieutat*, *lieura*, *fial*, à Alby, dans un registre de notaire de 1544 rédigé partie en français, partie en provençal. Ce registre m'a été communiqué par M. Armand Bories, membre de la commission archéologique de Narbonne. — Le texte toulousain de 1445 cité plus haut (p. 99 n. 1) donne *lieura* § 13, 30, et p. 452; l'an *miel* cccc quaranta cinq, p. 452; *escrieuta*, p. 448, 452. Un réglement pour le chapitre de Maguelone promulgué en 1331 nous donne : novem *lieuralia* fabarum (*Rev. des Soc. sav.*, 1er sem. 1873, p. 418, s. verbo *sabrerium*). *Mial* (*mille*) se trouve en 1410 à Montréal (Aude). Voir *Les coutumes de Montréal* par l'abbé Sabarthès, p. 57.

ou de la triphtongue et a pu se renforcer en *a*. — Il s'est ensuite propagé dans les mots où *i* roman représentait un ĭ latin suivi de *r*, *m*, *n*. Ce qui me fait croire que cette propagation est postérieure, c'est qu'il n'y a pas eu d'élargissement d'*e* en *a*. Enfin, à force de se familiariser avec des formes en *ie* subsistant à côté de formes en *i* pur [1], il s'est créé dans la langue une tendance à renforcer d'un *e* tout *i* quelle qu'en fût l'origine [2]. Ainsi s'explique le fait que la liste que j'ai dressée renferme beaucoup de mots savants ; ainsi s'explique encore l'existence d'une forme *in magna multitudiene* pour *multitudine* que j'ai relevée dans une pièce de procédure rédigée en latin et qui remonte à 1323 [3]. Cette tendance existait dès le XIVe siècle [4]. Il semble même s'être produit, mais sporadiquement et surtout dans les mots savants, une confusion entre *i* et *e* dont témoigne la forme curieuse *univiersitat* que je relève dans le clavaire de 1476, f° 141 v°. Peut-être les curieux infinitifs *podier*, *sabier*, peuvent-ils s'expliquer par la même confusion.

[1] Les textes que j'ai cités ou des textes contemporains donnent avec les formes en *ie* les formes en *i* : *crim*, *vim*, *venir*, *ausir*, *barila*, *gachil*, *mil*, *vila*, *viu*, *liura*, *ciutat*, etc., etc. Il ne serait pas impossible que cette graphie représentât plutôt la tradition littéraire et que la graphie *ie* se rapprochât davantage de la prononciation populaire.

[2] Remarquons que si l'on admet notre hypothèse on n'a plus besoin pour expliquer des formes comme le prov. moderne *argielo*, *argelo* de recourir à un hypothétique *argīlla* (Cf. *Annales du Midi*, 1893, p. 515).

[3] Cette forme se trouve dans une pièce non datée, mais qui doit remonter à 1323, d'après les faits qui y sont relatés et ses caractères paléographiques. Le scribe à qui nous la devons prononçait *ie* tout *i* quel qu'il fût. Il avait l'habitude d'écrire à peu près correctement les textes latins, et ce n'est qu'une fois, par inadvertance, qu'il se laisse entrainer par la prononciation usuelle à modifier l'orthographe traditionnelle. Il est bien vrai que les exemples d'un *i* quelconque se diphtonguant en *ie* ne deviennent un peu nombreux qu'au XVe siècle, et qu'ils se rencontrent surtout sous la plume du clavaire de 1476, mais le *multitudiene* de 1323 ne saurait être négligé. On ne serait autorisé à le considérer comme un simple lapsus que s'il ne s'était jamais produit de phénomène analogue dans le dialecte narbonnais. On sait que les phénomènes phonétiques se produisent souvent bien longtemps avant que l'écriture vienne manifester leur existence.

[4] Peut-être même existait-elle dès le XIIIe siècle et a-t-elle facilité la formation de *elieger* dont il a été question p. 97, n. 6.

On pourrait objecter à ce que je viens de dire sur l'antiquité du changement de *i* en *ie* à Narbonne, qu'on n'en rencontre pas d'exemple certain avant 1255 ; mais cela peut tenir à l'excessive rareté des textes en dialecte narbonnais antérieurs à cette date.

Le fait que ce changement est étranger aux autres langues romanes semblerait devoir nous ramener à une assez basse époque. Mais il est à remarquer qu'il se retrouve dans certains dialectes français du Centre, de l'Ouest, de l'Est et du Nord[1], et je me demande s'il ne serait pas dû à la tendance, que Consentius signale déjà chez les Gaulois, de donner à l'*i* un son plus plein, intermédiaire entre *i* et *e*. « Galli pinguius hanc (litteram *i*) utuntur, ut cum dicunt ite, non expresse ipsam proferentes, sed inter *e* et *i* pinguiorem sonum nescio quem ponentes[2]. » M. Bonnet remarque que, dans Grégoire de Tours, *ī* est souvent remplacé par *e*. Il est fort probable que l'on représentait ainsi tant bien que mal ce son qui tenait de l'*i* et de l'*e* et que Consentius éprouvait quelque peine à caractériser. Etait-ce un son simple? La diphtongaison était-elle déjà opérée dès le Ve siècle? Les paroles de Consentius semblent plutôt favorables à la première hypothèse ; elles n'excluent pas absolument la seconde. Dans tous les cas, elles nous font connaître un fait qui nous permet de comprendre que cette diphtongue se soit développée en Gaule et qu'elle soit étrangère au reste du domaine roman.

Quoi qu'il en soit de ces diverses suppositions et pour résumer les résultats assurés par les faits que nous venons de constater, il est certain que :

1° La diphtongue *ie* répondant à *i* latin existe à Narbonne au moins dès le milieu du XIIIe siècle.

2° Elle affecte les mots où *i* est suivi de *m*, *n*, *r*, aussi bien que ceux où il est suivi de *l* ou de *u* roman provenant de *b* ou

[1] Meyer Lubke, *Gramm. des Lang. rom.*, *trad. Rabiet*, I, 64-65.

[2] *Gramm. lat.*, éd., Keil, t. V, p. 394. 12, cité par M. Bonnet, *Latin de Grégoire de Tours*, p. 123, n. 8. Il n'est pas sans intérêt d'observer que, selon toute apparence, Consentius était Gaulois et originaire de Narbonne où la diphtongaison de *i* semble s'être produite avec plus de force qu'ailleurs.

de *v* latins ; dans ces deux derniers cas, c'est-à-dire quand *ie* est suivi de *l* ou de *u* roman, l'*e* de la diphtongue peut se renforcer en *a*.

3° La langue a une tendance accusée à diphtonguer tout *i* en *ie*. Cette tendance existe peut-être dès le XIIIe siècle, mais se manifeste surtout au XVe. Elle prouve que les différences de qualité qui pouvaient séparer anciennement les *i* d'origine diverse avaient fini par disparaître.

Alphonse Blanc.

NARBONENSIA

Passage de g et j a y.

Certains dialectes provençaux affaiblissent *g* doux et *j* en *y*. Ce phénomène, sans être très fréquent à Narbonne, est loin d'y être inconnu. On en trouvera réunis ici un certain nombre d'exemples.

Ajuderon-ayudegon (registre de quittances de 1444, f° 70) [1].

ajustament-ayustament (clavaire 1381, f° 199 v°).

ajusteron-ay[u]stegon (registre de quittances de 1444, f° 69).

Argellies-Aryellias, lieu dit (registre de 1407, f° 138 v°).

argent-aryent (registre de 1376, f° 84 v° ; clavaire 1381, f° 200).

[1] Je donne d'abord la forme normale et ensuite la forme avec *y*, en rangeant les mots par ordre alphabétique. J'avais d'abord songé à faire deux listes distinctes, l'une pour les mots où *y* provient de *j*, l'autre pour ceux où il provient de *g*. Mais une seule liste suffit puisque le *g* et le *j* qui ont subi le traitement dont nous parlons ici se prononçaient de la même manière aux XIVe et XVe siècles. Ce qui fait présumer cette identité de prononciation, c'est que les scribes emploient tantôt *g* et tantôt *j* pour écrire le même mot : *jorn* par exemple est écrit fréquemment *gorn*. Ce qui achève de le prouver, c'est l'identité de traitement dont nous nous occupons ici. Tous les textes cités sont tirés de registres ou d'actes rédigés par des scribes narbonnais et conservés aux archives de Narbonne. Ils sont à peu près tous inédits.

Bajas ou *Bagas-Bayas* (Bages, commune du canton de Narbonne ; clavaire 1381, f° 196).

bandejar-bandeyar (analyse en provençal au verso d'un acte en latin de 1319; l'analyse est certainement du XIV° siècle, d'après ses caractères paléographiques).

coratage-corataye (clavaire 1381, f° 183).

dejos-deyos (clavaire 1381, f° 187).

geis-yeisz (registre de 1407, f° 225).

gent, *gens-yent*, *yens* (registre de 1376, f° 58; clavaire 1381, f°s 195 v°, 196 v°, 199 v°; liasse de quittances de 1438).

ges-yes (registre de 1407, f° 26 v°).

guages-guayes (clavaire 1381, f° 185).

jaser-yarer (inscription d'avril 1392, au musée de Narbonne).

Jordan-Yordan (clavaire 1381, f° 185 v°).

Jordana-Yordana, nom d'homme (clavaire 1381, f° 195 v°).

jorn, *jorns*, *jors-yorn*, *yorns*, *yors* (Livre de comptes de J. Olivier, 1381-1391, f° 130; liasses de quittances de 1438, 1439.)

jornal-yornal (registre de 1376, f° 26 v° et *passim*).

jove-yove (liasse de quittances de 1438).

july-yuly (registre de quittances de 1444, f° 69).

junher-yunhe (registre de 1376, f° 6).

justa-yusta (clavaire 1381, f° 198 v°).

majer-maye (liasse de quittances de 1438).

mojada-moyada (registre de 1407, f° 151 v°).

Mojan-Moyan, lieu dit (registre de 1407, f° 46 v°).

— *Moyanum* (Livre de comptes de J. Olivier, pièces justificatives, p. 314, 315 ; acte de 1251).

Mojeyra-Moyeyra, lieu dit (registre de 1407, f°s 152 v°, 154 v°).

obrage-obraye (registre de quittances de 1444, f° 69).

palafanguejaire-palafangueyaire (liasse de quittances de 1438).

G. del Pujet-G. del Puyet (clavaire 1381, f° 199 v°).

sagel, *sagelada-sayel*, *sayelada* (clavaire 1381, f° 191, 200).

Sejan-Seyan [1] (clavaire 1381, f° 193 v°).

[1] Sigean, chef-lieu de canton, arrondissement de Narbonne.

Sejan-Seyan de Seyano (acte latin du 12 janvier 1260; registre de procédure de 1321. Ce registre n'est pas folioté).

usage-huraye (registre de 1407, f°s 195 v°, 197 v°).

verge-verye (virginem) (clavaire 1420, f^o liminaire 1).

On peut remarquer que le changement de *g, j* en *y* se produit aussi bien quand ces consonnes appartiennent à une syllabe prétonique ou à une posttonique qu'à la tonique. Il ne se produit pas seulement quand elles sont entre deux voyelles, mais encore lorsqu'elles constituent la lettre initiale d'un mot, ou même lorsque suivant une syllabe fermée, elles forment la lettre initiale de la syllabe suivante, *aryent, verye* pour *argent verge*. La seule condition qui ne fasse jamais défaut, c'est que *g* ou *j* soient suivis d'une voyelle. En fait cette voyelle est *a, o, u* après *j*; *e* après *g* dans les exemples que j'ai pu réunir.

Ce changement ne se rencontre que dans des textes du XIVe siècle, de la première moitié du XVe, et dans deux documents latins du XIIIe siècle. Pour cette dernière période nous n'avons pas de textes populaires, et un phénomène phonétique qui paraît alors sous la plume des notaires dans des textes latins doit être fréquent dans la langue vulgaire. Je n'en ai point relevé d'exemples postérieurs au milieu du XVe siècle. A cette époque cependant les textes rédigés par des personnes peu lettrées abondent.

Ces exemples sont relativement peu nombreux et sont dus à quelques scribes seulement; les autres suivent la graphie traditionnelle. Ceux même qui les présentent ne le font pas d'une manière constante.

J'ai remarqué que dans certaines communes voisines de Narbonne, à Marcorignan, par exemple, ce *g, j* est aujourd'hui suivi d'un *y*; on prononce *ardgyent*, le *d* très faible. Je suppose que cet *y* s'est développé de bonne heure. La tendance à faire disparaître l'élément dental de la spirante qui a fini par prévaloir dans un certain nombre de mots existait sans doute déjà[1]. Une fois cet élément disparu l'affaiblissement en *y* était facile.

[1] A ma connaissance, cet élément dental ne s'est maintenu, en faisant disparaître l'élément guttural, que dans le nom d'un lieu dit *Prat duraic Pratum judaicum* que j'ai étudié ailleurs (*Annales du Midi*, 1896, p. 195).

Dans le patois de l'Est de la Creuse le *g* dur s'est affaibli en *y*. J'ai trouvé deux exemples qui porteraient à admettre que ce phénomène s'est produit à Narbonne : *estaya* pour *estaga* dans un registre de 1423, f° 46 v°, et *loya* pour *loga* dans les comptes du clavaire de 1398, f° 99. Mais il est fort possible que la prononciation d'*estaga* ait été influencée par celle d'*estage* qui a même sens, et qu'au lieu du *g* dur on ait fait entendre *tj*. Je suis aussi très porté à croire que le *g* de *loga* se prononçait *tj* [1]. Dès lors l'explication que je viens de donner pour *j* et *g* doux vaudrait pour ces deux mots et l'on pourrait affirmer qu'à Narbonne on n'a pas d'exemple de l'affaiblissement du *g* dur en *y* [2].

En résumé, à Narbonne, *g* doux ou *j*, à l'initiale d'une syllabe, suivi d'une voyelle, peut devenir *y*. Cet affaiblissement se produit, au moins, dès le milieu du XIIIe siècle et persiste jusqu'au milieu du XVe.

Il n'est pas certain que *g* dur s'y affaiblisse en *y*.

ALPHONSE BLANC.

NARBONENSIA

MYSTÈRES NARBONNAIS

On sait que, malgré les découvertes faites dans ces derniers années, il ne nous reste que peu de chose du théâtre provençal du moyen âge. De la plupart des pièces écrites à cette époque dans la langue du Midi, il ne subsiste que le titre.

[1] Voir RAYNOURAD, *Lex. rom.*, IV, 89, 6, s. *verbo* lotja.

[2] Je ne connais pas dans la langue moderne d'exemple de cet affaiblissement, en revanche elle nous présente divers exemples de la chute du *g* dur roman médial (Anglade, *Patois de Lézignan*, dans *Rev. des Lang. rom.*, t. XL, 299, 300). Je n'ai trouvé dans les anciens textes narbonnais qu'un exemple de cette chute. Le clavaire de 1405, f° 112, a la forme *aya* (*aquam*). Partout ailleurs ce clavaire écrit *ayga*. Il est donc fort possible que l'on ait affaire ici à un simple lapsus du scribe, mais il se pourrait aussi que la langue eût hésité à un certain moment entre *aya* et *ayga*.

Les archives de Narbonne ne semblent pas devoir nous fournir de textes nouveaux; je n'y ai trouvé que la mention de deux représentations données au commencement du XVIe siècle [1]. Le clavaire de 1508 nous apprend que l'on joua, cette année-là, la vie de saint Paul de Narbonne, et celui de 1509, la vie de sainte Suzanne. Voici les textes :

A Johan Berra per fornir a partida de la despence faicte aux escadafaz faictz per jogar la vida de mons^r sainct Paul de Narbona... xx li. t. (*Comptes du clavaire de* 1508, dépenses, f° 5 v°).

A Johan Martin per la soma donada per la dita vila per ajudar a far los escadaphalz a jogar la vida de mons^r Ste Susanne [2]..... x li. t. (*Comptes du clavaire de* 1509, f° 103 v°).

Aucun des deux clavaires ne nous apprend à quelle occasion furent données ces représentations. Rien ne permet de fixer la date précise de la première. Elle pourrait avoir eu lieu lors de la réunion des Etats de Languedoc à Narbonne, en janvier, ou lorsque le sénéchal de Carcassonne vint prendre possession, au nom du roi, de la vicomté de Narbonne.

La seconde pièce fut probablement jouée avant le mois de juin ; le paiement consigné par le clavaire est antérieur à cette date. Il est fait mention en mai d'un feu de joie et d'une collation pour fêter la victoire remportée sur les Vénitiens [3]. La représentation a-t-elle été donnée à cette occasion ? Rien ne permet de l'affirmer.

J'ai établi ailleurs [4] que le provençal était encore, au commencement du XVIe siècle, la seule langue parlée, non seule-

[1] Dans les nombreux textes signalant les préparatifs faits à l'occasion de l'entrée solennelle de grands personnages au cours du XVe siècle, il est souvent question de danses et de réjouissances; jamais, à ma connaissance, il n'est fait mention de représentations dramatiques.

[2] Le scribe avait d'abord écrit *St Paul;* il a ensuite ajouté une *e* à *St*, raturé *Paul* et écrit *Susanne* dans l'interligne ; il a laissé subsister *mons^r*.

[3] « Lo foc de joya et collation de la bona victoria... contra los Venissians. » (*Loc. cit.*, f° 103 v°.) Cet article précède immédiatement celui qui concerne la représentation.

[4] Blanc, *Essai sur la substitution du français au provençal à Narbonne*, p. 17, extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1897.

ment par la population ouvrière, mais encore par la plus grande partie de la bourgeoisie. Je crois donc pouvoir affirmer que nos deux pièces dramatiques doivent s'ajouter à la liste des mystères écrits en provençal [1].

Alphonse Blanc.

[1] Il m'a paru inutile de mentionner ici les *pastorales* et les *histoires* représentées par les élèves du Collège de Narbonne au cours du XVIIe siècle (Arch. de Narb., BB. 10, f° 55 v°; BB. 14, f° 157, r° et v° ; BB. 20, f° 284). Elles n'étaient certainement pas écrites en provençal.

PÈR LI JO FLOURAU DE COULOUGNO[1]

(7 de Mai 1899)

Pouësìo, soulèu de pas universalo,
Dóu lume de toun front, di flamo de tis alo
Esbarlugo lou mounde e caufo sis uba.
Lis amo an trefouli, soun lasso di coumbat.
Lis amo an fam d'amour, li flour an set d'eigagno,
E ié fau mai d'azur is aubre di mountagno!

Felibre d'eilamount, salut e gaieta !
Sèmpre fugués fidèu à l'eterno Bèuta.
Elo es lou viati dintre lou tabernacle,
Que largo l'estrambord e coumplis li miracle.

POUR LES JEUX FLORAUX DE COLOGNE

(7 mai 1899)

Poésie, soleil de la paix universelle, — de la lumière de ton front, des flammes de tes ailes, — éclaire le monde et réchauffe le Septentrion. — Les âmes ont tressailli, elles sont lasses des combats. — Les âmes ont faim d'amour, les fleurs ont soif de rosée — et il faut encore de l'azur aux arbres des montagnes !

Félibres du Nord, salut et joie ! Toujours soyez fidèles à l'éternelle Beauté. — Elle est le viatique dans le tabernacle — qui donne l'enthousiasme et accomplit les miracles. — Elle est Vénus, elle est

[1] Notre dernier numéro (*Rev. des lang. rom.*, XLII, 85) contenait le programme des Jeux floraux de Cologne dont M. le Dr. Fastenrath est le fondateur. Nous donnons ci-dessus une poésie de M. Félix Gras, capoulié du Félibrige, qui avait été prié par M. le Dr Fastenrath d'envoyer sa bénédiction poétique aux trouvères et félibres rhénans, et une ode de M. Albert Arnavielle, assesseur languedocien du Félibrige, à qui la même invitation avait été adressée.

Elo es Venus emai es Lauro e Beatris.
Es fiho de l'Oulimpe emai dóu Paradis.
Pèr oundra soun autar, nòsti terro latino,
La Prouvènço, la Grèço e l'umblo Palestino
Vous pourgiran la nerto e lou pale óulivié
E la cigalo d'or sus lou brout de lausié.
Car li pouèto sian de la memo famiho,
E soun, li grandis Aup, li sorre dis Aupiho,
E lou Rose e lou Ren naisson dóu meme flanc,
E Santo Estello lus sus nòstis auriflam.
Li raro qu'an cava li boulet di bataio,
Un jour s'escafaran : Lou Tèms, d'un cop de daio,
Coucho touto matèri au gaudre dóu toumbèu.
Rèsto plus un caiau de la Tour de Babèu!
La pòusso di ciéuta superbo, couloussalo,
Se destriara pas dóu frun d'uno mouissalo !...
Zóu ! Auto, li pouèto ! Au grand libre de Diéu
Es nàutri qu'escrivèn l'obro que sèmpre viéu.
Eterno n'en saran l'*Iliado* e l'*Oudissèio*,
La Legèndo di Siècle, e *Vincent* e *Mirèio*,
La Divino Coumèdi, e *Faust* emai *Werther*
Que mounton dins la glòri au pas dóu *Tanhauser !*

aussi Laure et Béatrix, — elle est fille de l'Olympe et aussi du Paradis ! — Pour orner son autel, nos pays latins, — la Provence, la Grèce et l'humble Palestine — vous offriront le myrte et le pâle olivier — et la cigale d'or sur le rameau de laurier. — Les poètes, nous sommes de la même famille, — et les grandes Alpes sont les sœurs des Alpilles, — et le Rhône et le Rhin naissent du même flanc, — et Sainte Estelle brille sur nos oriflammes. — Les frontières qu'ont creusées les boulets des batailles, — un jour s'effaceront. Le Temps, d'un coup de faulx, — chasse toute matière au gouffre du tombeau. — Il ne reste plus une pierre de la tour de Babel. — La poussière des cités superbes, colossales, — ne se distinguera pas des débris d'un moucheron... En avant, poètes ! Au grand livre de Dieu — c'est nous qui écrivons l'œuvre toujours vivante. — Seront éternels l'Iliade et l'Odysssée, — la Légende des Siècles et Vincent et Mireille, — la Divine Comédie et Faust et Werther — qui montent dans la gloire au pas du Tanhauser ! — Votre aïeul Frédéric, qui avait barbe rousse,

Voste aujòu Frederi, qu'avié la barbo rousso,
Dins nosto lengo d'Oc, dins nosto lengo douço,
Faguè clanti si cant d'amour emperiau.
Coume éu reviras-vous vers lou sòu Prouvençau.
Es d'aquéu sòu latin, es d'aquéu sòu de Franço
Qu'un jour s'espandira lou rampau d'esperanço,
L'Aubre de pouësìo ounte dèu s'assousta,
Dins un inmènse amour, touto l'Umanita !...

MANDADIS

A SOUN AUTESSO CARMEN SYLVA, RÈINO DI JO FLOURAU.

Rèino, siés tres cop rèino e la lus t'envirouno.
Lou ferre, l'or e lou lausié
Cenchon toun front courous d'uno triplo courouno.
Mai as pèr scètre, vuei, la flour d'agoulencié ;
Dounc que t'enchau la tiaro dis Autesso !
E que t'enchau un trone, o Felibresso !
A tu l'autar e l'encensié,
Tu siés nosto Divesso !

Félix Gras.

1899.

— dans notre langue d'oc, dans notre douce langue, — fit retentir son chant d'amour impérial. — Comme lui regardez vers le pays de Provence. — C'est de ce sol latin, c'est de ce sol de France — que surgira un jour le rameau d'espérance, — l'arbre de poésie où viendra s'abriter, — dans un immense amour, toute l'humanité !

ENVOI

A SON ALTESSE CARMEN SYLVA, REINE DES JEUX FLORAUX

Reine, tu es trois fois reine et la gloire t'environne. — Le fer, l'or et le laurier — ceignent ton front d'une triple couronne. — Mais tu as pour sceptre, aujourd'hui, la fleur de l'églantier. — Alors que t'importe la tiare des Altesses ! — Et que t'importe un trône, ô Félibresse ! A toi l'autel et l'encensoir : — Tu es notre Déesse !

AS MANTENÈIRES

DAS PREMIÈS JOCS FLOURAUS TENGUTS A COULOUGNO

LOU 7 DE MAI 1899

DINS LOU GURZENICH DE LA METROUPÒLI DAU REN

D'aut vosto catedralo, o Germans de Coulougno,
E traucant las nèblos dau Ren,
Uno vouès a crida : « Prouvenço ! Catalougno ! »
E nautres, leiaus e sens fougno,
A-n-aquel apèl respoundren !

Oi, pièi-que, coumo aici, restaurant un autre age,
Souto las lèis dau Gai-Sabé,
Enauras en bèuta las Damos d'aut parage,
E lou cavaleirous courage,
E l'amo latino també ;

AUX MAINTENEURS

DES PREMIERS JEUX FLORAUX DE COLOGNE

TENUS LE 7 MAI 1899

DANS LE GURZENICH DE LA MÉTROPOLE RHÉNANE

Du haut de votre cathédrale, ô Germains de Cologne, — et perçant les brouillards du Rhin, — une voix a crié : « Provence ! Catalogne ! » — et nous, loyaux et sans morgue, — à cet appel nous répondrons.

Oui, puisque, comme ici, restaurant un autre âge, — sous les lois du Gai-Savoir, — vous exaltez en beauté les Dames de haut parage, — et le chevaleresque courage, — et l'âme latine aussi ;

Pièi-que de vostes jocs flouraus n'es Segnouresso
L'idealo Rèino Carmen,
La qu'un jour Mount-Peliè l'aclamè felibresso,
Embé vautres nosto alegresso,
Iuèi, o Germans, repeto : Amen !

Amen amai sèt fes salut ! La pouëslo
De las raços acò 's lou nous ;
E dins lou Gürzenich quouro tendrés sesiho,
Vous creirés, alandant la ciho,
Souto noste cèl luminous.

E, dau cop, delembrant Frederi Barbo-Rousso,
Voste emperaire d'aquel jour
Sara lou que lou vent-terrau, quand s'encourrouço,
Dins lou campas canto à la brousso :
Lou Grand Frederi dau Miejour !

Albert ARNAVIELLE.

Mount-Peliè, lou 21 d'Abriéu de 1899.

Puisque de vos jeux floraux, Elle en est la seigneuresse — l'idéale Reine Carmen, — Celle qu'un jour Montpellier acclama félibresse, — avec vous notre allégresse,— aujourd'hui, ô Germains, répète : Amen!

Amen et sept fois salut! La poésie, — des races elle est le nœud ; — et dans le Gürzenich quand vous tiendrez séance, — vous vous croirez, agitant les cils, — sous notre ciel lumineux.

Et, du coup oubliant Frédéric Barberousse, — votre empereur, ce jour-là, sera Celui que le mistral [1], en se courrouçant, — dans la lande, chante à la bruyère : — Le Grand Frédéric du Midi [2] !

Albert ARNAVIELLE.

[1] Vent de Provence.
[2] Frédéric Mistral.

CONTES POPULAIRES

DE LANGUEDOC

(*Suite*)[1]

Lous tres Caeunets

Tres pequits caeunets courrian dau long l'aiga e troubavan de bona erba tendra per viéure, mès, couma aian por dau loup, sè boutèroun à basquir ena meyzouneta.

Quan fuguet fegnìa, Paul Grand, l'einè, dguiguet aus autres de regardar per defora si la meyzou èra segura, e lé regardarià deguinc.

Lous autres faguèroun lou tour e, quan tournèroun, la porta èra sarrà.

« — Ieubre-nous, Paul Grand !..

» — Nou, nou, lou loup intrarià e me mandzarià ; annà basquir ena autra meyzou. »

Lous paures caeunets aian bien por ; se boutèroun à bas-

Les trois petits Cochonnets

Trois petits cochonnets couraient le long de l'eau et trouvaient de bonne herbe tendre pour vivre, mais, comme ils avaient peur du loup, ils se mirent à bâtir une petite maison.

Quand elle fut finie, Paul Grand, l'aîné, dit aux autres de regarder par dehors si la maison était solide, et lui, regarderait dedans.

Les autres firent le tour et, quand ils revinrent, la porte était fermée.

« — Ouvre-nous, Paul Grand !

» — Non, non, le loup entrerait et me mangerait ; allez bâtir une autre maison. »

Les pauvres cochonnets ayant bien peur, se mirent à bâtir une au-

[1] Voir *Revue des lang. rom.*, XXVII, 184 ; XXVIII, 47,124 ; XXIX, 143 ; XXXI, 554 ; XXXII, 24,234 ; XL, 427.

quir ena autra meyzou. Quan fuguet atsabà, Paul Méant dguiguet as Paul Pequit: « — Regarda defora, iéu regardarei deguinc si la meyzou ei bien segura. »

Paul Pequit anet regardar defora e, quand tournet, troubet la porta sarrà.

« — Ieubre-mé, Paul Méant, ieubre-mé !...

» — Nou, nou, lou loup intrarià e me mandzarià. »

Paul Pequit, quan se veguet tout soulet, èra bien einoueà, aià por dau loup; se boutet à courre. Arribet arranda en gros rouchier e lhi troubet ena dgenta pequita meyzouneta; n'aguet qu'à lhi far la porta. Pèis lhintret e se troubet bien à l'abric dau loup.

Tout d'en cop, Paul Grand auviguet ena grossa vouas que dguisià: « — Ieubre-mé, Paul Grand !... »

Aqueste couneiseguet qu'acò èra la vouas dau loup.

« — Te ieubre pas, que me mandzarias.

» — Tan gratarei, tan foursarei, que t'escrasarei ta meyzouneta. »

Lou loup lhi escraset sa meyzouneta e lou mandzet. Peis, anet as Paul Méant.

tre maison. Quand elle fut achevée, Paul Moyen dit à Paul Petit: « — Regarde dehors, moi je regarderai dedans si la maison est bien solide. »

Paul Petit alla regarder dehors et, quand il revint, il trouva la porte fermée.

« — Ouvre-moi, Paul Moyen, ouvre-moi !

» — Non, non, le loup entrerait et me mangerait. »

Paul Petit, lorsqu'il se vit tout seul, était bien ennuyé, il avait peur du loup; il se mit à courir, il arriva près d'un gros rocher et y trouva une jolie petite maisonnette; il n'eut qu'à y faire la porte. Puis il y entra et se trouva bien à l'abri du loup.

Tout d'un coup, Paul Grand entendit une grosse voix qui disait: « — Ouvre-moi, Paul Grand ! »

Celui-ci reconnut que c'était la voix du loup.

« — Je ne t'ouvre pas, car tu me mangerais.

» — Tant je gratterai, tant je forcerai, que j'écraserai ta maisonnette. »

Le loup lui écrasa sa maisonnette et le mangea, puis il alla à Paul Moyen.

Paul Méant aià óuvit bramar soun fraire, aià bien por; mès lou loup l'espargnet pas mèis que l'autre. Pèis, venguet as Paul Pequit.

« — Ieubre-mé, Paul Pequit!...»

Paul Pequit lhi vouguet pas ubrir.

« — De pai ni mens t'aurei couma lous autres. »

Lou loup se boutet à grattar, à forsar, dzusqua qu'ena peira lhi toumbet sus lous rens e lou cuèt.

Paul Pequit lou mandzet e viéupuguet bien de tems guin sa meyzouneta.

Communication de M. Anselme Callon, instituteur, St-Romain-le-Désert (Haute-Ardèche).

Lou Loup e lou Reinard

Lou loup e lou reinard èran anas pestsar. Quan fuguèroun au mèi de l'aiga en éna pequita ribèira, lou reinard dguiguet au loup : « — Qù sias trop mansar per attrapar las troueitas, iéu las prendrei e qù las pourtarés. »

— « Si voles, dguiguet lou loup. »

Paul Moyen avait entendu crier son frère, il avait bien peur, mais le loup ne l'épargna pas plus que l'autre ; puis il vint à Paul Petit.

« — Ouvre-moi, Paul Petit ! »

Paul Petit ne voulut pas lui ouvrir.

« — Ni plus, ni moins, je t'aurai comme les autres ! »

Le loup se mit à gratter, à forcer, jusqu'à ce qu'une pierre lui tomba sur les reins et le tua.

Paul Petit le mangea et vécut longtemps dans sa maisonnette.

Le Loup et le Renard

Le loup et le renard étaient allés pêcher. Lorsqu'ils furent au milieu de l'eau, dans une petite rivière, le renard dit au loup : « — Tu es trop maladroit pour attraper les truites, moi, je les prendrai, et toi, tu les porteras.

» — Comme tu voudras », dit le loup.

Lou reinard estatset à la coua dau loup lou panier qu'aian pourtà per lhi boutar lhus pestsa; pèis, anet pestsar.

Quant aguet attrapà ena troueita, la moustrèt au loup en lhi dguisent: «—Vés la bella! Atent, que la botous au panier.»

Passet dau las dau panier, mès lhi boutet pas la troueita: la mandzet e boutet au panier ena pèira à la plassa.

Prenguet ena autra troueita: « — Òu ! quna grossa! Té vès?... » La mandza e pam ! ena grossa peira dguinc lou panier.

« — O! ei bé grossa, persaqué lou panier coumensa de pesar », dguiguet lou loup.

Lou reinard prenguet d'autres peissous ; toudzour lous mandzava e, à la plassa, boutava ena pèira. Pèisses, quan fuguet bien rassasià, sourquiguet de l'aiga en sounant lou loup.

Lou loup vouguet sourqui, mès lou panier èra bé tan tsardzà de pèiras que lou malhirous pouguet plus sourquir de la ribèira e se néet.

V. de M. Callon, instituteur,
St-Romain-le-Désert (Haute-Ardèche).

Le renard attacha à la queue du loup le panier qu'ils avaient porté pour y mettre leur pêche; puis il alla pêcher.

Quand il eut attrapé une truite, il la montra au loup, en lui disant : « — Vois la belle !... Attends, que je la mette au panier. »

Il passa du côté du panier, mais il n'y mit pas la truite : il la mangea et mit au panier une pierre à la place.

Il prit une autre truite : « — Oh ! quelle grosse ! Tiens, vois? » Il la mange et pam ! Une grosse pierre dans le panier.

« — Oui ! elle est bien grosse, parce que le panier commence à peser », dit le loup.

Le renard prit d'autres poissons ; toujours il les mangeait et, à la place, mettait une pierre.

Puis, quand il fut bien rassasié, il sortit de l'eau en appelant le loup.

Le loup voulut sortir, mais le panier était tellement chargé de pierres que le malheureux ne put plus sortir de la rivière et se noya.

Lou Reinard e lou Loup

Un cop, lou reinard e lou loup anavou de coumpagno; lou reinard diguet au loup: « — I'a, pas liuèn d'aici, un mas que d'aquesto ouro, la masièiro ie fai uno grosso òumeleto per lous segaires; anarai acoussejà las galinos que quialaran e faran davalà la masièiro; intraras tan lèu din la cousino, metras l'òumeleto din ta gorjo, estacaras la padèlo à ta cougo e faren coire, din la padélo, las galinos qu'agantarai.

Coumpaire loup fai so que lou reinard i'a di. En davalan lous escaliès, la padèlo fai un brut que noun-sai; lou varlet que lauravo, s'acousso sus lou loup, e à cops d'agulhado ie faguè laissa l'òumeleto, amai la padèlo.

Lou loup vai au reinard e li dis: « —M'as fa sabà, fau que te manje.

» — Noun pas! » fai lou reinard, « ai pres tres galinos, las anan manjà. »

Quan aguèrou ploumà las galinos, mestre reinard sou-faguè: « — Vai querre uno piolo per coupà 'no bougno, que las faren coire. »

Le Renard et le Loup

Une fois, le renard et le loup allaient de compagnie; le renard dit au loup: « Il y a, tout près d'ici, une ferme où, à cette heure, la fermière fait une grosse omelette pour les moissonneurs; j'irai poursuivre les poules qui crieront et feront descendre la fermière; tu entreras aussitôt dans la cuisine, tu prendras l'omelette dans ta gueule, tu attacheras la poêle à ta queue et, nous ferons cuire dans la poêle les poules que j'attraperai. »

Compère loup fait ce que lui avait dit le renard. En descendant les escaliers, la poêle faisait beaucoup de bruit, le valet de ferme, qui labourait, poursuit le loup et, à coups d'aiguillon, il lui fait laisser l'omelette et la poêle.

Le loup va au renard et lui dit: « Tu m'as fait battre, il faut que je te mange. »

« — Non pas! » dit le renard, « j'ai pris trois poules: nous allons les manger. »

Quand ils eurent plumé les poules, maître renard dit: « —Va chercher une cognée pour couper une souche d'arbre, et nous les ferons cuire. »

En asclan lou bos, coumo n'aviè pas ges de cougnet per tène uno fendasclo, lou reinard dis au loup : « — Mès aqui ta pauto, acò farà cougnet. »

Lou loup ou fai, lou reinard tiro la piolo e vejaqui nostre bedigas de loup pres au rejital. Soun gusas de coumpaire, de courre et de cacalassà de l'entendre idoulà.

Enfin lou loup se desfai coumo pot, en laissan un brave pau de sa pauto din la fendasclo. S'acousso mai ver lou reinard e li crido : « —Aqueste cop, ie vas passà !

» — Taiso-te, nesci, que fedo que bialo perd lou moucèl ! Vese ailai un poulit cop per faire : vène vite, e faras coumo me veiras faire iéu. »

End' aquel moumen, un ome veniè de pescà de la ribièiro aqui contro; soun ase pourtavo dos plénos ensarios de peissous. Lou reinard s'ajasso sus lou cami e fai lou mort ; l'aseniè lou vèi e dis: « — Tè ! un reinard mort; fau l'empourtà, que vendrai sa pèl. »

Bouto lou reinard sus soun ase, aqueste mort s'ataulo as peissous de la banasto, e pièi, s'escapo en n'e mpourtan uno bono brassado.

En coupant le bois, comme il n'avait pas de coin pour tenir une fente ouverte, le renard dit au loup : « —Mets là ta patte, cela fera un coin. »

Le loup le fait, le renard retire la cognée et voilà notre imbécile de loup pris au traquenard. Son roué compère se met à courir et à rire aux éclats en l'entendant hurler.

Enfin, le loup se débarrasse comme il peut, en laissant un bon morceau de sa patte dans la fente. Il court de nouveau vers le renard et lui crie: « — Cette fois, tu y passeras !

» — Tais-toi, nigaud, car *brebis qui bêle perd sa bouchée*[1] ! Je vois, là-bas, un joli coup à faire : viens vite et fais comme tu me verras faire. »

A ce moment passait un homme qui revenait de pêcher dans la rivière voisine ; son âne portait deux mannes pleines de poissons. Le renard se couche sur le chemin et fait le mort ; l'ânier le voit et dit : « — Tiens ! un renard mort, il faut l'emporter, je vendrai sa peau. »

Il met le renard sur son âne, notre mort se met à table avec les poissons de la corbeille et puis, se sauve en emportant une bonne brassée.

[1] Litt. *le morceau.*

A soun tour, lou loup s'alongo per lou cami e fai lou mort; mais l'asenier te li tombo dessus e li bailo une estiblassado de cops de barrou, malurous ! qu'encaro soun rèble ie coi.

Aqui mai lou loup sus lou reinard : « — Ai ! moustre ! pas pus de remèdi, te manje ! »

« — Pas mai ! » vèn lou reinard, « de qu'anavian prène lous peissous de l'aseniè ? Es que n'en manco dins la ribièiro ? N'en fau pesca ; troubaren ben uno banasto entoucon ; te l'estacarai à toun esquino, iéu pescarai lous peissous e lous metrai din la banasto. »

Acò se faguè, mès lou reinard, à logo de traire lous peissous din la banasto, lous manjavo e ie metiè un codou.

« — Fasèn bono pesco, pas vrai ? » veniè au loup.

« — Segù », respoundiè aqueste, « qu'acò doun-mai vai, doun-mai peso. »

Venguè 'n moumen que i'aguè tant de caiaus, que lou paure embanastà pouguè pas pus boulegà e se neguè.

V. de M. Albert Arnavielle, Alais.

A son tour, le loup se couche dans le chemin et fait le mort, mais l'ânier lui tombe dessus et lui donne une telle volée de coups de bâton, le malheureux ! que son échine lui fait mal encore.

Voilà de nouveau le loup sur le renard : « — Ah ! monstre ! il n'y a plus de pardon, je te mange ! »

« — Pas plus ! — dit le renard, — pourquoi allions-nous prendre les poissons de l'ânier ! Est-ce qu'il en manque dans la rivière ?.... Nous allons en pêcher ensemble ; nous trouverons bien une corbeille quelque part ; je l'attacherai à ton échine, moi je pêcherai les poissons et les mettrai dans la corbeille. »

Ils firent ainsi, mais le renard, au lieu de jeter les poissons dans la corbeille, les mangeait et mettait un caillou [à la place].

« — Nous faisons bonne pêche, n'est-il pas vrai ? » disait-il au loup.

« — Sûrement », répondait celui-ci, « car plus ça va, plus ça pèse. »

Il vint un moment où il y eut tant de cailloux [dans la corbeille], que le pauvre encorbeillé ne put plus remuer et se noya.

Las Encantados [1]

Autris cops, i aviò d'encantados ; durèroun jusquos à la fi de la maubèso lè. Demouravoun din toutos las caunhos, mais lour palai èro à la de Rioufourcant. Aqui, la reino de las encantados fasiò sa demouranso, ande sas coumpagnos.

D'autros s'estujavoun à la caunho de l'home mort. Aquelo tuto a pla mai d'uno lègo e mièjo de long. Se ié vei d'estatuios, de peliés e dos aurelhos de porc plantados à la vouto. Al mièi i'a un rec que cap d'home a pas jamai pouscut passà avant la fi de la maubèso lè e de la maichanto linèo que i'aviò dins aquel tems.

Despèi, an pouscut passà delà d'aquel rec e se bets, sul sol, las penajados de las encantados.

Toutis les cops que las noumensarets, cal faire lou sinne de la crouts.

Les enchantées

Autrefois, il y avait des enchantées ; elles existèrent jusqu'à la fin de la mauvaise loi [2]. Elles demeuraient dans les grottes, mais leur Palais était celle de *Rieufourcant* [3]. Là, la reine des enchantées faisait sa demeure, avec ses compagnes.

D'autres habitaient dans la grotte de l'*Homme mort*. Cette caverne a plus d'une lieue et demie de longueur. On y voit des statues, des piliers et deux oreilles de porc plantées à la voûte. Au milieu, il y a un ruisseau qu'aucun homme n'a jamais pu traverser avant la fin de la mauvaise loi et de la méchante lignée [4] qui existait en ce temps là.

Depuis, on a pu passer au-delà de ce ruisseau et l'on voit, sur le sol, les traces du pied des enchantées.

Toutes les fois que vous les nommerez, il vous faudra faire le signe de la croix.

[1] V. recueillie par M. le Dr Guibaud, à Belesta (Ariège).

Dans l'Ariège, les sorcières sont appelées de différents noms : *encantados, doumaizélos, dounzèlos, fados, sourcieiros*.

[2] Les campagnards entendent par là les religions étrangères au catholicisme.

[3] Grotte près de Belesta.

[4] Mauvaise lignée : les Sarrasins, les hérétiques, etc.

Per s'empachà de marchà demest la poulsièro e la fango, aquelos prim-fièlos s'aviòu fait un pount qu'anavo despèi la cimo del roc de l'home mort junquos à la crinco de la serro de Plantaurel.

Sul roc de l'home mort se vets encaro les foundomens d'aquel pount: de quartiès de roc de sept ou bèit quintals.

Per dessus la tuto d'ount sourtis Fountestorbes, i'a uno caunho ame un trauc al sol, que semblo un pous ; on enten l'aigo brugne al founze. Acò's aqui que las encantados anavoun lavà la ruscado e sabounà sas fardos ande un bàssel d'or.

Quan las encantados disparisquèroun tout d'un cop, à l'estaplissimen de la bouno lè, daichèroun le bassel al founze d'aquel lavadou ; i'es encaro, e digus a pas gausat l'anà cercà, perdequé, per poudé le prène e le troubà, i cal anà tout soul, à mièjo-nèit, sans lum.

Pour éviter de marcher dans la poussière et dans la boue, ces habiles fileuses avaient fait un pont qui allait depuis la cime du roc de l'*Homme mort* jusqu'au sommet de la montagne de *Plantaurel*.

Sur le roc de l'*Homme mort*, on voit encore les fondements de ce pont: des quartiers de rochers de sept ou huit quintaux.

Au-dessus de la grotte d'où sort *Fontestorbes*[1], il y a une autre grotte avec un trou profond dans la terre, qui ressemble à un puits; on entend l'eau bruire au fond. C'est là que les enchantées allaient laver la lessive et savonner leurs hardes avec un battoir d'or.

Quand les enchantées disparurent tout d'un coup, à l'établissement de la bonne loi, elles laissèrent le battoir au fond de ce lavoir ; il y est encore, et personne n'a osé l'aller chercher, parce que, pour pouvoir le saisir et le trouver, il y faut aller seul, à minuit et sans lumière.

---

[1] Fontaine intermittente, célébrée par Du Bartas.

L'encantado [1]

A la bordo des *Pierrets*, procho del roc de *Fountestorbes*, ount demouravo un bourdassier ande sa familho, aquel bourdassier aviò'n bel goujat dreit, poulit, pla decouplat.

La pus jouve de las encantados que n'aviò pas mai de dezo-beit ans, aviò devistat aquel bel goujatas, quan lauravo les camps en cantant, s'en èro amourachado an'un punt que l'anèt demandà en mariage.

Per se presentà, s'èro vestido en paysanto, mais pracò que pourtèsse de fardo coumuno, èro poulido coumo'n anel. Tabés le goujat l'aviò guignado.

S'anèt presentà à la bordo das *Pierrets* al moument de la meichou, quand les blats èroun prestis à coupà.

« — Auriots pas besounh d'uno sirvento ? » diguet au mestre de la bordo.

« — Ta pla ; mais que sabets fai ? »

« — Un pauc de tout : sabi segà, sabi laurà, sabi cousé, sabi metre un toupi ; ensajats bo. »

L'enchantée

A la métairie des *Pierrets*, près du roc de *Fontestorbes*, où demeurait un fermier avec sa famille, ce fermier avait un grand garçon, droit, beau, vigoureux.

La plus jeune des enchantées, qui n'avait pas plus de dix-huit ans, avait remarqué ce beau garçon, quand il labourait les champs en chantant, elle s'en était amourachée à tel point qu'elle alla le demander en mariage.

Pour se présenter, elle s'était vêtue en paysanne, mais malgré qu'elle portat des vêtements communs, elle était jolie comme un bijou. (Litt. un anneau). De son côté, le garçon l'avait remarquée.

Elle alla se présenter à la métairie des *Pierrets* à l'époque de la moisson, alors que les blés sont prêts à être coupés.

« — Auriez-vous besoin d'une servante ? » dit-elle au métayer.

« — Tout aussi bien, mais que savez-vous faire ?»

« — Un peu de tout : je sais moissonner, je sais labourer, je sais » coudre, je sais mettre un pot [au feu] (faire la soupe); essayez-» moi.»

[1] V. recueillie par M. le Dr Guibaud, à Belesta (Ariège).

« — E bé, dinnats e veiren demà.»

L'endemà, quan lous estajans de la bordo sioguèroun levats, troubèroun la nouvèlo sirvento qu'aviò déjà engranat, fait soun lèit, allucat le foc, mets le farnat del porc, e que cousiò uno causso traucado. Sioguèroun estabouzits de vèze uno filho ta valento.

« — Mestre, que voulets que fague bèi ? ».

« — Vendrés segà ande nous autris. »

« — Voli pla anà segà, mais voli estre touto soulo, que me » derengariots ; escoutats-mé, vou'n troubarets pla. »

« — E bé, Pierretou, dits le paire à soun goujat, vai menà aquelo filho al camp dal cerié. Acò's èro un camp de dets juntos.

Le mestre, sa fenno e soun goujat se metèroun à segà au camp costo la bordo, qu'èro lé que mai pressavo ande lé del cerié.

Avion segat cinq ou sieis garbos entre toutis tres, que la

— « Eh bien ! mettez-vous à table et nous verrons demain.»

Le lendemain, quand les habitants de la métairie se furent levés, ils trouvèrent que la nouvelle servante avait déjà balayé la maison, fait son lit, allumé le feu, mis [à chauffer] la bouillie du porc et qu'elle rapiéçait des chausses trouées. Ils furent ébahis de voir une fille aussi laborieuse.

«— Maître, que voulez-vous que je fasse aujourd'hui?»

«— Vous viendrez moissonner avec nous.»

«— Je veux bien moissonner, mais je veux être seule, vous me dé- » rangeriez ; croyez-moi, vous vous en trouverez bien.»

«— Hé bien ! petit Pierre, — dit le père à son fils —, va conduire » cette fille au champ du cerisier.» C'était un champ de dix jointées[1].

Le fermier, sa femme et son fils se mirent à moissonner un champ voisin de la métairie, dont la moisson pressait le plus avec celle du cerisier.

Ils avaient à peine coupé cinq ou six gerbes à eux trois, que la

[1] *Dels juntos* représentent cinq journées de labour, la *junto*, ou demi-journée, vient de *jugne*, joindre les bœufs, opération qui a lieu deux fois : le matin, en partant, puis vers dix heures, quand les bœufs ont mangé. (Note de M. le Dr Guibaud).

sirvento arrivo e dits al bourdassié : « Mestre, ei finit, que » voulets que fasco ? »

« — As finit ! es pas poussible ! »

« — Ba veirets ; poudets anà lhigà le blat qu'ai segat, acabarai de segà aqueste e, mentretant, vous tendrai la soupo presto. »

Tout acò èro vertat e s'èro fait.

Del tems que manjavoun la soupo : « Acò's pas tout, — diguet la sirvento, — sabets so que sabi fai ; voli me maridà ande Pierretou, s'acò i'agrado a-n-el e à vous autris. » Toutis la vourguèroun.

Se maridèroun e la bordo des Pierrets venguèt la pus richo del païs. Quan lous vézis n'avien pas brico, les camps des Pierrets èroun plés de recoltos : vi à la cavo, salat de porc e d'auco, farino din les sacs, argent al cabinet à roussintoun, vestits pla pedassats, ré nou mancavo.

Pierretou e sa fenno aguèroun de mainajous ; maugrat acò e le trabaih de la terro, quan s'arrevelhavoun troubavoun la fenno levado, le pa al four, les mainages lavats e penchenats, l'oustal pla net e pla escurat.

servante arrive et dit au métayer : « Maître, j'ai fini ; que que faut-il que je fasse ? »

« — Tu as fini !... Ce n'est pas possible ! »

« — Vous le verrez ; vous pouvez aller lier le blé que j'ai moissonné, » j'achèverai de moissonner celui-ci et, sans perdre de temps, je vous » préparerai la soupe. »

Tout cela était vrai et le travail était fait.

Pendant qu'ils mangeaient la soupe : « Ce n'est pas tout, — dit la » servante, — maintenant que vous savez ce que je sais faire, je vou- » drais me marier avec *Pierretou*, si cela agrée à lui et à vous. » Jugez si tous le voulurent !

Ils se marièrent et la métairie des *Pierrets* devint la plus riche du pays. Quand les voisins ne récoltaient presque rien, les champs des Pierrets étaient couverts de belles récoltes : vin à la cave, salaisons de porc et d'oie, farine dans les sacs, argent dans l'armoire à profusion, vêtements bien rapiécés, rien ne manquait.

Pierretou et sa femme eurent des enfants ; malgré cet accroissement de famille et le travail de la terre, chaque matin, lorsqu'ils se réveillaient, ils trouvaient la femme levée, le pain au four, les enfants lavés et peignés, la maison nette et reluisante.

Pierretou, estabousit, demandavo à sa fenno coussi élo poudiò fai? Sa fenno i respoundiò : « Jouissi de toun bounur, te soucites pas de ré. As idèio que soui uno encantado? Se, per malur, veniòs à me dire aquel mot, me veiriòs pas pus ! »

Pierretou perdiò l'apetis, veniò magre cado joun. Un cop i diguet : « Ba vos pas dire, pracò es uno encantado ! »

Sul cop, la fenno s'estavaniguet et jamès pus nou la vegèt. Tabés les mainages èroun pla souegnats, les camps laurats e segats, l'oustal endressat.

Ero l'encantado que ba fasiò, mès la veget pas pus.

Los trenta deniers [1]

Tharé que fo payre d'Abraham fes XXX deniers d'argent per Nini rey de Niniva losquals se retenc.

Pierretou abasourdi, demandait à sa femme comment elle pouvait faire? Sa femme lui répondait : «Jouis de ton bonheur et ne t'occupe » de rien. Je sais ce que tu penses de moi, tu me soupçonnes d'être » une enchantée? Si, par malheur, tu venais à me dire ce mot, tu ne » me verrais plus.»

Pierretou en avait perdu sa tranquillité, il maigrissait tous les jours. Enfin, une fois, il lui dit : « Tu ne veux pas en convenir, certainement » tu es une enchantée!»

Immédiatement, la femme disparut et depuis on ne l'a plus jamais vue. Mais les enfants continuaient à être soignés, les champs labourés et moissonnés, la maison bien en ordre.

C'était l'enchantée qui faisait tout cela, mais on ne la revit plus.

Les trente deniers

Tharé, qui fut père d'Abraham, fit 30 deniers d'argent par ordre de Ninus, roi de Ninive, lesquels il garda.

[1] Cette curieuse légende des trente deniers est empruntée au *Petit Thalamus*, f° CCCCXXIII v° (*Archives de la Ville de Montpellier*). L'édition de la Société Archéologique (Jean Martel aîné, 1841) ne l'a pas reproduite. Elle porte pour titre : *Nota per los XXX deniers que Jhesus Crist fo venduts.*

Quant Abraham pres per molher Sarra, son payre los li donet.

Abraham ne compret la espelonca dopla dels ysmaelitas per sebelir y la dicha Sarra sa molher quant fo morta.

Los ysmaelitas ne compreron Josep de sos frayres.

Aquestz frayres puoyssas per fam ne compreron blat de Pharaon.

Pharaon puoys baylet aquestz XXX deniers a Moysen per anar subjugar la terra de Etiopia.

D'aqui vengron en poder de la regina de Saba vezina d'aquela terra.

Apres la dicha regina venc per vezer la savieza del rey Salamon e entre los autres dons que li fes li offri los ditz XXX deniers.

Salamon per lur beutat los donet al temple de Jherusalem.

Pueys lo rey Nabucodonosor pres Jherusalem, raubet lo temple e tot o portet en Caldea.

Quand Abraham prit pour femme Sara, son père les lui donna.

Abraham en acheta la grotte double des Ismaélites pour y ensevelir la dite Sara, sa femme, quand elle fut morte.

Les Ismaëlites en achetèrent Joseph de ses frères.

Ensuite ces frères, pressés par la famine, en achetèrent du blé à Pharaon.

Pharaon, ensuite, donna ces 30 deniers à Moyse, pour aller subjuguer la terre d'Ethiopie.

De là, ils vinrent en la possession de la Reine de Saba, voisine de cette terre.

Ensuite, la dite Reine vint pour connaître la sagesse du Roi Salomon et entre autres dons qu'elle lui fit, elle lui offrit les dits 30 deniers.

Salomon, pour leur beauté, les donna au temple de Jérusalem.

Après cela, le Roi Nabuchodonosor prit Jérusalem, vola le temple et emporta le tout en Chaldée.

Ce n'est, en effet, qu'une simple note, qui se trouve parmi d'autres notes de 1376 à 1386. L'écriture est la même: c'est celle du notaire Pierre Gilles, *Maistre Peyre Gili notari del cossolat, clerge real;* écriture qui est parfaitement connue par d'autres écrits du temps. Il exerça, en effet, de 1361 à 1392.

(Note d'Achille Montel, archiviste de la ville de Montpellier de 1871 à 1879).

D'aquesta terra per temps pervenc a I dels III Reys loqual entra los autres dons offri aquestz XXX deniers en Belleen a Jhesu Crist e a la verges Maria.

E apres la Verges Maria los donet per amor de Diu als paures.

E finalment d'aqui vengron al princep de la sinagoga de Jherusalem.

Loqual pueys los donet a Judas lo trahidor per compra de Jhesu Crist.

E aquel puoys los li rendet.

E el ne compret I camp per far semeteri de romieus.

L. LAMBERT.

De ce pays, avec le temps, ils arrivèrent à un des trois Rois [Mages], lequel, entre autres dons, offrit ces 30 deniers, dans Bethléem, à Jésus-Christ et à la Vierge Marie.

Ensuite, la Vierge Marie les donna, pour l'amour de Dieu, aux pauvres.

Et finalement, de là, ils parvinrent au Prince de la Synagogue de Jérusalem.

Lequel ensuite, les donna à Judas le traître, pour l'achat de Jésus-Christ.

Celui-ci, après, les lui rendit,

Et il en acheta un champ pour en faire un cimetière de pélerins.

[1] Une autre rédaction de cette légende, plus développée qu'ici, se lit dans l'espèce d'Histoire Sainte dont une version catalane a été publiée en 1873, par M. Miquel Victoria Amer, sous le titre de *Genesi de Scriptura* (voir page 20), et dont il existe aussi une version provençale et une version gasconne. Le ms. unique de cette dernière, malheureusement incomplet du commencement, a été publié en entier par MM. Lespy et Raymond, avec la partie correspondante de l'un des mss. provençaux (Cf. *Revue*, XI, 206 et XII, 108, 291). La source de la légende paraît être un évangile apocryphe attribué à Saint Barthélemy et aujourd'hui perdu, mais que Godefroi de Viterbe, du *Chronicon* ou *Panthéon* duquel elle forme un chapitre, cite comme sa seule autorité. Cf. Paul Rohde *Die Quellen der romanischen Weltchronich*, dans les *Denkmäler* de Hermann Suchier, pp. 599 et 627.

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

(Suite)

---

57 Un, che di Serpentino era più forte
Et più robusto, il nuovo sir affronta
Per vendicarlo della strana sorte,
Non prevedendo il misero sua onta.
Porta una lancia da impaurir la morte
Et spronando il corsier in furia monta,
Ch' avresti detto un smisurato scoglio
Non potrà mai star fermo a tanto orgoglio.

58. Quale veduto il guerrier pellegrino
Disse fra se : « Vien pur quanto p[u]oi saldo,
Che se più che propitio il tuo destino
Non ha', al mio colpo non potrai star saldo.
Se fusti il mio fratello o il mio cugino,
I' ti farò mutar l'animo baldo. »
Et spronando il destrier, dègli nel petto
Un colpo tal che fu a cader constretto.

[F° 32 v°] 59. Vedendosi caduto vuol far scusa
Con dir che di ciò fu il caval cagione;
Cu' el nuovo cavallier : « Questo non s'usa,
Ma per farti veder che sei poltrone
Et che la codardia di ciò t'accusa,
Contento son che rimonti a l'arcione
Et che ripruovi ancor se la tua forza
Il mio valor intepidisse o smorza.

60. Ma ben ti giuro, per il mio signore,
Se la seconda volta ancor t'abbatto,
Restarai privo al tutto de l'honore
Nè meco truovarai pietoso patto. »
Risponde quel : « Sì, sì, » et con furore
Al suo cavallo rimontò di fatto;
Et, come di prima, a rafrontare
Quel nuovo cavallier che un Hettor pare.

61. Quel nuovo cavallier mostrar volendo
L'ardito cor et la virtù infinita
De l'animo suo forte in se prendendo
Et più sdegnoso una crudel ferita
Fàlli nel petto, et po' via trascorrendo
Fra l'altra gente la persona ardita
Hor questo fere, quel fuggir incalza,
Hor questo uccide, hor quel di sella sbalza.

62. Perchè cadendo Salimbrotto in terra
(Così detto era quel) ruppe la lancia,
L'incognito guerrier agli altri guerra
Col brando sol face[v]a; ai quai si lancia
Co' molto ardir et tutti insiem li serra
Dandoli quanto p[u]ò sì rustra mancia
Al primo che egli affronta et al secondo,
Al terzo, al quarto et dove gira in tondo.

63. Et vede un ch' una grossa lancia tiene
Che sta fra gli altri per callarla al basso,
Onde egli rattamente il sopra viene
Affrettar al destrier facendo il passo;
Come li è appresso , il brando non ritiene
Ma giù lo cala co' molto fracasso
Sopra il cimiero et con la man sinestra
La lancia trasse a quel fuor della destra.

[F° 33 r°]64. Poi si ritira quanto le bisogna
Adoperando il brando in sua diffesa
Fuor della calca, et d'arestar non sogna
La tolta lancia per seguir l'impresa
Già cominciata, che vittoria agogna
Havendo l'alma nel furor accesa;
Et visto Serpentino un tanto ardire
In questo cavallier le prese a dire :

65. « Magnanimo signor, s' unqua ti offesi
Col troppo chieder più ch' io non devea,
Farò restar questi miei suspesi
Dalla battaglia perigliosa et rea.
Se morto è Salimbrotto che più pesi
Voleva il miser tuor che non potea,
Habisi il danno et nui facciamo triegua,
A ciò che maggior mal fra nui non segua. »

66. Così dicendo il degno Serpentino
Fece ritrar sue genti et ripor l'armi,
Cui rispondeva il guerrier pellegrino :
« Che parli come accorto et saggio parmi,
Contento son lasciarti in tuo dimino,
Ancorchè tu sii stretto a seguitarmi
Per ragion d'armi et di cavalleria,
Ch' io non posso mancar di cortesia.

67. Con questi tuoi far triegua mi contento
Per fin dimane allo levar del sole,
Nè vorei che credesti per spavento
Me usarti, o cavallier, queste parole,
Ma per l'amor che dentro el petto io sento
Di cortesie, di gentilezze sole
Et per amor del mio signor ch' io amo
Più che me stesso et ritrovar i' bramo.

68. S' il truovo, poi vogliate guerra, sia
Guerra fra nui secondo il voler vostro,
Che vi prometto in su la fede mia,
Se viva chi fondò il celeste chiostro,
Che poco aprezzo vostra compagnia
Nè l'armi temo nè l'orgoglio vostro,
Che quando io penso al mio gentil signore
Mi si radoppia forza, animo et core. »

[F. 33 v°] 69. Sta Serpentino a tal parlar suspeso
E imaginando va qual sia el signor so
Di chi quel cavallier par tanto acceso
Et sicur sì che non ritruova morso
A l'ardir grande, a tuor sì grave peso
Sopra se solo senza alcun soccorso.
Doppo le viene a un tratto nel pensiero
Che sia quel che cerca esso il cavalliero.

70. Il cavallier per chi Marsilio manda
Serpentin pensa che quest' altro sia,
Voria saperlo et pur non lel dimanda
Temendo in ciò di farle villania
Che già l'offese in chiederli, et da banda
Da ragion mosso pon sua fantasia,
Ch' altro di quello et di questo altro vede
Altro il vestir, per ciò costu' altro crede.

71. Che quel primo di ner tutt' ha la vesta
Ma questo altro è vestito tutto bianco,
Bianco veste costui dal piè alla testa,
Coperto ha il scudo d'un damasco bianco,
Bianco ha il caval, bianca ha e la sopravesta
Et porta sul cimier un pennon bianco,
Perchè vuol dimostrare a chi che' l vede
Qual sia verso il signor sua pura fede.

72. Tant[a] è la fe ch' al suo signor ei porta
Nel cor, che la mostra anco al vestimento,
Et Serpentin come persona acorta,
Benchè nero non vede il guarnimento,
Non di saperlo ancor si disconforta,
Anzi nel cor concepe un argomento
Per scoprir e invitol seco al dassezzo
Ad albergar, che è in regia corte avezzo.

73. Quel cavallier che è generoso accetta
Ampiamente l'invito per mostrare
Ch' egli non ha timor et men suspetta
Di tutti lor. Poichè la notte appare
Ognun scavalca et il destrier su' assetta
Meglio che puote et pongonsi a mangiare
Chi quà, chi là, et a un hostel vicino
Col cavallier si trasse Serpentino.

[F. 34 r°] 74. Puose una mensa l'hoste et le vivande,
Venero vin di poma et di prunelle
Ch' altro non si usa troppo in quelle bande.
Se assigono i guerrier: le chiome belle
Cavando l'elmo a sorte il guerrier spande.
Serpentin vede l'elmo et le mascelle
Che mostran più di bella donna altiera
Che di guerrier di cui pur ha maniera.

75. El guerrier s'arosciò quando s'accorse
Esser per donna conosciuta alhora
Et per non so che tutto si scontorse;
De l'hostaria subito uscendo fuora,
Le orate trecce al degno capo atorse,
Poi d'una scuffia quel coprendo honora
D'oro contesta et seta damaschina
Ch' in duono havuta havea da Fiordispina.

76. Poi dentro ritornò tutta cambiata
Di pensier tristo in un pensier giocondo
Et disse a Serpentin : « Se già turbata
Tu mi vedesti nel levarmi el pondo
Del capo et se la chioma scapigliata
Mi mostrò qual tu non credevi al mondo,
Non t'ammirar, per Dio, perchè sono usa
Sempre ne l'armi et non ne so far scusa.

77. Sempre sono usa a l'armi et a destriero
Da picciolina e a piè tal volta in guerra.
Hor armo sempre mai da cavalliero,
S'avvien ch'io vada o per mar o per terra,
Et hor mi sento accesa d'un Ruggiero
Ch' in tutto il mondo il più gentil non erra,
Et vo di lui cercando in ogni luogo
Tutta infiammata in l'amoroso fuogo. »

78. Una figlia de l' hoste, che non era
Al primo ragionar delle parole,
Mirando in faccia alla donzella altiera,
Se accese più che la fenice al sole,
Quando vi venne a servirli in maniera
Con che gran cavallier servir si suole,
Talvòlta suspirando chetamente
Per la gran fiamma che nel petto sente.

[F. 34 v°] 79. La cena fatta a riposar ne vanno
Ma separatamente i guerrier forti,
Perchè due cameretteta lor si danno
Con loro letti e i servitor acorti
A disarmarli, perchè dall' affanno
De l'armi tolto ognun si riconforti,
Ma la figlia de l'hoste sola smania
Perchè era entrata in l'amorosa pania.

80. Dice sola fra se la meschinella :
« Deh come, Amor, m' hai preso alla tua rete !
Deh com' accesa m' hai con tua facella
Che mi dà tanta inestinguibil sete ! »
Et levata del letto discende ella
Che già le genti sente dormir chete
Et alla cameretta senza lume
Va, che di casa sa tutto il costume,

81. Alla camera ove era Bradamante,
Che così nomato era il cavalliero,
Anzi a dir meglio che tenea sembiante
D'un forte et ben magnanimo guerriero,
Ch' iva cercando come vera amante
Le vestigie del suo amato Ruggiero ;
Entra donque de l' hoste la figliuola
In questa cameretta scura et sola.

82. S'accosta al letto et va pian pia[n] toccando
Et Bradamante truova esser vestita
Che dormendo la man tien sopra il brando ;
Onde ènne la fanciulla sbigottita
Et dice : « O cavallier, tutta tremando,
Habii pietà di mia misera vita,
Che se mi sprezzi, i' son la più dolente
Che mai nascesse infra tutta mia gente. »

83. Bradamante da se alquanto sorride
Et ben conosce ch' egli è la fanciulla
Ch' a mensa lei servir sì pronta vide,
Et seco in stessa di lei si trastulla ;
E il cor della fanciulla si conquide,
Et bastemia ella il latte ch' in la culla
Susse, poichè così il cavallier dorme
Qual d'esser vivo pur non mostra l'orme.

[F. 35 r°] 84. Fingeva Bradamante di dormire
Sol per veder della fanciulla il fine,
Et sente ch' ella dice : « l' vuo' morire,
Allacciandomi il col con questo chrine ;
Miseramente mia vita finire
Intendo, ch' in le genti Saracine
Più pietà si ritruova che in costui,
Et pur fiamma crudel m'arde per lui. »

85. Credeva la donzella Bradamante
Homo esser pur, non femina come era,
Perchè alla propria effigie havea sembiante
Assai più d'huomo che di donna altiera;
Onde tutta arde la infelice amante;
Pur se si sveglia quella truovar spera
Ciò che desia et che concepe in core
Che a un punto con la speme nasce amore.

86. Pur disse Bradamante: « In questo errore
Non pria cadesti tu, non disperarti,
Nè sola sei che desiasti in core
Ci[ò] che altru' amando alfin potrà incontrarti.
Questi li modi son tutti che Amore
Usa, queste le astutie, ingegni et arti
Coi quali enganna i miseri mortali,
Spesso indarno aventando i duri strali.

87. Non è minor il fuoco ch' ho nel petto
Che m'arde pel mio sir che quel che senti.
Se t'ha gabbato Amor sol col mi' aspetto,
Se t'ha causato dolorosi accenti,
Me ancora accese senza alcun rispetto
Con li suoi duri, accuti strali ardenti,
Et fammi errar in questo et in quel luoco
Piena d'incendio e inevitabil fuoco.

88. A ciò che tu più certa sapii el tutto
Et che conoschi ben ch' io non te inganni
Volendo tu del tuo amor corre il frutto,
Hor mi ti acosta quivi intro alli panni,
Pon qui la mano che l'accerbo lutto
Voglio tutto hora lassi et ti disganni. »
Ciò detto sua man prende et fa toccare
El luogo ove la donna donna appare.

[F. 35 v°] 89. La donzella ch' era ita et ha truovato
Quel che non vuol et quel che vuol non truova,
Se si ritruova in petto il cuor gelato,
Se duol crudel nell' alma se gli innuova,
S' il spirito infelice ha in lei turbato,
Se gli par haver fatta trista pruova,
Guidical tu, signor, che in sensi parse
Qual quella che già in marmo si converse.

90. Conobbe Bradamante che costei
Per questo divenuta era angosciosa,
Onde comincia a ragionar con lei
Dicendole: « Non star più dolorosa,
Femina sono et femina tu sei;
Esser non dei meco sì vergognosa
Che Fiordispina ancor mi tenne seco
Et diletto hebbe d'abracciarsi meco.

91. Del mio Ruggier, un dì, cercando io andava
Qual andar per la Spagna errando entesi.
Perchè l'estivo sol mi molestava,
Scavalcata in su l'herba un dì m' istesi.
Fiordispina cacciando ivi arivava
Et gli ochi miei truovò dal sonno presi,
Che la visiera pel gran caldo alzai
A una dolce ombra e al fin mi adormentai.

92. Solingo è il luogo et è coperto a fronde
D'alberi spessi, a tal che 'l vivo raggio
Del chiaro sol a pena vi si asconde
Quando è più basso, et, per fuggir l'oltraggio
Del gran calor, ve entrai che le chiare onde
Col dolce mormorio che fan rivaggi
Ivi d'intorno m'invitarno, et quella
Vi capitò qual matutina stella,

93. Forsi per ri[n]frescarsi del calore
Che ella sentiva nella caccia; et quando
Quinci mi vidde, il pargoletto Amore
L'atroce sette in se tutta voltando
Comutò quel arcier in tanto ardore
Ch' apresso me colcata suspirando
Ardì baciarmi in bocca et i' mi destai,
Et quella in faccia subito mirai.

[F. 36 r°] 94. Cresimi che quel fusse il mio Ruggiero
Che guidato da Amor fusse ivi giunto;
Ma, quando viddi vano il mio pensiero,
Tutta smarita rimasi io in quel punto,
Et tanto mi mancò l'ardire altiero
Che di vergogna grande hebbi il cor punto,
Ond' ella visto forsi il perso ardire
Mi cominciò queste parole a dire:

95. « Ascolta, cavallier, le mie parole.
Del re Marsilio sono unica figlia,
Di degna stirpe non men degna prole,
Che quivi giunta infra tue belle ciglia
Viddi Amor starsi et nella fronte il sole
Et Vener nella tua faccia vermiglia
Spargere con sua mano i bei ligostri,
Discesa a posta dai celesti chiostri,

96. Et, come se tu 'l proprio suo Adon fusse,
Teco scherzare et di te prender gioia;
Et per acenderme qui Amor m'adusse
Ove tu sei con disusata noia.
Pel dolce latte che tua bocca susse,
Non comportar, campion gentil, ch' io muoia,
Che, s'io ti truovo oltra la mia credenza,
Da te non farò viva dipartenza.

97. Non m'esser crudo, se in te gentilezza
Unqua si vide o regnò cortesia,
Poichè t' ha dato il ciel tanta bellezza,
Se punto cara t'è la vita mia,
Se ti conduchi el cielo in grande altezza,
S'impetri ciò che lo tuo cor disia,
Non comportar che mi consumi amore
Nè che mi strugghi in petto il miser core. »

98. Et io, per non mostrar quella viltade
Della qual sempre fui crudel nimica,
Risposi a lei : « Regina di beltade,
Se v[u]oi che sempre mi ti mostri amica,
Farollo; et ho di te molta pietade,
Vedendo come Amor te involve e intrica
Nei lacci suoi per me : che qual tu sei
Ancor sono io, ti giur per gli Agnus Dei. »

[F. 36 v°] 99. Seco m'astrinse andar nella sua terra
Ivi vicina; scompiacer non volli,
Anzi vi andai senza contesa o guerra
Sempre cacciando per piani et per colli
Lepori et capriuol di serra in serra
Tanto che furno homini et can satolli;
Et così giunsi ad una degna mensa,
A ciascun grato il cibo si dispensa.

100. Di ricca gonna poi vestir mi volse
A ciò che ognun pensassemi donzella,
Benchè 'l contrario nel suo cor avolse
Errando come te la mischinella;
Fin tanto che nel letto suo mi tolse
Seco, et poi vide ch' io non havea quella
Cosa che si pensò, restò smarita
Et più che prima dentro al cor ferita.

101. Fecemi star poi seco a suo diletto
Più giorni, ond' io non volsi scontentarla
Et sempre mai li fui compagna al letto.
Al fin deliberai pur di lasciarla,
Perch' altra fiamma mi scaldava il petto
Et scalda ancor nè posso ben celarla.
Da lei partita son quì capitata
Come te ancor d'amore inviluppata. »

102. Alla donzella così Bradamante
Diceva et rimandolla alla sua stanza.
Poco le crede la misera amante,
Ma lagrimando priva di speranza
Torna al suo letto alfin tutta tremante
Qual chi sa della casa ben l'usanza,
Nè però dorme, perchè il suo pensiero
Fermo ha che quella pur sia un cavalliero.

103. Parle la notte lunga oltra misura
Et ha disio che presto il dì ritorni
Per ritentar se mai per sua ventura
Far possa ch' ivi il cavallier soggiorni,
Et meglio riveder se la natura
Mutass' il sesso; cosa ai nostri giorni
Vista non mai fa desiar amore,
Che una speme amorosa unqua non muore.

[F° 37 r°] 104. La notte volge a Serpentin la mente
Et sopra Bradamante fa disegno
Di disonesto amor, che già si sente
Infiamar tutto; et la forza et l'ingegno
Non ha, che sa quanto in armi è valente
Quella, che n' ha veduto chiaro segno;
Onde se aresta, et non ne vuol far pruova
Però ch' a dubio di battaglia nuova.

105. Ne vien l'aurora con l'aperto grembo
Pieno di fiori di color diversi
Dei quai ne sparge et quinci et quindi un nembo,
Bianchi, crocei, sanguigni, oscuri et persi,
E poi aprendo a poco a poco il lembo
Lascia quasi da ognun tutta vedersi ;
Entra per porte et per fenestr' ov' ella
Cosa non truova che le sia ribella.

106. Bradamante del die vedendo l'orme
Dimanda l'hoste che li porti il lume,
Et la fanciulla ardente che non dorme,
Anzi le par il letto hispido dume,
Presto si lieva et imprime le forme
Del fuoco in la bombace et fa che alume,
Et va sicura co' l'accesa lampa
Al cavallier di cui tutt' ella avampa.

107. Con quel timor de un cagnolin battuto
Che ritorna al patron poi richiamato,
Ne va costei col cor quasi perduto,
Anzi ferito, anzi pur lacerato,
Et humilmente a Bradamante aiuto
Chiede et mercè del suo infelice stato.
Bradamante gentil si lagna et duole
Che far non può ciò che quell' altra vuole.

108. Col lume poi quel ch' in la notte oscura
Le fe sentir, le mostra apertamente,
Ma la donzella che ha del suo ardor cura
Et cerca estinguer la fiamma rovente,
Onde altri pr[o]cacciarsi ella procura
Per isfogar il suo animo ardente,
Da questa parte, et va dove l'altro era
Et co' lui spinse la sua fiamma altiera.

[F° 37 v°] 109. Ch' in la camera entrando il lume porta
Et dice ella : « Su, su, che è chiaro il giorno »,
E ciò dicendo richiude la porta
Et poi se accosta a Serpentino intorno.
Costui troppo molestia non supporta
Che haveva la donzella il viso adorno :
Quel che con Bradamante hebbe pensato
Ad effetto con questo hebbe mandato.

110. Partesi ella da poi contenta et lieta
Et sodisfatto surge Serpentino.
Già Bradamante s' è levata et cheta
Era andata a guernir il suo ronzino
Di sella et briglia copertate a seta,
E, quando quinci giunse il Saracino,
La salutò con riverenza, et quella
Gratamente rispose a sua favella.

111. Seppe sì Serpentin col suo bel dire
Oprar con questa ch' ella fu contenta
Far seco pace, et così ognun partire
Disponsi senza guerra, et si contenta
Di ciò la turba che provò l'ardire
Et sa ch' in lei la forza non è spenta.
Partita, Serpentin narrò ai soi ch' ella
Era una valorosa damigella.

112. Vassene Bradamante a Montalbano
Non ritruovando il suo gentil consorte.
Fa sonar a cavallo il capitano
Et ritruovar da l'hoste alcune scorte,
Poi cavalcando va per monte et piano
Per ritrovar il buono Orlando e, a sorte
Scontrato un passaggier, hebero inditio
Da quel dal degno conte a un certo hospitio.

113. Del cavallo et di lui il contrasegno
Et che passato ha il periglioso stretto
Di Zibiltarro sopra un picciol legno,
Le racontò lo passaggier predetto,
Et che non vi era modo nè dissegno
Che fusse giunto quel caval perfetto
Però ch' egli passato in Barberia
Esser deveva et già per lunga via.

[F° 38 r°] 114. Però si torna Serpentino a dietro
Con quei che lasciò vivi Bradamante
Che quindici ne uccise et qual di vetro
Spezzò lor l'armi la donzella errante,
Ma, perchè dentro el mar turbato et tetro
Convienmi ch' io soccorra il sir de Anglante,
Vi lascio Serpentin, fo fin al canto
Et nel mar entro da fortuna affranto.

CANTO QUARTO

1. Con la facondia un orator sovente
Ottien ciò che disia, ciò che egli chiede
Benchè fusse Solon grato et prudente,
Athene pur a Pysistrato cede.
Quel Romano orator tanto eccellente
Libera se dalla superba cede
Di Mario et la sua patria Pericle anco
Riduce in servitù col suo dir franco.

2. El dotto Hegesia col suo dir ornato
Sì ben biasmava la miseria humana
E in dimostrar ciò fu sì accomodato
Et quanto fusse in lei speranza insana
Et che si ritruovava immortal stato
Per una mortal vita al tutto vana,
Tal che si davan volontaria morte
Molti per ritruovar più lieta sorte.

3. Però imparate vui, sir, che reggete
Ville, città, castri, provincie et regni,
Prender le Muse con la ferma rete
Di vostri rari et pretiosi engegni,
Che, se lor tutte o almeno in parte havrete,
Placar potrete l' ire humane, i sdegni,
Firmar i vostri stati, i vostri imperi
Dai vostri fin' agli estremi emisperi.

4. Ponno le Muse et inclite Chamene
Per lor virtù dar gratie e imensi honori,
Et mal usate ancor diverse pene,
Stenti, supplitii, stratii et dishonori,
Che virtute han tal hora di Syrene
Ordir inganni sotto altri colori,
Come fe Fontedor che gabb' il conte
Con le parole et con le astutie pronte.

[F.38v°] 5. Lettor, se vi ramenta, i vi lasciai
Che 'l conte Orlando della Francia honore,
Di poco uscito fuor de' accerbi lai,
Intrar s'aparechiava in un maggiore

Error di prima, a[n]zi peggior assai,
Che sana non havea mente nè il core
Per le parole et per quegli atti che usa
Questa donna crudel più che Lanfusa.

6. Dico di Fontedor, la falsa maga,
Che col suo falso nome inganna altrui;
Enganna il conte et fàlle nuova piaga
Nel cor, nè pietà prendeli di lui,
Che per quella regina non s'appaga
Nè vuol Amor donar triegua a costui.
Sa questa strega ch' egli si affatica
Di cercar chi ella tiene per nimica.

7. Per nimica coste' Angelica tiene
Nè per error che Angelica habia fatto
Contra di lei, ma, per levarli spene
D'ogni salute et perchè sia disfatto
Suo regno, sconosciuta così viene,
Che d'ogni incanto et di malia ogni atto
Ha sì infisso in la mente et segni et carmi
Come scultura che si faccia in marmi.

8. Nè sapeva Acheloo tante figure
Pigliar quanto ella, nè mutar altrui
In fiere, in pesci, in herbe, in scorze dure
D'alberi, et pietre in color chiari o bui
Far in l' harene, et in l'acque sculture,
Qual Fidia in marmi coi scolpelli sui,
Che facea di pietre homini et cavalli
Armati andar per tutto di met[a]lli.

9. Le frondi d'herbe sol gittando in mare
Mutava in navi, in fuste et in galee.
Spesso coi carmi il sol fece fermare
Dal ciel tirando le celesti Idee;
Gli huomini in sassi facea ritornare.
Cosa che a pena le celesti Dee
Non osavan di far, facea costei
Con li suoi incanti dispietati et rei.

[F. 39 r°] 10. Correr ancor a dietro gli erti fiumi,
L'onde del mar firmar, firmar i venti,
I monti caminar, i chiaa lumi
Nel suo maggior splendor in cielo spenti

Facea agli ochi parer nè i sacri numi
Uguali a lei tener da vane genti,
Perchè facea al veder oltra misura
Cose che non può far l'alma natura.

11. Di costei Orilo nacquero et Gorante
Et d'un alpestro satiro inhumano ;
A Orilo il chrin fatò con forze tante
Che non potea morir unqua il pagano
Ancor chè tronch' avesse tutte quante
Le membra, e ognun s'affaticava in vano
Di darle morte non svellendo al fino
L'incognito immortal fatato chrine.

12. Sovra la poccia manca haveva un pelo
Fatato questa a l'altro suo figliuolo,
Cui non poteva fulgore dal cielo
Morte prestar nè ferro mortal duolo.
Fur da picin nudriti al caldo e al gelo
Fra coccodrilli che da l'imo suolo
Escon del Nilo, et membra di gigante.
Hebbero et nere dal teschio alle piante.

13. Su la riva del Nilo una alta torre
Oltra el Cayro havea fatta per incanto
La mala strega et dentro vi fe porre
Un coccodrillo che da ciascun canto
Horrendo era a veder, nè cibo abhorre
D'humane carni ; et nudricollo, in tanto
Ch' i figli grandi fur, di fanciulletti
Ch' ella occideva ne' materni letti.

14. In quella torre Alfegra i suoi figliuoli
Pose, che Alfegra per suo nom fu detta,
Non Fontedor, la fata, a ciò che duoli
Dessero al padre (o che crudel vendetta!) ;
Quindi usava passar già con li stuoli
De' satyri, compagno di tal setta,
El padre, che in quei piani le capanne
Havean di palme et zuccarine canne.

[F.39 v°] 15. Perch' ogni donna è mobil per natura,
Per altro amor il lor padre Brione
Lasciò la strega fuor d'ogni misura,
Et fuor di modo ardendo ; nè cagione

Havea lasciarlo, ond' ha grave paura
Di lui, ch' ogni sua cura et studio pone
In sol farlo morir; così ha disposto
Ch' ai figli paghi il fio di grave costo.

16. Tal ordin dato, la malvagia strega,
Che fata fu chiamata, si ridusse,
Ne l'Isole Perdute, nè si piega
Se no a Medoro et quel seco condusse
Con l'arte maga et sì in suo amor il lega
Stretto a ciò che marito unqua non fusse
D'Angelica gentil, che conobbe ella
Che a questo il favoriva la sua stella.

17. In quell' isula havea pur per incanto.
Fatto un pallazzo bello a maraviglia
Ch' a ogni altro di beltà toglieva il vanto,
Sol per privar la generosa figlia,
Di Gallafron d'un giovinetto tanto
Bello che di beltà nullo il somiglia;
Anzi di beltà seco perde il sole
Che sceso pare da divina prole.

18. De diciotto anni il giovinetto a pena
Era formato d'una bella forma
Con una faccia lucida et serena
Et l'or d'Arabbia i bei capei l'informa.
D'un grato et bel parlar dolce ha la vena
Et i costumi alla beltà conforma,
Tal che bel si può dir dentro et di fuore
Et degno quasi del divino Amore.

19. Tutti i piacer, tutti i diletti insieme
Ch' un corpo human può haver, havea Medoro,
Ma il giovinetto pur si lagna et geme,
[P]erchè la libertà, dolce thesoro,
Ei non si vede haver; però che teme
La strega perder sì degno lavoro,
Lo tien in quel pallazzo con diletto
Et sola gode di quel divo aspetto;

20. Et, perchè men le incresca il soggiornarve,
Con arte a meraviglia bella fassi
Et po' vestiti di mentite larve
Huomini fa parer gli alberi e i sassi

Et finte damigelle ancor menarve
Fa dagli angeli ner dai luoghi bassi,
Et suoni et balli vi si fanno sempre
Con armonie et con soavi tempre.

[F.40 r°]21. Pur tutto questo da Medor non tolle
El desyderio della libertade,
Nè per questi piacer il cor si estolle
O per veder d'Alfegra la beltade;
S'impalidisce, ha l'ochio sempre molle.
Alfegra non sa il cor de altrui, che rade
Volte li maghi san gli alti segreti
Dei nostri cor se son turbati o lieti.

22. Che finge il garzonetto lieto starsi
Et contento esser di sì bella donna
Et per letitia sol l'ochio immollarsi
Con la lingua chiamando lei « madonna »,
Ma il desiderio ch' a di lontanarsi
Di indi et che sempre nel suo cor se indonna
Non scuopre mai con gesti o con parole
Sol per venir a quel che brama et vuole.

23. Questa fu la cagion ch' Alfegra fece
Il gra[n] pallazzo, e immortal odio porta
Al suo marito et procurò sua nece
Coi proprii figli quai sempre conforta
A questo oprar, et pruova che non lece
Loro disdir a lei, che cosa torta
È di non ubidir la madre chara
Ch' a darle il latte non fu punto avara.

24. Quei, ch' eran già d'un animo malegno,
Concorser presto alla sfrenata voglia
De l'empia madre e adempiro il disegno,
Occidendo il lor padre con gran doglia;
Doppoi surse fra lor grave disdegno
Pe' furti lor di questa et quella spoglia,
Nè per lor mala fama ormai più ariva
Persona alcuna alla famosa riva.

25. Onde Gorante per partito prese
Lasciando Orilo andar verso la Tana.
Così partendo giunse nel paese
Ch' era soggetto alla fata Sylvana,

Nè tanto Alfegra ingrata et discortese
Era quanto costei benigna e humana,
Che non vuol che si fermi in sua regione
Nè crassator nè publico latrone;

26. Dove capitò il duca d'Inghilterra
Che cercando iva il suo cugino Orlando,
Nè lasciava città, villa nè terra
Adietro che non gisse adimandando
Di questo cavallier che in mar o in terra
Rendea famoso e ovunque andava il brando;
Onde Sylvana al duca fece honore
Di quanto stimò degno il suo valore.

[F.40v°] 27. Questa fata era figlia alla Sybilla
Che di Troia predisse il grave danno
Et hebbe del predir qualche scintilla
Come la madre et il gravoso affanno
Predisse ad Alexandro et come stilla
L'ira sua il cielo nel superbo scanno
Di Xerse il grande, et che Phyllippo padre
Non le era et che gabbata fu la madre.

28. Fu dalla madre essendo ancor fantina
Fatata questa veneranda fata
Che per nome era detta Soffrosina
Pria che fusse in l'Egitto trasportata
Da certe Idee, che di lei rapina
Fecer ne l'isola ove ella era nata
Ch' era detta Eritrea, et poi Sylvana
La gente s'appellò da gente estrana.

29. Presso la Tana in una selva umbrosa
Da certi spiritei lasciata sola
Rimase con la faccia lachrimosa
Che del tornarsi adietro se le invola
Ogni speranza, et così dolorosa
Fa dentro il petto di sospir gran mola,
Ma pur se adorme poichè 'l sol fra l'onde
Havea tuffate le sue chiome bionde;

30. Et dormì infine che dal balcon d'oro
Mostrò la faccia rubiconda et lieta
Chi solo a se sacrò lo verde aloro,
La donna sola con la mente cheta;

Et svegliata il sylvestro territoro
Cominciò a rimirar tutta inquieta
Et fra certi alber vede non lontana
Una opera celeste più ch' humana.

31. L'opra è un palazzo lavorato a smalto,
A oro, a gemme, con molta adornezza,
Sopr' un poggetto iu quadro posto et alto
D'una assai bella et competente altezza;
Onde passò la diva a un tratto il salto
Qual tygre isnella con molta prestezza;
Giunta alla porta nulla sente o scorge
Se no il bel sito ch' ivi altiero sorge.

[F. 41 r°] 32. Non vi entra la fanciulla, anzi va intorno
Con speme di truovar chi entrar la inviti,
Et cosi andando quasi mezzo giorno
Vi consumò mirando a quei politi
Et belli intagli et quel palazzo adorno
Come era solo in quegli alpestri siti.
Tutta suspesa cominciò a pensare
Et se pur deve o non vi deve entrare.

33. Era il palazzo a forma d'un castello
Fatto in fortezza senza calce o harene,
Ma più ch' un spechio luminoso et bello.
Le porte ha di smiraldi et le cathene
Dei ponti son di bianco argento, et quello
Dove si sale di diamanti, et tiene
La donna oppenione et èlle aviso
Che dentro a quel sia proprio il paradiso.

34. Sotto del qual un rusceletto vede
Uscir d'una acqua limpida et si pura
Ch'invita a ber o almen firmando il piede
A mirar sua chiarezza, per ventura
Chiunque vi passa : et quel mormora et chiede
Ch' ognun si posa alla fresca verdura,
Al dolce mormorio, a la opaca ombra
Ch' ogni pensier col sonno svelle et sgombra.

35. El vago fiumicel che quivi scende
Non men che l'oppio genera il dormire
Per sua natura, et chi di quel s'accende
Troppo nel ber mai non si può partire

Più da quel luogo, imperò ch' egli rende
Un di memoria privo et di pentire
Non men che Lethe. Bebbe la Donzella,
Po' adormentoss' in su l'herba novella.

36. Nè guari stette poi che fuor di quello
Palagio uscì di donne una gran schiera,
E in su la riva al vago fiumicello
Venne dove la diva adormita era,
Et presa lei con modo honesto et bello
La portaro entro della stanza altiera,
Poi la svegliaron con certi strumenti
Sonori et pieni di soavi accenti.

[F. 41 v°] 37. Come chi a l'improviso si risveglia
Si guarda in torno la donzella et vede
Quegli angelici volti, et, se è ancor veglia
O pur se dorme, ella non sa, et si crede
Quasi sognar piena di meraveglia;
Hor quinci hor quindi col bel ochio fiede,
Non si ricorda o sa come ivi venne
Et qual sentier a intrar, qual modo tenne.

38. Oro, smeraldi, zafiri et rubini,
Perle, diamanti et limpidi berilli,
Chrisoliti, balassi et dei più fini
Amatisti, iacinti et se lapilli
Più pretiosi son di quei confini
O l'Ebro o 'l Gange ne produchi o stilli,
Vede ne' pavimenti et nelle mura
Postevi con grand' arte et con misura.

39. Vede una quercia di smeraldi finta
Che di purissimo oro ha le sue ghiande
In un aer di zafiri distinta
Che gli alti rami in fin al ciel ispande:
Dui gran pastor in mezzo l'hanno avinta
Un col saver, l'altro col poter grande,
Et i bei rami soi tanto alto inalza
Che ambi i pastori soi sopra il ciel balza.

40. Vede dui altri col porpureo manto
Vestiti ch' alla quercia fanno honore,
Et un che fra gli armati et nome et vanto
Riporta di virtude et di valore,

Che dui chiari figliuol si tiene a canto,
Mostrando lor con filiale amore
Quanti trophei sul bell' alber di Giove
Sono per le vettorie antiche et nuove.

41. Attenta stava la gentil donzella
A mirar le figure che pur vive
Parevano et l'historia a lei novella
Desiava saper da l'altre dive,
Onde proroppe pur nella favella
L'ornata lingua et disse : « Non si schive
Chi di voi sa questa legiadra hystoria
Far ch'io ne possi haver chiara memoria. »

[F. 42 r°] 42. Una rispose: « Quando il tempo fia,
Tu per te stessa altrui la farai chiara;
Di ella convien ch' interprete ne sia,
Però che sarà cosa al mondo rara.
Ancor non è suo bel principio in via,
Ma tosto fia con sua virtù preclara. »
Et così detto fu la mensa posta
Et Sylvana con l'altre ivi preposta.

43. I varii cibi, i delettevol vini,
Le grate servitù, li suoni, i canti
Non vi potrei narrar, se li divini
Spirti nol concedessero; i presta[n]ti
Et ben legiadri aspetti et pellegrini
Ch' ivi eran proprio dai celesti et santi
Regni parean discesi, se l'authore
Turpin chel scrisse non comise errore.

44. Et, finita la cena, la fanciulla
Fu da quatro matrone incoronata.
Tutte eran donne et infra lor fu nulla
Che non l'havesse in regina accettata,
Benedicendo il latte et quella culla
Che da bambina l'haveva alevata,
Et fu resa da loro ella capace
Esser mandata lì per la lor pace;

45 Et ch' ella viverebbe in fin a tanto
Che'l re del ciel giudicarà la terra;
Ma essendo nostra carne un fragil manto
Converrà poi che'l corpo torni in terra,

Che non è alcun mortal che si dia vanto
Di vivere in eterno sovra terra;
Et che per lei il palazzo era fondato
Dal primo dì che 'l mondo fu creato;

46. Era fundato in la divina idea
Dal principio del mondo, et che la notte
Ch'ella cavata fu fuor di Erithrea
Et quinci posta, da l'inferne grotte
Trasse la madre sua detta Erithrea
Orrendi spirti, a ciò più non si arotte
Ella ne' boschi, et fu fatto il palagio
Aciò ch' ella vi stesse a suo bel agio.

[F 42 v°] 47. Dinanzi donque la crudel ruina
Di Troia in fin a l' apparir del duca
Astolpho governò questa regina
Quel regno in pace, et hor se lo manduca
L'empio Gorante con crudel rapina,
Et, perchè par che ardir et forza luca
In questo cavallier, hebbe assai caro
La venuta d'un huom degno et preclaro;

48. Ch' erali pervenuto già all' orechi
Esser capitato ivi il rio Gorante,
Onde di affanni par si strughi e invechi,
Nè di beltà più mostra haver sembiante;
Però: « Fa, disse al duca, ti apparechi
A battaglia, signor, con quel gigante,
Con quel gigante che ne l' ampio cielo
Fa ritardar il corso al sir di Delo.

49. Sono circa otto giorni ch' al mio regno
Arivato è il gigante, anzi il latrone
Ch' al mal far sol' ha pronto il mal ingegno
Et sopra il Nilo occise ha più persone
Col suo fratello di crudeltà pregno,
Con chi egli havendo certa quistione
Da lui partito il perfido assassino
Contra mia voglia offende il mio dimino.

50. Tutte sian donne nui ciascuna imbelle,
A lancia inette et inimiche a l'armi,
Et ciascuna di nui cangia la pelle
Ogni dì ottavo et non per via di carmi

Magichi, no; ma perchè dalle stelle
Questo ci è dato, onde se tu v[u]oi farmi
Degna di tanta gratia che tu scacci
Costui, mi legarai teco in più lacci;

51. Et tal duon ti farò ch' unqua il simile
Non ricevesti mai da altra persona,
Il più bello, il più vago, il più gentile
Che dalla Tana al fiume di Garona
Fusse mai visto, et ha questo monile
Virtù tal che di rado assai si dona;
Se a dosso il porti, il tuo nimico mai
Indarno coi tuoi colpi ferrirai.

[F.43r°] 52. Et aciochè costui non sia impunito
Della sua tanta gran sceleratezza,
Essendo egli venuto nel mi' sito
Senza saputa mia per sua sciochezza,
Piglia il presente, o mio signor gradito,
Et, quando tempo fia di tua prudezza
Mostrar, la mostrarai. » Et questo detto,
Le pose al collo il bel gioiello eletto.

53. Per sua sorte et ventura havea la lancia
D'oro Astolpho che fu de l'Argalia;
L'Argalia mischinel portolla in Francia
Sol per mostrar che ancor in pagania
D'armi era esperienza et non da ciancia,
Ma da gloria, da honor, da ligiadria
Accompagnata; et contra il suo concetto
Ivi lasciarla il giovine fu astretto.

54. Haveva ancor il duca il bon Baiardo
Che Rinaldo lasciò dentro Parigi;
Benchè altra opinion tenga il Boiardo,
Del ver mi accosto io sempre più ai vestigi.
Hor Astolpho al frappar quì non è tardo
Et promette a Sylvana ch' i letigi
Aquetarà di quel gigante altiero
Et che farà sicuro ogni sentiero.

55. Erasi disarmato il paladino
Per riposarsi alquanto con diletto,
Havendo fatto assai lungo camino;
Senza l'usbergo va, senza l'elmetto

Passeggiando pel vago et bel giardino
Fra donne, non havendo alcun suspetto
Di cavallier ch' or al giostrar lo inviti,
Pur di Sylvana tien tutti gli inviti.

56 Et, mentre a ragionar di questo stanno,
A la fata un guerrier si rapresenta
Che'l cor dimostra haver colmo d'affanno,
Onde Sylvana alquanto si sgomenta,
Nè poco di timor l'altre donne hanno
Ch' in la regina lor veggono spenta
Ogni baldanza, ogni supremo ardire,
Cui così prese il cavallier a dire:

[F.43v°] 57. « Egli è pur ver che dalle donne un regno
Et da un fanciullo è malamante retto,
Che l'una [è] poco et l'altro me' ritegno
Non questo havendo et men quella intelletto;
Priva d'ogni discorso et buono ingegno
La donna sol nel mal nudrisce il petto;
Però dimostri chiar che donna sei
Accettando e' nimici delli Dei.

58. Non era a te dal volgo un simil nome
Ancora dato infin a questo giorno,
Ma poichè di ragion il chiaro lome,
Madonna, hai perso, quasi ad ogni intorno
Di grave infamia ti porti le some,
Nè so quando il tuo honor farà ritorno
Dove era prima, che chi el perde tardo
L'aquista, ond' io me n' avampo et ardo.

59. Et più mi duol ch' al fonte del verziero
A te suggetto un perfido assassino
A donna, a pellegrino, a cavalliero
La vita tolle in questo tuo dimino,
Nè paesan vi passa nè straniero
Ch' andar non faccia il crudo a morte chino,
Et giunto a pena un mi' fratell' ha ucciso
Che disceso parea dal paradiso. »

60. Astolpho il duca generoso e ardito,
Enteso ciò che ha il cavallier parlato,
Non mutato di cor, non sbigotito
D'animo, disse: « Il ciel t'ha qui mandato

A ciò che tu mi mostri il camin trito
Et sia da me quel ladro castigato;
Secondo l'opra sua, secondo il merto
Del tutto purgarollo, te ne acerto.

61. Ma tu da quel viltà sei tanto offeso
Che mostri pur buona presentia in l'arme
A non haver il tuo fratel diffeso.
Pur, poichè non l'hai fato, là menarme
Non ti ri[n]cresca, che da me fia preso
Quel fellon, se tu il luogo v[u]oi mostrarme.
I' ti farò veder cosa che mai
Con gli ochi forsi ancor vista non hai. »

[F° 44 r°] 62. Al duca disse il cavallier errante:
« Tu debbi haver qualche peccato antico,
Tu non hai visto in faccia anco il gigante
Nè debbi di vittorie esser amico,
O non ha' enteso nominar Gorante,
Nè sai la forza del suo braccio oblico:
A qualunque egli mira fiso in faccia,
Intorno al cor il sangue se le aghiaccia.

63. Se tu fusti colui che già il quartiero
Tolse ad Almonte o quel che di Mambrino
Porta il degno elmo, lo tuo cor altiero
Non suffriria mirar il Saracino
In faccia, non tremase di legiero,
Come al vento un virgulto tenerino:
Di lui visto non fu più altiero unquanco
Che fa mirando altru' il cor venir manco. »

64. Il duca Astolpho a lui: « Hora conosco
Che sei nudrito di damme et cognigli;
Se l'intelletto al tutto non ho losco,
A me non si convengon toi consigli.
Ben forsi il tuo veder è tanto fosco
Ch' al ver giuditio punto non ti apigli.
Rinaldo stimo poco et meno Orlando
Finchè non manca la mia lancia e il brando.

65. Mi son trovato in ver con ambi loro,
Lor ambi ad una et io ad un altra parte;
Solo sudar gli ho fatti ove l'aloro
Si pon per gloria alli scrittor di carte.

Se quivi fusser ambi dui coloro,
La sperientia ti farei con arte
Ch' oggi nel mondo non è cavalliero
Simile a me, se ben non ho il quartiero.

66. Ho già vinto Gradasso et il re Carlo
Con li soi palladini ho liberato
Di prigionia, che già volea menarlo
Seco in trionfo al carro incatenato;
Nè mai altro il possette liberarlo,
Se non io sol, ch' in Francia era egli andato
Per haver il destrier ch' io cavalco hora;
Fu di Rinaldo et guadagnailo alhora.

[F°44 v°] 67. Sì che ensegnami il luogo et poi ti torna,
Se tu non v[u]oi veder l'aspra contesa;
Ma, se brami veder persona adorna
Unqua di gloria per famosa impresa,
Tu meco restarai, che chi soggiorna
Attendendo virtù mai non le pesa,
Che benchè sia la sua radice amara,
È dolce il frutto et cosa al mondo cara. »

68. Aleramo rispose, che fu detto
Così quel cavallier, al sir Englese:
Se, com' al dir, ne l'armi sì perfetto
Sarai, dubio non ho che le mie imprese
Di certo havranno generoso effetto
Et vettoria otterrai di tai contese.
Però, se teco dovess'io morire,
Ad insegnarti il luogo i' vuo' venire.

69. Benchè mi duolga un cavallier
Debbia morir per man d'un ladron tale. »
Cui disse Astolfo dimostrando sdegno:
« So che di te più che di me ti cale,
Ma non guastar, ti priego, il mio dissegno,
Che so che tu vedrai un opra quale
Forsi non speri di veder giamai.
Andian, se star non vuoi, tornar potrai.

70. Non ti pensar ch' io cerchi per paura
In tal impresa la tua compagnia,
Perchè la lancia mia tanto è sicura,
Tanto è sicura questa spada mia

Che d'altro aiuto che del mio non cura
Quella nè questa, et non ti fo bugia,
Che, s' io potessi andar giù ne l'inferno,
Cerbero ne trarei con onta et scherno. »

71. Et volto a una donzella, alla cui diede
Questi in governo l'armi, surridendo
Disse : « Dama gentil, per vostra fede
Arechatemi l'armi, ch'io comprendo
Ch'io venni quà sol di colui mercede
Che 'l tutto regge, a ciò che 'l monstro orrendo
Per mia man pera et liberi lo regno
Vostro con la mia forza et col mio ingegno. »

[F° 45 r°] 72. Venute l'armi, quelle il sir si veste
Con tanta ligiadria che dir nol posso.
Le donne, che per pria parevan meste,
Hor liete stanno et da lor petti scosso
Hanno il timor et tutte fansi preste
A speme et a baldanza. Astolpho un grosso
Non stima il mondo ch' ha destrier et lancia
De la qual non è par de' Indi alla Francia.

73. Se vi ramenta ben, signor mio caro,
In la selva d'Ardenna il pro Rinaldo
Lasciai col mostro [con] pensiero amaro,
Da Parigi partito havendo caldo
Il petto di suspir et senza paro
Ardendo, et, benchè fusse in amor saldo,
Fu pur mutato il suo sfrenato amore
Al fonte del famoso incantatore.

74. Baiardo era rimaso entro a Parigi;
Hor perso ha Rabican stando in prigione ;
Astolfo, che d'Orlando li vestigi
Cerca, ha il caval del figliuol[o d'Amone],
Che con Gradasso quietò i letigi
Ch' eran già nati sopra quel ronzone.
Così lo cavalcava a tutto passo
Chi per quello havea vento il re Gradasso.

75. Ma diverso dal Conte il camin tenne
Costui, però ch' Orlando per la Spagna
Andò verso il Cataio et questi venne
Di Francia in l'Ungaria per l'Alemagna,

Passò il Danubbio e ad Alexandria senne
Andò senza firmarsi per campagna ;
Lasciò la Thracia et Ponto et alla Thana
Giunse alfin nel bel regno di Sylvana.

76. Quella li diè il monil, come di sopra
Intendesti, signor, con molto amore,
Nè forsì mai più vista simil opra
Fu, o tanto egregia o di tanto valore.
Argia a Eriphyl el diè perch' ella scuopra
L'ascoso suo consorte, o grande errore!
In man poi venne, et non so come dire,
Di questa che lo diede al nobil sire.

[F° 45 v°]77. Ha quel caval ch' ogni vil cavalliero
Per sua bontà sol rende coragioso;
Ha la lancia ch' abatte ogni homo altiero,
Et chi la porta vien per lei famoso ;
Ha quel monil che fa ogni colpo fiero,
E chi il porta divien vittorioso
In ogni impresa fatta con ragione
Contra ogni ferro e ogni incantagione.

78. Fecelo già Volcano et servò il tempo
Nel qual effetto tale il ciel produce,
Bene ogni cosa fa chi la fa in tempo
Che 'l tempo è d'ogni cosa mastro et duce.
Già Tydeo il tenne in gran prezzo gran tempo,
Onde fra i forti già fu spechio et luce.
Ma tornar mi conviene a dir d'Orlando
Ch' io lasciai con la strega suspirando.

79. Se vi ricorda, dissivi ch' Alphegra
Sotto il bel falso nom di Fontedoro
Era comparsa con la vela negra
Nel bel lito Affricano, et come fuoro
A ragionar il conte et essa, ch' egra
La mente haveva sol pel suo Medoro,
Et con Orlando l'amicitia finge,
Et l'altrui caso per lo suo depinge.

80. Et, mentre ad ascoltarla intento è il conte,
Camina il palischermo et ei nol vede,
Ha tanto gli ochi agli ochi et alla fronte
Costu' di lei ch' ogn' altra cosa cede,

Et di lei guata sì le beltà conte
Che piú quelle di Angelica non crede.
Le navi, che di fronde erano nate,
Non vede ei piú ch' in fronde son tornate.

81. O grande forza delli incantamenti!
Un huon sì saggio, un huon si valoroso,
Tu, di consigli privi et d'argumenti
Et di fortezza un almo coraggioso!
Muovonsi in mar a furia quatro venti
Che 'l chiaro cielo rendon tenebroso
Et del mar alzan sì le turbate onde
Ch' ambo del palischermo empion le sponde.

[F° 46 r°] 82. Da un grave sonno quasi risvegliato
Parendo Orlando si rivolge al lito,
Ma già da quello è tanto lontanato
Che della terra non discerne il sito.
El vechio Egeo muggiar tutto turbato
Con roca voce fu dal sir odito,
Nè può negar con le sue forze pronte
Ch' ora timor non habia il fiero conte.

83. Et, rivolto a colei che quinci el trasse,
Turbato in faccia et bieca guardatura
Facendo, disse con parole basse:
« Dama, che di tua vita non hai cura,
L'armata ove è? dove tua nave stasse?
Quivi come possian vita sicura
Haver? » Mentre ciò dice, il mar se inalza
Et quinci et quindi il picciol legno isbalza.

84. Chiama sant' Herme, invoca san Dionigi
Il conte et tien la guancia laghrimosa;
Hor si augura le porte di Parigi
Et tutta via la faccia ha rugiadosa.
La mala donna, amica di letigi,
Di lui si ride et lieta si riposa.
S'adira il conte et scagliasele adosso
Per pestarle la carne et franger l'osso.

85. Poi si ritien quel animo gentile
Da quel pensier, da quella frenesia,
Dicendo in se: « Gli è cosa troppo vile
Cometter tal error, far tal follia;

Bruttar le mani in sangue feminile
Vi[e]n da viltade, vien da scortesia. »
Ma lascian loro et torniamo a Rinaldo
Che di crudel disdegno il petto ha caldo.

86. Che, poich' egli hebbe occisa la chimiera,
Intrò in la selva inhospita et men colta,
Essendo giunto il giorno a l'atra sera
Cui già sua luce il sol havea ritolta ;
Et, perchè il destrier anche truovar spera,
Dove sente un rumore, il sir si volta,
Et, rivoltato, vede un gran leon[e]
Diffendersi a fatica da un griffone.

[F° 46v°]87. Là se tirando il paladino mira
Tenendo ancor la spada in man sanguigna,
Et d'intorno al leone il griffon gira,
E quel si volge et i denti digrigna
Et talhor con la zampa a l'augel tira
Per pettinarlo a guisa di matrigna,
Ch' ora si lieva a vuolo un gran pezzo alto
Et hor calando in giù fa nuovo asalto.

88. Quando atteso hebbe un pezzo il sir Rinaldo
Delle due bestie ardite il lungo schermo,
Havendo il petto d' ira et sdegno caldo
Nè possendo per rabia star più fermo
Da quelle fiere Rabican di saldo,
Occiso esser pensossi come infermo
Che per acuta febre e infrenesito
Vuol che sia il grifo pria da lui punito.

89. Et pensa, poichè quello haverà morto,
Occider con sua mano ancho il leone.
Onde si mette in su l'aviso accorto
Che s'alzi prima et poi cali il griffone,
E vendicar il bon destrier a torto
O che sia, o che non sia pur di ragione,
Nel cor per quel cavallo ha tanto sdegno
Che l' ira sua non truova alcun ritegno.

90. Et nel calar che fa il griffone a terra
Vibra la spada il generoso sire,
E in mezzo il petto con furror l'afferra
In modo che non può più al ciel salire

Che 'l gozzo passa et l'animal atterra,
Nè coi gran vanni le giovó il schermire.
El leon, che si vedde da quel sciolto,
Subito al cavallier si fu rivolto,

91. O per ringratiarlo, ancora o forse
Per meraviglia, o pur sdegno et ira
Che 'l cavallier non chiesto lo soccorse.
Onde Rinaldo a quel tanto s'adira
Che con la spada furibonda torse
Verso il leone et sovra el capo tira
D'un gran fendente a quel veloce et ratto,
Ma per la furia colseli di piatto.

[F° 47 r°] 92. Pur fu il colpo sì crudo et sì scortese
Che venne da l'altiero et forte braccio,
Che come morto in terra si distese
Il misero leone, et fuor d' impaccio
Il sir di Montalbano esser si crese
Di queste bestie uscito. Hor di lui taccio
Però ch' Astolpho vuol dichi di lui
Nè più lo lasci per seguir altrui.

93. Io l'haveva lasciato nel giardino
Armarsi et col monil che quella fata
Dato gli haveva a ciò di suo dimino
Egli scacciasse la bestia incantata.
Armato che fu il vago palladino,
Salse al destrier et fe una maneggiata
Con quel cavallo ch' era unico al mondo,
Se si può dir, et dal ciel al profondo.

94. Ad Astolpho Aleramo tai parole
Disse: « O signor, andian fin alla fonte.
Ti condurò pria che tramonti il sole,
Et, se vedrai Gorante nella fronte,
So che ti scordaran le ciancie et fole
Et l'elmo di Mambrino et quel d'Almonte,
Nè ti trarà di mano di Gorante
S'anco in te fusse il spirto d'Agolante. »

95. Così dicendo Aleramo fu mosso
Inanzi et lui seguiva il duca Astolpho,
Qual in la faccia diventò più rosso
Che non fu mai cotal di fuoco un golfo

Per ira a che parlando l'ha commos[s]o.
Colui, che è acceso più che Etna il zolfo,
Se le invia dietro, cui così Aleramo
Diceva laghrimoso in vista et gramo :

96. « Signor, quel huom crudel una cappanna
Ha fatta presso al fonte fresco et chiaro,
Ove ciascun che quindi ariva inganna
Col dar ricetto et col dormir amaro.
Un letto ha di dua braccia et d'una spanna
El traditor (o caso crudo et raro !),
Stende in sul letto della trista stanza
Et taglia tutto quel che fuori avanza ;

[F° 47 v°] 97. Et, se per sorte alcun fusse più corto
Del letticiuol, li lega il capo a un legno,
Pei piedi il tira fin tanto che morto
Vi resti poi o che pur gionghi al segno ;
Et se uno fusse in su quel letto sorto
Lungo quanto esser basta a tal disegno,
Sel trangugia il gigante così vivo,
Tal ch' ivi alcun non è di morte privo. »

98. Stava amirato il gentil duca Englese
Di tanta crudeltà d'un corpo humano,
Et cavalcando il petto se le accese
Contra il gigante d'animo inhumano,
Ma desioso in queste crude imprese
Seco ratto trovarsi a mano a mano
Priega il compagno che cavalchi in fretta
Nanzi che 'l sol ne l'Occean si metta.

99. Era il gigante, quando i cavallieri
Giunsero, dentro la crudel cappanna
Forsi a dormir o, pur, sovra pensieri
Di riempersi la bramosa canna ;
Or, giunti donque i nobili guerrieri,
Astolfo il corno suo sonar si affanna.
Gorante quello enteso uscì di fuore
Con gli ochi accesi di superbo orrore.

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Aubertin (**Ch.**). — La versification française et ses nouveaux théoriciens. Les règles classiques et les libertés modernes. — *Paris*, *Belin*, 1898, *in*-12°, [328 *p.*]

« Depuis vingt ans on a publié, sur la versification française, un assez grand nombre d'excellents travaux, qui ont singulièrement renouvelé, agrandi et relevé une matière si souvent traitée. La plupart, il est vrai, se sont limités à quelques points particuliers du sujet ; mais en renonçant à s'étendre, ils se sont assuré le mérite d'un savoir plus original et plus précis. La science nouvelle a produit un double résultat : elle a mis en évidence les lacunes des anciens traités, tout en fournissant le moyen de réparer cette insuffisance. »

Ainsi s'exprime M. Aubertin au début de son livre, et ce qu'il dit est parfaitement exact : on a beaucoup écrit sur le vers français depuis l'ouvrage de Quicherat et presque toutes les publications parues contiennent de bonnes ou d'excellentes parties, mais aussi presque chacune d'elles renferme un nombre plus ou moins considérable d'erreurs. Le moment pouvait paraître venu de donner un traité complet de versification française où l'on réunirait tout ce qu'il i a de bon dans les travaux antérieurs, en leur laissant pour compte ce qu'ils présentent de mauvais. Un triage, puis une sintèse : tel était le programme. C'est bien ce qu'a compris et tenté M. Aubertin ; mais on ne saurait dire qu'il ait entièrement réussi : il a un peu noyé l'essentiel dans des détails trop nombreux et il a parfois accueilli des idées fausses ou des téories erronées. Néanmoins son petit volume, écrit dans une langue élégante et claire, est fort recommandable, à peu près complet et bien au courant. Quelques retouches, la refonte d'un chapitre ou deux, en feront dans une seconde édition un excellent manuel qui pourra dispenser, sauf pour les recherches spéciales, de tous autres livres sur la question.

Nous donnerons ici quelques-unes des remarques que cette publication nous a suggérées sur trois points principaux, la rime, l'armonie, les moyens d'expression[1].

Le chapitre de la *rime*, avec quelques idées un peu plus précises,

[1] P. 47, l. 2, lire « consonne d'appui » ; — p. 200, l. 17, lire « Ariane, hélas !..... » et note 2, lire «Ariane, ma sœur,... » ; — p. 281, l. 11 du bas, lire « *coulent* ».

aurait pu être exposé plus brièvement. Il i a toujours avantage à être court quand ce n'est pas au préjudice de la clarté et de l'exactitude. Tout ce qui concerne la rime peut se ramener à quelques points : 1° il faut rimer pour l'oreille et non pour l'œil ; Voltaire le proclamait déjà et personne ne saurait plus le contester aujourdui ; 2° la première condition pour que deux mots puissent rimer ensemble, c'est que leurs voyelles toniques soient omofones, soient *la même voyelle : trône* ne rime pas avec *couronne* ; l'exemple des grands poètes auquel M. Aubertin est toujours tenté de se ranger en dernière analise dans les cas qui lui paraissent douteux, n'est souvent qu'un exemple d'erreur et ne saurait faire autorité. Il n'i a pas de gens peut-être qui soient plus moutonniers que les poètes, sans en exclure les décadents qui se targuent des audaces les plus scandaleuses ; 3° cette condition ne suffit pas : *verre d'eau* ne rime pas avec *tombeau*, ni *pain* avec *main* ; ce ne sont là que des assonances, qui ne doivent être tolérées dans les poèmes rimés que lorsque les vers riment deux à deux ; 4° deux mots ne *riment* ensemble, à proprement parler, que s'ils présentent l'omofonie non seulement de la voyelle tonique mais encore de toutes les consonnes *prononcées* qui suivent cette voyelle, ou, si cette voyelle est finale, de la consonne qui la précède. Ainsi *tenir* rime avec *partir*, *banni* avec *fini*, *moi* avec *loi* (la rime est constituée par la sillabe *wa*), et même *Danaé* avec *Cloé* ; dans ce dernier exemple la consonne qui précède la voyelle tonique ne s'écrit pas, mais elle existe : c'est une sorte de souffle analogue à l'esprit doux des Grecs ; 5° qu'est-ce maintenant qu'une rime riche ? c'est toute rime qui présente l'omofonie d'un élément de plus que ceux que nous avons signalés comme indispensables dans les exemples précédents. On lit partout que la rime riche est constituée par l'omofonie de la consonne d'appui, c'est-à-dire de la consonne qui précède la voyelle tonique ; c'est une erreur : *banni* et *fini* ne riment pas richement, car on ne peut s'appeler riche si l'on ne possède que l'indispensable. *Bannir* et *finir*, *parti* et *sorti*, *voir* et *soir* (c'est-à-dire-*war*), *Danaé* et *Pasifaé* sont des rimes riches ; 6° parmi les consonnes venant après la voyelle tonique nous n'avons parlé que de celles qui *se prononcent* ; il faut dire un mot de celles qui s'écrivent sans se prononcer. Doit-on tenir compte de ces dernières en quelque façon ? En principe, *non*. C'est Clair Tisseur, si nous ne nous trompons, qui le premier l'a dit bien nettement ; *étranger* rime parfaitement avec *changé*, *changés*, *remords* avec *mort*, *cor*, *lord*, etc. Voici une raison qui le montrera avec toute l'évidence désirable : il suffirait que l'on simplifât un peu notre ortografe (ce qui sans doute ne tardera guère, car l'ortografe frauçaise s'est toujours modifiée deux ou trois fois par siècle) pour que toutes les proibitions ineptes fondées sur les consonnes finales qui ne se prononcent pas, aillent en bloc

rejoindre leurs inventeurs. Il i a pourtant lieu de distinguer entre les consonnes finales qui ne se prononcent jamais, quelle que soit la position et le rôle sintaxique du mot, et celles qui peuvent se faire entendre, si le mot qui les possède est étroitement uni à ce qui suit, comme il arrive fréquemment dans les petits vers et dans certains cas d'enjambement que M. Becq de Fouquières a signalés. En considération de ces cas, le même auteur pense qu'on ne doit pas faire rimer un mot qui se termine par une consonne susceptible de se prononcer avec un mot terminé par une voyelle ou par une consonne ne se prononçant pas. La conclusion dépasse les prémisses ; le téoricien aurait gardé la juste mesure s'il avait dit que lorsqu'un mot terminé par une consonne qui ne se prononce pas à la pause est lié de telle sorte avec le mot suivant qu'elle doive se prononcer, il ne peut rimer qu'avec un mot terminé par la même consonne se prononçant. Cette règle est évidemment justifiée : faute d'i obéir le versificateur tomberait dans le cas de *Brutus* qui ne rime pas avec *vertus*, de *Patmos* qui ne rime pas avec *mots*, malgré l'autorité de nos plus grands poètes ; 7° enfin il i a la question de l'alternance des rimes masculines et féminines. Elle est encore aujourdui absolument neuve et nous la réservons, faute de place, pour d'autres circonstances.

Dans son introduction M. Aubertin signale les principaux ouvrages parus sur le vers français depuis celui de Quicherat. L'appréciation dont il les accompagne est généralement juste. Il donne aux deux excellents livres de MM. Tobler et Becq de Fouquières la place qu'ils méritent ; mais il ne mentionne pas les « Modestes observations sur l'art de versifier » de *Clair Tisseur*, livre dont nous ferons suffisamment l'éloge en disant qu'après les deux précédents il se laisse encore lire avec profit. M. Aubertin n'en a certainement pas eu connaissance, et il a mis à sa place dans son istorique la tèse de M. Combarieu, *Les rapports de la musique et de la poésie*, qui ne devrait pas figurer là. C'est peut-être un travail fort intéressant pour ce qui concerne la musique, mais la partie qui touche à la poésie n'est qu'une œuvre de polémique sans valeur. Vouloir montrer que la poésie et la musique sont deux arts différents est une entreprise de la même utilité que celle qui consisterait à établir à grand renfort d'arguments que la peinture et la sculpture ne sont pas le même art, que la fisique et la chimie ne sont pas la même science ; qui le conteste ? D'ailleurs les arguments employés par M. Combarieu n'ont démontré qu'une chose, c'est que l'auteur ne comprend ni les vers ni la poésie française. M. Aubertin a subi l'influence du livre de M. Combarieu pour son avant-dernier chapitre « Les qualités mélodiques du vers français. La question de l'assonance et de l'allitération », et il en résulte que cette partie est à refaire.

Pour l'armonie du vers français il faut, parait-il, en revenir à la règle de Boileau :

Fuyez des mauvais sons le concours odieux.

Le précepte n'est pas compromettant ; mais d'après le commentaire qu'on en fait, il signifie qu'il faut éviter la répétition trop marquée des mêmes sons (consonnes ou voyelles). Voici pourtant des vers qui sont universellement reconnus pour très armonieux et qui dérogent absolument à ce principe :

Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle.
(V. Hugo).

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encore sur tes os décharnés ?
(A. de Musset).

Sur la plage sonore où la mer de Sorrente
Déroule ses flots bleus au pied de l'oranger.
(A. de Lamartine.)

Tout m'afflige et me nuit et conspire à me nuire.
(Racine, *Phèdre*.)

Mes baisers sont légers comme des éphémères
Qui caressent le soir les grands lacs transparents
(C. Baudelaire.)

Les fontaines chantaient : Que disaient les fontaines ?
Les chênes murmuraient. Que murmuraient les chênes ?
(V. Hugo, *Contemplations*).

Ariane, ma sœur, de quel amour blessée,
Vous mourutes aux bords où vous futes laissée.
(Racine).

(Dans ce dernier les quatre premières voyelles du premier émistiche sont reproduites par les quatre premières voyelles du second). Il résulte de ces exemples qu'il est parfaitement inutile d'éviter la répétition des mêmes sons pour faire des vers armonieux.

Ce n'est pas non plus le ritme qui rend les vers armonieux, puisque parmi les vers ritmés de la même manière, les uns le sont et les autres point ; inutile de citer des exemples.

Ce n'est pas non plus l'idée exprimée, puisque des vers qui n'en expriment aucune peuvent être délicieusement armonieux ; tel celui-ci d'A. de Musset qui ne contient guère que des noms propres avec leurs épitètes :

Voici la verte Eçosse et la brune Italie,

C'est donc autre chose que tout cela qui constitue l'armonie du vers français.

Autre question : que faut-il penser des répétitions de sons (assonances, allitérations) destinées à peindre l'idée exprimée ? M. Combarieu déclare qu'elles appartiennent en propre aux langues primitives, qu'elles sont une marque de barbarie et que dans une langue et une littérature comme les nôtres elles ne peuvent être considérées que comme des cacofonies maleureuses et des puérilités. Sans doute les allitérations d'Ennius sont en général peu artistiques et quelques-unes seraient peut-être déplacées ailleurs que dans une littérature qui débute. Celles-ci de Verlaine décrivant une belle femme ne produisent qu'une orrible cacofonie :

Ton cher corps rare, harmonieux...

Cet autre vers de l'école décadente :

Une *suprême opale*, *opaline* et *pâlie*....

n'est que puéril. Mais là n'est pas la question ; il s'agit des répétitions et rappels de sons dont nos plus grands poètes, nos artistes les plus raffinés ont discrètement émaillé leurs meilleures pièces. On ne peut pas juger une téorie sur quelques exemples détestables choisis arbitrairement; il faut avant de se prononcer prendre les plus belles pages de nos poètes et les passer au crible pour voir si elles laisseront quelque chose en faveur de telle ou telle opinion.

Nous citerons quelques exemples, pris entre mille, sur deux points seulement.

Voici tout d'abord trois passages empruntés à trois de ceux de nos poètes du XVIIe siècle que l'on considère généralement comme les plus grands ; les situations sont analogues : ce sont des personnages en proie à la douleur qui parlent avec des larmes dans la voix. On i remarquera, *sans entrer dans le détail*, de nombreuses répétitions de *p*, de *b*, de *v*, d'*f* et d'*m*, c'est-à-dire de consonnes pour la prononciation desquelles les lèvres jouent le principal rôle :

. . . . Et lui dit en pleurant :
Dispensez-moi, je vous supplie ;
Tous plaisirs pour moi sont perdus.
J'aimais un fils plus que ma vie :
Je n'ai que lui : que dis-je, hélas ! je ne l'ai plus !
On me l'a dérobé, plaignez mon infortune.
(La Fontaine, IX, I).

Hélas ! il mourra donc. Il n'a pour sa défense
Que les pleurs de sa mère et que son innocence,

Et peut-être, après tout, en l'état où je suis,
Sa mort avancera la fin de mes ennuis.
Je prolongeais pour lui ma vie et ma misère ;
Mais enfin sur ses pas j'irai revoir son père.

(RACINE, *Andromaque*).

Mon père, au nom du ciel qui connaît ma douleur ;
Et par tout ce qui peut émouvoir votre cœur,
Relâchez-vous un peu des droits de la naissance
Et dispensez mes vœux de cette obéissance.
Ne me réduisez point, par cette dure loi,
Jusqu'à me plaindre au ciel de ce que je vous doi ;
Et cette vie, hélas ! que vous m'avez donnée,
Ne me la rendez pas, mon père, infortunée.
Si, contre un doux espoir que j'avais pu former,
Vous me défendez d'être à ce que j'ose aimer,
Au moins, par vos bontés qu'à vos genoux j'implore,
Sauvez-moi du tourment d'être à ce que j'abhorre ;
Et ne me portez point à quelque désespoir,
En vous servant sur moi de tout votre pouvoir.

(MOLIÈRE, *Tartuffe*).

Après les consonnes, passons aux voyelles ; nous emprunterons aux poètes de ce siècle trois morceaux où il est question d'êtres légers, petits, mignons et où la voyelle de toutes les rimes est *e* (ouvert ou fermé, oral ou nasal), avec de nombreux rappels dans l'intérieur des vers. Ces morceaux sont d'autant plus caractéristiques que les poètes soigneux cherchent en général à varier le plus possible les rimes qui se suivent :

Je suis l'enfant de l'air, un sylphe, moins qu'un rêve,
Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève,
L'hôte du clair foyer durant les nuits d'hiver,
L'esprit que la lumière à la rosée enlève,
Diaphane habitant de l'invisible éther.

(HUGO, *Le Sylphe*).

Ici gît, étranger, la verte sauterelle
Que durant deux saisons nourrit la jeune Hellé,
Et dont l'aile vibrant sous le pied dentelé
Bruissait dans le pin, le cytise ou l'airelle.

Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle,
La muse des guérets, des sillons et du blé ;

De peur que son léger sommeil ne soit troublé,
Ah ! passe vite, ami, ne pèse point sur elle.
(HEREDIA, *Épigramme funéraire*).

Quand la demoiselle dorée
S'envole au départ des hivers,
Souvent sa robe diaprée,
Souvent son aile est déchirée
Aux mille dards des buissons verts.

Ainsi, jeunesse vive et frêle,
Qui t'égarant de tous côtés,
Voles où ton instinct t'appelle,
Souvent tu déchires ton aile
Aux épines des voluptés.
(HUGO, *La demoiselle*).

Ces exemples, par leur étendue, écartent l'ipotèse d'un asard et sont démonstratifs ; ils prouvent au moins que la question existe.

C'est d'ailleurs l'opinion des gens compétents ; Théophile Gautier, qui s'i connaissait, pour ne pas rappeler d'autre autorité, a dit dans son étude sur Baudelaire, en parlant des répétitions de sons destinées à produire un certain effet : « Ce sont ces détails qui rendent les vers bons ou mauvais et font qu'on est ou qu'on n'est pas poète ».

M. Becq de Fouquières, dans son *Traité général*, a consacré deux chapitres à ces questions ; il les a remplis d'observations extrêmement judicieuses, mais maleureusement elles sont entremêlées d'erreurs et de subtilités, et le tout est mal présenté ; en sorte que pour comprendre, il est nécessaire d'en savoir plus long que l'auteur n'en dit et de voir au delà. Ce sont des remarques isolées, qu'aucun principe général ne réunit et qui parfois semblent se contredire. Il aurait fallu entrer dans de plus longs développements et partir de notions sur la nature et la valeur des sons que M. Becq de Fouquières ignorait sans doute.

Aussi, à part MM. Le Goffic et Thieulin, à qui les dimensions de leur *Traité* interdisaient de s'étendre sur la question, s'est-on généralement élevé contre les idées que l'auteur a exprimées à ce sujet. M. Combarieu l'a fait avec violence. Voici sa manière d'argumenter ; il cite des vers « où l'allitération de l'*m* est associée à l'expression de l'énergie, de la terreur, de la vengeance, de la souffrance », d'autres où « les sifflantes sont associées à l'expression des idées les plus opposées : honte, fierté, menace, prière, estime, mépris, chaleur, froideur, colère, pitié, bruit, silence, mouvement, repos ». Il en conclut

que si un même fonème peut exprimer des idées si différentes les unes des autres, c'est qu'en réalité il n'exprime rien du tout, et que c'est nous qui lui attribuons un pouvoir qu'il n'a pas. Il oublie qu'il a dit lui-même, p. 51 : « Le même cri peut exprimer la peur, la colère, la surprise, le désespoir, la haine... Le même soupir peut être celui d'un malheureux vaincu par la douleur, d'un épicurien abîmé dans la volupté, d'un saint en extase, d'un fou, d'un malade qui renaît à l'espérance, d'un agonisant... » Ne serait-ce pas que le nombre des nuances d'idées à exprimer est illimité, tandis que celui des moyens d'expression est extrêmement restreint ? Est-ce qu'un peintre qui aura peint la Méditerranée en bleu n'aura plus le droit de se servir de la même couleur pour un ciel ? « L'or est jaune, disait Diderot, la soie est jaune, le souci est jaune, la bile est jaune, la lumière est jaune, la paille est jaune... ». M. Combarieu nous répondrait certainement que la peinture n'est pas la poésie, ce que nous ne saurions contester, et il ajouterait avec M. Aubertin : « Se figure-t-on un génie inspiré, une âme saisie d'émotion et d'enthousiasme, débordant de passion et d'éloquence, qui se consumerait, dans ce labeur philologique, à peser la valeur propre ou combinée des dentales, des gutturales et des sifflantes, à concerter, aux endroits sublimes ou pathétiques, des échos de voyelles et des rappels de sonorités ? » ; ce qui signifie en définitive que le poète ne soigne la forme que lorsqu'il n'a rien à dire, et l'on ne voit pas pourquoi, lorsqu'il déborde d'idées, il prend la peine de rimer, de césurer, de versifier, au lieu d'écrire tout bonnement en prose.

Avec une telle téorie on est obligé de proclamer que ce vers de Racine :

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes

est le plus mauvais que ce poète ait jamais fait (Clair Tisseur, p. 268), et l'on concentre toute son admiration sur celui-ci de La Fontaine :

L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours.

(Combarieu, p. 372). Nous ne pensons pas que quelqu'un puisse admirer plus que nous et placer plus aut le génie de La Fontaine ; mais il faut bien reconnaître que dans ce vers « d'un art merveilleux », en laissant de côté le premier émistiche qui est très discutable, le second n'est qu'une cheville banale et mal venue, appelée par la rime du vers suivant :

Ma commère la carpe y faisait mille tours.

Cela me remet en mémoire telle page où M. Brunetière, après avoir étalé tout son mépris sur le *Don Juan* de Musset, rassemble toute son admiration sur la strofe suivante de Lamartine :

Ton cou, penché sur l'épaule,
Tombe sous son doux fardeau,
Comme les branches du saule,
Sous le poids d'un passereau.

Or, en toute impartialité, on ne peut guère trouver de remarquable dans cette strofe que le second vers, qui est mal pensé, mal écrit, mal ritmé, saccadé, sifflant, disgracieux, désagréable, l'un des pires en un mot qu'ait commis Lamartine. Que l'on en rapproche pour l'expression d'une idée analogue, moins la comparaison, différents passages dans « Une soirée perdue » d'A. de Musset.

M. Combarieu reconnait pourtant l'existence d'un moyen d'expression, le ritme, et il cite un vers latin bien connu :

Qadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

où « cinq dactyles qui précipitent le mouvement du vers peignent le galop d'une troupe de cavaliers ». Pourquoi prendre son exemple, alors qu'il n'en manque pas en français, dans une langue morte, dont « nous ne connaissons pas avec exactitude, dit-il, la prononciation », et dont nous ignorons, pourrait-il ajouter, comment se lisaient les vers? Quoi qu'il en soit, nous lui répondrons par le genre d'arguments qu'il préfère : est-ce que le trentième vers des Géorgiques, qui est ritmé de la même manière, peint le galop d'une troupe de cavaliers :

Numina sola colant, tibi seruiat ultima Thule?

En réalité le ritme joue un rôle considérable dans la valeur expressive de ce vers, mais celui des allitérations, que M. Combarieu n'i a pas vu, n'est pas moindre.

Ailleurs, p. 263, M. Combarieu, toujours à propos du ritme, signale des effets dus à la suppression du temps marqué à la 6e syllabe dans les vers de 12. Ses observations n'ont rien d'entousiasmant, mais ce qui est remarquable c'est qu'elles sont bien dans la métode qu'il critique chez les autres; elles vont même au-delà. Ainsi cette suppression donne l'impression 1° de la grandeur; 2° de coups de hache taillant un rocher à pic; 3° de la continuité; 4° de la force triomfante; 5° d'une adérence étroite; 6° de l'abandon, de la nonchalance; 7° d'un ensemble qui se détend et se disloque.

Voilà quelques points sur lesquels nous avons cru devoir attirer l'attention de M. Aubertin; nous n'avons plus qu'à souaiter que son livre s'épuise vite, comme il le mérite, pour qu'il nous en donne promptement une autre édition, plus condensée et meilleure encore.

Maurice Grammont.

Guy (**H.**). — Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adan de le Hale.— *Paris*, *Hachette*, 1898, *in*-8°, [*LVIII*-605 *p.*].

Ce travail, très approfondi, renouvelle complètement un sujet qui, maintes fois effleuré, n'avait jamais été traité dans son ensemble. Non point que M. Guy ait eu la chance de mettre la main sur des documents d'archives lui permettant de fixer d'une manière indiscutable les principaux points de la vie de son héros. Mais il y a suppléé par d'ingénieuses déductions appuyées sur une érudition très sûre, et l'on peut considérer comme définitivement acquises les dates suivantes : pour le *Jeu de la Feuillée*, 1262 ; pour l'exil du poète, 1269 ; pour son retour à Arras, 1271-72 ; pour son voyage en Italie, 1283 ; pour sa mort, 1285-88. Mais le principal mérite de M. Guy n'est pas d'avoir fixé avec plus de rigueur les principales étapes de la vie du poète ; c'est surtout d'avoir fait revivre, grâce à une multiplicité de détails qu'ont seules pu lui fournir des recherches aussi étendues que variées, les divers milieux où sa vie s'est écoulée: la confrérie littéraire du Puy, alors dans tout son éclat, la société bourgeoise, opulente et âpre au gain, dont la rapacité s'alliait pourtant à des goûts artistiques qui faisaient de quelques-uns de ses membres de véritables Mécènes; la cour de Robert d'Artois, où nous voyons le ménestrel (c'est évidemment le rôle qui y fut tenu par Adan) placé sur le même pied, au point de vue des émoluments, que le « trompeur », le « valet des nacaires », le jurisconsulte et le « physicien »; celle de Charles d'Anjou enfin, où le poète devait trouver, mais pour bien peu de temps, une place proportionnée à son talent. La seconde partie du livre de M. Guy, moins riche en renseignements nouveaux que la première, n'est pas moins intéressante : l'auteur y caractérise, avec une rare finesse de touche, les œuvres de son héros ; très sévère pour les œuvres lyriques, notamment pour les jeux-partis, M. Guy a étudié avec amour les œuvres dramatiques ; nous signalons comme particulièrement originaux les trois chapitres sur la *Feuillée*, où M. Guy montre que la célèbre pièce d'Adan est essentiellement une « revue », où l'élément satirique tient la plus grande place et dans laquelle il n'est aucun détail — si on en excepte le merveilleux — qui ne s'explique par des allusions à la réalité la plus actuelle et la plus positive.

M. Guy nous a déjà tant donné que nous serions mal venu à lui reprocher de n'avoir rien dit de la versification et de la musique chez Adan; cette étude, il nous en avertit lui-même, est « exclusivement biographique et littéraire » ; l'auteur y a déployé des qualités d'érudit et de lettré rarement associées, et qui permettent d'attendre de lui des travaux de la plus haute valeur.

*

Legré (Ludovic). — La botanique en Provence au XVIe siècle. Pierre Pena et Mathias de Lobel. — *Marseille, Imp. Barlatier*, 1899, *in*-8°. [VIII-263 *p.*].

Legré (Ludovic). — La botanique en Provence au XVIe siècle. Hugues de Solier. — *Marseille, Imp. Barlatier*, 1899, *in*-8°, [45 *p.*].

M. Legré nous a donné, il y a quelques années, une biographie de Théodore Aubanel qui a été le premier essai d'une histoire du Félibrige. Bien écrit, attrayant comme un roman, disant des personnages cités tout ce que l'on peut dire de personnes, pour la plupart, encore vivantes, son volume a obtenu le plus grand succès auprès des provençalistes. D'autres ouvrages ont paru depuis, plus spéciaux et plus documentés, il n'en est point qui aient fait oublier celui de M. L. ou même qui puissent dispenser de le lire celui qui s'intéresse aux débuts de la renaissance provençale.

En écrivant cette biographie, M. L. rendait un pieux hommage à la mémoire d'un ami. Durant sa vie, il avait été son confident journalier. Soit dans leurs rencontres, soit par lettres, Aubanel avait tenu M. L. au courant de ses projets, de ses travaux. Il ne lui laissa rien ignorer de ces aventures pleines de charme et d'imprévu qui semblent tirées de la vie d'un troubadour du XIIe siècle plutôt que de celle d'un poète du XIXe. Aussi, pour faire revivre cette figure si originale et si grande, M. L. n'a eu qu'à puiser dans sa correspondance et à illustrer les lettres d'Aubanel par les vers, les strophes ou les pièces qui se rapportaient aux passages importants.

M. L. ne s'est pas borné à nous fournir une excellente biographie de Théodore Aubanel, il a réimprimé *Li Fiho d'Avignoun*, [2] qui, primitivement, n'avaient été distribuées qu'à quelques amis privilégiés ; de plus, il promet de nous donner sans tarder un volume d'œuvres inédites du même poète. Tous ceux qui aiment la langue provençale la lisent, l'étudient ou l'écrivent, lui en seront reconnaissants.

Mais M. L. ne s'intéresse pas qu'à la Provence littéraire ; on peut dire que rien de ce qui touche à l'*empire du soleil* ne le laisse indifférent, et c'est à son amour profond de la terre natale que nous devons les deux livres annoncés en tête de ce compte rendu.

Pierre Pena et Mathias de Lobel ont écrit en collaboration le *Stirpium adversaria* l'un des plus renommés parmi les ouvrages de bota-

[1] Legré (Ludovic). — Le poète Théodore Aubanel. Récit d'un témoin de sa vie. — *Paris, Victor Lecoffre*, 1894, *in*-8°, [II-423 *p.*].

[2] Aubanel (Théodore). — Li Fiho d'Avignoun. — *Paris, Savine*, 1891, *in*-18, [IV- 375 *p.*].

nique du XVIe siècle. Par suite d'une étrange destinée, Pena qui semble avoir redigé à lui seul l'œuvre commune et fourni les apports les plus nombreux et les plus importants, a été, dans la suite, dépossédé peu à peu et son collaborateur considéré comme l'unique auteur. Avant d'étudier les herborisations des deux botanistes en Provence et en Languedoc, M. L. a voulu rendre justice à Pena en lui restituant ce qui lui appartenait. Et c'est avec un tel luxe d'arguments qu'il a plaidé sa cause que la question n'est plus douteuse.

Comme les deux botanistes fréquentèrent l'Université de Montpellier, le livre de M. L. forme, en même temps qu'une contribution à l'étude de la botanique en Provence, un intéressant chapitre de l'histoire de l'ancienne université montpelliéraine.

Pena et de Lobel n'étaient pas des Provençaux : le premier naquit à Narbonne, le second en Flandre ; Hugues de Solier, *Hugo Solerius*, au contraire, vint au monde en pleine Provence, à Saignon, près d'Apt ; il est sans aucun doute le doyen des « botanistes provençaux du XVIe siècle. »

M. L. relève chez Hugues de Solier un point très caractéristique : » l'intensité de son patriotisme provençal. Il a eu beau faire ses études » à Paris, voyager longtemps en France et en Italie, séjourner à » Lyon, s'établir à Grenoble, jamais il n'oublie et ne cesse de dire » qu'il est provençal. »

C'est probablement à ce culte pour sa province que nous devons de trouver dans les *Scolies* le nom provençal des plantes qui y sont énumérées à côté des noms grecs, latins, italiens et dauphinois. La plupart des termes provençaux se sont conservés tels quels, la forme de quelques autres a changé légèrement ; une comparaison entre ceux du XVIe siècle et ceux qui sont employés aujourd'hui donnerait certainement lieu à quelques remarques intéressantes.

Souhaitons, en terminant, que M. Legré ajoute prochainement de nouveaux volumes à ceux dont nous venons de parler. Ses études sur la *Botanique en Provence* seront aussi précieuses et aussi utiles aux historiens et aux philologues qu'aux botanographes. — H. T.

Lanchetas (D. Rufino). — Explicación del verbo castellano actual según los principios y el método de la gramática comparada e histórica. — *Madrid, Bailly-Baillière*, 1897, *in*-8°, [*XXVIII*-212 *p.*].

Tel est le titre de l'ouvrage qui nous est un de ces jours tombé entre les mains, titre alléchant s'il en fut. Nous avons bien vite ouvert ce livre pour voir si nous avions enfin une bonne exposition de la conjugaison espagnole, faite par un Espagnol, conformément aux

bonnes méthodes. Hélas! dès le prologue notre déception a été grande.

M. L. a, dans sa carrière déjà longue de professeur, mis en pratique tour à tour, c'est lui qui nous le dit, le système empirique en usage depuis saint Isidore et le système historique de Diez. Il a reconnu la supériorité de ce dernier, même au point de vue pratique, et il s'y est rallié. Mais on ne se défait pas sans doute facilement du vieil homme. En tous cas M. L., tel un néophyte, plein d'enthousiasme mais insuffisamment instruit, qui se mettrait trop tôt à prêcher sa foi nouvelle fait un sacrilège mélange des anciennes erreurs et des vérités aujourd'hui reconnues.

C'est ce que montrent surabondamment les vingt-huit pages de son prologue où, entr'autres choses, il expose la méthode de la grammaire comparée en général et formule les lois de la phonétique castillane.

Nous lui reprocherons d'abord de perdre son temps et son papier à nous répéter des vérités connues depuis Horace, pour ne pas remonter plus haut. Tout le monde sait, même les illettrés, que les langues se transforment. De plus les lecteurs d'un travail comme le sien doivent connaître déjà les principes généraux de la philologie romane. Il suffisait, en tous cas, de nous renvoyer à la grammaire de M. Meyer-Lübke. On ne doit pas nous les exposer de nouveau dans chaque étude particulière où on les applique. Tout ce qu'en dit notre auteur est d'ailleurs confus et erroné.

En second lieu, il écrit d'un style qui ne saurait convenir à un vrai disciple de Diez. La philologie romane a la prétention d'être une science et réclame une langue scientifique : simple, concise et exacte. Les grandes phrases sont bannies de ses dissertations ; les images, même justes, n'y sont guère à leur place : ici moins qu'ailleurs les comparaisons sont des raisons. Or M. L. écrit p. I et II : « *La lengua castellana no es como el volapuk o la taquigrafía, obra de la convención humana, ni tampoco es imposición producida por la conquista ; la lengua castellana, lo mismo que sus congéneres las demás lenguas neolatinas, es continuadora directa y nunca interrumpida de su progenitora la latina ; pero no es de ella una continuación servil, mecánica, rutinaria y estacionada, sino una continuación tal cual requieren las condiciones del verdadero progreso humano.* » Toutes les épithètes inutilement entassées dans cette phrase et les grands mots qu'elle renferme ne nous laissent dans l'esprit aucune idée bien nette. Que veut-dire le début? la langue castillane n'a pas été imposée par la conquête : elle est le développement ininterrompu de la langue latine? La langue latine est donc la langue primitive de l'Espagne? Que nous apprend la fin? Quelles sont ces « conditions du vrai progrès humain » ? Nous lisons encore p. VII : « *pretender en la historia evolutiva de una lengua líneas de demarcación tan precisas como existen entre el mar y las ro-*

cas en que se estrellan sus ondas, es lo mismo que pretender alcanzar el cielo con la mano. » Ces images seraient fausses et incohérentes où qu'elles se trouvent ; dans une étude philologique elles sont en plus déplacées. Nous pourrions prodiguer les exemples de ce genre, mais nous croyons ceux-ci suffisants. Nous avons d'ailleurs des reproches plus graves à faire à M. L. à propos de ses lois phonétiques.

Elles sont au nombre de trente et une, formulées sans distinction de voyelles ou de consonnes, d'atones ou de toniques, d'initiales, d'intérieures ou de finales. Elles sont bizarrement réparties en : 1° lois qui obéissent au principe du moindre effort, 2° lois qui obéissent au principe « de concordance phonétique et graphique, parce que le castillan montre une grande tendance à écrire comme il prononce », 3° lois de l'accent énergique ou lois de l'emphase. » M. L. s'est vaguement rappelé ici que l'accent jouait un rôle dans les transformations phonétiques.

Ces lois n'ont, d'ailleurs, rien de scientifique dans leur rédaction. Voici le texte de quelques-unes d'entre elles : p. XIX « 3ª. *Los sonidos representados por* ll, ñ, ch, *son compuestos de* l, n, c = z *y de la vocal* i *por segundo factor ; v. gr. :* mirabilia *y* maravilla, lievar *y* llevar, Hispania *y* España, anio *y* año, Sancio *y* Sancho, rancio *y* rancho. »

Ibid. « 7ª *La vocal átona* e, *ante las vocales fuertes* a, o, *se perdió con especialidad en los verbos : así* debeo *y* debeas *se convirtieron en* debo *y* debas, persuadeo *y* persuadeas *en* persuado *y* persuadas, moveo *y* moveas *en* muevo *y* muevas. » Voici une règle de phonétique uniquement fondée sur des formes verbales. M. L. ne sait donc pas que celles-ci doivent toujours être corroborées par des formes nominales, parce qu'elles peuvent être analogiques, comme c'est le cas pour ses exemples.

Ibid. « 8ª. *La vocal átona* i, *ante las vocales fuertes* a, o, *se perdió en muchos nombres y verbos ; v. gr. :* *malitia *y* malezia *en* maleza, pigritia *en* pereza, partio *y* partias *en* parto *y* partas, dormio *y* dormias *en* duermo *y* duermas. »

Et dire que M. L. se vante d'avoir rompu avec la méthode traditionnelle et empirique de saint Isidore ! Que pouvait-il donc faire de mieux lorsqu'il la pratiquait ? Et comment a-t-il pu lire Diez et Meyer-Lübke sans savoir ce que c'est que le jod et sans se douter que c'est au jod et toujours au jod qu'il a affaire dans ces trois lois 3, 7 et 8 ! Mais que dire des numéros 30 et 31, p. XXI :

« 30. *Ley de la alternativa fonética entre las vocales media* e *y la extrema* i, *reforzando ó debilitando la vocal de la raíz, según el mayor ó menor peso de la vocal ó vocales de la sílaba siguiente. Esta ley es infalible en los verbos á que se aplica. Yo la llamo de equilibrio fonético. Si la vocal de la raíz es la* e, *y en la sílaba siguiente se encuentran*

la a, *la* e, *la* o *y los diptongos* ie, io, *entonces en la raíz la* e *se convierte en* i ; *v. gr.:* pedir, pido, pidamos, pido, pidiera, piden ; *si en la sílaba siguiente hay una simple* i, *entonces la* e *de la raíz se conserva:* pedimos, pedía. »

« 31. *Ley de la alternativa fonética entre las vocales media* o *y la extrema correspondiente* u *en las mismas condiciones que en la regla* 30, *v. gr.:* morimos, muramos ; murió, morirá ; muriendo, moría. *Los fonetistas llaman á la* a *vocal de equilibrio entre la* i *que es la más aguda de las vocales, y la* u, *la más grave.* »

Nous savions qu'il y avait des voyelles longues ou brèves, fermées ou ouvertes, mais nous ignorions qu'il y en eût de lourdes ou de légères, et que la grammaire historique dût prendre des balances et faire des équilibres. Voilà pourtant où conduit en philologie l'abus des métaphores.

Que peut être l'étude du verbe faite avec de pareils procédés phonétiques? Il ne nous restait que juste l'envie de nous en rendre compte. Mais le premier paragraphe ne nous a pas laissé le courage d'aller plus loin. Il est intitulé : *Etimología de la palabra verbo.* M. L. remonte jusqu'à la racine arienne *var* et au suffixe également arien *dha* et suit racine et suffixe à travers toutes les langues : latine, grecque, gothiques, slaves, germaniques, sans oublier l'ombrien et le lithuanien. Il termine en nous apprenant que les Allemands appellent le verbe *Zeitwort.* M. L. n'a oublié que la question de l'origine du langage.

Mais il est vrai que la présente étude n'est qu'un extrait, un échantillon d'une grammaire complète, où ce problème est sans doute résolu. Nous lisons en effet p. XVI : «... *hace ya algunos meses tengo terminada una gramática completa de la lengua castellana y arreglada al mismo método y doctrina que esta monografiá, la cual ocupará cuatro volúmenes de regulares dimensiones... el éxito de esta obrita decidirá tal vez si algún día se ha de publicar en su totalidad ó fraccionada, ó si para siempre ha de quedar sepultada en el olvido.* »

Je crois que ce dernier sort lui est réservé. Mais M. L. aura néanmoins à se louer de sa mésaventure, si grâce à elle, il se pénètre bien de cette idée qu'avec la meilleure volonté du monde et le travail le plus assidu on n'arrive à rien sans une bonne méthode.

J. Ducamin.

CHRONIQUE

LE CONGRÈS DES SOCIÉTÉS SAVANTES A TOULOUSE

Le 37e *Congrès des Sociétés savantes* s'est tenu cette année à Toulouse du mardi 4 avril au samedi 8. C'est la première fois que ce Congrès a eu lieu en province. Le choix de Toulouse était des plus heureux et le succès obtenu l'a complètement justifié.

L'installation ne laissait rien à désirer. L'Hôtel d'Assezat [1], où sont

[1] Cet hôtel doit son nom au riche marchand qui le fit construire. « Pierre Assezat, dont le père était venu d'Espalion, en Rouergue, augmenta rapidement sa fortune. Capitoul une première fois en 1552, puis bientôt seigneur de Dussède, il s'empressa de manifester sa richesse et son rang élevé par l'érection de cette demeure, qui devait dépasser toutes celles de la belle et féconde renaissance toulousaine.

Il traite le 26 mars 1555, avec Jean Castanié dit Nycot, maître-maçon de Toulouse, pour la construction suivante, « les articles écrits et ordonnés par Me Nycolas Bachelier. »

Ces mots veulent dire sans doute que l'illustre architecte toulousain, auteur des plans, laissa la charge de l'entreprise à Jean Castagné. En trente mois, deux ailes et le portique furent construits. Mais sur ces entrefaites avait eu lieu le grand mouvement de la Réforme. Pierre Assézat avait pris parti pour elle avec une grande partie de la population. La guerre civile fut déchaînée partout. Finalement, le roi et les catholiques l'emportèrent. Assézat fut banni à perpétuité, privé de sa noblesse, et ses biens furent confisqués. Le 30 septembre 1572, il abjura et rentra en grâce après une série d'humiliations.

N'ayant plus sa grosse fortune, il ne put terminer son beau logis ; lui ou ses fils se bornèrent à établir un étage sur le portique, la porte d'entrée et le beau balcon qui court le long du mur de la maison voisine.

L'hôtel fut vendu, en 1661, au baron de Puymaurin, qui transforma l'intérieur au goût de son temps et détruisit les meneaux en croix des fenêtres. L'édifice s'est ainsi maintenu jusqu'à notre siècle. Les derniers propriétaires se virent obligés, à leur tour, d'en modifier les dispositions pour les nécessités d'une destination utilitaire et commerciale.

Des parties de l'œuvre de la Renaissance furent voilées, mais non détruites, très heureusement. Nos vieux hôtels, hélas! n'ont pas eu généralement cette chance.

M. Ozenne en fit l'acquisition avec l'intention d'y loger l'Académie des Jeux Floraux, dont il était l'un des mainteneurs, la Société de géographie qui l'intéressait tout particulièrement, et les autres compagnies savantes de Toulouse. Il l'a légué à cet effet à la ville, chargeant son légataire universel de veiller à l'exécution de ses volontés. »

logées la plupart des Sociétés savantes[1] de Toulouse, offrait aux congressistes ses salles spacieuses et presque toutes les sections y trouvèrent place.

[1] Voici la liste des Sociétés savantes de Toulouse dont les membres firent à leurs confrères étrangers l'accueil le plus affable et le plus chaleureux.

Toulouse possède une quinzaine d'Académies fermées et de Sociétés à nombre de membres illimités. Six, reconnues d'utilité publique par décret, sont logées à l'hôtel d'Assézat et de Clémence Isaure : en voici la liste :

Académie des Jeux Floraux. — Pas de président, mais un modérateur par trimestre. — Secrétaire perpétuel, M. le comte Fernand de Rességuier.

Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres. — Autorisée en 1729, lettres patentes de 1746, décret de 1807. — Président, M. le Dr Basset ; — secrétaire perpétuel, M. Ernest Roschach.

Société archéologique du Midi. — Fondée le 2 juin 1831, décret du 10 novembre 1850. Ses membres ont créé les musées de Toulouse. — Président, M. Jules de Lahondès ; — secrétaire général, M. Émile Cartailhac.

Société de médecine. — Fondée en 1801, décret de 1853. — Président, M. Frébault ; — secrétaire général, M. Saint-Ange.

Académie de législation. - Unique en Europe, fondée en 1851, décret de 1871 ; distribue les prix du ministre. — Président, M. Bauby ; — secrétaire perpétuel, M. Antonin Deloume.

Société de géographie. — Fondée en 1884, décret de 1896. — Président, M. Legoux ; — secrétaire général, M. Guenot.

En outre, les principales Sociétés sont :

Société d'agriculture de la Haute-Garonne, rue Saint-Antoine-du-T, 20. — Président, M. le Dr Audiguier ; — secrétaire général, M. Héron.

Société d'horticulture. — Fondée en 1853. — Président, M. le Dr Clos, correspondant de l'Institut ; — Secrétaire général, M. Neumann.

Société d'histoire naturelle, dont les membres ont créé le Musée d'histoire naturelle. — Président, M. Émile Cartailhac ; — Secrétaire général, le Dr Lamic. — Rue de Rémusat, 17.

Société photographique. — La première de province. — Président, M. l'ingénieur Jullian ; secrétaire général, M. Ch. Fabre. — Rue de la Colombette, 11.

Club Alpin français, section des Pyrénées centrales. — Président, M. Trutat ; — secrétaire, M. Alyre Martin.

Association pyrénéenne. — Fondée en 1888. — Publie la *Revue des Pyrénées ;* les dix premiers volumes sous la direction de M. le Dr Garrigou, fondateur de l'œuvre avec feu Julien Sacaze, aujourd'hui, sous la direction de M. le baron Desazars de Montgaillard.

Société régionale des architectes du Midi. Elle tient un Congrès annuel. — Président, M. B. Guitard ; — secrétaire principal, M. Curvale.

Les congressistes étaient venus fort nombreux et dans les diverses salles un public très attentif se pressait pour entendre les communications.

Parmi les personnes qui s'intéressent aux langues romanes nous remarquâmes : MM. Gaston Paris, de l'Académie française ; Omont, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale ; C. Chabaneau, secrétaire général de la *Société des langues romanes ;* Alfred Jeanroy, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse, directeur des *Annales du Midi ;* Antoine Benoist, recteur de l'Académie de Montpellier ; Perroud, recteur de l'Académie de Toulouse ; Maurice Grammont, président de la *Société des langues romanes ;* Paul Meyer, directeur de l'Ecole des Chartes ; E. Roschach, P. Dognon, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse ; Vigié, doyen de la Faculté de droit de Montpellier, membre de la *Société des langues romanes* ; Henri Duméril, professeur à la Faculté des lettres de Toulouse ; Salverda de Grave, professeur à l'Université de Leyde ; L. Vergner, de l'*Escolo moundino ;* baron Desazars, directeur de la *Revue des Pyrénées ;* Emile Bonnet, membre de la *Société des langues romanes ;* Chanoine Douais, vicaire général à Montpellier ; Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne ; Sabatier, doyen de la Faculté des sciences de Montpellier ; Jos. Berthelé, archiviste de l'Hérault, membre de la *Société des langues romanes ;* Malavialle, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier ; A. Crouzel, bibliothécaire de l'Université de Toulouse ; Rudolph Beer, bibliothécaire à la bibliothèque impériale de Vienne ; Auguste Vidal, chef de division à la Préfecture du Tarn ; Joulin, l'heureux fouilleur de Martres-Tolosane ; Baquié-Fonade, de l'*Escolo moundino ;* Emile Carthailac, Léon-G. Pélissier, vice-président de la *Société des langues romanes ;* André Sourelh, de l'*Escolo moundino ;* Dr Graciette et L. Vié, bibliothécaires à l'Université de Toulouse ; Anglade, membre de la *Société des langues romanes ;* Villepelet, archiviste de la Dordogne ; Antonin Cazelles, professeur au Lycée de Rodez ; Labande, bibliothécaire de la ville d'Avignon ; Leite de Vasconcellos, professeur à l'Université de Coïmbre ; Vignaux, archiviste de la ville de Toulouse, membre de la *Société*

Escolo moundino, relevant de la maintenance de Languedoc. — M. L. Vergne, capiscol ; — M. Bacquié-Fonade, secrétaire.

Union artistique de Toulouse. — Président, M. Louis Cazal. — Organise des expositions annuelles.

Cette énumération et les renseignements qui précèdent sur l'hôtel d'Assézat sont empruntés au petit volume préparé à l'occasion du Congrès, par M. Emile Cartailhac, sous le titre de *Notes sur Toulouse* et qui fut remis à chaque congressiste.

des langues romanes ; J.-F. COURT, de l'*Escolo moundino ;* Axel WALLENSKÖLD, professeur à l'Université d'Helsingfors, membre de la *Société des langues romanes ;* Edouard PRIVAT, archiviste paléographe ; J. DUCAMIN, secrétaire de rédaction des *Annales du Midi*, membre de la *Société des langues romanes ;* Alphonse BLANC, professeur au collège de Cette, membre de la *Société des langues romanes* ; L. CONSTANS, professeur à l'Université d'Aix, membre de la *Société des langues romanes* ; Henri TEULIÉ, secrétaire-adjoint de la *Société des langues romanes*, etc., etc...

Nous ne pouvons rendre compte des fêtes, banquets, réceptions, vins d'honneur qui remplirent le programme de ce Congrès, nous devons nous contenter de reproduire le résumé des communications qui entrent dans le cadre de cette *Revue.*

SECTION D'HISTOIRE ET DE PHILOLOGIE

Séance du mardi 4 avril, après-midi.

Présidence de M. Gaston PARIS ; assesseurs : MM. CHABANEAU, chanoine DOUAIS, JEANROY, Léon-G. PÉLISSIER.

M. ANGLADE, agrégé de l'Université, membre de la Société des langues romanes, lit un mémoire sur la substitution du français au languedocien dans un manuscrit de l'église de Fournes (Aude).

M. Anglade donne une description du manuscrit dont il s'occupe. Il contient des redditions de comptes qui vont de 1502 à 1842. Les redditions de comptes sont écrites en languedocien pendant la plus grande partie du seizième siècle. Le français commence à faire sentir son influence en 1572. Plusieurs finales sont en *e* et non en *a* ou *o* comme en languedocien. Le languedocien se maintient longtemps encore, malgré l'influence française. (Les comptes de 1577, 1578, 1579, 1581). En 1585, on a trois comptes rendus : les deux premiers sont en languedocien mêlé de français ; le dernier est en français. Le languedocien apparaît pour la dernière fois dans les comptes de 1594, 1595. Ce dernier document est écrit en mauvais français, sans doute, mais c'est du français. A partir de ce document, le français est seul employé ; mais il reste pendant longtemps encore fortement imprégné de languedocien. La vieille langue résiste pendant quelque temps et un compte de 1620 débute par une formule languedocienne.

Le maintien du languedocien jusqu'à la fin du seizième siècle s'explique par ce fait que le village de Fournes est situé en dehors de tout centre littéraire. Les comptes rendus des années 1841-1842, qui se trouvent à la fin du manuscrit, sont écrits dans un français très mélangé de patois. Les marguilliers modernes n'écrivent pas parfois une langue plus pure que leurs confrères, les jurés du seizième siècle et du commencement du dix-septième.

M. Maurice GRAMMONT, président de la Société pour l'étude des langues romanes, professeur à l'Université de Montpellier, fait une communication sur l'harmonie du vers français.

Il pose d'abord la question :

Qu'est-ce qui fait qu'un vers français, indépendamment du rythme et de l'idée exprimée, est ou n'est pas harmonieux ?

L'harmonie d'un vers, dit-il, est produite par le jeu des voyelles qui, groupées d'une certaine manière, font une sorte de musique.

A la simple audition et inconsciemment, l'oreille, pour percevoir l'harmonie d'un vers, groupe ces voyelles et compare entre eux les groupes obtenus.

Détermination et correspondance des groupes de voyelles. Classification des voyelles au point de vue de l'harmonie.

Les voyelles se groupent au point de vue de l'harmonie en triades et en dyades.

De la modulation des triades et des dyades.

L'auteur examine ensuite les différents types de vers classés d'après le groupement des voyelles au point de vue de l'harmonie.

I. — Vers parfaitement harmonieux. Ce sont ceux dans lesquels le rythme et l'harmonie groupent les voyelles de la même manière.

1° Vers en triades (Triades se correspondant deux à deux, — de deux en deux, — en chiasme).

2° Vers en dyades (Les différents types de correspondance des dyades);

3° Vers en dyades et triades combinées (Un seul type).

II. — Vers peu harmonieux, rangés en catégorie, par ordre d'harmonie décroissante. (Ce sont ceux dans lesquels il y a discordance entre les divisions du rythme et de l'harmonie et ceux dont les éléments se correspondent sans symétrie).

III. — Vers dépourvus d'harmonie (Aucun groupement de voyelles qui fournisse une correspondance n'est possible).

M. Grammont conclut qu'il est possible de calculer exactement le degré d'harmonie d'un vers ou d'une série de vers. On peut dès lors classer les poètes au point de vue de l'harmonie. D'une statistique que nous avons faite sur quelques-unes des pièces les plus célèbres de cinq de nos poètes les plus grands ou les plus connus, il résulte qu'ils apparaissent dans l'ordre suivant : le plus harmonieux est Racine, puis Musset, puis Hugo ; notablement plus bas et tous deux à peu près au même plan : Lamartine et en dernier lieu Boileau.

M. le baron DE RIVIÈRES lit un mémoire en réponse à la dixième question du programme.

« Etudier quels ont été les noms de baptême usités dans une localité ou dans une région. »

Il étudie les registres de deux paroisses du diocèse d'Albi, archidiaconé de Gaillac.

Ce sont celles de Saint-Blaise, de la Bastide de Montfort et de Saint-Pierre de Sénouillac ou Sénolhac, au dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, de 1606 à 1726.

Les dénominations les plus usitées étaient celles des apôtres et surtout celle de saint Jean-Baptiste. Le nom de Joseph ne se voit qu'après 1650. On remarque aussi le nom de Salvy, évêque d'Albi, puis celui de Raymond, porté par les comtes de Toulouse. Dans les noms

de femmes on remarque surtout celui de la Sainte-Vierge, de Jeanne et de Cécile. Ce dernier a sa raison d'être en Albigeois, à cause de la grande martyre romaine, patronne du diocèse d'Albi. Puis quelques-uns ont disparu tels que Salvie, Anthonie. On remarque aussi quelques noms tirés de noms d'hommes : Anastase pour Anastasie; Bertrande pour Bertrand; puis Carême, synonyme de Carissime, vierge albigeoise au sixième siècle. L'usage habituel était de ne donner qu'un seul nom.

De nos jours, dans la classe élevée, on a abandonné les noms de fantaisie usités sous la Révolution, sous le premier Empire et sous la Restauration, et on est revenu aux noms de saints. Mais dans la classe populaire les noms de fantaisie et de romans sont usités d'une façon presque universelle et souvent grotesque.

M. G. Paris remercie M. de Rivières de son intéressante communication et demande s'il ne serait pas possible de trouver un document officiel établissant que l'église impose aux nouveaux-nés le nom d'un saint. Les réponses à cette question auraient un véritable intérêt, c'est même une des raisons qui l'ont fait maintenir au programme du congrès.

M. l'abbé Duffaut, curé-doyen de Montgiscard, a donné lecture d'un mémoire sur les prénoms usités dans la localité de Montgiscard en 1245 et de 1588 à 1792, et il dégage successivement de son travail les conclusions suivantes :

1° Au treizième siècle, les prénoms d'origine médiévale possèdent les trois quarts des attributions ;

2° A cette époque les variétés de prénoms sont beaucoup plus nombreuses pour les femmes que pour les hommes ;

3° Il est six prénoms d'homme qui jouissent alors d'une grande vogue : Arnaud, Bernard, Pierre, Raymond, Guillaume et Pons, surtout les cinq premiers;

4° Dans les temps modernes, l'usage a été à Montgiscard de ne donner en général aux enfants qu'un seul prénom. L'usage de multiplier les prénoms s'est graduellement accru, surtout dans la seconde moitié du treizième siècle ;

5° Pour les garçons, la variété des prénoms a été plus grande dans les temps modernes qu'au treizième siècle. Pour les filles, cette variété est plus grande au treizième siècle ;

6° Du treizième à la fin du seizième siècle, une sorte de révolution s'est accomplie dans la vogue des prénoms tant des filles que des garçons. L'origine médiévale ne possède plus dans les temps modernes qu'un quart des attributions ; l'origine romaine en possède les trois quarts. C'est exactement l'inverse de ce qui existait au treizième siècle ;

7° Au moment de la conquête, les Francs remplissent la Gaule de la multitude de leurs noms ou prénoms profanes. Quelques-uns illustrés par des saints se sont maintenus en vogue ; les autres ont été insensiblement délaissés par suite du désir de l'Eglise qu'on n'impose aux enfants, autant que possible, que des noms de saints ;

8° Deux causes générales ont fait prévaloir les prénoms de l'antiquité sur ceux que le moyen âge avait glorifiés : les croisades et la Renaissance ;

9° Jean est le prénom masculin qui a eu le plus de vogue dans le midi de la France, aux temps modernes, tandis qu'il était presque délaissé au treizième siècle. Après lui, les prénoms Pierre, Joseph, François, Antoine et Jacques ont été les plus répandus. Les prénoms Marie, Jeanne, Anne, Françoise, Marguerite, Catherine, Elisabeth et Antoinette, sont, du côté des filles, les plus populaires;

10° La cause qui a le plus efficacement agi, du moins dans le pays toulousain, pour la vogue et la transmission des prénoms, c'est l'usage constant d'imposer au garçon les prénoms du parrain et à la fille, celui de la marraine ;

11° Aux seizième et dix-septième siècles, le peuple ne donne qu'un seul prénom aux enfants. C'est dans les familles nobles qu'on rencontre les premiers prénoms multiples ;

12° Le patron de la localité ou de l'église paroissiale, dont la fête à la fois religieuse et profane a été toujours et partout si populaire, n'a assuré à peu près aucune vogue à son nom ;

13° De même, les saints du diocèse ou du pays ont très peu contribué, de 1588 à 1792, à la vogue de leur nom.

M. Henri Teulié, de la Société pour l'étude des langues romanes, fait une communication sur l'origine montpelliéraine du manuscrit de Bâle D. II. 11. Les manuscrits médicaux d'origine montpelliéraine disséminés dans les diverses bibliothèques de France ou de l'étranger sont fort nombreux, il est souvent fait mention de cette origine dans les catalogues de manuscrits. Mais il y en a bien d'autres qui proviennent aussi de Montpellier et dont la provenance n'a pas été démontrée.

Le manuscrit de l'Université de Bâle D. II. 11, est de ce nombre.

Une description du manuscrit montre qu'il y a une dissemblance profonde entre ses deux parties.

Le seul fait d'une rédaction languedocienne nous autorise-t-il à conclure à son origine montpelliéraine?

M. Teulié signale les passages où il est question de Montpellier et discute leur valeur.

Il croit pouvoir conclure que s'il n'y a que de grandes présomptions pour que la partie en parchemin de D. II. 11, ait été composée à Montpellier, il paraît du moins certain qu'au quatorzième siècle le manuscrit était encore à Montpellier et qu'il n'a dû en sortir qu'au quinzième ou au commencement du seizième siècle.

M. Vignaux, archiviste de la ville de Toulouse, lit un travail en réponse à la 9e question du programme : « Rechercher à quelle époque, selon les lieux, les idiomes vulgaires se sont substitués au latin dans la rédaction des actes administratifs. »

Le 21 décembre 1352, le roi Jean décida, sur les plaintes reçues de Toulouse dont beaucoup d'habitants et même d'officiers municipaux ne pouvaient connaître les ordonnances royales ni celles du sénéchal, et des capitouls, que ces ordonnances seraient traduites en langue maternelle (*in lingua materna*), que lecture en serait faite à l'ouverture de chaque assise de la sénéchaussée, qu'il en serait dressé un placard mis en évidence dans le consistoire capitulaire.

Ce n'était d'ailleurs que la réglementation d'un usage dont la première mention est faite par Guilhaume Félicien, le plus ancien his-

torien de l'Inquisition, qui rapporte que le bourreau précédant les cadavres des hérétiques condamnés, après leur mort, criait à chaque carrefour : « Qui aytal fara, aytal perira. » Les inquisiteurs interrogeaient en roman et faisaient proclamer, dans la même langue, les fautes de ceux qu'ils avaient condamnés.

Cependant le latin resta la langue officielle. Les registres des délibérations, les lettres de provision signées par les officiers municipaux, les livres des notaires créés par les capitouls sont écrits en latin, sauf la formule du serment, écrite en roman en exécution du mandement du roi Jean.

Les livres de maîtrise écrits par des notaires sont en latin, avec quelques listes en roman écrites par les baïles. Ces derniers préparaient les règlements et les rédigeaient en roman pendant une partie des quinzième et seizième siècles. Les capitouls leur donnaient force de loi et leur sanction était constatée par un protocole, toujours rédigé en latin.

Les comptes émanés des trésoriers simples marchands ou changeurs nommés pour un an, sont rédigés en roman, mais cela ne peut infirmer en rien les conclusions du travail qui constate que le latin resta la langue officielle et ne fut remplacé que par le français, antérieurement d'ailleurs à l'édit de Villers-Cotterets.

Cette persistance du latin peut être attribuée à l'influence du droit écrit et surtout de l'Université fondée au lendemain de la guerre des Albigeois.

Le Parlement, dont les registres, dès 1444, sont écrits en français, substitua cette langue à la langue maternelle.

La séance est levée à cinq heures.

Séance du mercredi, 5 avril, matin.

Présidence de M. Omont ; assesseurs : MM. Dumas, Plassard, Astier, Axel Wallensköld et Henri Teulié.

M. Alphonse Blanc, membre de la Société pour l'étude des langues romanes, fait une communication sur le rappel du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380 : il montre que la province de Languedoc envoya à Paris une ambassade en janvier 1380 : que cette ambassade resta à Paris jusqu'en mai. Le pouvoir royal traita avec cette députation comme avec une véritable assemblée d'Etats ; ceux qui l'avaient déléguée l'ont aussi considérée comme telle. Cette députation a obtenu le rappel du duc d'Anjou, des réductions d'impôts considérables et la reconnaissance de droits importants tant pour la perception des impôts que pour le contrôle des finances publiques.

Pour répondre en partie à la première question du programme d'histoire et de philologie, M. l'abbé Esparbès montre d'abord comment l'ordonnance de Charles IX, du 1er janvier 1563 (1564), fut renouvelée au château de Roussillon, le 9 août 1564, et enfin exécutée, par le Parlement de Toulouse, le 10 janvier 1564 (1565). Quelques jours après cette date l'uniformité fut établie, et toutes les chancelleries de Toulouse, parlement, maison commune, chapitres, notaires, etc., firent commencer l'année le premier jour de janvier.

Les systèmes suivis à Toulouse de 1400 à 1565 étaient divers. L'année commençait :

1° Le 25 décembre, comme on le voit dans plusieurs registres du chapitre de Saint-Etienne ;

2° Le 25 mars, c'était l'usage suivi à la maison commune (voir registres des délibérations, des conseils, de la ronde du guet, etc., etc., un très grand nombre de notaires) ;

3° Le jour de Pâques, c'était l'usage suivi au parlement depuis son institution. C'était aussi l'usage observé par la chancellerie royale. — Pas d'exemples chez les notaires.

4° Le premier jour d'avril. Le registre 118 du fonds de Saint-Etienne aux archives départementales, nous présente la particularité suivante : au folio 92 nous trouvons un acte du 31 mars 1405. L'acte suivant porte la date du 1er avril 1406. Nous trouvons d'autres exemples aussi concluants, non seulement dans ce même registre, mais des notaires, comme Louis du Boys, Clavelli, Mandinelli, etc.

De 1400 à 1450, on peut citer quinze notaires qui commencent l'année le 1er avril ; de 1450 à 1500, nous en trouvons douze ; de 1500 à 1520, il n'y en a plus que quatre ; en 1555 un seul.

Quant à l'usage du 25 mars, nous l'avons trouvé de 1500 à 1565 chez plus de trente notaires, tandis que nous n'en trouvons que six de 1400 à 1500.

D'après cela, on pourrait dire que la date du 1er avril pour le changement d'année a été en faveur au quinzième siècle, et celle du 25 mars au seizième.

M. l'abbé Dubois, membre de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, présente le texte des coutumes de Galapian. La localité jadis gratifiée de ces coutumes est située dans Lot-et-Garonne, canton de Port-Sainte-Marie. Elle avait pour seigneurs : 1° aux treizième et quatorzième siècles, les seigneurs de la puissante famille de Rovinha (ou Rovinhan) ; 2° au quinzième siècle, Pothon de Xaintrailles et les Stuei de Caussade. Enfin, cette seigneurie entra dans la famille de Lusignan et, par ceux-ci, le texte de nos coutumes fut transporté aux archives de Xaintrailles, où il se trouve aujourd'hui. L'original en est perdu, mais une copie authentique, du 24 août 1487, nous donne la date de concession, 13 février 1287 (8). Cette copie qui nous reste est en français, mais quelques formes romanes montrent que le texte primitif était dans la langue du pays en usage au treizième siècle.

Ce qui fait l'intérêt de ce texte, c'est la parenté qu'il a avec deux autres coutumes de la même époque, reproduites dans la *Revue du droit historique français* : celles de Clermont-Dessus (Lot-et-Garonne), données en 1262, et celles de Laroque-Timbaut (Lot-et-Garonne), accordées en 1270. M. Rébouis a publié ce premier texte et M. Mouillé a cité le deuxième avec de nombreuses notes. Les trois textes ont été rédigés par un même notaire agenais, Pons Ménard. L'influence du rédacteur est facile à constater et le rapprochement des trois coutumes ne peut que contribuer à éclaircir chacune d'elles.

M. Galabert, de la Sociéte archéologique de Tarn-et-Garonne.

Les coutumes de Galembrun (14 mai 1290). — Le village de Galembrun, à la limite des grands bois, en la commune de Launac, est

resté une section de cette commune ; il n'a point prospéré parce que, dans un périmètre de 3 lieues, il fut accordé huit chartes de liberté plus complètes. Les articles de nos coutumes offrent des ressemblances considérables, moins dans la forme que pour le fond.

Du reste, ce sont les mêmes barons de Launac qui ont accordé la plupart de ces coutumes; aussi ont-ils accordé à tous leurs vassaux l'exemption des droits de leude dans la châtellenie.

En somme, la charte de Galembrun paraît être la charte de bons paysans que ne préoccupaient guère les questions débattues ailleurs entre seigneurs et paysans, pas même celles qui avaient été agitées trois ans auparavant avec les habitants du chef-lieu communal.

M. l'abbé TAILLEFER, de la Société archéologique de Tarn-et-Garonne, fait une communication intitulée *Complément des coutumes de Sauveterre.* — Il existe aux archives du château de Lauture, dit M. Taillefer, un vidimus d'accord entre les chevaliers et les consuls du lieu de Sauveterre en Quercy. Cet acte qui n'est qu'une copie de l'original dressé à Cahors le 1er avril 1407, par permission de Guichard d'Ulphe, sénéchal de Quercy, peut être considéré comme un complément des coutumes locales.

Cet accord est en date du mois de novembre 1289. Il y avait alors procès, entre les consuls de Sauveterre et les nobles chevaliers dudit lieu, au sujet du payement de la taille et autres contributions. Le seigneur, Bertrand de Gourdon, chargé de terminer le différent, étant mort avant d'avoir prononcé la sentence, les parties en vinrent à un accord.

Lors de sa fondation, Sauveterre avait eu sa charte de coutumes. Mais là, comme ailleurs, tout ne fut pas prévu. De là les réclamations des intéressés pour le remaniement de certains articles concernant plus particulièrement les impositions ordinaires qui dépendaient de l'administration consulaire.

D'une manière générale, il fut décidé que lesdits seigneurs ne payeraient jamais ni tailles ni contributions pour les biens qu'ils possédaient dans la juridiction de Sauveterre. Mais pour ceux qu'ils pouvaient acquérir à l'avenir, à moins qu'il ne s'agit de cens, rentes, acaptes ou droits seigneuriaux, ils seraient tenus de contribuer après estimation des consuls ; comme aussi ils restaient, avec tous les autres habitants, soumis au texte des coutumes pour les amendes et réparations des dommages cachés. Ils étaient même dispensés de la contribution en cas de guerre, par la raison sans doute qu'en leur qualité de chevaliers ils contribuaient alors de leurs personnes.

Parmi les autres contributions énumérées dans l'acte, il en est une qu'il faut noter particulièrement. Il s'agit de l'épierrement des chemins, *peradas,* qui paraît ainsi avoir été une des corvées du Quercy au treizième siècle.

Les coutumes de Castelnau de Montratier (août 1291), article 38, et celles de Gramat (février 1324), article 16, établissent pour les consuls le droit de faire contribuer les habitants à la réparation des ponts et chemins, mais ne mentionnent point d'une façon spéciale l'épierrement susdit. En le notant, nous aurons ainsi fourni un détail important à ceux qui s'occupent des coutumes du Quercy au moyen âge.

M. L. CONSTANS, professeur à la faculté des lettres d'Aix, membre

de la Société pour l'étude des langues romanes, fait observer, à propos de l'hypothèse que le mot *perada* pourrait être une altération de *pesada*, que le rhotacisme (c'est-à-dire le changement de *s* en *r* entre deux voyelles), phénomène très répandu en Languedoc et en Provence ne semble pas avoir été connu dans le Quercy et dans le Rouergue, non plus que dans les autres régions du plateau central. D'ailleurs l'étymologie empêche de comprendre le mot *pesada* parmi ceux qui sont soumis au rhotacisme.

M. Vigié, membre de la Société archéologique de Montpellier et doyen de la faculté de droit de Montpellier, membre de la Société pour l'étude des langues romanes, présente le texte des coutumes inédites de Belvès (Dordogne).

Belvès est une localité peu importante du département de la Dordogne, dont elle est un canton; au moyen âge, à partir du treizième siècle, cette localité devint une seigneurie des archevêques de Bordeaux ; elle obtint des privilèges importants de ses seigneurs, privilèges qui sont rapportés dans les transactions faites entre la communauté des habitants et manants de Belvès et les archevêques. Ceux-ci devaient, en prenant possession de la seigneurie, promettre de maintenir les coutumes de Belvès.

Le texte de ces coutumes était resté inédit jusqu'à ces derniers temps ; il est contenu dans un cahier de parchemin appartenant aux archives de la Gironde (Sect. G, nº 178.)

La date à laquelle il faut rattacher ces coutumes ne peut pas être déterminée exactement : leur caractère, la comparaison avec des documents analogues, permettent d'affirmer qne ces coutumes sont du treizième siècle, comme les textes de la même famille. Ces coutumes fixent les privilèges des habitants du consulat de Belvès, les restrictions apportées par elles aux pouvoirs illimités des seigneurs ; elles contiennent des règles intéressant le droit civil, le droit pénal, le droit public du treizième siècle. Le rédacteur a aussi fixé avec soin les droits perçus par les seigneurs à l'occasion des procès et de la procédure.

Sans contenir rien de nouveau, ces coutumes augmentent le nombre des documents du treizième siècle, au moyen desquels on pourra établir les véritables caractères du droit méridional pendant les treizième et quatorzième siècles.

M. Jeanroy communique, au nom de M. V. Mortet, bibliothécaire de l'université, le texte, en langue vulgaire, d'un marché passé en 1381 (18 avril) entre les fabriciens de la Dalbade à Toulouse et deux frères maçons, Arnaut et Raymond Capitelh, pour la reconstruction du campanile de l'église. M. Mortet complète ou rectifie l'analyse sommaire que M. l'abbé Jullien avait donné de ce texte ; il reconstitue, grâce à lui, les dimensions et la forme du clocher de la Dalbade, qu'il compare à diverses autres constructions de même nature élevées dans la même région à la fin du quatorzième siècle ; il commente enfin quelques termes techniques rares ou curieux dont il réussit à donner le sens exact.

Séance du mercredi, 5 avril, après-midi.

Présidence de M. Perroud ; assesseurs : MM. Séris, Richard, Adher, abbé Ricaud.

M. Louis Vergne, président honoraire de *l'Escolo moundino*, donne lecture d'une communication sur l'héroïne languedocienne Françoise de Céselly, dont il s'est attaché à faire revivre la physionomie, d'ailleurs peu connue. C'est à peine si les historiens, notamment Jacques Gaches, Pierre Le Moyne, d'Aigrefeuille, les bénédictins et le pasteur Corbière en ont fait mention, ignorant les dates et rapportant inexactement les faits. L'étude d'une série de documents inédits qu'il a récemment découverts, en révélant de nouveaux détails, lui permet d'établir : 1° que c'est en 1589 et non en 1590 que son mari prisonnier ayant été assassiné, à Narbonne, par les ligueurs, elle fut appelée à le suppléer d'abord, à lui succéder ensuite dans le gouvernement de Leucate ; 2° que le gouverneur de Leucate, improprement appelé Barri ou du Barry, ou de Barri de Saint-Aunès appartenait à la famille Bourcier, était Jean de Bourcier, deuxième du nom, seigneur de Pontaut et de Barre ; il avait épousé, le 4 avril 1577, Françoise de Céselly, fille du président de la cour des comptes de Montpellier ; 3° que la famille Céselly était alliée dès 1476 avec la famille de la Croix de Castries, par le mariage de Françoise de Céselly, arrière grand' tante de l'héroïne, avec Guillaume de la Croix, de Castries, gouverneur de Montpellier ; 4° que l'héroïne était la cousine germaine du premier président Duranti, assassiné à Toulouse pendant les troubles de la Ligue ; 5° que les armes de Céselly étaient des armes parlantes : un pied de Séselli meublait leur écu ; 6° que Françoise de Céselly — son testament en fait foi — appartenait au culte catholique ; 7° qu'elle mourut à Montpellier le 14 octobre 1615 et fut inhumée, suivant sa volonté, dans la chapelle Sainte-Anne, fondée par elle, en l'église Saint-Paul de Narbonne.

Séance du jeudi 6 avril, matin.

Présidence de M. Servois ; assesseurs : MM. Vigié, Pasquier, Brutails.

M. Brutails, archiviste de la Gironde, cite une note qu'ont signée avec lui MM. Dezeimeris, Barckhausen, Jullian et l'abbé Allain, et qui conclut au double vœu suivant :

1° Que les sociétés d'archives historiques s'occupent de mettre en œuvre les grandes collections de l'étranger qui renferment des titres de premier ordre pour notre histoire, et que les Sociétés du Sud-Ouest notamment, s'associent en vue de faire effectuer des recherches méthodiques au *Record Office* ;

2° Que les autorités ecclésiastiques, au lieu de faire procéder à des travaux isolés et sans cohésion dans les archives du Vatican, élaborent un programme commun pour la publication d'un *corpus* de bullaires homogènes.

M. Villepelet, de la Société historique et archéologique du Périgord, donne communication d'une petite charte d'un réel intérêt typographique, comme spécimen d'une impression exécutée dans un atelier espagnol peu connu en France. Suivant le témoignage de M. Conrad Haebler, bibliothécaire de la bibliothèque royale de Dresde, à l'examen de qui elle a été soumise, elle daterait de 1485 et

sortirait de l'atelier d'Antonio de Centenera, imprimeur à Zamora. C'est une lettre d'indulgence accordée par l'évêque Alonzo de Palensuela en faveur de sa cathédrale, San Salvador d'Oviedo. Après une longue énumération des nombreuses reliques conservées en cette église, l'évêque indique dans quelles épreuves les indulgences peuvent être invoquées et à quelles conditions elles sont obtenues.

M. Villepelet présume que ce billet d'indulgence a été ou adressé directement à l'abbaye de Brantôme (Dordogne), dont les revenus n'étaient cependant pas fort élevés, ou rapporté par le spirituel chroniqueur Pierre de Bourdeille, abbé de Brantôme, lui-même, lors de son voyage en Espagne et en Portugal (1564-1565). Dans l'une et l'autre hypothèse, la charte avait le même objet : procurer des ressources aux grands travaux de construction, de restauration, qui se faisaient à l'immense édifice de San Salvador d'Oviedo, au quinzième et seizième siècles.

Séance du jeudi 6 avril, après-midi.

Présidence de M. Paul Meyer; assesseurs : MM. Laurent, Macary, Labande.

M. Bourdeau, de la Société archéologique de Montauban, présente un rapport sur les archives de l'ancienne généralité de Montauban. Ces archives se trouvent actuellement à Cahors, chef-lieu du département du Lot, dont Montauban ne fut, pendant quelques années, qu'une simple sous-préfecture. Il y aurait un grand intérêt à réunir au chef-lieu de l'ancienne généralité les archives qui se trouvent encore à Cahors.

Quelques documents sont aussi épars à Bordeaux, Auch, Toulouse et à la Bibliothèque nationale. Les conclusions du rapport tendent à la réunion de ces pièces dans les archives départementales de Tarn-et-Garonne, où elles auraient beaucoup plus de chances d'être étudiées.

M. le Dr Graciette, bibliothécaire universitaire à Toulouse, fait connaître au Congrès une Société littéraire oubliée de la fin du dix-huitième siècle :

« Le Musée de Toulouse :

» Assemblée publique du samedi 29 juillet 1786 :

» La séance commencera par une symphonie de la composition de M..., muséen.

» M. de Puymaurin, syndic général de la province, président du » Musée, lira des réflexions « sur l'application de la philosophie à » l'administration. »

» On lira des fragments d'un discours en vers sur les protecteurs des arts, par M. Grignon, du Musée de Paris, correspondant de celui de Toulouse, et une description de la grotte de Marcillac, en Quercy, par M. Bordes-Bailot, avocat, muséen ».

« Ces lectures seront suivies de la « romance de Marie-Stuart », chantée par M. l'abbé Prax, muséen.

« On lira ensuite l'extrait d'un discours de M. Jouvent, muséen, sur « l'Amitié » et la traduction d'un morceau du Dante, par M. Floret, avocat, muséen.

« M. l'abbé Caire, muséen, chantera une scène traduite de l'opéra de *Bérénice*, musique del signor Troëtta.

« M. de Lavedan, secrétaire perpétuel du Musée, lira une épître adressée à un ami.

« Et M. l'abbé Carré (*sic*), professeur d'éloquence, muséen, des vers « sur la mort du prince de Brunswick ».

« La séance sera terminée par un poème lyrique, intitulé : « Raymond VI ». paroles de M. Castilhon, vice-président du Musée, musique de M. Azaïs, muséen. »

M. Labande présente un inventaire des livres de l'Université d'Avignon (commencement du seizième siècle). Cette bibliothèque, fondée par le cardinal de Saluces et installée dans le clocher de l'église de St-Martial, ne resta pas longtemps dans son intégrité, malgré tous les règlements des docteurs de l'Université.

L'inventaire en question indique dans quelle décadence elle était tombée un siècle après sa création.

M. Decap, de la Société de Comminges, présente au congrès une nomenclature des chartes de coutumes communales du département de la Haute-Garonne.

L'auteur dit quelques mots, à titre d'avant-propos, sur l'origine, la date, l'objet, les éléments, la rédaction, les confirmations et la déchéance des coutumes dans le département.

Il indique l'utilité de cette sorte de documents au triple point de vue de l'histoire des institutions communales dans le Midi, de l'histoire du droit et de l'histoire locale.

L'énumération des coutumes est faite par ordre alphabétique de localités, elle comprend 154 coutumes dont 78 remontent au treizième siècle, 28 au quatorzième, et 26 au quinzième et seizième ; 22 sont sans date connue.

Séance du vendredi, 7 avril, matin.

Présidence de M. Baguenault de Puchesse ; assesseurs : MM. Villepelet, Garnault, Rumeau, Morel.

Séance du vendredi, 7 avril, après-midi.

Présidence de M. Roschach ; assesseurs : MM. Vigié, Vidal, de Casteran, Auriol.

Résistance à la domination anglaise dans le Quercy à la fin de la guerre de Cent ans. Episodes racontés d'après un document de la chancellerie de Louis XI, par M. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne. — Les faits dont il est question dans ce mémoire ont eu pour théâtre un coin reculé du Quercy, près de Gramat, sur les confins du Périgord, à Lunegarde et à Puicalvet. Ces fiefs appartenaient à Guillaume de Gaulejac et à son fils Raymond-Bernard. Tous deux, sans se laisser décourager, opposèrent une vive résistance aux Anglais. Dans une seule année, Raymond-Bernard fut fait prisonnier jusqu'à cinq fois ; pour sortir de captivité, où, suivant sa déclaration « il avoit esté traict piteusement » il avait dû payer de fortes rançons.

Le château de Puicalvet fut presque entièrement démoli ; il n'en restait qu'une tour où la famille fut obligée de se retirer. La tranquil-

lité publique n'était pas assurée ; la région était presque inhabitée « pour cause desdits Anglois qui conversoient souvent le dict pays de Quercy et y faisoient de grans courses et y prenoient prisonniers. »

En soutenant la lutte pour la cause française, la famille de Gaulejac s'était ruinée; pour se procurer des ressources, elle avait dû arrenter la terre de Lunegarde moyennant un revenu annuel de 25 livres ; auparavant, elle en tirait une centaine. Les preneurs ne tinrent aucune des conditions, notamment ils n'installèrent pas sur le sol, pour le mettre en culture, quatre familles de laboureurs.

Raymond-Bernard de Gaulejac, qui redoutait la puissance de ses adversaires, s'adressa directement au roi pour lui représenter sa situation. Louis XI, par mandement signé à Orléans en 1465, et résumant les faits exposés dans la requête, donna ordre au sénéchal de Quercy d'annuler le contrat et de faire rendre justice au suppliant.

C'est à ce document, gracieusement mis à notre disposition par M. de Gaulejac, que nous avons emprunté les éléments de ce mémoire.

Additions et corrections à l'histoire du Languedoc (1359-1360)— M. Auguste VIDAL, de la Société du Tarn, essaye de compléter et de corriger l'histoire du Languedoc pour les années 1359-1360 au moyen des comptes consulaires d'Albi. Les communes se réunirent à Carcassonne les 9-10 juillet 1359, pour ouïr le compte rendu du voyage en Angleterre des députés des États envoyés auprès du roi Jean le Bon, prisonnier. Dans cette réunion, on agite, pour la première fois, la question de la levée d'un subside pour la guerre. Nouveau subside de 6 sous 9 deniers par feu sur la sénéchaussée de Carcassonne, en vue du projet de descente en Angleterre du roi de Danemark. Les comptes consulaires d'Albi, où M. Vidal puise ses renseignements, complètent heureusement les détails révélés par Ménard sur ce fait historique peu connu.

Dom Vaissette ne mentionne pas la tenue des États à Grenade, les 10-20 septembre 1359. Les députés des communes faillirent y être arrêtés par Jean de Poitiers, le lieutenant général, parce qu'ils ne voulaient pas s'incliner devant ses volontés. Les États n'ont donc pu se réunir à Carcassonne à la mi-septembre, ainsi que l'avance l'*Histoire de Languedoc*.

Mais l'erreur capitale commise par dom Vaissette porte sur la guerre entre le comte de Poitiers et le comte de Foix. Les hostilités sont placées en 1359 ; il faut les reporter en 1360. Les comptes consulaires permettent de suivre pas à pas la marche des Anglais et des Béarnais vers Toulouse.

Il est exact, ainsi que le dit M. Auguste Molinier, que les consuls d'Albi furent chargés par le lieutenant général de provoquer l'intervention du pape ; mais c'est en mars 1360 et non en mars 1359.

On voit donc l'intérêt qu'offrent les comptes consulaires au point de vue historique.

Séance de clôture, 8 avril, après-midi.

Discours de M. Gaston PARIS sur le *Roman du comte de Toulouse.*

Le moyen âge romantique n'est pas, comme on l'a quelquefois dit par réaction contre le genre « troubadour », une invention de quelques rêveurs naïfs, épris, sur des malentendus, d'une époque qu'ils ne

connaissaient pas. La haute société française de l'âge féodal a bien réellement conçu un idéal d'héroïsme, de générosité, d'amour pur et de ferveur religieuse, et cet idéal a trouvé dans la poésie du temps son expression plus ou moins parfaite Qu'il différât beaucoup de la réalité, c'est ce que nous prouve l'étude de l'histoire ; mais c'est déjà pour la France d'autrefois un honneur de l'avoir conçu, de l'avoir aimé, de l'avoir exprimé, et de l'avoir inculqué aux autres nations. Si l'on doit surtout juger une société par ce qu'elle est, il faut aussi lui tenir compte de ce qu'elle voudrait être : la poésie qu'elle produit spontanément est un élément qu'on ne saurait négliger pour l'apprécier dans ce qu'elle a de plus intime, puisque la poésie, comme l'a dit un poète sincère entre tous, n'est après tout « qu'un rêve où la vie est plus conforme à l'âme ».

Je veux vous entretenir aujourd'hui d'une histoire qui est, surtout dans ses dernières formes, une des plus nobles, des plus touchantes et des plus poétiques que nous ait laissées le moyen âge, une de celles où cet idéal un peu factice s'est le mieux traduit. On pourrait presque trouver qu'elle est trop « moyen âge » ; on la croirait au premier abord inventée par quelque romancier moderne, voyant l'époque de la chevalerie sous un jour purement conventionnel. Rien n'y manque des ingrédients ordinaires : ni le chevalier sans reproche autant que sans peur, ni la dame injustement persécutée, ni l'amour chaste et discret, ni le bon moine, ni le traître à l'âme aussi noire que celle de sa victime est immaculée. Tout cela est cependant parfaitement authentique, autant du moins que peut l'être un roman. C'est un roman, mais c'est un roman du moyen âge, et même, dans sa première forme, un roman du haut moyen âge. L'origine semble bien en être toulousaine ou au moins méridionale, et c'est à cause de cela que je l'ai choisi pour en faire l'objet d'une communication au congrès qui tient aujourd'hui sa dernière séance dans la vieille et glorieuse capitale de l'Aquitaine.

Il existe toute une série de récits, de poèmes, d'œuvres dramatiques et de romans en prose qui, sous des noms et dans des cadres divers, nous racontent essentiellement la même histoire. D'habiles critiques en ont reconnu la parenté et les ont divisés en groupes distincts. C'est d'abord le groupe catalan,— récit des chroniqueurs Bernat Desclot (fin du treizième siècle), Carbonnel (fin du quinzième siècle), et Beuter (seizième siècle), auxquels se rattachent une romance espagnole (quinzième siècle) et, quoique avec l'immixtion d'éléments étrangers, la source inconnue où ont puisé deux chroniques éditées en Provence au dix-septième siècle, celle de César de Notre-Dame et la *Chronique des rois d'Arles*, — puis un poème anglais du quatorzième siècle, tiré d'un poème français perdu ; — un « miracle » français du quatorzième siècle ; — enfin, un groupe de quatre versions intimement apparentées : un poème danois du quinzième siècle, deux romans, l'un français et l'autre allemand, du seizième siècle, et une nouvelle italienne de Bandello. Laissant de côté les deux chroniques provençales et le miracle français, dont les rapports avec les autres versions sont trop vagues ou trop compliqués, je résumerai l'histoire dans les trois formes, de plus en plus riches, où elle se présente à nous d'après le groupe catalan, le poème anglais et le troisième groupe. Le rapport de plus ou moins grand développement qui se remarque entre ces trois formes correspond à leur antiquité relative : ce sont trois phases successives de l'évolution du thème.

Je commence par la plus simple et la plus ancienne, celle du groupe catalan. Le héros du roman, — disons « le comte », sans essayer encore de lui donner un nom —entend raconter par un jongleur le péril où se trouve, là bas, en Allemagne, l'impératrice sa suzeraine. Deux barons de la cour l'ont injustement accusée d'adultère, et elle sera brûlée si à un terme fixé, il ne se trouve personne pour combattre ses accusateurs. Le comte part secrètement pour Aix-la-Chapelle et arrive au moment où l'exécution va avoir lieu. Revêtu d'une robe de moine que lui a procurée un vrai moine dévoué à l'impératrice, il est introduit auprès d'elle, l'entend en confession, et, sûr dès lors de son innocence, lui révèle son nom et son dessein. Il se présente en armes sur le lieu du supplice et provoque seul les deux calomniateurs ; il tue le premier, sur quoi l'autre avoue le crime qu'ils ont commis « par haine et envie », et implore le pardon de l'impératrice, pardon qu'elle lui accorde généreusement. Elle est ramenée en triomphe au palais, et on cherche partout le vainqueur, mais il a disparu. Au bout d'un certain temps, l'impératrice fait connaître le nom qu'il lui avait été interdit de révéler plus tôt, et l'empereur veut qu'elle aille elle-même, en pompeux appareil, trouver son libérateur dans le lointain comté où il est retourné. Elle est accueillie par le comte avec magnificence, et le ramène en Allemagne, où l'empereur le remercie à son tour et lui accorde un notable.

On le voit, dans cette histoire il n'y a pas trace d'amour ; la générosité, le souci de la justice, le dévouement féodal sont les seuls mobiles qui fassent agir le héros. On ne comprend pas bien pourquoi il cache son nom, et l'ayant révélé à l'impératrice, exige qu'elle attende un certain temps pour le faire connaître. Aussi a-t-on conjecturé que le couple catalan avait ici perdu un des éléments du récit originaire, élément conservé dans le poème anglais, qui représente, comme je l'ai dit, un poème français perdu, sensiblement plus ancien.

Ici, en effet, le comte, au moment de l'aventure, est en guerre avec l'empereur, et dès lors sa conduite est naturelle. Il craint, s'il est reconnu, d'être arrêté ; même après son exploit, il n'est pas sûr que la reconnaissance efface chez l'empereur l'ancienne inimitié, et il ne veut qu'on sache son nom que quand il se sera mis en sûreté. Il est donc probable que le poème anglais a conservé ici la version primitive.

D'ailleurs, en beaucoup d'autres traits il se rapproche du groupe catalan et, par conséquent, de l'original. Il est seul avec ce groupe à donner à l'héroïne le titre d'impératrice, à faire parvenir fortuitement au comte la nouvelle du péril qu'elle court, à attribuer à deux barons ligués contre elle la calomnie dont elle est victime, et à faire combattre le héros contre tous deux, l'un étant de même renversé du premier coup, l'autre implorant (mais ici vainement) sa grâce. Dans la description du combat, il y a même des passages où l'accord entre le poème anglais et la romance castillane est littéral, et ne peut s'expliquer que par une source commune.

Toutefois, si en beaucoup de traits le poème anglais reproduit fidèlement le thème primitif, il s'en écarte par l'introduction d'un élément inconnu à ce thème et qui change, à vrai dire, tout l'esprit du récit, mais pour lui donner un charme qui lui manquait. L'impératrice et le comte ne sont plus des inconnus l'un pour l'autre ; ils se sont déjà vus, ils se sont aimés, ils ont échangé des aveux, et elle

lui a fait présent d'un anneau; quand le prenant pour un moine, elle se confesse à lui, elle ne trouve à se reprocher que cette faute commise pour lui-même, ce qui naturellement le remplit de tendresse et d'émotion. Au reste l'amour n'a pas été entre eux plus loin que l'expression d'une sympathie mutuelle. Le poème français était sans doute sur ce point plus réservé encore que ne l'est l'imitation anglaise. Dans les romans de *Palanus* et de *Galmi*, qui en dérivent, comme le poème anglais, il n'existe entre les deux héros qu'un amour idéal et pur, qui porte seulement chacun d'eux à se rendre de plus en plus digne de l'honneur que lui fait l'autre en l'aimant.

Le dénouement de *Palanus* est de tous le plus conforme à cette donnée : tandis que dans les autres versions du troisième groupe et dans le poème anglais la dame finit, son mari étant mort, par épouser son libérateur; ici, nos deux héros, après leur terrible aventure, restent l'un pour l'autre ce qu'ils étaient auparavant : ils éprouvent seulement, elle, de la reconnaissance et de la joie d'avoir si bien placé son estime, lui, de la fierté d'avoir si bien répondu à la confiance de celle qui a purifié le culte qu'il garde pour elle. C'est par de tels sentiments, à la fois exaltés et purs, que notre récit prend vraiment une place à part entre tant de récits analogues et mérite d'être regardé comme l'incarnation du plus noble idéal chevaleresque.

L'amour entre l'impératrice et le comte n'est pas le seul trait que le poème français inconnu ait ajouté au simple récit primitif. La calomnie contre l'impératrice, présentée dans celui-ci sous une forme vague, y est racontée avec des circonstances précises. Et d'abord le motif de la conduite des traîtres est différent : ils n'agissent plus par « haine et envie »; chargés, pendant une absence de l'empereur, de la garde de leur souveraine, ils conçoivent pour elle une passion d'autant plus odieuse qu'ils se l'avouent l'un à l'autre et rêvent de l'assouvir tous deux, et c'est quand elle les a repoussés avec indignation, qu'ils jurent de la perdre. A cet effet ils réussissent à introduire dans sa chambre, pendant qu'elle dort, un jouvenceau qu'ils ont abusé; puis ils font irruption avec de nombreux témoins, et, comme pris d'indignation, ils mettent à mort le malheureux page avant qu'il ait pu parler. Au retour de l'empereur, ils lui racontent le prétendu crime de sa femme, qu'ils ont emprisonnée, et celui-ci croit à une évidence qui paraît manifeste.

Nous retrouvons les deux éléments dont se compose cet épisode dans des traditions qui ressemblent à la nôtre. Dans la légende si répandue que l'on désigne généralement par le nom de *Crescentia*, nous voyons, comme ici, un personnage chargé, en l'absence de l'époux, de la garde de sa souveraine, s'en éprendre, lui faire des propositions qu'elle repousse et s'en venger en l'accusant à son tour auprès de son trop crédule mari. Le roman français du *Comte de Toulouse* a sans doute puisé à cette source le cadre de l'épisode qu'il a ajouté au thème primitif. Quant au stratagème, à la fois infâme et naïf, qui constitue la forme même de la machination employée contre l'impératrice, il se retrouve dans plus d'une de nos chansons de geste, — ainsi dans la *Reine Sebille* et *Doon de la Roche*, — et c'est là sans doute que l'a prise l'auteur du poème français perdu.

De ce poème dérivent, nous l'avons vu, parallèlement au poème

anglais, les autres versions de notre récit; mais elles n'en dérivent pas directement : il faut admettre un intermédiaire par lequel s'expliquent les traits communs qu'elles présentent en regard du groupe catalan et du poème anglais. Le plus important de ces traits est qu'il n'y a plus qu'un accusateur, ce qui d'ailleurs est plus naturel, du moment qu'un amour coupable est devenu le mobile de la calomnie.

Un autre est tout gracieux et romanesque. Ce n'est point le hasard qui apprend au héros le péril où se trouve sa dame : c'est elle-même qui l'appelle à son secours par un message, auquel il ne fait qu'une réponse évasive, ce qui enlève à l'infortunée son dernier espoir. Quand vêtu en moine, il l'a confessée, il lui demande en aumône l'anneau qu'elle porte au doigt, seule richesse qu'elle ait conservée. Après le combat il disparaît, et nul ne sait qui était le généreux libérateur (tandis que dans le poème anglais il s'était fait connaître, non plus à l'impératrice elle-même, mais à l'abbé qui lui avait procuré son déguisement). Plus tard il revient à la cour, et celle qui jadis l'avait si doucement traité le reçoit avec une froideur dont elle finit par lui dire la cause : il accepte ces reproches sans protester, mais fait en sorte qu'elle voie à son doigt l'anneau qu'elle a donné au moine inconnu qui l'a confessée dans la prison. Elle le reconnaît, tombe à ses pieds et lui demande pardon. Cette scène est bien dans l'esprit qui devenait de plus en plus celui de la légende : elle fait honneur au remanieur qui l'a conçue.

Ce remanieur travaillait évidemment sur le poème français, qui est aussi la source du poème anglais du quatorzième siècle. Son œuvre a en commun avec ce poème la plupart des traits qui le distinguent du groupe catalan, donc du thème primitif. Le remaniement ne doit pas être ancien, car aucun de ses dérivés n'est antérieur à la fin du quinzième siècle. Il laissait sans doute dans le vague le pays et le rang des personnages : dans aucun des dérivés, l'héroïne n'est impératrice; elle est reine d'Angleterre ou de Pologne, duchesse de Bretagne ou de Savoie; le héros est un comte de Lyon, un roi de Bohème, un chevalier breton ou un seigneur espagnol. J'imagine que ce remaniement était écrit en latin, et qu'il appelait simplement son héros *comes quidam palatinus*; c'est ainsi que je m'explique ce singulier nom de Palanus donné par le roman français au comte, qu'il fait comte de Lyon simplement parce que l'auteur écrivait dans cette ville.

Telle est, sous ses formes successives, cette belle et naïve histoire, où les sentiments les plus délicats et les plus élevés de la chevalerie apparaissent mêlés aux traits les plus sombres de la férocité et de la justice dérisoire des temps barbares. Peut-on bien découvrir une base historique et déterminer l'époque et le pays où elle a pris naissance ? Un savant allemand, M. Gustave Lüdtke, l'a essayé dans un livre où l'érudition la plus exacte est mise au service de la plus pénétrante ingéniosité, et, bien que sa démonstration ne puisse pas être regardée comme absolument certaine, elle paraît au moins très plausible; elle est en tous cas des plus attrayantes, et elle offre pour les Toulousains un intérêt tout particulier.

Les versions de notre récit qui dérivent du remaniement du poème français donnent au héros et à l'héroïne, on vient de le voir, les noms et les titres les plus divers. Mais le groupe catalan s'accorde avec le poème anglais, représentant le poème français antérieur, pour

faire de la souveraine injustement persécutée une impératrice; quant au héros, l'accord du groupe catalan et du poème anglais est d'autant plus frappant qu'il n'apparaît pas d'abord et ne se révèle qu'à un examen attentif; il s'agit dans le premier d'un comte (anonyme) de Barcelone, dans le second, d'un comte Bernard de Toulouse; or, il a existé un comte de Barcelone qui a été en même temps comte de Toulouse, et ce comte s'appelait Bernard : c'est le célèbre fils du plus célèbre et plus glorieusement célèbre Guillaume de Toulouse (ou saint Guillaume de Gellone), Bernard, que nous appelons ordinairement duc de Septimanie, mais qui fut également à la tête des deux grands comtés séparés par cette province. Une telle coïncidence peut difficilement être fortuite. Si maintenant nous trouvons dans l'histoire de ce personnage quelque chose qui puisse être considéré comme ayant servi de base à la tradition poétique qui met en scène ici le comte de Barcelone, là le comte Bernard de Toulouse, nous aurons bien des chances d'être dans le vrai en croyant que le héros de la tradition est le personnage historique.

Or précisément il y eut, tout le monde le sait, entre Bernard et celle qui, de son temps, était assise sur le trône impérial, des rapports qui ressemblent singulièrement ou qui, du moins, ont pu être considérés comme ressemblant à ceux qu'établit la poésie entre le comte de Toulouse et de Barcelone et l'impératrice. Judith, la seconde femme de Louis le Pieux, fut accusée en 830, par un parti en tête duquel figuraient deux puissants seigneurs, Hugon et Madfrid, d'adultère avec Bernard, *camerarius* du palais depuis 824 et fut de ce fait maltraitée, reléguée et emprisonnée. En février 831, le parti qui lui était favorable ayant repris le dessus, elle se justifia, dans une assemblée tenue à Aix-la-Chapelle, par un serment solennel. Bernard, qui, devant l'hostilité déchaînée contre lui, s'était retiré à Barcelone, n'assistait pas à cette assemblée; mais il parut à celle qui eut lieu en automne, à Thionville, et il offrit de soutenir par un combat judiciaire l'innocence de ses relations avec Judith; pas plus qu'à Aix contre l'impératrice, aucun accusateur ne se présenta; quant aux deux comtes Hugon et Matfrid, ils avaient, du chef de haute trahison, été condamnés à mort à Aix-la-Chapelle, et n'avaient dû la vie qu'à la clémence de l'empereur. Bernard ne fut pas toutefois réintégré dans ses fonctions de *camerarius*; il retourna dans ses comtés de France et d'Espagne.

L'histoire, après tant de siècles, se déclare hors d'état de porter un jugement certain sur la nature des liens qui existèrent entre le duc de Septimanie et l'impératrice Judith. Furent-ils seulement unis par des intérêts politiques, Bernard aspirant à prendre sous le nom du faible Louis la direction effective de l'empire, Judith ne songeant qu'à assurer au profit de son fils Charles un remaniement du partage imprudemment fait par l'empereur, avant son second mariage, entre ses trois fils du premier lit? Furent-ils coupables comme leurs ennemis, surtout Hugon et Matfrid, les en accusèrent avec passion? Entre les assertions contradictoires des contemporains, il nous est impossible de le décider, et d'ailleurs, vous le savez, il est bien difficile, pour rappeler un mot célèbre, d'être sûr de ces choses-là. Mais il est évident que les partisans de Bernard et surtout les populations qui, des deux côtés des Pyrénées, vivaient sous son autorité et lui étaient toutes dévouées, proclamèrent bien haut l'innocence de l'im-

pératrice et traitèrent de vils calomniateurs les deux comtes Hugon et Matfrid. Le triomphe de l'impératrice à Aix-la-Chapelle, la confusion de ses accusateurs condamnés à mort, puis graciés, l'offre de Bernard, à Thionville de combattre en champ clos ceux qui soutiendraient la calomnie, devaient bien facilement, dans l'imagination de ses fidèles, éloignés du théâtre des événements et n'en recevant que des échos altérés, se transformer en un drame autrement simple et pathétique, où le comte Bernard, cachant son nom à cause de l'inimitié de l'empereur, se présentait comme champion de l'impératrice accusée d'adultère, non avec lui mais avec un autre, recevait d'elle-même, sous le sceau sacré de la confession, l'attestation de son innocence, combattait seul les deux infâmes persécuteurs, les forçait à demander grâce, et disparaissait aussitôt pour se retirer dans son comté, où la reconnaissance de l'impératrice et de l'empereur enfin éclairé venait, plus tard, lui apporter l'hommage dû à son héroïsme et à son dévouement.

La légende ainsi formée avait — on en comprend sans peine le motif — écarté des relations entre Bernard et l'impératrice tout soupçon d'amour, même platonique ; plus tard seulement, quand elle fut devenue pour ceux qui la racontaient un simple roman, s'y introduisit le délicat et pur élément d'un amour qui n'a rien que d'ennoblissant pour les deux âmes qui le ressentent ; toutefois, même dans cette version nouvelle, conformément à la légende originale, ce n'est pas avec le héros, comme il eut été naturel, c'est avec un autre personnage que l'impératrice est accusée d'avoir failli à ses devoirs d'épouse. Tout semble donc indiquer que c'est dans les comtés soumis à Bernard que fut mise par écrit, après un temps que nous ne pouvons préciser, la légende à laquelle avaient donné lieu les événements, par eux-mêmes singuliers et romanesques, de 830 et de 831.

Elle ne revêtit pas la forme des chansons de geste : l'épopée, qui a tant célébré Guillaume de Toulouse, ignore complètement son fils, et d'ailleurs l'épopée, à cette époque, n'admettait guère de thèmes aussi purement personnels. Ce fut très probablement un récit latin qui transmit à la postérité la belle histoire née, au moment même, de la connaissance imparfaite et de l'impression exagérée des faits. Bernard y était sans doute appelé — comme dans un autre document légendaire qui le concerne — *comes Tolosanus et Barcinonensis* ; de là le double nom de « comte Bernard de Toulouse » qui est conservé dans le poème anglais, et de « comte de Barcelone », qu'ont préféré, comme il était naturel, les récits catalans.

L'histoire de Bernard dut de bonne heure passer de la Catalogne dans l'Espagne plus occidentale : car il semble bien qu'on en ait une adaptation, d'ailleurs bizarre, dans une aventure attribuée par la *Chronica general* d'Alfonse X à la femme et aux deux fils du roi de Navarre, Sanche-le-Grand († 1001), et qui ne doit pas être postérieure au douzième siècle. Si ce rapprochement est fondé, c'est la plus ancienne trace de notre légende qui nous ait été conservée, et elle se présente en Espagne, c'est-à-dire là où nous la trouvons plus tard sous la forme la plus voisine de sa forme définitive.

Le récit latin se répandit aussi dans le nord de la France et fournit au douzième ou au treizième siècle la matière d'un poème dont la perte est des plus regrettables et auquel remonte directement le

poème anglais et indirectement les imitations faites en France, en Allemagne, en Danemarck et en Italie. La dernière, celle de Bandello, est la plus altérée et peut-être la moins bonne ; elle a toutefois un certain intérêt pour l'histoire littéraire. Adaptée en 1713, au goût du temps par Mme de Fontaines, elle ravit le jeune Voltaire, et il en tira plus tard l'inspiration de sa tragédie de *Tancrède*, qui fut un de ses plus brillants succès, se maintint longtemps au répertoire et peut être regardée comme un des prototypes du drame romantique. Ainsi la ramification légendaire qui s'était jadis étendue sur toute l'Europe a poussé une dernière branche jusque dans la littérature presque contemporaine.

La souche qui a produit cette végétation riche et vivace parait bien avoir ses racines dans la terre méridionale où Bernard donna le spectacle de son existence tumultueuse et féconde en péripéties. Le grand duc de Toulouse Guillaume est devenu le centre d'un des cycles les plus nationaux de notre vieille épopée ; autour de son fils Bernard, par l'interprétation idéalisée d'un épisode de sa vie, s'est formée une légende d'un caractère plus individuel, qui peu à peu, transporté hors de sa patrie, s'accroissant d'éléments empruntés ailleurs et s'enrichissant d'heureuses innovations, est devenue une des incarnations les plus complètes et les plus typiques de la poésie romantique et chevaleresque. Il m'a semblé intéressant de rappeler ce souvenir dans une réunion tenue à Toulouse. Les vents et les oiseaux ont dispersé par le monde une semence de poésie qui avait germé dans une terre féconde entre toutes : j'ai voulu rassembler les fleurs qui en sont nées et, sous les cieux les plus divers, se sont richement épanouies, et en faire hommage au sol dont elles sont originaires.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

Séance du mercredi, 5 avril, après-midi.

M. Constans, délégué de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron, lit une note sur un curieux monument conservé à Milhau (Aveyron) et qui porte une inscription dont l'interprétation n'a pu être donnée jusqu'ici. Il s'agit de l'ancien pilori. L'inscription qui y est gravée ne saurait être postérieure au début du quatorzième siècle, elle est en langue vulgaire. On peut la lire ainsi : *Quara que faras enant que comedes vostra* (*vianda*). Selon toute apparence c'est une colonne provenant de quelque château ou de quelque réfectoire conventuel invitant les convives à prier le Seigneur avant de prendre leur repas. On suppose qu'elle a pu être enlevée de quelque maison religieuse pillée par les protestants dans les guerres du seizième siècle. On s'est demandé si vraiment cette colonne avait pu servir de pilori. M. Constans énumère les raisons qui permettent de le croire.

Séance du vendredi, 7 avril, après-midi.

M. Émile Bonnet, membre de la Société pour l'étude des langues romanes, lit un mémoire sur les jetons émis par les États généraux

de Languedoc. Ces jetons n'ont jamais eu qu'un rôle rémunérateur et honorifique. Ils constituaient une sorte de récompense officielle exclusivement destinée, à l'origine, aux membres du bureau des comptes, c'est-à-dire de la commission chargée par les États de procéder à l'audition et à la clôture des comptes des officiers de la province. Cette récompense fut accordée plus tard aux membres du bureau des recrues (1678), puis aux premiers opinants des trois ordres, enfin à plusieurs autres personnages et fonctionnaires de la province. Le plus ancien des jetons connus porte la date de 1634, le plus récent, celle de 1790. Le nombre des types de jetons retrouvés s'élève aujourd'hui à plus de 110. Ils étaient frappés à l'Hôtel des Monnaies de Paris par les soins de la députation que les États généraux envoyaient tous les ans à la cour pour présenter au roi le cahier de leurs doléances.

Les sujets et légendes étaient d'ordinaire fournis par les membres de l'Académie des inscriptions, ayant des attaches languedociennes. Ces jetons offrent la signature des meilleurs artistes des dix-septième et dix-huitième siècles : Rottiers, Duvivier, Drez, Gatteaux, etc.

Les types du revers consacrent le souvenir d'événements d'un intérêt général ou exclusivement provincial; cependant quelques-uns consistent uniquement dans l'écu à la croix de Languedoc, et c'est même là le type qui prévalut à partir de 1755 ; mais, grâce à l'habileté des graveurs, cette donnée très simple fournit une série artistique qui comprend de véritables petits chefs-d'œuvre d'élégance et de bon goût.

M. le Président fait ressortir toute l'importance du travail de M. Émile Bonnet, qui mérite d'être proposé comme un véritable modèle d'étude numismatique.

***

Durant le Congrès des Sociétés savantes, tenu à Toulouse, l'*Escolo moundino*, société félibréenne qui relève de la Maintenance de Languedoc, eut l'heureuse idée d'offrir, avec le concours des romanisants toulousains, un banquet à MM. Gaston Paris et Camille Chabaneau. M. Paul Meyer, qui arriva sur ces entrefaites, y fut aussi convié.

Nous donnerons dans le prochain numéro de la *Revue* le compte-rendu détaillé de ce banquet avec le texte des discours qui y furent prononcés.

Nous devons toutefois dès maintenant remercier les initiateurs et les organisateurs du banquet: MM. L. Vergnes, A. Jeanroy, Baquié-Fonade, P. Dognon, J.-Félicien Court, J. Ducamin, A. Sourelh et A. Vignaux, qui accueillirent de la façon la plus aimable leurs confrères de la *Société des langues romanes*, et plus particulièrement le secrétaire général de la Société, M. C. Chabaneau.

*
* *

Concours

La Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres du Tarn a décidé de reprendre, à partir de cette année, ses Concours annuels.

Le Concours de 1899 comprendra trois catégories : Histoire et archéologie.— Littérature — Sciences et arts, avec les sujets suivants :

I. — HISTOIRE ET ARCHÉOLOGIE

1° *Les poteries de Giroussens.* — Résumer ce que l'on sait sur ce sujet ; fournir quelques photographies de pièces ordinaires et, s'il en est, d'œuvres remarquables : donner une bibliographie des travaux publiés isolément ou dans des ouvrages généraux et revues.

2° *Les noms de lieux d'un arrondissement ou d'un canton du Tarn.* — Grouper ces noms suivant leur radical (particularité topographique, genre de culture, noms de propriétaires, etc.) — suivant leur désinence. — Justifier les hypothèses que suggère cet examen aux points de vue des dialectes locaux, de la géographie ancienne de la région, de son exploitation agricole d'autrefois, etc.

II. — LITTÉRATURE

1° *Poésie patoise du Tarn* ou *française.*

2° *Prose française.* — Conte ou nouvelle se rapportant à une légende spéciale au pays albigeois.

III. — SCIENCES ET ARTS

1° *Le Sidobre.* — Etude géologique, avec carte à grande échelle.

2° *Diplôme de la Société*, pouvant être affecté soit aux Sociétaires, soit aux lauréats. Dessin à réduire pour une planche typographique de 29 sur 22 centimètres environ. — Ce dessin devra être exécuté a la plume ou au crayon Conté sur bristol. Il devra contenir le titre de la SOCIÉTÉ DES SCIENCES, ARTS ET BELLES-LETTRES DU TARN et la devise SERVARE, AUGERE ; — un dessin allégorique ayant rapport au caractère de la société, avec croquis de vues ou monuments du département du Tarn.

Observations. — Toute étude ou dessin soumis au Concours sera la propriété de la Société qui reste juge de l'utilité de son insertion dans la *Revue du Tarn.*

Ces travaux devront être adressés au Secrétaire perpétuel de la Société (M. Jules JOLIBOIS, 42, avenue Villeneuve, à Albi) **avant le 1er octobre.**

Une médaille au moins (argent ou bronze) sera décernée pour chacun des sujets au Concours avec le nom gravé du lauréat. — Si plusieurs concurrents ont présenté un mémoire ou dessin digne de récompense, des mentions pourront être accordées à ceux qui auront été classés après les titulaires de la ou des médailles.

Une récompense de vingt-cinq francs est promise, en outre de la médaille, au lauréat du Concours pour le diplôme de la Société.

Il pourra aussi être offert en hommage une médaille à la personne qui aura fait don à la Société d'un ou plusieurs objets d'une valeur réelle archéologique ou à toute autre personne, originaire du Tarn, qui aurait présenté une œuvre remarquable.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

LES STATUTS ET LES COUTUMES
DE LA COMMANDERIE DE SAINT-ANDRÉ-DE-GAILLAC
(TARN)

La commanderie de St-André-de-Gaillac est certainement l'établissement charitable le plus antique de l'Albigeois. Sa fondation est due aux comtes de Toulouse [1]. Des documents de la seconde moitié du XIe siècle le montrent en pleine prospérité. Il eut pour bienfaiteurs, outre les comtes de Toulouse, les rois de France, les comtes d'Armagnac et les évêques d'Albi. Les archives départementales du Tarn possèdent les nombreuses copies des donations qui lui furent faites au cours des siècles.

Mais ce n'est pas la monographie de cet hôpital que nous voulons écrire ; nous ne pourrions que rééditer l'œuvre de M. Elie Rossignol, l'érudit tarnais bien connu ; qu'il nous suffise de dire que l'hôpital de St-André ouvrait ses portes à toutes les misères de la vie [2]. Ce que nous voudrions surtout faire connaître, c'est l'organisation intime de la commanderie sur laquelle l'auteur des *Monographies communales de l'arrondissement de Gaillac* n'a pas eu le loisir de s'étendre. Nous nous appuierons sur des documents inédits conservés aux archives départementales du Tarn, mais non encore inven-

[1] C'est ce qui résulte d'un placet du précepteur de la commanderie, Pierre Donat (1667-1700) ; il s'appuie sur une charte de Philippe le Bel de 1311. Cf. *Monographies communales* de M. Élie Rossignol, vol. II, p. 284.

[2] In receptionem pauperum tam sanorum quam infirmorum, mulierum pregnantium, educationem languidorum, sanguinolentorum, orphanorum expositionem, et aliarum miserabilium personnarum, sive fratrum ordinum mendicorum ad dictum hospitale undique de diversis mundi partibus apportatorum et confluentium, et aliorum multiplicium operum charitatis que ibidem laudabilius adimplentur. — Requeste présentée à l'evesque d'Alby, aux fins de confirmer la concession de l'église de S. Hiérosme du Tescou, au d. hospital. (Extrait des donations faites à la commanderie.)

toriés : les *Statuts de la commanderie* et *Las costumas et ordenansas dels senhors fraires cappellas, diagues, clergues et donats del hospital.* Coutumes et statuts sont des dernières années du XIVe siècle.

Les statuts, datés du 24 février 1390 (1391, nouv. sty.), sont une réédition revue, corrigée et augmentée de ceux de 1271. On lit, en effet, dans le préambule : *In primis namque statuimus, sic ut a sex vingiti annis citra fuisse observatum declaramus ut in predicto hospitali... est unus preceptor*, etc. Ils sont rédigés en latin ; nous nous contenterons de donner une scrupuleuse analyse des articles qui les composent.

L'an de la nativité du Christ, 1390 et le 24 février, la deuxième année du Pontificat de Clément VII, dans la ville d'Albi, en présence de Mre Helias de Borno, clerc du diocèse de Limoges, notaire public apostolique d'Albi, fut passé l'acte suivant : Étaient présents, d'une part ; G., par la grâce de de Dieu, évêque d'Albi [1] et Bertrand de Foucaud, docteur en décrets, précepteur de l'hôpital, faisant, au nom de l'établissement, tant pour lui que pour ses successeurs ; d'autre part, Pierre Raymond Ascerii [2], bachelier en décrets, et Pierre du Mas, prêtres, représentant les frères hospitaliers, Pierre Abelhonii, consul de Gaillac, tant pour lui que pour les autres consuls, ainsi que pour ses successeurs, en leur qualité de patrons de l'hôpital, Mre Pierre Pelrous, bachelier ès lois, syndic et conseiller des consuls.

Guilhaume déclare qu'il veut réformer les antiques statuts de l'hôpital et y ajouter de nouveaux articles. Nous passons le préambule de l'acte, trop long et sans grand intérêt.

Le précepteur doit être pris parmi les frères hospitaliers,

[1] D'après le catalogue des évêques d'Albi, publié par la *Revue du Tarn* (vol. I, pp. 69-72), ce serait un Pierre II de la Voûte qui aurait occupé le siège épiscopal à cette époque. La *Revue* ajoute que ce Pierre n'a jamais été évêque d'Albi et que plusieurs actes prouvent que Guilhaume VIII de la Voûte a siégé de 1383 à 1397. Le document que nous analysons confirme cette opinion. Cet évêque fit continuer la *bisbia,* ou palais épiscopal, ainsi que le château de Combefa, résidence ordinaire des évêques d'Albi.

[2] C'est le successeur immédiat de Bertrand de Foucaud.

si ibidem idoneus reperitur. Il doit être élu et son élection est confirmée par l'évêque. Il est en quelque sorte la tête d'un corps dont les frères sont les membres. Il régit en père de famille le spirituel et le temporel de l'hôpital.

Les consuls sont les vrais patrons de l'hôpital ; à ce titre ils ont la garde des clefs de l'établissement. A la mort du précepteur, de concert avec les frères, ils procèdent à l'élection de son successeur. A cet effet, on convoque tous les frères qui se trouvent dans Gaillac ; on les attend un jour entier, et, après une invocation au St-Esprit par le chant du *Veni, creator Spiritus*, et la récitation du verset *Congruentibus*, l'élection se fait soit dans le chœur de St-Pierre, soit dans la sacristie de l'église, soit dans un autre lieu honnête et convenable.

On devra choisir parmi les frères un homme d'une vie honorable et d'une conversation honnête, et dont on puisse attendre honneur et avantage pour l'établissement. L'élection doit être à l'abri de tout soupçon de simonie.

Dans l'élection, les consuls de Gaillac ou leur majorité auront une voix, à titre de patrons, et les frères *seu major pars eorum* une autre voix.

Il en sera de même dans le cas où le précepteur mourrait hors de la ville de Gaillac ; tous les frères présents devront être convoqués et ils seront attendus un jour.

Après l'élection, les consuls et les frères présenteront l'élu à l'agrément de l'évêque et lui soumettront le procès-verbal de l'opération, et l'évêque la confirmera, si elle lui paraît *idonea*.

Si, par suite de discorde, il était élu plusieurs précepteurs, l'évêque ferait choix de celui qui lui paraîtrait doué de plus de mérites et plus utile à l'établissement.

Aussitôt après l'élection,il sera fait choix, par les consuls et les frères, de deux hommes probes, pris parmi les frères, pour la rédaction de l'inventaire. Ils sont constitués procureurs pour la garde et l'administration des biens et des affaires de la communauté.

Ces procureurs rendront compte de leur administration. Leur nomination sera confirmée par l'évêque avant toute prise de possession. Ils prêteront serment, sur les quatre saints évangiles, de leur main droite touchés, d'exécuter toutes les clauses

des statuts les concernant, de procurer tout ce qui pourrait être utile à l'hôpital et à l'église, d'éviter autant que possible tout ce qui leur serait nuisible.

Des frères, prêtres et clercs, seront perpétuellement dans l'établissement pour la célébration des messes, des heures tant diurnes que nocturnes, dans l'église de St-Pierre. Leur nombre sera déterminé par le précepteur et les frères, suivant les facultés de l'hôpital, son honneur, ses avantages, son utilité et suivant les besoins du service du culte.

La réception des frères, prêtres, clercs ou laïcs, et même des femmes chargées du service des pauvres et qui portent le nom de sœurs, se fait par les soins du précepteur, après mûre délibération, mais de la volonté et du consentement de tous les frères, prêtres et clercs, présents à Gaillac, ou de la majorité d'entre eux. Si une réception se fait autrement, elle doit être considérée comme nulle et non avenue.

On ne recevra en qualité de frères que des personnes d'une vie honorable, d'une honnête considération et telles qu'elles puissent procurer à l'hôpital honneur et profit.

Dès leur réception, les frères promettront par serment d'obéir au précepteur, de le garder de tout dommage, selon leur pouvoir, de défendre de toutes leurs forces les biens et les droits de l'hôpital, sauf en cas de maladie.

Les frères et les sœurs infirmes reçevront par jour une miche de pain *de majoribus*, un demi-pega [1] de vin pur, et la moitié d'une pièce de mouton, ou leur valeur en argent.

Si un frère prêtre est négligent aux matines, ou dans la célébration de la messe, il sera privé de sa pitance au dîner; et s'il commet une faute aux vêpres, la pitance du souper lui sera supprimée.

Les autres frères inférieurs, clercs et serviteurs, seront, selon leur faute et au jugement du précepteur, mis au régime du pain et de l'eau, suivant l'antique coutume.

[1] Nous traduisons par *pega* le mot *pegarius*. Le *pega* était une mesure de capacité en usage à Gaillac; elle équivalait à deux pintes environ; la *pinte* correspondait à 1 litre 70 et le *pega* à 3 litres 30. Cf. Louis de Santi et Auguste Vidal, *Deux Livres de raison* (1517-1550) (Introduction, p. 288).

Tous les frères mangeront à la table commune du réfectoire, où il leur sera fait la distribution quotidienne des mets, dans la manière et la forme marquée dans le livre de leurs pitances.

Chaque jour, au commencement du repas, un frère lira la Bible ou un autre livre. A la fin du repas, au moment où les frères quitteront la table, une hymne sera chantée, surtout chacun des jours de l'Avent, de la Quadragésime et tous les dimanches et jours de fête.

A table, le silence doit être gardé, ou si l'on parle ce ne sera qu'à voix basse, et l'on ne s'entretiendra que de choses honnêtes.

Si quelque frère se conduit mal au réfectoire ou au chœur et se répand en paroles injurieuses, il sera puni : le prêtre de la privation *companagii*[1] au dîner ou au souper, et les autres, de toute nourriture, sauf le pain et l'eau, suivant la coutume.

Les frères-prêtres sont, l'un après l'autre, hebdomadiers pour la célébration des grand'messes. S'il arrive qu'il y ait plusieurs messes chantées, comme aux vigiles de quelques fêtes, à Quadragésime, à l'Avent, aux Quatre-Temps, c'est le prêtre de semaine immédiatement après qui devient hebdomadier et le sacristain est chargé d'aviser.

Il sera nommé un vicaire perpétuel, pris parmi les frères de l'hôpital ; il aura charge des âmes, non seulement de la paroisse de St-Pierre, mais encore de toutes ses annexes[2]. La vacance du poste de vicaire doit être, dans les six mois, dénoncée à l'évêque.

Il sera choisi un autre frère-prêtre pour la célébration des messes anniversaires ; il sera rétribué, selon son travail, aux frais de l'hôpital.

[1] Ce mot est intraduisible en français ; il faut prendre une périphrase et dire : ce qui se mange avec le pain (*cum pane*). La langue vulgaire le traduit par *coumpanaje*.

[2] Ces annexes étaient : St-Jérôme-du-Tescou, donnée par G., évêque d'Albi (sans date), St-Pierre et St-André-de-Gaillac, données au mois de mai 1172 par Guilhem Peyre, évêque d'Albi ; les églises de Sénouillac, de Boissel et de Candastre, données par le même en 1182, St-Pierre-de-Vors, donnée par le même évêque en juin 1195 (donation confirmée le 15 des Kalen. de septembre 1259 par l'évêque Bernard de Combret) ; l'église de St-Jean-de-Celles échangée, le 3 des Kalen. de juin 1271, contre celle de St-Sernin-de-Salettes, sous l'épiscopat de Bernard de Combret.

Deux autres frères, choisis parmi les derniers venus, pourvu qu'ils soient diacres, seront tenus, une semaine après l'autre, de faire l'office de diacre à toutes les messes célébrées au grand autel. S'il n'y a qu'un diacre, ou s'il n'y en a aucun, un ou deux prêtres, suivant le cas, pris parmi les plus jeunes, en rempliront l'office, sur l'ordre du précepteur.

Le vicaire perpétuel, le prêtre chargé du service des anniversaires et les deux diacres seront exempts de tout service hebdomadaire des grand'messes.

Les autres frères-prêtres, pour la célébration des messes chantées, suivant leur tour de semaine, auront une tenue honnête et dévote ; leur tonsure et leur barbe seront rasées ; ils ne pourront manquer à ce devoir que pour cause de nécessité ou d'infirmité ; un long voyage hors du diocèse d'Albi est encore une excuse suffisante. Dans ces cas, ils seront remplacés par un autre frère-prêtre.

Le précepteur seul a le droit de célébrer la messe au maître autel de St-Pierre [1] ; il peut cependant, pour les jours de fêtes solennelles, autoriser tels prêtres qu'il lui conviendra, pourvu qu'ils appartiennent à l'hôpital, ou que ce soit un prélat, un grand personnage, un docteur, un maître, un licencié ou un prêtre pour sa première messe. Le vicaire perpétuel peut donner la même autorisation.

Si quelque frère-prêtre ne célèbre pas la messe qui lui incombe, il sera puni de la privation de toute nourriture *ad arbitrium preceptoris.*

Aucun frère n'entrera dans le chœur où il sera de service, soit pour les messes, soit pour les heures canoniques, s'il n'est revêtu de son surplis.

[1] L'abbé de Gaillac paraît avoir joui d'un droit sur les offrandes recueillies dans l'église de St-Pierre. Le 1er janvier 1384 (1385 nouv. sty.), le révérendissime Roger Turre, célébrait la messe dans cette église ; le vicaire perpétuel, Jean Desorgia réclama le produit de l'offrande à Jean Tonnac, vicaire de l'abbé. Tonnac lui répondit que l'offrande lui appartenait *in signum juris quod habebat in dicta ecclesia.*

Un différend de même nature surgit le 14 mai suivant, entre Roger Turre et les procureurs de l'hôpital, Jean Molinas et Jean Causser. L'abbé invoqua le même droit pour lui et le sacriste de son monastère. Cf. *Extrait des donations concernant l'hôpital.*

Dans leurs actes, les frères se conduiront honnêtement ; ils auront la tonsure ; leur chaussure et leurs habits seront convenables et de couleur qui convienne à l'état ecclésiastique [1].

Il est interdit aux frères de jouer, d'entrer dans les tavernes pour y boire, de vivre malhonnêtement avec les personnes malhonnêtes ; ceux qui, charitablement prévenus, seraient un objet de scandale public, seraient privés des aliments servis à l'hôpital jusqu'à parfait amendement, sous réserve des droits de l'évêque.

La place du précepteur et du vicaire perpétuel, à l'église, sera au chœur, au lieu désigné de toute ancienneté. Les frères se placeront suivant l'ordre de préséance, leurs grades et leurs ordres.

Les frères seront assis ou debout pendant les cérémonies religieuses, suivant la nature de celles-ci ; leur tenue sera honnête et dévotieuse ; ils n'y devront ni parler ni dormir ; les propos vains et déshonnêtes y sont interdits. Ce n'est que dans des cas rares et à voix basse qu'ils pourront s'entretenir pour des choses urgentes. Le tumulte n'y sera pas toléré, parce qu'il est une offense à Dieu et un objet de scandale pour le peuple. Les délinquants seront punis de la privation de toute pitance, toute autre punition étant réservée à l'évêque.

En l'absence du vicaire perpétuel, ou sur son ordre, les hebdomadiers seront tenus d'assurer le service divin à St-Pierre, sous peine de privation du *companatgium* au dîner ou au souper.

Les recommandations faites aux frères pour leur tenue au chœur, l'interdiction d'y parler à haute voix, s'appliquent également aux assemblées.

Aux processions des dimanches et des fêtes, ils marchent en chantant et en récitant leurs prières, s'abstenant de toute parole inutile.

Le vicaire perpétuel et le sacriste auront sous leur garde les reliques, les vases sacrés et tous les objets du culte que le précepteur ou les frères leur confieront.

[1] La couleur noire n'était pas de rigueur pour la robe des ecclésiastiques. Dans *Deux Livres de raison au XVIe siècle*, nous avons fait constater que Fabre Eutrope, prêtre à Mauriac, avait, dans sa garde-robe, une soutane violette. Voir p. 65 de l'Introd. et 31 du Texte.

Ils entretiendront la lampe des paroissiens, orneront les autels, sonneront les cloches pour les heures canoniques et les divers services de l'hôpital. Ils devront mettre tout leur soin à leur charge.

Il a été traité quelque peu de ce qui concerne spécialement le service divin ; il convient maintenant de régler les conditions de la bonne administration et de la conservation des biens, des droits de l'hôpital ou ce qui concerne les précepteurs, les frères et les pauvres à qui ils sont communs.

L'appartement appelé la *garda-rauba*, placé dans la sacristie de l'église St-Pierre, est expressément et spécialement affecté aux archives qui renferment tous les documents, instruments, titres de l'hôpital *et quecumque jocalia dicte Ecclesie*. Cet appartement aura une porte fermant à deux clefs dissemblables, de sorte que, pour l'ouvrir, les deux clefs seront nécessaires. De ces deux clefs, l'une sera entre les mains du précepteur, l'autre entre les mains d'un frère élu à cet effet. Celui-ci jurera par serment corporel de la bien garder.

Les lettres de fraternité seront scellées d'un sceau de cire verte et mention y sera faite de l'apposition du sceau.

La réception des frères doit être constatée par un acte public.

Il sera fait attention que, dans les instruments publics de réception, il ne se glisse des mots qui pourraient faire naître un soupçon d'avarice ou de simonie. Si, pour l'amour de Dieu, de l'église ou de l'hôpital, le frère à recevoir veut faire un don, il devra être passé un acte public et séparé de cette donation.

Le précepteur, de la volonté et du consentement de tous les frères ou de leur majorité, nommera un notaire, homme honnête et probe, qui recevra tous les actes intéressant l'hôpital, après serment de fidélité et de bonne gestion de sa charge.

Il sera créé, en outre, un ou des procureurs, un ou des syndics pour la défense des intérêts matériels de l'hôpital (*lites et negotia*).

Un dispensateur (économe) et un sacriste seront pris parmi les frères ; ils seront choisis surtout parmi ceux qui sont étrangers à la ville ; ils aideront le précepteur et les procureurs

dans l'administration des biens forains (*extraneis*). Ils seront rétribués suivant leur travail.

Si les dispensateurs et le sacriste s'acquittent mal de leur charge, ils seront remplacés dans leur office par les soins du procureur et des frères.

Sont maintenus dans toute leur vigueur les antiques statuts en ce qui concerne les pauvres.

Le précepteur sera tenu d'éclairer l'hôpital pendant la nuit et d'avoir un nombre de lits suffisant.

Si, par suite de leur faiblesse ou de quelque infirmité, des malades ne peuvent venir chercher leur nourriture à l'hôpital, le précepteur ou son procureur sera tenu de leur fournir à domicile le pain, le vin et le *companatgium*, deux fois par jour, à dîner et à souper.

Si leur faiblesse était telle qu'ils ne puissent se nourrir de ces aliments, le précepteur devra, aux frais de l'hôpital, leur envoyer un chirurgien pensionné par l'établissement pour les visiter et les soigner, et il leur servira les remèdes suivant les ordonnances du chirurgien et suivant les facultés de l'hôpital.

L'hôpital sera tenu de recevoir les femmes pauvres prêtes à s'accoucher, et il sera satisfait à tous leurs besoins pendant sept semaines seulement.

Il recevra aussi les enfants pauvres et les orphelins exposés ; le précepteur assurera leur nourriture en lait [1] tant qu'ils ne pourront se nourrir d'autres aliments, de manière à procurer la gloire de Dieu.

Et comme l'hôpital a été fondé pour les pauvres, par les aumônes des fidèles, les précepteurs, dans leur admission et leur entretien, ne pourront faire valoir pour excuse l'insuffisance des revenus de l'hôpital ni *quod facultatem non suppetunt ad substantationem fratrum et pauperum*. Dans ce cas, il faudrait diminuer le nombre des frères plutôt que celui des pauvres [2].

Les blés, les vins et tous les autres revenus seront placés,

[1] Existait-il un biberon à cette époque ? On remarquera qu'il n'est nulle part question de nourrice.

[2] Une note marginale résume, de façon très juste et très concise, cette clause des statuts : *Bona hospitalis potius sunt pauperum quam fratrum.*

pour y être gardés, dans des greniers ou autres dépendances de l'hôpital; il ne sera dérogé à cette clause que de l'exprès consentement des frères.

Tous les ans, plus souvent même, à la volonté du précepteur et des frères, les procureurs devront, devant le précepteur et deux délégués des frères, rendre compte de leur gestion. Le précepteur a seul qualité pour leur délivrer quittance. Toute autre quittance serait de nulle valeur.

Le livre des cens en blé, avoine, gélines et argent ou le livre qui les contiendra tous, seront conservés dans les archives et laissés à la seule disposition du précepteur ou de ses procureurs chargés de la perception des cens [1].

Les livres de cens seront renouvelés de dix en dix ans, ou suivant qu'il paraîtra convenable au précepteur et aux frères. Les vieux livres seront conservés aux archives.

Le précepteur nomme, chaque année, des frères qui sont chargés du service des chapellenies fondées et qui sont rétribuées selon la coutume.

Les aliénations d'immeubles appartenant à l'hôpital ne pourront avoir lieu que de l'exprès consentement des frères ou de la majorité d'entre eux. Il en sera de même de toute cession, échange, donation, transaction, etc., etc., sous peine de nullité de l'acte.

Si l'un des frères voulait acquérir quelques-unes des possessions de l'hôpital, il devrait être, à prix égal, préféré à tout autre, pourvu qu'il n'en résulte aucun dommage pour l'établissement, ni aucune jalousie ou discussion parmi les frères.

Si, à l'occasion de ventes, échanges, etc., il s'élevait un désaccord entre le précepteur et les frères, ou entre les frères, on aura recours aux voies pacifiques avant de saisir la justice.

Le précepteur doit faire sa principale occupation des soins à donner aux pauvres par l'intermédiaire des sœurs de l'hôpital et des autres serviteurs, soit en cas de maladie, soit dans toute autre circonstance, et ce, suivant les ressources que le Seigneur procurera à l'hôpital.

[1] La Commanderie possédait d'innombrables fiefs dans le Gaillacois. Le livre terrier établi en 1564, sous le commandeur Philibert de la Guiche, nous en a révélé 2366.

L'hebdomadier et les *gardiatores,* élus par les consuls, patrons de l'hôpital,sont tenus de visiter une fois par semaine, avec charité, les pauvres infirmes, et s'ils prévoient quelques défectuosités de service, ou des plaintes, ils en réfèreront au précepteur ou au procureur pour y porter remède.

Le précepteur et les frères doivent s'appliquer de tout leur pouvoir à procurer le bien de l'hôpital de manière à en être récompensés en ce monde et à obtenir une gloire éternelle au Paradis.

Défense est faite aux précepteurs de considérer les revenus de l'hôpital comme les leurs propres ; ils sont la propriété des pauvres. Les excédents seuls seront affectés à son usage et à celui de deux serviteurs seulement, lorsque les précepteurs résideront à Gaillac ou ailleurs pour le bien de l'hôpital ou par nécessité, ou bien pour les frères et les autres besoins de l'établissement.

Ces mêmes excédents devront parer aux nécessités créées par une disette ou un manque de récolte. Chaque année, le jeudi de la mi-Carême, il sera célébré un service solennel pour les précepteurs, les frères et les bienfaiteurs de l'hôpital décédés, cela suivant la coutume [1].

Le même jour, après la célébration de la messe des morts, le précepteur ou, en son absence, le procureur tiendra un conseil général où seront traitées toutes les affaires intéressant l'hôpital et l'église ; les présents statuts et les ordonnances y seront lus pour que nul ne puisse prétexter d'ignorance.

Suivant une louable coutume, observée depuis longtemps, les frères qui s'adonneront au service divin et aux affaires matérielles de l'hôpital, continueront à recevoir, après leur réception, une chape processionnale, d'une valeur de huit livres tournois petites, pour le service de l'église.

La chape du nouveau précepteur sera d'une valeur de douze livres tournois.

Le précepteur, les frères et le consul, tant en son nom qu'au nom de ses successeurs, jurent de tenir et observer les pré-

[1] Nous verrons, dans les *costumas*, que ce service solennel portait le nom de *revit*.

sents statuts, en touchant de la main droite les quatre saints Evangiles.

Tout aussitôt le précepteur, les frères et le consul supplient l'évêque *quathenus in predictis statutis et ordinationibus superius dictis suam... authoritatem judiciariam interponeret.* L'évêque, s'asseyant sur son tribunal *suam authoritatem interponit pariter et decretum, salvo jure suo et quolibet alieno.* Il se réserve cependant la faculté de corriger et d'interpréter les statuts suivant qu'il lui paraîtra opportun. Précepteur, frères et consul demandent qu'il soit passé acte public et que l'instrument soit scellé du sceau épiscopal. Voici la formule finale de l'acte : *Acta et publicata fuerunt hec, anno, die, loco, indictione et pontificatu quibus supra, presentibus venerabilibus et discretis viris dominis Bernardo Celarerii, canonico Albiensi, Bernardo Vigarii, licentiato in decretis, religioso viro Johanne Arnaldi, priore Predicatorum conventus Albie, domino Guilhermo Martelli, rectore ecclesie de Tersiis, magistris Guilhermo Chamberti*[1], *Albie, Petro Barravi, Tholose notario, et Sicardo Nicolaii*[2], *burgense Albie, testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis, et me Helia de Borno, clerico lemovicensis diocesis, publico apostolica et episcopali albiensi authoritate notario, qui in premissis omnibus et singulis dum, sic ut premittuntur, agerentur et fierent, una cum prenominatis testibus, presens fui ; indeque requisitus hoc presens publicum instrumentum, quod per alium substitutum meum, aliis occupatus negossiis, scribi et grossari feci, recipi hicque mea manu propria subscripsi et signo meo solito signavi, una cum appensione sigilli magni et authentici dicti domini nostri albiensis episcopi, in fidem et testimonium premissorum.*

Ces statuts ne satisfont pas entièrement notre curiosité. Nous avons vu qu'il y avait deux catégories de frères, les prêtres et les laïcs ; mais quelles conditions fallait-il remplir pour obtenir les lettres de fraternité ? Elles étaient certainement fort ambitionnées, puisqu'elles constituaient une grasse prébende et qu'elles n'exigeaient qu'une besogne à peu près insignifiante. A cette prébende étaient attachés, outre

[1] Les Chambert ont fourni des consuls aux XVIe et XVIIe siècles.

[2] Guilhaume Nicolay, probablement le père de Sicard, était consul d'Albi en 1367.

les avantages matériels que nous allons faire connaître, des avantages moraux importants qui rejaillissaient même sur les fermiers des biens de la commanderie [1].

Le document que nous venons d'analyser est muet sur cette question ; il ne répond pas davantage à celle-ci : quel était le nombre des frères ? Il est dit dans un article qu'en cas de déficit dans les revenus le nombre des frères peut être réduit, jamais celui des pauvres. Dans une requête adressée par la commanderie à l'Evêque d'Albi, pour en obtenir la confirmation de la donation de l'église de St-Jérôme, on lit que les serviteurs, tant prêtres que clercs, sont au nombre de trente environ (*quasi triginta*) [2]. Cette expression, par son manque de précision, tendrait à démontrer que le nombre des frères était indéterminé. Mazenx, dans ces comptes, n'en nomme qu'une douzaine [3]. A l'époque où se déroulent les péripéties de l'interminable procès intenté au commandeur Pelrous par les consuls de Gaillac, ils ne sont plus que dix, dont huit prêtres [4]. Tout permet donc de supposer que le nombre des frères hospitaliers variait avec les revenus de l'hôpital.

[1] Pour ne citer qu'un exemple de ces avantages moraux, notons que les établissements religieux, comme la commanderie de St-André, étaient considérés comme privilégiés par la loi ; ils pouvaient par suite obtenir, dans les procès, *des lettres royales sur requête* appellées *lettres de committimus* après la création, dans les Parlements, d'une *Chambre des requêtes*. Au Parlement de Toulouse, disons-le en passant, cette création eut lieu en 1543 ; mais la nouvelle chambre ne fonctionna guère qu'à partir du 22 novembre 1574. Les *lettres de requête* et de *committimus* contenaient deux clauses essentielles : la maintenue du requérant dans tous ses droits prétendus pendant une année, la contrainte envers ses débiteurs. Cf. *Deux Livres de raison,* Introd., p. 257-258.

[2] *Pro cujus* [*hospitalis*] *servitio sunt continui quasi triginta servitores tam presbyteri quam clerici.* (Extrait des donations.) La requête n'est pas datée ; elle semble être de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle.

[3] Cf. *Deux Livres de raison*, Introduction, p. 263, et Texte 202 à 212.

[4] On lit au verso du 2e folio de l'*Extrait de donations :* Frères de Sainct-André qui estoient pendant les poursuittes contre Pelrous : Mre Anthoine Estellot, vicayre perpétuel, Mre Françoys Castanier, pbre, Mre Ambroise La Tour, pbre, Mre Jean Maurel, pbre, Mre Jean Méault, pbre, Mre Pierre Essé, pbre, Mre Marc-Anthoine Bonafoy, pbre, Mre Pierre Estienne, pbre, Pierre Bonac, M^re^ chirurgien des pauvres, Me Jean Betelhe, notaire royal.

Mais quel était le genre de vie de ces frères dont la charge était une vraie sinécure, puisque le soin des malades était confié à des serviteurs et à des femmes? Les statuts qu'on vient de lire sont en quelque sorte le code de l'administration générale de l'hôpital ; ils ne nous font pas pénétrer dans l'intimité de la vie quotidienne des frères. Les archives de la commanderie possèdent un document de premier ordre à ce point de vue spécial. Il porte pour titre : *Costumas et ordenensas dels frayres del hospital de S.-Andrieu-de-Gualhac.*

Les ordonnances qu'on va lire sont contemporaines des statuts ; elles sont datées du 12 janvier 1391 (1392 en nouv. sty.). C'est au moment où vénérable et circonspect homme Pierre de Raymond Astier, nouvellement élu précepteur, va pénétrer dans l'hôpital pour prendre possession de sa charge, que les frères hospitaliers, ayant à leur tête Jean *de Fagia*, vicaire perpétuel, lui firent prêter le serment *supra sancta quatuor Dei evangilia tenere et inviollabiliter observare omnia statuta et omnes observationes et consuetudines antiquas et novas ejusdem hospitalis et pauperum ac fratrum.*

Le préambule constate que *las Costumas et Ordenansas* étaient écrites dans un livre de papier à couverture rouge; les frères le présentent au commandeur et réclament leur insertion dans l'acte de prise de possession [1]. En voici la teneur:

Ayso son las costumas et ordenansas dels senhors frayres capelas, diagues, clergues et donatz del hospital de mossenhor Sanct Andrieu de la villa de Galhiac [2] vielhas et novellas autregadas per totz los senhors comandayres passats tro lo jorn de huey; en lasqualas los senhors frayres so en veraya et tranquilla pocession tro lo dia presen.

[1] La prise de possession avait lieu par l'introduction du nouveau percepteur dans l'hôpital.

[2] Une autre copie porte *Gualhac;* c'est ainsi que s'orthographie généralement ce nom de ville dans les comptes consulaires d'Albi de 1359-1360.

Article 1.

Del pa

Permyeyramen que lo dit senhor comandayre o lo procurayre, costituit[z][1] per el et per nos, nos deu donar una micha per tot lo jorn, sy no voliam mangiar al reffector, o mieja per lo dignar o autra mieja al sopar, al cas que no volguesson dignar o sopar al dit reffector; la quala micha deu esser del nombre de sayssanta michas al sestier [2] moult al bordoles et passat al cedas megaussier [3] ny trop prim ny trop gros.

Art. 2.

Del vy

Item, lo vy, de Sant Miquel [4] tro a Pasquas, tot pur ses aygua, et de Pascas tro Sant Miquel, asagat competemen.

Art. 3.

Del companatge de maty

Item, deu nos donar mieja pessa de moto bo et sufficien, de dos en dos capellas, de maty, ho de autra carn valen mieja pessa de moto, segon lo temps en que seriam; et a diages et clergues de tres en tres la porcion de dos capellas.

Art. 4.

Del companatge del ser

Item, al sopar devem aver una pessa de moto devesida [5] entre tres talhadas [6] am lo potatge acostumat, segon lo temps en que hon sera.

[1] Autre copie : *costetuit*.

[2] Le sétier de Gaillac égale 138 litres ; il se divise en émine, quartière, demi-quartière, et boisseau. L'unité supérieure vaut deux fois l'unité inférieure. — Faut-il traduire *moult al bordoles* par moulu à la façon de Bordeaux? La ville de Gaillac était, à l'occasion de son commerce des vins qu'elle y transportait par eau, en communication fréquente avec ce port de mer.

[3] *Mejaussier*, moyen; le sens de ce mot est expliqué par les mots qui suivent.

[4] 29 septembre.

[5] Autre leçon : *divisada*.

[6] Morceaux, portions.

Art. 5.

Dels jorns om no manja carn [1]

Item, los jorns hom no manja carn, coma vendres, sapdes e temporas [2] ho de juns, [3] devem aver miech carto de formatge de maty [4] cascun capella, et may tres huous crus o cuetz, segon que los volram, et dos a cada clergue.

De las pitansas [5]

Item, la pitansa del vy clar, ayssi coma so acostumadas ny so escryptas [6] de jotz.

Art. 6.

Dels jorns quant hom ve de foras

Item, se se endevenia que negun frayre capella o diague o clerge vengues de foras vila, o de far las besonhas necessarias, que ly sia baillada la micha acostumada cal que hora que vengues, se no volia manjar al reffector.

Art. 7.

Del permier dia de carema et del segon

Tot permyeyramen es acostumat que lo permier dia de Carema, so es assaber lo mecres et pueys may lo jous apres, per cascun de aquels dos dias, devo aver a taula pors [7] et ung arenc de dos en dos, et peys fresc et ris et figuas meladas am avelanas et rasins melats et vy de pitansa, los dos dias desus.

Art. 8.

Del lus et mars gras [8]

Item, lo lus et lo mars gras de Carmantrans era acostumat autramen [9] que totas las causas desus dichas donava hom a' n

[1] Autre leçon : *Dels jorns caremals.*

[2] Quatre-Temps.

[3] Jours de jeûne.

[4] Autre leçon : *et may.* Elle est mauvaise.

[5] *Pitansa* a pour étymologie *pita*, quart du denier, parce que, à l'origine, la pension quotidienne fut d'une pite.

[6] Autre leçon : *Et escriptas dejots.*

[7] Nous trouverons à l'art. 12 et à d'autres : *porres*, poireaux.

[8] Autre leçon : *Dels dos jorns de Caramantrans.*

[9] Autre leçon qui nous paraît la bonne : *anciennement.*

aquel que la manjava [1], aquels dos dias; mas aras no sy dyna hom, sy no d'alscuns, per que es transportat al mecres et al jous ; ampero sy negun n'avia que manjar la volges, los ditz dos dias de Carmantrans, donaria lor hom coma los autres dias per semmana es acostumat ; o sy n'y avia que volguesso de junar, dara lor hom et arenx et spinarts ; et las autras causas coma se apart de aquels que de juno.

Art. 9.

Del permier vendres de carema

Item, lo venres apres, als senhors capelas, dos arenx de dos en dos am spinartz, et apres favas et pueys tres noses; et en ayssi per totz los vendres de carema; et als clerges am los diagues et los autres adordenatz, de dos en dos ung arenc.

Art. 10.

Del permier sapde de carema

Item, lo sapde apres, pureya et merlus de dos en dos tres pessas del cartier ; et no devo far mas tres pessas del cartier ; et apres pezes et noses ; et en ayssi per totz los autres [sapdes] [2] de Carema, am salsa de alhiada [3].

Art. 11.

Del permier dimerge de carema

Item, lo dimerge apres, al dignar, pors am merlus et am salsa ; et al sopar arenx, de dos en dos ung arenc, et fresas [4], a las vegadas bonhietas [5]; en ayssi per totz los dimerges del Carema.

[1] Autre leçon : *Mangiavo.*

[2] Au lieu de *sapdes* qui manque sur la leçon qui nous a paru la moins fautive, nous trouvons dans une autre : *dias.*

[3] Sauce à l'ail.

[4] Il faut probablement entendre par *fresas,* non le fruit du fraisier — les fraises ne sont pas si précoces — mais une pâtisserie.

[5] Le mot n'est pas encore disparu, pas plus que la chose au reste. Dans les montagnes de Lacaune, on fabrique des *bougnetos* avec de la viande de porc hachée menue, de la mie de pain, du lait et des œufs pétris ensemble.

Art. 12.

DE LA FESTA DE ST-PEYRE DE LA CADIEYRA

Se se endevenia que la festa de la Cadieyra de sanct-Peyre fos en Carema et cases ad vendres, o en aultre dia que dimerge no fos, devo aver porres et merlus et arenx, et pueys rys et noses ; se ad dimerge venia, devo aver coma desus, et al sopar frezas am merlus et noses et vy de pitansa.

Art. 13.

Item, se casia la ditta festa en temps de carn manjar devo aver porres am carn salada et carn de moto o de buou ; et al sopar raust de porc o de moto ; vy de pitansa.

Art. 14.

DEL JOUS DE MIEJA CAREMA

Item, lo jous de la mitat de la Carema, es acostumat de far un revit general [1] per totz los frayres que so mortz ; et devo aver porres et arenx et peys fresc am ris et figas et avelanas am raisins melatz et pitansa de vy bo.

Art. 15.

DEL DIA DE NOSTRA DONA DE MARS

Item, lo dia de la Mayre de Dieu, pors et arenx am merlus, ris et noses et vy de pitansa.

Art. 16.

DEL DIA DE RAMS

Item, lo dimerge [2] de Rams [3], al dignar, porres, arenx, peys fresc ; al sopar, ris am arenx et noses. Devo far fogassa [4] als senhors et devesir aquela a taula al dignar, et pitança de vy.

Art. 17.

DEL JOUS SANCT

Item, lo jous sanct, porres, arenx, peys fresc et avelanas et ris, figas am las ditas avelanas [5] et vy de pitansa.

[1] Service funèbre d'anniversaire.

[2] Dans les comptes consulaires d'Albi 1359-1360, on trouve *Dimengue* et *Dimergue* pour « dimanche ».

[3] Rameaux.

[4] Gâteau.

[5] Autre leçon : *meladas*, *avelanas*.

Art. 18.

Del sapde sanct

Item, lo sapde sanct, en ayssi meteys coma lo jous sanct.

Art. 19.

Del dia de pascas

Item, lo dia de Pasquas, broet o janat[1] am carn de porc o de moto, am carn salada, am lo raust del anhiel pasqual et pitansa de formatge fresc ho salat; al sopar, raust de porc ho de moto et pitansa de vy et de formatge; et may los dos dias apres del ser et de maty.

Art. 20.

Del lendema

Item, lo endema, sabrie simple am carn salada et de fresqua, coma desus ; al sopar, raust de porc o de moto ; formatge, *ut aliis diebus*.

Art. 21.

Del ters jorn

Item, lo ters dia, spinartz am carn salada et de fresqua, coma desus ; al sopar, raust, de dos en dos mieja pesa valen ; aytan meteys al sopar he de fromatge.

Art. 22.

Del permier mecres de Pascor [2]

Item, del premyer mercres de Pascor entro a Sanct Michel, devo donar, de dau ser [3] a cada capela, del broet en que sera cuecha la carn, a'n aquels que ne volran.

[1] Faut-il rattacher, comme le suppose M. H. Teulié, *janat* à *bajanat* qui, dans la langue d'aujourd'hui, se dit d'un pain incomplètement cuit et, dans Mistral, a le sens de décoction ? Doit-on au contraire, suivant l'hypothèse de M. Louis Rouanet, le rattacher à *janado*, feu de joie ? Quoi qu'il en soit, *janat* paraît bien désigner une grillade. « *Broet o janat am carn de porc o de moto* » semblent devoir se traduire par : « Viande de porc ou de mouton en sauce ou grillée ».

[2] Temps pascal.

[3] C'est-à-dire *al ser*, le soir. En effet l'intitulé de cet article, dans une autre copie, est : *Del potatgie d'au sser*.

Art. 23.

Del mecres de Pasquor

Item, devo aver, de Pasquas tro a Pentecosta, fresas am carn salada et am carn fresqua de moto ; al sopar, carn bolhida de moto o de autra carn. Se casia festa dobla, raust, al sopar, de porc o de moto.

Art. 24.

Del jous de Pasquor

Item, lo jous, spinartz am carn salada et am carn fresqua ; al sopar, raust. Et en ayssi entro a Pentecosta. Et tot autre dia de carn manjar, que sia vespra de temporas o de vigillia, devo aver raust per tot l'an complit, et dimerges et festas doblas ; al sopar, raust.

Art. 25.

En general del divendres et sapde

Item, lo divendres et lo disapde, la ung dia legums, et l'autre pureya o broet am una pessa de fromatge a cada capela, del pes desus, et may tres huous o cueg [s] ho crus de Pasquas entro a Pentecosta, la hun dia batuts et l'autre yssilats [1] ; et de Pentecosta entro a las autras Pasquas, la ung dia bolhits a l'ayga, et l'autre, batuts ho yssillats, am la salsa que se apertendra, segon lo temps [2].

Art. 26.

Del[s] luces per semmana

Item, per semmana, lo lus, sabrie simple entro a Sanct Michel am carn salada entro a Pentecosta, et am fresqua de carn de porc ho de moto ho de buou, segon lo temps. Et ayssi per tot l'an ; al sopar, carn bolhida. Als autres dias spinartz ho fresas, segon lo temps.

[1] C'est-à-dire une fois en omelette, une autre fois faits à la poêle.

[2] Nous avons trouvé, dans les comptes consulaires d'Albi, une autre façon de préparer les œufs : c'était la *fromatjada*. On râpait du fromage dans des œufs, on battait ensemble comme pour l'omelette. On saupoudrait ensuite de sucre.

Art. 27

Dels dos dias de rogasos

Item, a las Rogasos, al dignar, legums novels ho viels am formatge, et am huous et nozes, o merlus o autre peys fresc.

Art. 28.

Item, no devo ges sopar, mas tant solamen dono una micha am pitansa del vy ; et meto la sus lo dressado ; et manga que mangar vol ; quar d'al res no so tenguts.

Art. 29.

Del ters dia

Item, lo ters dia de Rozas [1], que es la vespra de la Assension, legums novels, quy no pot trovar, sy no de viels, et formatge et huous, et pueys flans [2] am sucre et nozes ; lo ser beure tant solamen de bon vy.

Art. 30

Del dia de la assension

Item, lo dia de la Assension, al dignar, janat am carn salada et am carn de moto ho de porc et pytansa de vy bo.

Art. 31.

La vespra de Pentecosta

Item, la vespra de Pentecosta, favas novellas o peses am formatge ; apres flans am sucre ; al ser, beure de bon vy am frucha.

Art. 32.

Del dia

Item, lo dia de Pentecosta, al dignar, janat am carn salada et am carn fresca de porc ho de moto ; apres vyvayrol [3],

[1] A remarquer cette forme de *Rozas*, Rogations.

[2] Autre leçon : *flars*.

[3] Nous avions d'abord écrit *vy vayrol* en deux mots. Mais l'article 44 prouve surabondamment qu'il ne s'agit pas d'une variété quelconque de vin à opposer, par exemple, à *vy de pitansa*. M. Louis Rouanet serait tenté de faire de *vyvayrol* un substantif verbal, comme viande (*vivenda*),

et pueys pitansa de bon vy, et de maty et de ser. Al sopar, raust de porc ho de moto et formatge, los dos dias apres.

Art. 33.

LOS LUSSES [1]

Item, lo lus apres, sabrie simple am carn salada et am carn fresca. Et en ayssi per totz los lusses de carn manjar, se no que fos festenal, entro a Sanct Michel. Al sopar, raust de porc ho de moto et vy de pitansa ; maty et ser de formatge.

Art. 34.

LO MARS

Item, lo mars apres, cauls [2] blancs, se on ne trova, o spinartz am carn salada et carn fresqua ; al sopar, coma desus de formatge.

Art. 35.

LAS TEMPORAS DE PENTECOSTA

Item, las temporas, al dignar, favas novellas, ho aultres legums am formatge am huous ho peys fresc, ho de salat et nozes ; al ser beure.

Art. 36.

GENERAL

Item, lo jous apres, coma es script entro Pasquas et Panthacosta ; al ser raust, et en ayssi per tot lo an.

Art. 37.

LO VENDRES ET LO SAPDE

Item, lo vendres et lo sapde, en ayssi coma es script entro Pasquas et Panthacosta.

dont il faudrait chercher l'étymologie dans *vivere* ou bien un dérivé de *variolus*, *varius*, d'où le mot français « bariole ». Dans tous les cas l'article 44 permet de traduire ce mot par *omelette*. On lit en effet dans les comptes consulaires d'Albi de 1359, f° II v° : *Item per huous et per fromatges per far fromatjadas* : Dans les deux articles il s'agit, sans conteste possible, d'un même mets, c'est-à-dire d'une omelette au fromage qu'on saupoudrait de sucre, ainsi qu'on le constate au f° suivant des mêmes comptes. Cf. dans Mistral : *vivaròu*, *bibaròu*, s. m. Espèce de bouillie en Béarn (1674).

[1] Forme pluriel de « lus », lundi.

[2] Choux, aujourd'hui *caulet*.

Art. 38.

Lo dimerge

Item, lo dimerge apres, coma es script entro Pasquas et Pantacosta, tant dels dimerges que quant dels autres dias per sempmana.

Art. 39.

La festa de nostre senhor

Item, lo dia de la festa de Nostre Senhor, al dignar, ginas [1] senso janat am carn salada, am moto, ho porc ; al sopar, raust de moto o de porc et pitansa de bon vy, maty et ser, et formatge, *ut supra.*

Art. 40.

La vespra de sanct johan batista

Item, la vespra de sanct Johan Batista guinas, al dignar, et legums novels ho viels am formatge. Item, flans. Item, lo ser beure al reffector. Et en ayssi per totas las autras vigillias de tot l'an ; exeptat que las guinas et las autras fruchias devo donar segon lo temps ; vy de pitansa.

Art. 41.

Del dia

Item, lo dia de Sanct Johan Batista, al dignar, coma los dimerges ; al sopar, raust de porc ho de moto ; vy de pitansa.

Art. 42.

La vespra de sanct peyre

Item, la vespra de sanct Peyre et de sanct Paul, al dignar, porres am fromatge ; apres peys fresc et pueys fruchia de maty et de ser ; a la collation, vy de pitansa.

Art. 43.

Lo dia

Item, lo dia, al dignar, petyt oya am menusas [2] d'auquas am lo raust am moto ho porc et carn salada. Item, vyvayrol.

[1] *G.* a le son dur ; nous allons trouver à l'art. 40, *guînas*, sorte de cerise.

[2] Abatis.

Item, pitansa de vy et de fruchia. Item, la ser, raust de las auquas o de autra carn.

Art. 44.

NOTA BENE

Item, sy la festa de sanct Peyre et de sanct Paul venia a divendres ho a disapde, devo donnar porres am formatge et peys fresc de bolhit et de rostit am merlus, et pueys vyvayrol de formatge et de huous, et sy qualqua autra festenal fos, devem adver aquo meteys am pitansa de vy,maty et ser, coma dis es.

Art. 45.

DEL POTATGE DEL DIMERGE APRES SANCT PEYRE

Item, devo donar cogas [1] per cascun dimerge james que comenso de esser ; et eysso a luench que duro.

Art. 46.

LA « AD VINCULA » DE SANCT PEYRE [2]

Item, en la *ad vincula* de sanct Peyre, coma una autra festa dobla, am pitansa de vy et de formatgie ; et de ser raust.

Art. 47.

Item, la vespra de sanct Laurens, fruchia.

Art. 48.

LA VESPRA DE LA MAYRE DIEU

Item, la vespra de la Mayre de Dieu de Aost, al dignar, broet am huous fach, et apres formatge et pueys peys fresc. Item, lo ser, beure ; de vy bo maty et ser. Item, frucha. Et ayssi coma dis [es] la vespra de sanct Johan.

Art. 49.

DEL DIA

Item, lo dia de la dicha festa, al dignar, porres o janat am moto et porc, et pueys vyvayrol et fruchia am formatge. Item, lo ser, raust, am pitansa de vy, maty et ser [3].

[1] Gâteaux.

[2] Fête le 1er août.

[3] En marge ou en interligne, dans cette page, on lit : *La vespra de*

Art. 50.

De la Nativitat de Nostra dona [1]

Item, la festa de la Nativitat de la mayre de Dieu, al dignar, porres am moto et porc et carn salada et pitansa de vy, maty et ser; al sopar raust. Item, vyvayrol, coma dis es lo ser de Sanct Peyre.

Art. 51.

La Vespra de Martero [2]

Item, la vespra de Martero, porres am formatge et peys fresc o de salat, bolhit o rostit; lo ser beure de bon vy.

Art. 52.

Lo dia de la festa

Item, lo dia de la festa, porres am carn salada et am carn grossa am vyvayrol ; et al sopar, raust de porc ho de moto, et pitansa de vy, maty et ser, am formatge.

Art. 53.

Del dia de Sanct Marti [3]

Item, lo dia de Sanct Marti, devo aver coma las autras festas doblas et pitansa de vy novel d'au ser et de maty, et formatge.

Art. 54.

La Vespra de Sanct Andrieu [4]

Item, la vespra de Sanct Andrieu devo aver peys am merlus am arencz, et pueys peys fresc et ris se em als Avens, et, se em en carnal [5], formatge et figas, advelanas et rasins melats; et devo beure de bon vy, al ser, a la collation.

St Berthomieu, la vespra de St Mathieu, la vespra de St Symon et Jude, fruchia segon lo temps.

[1] Fête, 8 septembre.

[2] Fête de la Toussaint. On dit encore *Martror* pour désigner la fête des morts, 2 novembre.

[3] Fête, 11 novembre.

[4] Fête, 30 novembre.

[5] Jour où il est permis de manger de la viande.

Art. 55.

Del dia

Item, lo dia de la festa, porres am carn salada et carn de porc et de moto am vyvayrol; al sopar raust de tessonas[1]. Sy la festa casia en advens devo adver porres am arenx, de dos en dos ung arenc, et peys fresc de bolhit et de rostit am merlus et ris am sucre, figas, avelanas am rasins melatz am pitansa de vy bo tot lo dia.

Art. 56.

Item, lo jous d'avan los advens dono om broet am galinas, am squinas de porc saladas, a dos capelas mieja galina, am carn grossa; al sopar, pitansa de bon vy et de formatge. Et en ayssi los jous d'avan carema.

Art. 57.

Del Dimerge de Avenx

Item, lo permier dimerge de Avens, dona prechan Carmantrans[2] et dono am galinas am squinas de porc saladas et porres a dos capellas ; al dignar, mieja galina et carn grossa am vyvayrol; al sopar, als capelas de dos en dos una galina et pitansa de formatge, et de vy maty et ser.

Art. 58.

Del premier dia et segon dia

Item, lo permier dia et lo segon d'avenx dona om dos potatges, la ung de ris et l'autre a la volontat dels ministres, am arenx et merlus et huous, nozes et figas et salsa aquela que apertendra. Et en ayssi per totz los autres dias de avenz, exceptat que totz ges, tot dia no devem aver ris ny arenz ; cada ser beure.

Art. 59.

Dels dimerges d'Avenx

Item, los dimerges d'Avenx, al dignar, porres et merlus; al sopar, figas, arenx et merlus.

[1] Truies.

[2] Nous avouons ne pas saisir le sens exact de ce membre de phrase.

Art. 60.

DELS DIVENDRES D'AVENX

Item, totz los divendres d'Avenz, arenz et merlus et nozes, et ung aultre potatge tant solamen.

Art. 61

Item, la vespra de Sanct Thomas[1], fruchia.

Art. 62.

DE LA VESPRA DE NADAL

Item, la vespra de Nadal, ris et peys fresc, figas et avelanas et pymen[2], neullas[3] et bon vy de pitansa, maty et ser.

Art. 63.

DEL DIA

Item, lo dia de Nadal, caulx am carn salada et carn grossa de doas am vyvayrol, am pymen et neulas. Al sopar, coma al dignar, et vy de pitansa et formatge, maty et ser.

Art. 64.

L'ENDEMA DE NADAL

Item, pymen et neulas per totas las octavas, cada dia dos vestz, et a quatre neulas cada capela, et als clerges dos ; et vy de pitansa los tres jorns, maty et ser et formatge.

Art. 65.

DE LA OCTAVA DE S. ESTEPHE[4]

Item, tota la octava de Sanct Stephe, Sanct Johan et dels Ignocens, pymen et neulas, cada dia, dos vestz, et vy de pitansa los tres dias.

[1] Fête, 21 décembre.

[2] Le piment paraît avoir été considéré à cette époque comme un condiment recherché. Les consuls d'Albi en faisaient cadeau aux personnages importants qui visitaient leur ville. On lit dans les comptes consulaires de 1359-1360 ; *a VI de dezembre, tramezen al jutge majer de Carcassona... IIII lbr. de cofimens en la mola de muscadel et autra de pimen.*

[3] Gâteaux faits de fleur de farine. Voir Du Cange. verb. *nebula.* Peut-être des oublies ou des gaufres.

[4] Fête, 26 décembre.

Art. 66.

Del dia de S. Johan apres Nadal[1]

Item, lo dia de Sanct Johan, que es lo ters dia de Nadal, pebrada[2], se es dia de carn manjar, am carn fresqua de buou ho porc.

Art. 67.

Del dia de an nou

Item, lo dia de an nou[3] porres am carn salada et carn grossa ; apres pymen et neulas ; al sopar, raust. Et en ayssi per las autras octavas, et vy de pytansa.

Art. 68.

Epiffania, de la vespra de la Tosania

Item, la vespra de la Tosania, dos vestz pymen et neulas et vy de pitansa et potatge et conpanatge, segon lo dia. Item, formatge.

Art. 69.

Del dia de Tosania[4] Epiffania

Item, lo dia de la Tosania, porres am carn salada et carn grossa et pueys vyvayrol; al sopar, raust de moto ho de porc, formatge. Item, pymen et neulas, dos vegadas, et per totas las octavas dos vegadas per chascun dia.

[1] Fête, 27 décembre.

[2] Probablement sauce où entrait le poivre comme condiment.

[3] Il s'agit évidemment ici du 1er janvier, jour de l'an neuf ou nouveau. Or, dans l'Albigeois, à cette époque et pendant longtemps encore, l'année commençait le 25 mars. Il faut donc admettre que, si pour les actes publics, si dans la langue officielle, l'année s'ouvrait le lendemain de la fête de l'Annonciation, dans le populaire, dans les actes courants de la vie, le véritable premier jour de l'an était resté le 1er janvier. De ce fait, qui ne manque pas d'importance, nous avons trouvé une autre preuve dans les comptes consulaires d'Albi de 1368-1369 : *La nuech d'an nou casec un tros de mur davan l'osdal de R. Terssac e rompec lo pal que era davan.* Or, c'est le 2 janvier qu'est faite cette constatation et que les consuls mettent des ouvriers à la réparation de cette fortification en bois (*pal*, *palenc*) entraînée dans la chute du mur de Raymond Terssac.

[4] *Tosania*, synonyme de *Epifania*.

Art. 70.

De la vespra de St-Ylari et del dya

Item, la vespra de Sanct-Alari [1] et lo dia, que ne devem aver aytambe, [2] doas vestz [3] per cada dia, et vy de pitansa, lo dia et la octava. Item formatge.

Art. 71.

De la vespra de St-Vincens et del dia

Item, la vespra de Sanct-Vincens [4] et lo dia, pymen et neulas dos vestz et vy de pitansa. Item formatge.

Art. 72.

Item, lo dia d'avan la vespra de la Puriffication, al sopar, raost. Et en ayssi per totz los de juns et vigillas de tot l'an.

Art. 73.

Item, la vespra, tres huous crus o cuetz chascun, am pezes et formatge am nozes et vy de pitansa.

Art. 74.

Del dia de la Puriffication [5]

Item, lo dia de la Puriffication de la mayre de Dieu, porres am carn salada et carn grossa et vyvayrol. Item, al sopar, raust de porc o de moto et pymen, se n'y a, et vy de pitansa et formatge, maty et ser.

Art. 75.

Del digaus-gras

Item, lo jous d'avan lo dimerge de Carmantrans, al dignar, broet et myeja galina, de dos en dos, am carn grossa, am squinas de porcs saladas; al sopar, raust de porc et pytansa de bon vy et formatge maty et ser.

[1] Il y a donc équivalence entre *Ylari* et *Alari;* la fête de St-Hilaire est le 14 janvier.

[2] Aussi.

[3] *Vetz*, écrit également *vets* dans les documents de l'époque, est synonime de *vegadas*, fois; *doas vetz*, deux fois, c'est-à-dire à chaque repas.

[4] La fête de St-Vincent est le 22 janvier.

[5] 2 février.

Art. 76.

Del dimergue gras

Item, lo dimerge de Carmantrans, al dignar, broet o janat am galinas, de dos en dos myeja galina, am squinas de porc saladas, am carn grossa; et pueys vyvayrol et formatge. Al sopar, raust, de dos en dos una galina, am salsa et pitansa de vy et formatge, maty et ser.

Le nouveau Commandeur, Pierre de Raymond Astier, posant les mains sur le *Te igitur* du livre missel, jura sur les saints évangiles de fidèlement observer les statuts, coutumes et ordonnances de l'hôpital, spécialement celles qui concernaient la nourriture et la table des frères. L'acte se termine ainsi : *Acta fuerunt hec apud dictum locum de Galhiaco, anno et die et regnante predictis, in presentia et testimonio discretorum virorum magistrorum Bernardi de Cadalonio*[1], *Petri de Fonte, baccallariorum in legibus, nobilium Guilhermi de Almonano, Yzarni Ebralhy*[2] *domicellorum, dominorum Petri Raymundy, Benedicti Arnaldi Roquas, Raymundi Arquerii, presbiterorum, Guilhermi Artoli, Vitallis Campanesii, Petri Abelhonis, Johannis Juliani, Petri Ravalini, Raymundi Farsati, et plurium aliorum testium ad premissa vocatorum et requisitorum, et mey Petri Pelros habitatoris dicti loci, notarii Tholose publici, qui, requisitus de premissis, hoc publicum presens instrumentum recepi, scripsi fideliter et grossavi et in fidem et testimonium premissorum signo meo sequenti signavi.*

Certes, au point de vue historique et philologique, les pages qui précèdent n'ont pas grand intérêt. Cependant l'organisation intérieure de l'hôpital de St-André est absolument inconnue ; on a, jusqu'ici, recueilli peu de renseignements sur les établissements charitables au moyen âge. Les statuts

[1] Cadalen, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Gaillac.

[2] Les Ebrail avaient, au XVIe siècle, les seigneuries de Tonnac, de Dalon, de Lacourtade, de Rouyre, la baronnie de Rivières. Un Guillaume Ebrail, écuyer, figure dans les archives communales d'Albi, au XIVe siècle : il paie 110 francs d'or pour avoir tenu garnison dans l'église du prieuré de St-Michel de Lescure. (C. C. 432).

que nous venons d'analyser, sans combler une lacune, nous font pénétrer plus avant dans la connaissance de l'organisation de la charité, dans une petite ville, au XIVe siècle.

D'autre part, *las costumas* des frères hospitaliers, si elles ne sont pas un document philologique de premier ordre, donnent un important spécimen du dialecte albigeois peu connu des romanisants. On y trouve quelques mots nouveaux ; sans doute la récolte n'est pas abondante ; mais les gerbes sont composées d'épis et nous sommes de ceux qui n'hésitent pas à ramasser même un épi.

AUG. VIDAL.

OH ! POUSQUÉ.....

Oh ! pousqué desfueia li roso,
Li roso blanquinello e roso
Que mirgaion lis ort,
E souto vòsti pas, à pleni man li traire,
Perqué vosto bèuta, e sis oulour, dins l'aire
Mesclèsson sis acord !

Oh ! pousqué 'nfada cardelino,
Roussignoulet e calandrino,
Auceloun cantadis,
E li faire à plesi bresiha soun aubado
Pèrtout ount vous plairié de pourta vòsti piado,
Rèino de Paradis !

Pousqué sempre coumanda'l'auro,
Pèr fins que flour, espigo sauro,
Li prado e li meissoun,
Quand vous espaçariés, davans vous se clinèsson,
Que piboulo e canèu, ensèn, vous murmurèsson
Sis óumage bessoun !

OH ! POUVOIR.....

Oh ! pouvoir effeuiller les roses, les roses blanches et les roses roses qui émaillent les jardins, et sous vos pas à pleines mains les répandre, afin que votre beauté et leurs odeurs, dans l'air, pussent mêler leurs accords !

Oh ! pouvoir enféer chardonnerets, rossignols et fauvettes, tous oiseaux chanteurs, et les faire à plaisir gazouiller leur aubade, partout où il vous plairait de laisser une trace de votre passage, reine de Paradis !

Pouvoir toujours commander au vent, afin que fleurs, blonds épis, les prairies et les moissons, lorsque vous vous promèneriez devant vous s'inclinassent, que peupliers et roseaux murmurassent ensemble leurs hommages géminés !

Oh ! pousqué dis escandihado
D'avoust amaisa li raiado
Em'eigagno e blasin,
Pèr madura 'perpaus frucho d'aubre e de souco,
Rèndre dous, perfuma, proun fresc pèr vosto bouco,
E pessègue, e rasin !

Oh ! pousqué faire uno culido
D'estello palo, margarido
Di pradoun de la niue ;
Dins vòsti péu sedous li samena 'bel-èime,
E vous courouna 'nsin de l'aubenc diadèime
Qu'an pantaia mis iue !

*
* *

Mai pecaire, ai ges d'ort, ni de roso nacrado,
Lis auceloun dóu bosc canton que se ié plais,
L'auro clino quand vòu lis espigo daurado
E li fueio di frais ;

De l'estiéu lis ardour assecon li reviero,
E noun pode empacha l'escaudage di fru ;
Lis estello, toustèms, se clucon matiniero
Dins lou fiermamen blu ;

Oh ! pouvoir des incendiées d'août apaiser les rayonnements avec la rosée et la fine pluie, pour mûrir à propos les fruits des arbres et de la vigne, pour rendre doux, parfumés, suffisamment frais pour vôtre bouche, et pêches, et raisins !

Oh ! pouvoir faire une cueillette d'étoiles pâles, pâquerettes des prairies de la nuit ; dans votre chevelure soyeuse les semer à tout hasard, et vous couronner ainsi du diadème d'aube que pour vous ont rêvé mes yeux !

*
* *

Mais hélas ! je n'ai aucun jardin, ni aucune rose nacrée ; les oiselets du bois ne chantent que lorsqu'il leur plaît ; le vent incline lorsqu'il le veut les épis dorés et les feuilles des frênes ;

De l'été les ardeurs mettent à sec les rivières, et je ne puis empêcher les fruits de se griller; les étoiles toujours se couchent matinales dans le firmament bleu ;

Mai n'en cabusso ges sus li como sedouso
Di chato s'aliscant à l'ouro dóu leva.....
Bello, adounc n'aurés pas li causo miraclouso
Qu'aviéu pèr vous raiva!...

*
* *

— E que m'enchaute enfant, que vrai o noun m'avèngue
Ço que dins toun pantai me vouliés destina ;
Ai ma part de bonur quand counsèntes que tèngue
Moun front sus toun espalo un moumenet clina !

Es-ti besoun de roso, e d'eigagno, e d'aubado ?
N'ai-ti pas toun sourire, e ti plour, e ti cant ?
Mai que lou dous rasin ta bouco es perfumado,
Ti labro..... mounte i'a béure mai refrescant !

Tis iue leva sus iéu, vese de farfantello ;
Se caresses moun péu, n'en gisclo de raioun ;
Vai, leisso au fiermamen lis astre e lis estello,
Que, pèr me courouna, rèn noun vau ti poutoun !

Mais il n'en tombe aucune sur les chevelures soyeuses des jeunes filles à leur toilette au moment du lever..... Belle, vous n'aurez donc pas les choses miraculeuses que j'avais rêvées pour vous !...

*
* *

— Et que m'importe, enfant, que réellement ou non m'arrivent les choses que ton rêve m'avait destinées ; j'ai ma part de bonheur lorsque tu consens à ce que je tienne mon front sur ton épaule un moment incliné !

Ai-je besoin de roses, et de rosée, et d'aubades ? N'ai-je pas ton sourire, et tes pleurs, et tes chants ? Plus que le raisin sucré ta bouche est parfumée, tes lèvres..... où trouver boisson plus rafraîchissante ?

Tes yeux levés sur moi, et je suis éblouie ; si tu caresses mes cheveux, ils deviennent rayonnants ; va, laisse au firmament les astres et les étoiles, car pour me couronner rien ne vaut tes baisers !

Apren pèr toun gouvèr, enfant à l'amo cando,
Que m'encanto e me plais ta bello voulounta ;
S'aviés senti pèr iéu qu'uno passioun mens grando,
Bèn segur que jamai n'auriés pas regreta

De n'èstre pas mié-diéu pèr mestreja la terro,
E pèr metre à mi pèd sa frucho e si tresor.....
En plaço, prene adounc, pèr coumbla toun espèro,
Ço que m'as pas oufri : e toun amo, et toun cor.

P. CHASSARY.

Mount-Pelié, 8 de jun 1899.

Apprends pour ton expérience, enfant à l'âme candide, que ta belle volonté m'enchante et me ravit ; si tu n'avais éprouvé pour moi qu'une passion mesquine, sûrement que jamais tu n'eusses regretté

De n'être pas un demi-dieu pour commander à la terre, et pour mettre à mes pieds son fruit et ses trésors... A leur place, je prends donc, pour combler ton espérance, ce que tu ne m'as point offert : et ton âme, et ton cœur.

P. CHASSARY.

8 juin 1899.

NOTICE
SUR UN LIVRE DE COMPTES
DE L'ÉGLISE DE FOURNES (AUDE) [1]

I

Le manuscrit dont nous allons nous occuper appartient à l'église de Fournes (département de l'Aude, arrondissement de Carcassonne, canton de Mas-Cabardés). Il nous a été signalé par un passage de Mahul, qui en donne quelques extraits. Voici la transcription qu'il donne des premières lignes du folio I.

« Sen siec se lo einventary dels juels et paramens de la gleisa de Nostra-Donna de Fornas, baylhat per Bernard Turc, jurat del an passat, à Arnaut Cros, jurat del an present, et ly es estat baylhat, dimendgé xj^{m}del mes davost, l'an mil V^{c} C^{e} quatre, presens : Guiraud Blanc, Johan Turc, Bernard Turc, Guilhem Teyssier, etc. »

« Et premieramen, un libre missal, complet, de pargam.

Item ung autre libre missal de pnsa.

Item ung autre libre missal, petit, vieilh.

Item lo ordenary per batasar.

Item ung cazous vieilh. notat.

Item may las letras de la licencia dels sous ?

Item lo testamen et tres ypras (?) de messes mdts (?), (suivent les vases et ornements d'église, etc.). [2]

(*Cartulaire et Archives de l'ancien diocèse et de l'arrondissement administratif de Carcassonne*, par MAHUL, vol. III, p. 17.)

[1] La première partie du présent travail (Introd. et Textes) a fait l'objet d'une communication au *Congrès des Sociétés Sav.* tenu à Toulouse (1899), et a été acceptée par le *Comité des Travaux historiques* pour le *Bulletin des travaux historiques et philologiques*. Mais comme les remarques grammaticales et le vocabulaire qui accompagnent les textes ne rentrent pas dans le cadre du *Bulletin des tr. hist. et phil.*, j'ai préféré confier le présent travail à la *Revue des L. Rom.* où il sera mieux à sa place. Je n'en remercie pas moins vivement le *Comité des travaux historiques* pour sa bienveillante décision.

[2] Si on veut bien comparer cette transcription à celle que nous donnons plus loin, on verra que Mahul n'a guère eu la main heureuse.

Le manuscrit forme un gros volume de 27 centimètres de hauteur sur 19 centimètres de largeur. Il est en papier très fort avec vergeures. Il est formé de la réunion de dix cahiers de dix feuilles doubles chacun : il a donc exactement 200 feuilles.

Il est protégé par une forte couverture en parchemin. La première feuille de la couverture ne contient rien d'intéressant ; le recto de la deuxième partie est occupé par un acte de baptême de 1674, en français.

La première et la deuxième feuille du manuscrit ne sont pas foliotées. La foliotation commence — en même temps que le texte — à la feuille trois avec le chiffre I et se continue jusqu'au chiffre XXIII inclusivement. Nous avons suivi dans nos extraits la foliotation déjà commencée, ne voyant pas quel intérêt nous aurions eu à la changer.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'écriture est cursive, qu'elle est quelquefois difficile à déchiffrer et que j'ai noté à l'occasion les mots que je n'ai pas pu réussir à identifier.

Le recto de la première feuille (non foliotée dans le manuscrit) contient en haut de la page la suite d'un compte en écriture du XVIe siècle dont le commencement est perdu. En voici le texte :

[1e feuille] largen degut et baylat per Bernat Blanc p^o
Johan Turc..... ij scutz solel
Darde Teyssie..... xxj dobla [1]
los consols per paga
Moss G^m Baduel..... ij L v ss
B. Steve..... xx ss
Art. Cros..... IIIj L
Au-dessous : Pagua Ramon da silla [2] de...[3] pariva per uferta vjd pres Peyre Coffant virat lan v^c xvij.

Enfin la seconde moitié de la première feuille est occupée par un reçu de 1642.

Le verso de cette première feuille est rempli en partie par le texte suivant :

[1] Le ms. semble porter *dolla* avec un trait traversant les deux *l*. Il faut sans doute lire *dobla (s)* monnaie connue dans le Narbonnais. Cf. A. BLANC, *Substitution du fr. au prov. à Narbonne. Bull. hist. et phil.* (1897), p. 26 du tirage à part.

[2] Les Ilhes

[3] Mot peu lisible : *Candelurta? Candolurta ?*

Jhon Perj resta a deure a la gleysa de Nostra Dama de Fornas la soma de (de) xv ss iiiij d. per causa de hun sestie de blat he de una pipa.

[Au-dessous et barré :]

Resta a deure Arnaut Bonnet plus viel a la gleyza de nostra dama de Fornas la soma de j^a lieura js xd contat totas caussas coma es lano ho lemeta qe avio mes e contat an les [presents *barré*] obries de la gleyza coma es Arnaut Bonet Jhove de las Femadas he Jhon Blanc.

Au recto de la deuxième feuille se trouve le titre suivant, en écriture capitale :

AYSSO ES LO. LIBRE. DE LA GLEYSA DE NOSTRA. DONA. DE. FORNAS. EN LO. QUAL. ES SCRIPT LO. INVENTARI. DELS. JUELHS. DE LA. DICTA. GLEYSA. ET LOS CONPTES. DELS. JURATZ. DAQUELHA ET. AUTRAS CAUSAS. APARTENENS A LA DICTA GLEYSA COMENSAT LAN. SINCCENS ET DOS COMMA SEN SIEC QUIBUS.

Ce manuscrit est une sorte de registre où sont inscrites tous les ans les redditions de comptes des deux jurés de l'Église. Elles commencent en 1504 et se continuent d'année en année, presque sans interruption, jusqu'en 1842. Le manuscrit renferme ainsi des documents suffisants pour une histoire de la modeste église de Fournes, pendant trois siècles et demi. Nous laissons à d'autres le soin de l'écrire et nous nous contenterons d'étudier la substitution du français à la langue vulgaire dans ces documents.

II

Deux jurés sont nommés tous les ans pour administrer les biens de l'église de Fournes. Quand leur administration est terminée, ils sont appelés *juratz viels* et les jurés auxquels ils transmettent leur charge s'appellent *juratz novels*. Ils rendent compte des dépenses qu'ils ont faites et énumèrent les *juels et ornamens* qui appartiennent à l'église : calices, chapes, missels, etc. Ils rendent compte également de l'argent qu'ils ont reçu et aussi de celui qu'ils ont prêté. Car ils prêtent, quoique l'église ne soit pas très riche. Quelquefois ils empruntent eux-mêmes. Chaque emprunteur d'ailleurs s'engage à rendre l'argent « à sa bonne foi » et « de jour en jour ». Quittance

des dettes est transcrite à côté ou au bas de la reddition de comptes le jour du paiement.

Les jurés étaient évidemment de petite condition, si on en juge par les deux traits suivants: ils empruntent souvent de petites sommes à la caisse de l'église. De plus, la plupart d'entre eux ne savent pas signer; exception faite pour quelques-uns, les autres se contentent de faire inscrire leurs noms au-dessous de leurs « marques et signes ». Ces marques, il est vrai, ne se rencontrent qu'à la fin du siècle (1581); mais on peut croire que les jurés du commencement du siècle n'étaient guère plus lettrés que leurs successeurs.

Les jurés rendent leurs comptes devant un groupe de personnes qui constitue une sorte de Conseil de fabrique. Nous avons peu de renseignements sur ces auditeurs; le scribe se contente souvent de dire « et autres habitants du dit lieu ». Quand ils sont nommés, ils ne sont pas plus capables que la plupart des jurés de signer leurs noms et ils placent eux-aussi leurs « signes et marques ».

Le rédacteur du compte est, il est vrai, ou doit être un homme plus instruit. Nous trouvons parmi les principales signatures des comptes celle de *Johan Perri capella* (1520), *De Podio not(arius)* (1522), *Parency vic(ary)* (1526), *J. Cros capp(ela)* (1530 et plusieurs années suivantes; il a encore signé un compte de 1566), *Boye cappela* (1531), Mas, *cappela et secundary de las Ilhas per lan presen* (1555-56-58-59, etc.). Mais qui nous dit que tous ces signataires étaient capables d'écrire leurs comptes en français? Et s'ils en avaient été capables, auraient-ils été compris des jurés dont ils écrivaient les comptes et du conseil qui les écoutait?

Il ne faut pas oublier que Fournes est un tout petit village, au pied de la Montagne-Noire, loin de toute ville importante, et que par conséquent le français y a difficilement chassé la langue vulgaire. M. A. Blanc a montré, dans une intéressante communication au Congrès des Sociétés savantes (1897. Cf. *Bulletin historique et philologique*, 1897) que le français s'était substitué difficilement au provençal, même à Narbonne, où pourtant s'est toujours maintenue une certaine culture littéraire. Il a constaté que pour les *Comptes de Clavaire* « à partir de 1540 tout est en français ». Pour les *Compois* à par-

tir de 1561 le français est seul employé. Si la langue vulgaire s'est maintenue si longtemps à Narbonne, nous pouvons penser à priori qu'elle s'est maintenue plus longtemps encore dans la petite localité de Fournes et l'examen des textes ne fera que confirmer nos prévisions.

III

Les textes du commencement du XVIe siècle sont écrits dans une langue assez pure. On remarquera dans le premier de ceux que nous donnons des mots de la vieille langue comme *cazern, lumenaria, juels, batejar;* les termes ecclésiastiques n'ont encore subi aucune influence française : *missal, mandial, sobrepelhis, amit, manipol.* Nous remarquons peu de traces de cette influence dans les comptes qui suivent jusqu'en 1572. Les comptes de 1566 sont d'une langue presque aussi pure que ceux de 1504. Mais le compte de 1572 est écrit dans une langue déjà fortement imprégnée de français. L'ensemble est encore nettement languedocien, mais quelques mots importants n'appartiennent plus à la langue vulgaire. Ainsi la formule du début est française : *le XXIII jours du moys de novembre;* on trouve les formes *dux* et *lur* qui représentent les formes françaises *deux* et *leur*. Plusieurs finales sont déjà en *e* et non plus en *a* ou en *o* : *cause véritable* — *Nostre Dame* — *some* — *diche eglyse.*

Dans le compte de l'année suivante (1573), les traces d'influence française sont moins nombreuses. On y trouve la même formule française que nous avons vue plus haut : *le xxij jour du mois de may;* on trouve aussi quelques finales en *e* à la place des finales languedociennes en *o*, mais les formes languedociennes l'emportent de beaucoup sur les autres.

Les deux comptes rendus de 1574 et 1575 dont nous donnons les débuts sont aussi imprégnés de français. Par contre, les comptes suivants — 1576, 1577, 1578, 1579 — sont en languedocien assez pur, quoiqu'ils soient rédigés par le même Royres, qui a rédigé les premiers comptes où se montre l'influence française.

Le languedocien est la langue dominante pour les années

1581 (1580 manque) (sauf dans le compte de cette année la formule du début qui est française : *le 6 jour du moys d'aoust*) et 1586 (les années intermédiaires manquent). Pour cette année 1585 nous avons trois redditions de comptes. Les jurés réparent ainsi la négligence dont ils ont fait preuve de 1581 à 1585. Les deux premières redditions de comptes se font le même jour et sont rédigées par Royre. Mais avec la troisième, qui a lieu un peu plus tard, nous retrouvons le nom de Royre, et cette fois le français supplante le languedocien.

Le languedocien reparaît toutefois dans un compte de 1588 (ceux de 1586-87 manquent). Ce document est signé Royre, mais la signature de Royre est accompagnée cette fois de six *marques* (jurés, consuls et habitants de Fournes). Pourquoi s'est-il servi de nouveau du languedocien, après avoir déjà employé le français dans un compte précédent ? Les comptes ont-ils été rédigés cette fois-ci en assemblée publique, devant un plus nombreux auditoire, et a-t-il cru se faire mieux entendre du public ?

Nous retrouvons le français dans les comptes rendus des années suivantes : 1589, sous la signature de *Cabanes pbre*, 1590-91-92, signés également Cabanes (un reçu de la même année est pourtant encore en languedocien, cf. XXII), 1593, avec la signature de *Teissier*, *recteur*.

Le languedocien reparaît enfin, mais pour la dernière fois, dans les comptes rendus de 1594 et 1595. Nous sommes, on le voit, à la fin du XVIe siècle. Mais dans le premier de ces documents la langue a bien encore tous les caractères du languedocien. Les mots suivants, par exemple, n'ont subi aucune influence française : *jung* — *dins* — *gleyso* — *nostra damo* — *loc* — *lour annado* – *toutos autros causos* — *reliquos* — *largen quels an levat* — *que son estados donados* — *commo son marquados*, etc.

L'influence française est au contraire très sensible dans le document de 1596. Voici des mots qui ont encore les caractères du languedocien : *agost* — *presos que mesos* – *al basi des percatori* — *capo* — *agoust* — confesse *a deure*. Mais en voici d'autres qui sont français : *somme* — *piese* — *monoie* — *saisante* — *la dite glise* — *comme fete la presente* — an *resu* — *oun randu* — *an presance*, etc.

A partir de ce document, le français est seul employé; mais il reste pendant longtemps encore fortement imprégné de languedocien. Les jurés continuent à être appelés *juratz vielz* et *juratz novelz;* la vieille langue résiste encore avec des formes comme : *candelye* — *cappes* — *blanques* (compte de 1609, f° 67, r°) et un compte de 1620 débute ainsi :

« Le dier jorn de may dans l'esglize de Nre Dame de Fourne
» Jacque Blanc et Jacque Sornin juratz viels de ladicte esglize hont
» fait le conte de leur anade a Anthoene Sablairoles et Pierres Cler-
» gue juratz novelz de lad. esclise..., »

IV

Nous pouvons nous arrêter à ce document : avec le compte de 1621 l'écriture change et la langue est plus correcte. Les textes que nous avons étudiés nous suffisent d'ailleurs ; ils montrent que le languedocien n'a cédé que lentement la place au français. La première trace d'influence française se remarque en 1572.

Les deux langues sont employées simultanément pendant quelque temps, mais l'influence française est de plus en plus forte et le languedocien reparaît en 1595 pour la dernière fois.

Nous avons vu qu'il n'avait pas disparu tout à fait et que le français se ressentait beaucoup de son voisinage. Rien d'étonnant à cela : les jurés qui rendaient les comptes et les personnes qui les écoutaient avaient peu d'occasions de parler et d'écrire le français, partant de le comprendre. Quand ils veulent rédiger leurs comptes en français, le dialecte dont ils se servent encore tous les jours leur impose ses formes et ses désinences. Les dernières pages de notre manuscrit que nous publions en appendice nous montrent que les rédacteurs de comptes presque contemporains (1842) n'ont pas échappé à cette influence. Il suffira de lire ces derniers textes pour voir que les marguilliers modernes n'écrivent pas parfois une langue plus pure que leurs anciens confrères, les jurés du XVIe siècle et du commencement du XVIIe.

J. Anglade.

TEXTES

I

[F° 1, r°] Siec se lo enventary dels juels et garnimens de la gleysa de Nostra-Dama de Fornas baylhat per Bernad Turc jurat de l'an passat a Arnaud Cros jurat de l'an present ; et lj es estat baylhat dimenge xj^e del mes d'avost l'an mil v^e et quatre, presens Guiraud Blanc, Johan Turc, Bernat Turc, Guilhem Teyssie, Bernat Ramelhieyra, Johan Coffand, Guyraud Veyres, P. Steve Perrj, Bernat Blanc et Domenge ; et am lo conte dejotz escript led. Bernat Turc demora quict.

Premieyrament :

Ung libre missal cumplit de pargam.
Item ung autre libre missal de penitensa.
Item ung autre libre missal petit vielh.
Item lo ordenary per batejar.
Item unh cazern vielh notat[1].
Item may las letras de la licencia de la fons.
Item lo testament et tres compras de moss. Vint (?).
Item una capa de seda blanqua am son garnimen.
Item una capa verda de seda am son garnimen.
Item una capa mesclada am son garnimen.
Item una capa vielha sens stola ny manipol.
Item tres albas am lors amitz [et ung autre amit nou *barré*].
Item ung sobrepelhis.
Item ung calissi d'argen peza am la padelha.
Item ung calisse d'argen am sa padelha peza.
Item cinq toalhas et una panna trincada et viehl.
Item una capa de saty blanc que moss. Litur de Salsinhan l'avia donada e no i a poy de manipol.
[F° I, v°] Item ungs perdos de XII cardenals.
Item una crotz granda de lato.
Item una lanterna.
Item ungs mandials prims [*en marge* trincatz et vielh.]
Item ung payrolet de l'aygua senhada.
Item ungna gazalha de fedas que te Johan Coffand qe y a coma apar per instrument rendut (restat ? *ms. :* R^t) per conte (?) Bernat Turc.

[1] En note : *trincatz.*

Item a baylhat lod. Bernat Turc ald. Cros quatorze liuras dos soutz cinq d. xiiij L II s v d

Item a baylhat que deu Peire Steve la soma de tres liuras tretze soutz onze d. iij L xiij s xj d

Item a baylhat que deu Bernart Steve conte fait ambelh meteys tres liuras. III L

Item a baylhat que deu Guiraud Blanc cinq soutz dets d. et dos liuras cera. L. v s x d
(II L cera)

Item a baylhat que deu lod. Arnaut Cros per dos motos que manjeren las gendarmas trenta et ung sout veit d.[1] j L xj s viij d

Item plus deu lod. Cros una liura cera, j L cera

Item ly es estat baylhat que deu Peire Steve mage dedus vingt nou soutz et non demas tornas son. j L ix s ix

Pagat B. Steve en deduxio de l'item dessus ha nos B. Blanc et Johan Turc. xv s

Pagat Pe Steve viel en deduxio de l'item dessus ha nos dessus d. xij s vj

Pagat Guyraud Blanc en deduxio de l'item dessus a nos dessus d. xv s

Pagat Peire Steve jove en deduxio de l'item dessus a Guyraud Veyres en j cest. blat xv s

Plus per las mas de Johan Reyre a nos dessus d. xx s

II

[**F° 2, r°**]. A viij de septembre mial [V° et cinq *au-dessus de la ligne*] Arnaut Cros jurat de l'an passat a rendut conte a Johan Turc et Bernat Blanc juratz de l'an present et rendut totz los juelhs que son contengutz al enventery davant escript.

Item lur a baylhat et rendut una capa processional, una capa missal am diague et sudiague et lur garnimens tot de drap de damas fegurat blanc la ont lod. Cros a mes l'argent que ly era estat baylhat per Bernat Blanc Turc jurat davant et tot l'argent que es estat amassat a ladita gleysa compresa la lumenaria que a faita per sa annado.

Item lur a rendutz dos minhes de seda roja que y a donatz mestre Bernat Turc.

Item lur a rendutz totz los deutes que son escriptz a la pagena davant escriptz.

Presens eran aldit conte Peire Steve jove consol, Darde Teyssie,

[1] En note : Guiraud Blanc deu losd. xxx s.

Peire vielh, Guiraud Blanc, Peire Perrj jove, Ramon Turc, Bernat Ramelhieyra, Bertran Cros de Fornas et jeu Johan Turc Notz que ey escript lo present conte et senhat de ma propria ma lez an et jorn dessus.

TURC NOT.

Au-dessous :

Item plus a baylhat lod. Cros al susdit Johan Turc et Bernat Blanc dos toalhas de tela de peret et unas autras toalhas enseradas que foren [1] agudas per la saera de lad. gleysa. Fait l'an et jor dessus et presens losd. testimonis et my.

TURC NOT.

III

[F° 2, v°] Dimendge a cinq de jullet mial v^c et sieys, Johan Turc et Bernat Blanc, juratz de l'an passat de la gleysa de nostra dama de Fornas, an rendutz los comptes de lur juratayria a Ramon Turc et Guilhem Teyssie jove, juratz de l'an prezent; et an baylhat los d. juratz vielhs als juratz novelhs toutz los juelhs et bes contengutz al enventeri del present libre ; et an pagat al marchant de las capas, coma apar per bilheta, la somma de XXX lt ; et deven losd. Johan Turc et B. Blanc a la gleysa una liura dotze soutz et non demas tornas que deven pagar de jorn en jorn. Et eran presens ald. conte Guilhem Teyssie, Bertran Cros consol, Guiraud Blanc, Arnaut Cros, Peire Perrj vielh, Peire Steve vielh, Johan Blanc et jeu.

TURC NOTS.

Item an baylhat losd. juratz vielhs en deute tres liuras tornesas que deven los hereties de Johan Teyssie jove dessus per la padelha que avia perduda lod. Johan Teyssie, acord fait, et deven pagar a nostra dama de septembre apres en seguen XX soutz.

Item deven losd. hereties cinq canos de cera.

Item an baylhat losd. juratz en deute que son escriptz al present libre a tras.

D'une écriture plus grosse :

An pagat losd. heretz tant a B. Turc jurat de l'an v^c et jx fenyt v^c et x XXX s.

Plus a B. Blanc jurat per l'an v^c et x fenyt v^c et XI.XXX s.et quitz.

[1] On lirait plutôt *fonen* ou *foven*.

IV

[F° 3, v°] A dos de novembre mial v^c et veit, avem rendut conte nos Johan Turc Notz et Bernat Steve, juratz de la gleysa de Fornas per l'an derer passat, de que, fayta la lumenaria de la gleysa et pagatz nou escutz que eran degutz per argent que la gleysa avia amalhevat dels juratz de las Ilhas et per las canpanas et tres floris que avem pagatz per bestial lanut comprat a la gazalha de la gleysa, avem rendut a Bernat Turc et Bertran Cros, juratz de l'an present, la soma de XI soutz VIII dt; et lur avem baylhat en deutes, coma apar per ung rolle, la somma de ving veit liuras XII soutz XI d et lur avem rendutz totz los juelhs a l'enventary davant contengutz. Et eran presens aldit conte Guiraud Blanc, Gailhem Teyssie, Pere Steve et Jacme Steve [Pere Bonet, Arnaut Bonet de las Femadas *ajouté à la fin avec un renvoi*] et per so jeu dit Johan Turc Notz ey script et senhat lad. redda de contes lez an et jorn dessus. TURC NOTZ.

V

[F° 6, r°] Le XXVIII de julhet M. V^c et XVI, avem rendut nostre conte nos Bernat Blanc et Johan Turc, juratz de l'an M. C^c et XII fenyt V^c et XIII, que avem rendut nostre conte ha Darde Teysie et R. Steve, juratz de l'an M. V^c et XIII fenyt V^c et XIIII, que, rendutz totz los juels davan sc(r)iptz, avem rendut tant en argen contan que en deute la somo de quaranta et set liuras dos soutz et cieys d. ; en los quals deutes son degutz ensi que hapar al rolhe aysi estaqat[1]. Presen eran S^e Johan Turc et Johan Rufec consolhs, Bernat Turc, Bertran Cros, Arnaut Bonet, Bernat Ramelieyra, Darde Turc (écrit au-dessus de *Teysie* rayé). JOH*an* TURC *ita est.*

VI

RECONNAISSANCE D'UNE DETTE PAR J. TURC

[F° 8, r°] leu, Johan Turc Notz de Fornas, confessi a deure als juratz et consols de Fornas la soma de sieys scutz de solelh que me an prestada ; la quala somma de vj .V. solelh lur prometi rendre de jorn en jorn en ma bona fe a Fornas. Testimoni la present cedula, fayta et scripta de ma propria ma, lo xiij jorn de mars mil v^c xviij, a Fornas.

[Cette *cédule* se trouve sur un morceau de papier rattaché

[1] Quelque chose a été oublié ici par le copiste.

tout récemment au folio VIIIe r^o par une bande de papier gommé.]

VII

[F^o 9, r^o] L'an M. v^c e xx, e lo xxme jorn de may, an redut lor conte Ramon Turc e Arnaut Blanc, juratz de la gleysa de Nostra-Dama de Fornas, a Bertran Cros e Arnaut Bonet, juratz de la dita gleysa, jurat de l'an pressen ; e an redut los juelhs davan escrit e l quintal e x ll. metalh iiij ll. de sera e xxvj ss. Item an redudas las causas sobreditas al dit Bertran Cros e Arnaut Bonet, juratz presens, en presensia de Bernat Turc, Darde de Serie e Jamme Esteve, Guilhem Teysie, sen. Johan Blanc, Bernat Esteve jove, Arnaut Bonet, Darde Turc e me [1] Guiraut Veyres e de mj.

JOHAN PERI, capela.

[F^o 9, r^o]. Au-dessous d'une reddition de comptes de 1519 se trouve la mention suivante : *Item an ressaubut los ditz juratz per l'ostal que es estat vendut de las Zilas la soma de xxviij* Ll. *t.*.

[F^o 10, r^o] Item avem prestatz a Darde de Series de l'argen de Nostra-Dama de Fornas per lo loguie de las Ilhas la soma de tres liuras t. Present Bernad Turc.

Pagat les hereties del susdit Darde la soma de trenta ss. t.

Pagat les ereties dessus dit v ss.

Paga Darde Turc per les dessus dit VI ss. VIII d.

VIII

[F^o 12, r^o] L'an mil v^c xxiiij et le derrier del mes de julh, Johan Blanc et Johan Coffant, juratz de l'an passat, an rendut lhos contes dels juhels de la gleisa de Nostra-Dama de Fornas a sen. Bertran Cros e Ramon Teychie de Series, juratz novels de l'an present de la dita glesa de Fornas, a. s. que se conte hen le enventari susdit dels ditz juhels ; et les ditz juratz novels de lasditas causas contengudas en le dit enventari et de las ditas capas contengudas en le conte derrier passat tenen per presas et ressaubudas. Item les ditz juratz novels tenen per ressaubutz xj s. t. de la borsa de l'obra de ladita gleisa.

Present sen. Bernat Turc, mestre Guiraud Veires, Johan Coffant jove, Johan Ruffec, Peire Perri, Anthoni Teychie et autres plusors del dit loc habitans et jeu, dejost signat ; et de voluntat dels susditz hej scrita et signada la present bilheta.

PARENCI.

[1] Erreur pour *de*.

[**F° 12, v°**] l. 10... les quals tenen per prezes et ressaubutz, ansi que apar a l'enventari aisi derrier passat. Item les ditz juratz novels tenen per prezes dos. Lt xv sz del bassi de la obra.....

IX

[**F° 13, r°**] Le jorn de sancta Marta M. v$_c$ xxvj, Johan Blanc jove del loc de Fornas et Arnaut Bonet jove del mas de la Femadas, juratz de l'an passat, an rendut compte de lhor annada a sen Arnaut Blanc del dit lhoc de Fornas et Bernat Teichie del mas de Ceries, juratz de l'an present. Et lhor an bailhatz totz les juels [*conte* barré] et les[1] contengutz en le enventari al present libre davant escrit. Et an rendut compte de l'argent et deutes que lor era estat bailhat, que tot comptat so que an ressaubut et paguat losditz Johan Blanc jove et Arnaut Bonet jove, lor an bailhat argent comptan tres L. xj ss vij d. Et en deutes una l. ix ss vij d. ; les quals deutes prometen de pagar lesd. juratz viels als susditz juratz novels de jorn en jorn a lhor bona fe. Presents mestre Guiraud Veires, Bringuie Turc, consols del dit loc de Fornas, Bernat Turc bailhe, Arnaut Bonet viel de las Femadas, Philip Turc, mestre Johan Veires, Johan Blanc vielh, Johan Ruffec et Perri Raimon Steve et Coffant de Fornas, Míquel Teichie, Anthony Teichie de Ceries, et plusors autres habitans del dit loc et jeu dejost signat que de voluntat dels susditz hei scritz et signatz les ditz contes.

PARENCI, vic.

[*En marge*]:

Resta a deure lo susdit Johan Blanc iiij s. v d. per le conte de sus escrit.

[*Au-dessous et barré*] :

Paga Jhon Blanc jhove la soma de x s. en deductiu de majhor soma ; escrit a xxij de ginie l'an m° v^c xxx.

[*D'une écriture plus pâle*] :

Item plus paga xij s. ij d.
Item paga mai iiij s.

X

[**F° 13, v°**] L'an m° v^c xxvij et lo xx jhorn del mes de julet, Arnaut Blanc de Fornas e Bertran Teysie de Series, juratz de l'an passat, an rendut lor conte de lor annado a sen Arnaut Bonet de las Fema-

[1] *Sic;* faut-il lire *bes*?

das e Giraut Cros, jurats de l'an pressent ; he lor an baylatz totz les juels contengus en le enventari al pressent libre davant escrit ; et an rendut conte de la argent (*barré* : he deutes) que lor era estat bailat, que, tot conta so que an ressaubut e pagat los ditz Arnaut Blanc e Bernat Teytie, que lor an baylat la argen contan tres liuras; en pressentia de sen (Jho *barré*) Bernat Turc bayle he Jhoan Blanc cossol, Miquel Teytie cossol, mestre Giraut Veyres, Peyre Teysie de las Fumados, Brengie Turc, Peyre Coffant, Jhoan Peri, Peyre Peri, Bertran Blanc, Antonj Teysie, he de mj jhos escrit que ey escrit le pressent conte

JOHAN BLANC.

(Au-dessous, d'une écriture plus pâle) :

Restan a deure les ditz jhuratz viels la soma de tres liuras x ss x d coma es Arnaut Blanc he B. Teytie a cauza de uffertas que so estados vendudas de lor annado.

Paga Arnaut Blanc xxxvij ss v. d.

Paga Arnaut Blanc, la Ll. a mj Jon Blanc jurat e Peyre Coffant l'an M° V^c XXXV.

XI

[F° 14, r°] Jeu jotz signat confecy a deure a la gleiso de Nostro Damo de Fornos la somo de II L. III ss. e VI d. la qualo somo aprometi de paga de jorn en jorn sus ma bona fe. Testimony mon signet aisi de joz mes e ei faito la presen bileto l'an M^l V^c XXX e lo tres de abrial (*non signé.*)

XII

[F° 17, v°] L'an mil v^c xxxv et le xiiie jorn del mes de jun, Johan Blanc jove, Peire Coffant de Fornas, juratz de l'an passat, an rendut los contes dels juels e de l'argen dels bassis de la gleiza de Nostra Dama de Fornas als juratz novels que son Arnaut Bonet vielh de las Femadas et Guiraut Cros del dit loc de Fornas ; et primo dels juels et capas de la dita gleisa, las cals tenon per prezes et ressaubutz aisi que apar a l'enventari aissy darre scrit.

Item an rendut conte del argen dels bassis et soma en tot xiij ss iij d. dels cals juels de sus escritz e lo (*la* ?) argen lo [s] ditz juratz Arnaut Bonet viel e Guiraut Cros tenen per prezis e ressaubutz. Pressens Arnaut Blanc consol, Bertran Cros, Miquel Teysie de Ceries e autres, Johan Blanc vielh, Arnaut [Blanc *rayé*] Bonet jove, et de mi jotz signat et ey faits los presens contes l'an e lo jorn sus.

JOHAN CROS, vicary de lazillas.

[*Au-dessous et rayé*] :

Resta a deure Guiraut Cros a la gleyza la soma de xviij s. de la qualo soma desus dita apromet de pagar de jon en jon. Pres. les juratz Arnaut Blanc et Peyre Esteve.

XIII

[F° 18, v°] L'an M. Vc XXXij et xvij jon del mes de jhun, Arnaut Blanc et Peyre Esteve, juratz de l'an passat, an rendut conte as juratz novels, coma es Bertran Cros et (et) s. Brengie Turc, et an rendut conte dels guels contengus[1] en le enventary de tras escrit, les cals juels tenen per ressaubutz; et an contat l'argen que lor ero estat baylat, que, tot contat et so que an ressaubut et pagat, los ditz iuratz viels an baylat as iuratz novels la soma de xv s. En presentia de Arnaut Bonet et Guiraud Cros, cossols, et de Arnaut Bonet jove et de Arnaut Turc et de Guilhem Peri et de s. Peyre Coffant et de Jon Coffant et de mj que ey escrit le present conte et de (*my* effacé) Guilhem Teysie.

JOHN BLANC, bayle.

Restan a deure los juratz viels, coma es Arnaut Blanc et Peyre Esteve, per derayracges de lor annado la soma de xiiij s. i. d.

Pago Peire Steve vii per sa part.

(Au-dessus : p (pago ?) Peire Steve iiij. s. ii. d.)

XIV

[F° 19, r°]. L'an que hom conta m[l] v[c] xxxviij et lo xiiii[e] jorn del mes de julh, Bertran Gros, Brenguie Turc, juratz de l'an passat, an rendut los contes dels juelhs de la gleiza de nostra dama de Fornas a sen Arnaut Bonet, Arnaut Turc, del dit loc, juratz novels de l'an present de ladita gleiza de Fornas, ansi que se conta en lo enventari davan scrit. Item an rendut lo conte de l'argen dels bassis que soma en tot veit L. xviij ss contàn presa e mesa.

Item los juratz susd. Arnaut Bonet, Arnaut Turc, tenen per ressaubutz los juels de ladita gleiza e lo argen desus scrit.

[*En marge :* Peire Cofant]

Pressent Arnaut Blanc, Johan Blanc bailhe e autres deldit loc habitans e jeu jotz signat que ei scripta la pressent bilheta.

J. CROS vicari.

[1] On avait écrit d'abord *contengut*.

[F° 28, v°. *En marge*] Resta a deure Bertran Blanc a la dita gleisa ja l. xvj s. viij d. faita son propi deute.

[F° 20, r°]. Sapiant totz presens [e] endeve[ni]dors coma sen Johan Blanc jove confessa a deure a la gleysa de nra Dama de Fornas so es la soma de viij L ix sz, laquala soma de viij L ix sz promet de paga de jorn en jorn, en presensia des testimonis de sus scritz he de me dejost signat. Fait l'an he le jorn coma dessus [1549].

P. La Crosa [1].

XV

[F° 24, r°]. Sapian tottz pressens que l'an que hom conta mil v^c xliij e le xiij^e jorn del mes de may Miquel Teissie del mas de Ceries juridixion del loc de Fornas confessa a deure a la gleisa de Nostra Damo de Fornas so es a saber la soma de xij L. xx [2] ss. contan per L. xx ss. la calo soma de xij L. ledit Miquel Teissie confessa a deure e promet de paga d'aissi a la festa de Sanct Miquel propda venen. En la presensia de Arnaut Bonet de las Femad. e Bertran Blanc cossols, Johan Blanc bailhe, Brenguie Turc, Johan Gout, Guiraut Cros, Peire Cofant, Johan Peirri, Fransses Cros, Johan Cofant, Peiri Steve, e de my jotz signat que de voluntat del dit Teissie ey faita la press. cedula l'an e lo jorn desus scrit per mi.

J. Cros cappela.

A côté de la signature et à gauche : Pago Miquiel Teissie vij L. xij ss. a my Anthoni Combas jurat de l'an M. V^c xviij.

L'an e lo jorn de [3] sus scrit Arnaut Bonet maje e Bertran Blanc, consols de Fornas, confessan a deure a la gleisa de Nostra Damo de Fornas so es la soma de xij L. contan per L. xx ss. La calo soma dit xij L. confessan a deure e paga de jorn en jorn en la presensia dels testimonis de sus scritz e de mi jotz signat que ey faita la press-cedula l'an e lo jorn de sus scrit per mi.

Signé : J. Cros capela.

XVI

[F° 27, v°]. L'an e le jorn desus scrit [4] confessan a deure a la dita gleisa Miquel Teissie et Benaseg Teissie la soma de xj ss. Item Ber-

[1] Même signature au compte qui précède : *P. la crosa vic.* F° 19, v° : *P. la crosa capp.*

[2] Ce chiffre est peu lisible.

[3] Deux lettres sont effacées entre les deux mots.

[4] 1548.

tran Teissie conffesa a deure la soma de xij ss. et so per causa de lana que les susditz Teissies an conprada de ladita. La cala soma prometo de paga de jorn en jorn en la pressensia desus scritz (scritz *répété*) et de my.

Cros, cappela.

XVII

[F° 30, v°]. L'an mil V° cinquanto e dous e le xxviij° del mes de agoust, les juratz viels de l'an passat, que eron Arnaut Bonet e Bernat Ferran, an rendut conte als juratz novels que son de pressenz so es Peire Coffant e Guilhem Perri, juratz de la presenz gleisa de Nostra Damo, an rendut conte premieiramen de l'argen. Primo hi a en aver set escutz del Solhel e ung scut de Spanhia e en monedo xij L. contan per L. xx ss. soma en tout la soma de trenta L. la calo somo le [*sic*] susditz juratz Peire Cofant e Guilhem Perri teno per resseuudo en set scutz del solhel e xij L. en monedo.

Item tenon per prezes dos calissis de argen e abilhamens de damas blanc, capo missal an son garnimen, capo prossecional e diagues e autres abilalmens [*sic*] que tout so de sus tenon per pres e resseuut les ditz juratz. En la pressensia de Anthoni Teissie consol e Peire Cabrie, Peire Steve, Johan Gout, Johan Turc, e autres del dit loc de Fornas e de mi jotz signat que ey scrit le press conte l'an e le jorn de sus crit per my.

Signé : Cros, capela.

Resto a deure Bernat Ferran per ufertos vendudos v ss. viij d.

Arnaut Bonet resta a deure per son deutes a fait a la gleisa jx ss v... [1] d.

XVIII

[F° 39, r°] L'an milo cinq cens soixanto et quatre a le vintres de abrial, an redut conte lous discretz homes, so es sen Peire Blanc et Ramon Turc, juratz de la gleyso de nostra Damo de Fournos per l'an milo cinc cens soixanto et tres, so es a Arnaut Cros et Miquel Turc, juratz de la dito gleyso per l'an present, et an redut conte de v (*rayé*) albos garnidos de veles et courdos. Item an redut dous calises d'argen. Item un sobrepelis. Item v corporlals. Item la capo blanco de damas figurat et la prosesiuyrnal et diages. Item un autro capo de mors de mego oustodo et la capo prosesiuenal et diages. Item un autro

[1] Une partie du chiffre est effacée.

capo de sedo blanco et sous garnimens ses diages. Item uno capo rougo e sos garnimens. Item uno capo dels joves obrans e sous garnimens. Item v toualos. Item xj roguetz. Item an redut libres et autros causos del evetari como apar al libre. Item an redut d'argen esmoncin (?) la somo de 3 Lt. 8 ss. et un pistolet fals laqualo somo estavo meso entro las mesos de Arnaud Cros et Miquel Turc, juratz de la dito gleiso per l'am present milo v^c lxiiij. Present Authoni Teichie et de Gulem Peri, cossols del dit loc, et de Johan Teychie de las Femados et de Bernat Feran et Guillem Blanc et de Peire Cofant et de Johan Peri et do Johan Gout paire et fil et Jame Cabrie (*ce dernier mot ajouté en marge*) tous del dit loc et de Cristol Teychie del camas de Series et de mi jos signat. Per mj. B. Steve.

XIX

[**F° 41, r°**] Le XIX del mes de novembre mil v^c LXV pagua sen Peire Quoffant del loc de Fornas a sen Guilhem Pery, jurat de l'an presen de la gleisa de Nostra Dama de Fornas la some de j Lt. xv ss. ij d. de tout saus que restava a deure a la gleisa. Es presens sen Johan Guot et de Guilhem Blanc, andous del loc de Fornas, e de my que ey escripta la presenta bileta. Marc.

XX

[**F° 41, v°**] L'an et le jorn desus scrit en la pressensia de testimonis suscritz, jeu de jotz signat me teni per pagat et conten de la soma de IX francs XViij ss et so per le cervici del purgatori ; de la calo soma quiti Guillem Perri et Jaume Teissie, juratz de l'an M v^e LXVj et le XXVj de mai faito la press. cedula per mi.

J. Cros cap.

[Ce reçu est barré]

XXI

[**F° 42, r°**] L'an mil V^c LXVI e le XXII del mes[1] de julhet, Johan Gout, filh de autre Johan Gout, e Frances Cros, juratz de l'an press. de la gleisa del press. loc de Fornas, an bailhat a Johan Teissie jove, filh de Ramon Teissie del mas de Ceries, en conssentimen de sos fraires Jaume e Johan, les ditz juratz an bailhat le nombre de X nau bestias lanudas tant fedos que motos [*en marge* en gassalho] per le terme de sinc ans complitz comenssan le press. jorn de la Madaleno e finira senblable jorn ; e devon parti la lano a la festa de

[1] On a écrit deux fois *del mes* : le premier est barré.

sanct Jon Batista cascun an e toutz autres profitz qe cera aldit bestial e devon rendre conte als ditz juratz cascun an del dit bestial. Aital son demoratz de pacte les susditz juratz a le dit Johan Teissie. En la presensia de Johan Steve e Johan Perri deld. loc e de mi johz signat que de voluntat dels juratz e Teissie ey faita la press. memoria l'an e lo jorn de sus scrit per my.

J. Cros.

XXII

[**F° 45, r°**] L'an mil cincq sens septante et dux et le XXIIII [et quatre *rayé*] jour du moys de novembre, cause véritable, Guilem Blanctz et Johan Gout, juratz de l'an present de nostra Dame de Fournos, an rendut lur conte als juratz nouvelz, comees sen Anthonj Rougie jouve et Arnaud Blanc ; an randut le presen conte de l'argent que i a d'argent la some de j L ij s x d.

Item an rendut conte les dictz juratz vielz alz juratz nouvelz de lur presos et mesos que [ja g ja agut a *barré*] i aguet tant de mesos que de presos la some de xj s xviiij s.[1]

Item an renduct conte delz abilaments et de dous calisis et del lybre et del soubrepelys et del mysal et de toutz autres ournamenz de la dicte gleyse, come apar par l'iventary. Les sus dictz contes an randut les dictz juratz vielz als juratz nouvelz a la presensie de Guiraud Bonet, Peyre Blanc, Jehan Pery et Guilem Pery, toutz del loc de Fournos ; et de aquo que deu Guilem Blanc a nostre Dame de Fournos monte la somme de I lt X s.
et de aquo que je deu. Jehan Jout, la some [IIII s *rayé*] iiij lt.

Royre.

En marge : Le darie jour de jung (1591) a pagat..... [2] Gout als juratz de la prezente annado qu'es Peire Sabblairoles et Jon Esteve de Fournos la some de XXX s.

XXIII

[**F° 45, v°**] L'an mil cinc cens septante et tres et le xxiii jour du moys de may, comme les [consulz *barré*] juratz vielz an randut lyour conte alz juratz novelz, comme es sen Peyre Blanc et Guilem de las Femados, que les dyctz juratz [novelz *rayé*] vielz an baylat l'argen que an amasat tant per liour annado que l'argen que hy dayseron les juratz de l'an mil cinc cens septante et

[1] Même abréviation que après Xj.
[2] Mots peu lisibles ; *Sertma* (?) *Jen* (?) *Gout*....

dous, qu'eron sen Jehan Gout et sen Gm Blanc de Fournos, juratz de la dycte annade, et les juratz vielz de l'an 1573, comme es sen Anthony Rougie et sen Arnat Blanctz de Fournos; et letz dyctz juratz an bailat en conte de l'argen que devio sen Peire Conffant quant el era jurat de Nostre Dame Fournos que le dyct [*entre la ligne qui précède et l'autre se trouve intercalée la ligne suivante*: et hy a d'argen la some ij lt.] Conffant devio.... [*une ligne et demie barrée.*]

Item an rendut conte les dictz juratz vielz alz juratz nouvelz tant de mesos que hy a la some de sept soustz,

Item an rendut conte les dyctz juratz vielz alz juratz nouvelz [nouuelz *répété et barré la seconde fois*] delz hornamens de la gleyse de Nostre Dame de Fournos, come es de dous calysis e delz libre et delz sobrepelhis et delz mysals et de toutys autris hournamens de la dyche gleyse de [de] Nostre Dame de Fournos, comme apar par l'inventary des susdytz contes; et les dyctz juratz vielz an rendut lieur conte presen aro[1] de sen Jehan Teysye del mas do las Femados et de sen Jehan Pery et de sen Anthony Teysye et de Anthony Esteve et de sen Mycquel Turc et de sen Frances Cros, toutz de Fournos, et de my que ey presys les sus dyctz contes par my

ROYRES.

XXIV

[**F° 46, r°**] Année 1574. Début de la reddition des comptes : L'an 1574 et le 8 jour du moys de may, comme les juratz vielz qu'es sen Pe Blanc et Gm Bonet an randut...

Signé : ROYRES.

[**F° 46, v°**] L'an 1575 et le 8 jour du moys de may comme les juratz vielz qu'es sen Frances Cros et Hesteve Combes an randut lieurs contes as juratz nouvels qu'es sen Johan....

Signé : ROYRES.

[**F° 47, r°**] Compte rendu de 1576 en languedocien. L'an 1576 et le 9 jorn del mes de septembre coma sen Johan [Johan] Pery et sen Arnaut Blancs juratz vielz [an redut le *effacé*] de la gleysa de Nostra Dama de Fornas...

Signé : Frances ROYRES.

[**F° 47, v°**] Compte rendu de 1577 en languedocien.

[**F° 48, r°**] Compte rendu de 1578 en languedocien.

[**F° 49, r°**] Compte rendu de 1579 en languedocien.

[1] *Sic.*

[**F° 49, v°**] Compte rendu de 1581 en languedocien, sauf la formule du début : L'an 1581 et le 6 jour du moys d'aoust...

[**F° 50, r°**] Compte rendu de 1585 en languedocien.

XXV

[**F° 50, r°**] Compte rendu de 1585 en languedocien.

Ledit jour mesmes an que de sus 1585[1] an [*en marge*, et le 25 mars] rendut conte Anthoni Rongie et Cristol Blanc, juratz viels de la gleyso de Nostra Damo de Fornos de l'an 1583, als juratz novels, que son Peyre Blanc et Arnaut Pery de la present annado, que, contat presos et mesos, ledit Anthoni Rougie es demorat reduable a la gleyso de Nostra Damo de Fornos de la somo de 4 l 12 s 3 d, la qualle (*e* ?) somo promet de pagar lodit Rougie de jour en jour et ledit Cristol Blanc n'a degut res...

Signé : Rougie.

XXVI

[**F° 47, r°**] L'an 1576 et le 9 jorn de septembre, coma sen Johan Johan Pery et sen[2] Arnaut Blanc, juratz viels de la gleisa de Nostra Dama de Fornas, an redut lor conte de la ministration de la dita gleisa de lor annada, so es als juratz novels que es sen Micquel Turc e sen Arnaut Bonet, juratz de la presenta annada; premieiramen de l'argen que es a la dita gleisa, que n'i a la soma de 1 L.[3] ss. vj d.

Item an redut conte dels huornamens que son a la presenta gleisa, coma es dos calisis de argen, ung libre gran e ung libre missal[4] e ung capelet de capas de damas blanc, coma es la capa prossisiuinal e lo diague e subrediague an lor guarnimen d'estolas e manipol.

Item ung autre capelet de capas de mieja osteda negra per les mortz tot guarnit coma la desus.

Item una capa misal per cada jorn.

Item tres cortinas rogas per tenj davan l'auta de Nostra Dama.

Item catre toualos, dos de primas e dos de grossieiras.

Item tres cosis petitz de cobertura roga les dos e l'autre cqubert de damas viulet e qu'i a en escrit Jesus.

Item ung subrepelis.

[1] Une main toute récente a corrigé 1584; mais il y a bien 1585 dans le texte. Ce même jour on a rendu les comptes des deux années précédentes.

[2] Au-dessus de la ligne.

[3] Il n'y a rien entre L et le sigle *ss*.

[4] *En marge* : Et autres dos libres petitz.

Item catre albas an lor guarnimen. Les cals contes an redut[1] les (susditz) juratz viels als novels. Present sen Esteve Combas, cosol del dit loq de Fornas, e de sen Peire Bonet e de mi que ey presis les presents contes l'an e le jorn que desus escrit per mi.

FRANCES ROYRE.

XXVII

[**F° 51, r°**]. L'an mil V° LXXXV e le quatriem jour d'aoust, ont randu compte les bassinies et jures vieulx, que sont sen Pere Blanc e Arnaud Perry, aux jures noveaulx, que sont Michel Turc et Arnaud Guy de l'esgliese Nostre Dame au lieu de Fournes, de l'administration de leur année, tant de la recepte par euls frayée pour le service de ladite esglise, que tout compte lesditz Blanc e Perry ont baillé ausd. Turc e Guy, jures la présant année, la somme de ung escu trente-trois soulz et six deniers ; laquelle somme les dits Turc e Guy ont reçue ensemble dix-sept souls et liards neufs. Ensemble ledit an et jour lesdits Pierre Blanc et Arnaut Guy ont randu compte des ornemens et abilhemens de ladite esglise, ainsin que aper par l'invantayre sur ce faict cy devant [*ici un renvoi à la fin du compte où se trouve ajoutée la phrase suivante :* Saulf les escremiees que les dit Blanc et Perry ont prestées à G^m^ Turc, jurat des Isles]. Faict ce dessus a la presance de sen Anthoene Rougie et Pierre Perry, consuls dud. Fournes, Jehan Teissie, Jehan Perry, Jehan Guy, Ramond Turc, Jehan Ferran, Jehan Perry juve, Bringuie Turc, toutz dudit Fournes et moy qui de leur consantement ay escripte et signée la presante, les an et jour susditz.

ROYRE.

[**F° 52, r°**]. Reddition de comptes en languedocien : L'an mil V° LXXXviij et le vinct et sieis jour de jung, an rendut lours contes les bassinies et juratz vielz, que son sen Miquel Turc et Arnaut Guy, als juratz novelz que son Jehan Estève et Miquel Turc jove, etc.

[**F° 53, r°**]. Reddition de comptes en français de 1589.

[**F° 54, r°**]. Reddition de comptes en français de 1590.

[**F° 54, v°**]. 1591. Français.

[**F° 55, r°**]. 1592. Français. Cf. le reçu donné la même année et écrit en languedocien, *Doc.* XXII.

[**F° 56, r°**]. 1593. Français.

[**F° 57, r°**]. 1594. Languedocien.

[**F° 58, r°**]. 1595. Languedocien.

[1] Une lettre effacée.

XXVIII

[**F° 58, r°**]. Le iiij jung 1595, dins la gleyso de nostra damo de Fornos, an rendut lour conte les juratz vieils que son Arnaud Pery et Peyre Teysie deldit loc als juratz novels que son Jehan Feran e Baltasa Beraud de l'aministracion de lour annado que tant de presos que de mesos; et premieyramen an rendut conte dels abilamens de ladito gleyso et libres et dos calises et reliquos de la saincto ostivo (ou *estrino?*) et toutos autros causos commo es porta per l'inventary.

Item ansy an rendut le conte de l'argen qu'els an levat contant, que somo de bon argen la soma de viii liuras t.

Item an rendut conte les dictz juratz de dos amillos que son estados donados a lad. gleyso que sont antre les mains de Pierres Sablayrolos unne amelle et l'autre entre les mains de Peyre Blanc, commo son marquados a la marquo de la gleyso; le tout so de sus an rendut les dictz juratz viels als juratz novels a las presensos de sen G^m^ Rougie consoul et Antony Rougie, Peire Pery, Jehan Teysie, Jehan Guy, Antony Blanc, Jehan Vialelo, Jehan Pery, [**F° 58, v°**] signes e marquos, et de my dejoust signat G^m^ Rougie de las llhos [*en marge:* et Miquel Turc] que an coustumo dels dictz consouls et abitans an presis les present conte l'an e jour que dessus per my.

[Au verso se trouvent plusieurs *signes* et le nom des signataires: Rougie, Teysie, Rougie, Pery, Guy, Steve, Turc, Blanc et Rougie ; ce dernier a signé son nom et semble avoir écrit les autres au-dessous des *signes*.]

XXIX

[**F° 59, r°**]. L'an mille 1596 et le unsieme de agost, an randus les cuntos les juratz viels qu'es Jan Feran et Balthasa Beraut a Pieres Seblairolos et Bringuie Turc, juratz novels, que les ditz juratz viels oun randu tant que presos que mesos an resu les juratz novels la somme de trois ecus sol de saisante sous pour piese et xij sous de monoie et xvj al basi d'espercatori, plus sinc capos misals et dus capos prosicionals et dus chalicos d'argan, catre diacres, dus blans et dus noirs, et bairere (?) et dus misals et troies pans de estofo et toutos autros chosos apertenantos a la dite glise de nostro dame de Fornos, comme apart par l'enventari. An presance de Pieres Blanc. baile, et Michel Turc vieil, Peire Peri, consul, et Frances Cros, et Arnaut Peri et Antoni Blanc, Christol Blanc, toutz degoust signes et merces et moy qe ay fete la presante.

P. Martin pbre.

L'an 1596 et le unsiesme de agoust a fet son cunte san Feran, lequel confesse adeure la some de dus ecus de saisante sous pour piese et vint sous que monte la sommo de vii Lt 11 s.

[F° 59, v°]. Reddition de comptes en français de 1597. Les jurés continuent à y être appelés : *juratz vielz — juratz novels...*

F° 60, v°]. Reddition de comptes de 1599 en français. L'an mil cinq cens nonant et neuf et le vingt-huictiesme jour du moys de juing honnt randu conte les juratz vielz alz novelz comme sonnt Jacme Blang et Jan Esteve...

XXX

[F° 65, r°] Le 13ème jour du mois de abril mil six cens et six, au lieu de Fournes, Pierre Sablairoles et Brenguye Turc, juratz vielz, hont rendut conte de leur annade a Pierre Perry et Bernad Teissye de Series, juratz novelz ; premierement en rendut conte de XVI Lt VIII sstz, dous calissiz d'argan et six cappos messalz garnides (*dos* ?) d'estole et manipoulz, dos cappos prossesionalz, quare (*sic*) albes, cinq courpouralz garnis, uns relequie de latton, cinq touvalles, dos courtines et dous missalz, dos robos de nostre dame, dous couissiz et couissiniere de telle et un petit de vellous et une crois de latton et un'escremiere et un candelye de latton et dous de fern et uns bassis de couire et toutes autres causes apartenantz a ladite cleise comme apt[1] par l'enventary. Presentz a ce Arnaud Teissye et Anthony Blanc, consulz, et autres habitantz

Suivent les signatures.

APPENDICE

[F° 189, r°] L'an mil huit cens quarante et le dix a sept may le conseil de la fabrique de l'eglize de Fournes runis dans une chambre de la previtaire enfein de donner et de debatre les comptes de recettes et de depansses depuis le 15 avril jusques au dix a sept mai 1840

recette du bassein.....	28 »	6 f.
recette du grains ou argens.....	49	10
recete des chezes.....	63	17
recette du pain.....	10	2
recette de le du simatiere.....	2	15
recette de la sire du mois.....	1	10
	161	00

[1] *Apart* ou *apert ?*

Depanse de mil huit cents trante neuf :

de la cire depanse.....	68 »	14 f.
paye au carrillioneur.....	14	
paye pour l'uille.....	10	17
paye pour les ostiges.....	6	
paye pour le st. huille.....	3	03
paye pour un banc a la glize.....	35	
paye pour les enses.....		16
paye pour une cadene al lustre.....	5	10
paye pour accomoder la navette.....	1	
paye pour six chezes.....	4	12
paye pour reparer les chezes.....	9	
	158	12 f.

Portant que le contable et reliquataire de deux frans huit sols.

Le conseil approube le compte randu par...

[**F° 189, v°**] L'an mil huit quarante un et le vingt-cinq avril le consel de la fabrique de l'eglize de Fournes runis dans une chambre de la previtaire enfein donner et de debatre les comptes de recette et depances depuis le dix a sept mai 1840.

ressu du relicat.....	2	40 f.
recette du basin.....	26	45
resu des mortuaire	2	
recettes des grains.....	67	08
recette de l'erve du simatiere.....	3	75
recette du pain.....	6	13
resu de la sire viellie.....	5	40
recette des chezes.....	60	75
	173	96

depances de 184.....		
depance de l'uille.....	9	95
depance de sire..	84	30
d'ences.....	1	50
depance de las ostigues.....	8	
pour aranger le chezes.....	4	10
paye au carrillionneur.....	7	
paye pour les sains uilles.....	3	15
paye pour reparer un mur au simatiere	1	
	119	00
	54	96

portant que le comptable et relicataire de cinquante-quatre frans le consel approuve.....

[F° 190, r°] L'an mil huit cent quarante deux et le vingt quatre avril le consel de la fabrique de l'eglize de Fourne reunis dans une chambre de la previtaiere enfein donner et de debatre les comptes de resette et depances depuis le 24 avril 1841 jusque à lannais 1842.

Resette de vasin.....	18 »	50
quette du grain ou argens.....	64 »	95
Resette du pain.....	7 »	60
Resette de mortuaire.....	32 »	
L'erbe du simaitiere	5 »	10
Resette de chaize.....	63 »	85
Relicat.....	64 »	96
Total.....	256 »	96

Depances du l'église sire 36 livres 3/4.	71 »	50 c.
Pour les fason de la chaize de vérité.	102 »	
huile pour la lampe.....	7 »	06 c.
et le seint huilles ou les osties ou la maisse du seint Roc.....	11 »	15
pour la carrilhonneure.....	12 »	
Paiyé pour paitites reparassion du l'église.....	12 »	70
	216 »	41
Portant que le comptable et relicataire de la somme de quarante frans 50..	40 »	50

Le consel approuve le compté randu...

REMARQUES GRAMMATICALES [1]

Les textes qui précèdent, quoique n'étant pas très variés, présentent quelque intérêt au point de vue philologique. Nous avons réuni ci-dessous les principales remarques, phonétiques,

[1] NOTE SUR LA GRAPHIE DU MANUSCRIT : *j* représente tantôt le son *i*, tantôt le son *j*; *v* et *u* ne se distinguent pas.

Pour les formes modernes, *áu*, *iu*, *óu* représentent les diphtongues *áou*, *iou*, *óou*; *g* représente toujours un son dur. *E* non accentué *e* fermé ; *è* représente *e* ouvert.

morphologiques ou autres qu'ils suggèrent, et à l'occasion nous avons comparé le parler ancien au parler d'aujourd'hui.

PHONÉTIQUE

§ 1. *A*. Le traitement de *a* tonique et protonique ne présente rien d'intéressant, sauf pour le mot *ginie* (ianuariu). Le mot a disparu dans le patois d'aujourd'hui où l'on dit *janbiè*, sous l'influence du français.

§ 2. *A* posttonique est passé à *o* dans le dialecte moderne. Dans nos textes nous avons tantôt *a*, tantôt *o*. Les formes en *o* sont excessivement rares jusqu'au document de 1552 (XVII). En voici le relevé : *lano* Intr. I, nostra *damo* Intr. I, *annado* 2, *somo* 5, *annado*, *estados*, *annado* 10, *qualo* 12, *eró*, *annado* 13, nostra *damo* de Fornas, la *calo* 15, *eron*, nostra *damo*, *monedo* la *calo somo*, *resseuudo*, *monedo*, *capo*, *ufertos*, *vendudos*, 17 (1552). A partir de 1552 les formes en *a* dominent.

§ 3. Suffixe *ariu* > *ie*, *ier*, dans *sestie*, Intr. I, *hereties* 3, *loguie* 7, *ginie* 9, *derrier* 8 ; *aria* > *iei* — *iey* dans : *premieyramen* 1, *premieiramen* 17, 26, 28, *grossieiras* 26. Il est traité différemment dans les mots suivants qui sont d'origine savante : *ordenary* 1, *enventary* 1 (forme normale, dans nos textes), *enventery* 2, *enventeri* 3. Les formes actuelles pour ces deux mots sont *ourdinari*, *enbentari*.

Le suffixe *aria* est représenté actuellement par *ièro* : *rebièro*, *prumièro*.

§ 4. Le suffixe *aticu* est représenté par *cg* dans la forme *derayracges* 9. Dans le parler actuel *aticu* > *tch* dont notre *cg* est sans doute déjà l'équivalent.

§ 5. *E* protonique est resté dans *derrier* 8 (deux fois), *derer* 4 ; il est passé à *a* dans *darre* 12, *darie* 22, *pargam* 1 (auj. *pargam*, *dargnè*).

§ 6. *E* bref tonique s'est diphtongué suivant la règle dans *vielh*, *vielhs*, *sieys* 3 ; *siec* Intr. 1. Non diphtongué dans *derer* 4, *darre* 12. Formes actuelles *bièl* — *sièis* — *siègre* < * *sequere*.

§ 7. *I* long tonique suivi de la liquide *l* s'est diphtongué en *ia* dans *mandials* 1, *abrial* 11, 18 ; *mial* 3, 4. Resté intact dans *mil* 6, 15. Formes actuelles : *mil*, *abril* ; mais *fial* (filu), *pialo* (pila).

§ 8. La pseudo-diphtongue *io* provenant de *ione* s'est déjà

transformée dans notre texte ; cf. *deductiu* 9. La prononciation actuelle pour tous les mots venant de — *ione* est *iu* avec l'accent sur le premier élément (*passiu* de *passione* comme *riu* de *rivu*).

§ 9. *O* ouvert suivi de *c* avait donné à l'origine la triphtongue *uei ;* il est difficile de dire si le premier élément s'était déjà durci en *v* — *b* dans nos textes, la forme *ueit* 4, 14, pouvant représenter *ueit* et *veit*.

Formes actuelles : *bèit, nèit* ; *plèjo, fèlho, trèjo,* mais *cuèit* (coctu) et *cuèr* (coriu).

§ 10. *O* ouvert + semi-consonne *u* reste *o* dans *nou (novu* et *noue)* 1, 4, *vingt-nou* 1 ; passe à *a* dans *X nau* 21 On dit dans le parler actuel *nòu* (*noue* et *novu*) et *dijòus*. Mais à l'ouest de Castelnaudary on a les formes *nàu* et *dijàus*. (O ouvert ou fermé suivi de la semi-cons. *u* est passé à *a*). La forme *nau*, inconnue au narbonnais moderne, a existé dans le narbonnais ancien. Cf. *nau*, in A. Blanc : Substitution du fr. au prov. à Narbonne, *Bulletin hist. et phil.*, 1897, *doc. XVII*.

§ 11. L'*i* du groupe latin *iu* s'est souvent maintenu en syllabe posttonique : *ceruici* 20, *purgatori* 20, *despercatori* 29, *propi* 14, *testimonis* 2,|6, etc., *testimony* 11, *ordenary* 1, *enventery* 2, *enventeri* 3.

Maintien de la finale *ulu* dans *manipol* 1, 26.

A l'exception de *testimoni* disparu et de *propi* remplacé par *prope* les mots ci-dessus ont gardé *i* dans le parler actuel.

CONSONANTISME

§ 12. Le groupe *ct* donne régulièrement *it* : *fait* 2. On a cependant la forme *quict* 1 et *quitz*.

Dans le parler moderne les mots venant du latin *ct* ont régulièrement *it* : *fait, nèit, cuèit*.

§ 13. G. — A côté des formes *agoust* 17, 29, nous remarquons la forme *avost* 1. Forme actuelle *agoust*.

§ 14. Le groupe *dy* a donné *j* dans *batejar* < **baptidiare*. Parler actuel : *batiza* (influence française) mais *neteja*.

§ 15. Il faut noter la dissimilation de *pr* dans *propi* 14 (auj. *prope*) à côté de *propria ma* 2. La métathèse de *r* n'a pas lieu dans *comprat* 4, *compras* 1, *conprada* 16. Auj. *crumpa*.

§ 16. L. — Initial passé à *d* dans *dayseron* 23, comme dans la plupart des dialectes méridionaux. (cf, Patois de Lézignan, *Revue des Langues Romanes*, 1897, p. 326, §. 181).

§ 17. Le groupe *rn* de *diurnu* s'est réduit dans le dialecte moderne à *n* : *joun* (on dit également *jour* ; furnu > *four*). Dans nos textes, à côté de la forme fréquente *jorn*, nous avons *jon* 13 (1537), *jon* en *jon* 12.

§ 18. Une question intéressante est de savoir si les trois graphies *l*, *ll*, *lh*, représentent toutes trois le son de *l* mouillé.

Examinons d'abord le cas ou le groupe *lh* final ou non final correspond aux groupes romans *c'l*, *ly*, *il*.

Lh : *vielh*, *vielha*, *toalhas*, *gazalha*, *ambelh*, *baylha* 1, *juelhs* 2, *vielh*, *juelhs*, *bilheta*, *vielhs* 3, *gazalha* 4 *julhet* 5, *solelh* 6, *juelhs* 7, *julh*, *bilheta* 8, *julh*, 14, *bailhe* 14, 15, *soubrepelhis* 23, *bilheta* 14, *julhet*, *filh* 21, *abilhamen* 17, etc.,

L, *ll* : *jullet* 3, *las zilas* 7, *julet* 10, *bileto* 11, *lazillas* 12, *abilalmen* 17 (à côté de *abilhamens*), *toualos* 18, *Gulem* 18, *bileta* 19, *Guilen* 22, *abilamens* 22, 28, *Guilem* 22, 23, *toualos* 26, etc.

Il ne peut pas y avoir de doute pour la prononciation de *l* mouillé dans ces cas ; elle s'est maintenue jusqu'à nos jours.

Il en va autrement pour *l* final. *L* mouillé final existe parallèlement à *l* simple dans le dialecte moderne de Fournes ; il est donc permis de se demander si les graphies si nombreuses *juels*, *viels* (*juels* 1, 9, 10, 12, 13, *viel* 9, 12, *viels*, *vielz* 9, 10, 12, etc) ne représentent pas *l* simple. Les graphies de ces mêmes mots avec *lh* représenteraient la vieille prononciation qui se maintenait à côté de l'autre. *Solhel* (2 fois) 17, me paraît être le résultat d'une confusion.

Les formes *novelhs* 3, *consolhs* 5, *metalh* 7, représentent sans doute des formes analogiques ; il me paraît difficile d'admettre que *lh* représente ici *l* simple, comme l'admet M Schneegans (*Gesta Caroli Magni ad Carc. et Narb.* [Pseudo-Philomena], Romanische Bibliothek, T. XV, p. 60) pour les formes *qualh*, *talh*, *bestialh*, *matinalh* d'Alzonne [1] et *pascalh*, *telha tela*, *portalh*, *cristalh* de Carcassonne [2].

[1] Dans des documents d'Alzonne de 1451 publiés par Mahul, I, 20-25,
[2] Livre des comptes....de l'Eglise paroissiale de St-Michel (1417-1450).

Je ne crois pas non plus qu'il faille voir des représentants de *l* simple dans les graphies suivantes : *lhos* 8, *lhor* 9, *lhoc* 9, *lhor* 9 (ibid. *lor*). Il faut admettre que *lh* représente ici *l* mouillé ; car, dans la partie de nos textes où le français fait sentir son influence, nous avons les formes suivantes : *lieur*, *lyour*, *liour*, 23, *lieurs* 24, qui dénoncent une prononciation de *lour* avec *l* mouillé. De plus le parler moderne a la forme *liour* à côté de la forme *lour*.

La prononciation de *l* mouillé, venant de *l* latin simple en syllabe initiale ou finale, appartient principalement aujourd'hui au domaine catalan ; elle empiète aussi sur les dialectes environnants de l'Aude et surtout de l'Ariège : dans l'Aude en particulier, cette prononciation se fait sentir dans la haute vallée de l'Aude, environ jusqu'à Quillan. Quelques villages de cette contrée ont même *l* mouillé après une consonne, comme dans *plha*, *blhat* (planu, bladu), développement qu'a connu le groupe *pl* en italien avant de passer à *pi*. Le domaine de *l* mouillé (venant de *l* simple latin) ne s'étend pas aujourd'hui jusqu'à Fournes où l'on dit : *parel* et *parelh*, *soulel* et *soulelh*, *calel* et *calelh*, mais *quintal*, *metal;* nous pouvons cependant admettre qu'au XVIe siècle *l* simple a pu sporadiquement devenir *l* mouillé et les formes citées dans le paragraphe précédent sont des preuves de cette mouillure.

§ 19. Le groupe *tl* dans *rotulu* a donné *ll : rolle* 4, ce qui est la forme encore usitée aujourd'hui, et *rolhe*, ce qui représente le traitement du groupe *tl* comme *cl*.

§ 20. *J* est quelquefois représenté par *g* même devant *a* ou *o* : *mego*, *rougo* 18, *rogas* 26, *guels* 13, *miega* 26. Cas contraire dans *Jout* (= *Gout*) 22.

§ 21. A remarquer aussi l'adjonction de *h* à *j* dans les formes suivantes : *Jhon, jhore*, *majhon* 9, *jhorn*, *jhos*, *jhuratz* 10.

§ 22. Le groupe *nd* s'est réduit à *d* dans les mots suivants : *redut* 7, 18, 26, *redudas* 7. Cette réduction ne s'est pas main-

tenue dans le parler actuel où, peut-être sous l'influence française, on a *randre*, *randut*.

La forme *redda* 4, est remplacé aujourd'hui par les formes *rento-rendo*.

§ 23. Nous avons affaire à une sorte de *n* mouillé dans les formes : *jung* 22 (1591), *ung* passim.

§ 24. *T* intervocalique est représenté par *z* dans *cazern* 1, <*quaternu*, qui existe déjà sous cette forme dans l'ancienne langue (cf. Raynouard : *Lex. Rom.*).

§ 25. Le groupe *p't* est représenté par *pd* dans le mot *propda* 15 (prop'tana), inconnu dans le parler actuel.

MORPHOLOGIE

§ 26. **Article.** — La forme la plus ancienne de l'article défini masculin est *lo*, *los* ; dans les sept premiers documents (1504 à 1520) nous trouvons les formes *lo*, *los*, *lod.*, *losd.* ; nous trouvons trois fois seulement les formes *lez* 2, *lez* 4, *le* 5.

Dans les documents 15-21 (années 1543-1566) nous trouvons la proportion inverse : vingt fois *le*, *les*, *lesd. led.*, quatre fois *lo* 25, 17, 21, 37, une fois *lous* 18.

La forme usitée aujourd'hui à Fournes est *le*, *les* ; elle s'y est développée comme on voit au milieu du XVIe siècle.

La forme *lous* à cette époque est curieuse ; c'est la forme usitée aujourd'hui dans le Narbonnais ; l'emploi de *le*, *les* commence à Lézignan (18 kil. ouest de Narbonne).

Formes composées de l'article : Sing. : *del* 7, 19. Plur. : *dels* 4, 12, *des* 14 ; *als* 6, *as* 13 (deux fois, et 24.

Les formes usitées aujourd'hui sont *del* et *dal* pour le singulier ; au pluriel *dels*, *des* et *das* ; *as*.

§ 27. Le pluriel des adjectifs et participes présente quelques particularités intéressantes. Nous trouvons le pluriel *totz* 2, 4, 10, 14 ; *tous* 18, *toutz* 3, 23 ; mais dans ce même document 23 nous avons la forme *toutys*. A côté de *toutys* nous avons *autris* ; enfin le participe passé de *prene* (prendre) se présente à nous sous la forme *prezes* 8 (deux fois), 12, 17 ; et *prezis* 12, 23, 26, 28.

Les mêmes pluriels en *is* existent dans le parler moderne : *prezis*, *toutis*, *autris*. Pour les participes dont le radical est

terminé par une dentale, on a les doubles formes *poulidis* et *poulits*. (Sur l'origine de ces formes cf. P. Meyer in *Romania*, XIV, 292, XVII, 32, et surtout XVIII, 425, où sont cités des exemples de l'Aude.)

§ 28. Il ne faut pas voir des restes de cas-sujet dans *ungs mandials* 1 ; *ungs perdos* 1. *Ungs* signifie sans doute ici : *une paire de*. *Uns bassis* 30, il s'agit d'une *paire* de bassins. Cf. ci-dessous, § 29.

§ 29. **Adjectifs numéraux :** *ungs* 1 (trois fois), ordinairement *ung*, féminin *una*, *unna*, *ungna*. Plur. *unas* autras toalhas. Le dialecte moderne connaît encore cet emploi de *un* au pluriel, quand on parle d'une paire d'objets ou d'un objet composé de deux parties : *unos mourdasos* = une *paire de* pincettes. Pour la graphie *ung* cf. plus haut, § 23.

Comme représentants de *duos* nous avons *dos* (masc. et fém.): *dos toalhos* 2, *dos soutz* 1, *dos motos* 1, *dos soutz* 5. Il est probable qu'il y avait une différence dans la prononciation de ces *o*. Le premier est passé aujourd'hui à *ou* (*dous*), l'autre est un *o* ouvert : *dos fennos* = deux femmes,

Nous avons déjà la prononciation *ou* dans la forme *andous* 19, forme de l'ancienne langue qui a disparu aujourd'hui. (Auj. tous les deux = *touti dous*.)

Vintres 18 et *ving veit* 4 nous représentent une manière de compter inconnue du dialecte moderne. On dit *binto tres*, *binto beit* par analogie de *trento* (*triginta*) *tres*, etc. *Septante et dux* 22 est une tournure française.

§ 30. **Adjectifs possessifs :** *lor* 7, 10, 13, *lhor* 9 (cf. supra § 18 pour *lh*) *lors* 1, *lhos* 8 (mis sans doute pour *lhors ; lhos contes :* la formule ordinaire est *lors*, *lhors contes*). L'*u* de *lur* 2 nous représente sans doute un *o* fermé.

Dans les documents de la fin du siècle nous avons *ou: lyour* 23, *lour* 28.

La forme usitée aujourd'hui est *lhour*. Cet adj. poss. a disparu du patois de Lézignan où il est remplacé par *soun*, *sa*.

§ 31. **Adjectifs indéfinis.** — *Cascun* a disparu aujourd'hui ; nous avons les deux formes *cada* 26 et *cascun* an 21. Dans le parler actuel *cadun* fait fonction de pronom indéfini et *cada* devenu *cado* (invariable) fait fonction d'adjectif indéfini.

A remarquer aussi la vieille formule *plusors autres* 9, disparue aujourd'hui.

§ 32. **Pronoms personnels.** — I pers : la forme du sujet est représentée par *jeu* (encore usité aujourd'hui, *iéu*) au cas-sujet et *my*, *mi*, aux cas obliques, conformément aux usages de l'ancienne langue : *de mi* 12, 15, 18, etc. ; *a mj* 10, *a my* 15 ; *per mi* 15, *per mi* 17. On trouve cependant *et my* 2 au cas-sujet.

Aujourd'hui *iéu* est exclusivement employé au cas-sujet ou avec une préposition aux cas obliques (*de iéu*, *per iéu*, etc.). Devant un verbe on emploie *me* (avec une préposition toujours *iéu*) : *me diguèt* = *il me dit*.

3e pers. sing. Cas obliques : *lj*, *ly* 1, *y* 2 ; forme combinée dans *ambelh* 1. Plur. *els* (*qu'els an levat* 28).

La forme du cas oblique pour le pronom de la 3e personne est auj. *i*. Ex : tu le lui as dit : *i b' ai*[1] *dit*.

Ambel est représenté auj. par *amel* (avec lui). Quant au pluriel *els* il a pris la finale *i* comme la plupart des pronoms et adjectifs : *elis*, *toutis*, *autris*, *amelis*.

§ 33. **Pronoms possessifs.** — *Lur* 2, 4, 6, *lhor*, *lor* 9, 10, 13. Ce pronom possessif est encore usité sous la forme *lhour* dans le dialecte de Fournes, tandis que le dialecte narbonnais l'a perdu.

§ 34. **Pronoms démonstratifs.** — Neutre : *aysso* Intr. 1, *so* 4, *aquo* 22. Féminin : *aquelha* Intr. 1. (Auj. *aisso*, *aco*, *akelo*).

Enfin il faut noter la forme *meteys* 1, disparue de nos jours.

§ 35. **Pronom relatif.** — A côté de *que* (masc. et fém.) on trouve une grande variété de formes de *loqual* : *loqual* Intr. 1, *losquals* 5, *lesquals* 9 ; *laquala* 6, *laqualo* 11, *lacalo* 15, *lasqals* 12. Ce pronom n'est plus usité aujourd'hui.

§ 36. **Conjugaison.** — La langue de nos textes étant peu variée, beaucoup de formes manquent. Voici celles qui peuvent nous servir à reconstruire une partie de la conjugaison de cette époque.

Esser : prés. 3e p. du plur. *son* 1, *so* 10 ; imp. *era* 2 (3e p. sing.),

[1] Sur l'amuïssement de *s* devant une consonne autre que *c*, *p*, *t*, cf. *Patois de Lézignan*, in *Revue des l. rom.*, 1897, § 130.

eran 3, *eron* 17. Fut. *cera*, pass. ind. *foren* dans l'expression *foren agudas* 2. La forme *forem* se rencontre deux fois dans les *Gesta Caroli Magni ad Carc.* (Ed. SCHNEEGANS, p. 72 ; renvoie à DIEZ, *Grammatik der Rom. Spr.*, 5e éd., p. 548, Anm.)

Le paradigme actuel pour le présent indic. de *esse* est le suivant : *soun* — *ès* — *es* — *èn* — *èts* — *soun*. Imp. 3e p. plur. : *eroun*. Pass. déf. 3e p. plur. : *sougèou*. Fut. *sara*, *saran*. Le paradigme du présent s'est conservé beaucoup plus pur que dans le parler de Lézignan où l'on a au présent : *chòu (siòu)*, *chos (sios)*, *ez*, *chon (sion)*, *chots*, *soun*.

§ 37. Verbe *haber*. Ind. prés. 1 p. : *ey*, 2, 4 ; *hei*, 9. Imp. 3 p. sing. : *avia* 1, *avio*, Intr. 1. Parf. *aguet* 21. Part. p. *agut* 22.

La forme actuelle de la 1re p. ind. prés. est *èy* ; celle du part. est *agut* et *aüt*.

§ 38. **Autres verbes.** — La 1re personne de l'ind. prés. a pris uniformément la terminaison *i*, *y*, qui à l'origine n'appartenait qu'aux verbes venant du lat. *io* ou *isco*. Ex. : *confessi* 6, *confecy* 11, *quiti* 20, *aprometi* 11, *teni* 20. Il est probable que déjà à cette époque la plupart des verbes autres que les auxiliaires *esse*, *aver*, ainsi que les représentants de *uado*, *facio*, avaient pris la finale *i*. Auj. *aimi*, *debi*, *seguissi*, *partissi*, etc.

3e pers. sing. ind. prés. *siec* se, Intr. I, 1 ; *te* 1. Auj. *seguits*, *ten* < tenet.

La 3e personne du pluriel se présente tantôt avec la finale *o*, *on*, tantôt avec la finale *en*. Ex. : *tenon* 17 (trois fois), *devon* 21, *prometo* 16, *teno* 17, *daysero* 23. La finale *en* est plus fréquente. Ex. : *deven* 3 (trois fois), *tenen* (8 fois) 12, 13 ; *prometen* 9 ; 3e p. du pass. déf. *manjeren* 1. La forme en *on* a supplanté l'autre dans le parler moderne, sauf au subjonctif présent. Cf. *infra*. (Cf. sur ces terminaisons P. MEYER, *Romania*, IX, 202.)

Le subj. prés. est représenté par les deux formes *sapian* 15 et *sapiant* 14, qui renvoient directement aux formes latines. Auj. que *sapien*, qu'*ajen* (habeant) ; mais que *fasken* ou *faskoun*.

Deber 1re pers. que je *deu*, 3e p. *deu* 22. Inf. *deure* 17. Part. *degut* 25. Auj. *debi*, *debes*, *deu*... ; *deure*, *degut*.

§ 39. **Infinitif.** — Il est probable que *r* ne sonnait plus, car à côté de *pagar* on a *paga*, *pagua* 19; inf. de *savoir* = *saber*. La forme *tenj* 26 est analogique de *veni* (uenire). Auj. *tène* avec déplacement d'accent comme *véze* pour *vezer*. Infinitif actuel de fr. savoir = *saupre*, formé sur le radical de l'ancien parfait *saup*.

§ 40. **Participes.** — *Ressaubut* 7, 8, 10; *ressaubutz* 12, *ressaubudas* 8 sont des participes analogiques formés sur le parf. *re-saup*. La forme *resseuudo* 17 paraît déjà influencée par le français. Cf. supra les participes de *aver*, *dever*.

La forme actuelle du participe passé de *ressaupre* est *ressapiut*, avec le radical du subjonctif.

§ 41. **Adverbes, prépositions.** — No i a *poy* de manipol 1; *de tras* escrit 13, *a tras* 3.

Parmi les prépositions il faut citer *am* 1 (trois fois), *amb* 1 *sens* 1, *dejotz* 1 et pass., *entro* 18; *ansi* 8; *ses* 18. La forme actuelle pour ce dernier mot est *sans* qui est un emprunt au français.

§ 42. **Particularités de syntaxe et de langue.** —

a) Suppression de *de* après un nom de nombre : *j. cest. blat* 1 ; *una liura cera* 1 ; *dos liuras cera* 1.

b) Le nom de temps est employé sans article après la préposition *a* : *a dos de novembre* 4, *a cinq de jullet* 3, *a viij de septembre* 2 ; mais *a le vintres* 18.

c) Changement de genre : *las gendarmas* 1, où le changement est amené par la finale *a*, et *la argen* 10 (deux fois), où il est amené par une fausse décomposition du mot *(la-rgen)*.

d) Mots invariables : *viehl* 1 *(panna trincada et vielh)*, *present* 8 *(present bilheta)*, *missal (capa missal)*, *prosesiuenal* 18, *causas apartenens* Intr. 1. (Cf. au contraire : *la presenta bileta* 19. 1565.)

e) Le participe passé s'accorde avec son régime, qu'il soit avant ou après : *ey faita la* 15, *ey faits los* 12, *an rendutz los comptes* 3, *an rendudas las causas* 7, *compresa la lumenaria* 2.

Nous avons même un exemple de syllepse dans *avem prestatz la soma* 7, à moins que *prestatz* ne se rapporte au sujet.

Participe invariable dans : *contat totas causas* Intr. I.

f) Construction des verbes : *confessi a deure* 6, *confecy a deure* 11, *prometi rendre* 6. On dirait auj. *proumeti de* ; quant

à *confessa* il n'est plus employé que dans le sens ecclésiastique.

g) Remarquer les manières de parler suivantes : *Present Anthoni... et de* 18 ; *es presens sen... et de* 19, qui sont amenées par la formule ordinaire : *en presensia de.*

h) Enfin les expressions suivantes méritent également d'être relevées : *et non demas tornas son* 1, 3 ; *per cauza de* Intr. I ; *apres en seguen* 3.

GLOSSAIRE

Amillos, amelles 28. Du Cange : *amiclus* et *amiclum* (fascia pectoralis), ceinture. Cf. Lévy, *Suppl. Wörterbuch*, s. v. *amilla.*

Amitz 1, amict.

Apar 3, 4, etc. 3e p. sing. ind. pr. de *aparer.*

Aur 17, or. Forme actuelle *or* empruntée au fr.

Bairere 29, qui tient du noir et du blanc. (?)

Bassinies, 26, 27. Synonyme de *juratz*, fabricien.

Bileta 19, *bilheta* 3, compte, cédule.

Borsa 8, trésor.

Camas (del *camas* de Seriès 18). Raynouard, IV, 148, 1 : habitation principale, maison de maître.

Canos 3, bâton (de cire, de soufre, etc.). Cf. Mistral, *Lou Tresor dóu Felibrige.*

Capelet de capas, 26, chapelet ou collection de chapes.

Cappela 15, curé. Un peu vieilli auj. dans ce sens.

Cazern 1, cahier. Cf. Raynouard, s. u.

Cedula 6, lettre, titre.

Compras 1, achats. Mot disparu du parler moderne.

Conprada 16, achetée. Auj. *crumpada.*

Consols Intr. 1, *pass.* Consuls.

Corporals 18, corporal.

Cortinas 26. Rayn. II, 498, 1 : rideau, draperie. Ici *rideau* ?

Cosis 26, *couissiz* 30, coussin.

Couissiniere 30, taie d'oreiller.

Daysar 23 (*dayseron*), laisser. Même forme auj.

Diages 18, diagues 17, 20, cf. *subrediague.*

DERAYRACGES 13, *arrérages*. Cf. *Rem. Gram.*, § 4.

DOBLA Intr. 1. Sorte de monnaie. Cf. A. BLANC, *Subst. du fr. au prov. à Narbonne*, p. 26 du tirage à part (Extrait du *Bull. hist.* et *phil.*, 1897). M. A. Blanc a l'obligeance de me faire savoir que dans les textes narbonnais du XVe siècle, la *dobla* vaut dix deniers tournois.

DRAP DE DAMAS 2, *drap de Damas fegurat* 18.

ESCUTZ DEL SOLELH 17, *scutz solel* Intr. 1. Cf. XXIV : *trois ecus sol de saisante sous pour piese. Scut de Spanhia* 17. Florin d'Aragon? Cf. *Annales du Midi*, 1898, p. 59.

ENSERADAS (toalhas) 2, enfermées.

ENVENTARY 1, *pass.* inventaire. Autres formes : *inventary* Intr. 1 ; *enventeri* 3. E. LEVY, *Suppl. Wörterbuch*, 3, 103, 1, ne cite pas de forme *enventeri* (on sait que le *Suppl. Wörterb.* ne va pas ordinairement plus loin que le XVe siècle).

ESCREMIEES 27, *escremiere* 30. ?

ESMONCIN (*argen*) 18. ?

FEDAS 1, brebis.

FESTA DE SANCT MIQUEL 15, terme de paiement.

FESTA DE SANCT JAN BATISTA 21, terme de paiement.

FLORIS 4, florin. Quelle valeur avait-il dans l'Aude? Cf. *Annales du Midi*, 1898, p. 52, n. *Ibid.* p. 58, il est dit que le florin valait de 15 à 16 sous.

FRANC 20.

GARNIMEN 1, ornement.

GAZALHA 4, *gassalho* 21, cheptel. Cf. P. MEYER in *Romania* IV, 467

ILHAS (LAS) 4, hameau voisin de Fournes, avec mairie, desservant et école communale. Autres formes : *las Zilas* 7 (Ramon) *da silla* Intr. 1.

ITEM en deduxio de l'*item* 1, pris dans le sens de *compte*, *paragraphe*.

JUELS 1, *juelhs* 4. RAYNOUARD, III, 445, 1 : *joyel*, *joell* = joyau. Ici objets précieux, calices, patènes, etc.

JULH 14, juillet.

JURATAYRIA 3, année pendant laquelle un *jurat* est en exercice.

LANUDAS (*bestias*) 21, *bestial lanut* 4, moutons et brebis.

LATO 1, laiton.

LEMETA (l. *l'emeta*) Intr. 1. DU CANGE : *ementum* 2 = « praestationis species ex ouibus et porcis... » C'est donc une sorte d'impôt?

LETRAS 1, textes, copies.

LEVAT (ARGENT) 28, argent recueilli. Usité encore dans ce sens.

LICENCIA 1, permission.

LIURA, LIEURA, *poss.* Livre. Elle vaut vingt sous. Cf. *Doc.* XV, XVI.

LOGUIE 7, loyer.

LUMENARIA 2, somme dépensée pour les cierges ou les lampes qui brûlent dans une église. RAYN. IV, 104, 1, donne cette définition vague « terme collectif spécialement usité dans les églises ; ex. *a la obra e a la lumenaria...* ». DU CANGE, s. u. *luminariae* : « ecclesiarum, uti vocant, fabricae, seu ecclesiasticorum aedituorum et matriculariorum fisci... »

MAGE 1, *mage* 15. RAYN. IV, 114, 1 : maire, chef. Ici synonyme de *consol.*

MALHEVAR 4, emprunter. Cf. *malevar* in *Gesta Caroli Magni ad Carcassonam,* l. 1152.

MANDIALS = 1, nappe, serviette ; manque dans RAYNOUARD. DU CANGE : « mandile pro mantile : uelum... uestimenti genus esse uidetur... » Cité dans BARTSCH. *Chrest. Prov.* (Glossaire) sous la forme *mandils.* Cf. *Guillem de la Barre,* ed. P. MEYER, Glossaire.

MANIPOL 1, manipule. Cf. Rem. Gram. § 11.

MEMORIA 21, synonyme de *cedula, bilheta,* etc. ; compte.

MESCLADA (capa) 1, opposé à *tela prim* : en drap mêlé. Cf. P. MEYER, *Hugo Terrath,* gloss.

MESOS 18, dépenses. DU CANGE s. v. *misa* : *impensa...* Ce mot va presque toujours avec *expensa : misae et expensae ;* dans nos textes nous trouvons toujours ensemble : *presos et mesos* (14, 22, etc.) ; *meso* signifie donc *dépense* et *preso* = *recette.* Cf. *prise* = perception in GODEFROY. Cf. *Annales du Midi,* 1898, p. 55 : « Les comptes d'Albi sont divisés en *presas* (recettes) et *mesas* (dépenses).

METALH 7, cf. Rem. Gram. § 18.

MINHES 2, coussin ? cf. *minhot* = coussin dans Guillem de la Barre, ed. P. MEYER, gloss.

MISSAL (capa) 2, chape pour dire la messe ?

NOTAT 1. Le mot paraît signifier ici « contenant des *notes,* de la musique » ; *cazern notat* serait donc une sorte de recueil de morceaux de chant.

OBRA 8, l'administration de l'Eglise, la fabrique. Le mot est conservé dans la locution française : *le banc d'œuvre,*

OBRANS 18, les jurés, les fabriciens.

Obries Intr. I, même sens.

Ostal 7, maison.

Osteda (*miega*) 26, *oustodo* (*mego*) 18. Le même mot sans doute que fr. *ostade* dans Godefroy : « espèce de serge ou d'étame, sorte de brocatelle mêlée de laine et de poil. » Exemple cité : le corps [du pourpoint] estoit de *demie ostade* (H. Estienne).

Pacte 21, dans l'expression *demora de pacte* = tomber d'accord.

Padelha 1, la patène.

Panna 1. Godefroy s. v. *panne* : étoffe de soie à longs poils, drap, tissu... particulièrement serviette pour la table, essuie-mains. Ici, *nappe*? Mot encore connu dans le Narbonnais, où il désigne une étoffe à longs poils.

Parti 21, partager. Sens primitif, inconnu aujourd'hui,

Payrolet 1, petit bassin.

Perdos de xii *cardenals* 1. *Indulgence*? ou *reliques*? Godefroy : « reliques auxquelles des indulgences étaient attachées ». Ici, *reliques* de XII cardinaux ?

Peret, cf. *tela*.

Peza (*padelha*) 1, massif, en métal massif. Cf. *argen peza* 1.

Pipa Intr. 1. Tonneau. Il est difficile de dire quelle contenance avait cette mesure dans l'Aude. On pourrait admettre la contenance fixée par M. A. Vidal pour les *pipes* du Tarn, car Fournes est à la limite de ce département. A. Vidal, *Annales du Midi*, 1898, p. 66 (Compte d'Albi de 1368) : « una *pipa* de vi que tenian V sesties e emina ». Le cours varia plus tard. Ibid. p. 67 : fin du XIVe siècle la *pipa* valait de 7 setiers 1 émine à 8 setiers. Le setier vaut 86 litres (ibid. p. 83).

Pistolet 18, demi-pistole. Quelle valeur ?

Plusors (*autres*) 8, adj. indéf. Disparu du parler actuel.

Poy 1, point, pas.

Presos 22, cf. *mesos*.

Prima 26, fin, aujourd'hui usité principalement dans l'expression *bi prim* (vin qui coule du tonneau à la décuvaison).

Processional 2, qui sert pour la procession.

Propria ma 6, propre main.

Redda (de contes) 4, reddition de comptes. Cf. Rem. Gram. §. 22.

Relequie 30, reliquaire.

Res 25, rien.

Roguetz 18, rochet.

Rolle 4, rôle, registre.

Sacra 2, consécration de l'Église ou fête solennelle.

Saty 1, satin.

Saus (de tout *saus*) 19 = *so, ce.*

Senhada (*aygua*) 1, eau *bénite.* Ce mot n'est usité aujourd'hui que dans l'expression *pa signat* = pain *bénit*

Sestie Intr. 1, *Cest. blat* 1, setier. Cf. *pipa.*

Signet 41, seing.

Sobrepellis 1, surplis.

Somar (soma, somo) 12, 14, 28 : former un tout. Cf. Rayn. *Lex Rom.* s. u.

Spanhia 17, cf. *scut, escut.*

Stola 1, étole.

Sudiague 2 et pass. Godefroy s. u. *diague* : tunique destinée au diacre. *Sudiague* serait une tunique destinée au sous diacre.

Te 1, **Tenen** 12, de *tener'* avoir, posséder. Le verbe *tène* est encore aujourd'hui assez généralement employé dans le département de l'Aude avec le sens *avoir, posséder* : *tèn un troupèl, tèn de moutous* = Il a un troupeau, des moutons. Dans la haute vallée de l'Aude, influencée par le catalan, il est encore plus fréquemment employé. Cf. A Rodome (canton de Belcaire) *tèni fret* = j'ai froid, Narbonne : *èy fret.*

Tela de peret, 2.

Terme 21, terme de paiement.

Testimoni 14, 20, témoin. Ce mot n'est plus usité dans ce sens ; l'étymologie populaire en a fait dans le Narbonnais un synonyme de *tête* (analogie de *testa*).

Toalhas 1, *toualos* 26, *touvalles* 30, nappe.

Trincatz 1, *trincada* 1, brisé, déchiré.

Uferta Intr. 1, *uffertas* 10, offrande.

Veles 18, lire *velos?*

Vellous 30, velours.

Virat Intr. I, transcrit.

J. Anglade.

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

(*Suite*)

---

100. Aleramo a mirar lontan si [puose]
Per veder quanto Astolfo sa d'ischermo,
Et se alle sue parole boriose
Egli ha l'almo conforme, sano o infermo.
Stava egli adonque infra più querce ombrose
Col cor tremolo sì, ma l'ochio ha fermo,
Sopra un poggetto onde veder poteva
Chiaro ciò che ciascun di lor faceva.

101. Et vidde ch' a l'uscir che fe Gorante
Astolfo con la lancia un sovramano
Le diè nel petto, et il colpo arogante
A dietro roversò sopra del piano
Quel crudo alpestro et rigido gigante
Fra tutti gli altri in apparenza strano,
Et ch' Astolpho alla gola del latrone
Tenea la lancia et le dicea : « Poltrone ».

[**F° 48 r°**] 102. Et poi udì che 'l duca ad alta voce
Minacciava il gigante d'impiccarlo
S' indi a partirsi non era veloce
O che volea di subito scannarlo.
Il gigante, che mira il sir atroce,
Prega ir lo lasci et non voglia amazzarlo,
Cui disse Astolfo : « Sì con questo patto
Che tu ti parta, o gran ladron, di fatto.

103. Et voglio che tu vada nel Ponente,
Et, se tu mel prometti, me l'osservi,
Se non, ti farò far morte dolente
Sol per la man dei miei più tristi servi,
Che me nel sangue tuo bruttar mia mente
Non lo comporta et men vuo' che mi servi. »
El gigante promette et giura andare
Se 'l duca gliel comanda in mezzo il mare.

104. Tanta ha paura della forte lancia
Ch' Astolfo le tien ferma in su la gola,
Vedendo che 'l guerrier non fa da ciancia,
Grave timor l'ardir superbo invola.
Vuole costui mandar questi in la Francia
Aciò ch' Orlando con sua forza sola
Un dì l'uccida, onde egli al duca cede
Et di partirsi al fin le dà la fede.

105. Non sa ch' in quella lancia è virtù tale
Et non nel cavallier, però si rende
A lui con patto d'irsene con quale
Maggior prestezza il palladino intende,
Et giura per quel sol ch' ogni mortale
Col suo lume et splendor vivace rende,
Di non posarsi mai in tutta la via
Fin ch' in Ponente giunto egli non sia.

106. Con questo modo il duca Astolfo quello
Ladron levò del regno di Sylvana,
Onde ei giunse in Ardenna et fe l'hostello
Che dissi già della torre profana
Ove Orlando e Rinaldo e il damigello
Spagnuol vi capitar con mente insana,
Et con l'anello che pria fu di Gigi
Fur liberati et non da Malagigi.

[F° 48 v°] 107. Et perch' in quella selva aspra ventura
Truovorno i cavallier [c]ercando della
Regina ingrata fuor d'ogni misura,
Ad Amor, a natura, al ciel ribella,
Speser più giorni indarno et per sciagura
Hor questa region cercando, hor quella,
Et pensando lontan indi scostarsi
Fur stretti in quella selva ritruovarsi;

108. Però che Malagigi ivi da presso
Intertenea Rinaldo e il conte Orlando,
Perchè egli havea saputo et chiaro espresso
Che ne venia Gradasso dal cui brando
Esser dovea re Carlo al tutto opresso,
Onde venia sua arte dispensando
In questo modo, benchè nulla valse,
Perchè di Carlo ai cavallier non calse.

109. Non era ito prigione il gentil mago,
Perch' i demoni Angelica gabbaro,
A quai seppe egli simular l'imago
Sì che nol conoscendo lo lasciaro,
Et tornato in Guascogna tutto vago
Al suo comando li dimon tornaro,
Et, al petrone di Merlin tornato,
Truovò il libro da Angelica lasciato.

110. Angelica il lasciò quando partisse
Con l'Argalia ch' ivi lasciò la lancia
Che tolse Astolfo poi; per quella ardisse
Tanto costui con la superba lancia,
Pur prigion stette, come l'autor scrisse
Di lui come degli altri sir di Francia
Li gesti tutti, et prigion stette tanto
Che di vincer Gradasso portò il vanto.

111. Astolfo havendo poi, come v' ho detto,
Superato Gradasso et liberato
Re Carlo et Francia, lasciò il suo distretto,
Ch' era Orlando truovar deliberato.
Giunse in l'Egitto alfin. Questo è l'effetto
Onde Gorante il ladro hebbe scacciato
In la selva d'Ardenna, ove ancor era
Rinaldo, Orlando et Angelica altiera.

[F° 49 r°] 112. Stupì Aleramo quando oltra sua fede
Vide el duca gentil tanto galiardo
Et, bench' a pena alli [ochi] stessi il crede,
Disseli: « O signor mio, quanto più guardo,
Debitamente a te Rinaldo cede,
Debitamente Orlando t' ha riguardo,
Però che tu del mondo in ogni parte
Somigli, anzi sei, credo, il Dio Marte.

113. Ma, poichè l' hora è tarda et già nel mare
Vedesi Apol tuffar i bei crin d'oro,
Parmi, signor, dobiamo ritornare
A la fata gentil et del lavoro
Tuo degno a lei chiara notitia dare,
Ch' io so che n'haverai degno ristoro. »
Cui disse il duca: « La fata gentile
Me ha ristorato, » et le mostrò il monile.

114. Poi disse: « I' non mi parto sodisfatto,
S'io non abrugio la cappanna e il letto
Nel qual el traditor n'a più disfatto,
Se vero è quel che tu narrando hai detto. »
Et così smonta de l' arcion disfatto,
Che già partito s'era il maladetto
Nè lontano era mezzo miglio al luoco
Che volto al crepitar vidde il gran fuoco.

115. Et vidde Astolfo in la cappanna entrato
El letto fatto per l'altrui tormento
Et teste ancor sanguigne hebbe trovato
E d'un romito certo vestimento.
Aleramo cercando in altro lato
Del frate il capo vidde, onde lamento
Si grande fenne che a pietà comosse
Il duca che da lei mai non se mosse.

116. Sepeliron le teste et fuoco derno
Alla cappanna et ripreser camino
Verso Sylvana, il maximo et eterno
Dio ringratiando. Il degno palladino
El compagno conforta ch' al superno
Redentor creda, perchè Saracino
A l'habito pareva, onde ei Christiano
Si confesò et di patria Alemano.

[F° 49 v°] 117. Così arsa la cappanna et discacciato
Il gigante ladron, con lieta fronte
Fu col compagno Astolfo ritornato
Ove hor lo lascio ritornando al conte,
Ch'ancor dubbioso dentr' al mar turbato
Si truova et verso el ciel con le man gionto
Suplica aiuto, et pur sel porta il legno
Fra l'onde piene d'impeto et di sdegno.

118. Et un turbine vien pien di furrore
Che tutto il palischermo sotto l'acque
Cuopre. Se 'l conte hor ha pena nel core,
S'alta paura nel suo petto nacque,
Giudicalo hora tu, saggio lettore,
Che per mezza hora come morto giacque
Et sotto l'onde per lo mar andava
El battel che la strega lo guidava.

119. In se tornato lo signor di Brava
Si vede come un pesce in el mar cupo
Et d'Alessandro alhor si ricordava
Del drago nato, se fu vero il strupo,
Che col vetro ne l' onde si calava:
Essendo della terra avido lupo,
Desiava soggiogar ne l' onde il pesce,
Ma il desio humano sempre non riesce.

120. Rivolta il conte alla maligna strega
La schiena sol per non vederla in faccia,
Perch' a pietà di lui mai non si piega
Nè ridurlo alla ripa ancor procaccia,
Anzi ogni gratia, ogni favor le niega
Et di farlo perir quasi minaccia;
Ma egli guata nel fondo et chiaro vede
Quel pesce ch' indi parte et quel che riede.

121. La spinosa murena trascorre
Ch'or questo pesce et hor quel altro prende,
L'anguilla spesso quinci e il lupo corre
Che questa il fragolin, quel altro attende
La scialpa e il tordo; il tonno vi concorre
Che l'uno et l'altro poi di quegli offende;
Li squadri, l'ampie ragge vede e i rombi,
Li cani, i polpi et li pasci palombi.

[F° 50 r°] 122. Le sepie, i cantalupi, l'aligoste,
L'ostrache sorde, cannole et telline
Van boccheggiando con le dure croste
Et fanno pur ma deboli rapine.
Gambari granci andar vede in più poste
Solcando il mar come le crude Erine
Et vede giù nel mar fra i pesci guerra
Qual fanno fere et homini su in terra.

123. Vedevi il magior pesce che 'l minore
S'ingoa ne l'acque come il lupo in selva
La pargoletta dama senza core,
O come la maggior la minor belva,
O come fa il tyranno col furore
El suddito meschino che s'inselva
Spesso fugendo, ove poi muor di fame
Et col suo satia altrui le voglie brame.

124. Ah Italia ingorda de l' altrui fatica,
In te si nudre il perfido tyranno
Coll' altrui sangue! O età beata antica
Che ti vivevi in pace senza affanno,
Sol di virtù, sol d'honestade amica,
Nè teneva fra i tuoi superbia il scanno,
Nè te Avaritia dominar poteva,
Però lieto et contento ognun viveva!

125. Deh, vedi un poco il regno delli Insubri
Et come sta la misera Liguria
Che del suo cigno i pianti ancor lugubri
Manda fin alle foci dell' Etruria;
Poi guarda Roma con li soi delubri
Come hora jace et quanto è sua penuria
Degli huomini ch' amor la libertade
Della lor patria, della lor cittade.

126. Tu non vedrai più il Cocle, Curtio, Attilio.
Il Torquato, Camillo, il bon Marcello,
Mutio, Fabritio povero, Manilio
O Flaminio o il Cursor o il villanello,
Ma Scipio truovarai posto a l'esilio
Come se fusse alla patria ribello,
Et con Sardanapalo et Cathilina
Tornato è Crasso in ultima ruina.

[F°50.v°] 127. Vedi i Rutili, i Volschi, li Latini,
Li Marsi, li Picenti, il mio paese,
Ch' al vincitor fu termini et confini
Che ritornò da bellicose imprese;
Mira et Ravenna con li soi vicini
Ove vedrai la genti Ferrarese
Ingrassarsi nel sangue Ravennate
Senza mostrarle segno di pietate.

128. Vedi san Leo col Montefeltro, tutto
Il smantellato Urbino; ah, fier leone,
Questo è il soave et delettevol frutto
Già meritato per lunga stagione
Da chi nel tempo del tuo acerbo lutto
Te acarezzò nella sua regione!
Questo è quanto tu de' a l' alber di Giove
Che al ciel ti fe salir, non per tue pruove!

129. O Italia, il regno che al dassezzo perse
Il re Aragonia stirpe, non ti dico:
S'unita fusti, i militi di Xerse
Con quei di Dario, ancor chè tuo inimico
Il mondo havessi, non potria tenerse
Contra di te, o s'havesti il ciel amico;
Ma haver nol puoi perchè persa hai la fede
Che ti facea del sommo Giove herede.

130. Lupi son fatti li pastori tuoi,
Li principi tyranni oltra misura,
Dalli toi mari in sin ai liti Eoi
Gente peggior su la terra non dura,
Nè amor ne fede regna infra gli heroi,
Nè delle pecorelle ha il pastor cura,
Nè può mia penna scriver senza pianto,
Onde fin faccio a questo quarto canto.

Ferdinand Castets.

(*A suivre.*)

BIBLIOGRAPHIE

Gasté (Armand). — *L'Avaricieux*, comédie traduite librement de l'*Aulularia* de Plaute par Jacques de Cahaignes (1580). — *Rouen*, 1898, 8°

M. Armand Gasté, professeur de littérature française à l'Université de Caen, vient de publier en un beau volume pour la *Société Rouennaise de Bibliophiles* une comédie de *l'Avaricieux*, traduite en 1580 de l'*Aulularia* de Plaute par un médecin caennais, Jacques de Cahaignes, et qui, jusqu'ici, était restée manuscrite. La pièce se fait lire avec plaisir et suggère quelques réflexions intéressantes.

D'abord, elle nous permet de constater une fois de plus combien nos idées sur la propriété littéraire et sur le plagiat étaient étrangères aux hommes du XVIe siècle. Larivey, en 1579, venait de publier la comédie des *Esprits* qu'il avait, disait-il, imitée de Plaute et de Térence : or, les *Esprits* n'étaient, avec des modifications habiles mais peu nombreuses, qu'une traduction d'une comédie italienne de Lorenzino de Médicis, l'*Aridosio*, dont Larivey ne soufflait mot. Cahaignes, en 1580, explique dans un prologue comment il a traduit l'*Euclio* de Plaute et ne fait aucune allusion à Larivey : or, qu'on juge si Larivey n'aurait pas eu quelque raison de se plaindre :

SÉVERIN (au moment de cacher son argent près d'une croix) :

Que feray-ie ? L'y mettray-ie ? Oy ; nenny ; si feray, je l'y vay mettre ; mais devant que me descharger, je veux veoir si quelqu'un me regarde. Mon Dieu ! il me semble que je suis veu d'un chacun, mesmes que les pierres et le bois me regardent. Hé ! mon petit trou, mon mignon, je me recommande à toy.

(*Les Esprits*, II, 3.)

SERRANT (au moment de cacher son argent dans un cimetière) :

Mais deuant que m'en deffaire, ie veus veoir si quelqu'vn me regarde point. Hé, mon Dieu ! il me semble que ie suis veu de chasqu'vn, mesmes que les testes de mort me regardent. Que feray-ie ? L'y mettray-ie ? Oy, nenni. — Si feray, non feray, ie l'y mettray... Mon petit trou, mon mignon, garde-le bien... Je te le recommande.

(*L'Avaricieux*, IV, 2, p. 45.)

D'un comique grec à Plaute, de Plaute à Lorenzino de Médicis, de

Lorenzino de Médicis à Larivey, de Larivey à Cahaignes, c'est ainsi que les auteurs allaient se copiant.

Mais, comme *les Esprits* combinent à la fois les sujets de l'*Aulularia*, de la *Mostellaria* et des *Adelphes*, Cahaignes n'a pu copier Larivey qu'en de rares endroits : ailleurs il rivalise louablement avec lui de verve, de naturel, de familiarité comique. Et la victoire, en cette lutte, reste à Larivey, dont la langue a plus de saveur et un goût de terroir plus prononcé ; mais le mérite de Cahaignes n'en est pas moins incontestable.

Suivant à la fois l'exemple donné par Larivey dans ses *Comédies facétieuses* et celui qu'avait déjà donné Antoine de Baïf dans *le Brave*, traduit du *Miles gloriosus* en 1567, Cahaignes donne une couleur française et même normande à la pièce du vieux comique latin. Il applique à ses personnages les noms expressifs de *Serrant*, *Chicheface*, *Madame Bonne*, au lieu de garder ceux d'*Euclio*, de *Staphyla* et d'*Eunomia ;* l'Avaricieux cache son argent dans un cimetière, et non dans le temple de la Bonne Foi ; le voleur n'est pas menacé du préteur, mais on va faire *haro* sur lui ; il n'est plus question de monnaies antiques, mais de *mailles*, d'*oboles*, de *testons*, d'*écus ;* ce n'est pas une joueuse de flûte, mais des violons que le fiancé envoie pour la noce ; la fille de Serrant, quand elle accouche, n'invoque pas *Juno Lucina*, mais elle crie : *Jésus ! Jésus !* Citons un peu au hasard quelques plaisantes *traductions* :

Metuo ne mistum bibam (*II*, 3, 235).	*I'ay grand peur que tout le potaige du banquet ne soit renuersé sur moy* (*I*, 5, *p.* 25).
Cererin, Strobile, has facturi [nuptias ? — Qui ? — Quia temeti nihil allatum intellego (*II*, 5, 310).	*Ie croy que ce sera vn soupper de brebis. — Pourquoy dis-tu cela ? — Parce que ie ne voy ne sydre ni autre bruuage* (*II*, 1, *p.* 31).
Pipulo hic differam ante aedis (*II*, 2. 402).	*Ie te diray dix mil pouilles deuant ta porte* (*III*, 2, *p.* 37).
Ubi nugivendis res soluta est [omnibus, Ibi ad postremum cedit miles, [aes petit. Itur, putatur ratio cum ar- [gentario. Impransus miles astat, aes [cessat dari.	*En fin n'ayant point d'argent dans les coffres, fault faire de belles promesses, remettre de terme en terme, fausser sa foy, emprunter aux vns pour bailler aux autres, et comme on dit en commun proverbe, descouurir saint Pierre pour couurir saint*

Ubi disputata est ratio cum [argentario, *Etiam plus ipsus debet argentario,* *Spes prorogatur militi in [alium diem.* (*III*, 5, 481).	*Paul, faire obligations et prendre de l'argent a interest* (*III*, 5, *p.* 40).
Pici divitiis qui aureos montis [colunt *Ego solus supero. Nam istos [reges ceteros* *Memorare nolo, hominum [mendicabula;* *Ego sum ille rex Philippus!* (*IV*, 6, 657).	*Me voila riche a tout iamais: ie dis plus riche que le sultan Solyman, car ie ne me veulz comparer aus autres rois qui ne sont que belistres au prix de moy* (*IV*, 7, *p.* 52).
Quid? si falles? — Tum me faciat, quod volt, magnus Iuppiter! (*IV*, 8, 734).	*Si vous faictes autrement? — Que ie n'entre iamais en paradis!* (*IV*, 9, *p.* 39).

Si j'ajoute que Cahaignes se permet cà et là quelques additions ou quelques suppressions, on connaîtra bien le système de traduction qu'il a adopté et qu'il justifie spirituellement dans un prologue : « Ceste comedie est une des celles de Plaute, qu'il a intitulée *Euclio*. Mais ie vous veus bien auertir en passant que comme elle luy est semblable quand a l'argument et suytte de personnages de scene en scene, aussi est beaucoup dissemblable quand au discours, ne s'estant l'autheur qui l'a mise en françois, assubietty aus mots, termes et sentences de Plaute, mais ayant discouru par tout à sa phantasie [1]. Si vous luy demandez pourquoy il a prins une si grande licence, il vous

[1] Aussi ne reprocherai-je point au passage suivant de contenir un faux sens, mais de n'offrir aucun sens satisfaisant. Serrant vient d'ordonner à Chicheface de bien garder la maison : « Chicheface. — Que voulez-vous que i'y garde qu'on ne l'emporte volontiers? Car les larrons n'y pourroient faire autre butin, n'estant meublée que de toiles d'araignes. » Il faut lire : Que voulez-vous que i'y garde? qu'on ne l'emporte, volontiers? », c'est-à-dire que voulez-vous que j'y garde? je dois garder qu'on ne l'emporte, sans doute?

Ego intus servem? An, ne quis aedis auferat?
Nam hic apud nos nihil est aliud quaesti furibus:
Ita inaniis sunt oppletae atque araneis. (I, 3, 43.)

Le cinquième acte de *l'Avaricieux* est traduit du supplément de Codrus Urcéus.

respondra qu'il y a plusieurs mots en Plaute qui ne se peuvent bien rendre en françois, qu'il y a plusieurs gosseries et discours desquels on prendroit en ce temps un bien maigre plaisir, parce qu'vn autre temps apporte autre maniere de viure, autre façon de faire et de parler. Que si vous ne vous payez de ces raisons, il vous dira fraizement qu'il l'a ainsy voulu faire, que tel a esté son plaisir, qu'il n'y estoit pas tenu, qu'il l'a vertie seulement pour en faire present aus comediens qui passeront par ceste ville de Caen, afin de la representer au peuple françois qui prendra plus de passetemps à l'ouir telle qu'elle est, que si elle estoit vertie mot à mot selon le sens de l'autheur. »

Cette dernière phrase mérite attention. Non qu'il faille en conclure, ainsi que le fait M. Armand Gasté, que *l'Avaricieux* « fut composé pour une troupe de comédiens de passage à Caen qui durent la représenter en 1580. » C'est là, semble-t-il, faire dire à l'auteur plus qu'il n'a voulu dire. Cahaignes n'affirme pas qu'une troupe de comédiens va passer et se chargera de sa comédie. Il se propose simplement, puisque des troupes de campagne se montrent à Caen de temps à autre, d'offrir son œuvre à l'une d'elles. Et notez que, d'après la suite même de ce prologue, il a eu d'autres raisons, « plus vallables et pertinentes », d'entreprendre sa traduction ; notez encore que le prologue tout entier a été biffé par l'auteur dans son manuscrit, ce qui doit sans doute s'expliquer par un mouvement de dépit et de découragement. Il ne me paraît donc pas qu'il faille ajouter *l'Avaricieux* à la liste, bien courte, des pièces d'inspiration classique que nous savons avoir été représentées au XVIe siècle ; mais enfin nous voyons qu'en 1580 des troupes assez nombreuses passaient en Normandie et qu'un dramaturge amateur pouvait espérer y trouver des interprètes.

Toutefois il était plus sûr de les chercher autour de soi, parmi d'autres amateurs. Aussi quatre ans plus tard, le 26 juin 1584, le jour où un certain Germain Jacques reçut le bonnet de docteur en théologie, Cahaignes fit-il jouer par des jeunes gens de bonne famille, *ingenui adolescentes*, une comédie traduite du latiniste hollandais Cornelius Crocus et où étaient exposés les démêlés de Joseph et de la femme de Putiphar.

L'Avaricieux a été publié avec un soin extrême par M. Armand Gasté, qui l'a fait précéder d'une intéressante introduction. Au reste, M. Gasté est coutumier de ces publications méritoires, et il y a quelques mois à peine qu'il réunissait, plus complètement, plus diligemment, et avec plus d'éclaircissements qu'on ne l'avait jamais fait, les pamphlets et les opuscules divers qui constituent la *Querelle du Cid*.

Eugène Rigal.

Gehrt (Paul). — Zwei altfranzösische Bruchstücke des Floovant. — *Erlangen, Junge und Sohn*, 1896, *in*-8°, [28 *p.*].

Ce travail est consacré à l'étude de deux fragments de *Floovant*, découverts à la bibliothèque de l'Université de Fribourg i. B. Ils se trouvaient dans la couverture d'un livre provenant de l'abbaye de Tennebach. Ces fragments sont les restes d'un manuscrit en parchemin écrit à la fin du XIVe siècle ; ils ont été identifiés par M. G. Baist. Ils comblent le tiers de la lacune qui se trouve dans le manuscrit unique de Montpellier après le vers 430 et contiennent 192 vers, dont les 96 premiers étaient inconnus jusqu'ici.

Le texte est accompagné de remarques critiques, d'une comparaison entre ces fragments et le manuscrit de Montpellier, de notes grammaticales sur la langue de *Floovant* en général et sur la graphie des fragments.

A remarquer parmi les notes celle du vers 68 (p. 14) sur *anclune*-enclume. La forme paraît suspecte avec raison à l'auteur, qui donne à cette occasion une nouvelle explication de *l* de *enclume*. Il admet l'influence de *includere* employé en parlant du travail des orfèvres : le radical *incud* — aurait été influencé par le radical *includ*.

L'étude du contenu de ces fragments et de la forme du mot *Floovant* (réduit en général à *Flovent*, *Flovant*) montre que la rédaction de ce texte est postérieure à celle du manuscrit de Montpellier.

Le chapitre se termine par quelques pages intéressantes sur la légende de *Joyeuse*, l'épée de Floovant, et sur les rapports de cette légende avec celle de *Durandal*, l'épée de Roland, et avec celle de *Courtaine*, l'épée d'Ogier.

Le chapitre III est un peu du remplissage; il s'occupe plutôt de quelques particularités de la langue de *Floovant* que de la langue même des fragments qui, à la vérité, ne fournissaient qu'une mince matière. L'étude de la graphie forme un dernier chapitre qui amène l'auteur à conclure que les deux manuscrits (Montpellier et fragments) ont été écrits en Lorraine.

J. ANGLADE.

Nouvelles bibliographiques

La *Revue des Universités du Midi*, après avoir paru durant quatre années sous ce titre, vient de subir une nouvelle métamorphose [1]. Elle formera dorénavant deux recueils distincts, le premier s'appe-

[1] Elle porta d'abord le titre d'*Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux*, 1879-1894.

lant: *Revue des études anciennes*, le second: *Revue des lettres françaises et étrangères*. Des emprunts faits à l'un et à l'autre constitueront un troisième périodique: le *Bulletin hispanique*. La *Revue des lettres françaises et étrangères* paraît tous les trois mois ; la périodicité des deux autres n'est point indiquée dans le fasc. 1 du tome I. Ajoutons que les trois recueils portent encore le titre général d'*Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux et des Universités du Midi*.

Après cet exposé qui ne sera pas inutile aux bibliographes, notons l'article de M. E. Bourciez: L'agrégation d'espagnol et d'italien (*Revue des lettres françaises et étrangères, janv.-mars*, 1899), et celui de M. Eugène Bouvy: Dante en France à propos d'un livre récent. C'est de l'ouvrage de M. Hermann Oelsner qu'il s'agit.

Le même travail a inspiré l'étude de M. Henri Hauvette: Dante dans la poésie française de la Renaissance, (*Annales de l'Université de Grenoble*, 1er *trimestre* 1899).

A signaler dans la *Revue internationale de l'enseignement* les articles suivants : N. Vaschide . La nouvelle loi de l'enseignement secondaire et supérieur en Roumanie (15 janvier, 15 février et 15 mars 1899). [C'est l'historique de la réorganisation de l'enseignement en Roumanie durant les dernières années, avec des commentaires critiques sur la nouvelle loi. Cette étude fait suite, en quelque sorte, au beau livre qu'a publié notre confrère M. A. Urechia , sur le développement de l'enseignement en Roumanie depuis le commencement de ce siècle [2].] — G. Desdevises du Dezert. La réforme de l'enseignement secondaire en Espagne (15 janvier). — Jules Delvaille . Ls travail en province (15 avril).

La *Revue des Pyrénées* (janvier-février 1899) commence la publication d'une étude de M. Maurice Gay : *Un poète béarnais du XVIIIe siècle, Cyprien d'Espourrin* (1698-1759). Ce premier article ne traite guère que des alentours du sujet : Origine de la famille D'Espourrin, son blason, son château, etc. Il rappelle qu'on a démontré que le poète naquit à Accous et non à Adast comme on le crut pendant longtemps.

---

[1] Oelsner (Hermann). — Dante in Frankreich bis zum Ende des XVIII Jahrhunderts. — *Berlin, Ebering*, 1898, *in*-8°. [*VII*-106 *p.*].

[2] Urechia (V. A.)— Istoria scoalelor de la 1800 la 1864.— *Bucuresci*, 1894, 3 *vol.*

Livres reçus

Ducamin et **Pasquier**. — Charte gasconne de 1304 concernant les reconnaissances féodales de la terre de Rivière en Bigorre. — *Bagnères-de-Bigorre, Imp. Bérot,* 1898, in-8°. [24 p.].

[Extrait *du Bulletin de la Société Ramond,* 1898.]

Falgairolle (Prosper). — Le Péage de St-Gilles au XIVe siècle, d'après un texte languedocien inédit. — *Nimes, Imp. générale,* in-8°. [12 p.].

[Lacuve].— Ine brassaie de contes en bia laingage potevin, assaraie in p'tit pretout dons le départemont daux Deux-Sèvres et mise en livre de la moain de Moaitre R.-M. Lathiube, mombre de la Sauciété daux traditians poupulaires. — *Paris, Lechevalier et Maisonneuve,* 1899, in-12. [168 p.].

Lindberg (Lars). — Les locutions verbales figées dans la langue française. — *Upsal, Imp. Almqvist et Wiksell,* 1898, gr. in-8°. [II-117 p.].

[Thèse de doctorat d'Upsal.]

Linder (Alfred) — Plainte de la vierge en vieux vénitien. Texte critique, précédé d'une introduction linguistique et littéraire. — *Upsala, Imp. Edv. Berling,* 1898. in 8°. [II +8 + CCXLIV+102 p.].

[*Upsala Universitets Arsskrift* 1898. Filosofi, Sprakvetenskap och Historiska vetenskaper I.]

Lindqvist (Georges). — Quelques observations sur le développement des désinences du présent de l'indicatif de la première conjugaison latine dans les langues romanes. — *Upsala, Imp. Almqvist et Wiksell,* 1898, gr. in-8°. [II-161 p.].

[Thèse de doctorat d'Upsal].

Loeseth (E.). — Observations sur le Polyeucte de Corneille. — *Christiania, Jacob Dybwad,* 1899, gr. in-8°. [18 p.].

[Extrait *des Videnskabsselskabets Skrifter. II. Historisk-Filosofisk Klasse.* 1899. n° 4.]

Miret y Sans (Joaquim). — Noticia històrica del monestir d'Alguayre de la orde sagrada y militar del hospital de Sant Joan de Jerusalem.— *Barcelona, Tip.* « *L'Avenç* », 1899, in-8°. [64 p.].

Schuchardt (Hugo). — Romanische Etymologieen. I. — *Wien, Carl Gerold,* 1898, gr. in-8°. [82 p.].

[Extrait des *Sitzungsberichte der kais. Akademie der Wissenschaften in Wien.* Philosophisch-historische Classe. Bd. CXXXVIII.]

Svedelius (Carl). — L'analyse du langage appliquée à la langue française. — *Upsala, Imp. Almqvist et Wiksell,* 1897, gr. in-8°. [II-180 p.].

[Thèse de doctorat d'Upsal.]

Mâzuc (Émile). — Grammaire languedocienne. Dialecte de Pézenas. — *Toulouse, Privat,* 1899, gr. in-8°. [XV-350 p.].

Torres y Gómez (Manuel Enrique). — Gramática histórico-comparada de la lengua castellana. — *Madrid, Sáenz de Jubera,* 1899, in-8° [XVI-492 p.].

Vidal (Aug.). — Lou Paradou de moun paire. — *Albi, Imp. G.-M. Nouguiès,* 1897, in-8°. [12 p.].

[Extrait de la *Revue du Tarn,* 1897.]

Vignaux (A.). — Fillettes et Capitouls. Documents pour servir à l'histoire de l'éloquence judiciaire et des mœurs à Toulouse, pendant le XVe siècle. — *Toulouse, Imp. Lagarde et Sébille,* 1899, in-8° [26 p.].

CHRONIQUE

BANQUET OFFERT A MM. GASTON PARIS, CAMILLE CHABANEAU ET P. MEYER A TOULOUSE.

C'est pendant la réception des Congressistes à l'Hôtel-de-ville de Toulouse, réception par laquelle se termina la première journée du Congrès des Sociétés savantes que l'idée vint à nos amis de *l'Escolo moundino* d'offrir un banquet à MM. Gaston Paris et C. Chabaneau. On commença aussitôt à recueillir les adhésions. Félibres et romanistes de Toulouse, de Montpellier, du Midi de la France et de l'étranger, s'inscrivirent à l'envi. On avait, en sortant du Capitole, la certitude du succès ; il ne restait plus qu'à fixer la date et le lieu du banquet. Le mérite de cette rapide organisation revient tout entier à MM. Baquié-Fonade et Louis Vergne de l'*Escolo moundino*. Le lendemain et le surlendemain survinrent quelques nouveaux adhérents ; en outre, il fut décidé qu'on inviterait au banquet M. Paul Meyer qui était arrivé à Toulouse sur ces entrefaites.

Le banquet eu lieu le 7 avril, jour essentiellement félibréen [1], au Café Riche. M. Jeanroy présidait, ayant à sa droite M. Gaston Paris, à sa gauche M. Paul Meyer. M. Chabaneau, qui faisait vis-à-vis au président, avait à ses côtés MM. Vergnes et Sourelh, de l'*Escolo moundino*. Parmi les convives on remarquait MM. Dognon, Baquié-Fonade, Wallensköld, Berthelé, Salverda de Grave, Grammont, Leite de Vasconcellos, Ducamin, Félicien Court, Brissaud, Sernin Santy, L. Constans, Omont, Cartailhac, baron Dézasars de Montgaillard, Vignaux, Clavelier, Prou, Carles de Carbonnières, J. Rozès, de Peyralade, Chabrié, E. Privat, Journet, Dumoret, Anglade, Campa, Dereix, Delorme, Saint-Raymond, Loris, Teulié, etc., etc.

Un peintre toulousain, M. G. Castex, avait dessiné un joli menu où, comme dans notre sceau, on voyait le soleil disparaissant au loin derrière les vagues, avec la devise de la *Société des langues romanes* : S'ES ESCONDUTZ MAS NON ES MORTZ.

Au champagne, remplacé en la circonstance par la blanquette de

[1] *Sept* est le nombre aimé des félibres. L'*Aiòli*, le moniteur officiel du Félibrige — si toutefois on peut dire qu'il y ait quelque chose d'officiel dans le Félibrige — paraît les 7, 17 et 27 de chaque mois.

Limoux, le président, M. Jeanroy se lève et dit à peu près les paroles suivantes :

Nul, Messieurs, n'est plus étonné que moi-même de me voir à cette place, que votre courtoisie m'a imposée, et je me demande si ce n'est point par amour du paradoxe que vous avez voulu faire présider par un professeur une réunion de félibres, — à laquelle nous nous sommes, nous autres universitaires, associés de très grand cœur, — faire exprimer vos sentiments dans le langage décoloré d'un philologue, alors qu'il l'eussent été si bien dans les chaudes sonorités du parler d'Oc, que je me réjouis d'entendre tout à l'heure ? Ou n'est-ce point plutôt parce que vous avez voulu marquer ainsi clairement que vous voyez en nous des alliés et des collaborateurs tout naturels ? Et c'est là, en effet, l'idée même qui a inspiré cette manifestation. Vous sentez, Messieurs, que votre langue forme un tout, où le passé se rejoint nécessairement au présent : sans doute vous n'avez le temps ni les moyens de pénétrer tous les secrets de cette vieille langue des troubadours, aussi difficile que belle ; mais un instinct du cœur vous en révèle l'incomparable valeur poétique ; vous aimez à y chercher les titres de noblesse de vos idiomes locaux et vous sentez que, mieux vous la connaitrez, mieux vous saurez dans vos œuvres préserver ceux-ci des contacts qui, dans la rue, les défigurent et les déshonorent. Et voilà pourquoi vous avez voulu rendre hommage aux trois savants qu'une heureuse circonstance a réunis parmi nous. L'un est le maître incontesté de la science romane ; c'est lui qui a suscité dans ce domaine, si délaissé il y a cinquante ans, une activité, une émulation dont nos collègues étrangers pourraient vous rendre un éclatant témoignage. Quant aux deux autres, ils ont acquis des droits tout particuliers à votre reconnaissance : par les textes qu'ils ont découverts, publiés, commentés, aussi bien que par leurs œuvres originales, ils ont fait plus que personne en Europe pour le progrès des études provençales. Je lève mon verre en l'honneur de l'auteur de l'*Histoire poétique de Charlemagne*, en l'honneur des deux auteurs ou éditeurs de la *Grammaire Limousine*, des *Derniers troubadours de la Provence*, du *Roman de Flamenca*, de la *Chanson de la Croisade*, des *Biographies des Troubadours*.

De nombreux applaudissements accueillent ce discours, et M. André Sourreil répond en languedocien :

Cars e illustres Mestres,

Lous Felibres de l'*Escolo Moundino* sèm estad urous de l'oucasiu que nous èro oufèrto per vostre sejourn dins la ciutad ramoundino, pramo de vous douna lou testimoni de nostro admiraciu. Troubares belèu que pagam d'un biais un pauc menud nostre dèime d'ounourificaciu, es pamens del mai prigound de nostre cor qu'es mountado l'enspiraciu d'aquesto pitchouno festo.

Moussus e brabes counfraires, dins nostre poulid Lengodoc, dirèi dins nostre Mièjourn, perço que, coumo dis Mistral, sèm toutis de fraires : Gascous, Limousis e Proubençals, — i'a pas de joio mai grando, mai cando, qu'aquelo de se trouba en familho.

N'es uno atal la qu'esproubam d'aqueste moument, ataulads que sèm

per fa fèsto ai sabents que damb lours trabalhs toucant la lengo roumano, al mounde fan counesse las bèutats de la litteraduro d'Oc.

Moussus, desumpèi lous afas tant malurouses per nostre païs e dount la pats de Maus vejèt la fin, i'a pas causo que lous Francimands n'ajoun assajado per nous denaciunalisa ; pamens, que s'i sioscoun pres d'un biais ou d'un autre, lou sang que pisso dins nostros venos es un sang rouman e l'engin de nostro raço es demourad gallès-roumanisad.

Disèm, lous Mièjournals que sèm en Franço lous eiritiès de l'engin d'aquelos raços que dins l'antiquitad à Spartos, à Atenos, à Roumo, mountèroun la civilisaciu à la cimo de l'escalo ; e, es pr' aco que pretendèm abe cargo de *munteni* ço que resto d'aquelo civilisaciu perfecciounado. An soubent damandad ço qu'al juste poudio estre lou Felibrige ; moussus, n'es simplomen qu'aiço : la voulountad de l'afirmaciu e de l'expressiu de l'engin de la raço d'Oc, car lous Felibres n'abèm qu'uno visto : fa mai riche leu patrimoni litterari e artistic de nostro naciu !

Cridoun e countoun souben que la lengo d'Oc es falido e counto pus que coumo dirio, un mounument arqueoulougic...

N'abèm, cresi, pas pla à nous inquieta d'aquelos cridasous e d'aques countes de maissants roussicads per la jelousio, de mentre que poudèm fa vese à nostres enemics lous poulids broutous qu'à la courouno literario del Mièjourn an ajustad desumpèi lou Felibrige, aquelos obros inmourtalos que s'apèloun : *Lis Isclo d'Or*, *Nèrto*, *Mirèio*, *Calendau*, *La Rèino Jano*, *Lou Rose*, de l'Oumèro de nostre tems : F. Mistral : *La Miougrano entreduberto* e *li Fiho d'Avignoun*, de Th. Aubanel ; *Li Margarideto*, de Roumaniho ; *Li Rouge dóu Miéjour*, del capouliè F. Gras ; *Li Couquiho d'un Roumièu*, de L. Roumièu ; e *Les Cants del Soulelh* ou *Les Grilhs*, de nostre grand troubaire del Lauragues, Augusto Fourès.

E quand besèm tant poulido flouresoun e culido tant granado, digasme se n'abèm pas rasou de counsidera coumo d'inoucents ou d'ases, aques cacarots que soustenoun que la lengo d'Oc es morto !...

Mès, Diu mercès, biu encaro nostre parla e pensi pas que de lountems lou vejoun amourrad ; cado jour. à l'albre del Felibrige pousso uno nouvèlo rèisse per ramplaça las vièlhos e sus sas brancos, cado estiu, nostre soulelh fai amadura la frucho bouno dount se nourris lou pople d'Oc, per las mas de sous pouètos...

Cars e illustres mèstres, de sus vostros cadièros de proufessours, aprenès à la jouvenço qu'estudio, las lèis de nostro lengo e fasès counesse las obros de nostres escribans ; fasès atal obro felibrenco.

Nous aus, mai menuds, anam pel campestre, per las colos et per las coumbos, jous fresques oumbrages qu'oundroun nostre païs, damanda à la naturo l'enspiraciu que nous fara dire dins de verses armouniouses la bèuta de nostre endret, las glorios de nostro patrio, nostro fe, nostros esperenços e predicam al pople l'evangèli del Felibrige.

Cadun de nostre bord trabalham per la patrio ; daissas-me, en trincan à vostros santads, beure tabe à la grandour de nostre Lengodoc e à la loungo vido de soun parla !

M. Grammont dit quelques mots au nom de la *Société des langues romanes*, dont il est le président. Puis M. Gaston Paris, dans une longue et délicieuse causerie exprime tout le plaisir qu'il éprouve à se

trouver parmi les félibres et la joie, toujours nouvelle, qu'il goûte chaque fois qu'il entend réciter ou chanter en langue d'Oc ; il a des paroles particulièrement honorables et sympathiques pour notre maître et ami M. Chabaneau, ensuite il fait connaître aux assistants les travaux et les mérites des trois romanistes étrangers qui prennent part au Congrès : MM. Wallensköld, Salverda de Grave et Leite de Vasconcellos.

Des applaudissements soulignent cette allocution et l'on boit à ceux dont M. Paris vient de faire l'éloge, à leur pays, la Hollande, le Portugal et à l'indépendance de la Finlande.

M. Chabaneau se lève alors et, très ému, « remercie l'*Escolo moun-* » *dino* de l'honneur qu'il reçoit d'elle, mais dont il croit devoir n'ac- » cepter pour lui qu'une faible part, réservant la plus grande à la » Société pour l'étude des langues romanes, dont les organisateurs » de la fête ont eu la délicate attention, d'inscrire la devise en tête du » menu du banquet. Il rappelle, avec un redoublement d'émotion, » que cette même devise est gravée au bas du buste, pieusement » conservé par la Société, d'Anatole Boucherie, qui fut l'un de ses » fondateurs et auquel, plus qu'à nul autre, elle a dû de vivre et de » prospérer, et il demande qu'il lui soit permis d'associer la mémoire » de cet ami à jamais regretté à l'hommage qu'il reçoit lui-même.

» Rappelant ensuite que, dans une réunion de félibres, on ne sau- » rait oublier le grand poète que tous aiment, admirent et vénèrent, » et qui est, pour ainsi dire, leur âme commune, il porte un brinde à » Frédéric Mistral qu'il salue glorieusement des mêmes paroles que » Dante adresse à Virgile au premier chant de l'Enfer : *Tu duca, tu* » *signore e tu maestro ;* et sur sa demande, on entonne le chant de la » Coupe [1].

C'est M. L. Vergne qui chante *la Coupo*.

Ensuite, sur la proposition de M. Gaston Paris, on envoie à Mistral une dépêche ainsi conçue :

Félibres et romanisants, présents au Congrès des Sociétés savantes, réunis pour fêter Gaston Paris, Camille Chabaneau et Paul Meyer, saluent Mistral *duca, signore et maestro*.

Voici la réponse de Mistral :

Salut e glóri au Felibrige moundin, au gai-sabé di Soucietat sabènto

[1] Nous n'avons pu, faute de place, reproduire ou analyser tous les discours qui furent prononcés durant le banquet, mais, à ceux qui désireraient plus de détails sur cette fête, nous signalons les comptes rendus qui ont paru dans la *Terro d'oc* (mai 1899) et dans la *Revue des Pyrénées* (juillet-août 1899).

et à si tres primadié : Gaston Paris, Paul Meyer, Chabanèu. Vivo Toulouso !

F. MISTRAL.

Ainsi se termina cette réunion de félibres et de romanistes. Chacun en emporta le meilleur souvenir en remarquant qu'il avait suffi de mieux se connaître pour mieux s'apprécier.

Le 23 avril s'est réuni à Arles, sous la présidence de M. FÉLIX GRAS, le Consistoire du félibrige.

A la suite de ses délibérations, la *joio dóu Gai-Sabé* (grand prix de poésie) a été décernée à PHILADELPHE DE GERDE (Madame Réquier).

MM. MAURICE JORET, du Mas d'Agenais, et SIMIN PALAY, de Vic-de-Bigorre, ont été nommés *Mèstre en Gai-Sabé.*

Plusieurs provençalistes, dont la plupart sont de nos amis ou même font partie de la *Société des langues romanes,* ont reçu le titre de *Sòci dóu felibrige.* Ce sont :

MM. XAVIER de CUNHA, conservateur de la Bibliothèque de Lisbonne ;

DIETRICH BEHRENS, professeur de philologie romane à l'Université de Giessen ;

FRITZ NEUMANN, professeur de philologie romane à l'Université d'Heidelberg ;

JAKOB STÜRZINGER, professeur de philologie romane à l'Université de Würzbourg ;

GUSTAV KOERTING, professeur de philologie romane à l'Université de Kiel ;

EUGÈNE RITTER, professeur d'histoire de la langue française à l'Université de Genève ;

Dr MORITZ BOHEMANN, le traducteur des *Rouge dóu Miejour* de F. Gras ;

AXEL WALLENSKÖLD, professeur de philologie romane à l'Université d'Helsingfors (Finlande).

Le Comité fondateur du *Museon arlaten,* voulant assurer l'existence de ce musée provençal auquel Mistral a consacré, pendant ces dernières années, toute son activité et tout son temps, l'a offert au département des Bouches-du-Rhône. Sur le rapport favorable du préfet, M. Floret, le Conseil général a accepté le don. Mais il a été entendu

que le comité fondateur conserverait la direction du *Museon* et qu'un membre du Conseil général lui serait adjoint.

L'Académie des Jeux floraux de Toulouse a décerné, dans sa séance du 3 mai 1898, une de ses fleurs à PHILADELPHE DE GERDE pour son volume de vers : *Cantos d'Azur*.

M. LUDOVIC LEGRÉ, qui édita naguère *Li Fiho d'Avignoun* d'Aubanel, publiera prochainement un recueil de poésies inédites du même auteur. Ce volume aura pour titre : *Lou Rèire-Soulèu*, que l'on doit traduire par « Le soleil d'outre-tombe ».

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

I

A DON VITOUR BALAGUER [1]

Alor, rèn t'a fa pòu : l'amour de la patrìo
T'abrasavo lou cor, siés parti coume un lamp ;
E, trevant li mountagno, as fa de la pastriho
De sóudard, e n'as fa meme di capelan.

Enterin, devouri d'un mau que desvarìo,
Ère clavela au lié, febrous e trampelant,
E t'assegure, ami, que s'èro pas Marìo,
Aro sariéu coucha souto lou maubre blanc.

Quand sounjant à l'Espagno, aquéu batèu sèns remo,
La tèsto dins ti man, escampes de lagremo,
Qu'un inmènse amarun ennègo toun grand cor,

Mete fisanço en Diéu, Vitour ! es lou plus sage...
Avèn fa, tóuti dous, un traite e sourne viage,
Car vènes de la guerro e tourne de la mort !

I

A DON VICTOR BALAGUER

Donc, rien ne t'a fait peur ; l'amour de la patrie t'embrasait le cœur, tu es parti comme un éclair ; et, parcourant les montagnes, tu as transformé en soldats des bergers, des prêtres même.

Cependant, dévoré d'un mal qui égare, j'étais cloué au lit, fiévreux et grelottant ; et je t'assure, ami, que si ce n'était la vierge Marie, je serais maintenant couché sous le marbre blanc.

Quand, songeant à l'Espagne, — cette barque sans rames, — la tête dans tes mains, tu verses des larmes, et qu'une immense amertume noie ton cœur,

Mets ta confiance en Dieu, Victor ! c'est le plus sage... Nous avons fait, tous les deux, un perfide et sombre voyage, car tu reviens de la guerre et je retourne de la mort !

[1] Ces sonnets nous ont été obligeamment communiqués par M. Ludovic Legré. Ils font partie du volume dont la *Revue* annonçait, dans son dernier numéro, la prochaine apparition et qui comprendra les poésies encore inédites de Théodore Aubanel sous ce titre : *lou Rèire-Soulèu*, c'est-à-dire « le soleil d'outre-tombe ».

II

L'ARAGNO [1]

A-N-UN TRAITE

D'abord que l'as vougu, meichant ! d'abord qu'as rout
Nosto vièio amista tant douço, tèndro e forto ;
D'abord qu'as, contro iéu, treva li draio torto,
Coume à-n-un chin rascas, à-n-un pudènt marrou,

Te barre au front ma porto e bute li ferrou...
Vai-t'en, traite, vai-t'en ! nosto amistanço es morto.
L'as tuiado ! — Un matin d'abriéu qu'ère pèr orto,
Veguère dins lou champ un brout, un galant brout

D'aubrespin rose ; au mié de la verdo baragno,
Souto fueio, pamens espinche camina
Uno aragno ; eilalin, lou cèu pur s'escaragno

D'un nivoulun de dòu ; fai tèms sour ; a trouna...
La flour s'es espóussado, e rèsto que l'aragno
Fielant ourriblamen soun fiéu enverina.

II

L'ARAIGNÉE

A UN TRAITRE

Puisque tu l'as voulu, méchant ! puisque tu as brisé notre vieille affection si douce, tendre et forte ; puisque tu as, contre moi, suivi les voies tortueuses, comme à un chien galeux, à une bête puante,

Je te ferme ma porte et je mets les verroux... Va-t-en, traître, va-t-en ! notre amitié est morte : tu l'as tuée ! — Un matin d'avril que j'errais à travers champs, je vis une branche, une jolie branche

D'aubépine rose ; au milieu du vert buisson, je découvre, cheminant sous les feuilles, une araignée. Tout d'un coup le ciel bleu est obscurci

Par un grand nuage noir ; le temps est orageux, voilà qu'il tonne... Les fleurs se sont effeuillées, et il ne reste plus que l'araignée, déroulant, hideuse, son fil empoisonné.

[1] Voir : Ludovic Legré, Le poète Théodore Aubanel, récit d'un témoin de sa vie, p. 336.

III

FÉLIS GRAS

Dirias, tant es de forto raço,
Tant camino fièr e segur,
Que dins si bras dubert embrasso
Tout lou soulèu e tout l'azur!

Coume sus lou ro que s'estrasso,
Pèr querre un pau mai d'aire pur,
Mounto un sapin dre dins l'aurasso,
Éu s'enauro vers lou bonur.

E plen de vido e bèu de joio,
Soun amo valènto e galoio
Nous boufo en tóuti l'estrambord!

Soun vers a l'uiau d'uno espaso ;
Malur sus quau lus e tabaso :
Cantas-ié lou saume di mort!

III

FÉLIX GRAS

Vous diriez, tant il est de forte race, tant il s'avance fier et sûr, qu'en ouvrant ses bras il va prendre tout le soleil et tout l'azur !

Comme sur le roc qui se fend, un sapin, pour chercher un peu plus d'air pur, monte droit malgré les tourmentes, lui s'élance vers le bonheur.

Et plein de vie et beau de joie, son âme vaillante et sa belle humeur nous soufflent à tous l'enthousiasme !

Son vers a l'éclair d'une épée ; malheur à celui sur qui il étincelle et s'abat : chantez-lui le psaume des morts !

IV

PARLA MUT

I'a fourèst e castèu peramount sus li mourre
Di nivo encamela, — nivo e niue soun ami.
L'auro boufo : aubre, oustau, subran fau que s'amourre
Coume un boulun de nèu di ro negras boumi.

Dins lou cèu, en fougnant, la luno sèmblo courre
Après li niéu d'argènt ounte voudrié dourmi ;
Jamai d'un rai tant viéu lis estello à fin mourre
Trelusèron. Pèr champ, li luserno an bleimi.

Ansin, l'auro d'amour, quand boufo sus uno amo,
Atubo dins lis iue un fioc estrange e dous,
E l'amourouso, emai digue pas que vous amo,

Dins l'uiau d'un regard coumprenès tóuti dous ;
E, paurous d'un bonur qu'un rèn trop lèu vous raubo,
Poutounas coume un fòu si man, soun péu, sa raubo...

Théodore AUBANEL.

IV

Il y a forêt et château par là-haut sur les pics où s'amoncellent les nuages, — nuages et nuit se hantent. Le vent souffle : arbres, maison, doivent soudain fléchir comme le tas de neige que les rocs noirs vomissent.

Dans le ciel, en boudant, la lune semble courir après les nuées d'argent où elle voudrait s'endormir ; jamais d'un éclat plus vif le limbe plus net des étoiles ne brilla. Dans les champs, les lucioles ont blémi.

Ainsi, le vent d'amour, quand il souffle sur une âme, allume dans les yeux un feu étrange et doux, et bien que l'amoureuse ne dise pas qu'elle vous aime,

Dans l'éclair d'un regard vous vous êtes compris ; et, tremblant pour un bonheur qu'un rien vous dérobe trop tôt, vous baisez comme un fou ses mains, ses cheveux, sa robe...

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

EN ANCIEN HAUT ENGADINOIS

Par BIFRUN

EVANGELIUM JOHANNIS

(*Fin*)

CAP. XX.

(1) Et îlg prüm di da l'hemna uen Maria Magdalenne bain ma lualg, chelg era aunchia sckiür, alg mulimaint, & uezét che la pedra era aluêda uia dalg mulimaint. (2) Et ella currît dimê & uen tiers Simonem Petrum & tiers aquel ôter discipul, quæl che Iesus amæua, & dis ad els : Eilg haun prais l'g signer our dalg mulimaint, & nus nu sauain innua chelg l'g haun mis. (3) Mu Petrus giet oura & er aquel ôter discipul, & uennen alg mulimaint. (4) Et curriuan amanduos isemmel, & aquel ôter discipul currît auaunt plü bôd co Petro, & uen l'g prüm alg mulimaint. (5) Et s'abassand giu schi uezét el che [l]s' linzous eran mis giu, impersche nu giet el aint. (6) Et uen Simon Petrus, chi gniua dsieua el & giet aint îlg mulimaint. et uezét l's linzous mis giu (7) & ün peijz da süiêr chi era stô sü sieu chiô, brichia mis cun l's linzous mu plaiô aint dimperse in ün lœ. (8) Et alhura giet aint er aquel ôter discipul, quæl chi era gnieu auaunt alg mulimaint, & uezét & craiét. (9) Per che é nu incligiauen aunchia la scritüra, chel stuaiua arisüstêr dals morts. (10) Et tiraun uia l's discipuls â lur chiêsa. (11) Et Maria stêua oura da dour l'g mulimaint & planschaiua. Et intaunt chella cridêua schi inclinó ella l'g chiô alg mulimaint, (12) & uezét duos aungels uestieus ad alf, quæls chi se-[**383**]-zaiuen alló liün alg chiô & liôter als pes, innua chi era stô mis l'g chiœrp da Iesu. (13) Et dian agli : Duonna, che plaunschas tü ? & dis ad els : Elg haun prais dauend mieu signer &-eau nu sæ innua che l'g haun mis. (14) Et hauiand dit aqué,

schi s'uulvét ella innauous & uezét Iesum stand alló, né sauaiua che füs Iesus. (15) Et Iesus dis agli : Duonna, che plaunschas tü ? Chi scherchias tü ? Ella pissiand che füs ün hortulaun, dis agli : Signer, schi tü l'g hæst purtô dauend, schi di â mi innua che tü l'g hæs mis, & eau l'g uœlg prender. (16) Iesus dis agli : Maria. Et ella s'uuluét, & dis agli : Rabboni, chi uuol dir maister. (17) Iesus dis agli : Num tuchiêr, per che eau nu sun aunchia ieu sü tiers mes bab. Mu uatten tiers mes frars, & di ad els : Ch'eau uing sü tiers mes bab, & uos bab, & mieu dieu, & uos dieu. (18) Et Maria Magdalene uen, & purtó als discipuls, chella haués uis l'g signer, & chel haués dit aqué agli. (19) Et siand gnieu la saira in aqué di, quæl chi era l'g prüm di da l'hemna, & l's hüsths eran sarrôs, innua chels discipuls eran araspôs par temma dals Iüdeaus, schi uen Iesus & stet in miz, & dis ad els : la pæsth saia cun uus, (20) & cura chel hauét dit aqué, schi amussó el ad els ses mauns & sieu flaunck. Et l's discipuls hauiand uis l'g signer sun allegrôs. (21) Et ho dit darchiô [**384**] ad els : La pæsth saia cu uus. Da cho che l'g bab ho tramis me, uschia er eau tramet uus. (22) Et cura chel hauét dit aqué, schi sufló el in els, & dis ad els : arfsché l'g sainc spiert. (23) A tuots aquels che uus gnis â pardunêr ls pchiôs, uignan â gnir pardunôs ad els, & tuots aquels che us gnis ad artgniar (*sic*), schi sun els artgnieus. (24) Mu Thomas ün dals dudesth, quæl chi ho num Didymus (éd. didymus) nun era cun els cura che Iesus uen. (25) Et l's ôters discipuls dschetten agli : Nus hauain uis l'g signer. Et el dis ad els : upœia cheau ueza in ses mauns l'g stizzi de las guottas, & metta mieu daint ilg stizzi de las guottas : & metta mieu maun in sieu flaunck : schi nu craich eau. (26) Et dsieua oick dis eran darchiô ses discipuls aint da dains, & Thomas cun els : & Iesus uen siand sarrôs l's hüsths, & stæt in miz & dis : La pæsth saia cu uus. (27) Alhura dis el â Thoma : metta aint aqui tieu daint, & guarda mes mauns, & tain nó tieu maun, & metta in mieu flaunck : & nu daias esser mêl crataiuel, dimperse chi craias. (28) Thomas arespundét & dis agli : Signer mes, & deus mes. (29) Iesus dis agli : Thoma, par che che tü hæs uis, schi [h]es craieu : biôs sun aquels chi nun haun uis, & haun craieu. (30) Iesus faschét er bain bgierras ôtras isainas, in la uezüda

da ses discipuls, quælas chi nu sun scrittas in aquaist cudesth: mu aquaistas sun scrittas (**385**) par che uus craias, che Iesus Christus saia aquel filg da Dieu, & che craiand uus hêgias la uita æterna.

CAP. XXI.

(1) Dsieua s'apalantó el darchiô Iesus, alg mêr da Tiberiadis, & s'appalantó in aquaista guisa. (2) Elg eran insemmel Simon Petrus, & Thomas quæl chi ho num Didymus: & Nathanael quæl chi era da Cana da Galileæ, & l's filgs da Zebedei, & ôters duos da ses discipuls. (3) Simon Petrus dis ad els: Eau uing â pasckiêr. Et dissen agli: Nus uulain er nus gnir cun te. Et gietten oura, & muntaun impestiaunt in üna nêf, & in aquella not nu pigliaun é ünguotta. (4) Et siand gio gnieu la damaun, schi stet Iesus sü la riua, imperscho l's discipuls nu l'g cunschetten. (5) Iesus dis ad els: Giuuens, hauais uus qualchiôsa da mangiêr? Arespundetten agli: Na. (6) Et el dis ad els: matté giu l'arait da la part dretta della nêf, & gnis ad acchiattêr. Et mattetten, & gio nun eran bastauns da trêr sü aquella per la granda quantitêd dals pesths. (7) Mu aquel discipul, quæl chi amêua Iesus, dis â Petro: Elg es l'g signer. Et Simon Petrus dimê sco el hauét udieu, che füs l'g signer, schi s'schintó el aint l'arassa (per chel era nüd) et s'mattét îlg mêr. (8) Et l's ôters discipuls uennen cun la nauetta (per che els nun eran lœntsth [**386**] da terra dimperse dintuorn duaschient bratshmuots) traiand l'arait dels pesths. (9) Et sco che sthmuntaun in terra, schi uezetten é brasthchias chi eran missas alló, & pesth mis süsura, & paun. (10) Iesus dis ad els: Purtó nó da uos pesths, quels uus hauais appigliô huossa. (11) Et Simon Petrus giet sü & tiró l'arait in terra plaina da schient schinquau[n]ta trais grands pesths. Et siand taunts schi nun es aruot l'arait. (12) Iesus dis ad els: gni nó, & giantó. Et üngiün dals discipuls l'g asckiêua dumandêr, dschant: chi ist tü? sauiand els ch'elg era l'g signer. (13) Iesus uen dimê, & prandét l'g paun, & det ad els, & sumgiauntamaing l'g pesth. (14) Aquaista es huossa la terza uuotta che Iesus s'ho manifestô â ses discipuls, cura chel füt

arisüstô dals morts. (15) Et cura che hauetten giantô, schi dis Iesus â Simoni Petro : Simon da Ioannis, amas me plü co quaists ? Et dis agli : schi, signer, tü sæs ch'eau am te. Dis agli: paschainta mes agnels. (16) Et dis darchiô agli : Simon da Iohannis, amas me ? Dis agli : schi, signer, tü sæs ch'eau am te. Dis agli: paschainta mias nuorsas. (17) Dis agli la terza uuota : Simon da Ioannis, amas me ? Et Petrus hauét mêla uitta, chel hauét dit agli la terza uuota: amas me ? & dis agli : Signer, tü sæs tuottes chiôses, tü sæs ch'eau am te. Iesus dis agli : (18) Par l'g uaira, par l'g uaira dich eau â ti, cura che [**387**] tü eras plü giuuen, schi schintêuas te dues & giauas innua che tü uulaiuas, mu cura che tü uainst uijlg, schi uainst â stender oura tes mauns & ün ôter uain â schintêr te, & uain ad mnêr innua che tü nu uous. (19) Et aqué dis el l'g dant ad inclijr cun che mort chel gniua â glurifichiêr dieu. Et cura chel hauét dit aqué, schi dis el agli : Vitten dsieua me. (20) Et Petrus s'uuluét, & uezét aquel discipul, quel che Iesus amêua, chi gniua dsieua, quæl er sü la schaina füt apuzô sü l'g sieu bruost, & dis : Signer, chi es aquel chi t'tradescha ? (21) Et hauiand Petrus uis aquel, schi dis el â Iesu : Signer, & aquaist che ? (22) Iesus dis agli : Sch'eau uœlg chel arumagna infina ch'eau uing, che uo â ti tiers ? Tü uitten dsieua me. (23) Et giet oura três aqué aquaist plêd traunter l's frars, che quel discipul nu gnis â murir. Et Iesus nun hauaiua dit agli : el nu muora, dimperse : Sch'eau uœlg chel arumagna, infina ch'eau uing, che uo â ti tiers ? (24) Aquaist es aquel discipul, quæl chi do testimuniaunza da quaistas chiôses, & ho scrit aquaistas chiôses. Et nus sauain che la sua testimuniaunza es uaira. (25) E sun aunchia bgierras ôtras chiôses, chi ho fat Iesus, qu'ẹlas(s)chi dessen gnir scrittas scodüna, dimperse schi pais eau che niaunchia l'g muond pudés tigner aint aquels chi scriuessen l's cudesths.

Jacques Ulrich.

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*) *

[50 (c[a] 2)] **

GIRARD DE BURNELL (c f. 1 v°)

(= B. Gr. 242, 1)

I. A ben chantar. Conuen amars
E locs e graçirs e saços
Mas seu agues dels ca[t]rels [dos
5 Nõ par ials altres esperes [1]
Qe luoc me dona iois ades
E la saço pos qeu soi gais
Qe ges lo temps qan lerba [nais
Si ben se gença [2] fuill e flors
10 Tan non maiuda mon chan- [tar [3]
Cum prex et [4] graçirs de [seignors.
II. E per amar. Fo ia chantars
Graçif (!) e iois e prez [5] pels [pros
E so [6] qe sola sospeiços

* On vient de signaler trois autres cahiers écrits par le copiste du ms. a, Jacques Tessier de Tarascon. Ils ont conservé la seconde partie du Chansonnier de Bernart Amoros qu'on croyait perdue jusqu'ici. Les cahiers se trouvent dans le fonds Campori à Modène, et sont cotés n°s 494, 427, 426. (Voyez la note détaillée de M. Giulio Bertoni dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, 1899, vol. XXXIV, p. 118 ss.). Les trente-huit chansons de la première partie du Chansonnier omis par Tessier dans notre ms. *a* ne sont pas insérées non plus dans les mss. de Modène. On n'a donc que les variantes interlinéaires des mss. **c**[a] et **F**[a]. C'est pourquoi j'imprime ci-après le texte de ces chansons selon **c**[a] et **F**[a] en rejetant les variantes interlinéaires au bas des pages. — Le reste du ms. **c**[a] vient d'être publié par moi dans la „ *Wissenschaftliche Beilage zum Vorlesungsverzeichniss der Universität Greifswald*, Winter 1899-1900 » (tirage à part sous le titre : « *Die altprovenzalische Liedersammlung* **c** *der Laurenziana in Florenz nach einer in seinem Besitz befindlichen alten Abschrift herausgegeben* von E. Stengel, Leipzig, Dieterichsche Verlagsbuchhandlung, Theodor Weicher, 1899, in-8°, 76 pp.). Par une coïncidence fâcheuse, le même chansonnier a été reproduit en même temps par M. Pelaez dans le fasc. 20 des *Studj di filologia romanza p. p.* M. Ernesto Monaci. C'est une reproduction diplomatique et intégrale du ms. **c**. —

** *Riscontra col libro del s[r] Lione Strozzi* (= *le chansonnier de Bernart Amoros*) :

[1] oblides — [2] Si tot lagenza — [3] maiude mos chantars — [4] precs de — [5] Gracitz e prazatz iois — [6] E fon

5 Ses autre plus qom i cuiges
Ensegnaua qom senantes [1]
Vas [2] tot son benestar des [lais
E qes penes en mans [3] assais
Cum [4] li cregues preç e [ualors
10 E qes chausis [5] de mes(es)- [cabar
Eil fos uils segnorils (e) ho- [nors.

III [6]. Era non par. Qe castiars
Me [7] ualgues ni clams ni [tenços
Pero non crei [8] qanc amors [fos
5 Plus fin sol qamadors [9] tro- [bes
E qi per dreit [10] la raiçones
Tot iorn meillura e [11] ual [mais
Mas si cum [12] par fin als [uerais
Sembla trafan als trichadors
10 E lor enian fal nō camar [13]
Qe pos faill non es fin amors.

IV. De chastiar. Me [14] soi tan [pars
Qe pro ueç [15] nestau con- [siros
Qar uei qab pogner [16] des- [peros
5 Nō puesc tan far qe iois [cobres
Pero si sos duz [17] aueres
Mos bels seigner lir e les- [mais
Qeu nai sofert me fora [iois [18]
E forç e ualors [19] e socors
10 E deuria sen plus coichar [20]
Qar non deman ni uoill dail- [ors [21].

V. E seu dafar(s).Li fos auars
Don magues mandat ni so- [mos
Assaz aportera [22] raços
5 Qe ia conuent no matendes
Mas seu li soi uerais penses
Sis [23] taing qes uolua nis [biais
Qe la bona sperançam pais
E macompaing ab chanta- [dors
10 E ma faich solaz acobrar [24]
Don mera totz cobrar amors
al. acors [25].

VI. (c*f. 2 r°*) E ges dauer [26]. Nō [par afars
Pos [27] qe trabailz ni messios
Nō tol qe [28] non sia ioios
5 Qanc nō paret [29] qe ben [annes [30]
Celui [31] cui iois non agrades
Qanc [32] senz ni poder cui ioi [bais
Non magradet ni no matrais
Qe deschai [33] irada ricors
10 E qi qe sap el [34] trop pen- [sar

[1] senanses — [2] A — [3] e mains — [4] Com — [5] gares — [6] *questa stanza nel libro L. S. è dopo la seguente.* — [7] Mi — [8] cug — [9] fina samadors — [10] dreg — [11] se mellurae — [12] com — [13] camjar — [14] Mi — [15] pron uetz — [16] pōgier — [17] ditz — [18] iais — [19] ualers — [20] cochar — [21] demant nin uoill dailliors. *Qui ua la stanza* : A merceiar (= VI.) — [22] laportera [23] Ses — [24] atrobar — [25] acors — [26] dauar — [27] Des — [28] com — [29] parec — [30] ames — [31] Selui — [32] Ni — [33] besa — [34] napel

Saber eu dic qanz es follors.
VII. A merceiar. Taing merceiars
E frankeç als frãcs amoros
E contrals sobre[r]s orgoil-
[los
5 Orgoils e mals qe sis gardes
Dun altre pas anz qe passes
Ja uils ni sobrers ni sauais
Noill plagra qe noil taing sa
[pais
En tal obra don desonors
10 Li reman ses saraçonsr
Lan auen entrels amadors,
VIII. Seigner sobre totz de colors
Sõ li drap e qil sap triar
Faill si compra del [1] sor-
[deiors.

[51 (c^a 3)][2]

GIRARD DE BRUNELL

(= B. Gr. 242, 59)

I. Qant la bruna aura seslucha
Pel soao termini franc
Era[3] se de ioi me stanc
Sil bes sonnela nis [4] clucha
5 Lamors qim [5] fera languir
Si uolam de logna ublit [6]
Mal mer e si [7] fal mos chan
Vos naurez tort mal amiia [8].
II. Qar uos mes un pauc es-
[clucha
Mauez uirat brun de blanc
Nõ *per* so qeu dises [9] anc
Dom maiaz tal ira aducha
5 E si [10] auses descobrir
Com uos madõna pleuit [11]
Qe destratz [12] ni mals ni dan
Non [13] lez qe plus uos en di-
[ia. [14]
III [15]. Lo cor dinz men crida en
[chucha [16]
Qi nol rõpa ni[l] de(l)sbranc
Del vostramor & eu planc
Qar uei [17] qe ren nõ a frucha
5 Ans sai qem ner a fugir [18]
Se [19] uiure nõ uoil aunit
E temi sobra lafan [20]
Qem tol repaos en destri-
[ia [21].
IV. Tal mauez tornat qa lucha
Non defendria dun manc
(c *f.* 2 *v*°) E uiz anc leu
[clop ni ranc [22]
Qi *per* [23] mal pas nõ tre-
[bucha
5 Qauant nõ pusca [24] fugir
Eissament uaoc febreçit [25]
Com sel desamat aman
Qe de ioi se desraiia [26].
V. E la noiç qan son me tu-
[cha [27]
Dorm sobrascha [28] et sobre
[banc
Trou qe me [29] dolen li flanc
Per qe [30] ma ualors destru-
[cha

[1] los — [2] *Riscontrra col libro L. S.*: — [3] Eras — [4] Si bes soneilla ni — [5] qem — [6] non lam des luing oblitz — [7] sim — [8] Tort naurez uos mal amiga — [9] qeus disses — [10] sieu — [11] madonam pleuitz — [12] destrics — [13] Nom — [14] diga — [15] *Questa stanza nel libro L. S.* [*u*]*a al contrassegno* (*c'est-à-dire entre la str.* V *et* VI) — [16] cridem ucha — [17] sai — [18] Enanz men er a partir — [19] Si — [20] Et es tan sobrers lafan — [21] repaus en destriga. — [22] greu clop ni rans — [23] Si a — [24] Leu non puesc auant — [25] Tan souans e feblezitz — [26] desraziga — [27] nues qan le sons me trucha — [28] sobrarco — [29] Tro qem mi — [30] on

5 Qellech [1] non pois ren [2]
[dormir
Ans en [3] leu tot esbait [4]
E pens de uos en estan [5]
Contra qe mez tant eniia [6].

VI. A [7] ma uolontat pairrucha [8]
Non mai laissat carn ni sanc
Pustel en son oill el [9] cranc
Qius me cuid auer [10] for-
[ducha.
5 Qabanz [11] merier a fenir
Mon uers qe sia complit [12]
E sui [13] daiço plus claman
Qar anc mi noc gent mendi-
[ia [14].

VII Qeu ui lora e uos la uit [15]
Non cuiera uns amiran [16]
Ni noges [17] deus los al mau-
[diia [18].

[52 (c[a]4)

GIRARD DE BURNELL

(= B. Gr. 242, 40)

I. Jois e chanz. E solaz
E cortesiam plaz
Mais non mes gen
5 Qieu sols ab cen
Chant ni mesbaudei
Qapenas uei
Qa ioi iog mi sostegna
Perqe mestrang [19]
10 E pois [20] qem plang [21]
Del us del monseignors [22]
Qe mauia socors
Ab ioi cobrar [23] promes
Mais la sperançe el bes
15 E ço de quieu [24] plus uaill
Mi sui [25] fors del trebaill
Per qe ma sospeiços
Se [26] uai uiran.
Qe mer ab ioi raços.

II. El maçanz. Dereiaz [27]
Qe ser en fol leuaz [28]
Ira chazen [29]
5 Qar follamen
Enqier e donnei [30]
Cuei nõ son trei
Cui tan souen nauegna [31]
Mals sen gadang [32]
10 E si remang [33]
Entrels fis amadors
Qe qant eu cuit [34] aillors
Virar on conqeses
Lom diz ma bona fes
15 E mostrem [35] son miraill
Qe qi per faillir faill
Nõ es ualenz ni pros [36]
Anz son dui dan
E fora mielç qun [37] fos.

III. (c *f. 3 r°*). Aitan [38] danz. Nai
[celaz [39]
De qem fora clamaz [40]
Mais no menten
5 E clam souen
Ni lei non desrei [41]

[1] Qen leig — [2] puesc eu — [3] mi — [4] totz esbaitz — [5] estanz — [6] eniga — [7] Qab — [8] paurucha — [9] & — [10] mi quid — [11] Qenanz — [12] complitz — [13] Mas — [14] genz mendiga — [15] uiz — [16] amiranz — [17] Mi nogues — [18] lo maldiga.

Riscontra col libro del s^r Lione Strozzi: [19] qieu mestrainh — [20] puis — [21] plainh — [22] mosseignors — [23] cobrat — [24] per qe — [25] fui — [26] Sen — [27] dereiatz — [28] leuatz — [29] chaen — [30] domnei — [31] uegna — [32] ses gazain — [33] remain — [34] em cuig — [35] Em mostre — [36] uerais ni bos — [37] quns — [38] Ai canz — [39] celatz — [40] Don mi f. clamatz — [41] leu n. defrei

Tot ben am nei
Com[1] iam diz ni messegna [2]
Qaissim[3]gauang [3]
10 Qar si sofrang [4]
En [5] loncs temps bonamors
A fins entendedors
Tot restaura un [6] mes
Per qieu ni tu sim cres
15 Non ai cor qe [7] nuaill
Per un an [8] sis trassaill
Anz serai uers [9] e bos
Quanc ab enian [10]
Non sauenz [11] amoros.

IV. Mas lemanz [12]. Es intraz
Qe desteia dains laz [13]
Vilanamen
5 Cuns [14] a presen
Qe bais ni manei
Non sec tornei
Ni nescrida ses segna [15]
Pero nos tang [16]
10 Qe sacompang [17]
Dōna en cui es [18] ualors
Ab tal qan [19] laura sors
Qe ia mielz [20] non uolgues [21]
Anz uolgrail [22] conogues
15 Anz qe trop sagaçaill [23]
Nil don ganz ni fermaill
Si ner genz lo resos [24]
Qar gen [25] maçan
Sol hom far de gaz [26] dos.

V. E sil manz. Ses tardaz [27]
Qem degresser mandaz [28]
Eu lo maten [29]
5 Si tot [30] uen len
Non cug [31] mal mestei
Qar ben [32] fadei
Et [33] esper ia non uegna [34]
Qar gen bargang [35]
10 Sieu per estang [36]
Don mon aur per [37] follors
Zo troban [38] els actors
Aiuda maintas res
Mais er a gran [39] dan pres
15 Jois [40] e demoraill
Pos si feç dautre taill
Domneis e fo saços
Com [41] per un gan
Era gais [42] et ioios.

VI. Et [43] es granz. Freuoltaz [44]
Com ben am desamaz [45]
Ses iauçimen
5 Per tal conuen [46]
Qe cill segnorei
Cui rē non crei [47]
Si en uau secan [48] coma le-
[gna [49]
E qam qem lang [50]
10 Ill iaçes bang [51]
E gença sas [52] colors
E mi cres tal [53] dolors
Qe lam [54] las & espres [55]

[1] Qi — [2] ditz ni meseigna — [3] gauain — [4] sofrain — [5] Un — [6] Tot o r. us — [7] qem — [8] P. una — [9] fiz — [10] engan — [11] sauenc — [12] Mais enianz — [13] Qem guereia dams latz — [14] Cus — [15] non crida sa seina — [16] Per qe nos tain — [17] sacompain — [18] ab cui uai — [19] can — [20] mais — [21] ualgues — [22] Ben uolgra — [23] sajassaill — [24] ressos — [25] Qe bel — [26] bels — [27] tardatz — [28] degrestre uiatz — [29] Eu si laten — [30] bes — [31] cuig — [32] Si bem — [33] Nil — [34] ueina — [35] Qe ben bargain — [36] Si per estain — [37] qe — [38] trobam — [39] Per qe nan — [40] Joias — [41] Qe — [42] Erom bautz — [43] Ar — [44] freuoldaz — [45] desamatz — [46] couen — [47] grei — [48] Seus ses secs — [49] leinna — [50] Mais qi qes lain — [51] iac el bain — [52] Defigenie sa — [53] E lui cresca — [54] sec — [55] despres

Mas amors ges nous pes [1]
15 Qe non par ben egaill [2]
Qieu [3] desir e badaill
E uiua consiros [4]
E qella chan
(c f. 3 v°). Del mieu [5] dol-
sas chansos].
VII. Perç qi qes ait [6] dail
Non mou de las senaill [7]
Don for enqer [8] ioios
Sil [9] traitz daitan [10]
5 Nos fos uiraz [11] en dos.
[VIII. A dieu coman
Mon sobre totz ioios.
IX. E plagram cab lui fos.] [12]

[53 (c[a] 5)]

GIRARD DE BURNELL

(B. Gr. 242, 55)

I. Per solaz reueillar
Qi ses trop endurmiz [13]
E per prez qi es faidiz
Acuillir e tornar
5 Me cugei trabailar
Ma(r) ar men soi geqiz [14]
Perço men [15] sui failliz
Qar non es dechabar [16]
Com plus men uen uolon-
[taz e talanz
10 Plus creis de lai lo danna-
[ges el danz.
II. Greus es de sosfraitar [17]
A uoz o dic qouiz
Com era ioi grasiz
E tuit li benestar
5 Omai poden uirar
Qi ega [18] de fust nouiz [19]
Ni uilan ueil [20] forniz
Ester gart [21] caualchar
Laiz es lafars e mals e mal
[estanz
10 Don hom perd deu e re-
[man malananz (!).
III. E uiz [22] torneis mandar
E segre gens garniz
E pois dels meis feriz
Unna saisons [23] parlar
5 Ar es prez de raubar
E dembraçar [24] berbiç
Chaualer [25] sia auniz
Qil met a donneiar [26]
Pois che tocha deus mas
[mōtons [27] belanz
10 Ni chi [28] rauba gleisas ni
[uiandanz.
IV. On sum [29] gandit ioglar
Qeu uit [30] gent acuiliz
Qa tal a mester [31] guiz
Qi solea [32] guidar
5 E pero sens reptar [33]
Auar tan es chariz [34]
Pois fo bon [35] prez failliz
Qi solean [36] menar
De compagnons e non sai
[dire qanz

[1] Ges amors mais noil pes — [2] Non mes uis ben engail — [3] Com — [4] cossiros — [5] Dautrui — [6] Mas eu qi qes crit — [7] Nom parc de lasenaill — [8] alqes — [9] Sel — [10] dantan — [11] Non ses changes. — [12] VIII *et* IX *manquent dans* c.

Riscontra con L. S.: [13] Qar es trop adormitz — [14] giqiz — [15] en — [16] dachabar — [17] soferair — [18] Qega — [19] nouitz — [20] uilans uieils — [21] Estr a grat — [22] Eu ui — [23] saizo — [24] dembrassar — [25] Chaualers — [26] en donnerar — [27] mans moutons — [28] qe — [29] Ar son — [30] ui — [31] mestier — [32] Qe solia — [33] doptar — [34] Anar tal escharnitz — [35] fon bos — [36] Qe solia

10 Gent en arnes e bels eben-
[estanz.
V. E ui per cort [1] anar
De ioglaret [2] petiz
Gent chausat [3]& uestiz
Sol per donnas laudar [4]
5 Ar non auden [5] *(c f. 4 r°)*
[parlar
Tant es lor prez desliz [6]
Dont lo tort ensiz [7]
Dellas mal rasonar [8]
Digas [9] de qals dellas o dels
[amanz
10 Eu dic de totz qel prez na
[trait leoianz [10].
[VI. Qeu eis qi soil sonar
Totz pros hom eissernitz
Estau tant esbaitz
Qe non sai conseillhar
5 Qen luec de solassar
Aug et [11] en cort los critz
Qaitan leu ser grazitz
Del auca lon bramar
Lo comdes lai entre lur com
[bons chanz
10 Dels rics afars e dels temps
[e dels anz.
VII. Mas acors afranchar
Qe ses trop endurzitz
Non dieu om los oblitz
Nils ueils faigz remembrar
5 Qe mal es a laissar
A faiz (*c. en:* sarz) [12] pos es
[pleuitz
E mal don sui garitz
Nom chal ia metzinar
Mas zo com ue uir e torn
[embalanz
10 E preng e lais e forsi dams
[los panz.
VIII. Daitant puesc eu uanar
Qanc mos estols [13] petitz
Non fon dels ōuazitz
Qu*en* litz (!) p*er* tot doptar
5 Anc nō fes mas honrar
Los uolpis mal arditz
Dont mos seigner chauzitz
Si deuria pessar
Qe nōilhe [14] ges pretz ni laus
ni bobanz
10 Qieu qim lau del sia de lui
clamanz.]

54

BERNARD DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 36)

I. (*p. 75*) Pos mi preiatz segnior
Quieu chant eu chantarai
E qant cug chantar plor
Coras qieu men essai
5 Greu veuez [15] chantadors [16]
Ben chant qant mal li vai
E uai me mal damor
Anz mieils canc no fes mai
E doncs per qe mesmai.
II. Gran ben e grant honor
Conosc qe dieus me fai
Qeu am la belazor
Et il me qieu o sai
5 Mas eu soi sai alhor
E nom sai com sestai
Zo mauci de dolor
Car ochaizon non ai
De souen venir lai.
III. Mas per [17] tant mi plai

[1] cortz — [2] ioglaretz — [3] chausatz — [4] lauzar — [5] auzon — [6] lur p. delitz — [7] Dont es lo t. eissitz — [8] raisonar — [9] Digatz — [10] lenjanz. *Ci mancan le* 3 *stanze appié* (=VI VII VIII).— [11] *l.*: er— [12] *l.*: Afars — [13] *l.*: ostals —[14] *l.*: noilh es — [15] *c. en*: veirez — [16] *l.*: chantador — [17] *l.*: pero

Qant de lieis mi soue
Qi qe cride ni brai
Eu non aug nuillia re
5 Tan douzament mi trai
La bellal cor a se
Qe tals ditz qeu soi sai
E so cug e so cre
Qe de sos oilz nom ve.

IV. Amors e qe farai
Non garraira [1] ab re
Tal mal ài don morrai
Del dezirer qem ve
5 Sil bella lai on iai
Nom aizis pres de se
Qieu lembras e la bai
E lestreinha vas me
Son gen cors graile ple.

V. Bona donna merce
Del vostre sin [2] aman
Qeus am per bona fe
Canc re non amei tan
5 Mas iointas e col cle
Vos mautrei e coman
E sen luec sesdeue
Vos mi faitz bel semblan
Qe mout nai gran talan.

VI. Ges damor nom recre
Per mal ni per afan
E qant dieus mi fai be
Nol refut ni soan
5 E qant bes no men ve
Ieum sai suffrir mon dan
Calas cochas coue
Com se vauga loinham [3]
Per mieils sallir etran [4].

VII. Mon escudier e me
Don dieus cor e talan
Camb dui anem auan.

VIII. E men essems ab se
Mon aziman
Per far tot son coman.

55

BERNARD DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 3)

I. (*p. 76*) Amors anqeraus preiara
Q*ue*m fosses plus amorosa
Cuns paucs bes desadolora
Gran re de mal e paregra
5 Sera maguesses. merce
Car de me nous desoue
Mas em pens qen aissim [preinha
Con fes al comensamen
Can me mis al cor la flama
10 De lieis qem ses estat [5] len
Et anc non des iauzimen.

II. Mout viu a gran aescarra
E ab dolor angoissoza
Cel qe totz temps aseinhora
Mala dona qeu mestegra
5 Jauzenz mais aissi maue
Qe lieis qe desir nō cre
Qeu lam tam qa mi coueinha
Lonors nil bens qieu naten
E an tort cals nom reclama
10 Mos cors mas lieis solamen
E so qa lieis es plazen.

III. Totz temps de lieis mi lau- [zara
Seram fos plus volontoza
Camors qel cors enamora
Men det mais no mescha- [zegra
5 Non plazers mas fa les [6] qe
Enuei [7] e desir anc se
E se lieis plaz. qem reteinha

[1] *c. en*: garrai ia — [2] *c. en*: fin — [3] *c. en*: loinhan — [4] *c. en*: enan — [5] *l.*: fes estar — [6] *c. en*: max se bes — [7] *l.*: Eu uei

Far pot de mi son talen
Miels no fal ventz de la [rama
10 Qenaissi vaut[1] lieis seguen
Con la foillja sec lo uen.
IV. Tant es frescha blancha [clara
Camors nes vas mi doptoza
Car sa beautatz alugera[2]
Bel iorn. e clarzis nueg [negra
5 Aut[3] sei fait on miels coue
Son siu e de beaultat ple
Non dio[4] laus mas mortz. [me veinha
Sieu nous am de tot mon [sen
Ma donnamors men liama
10 Qem fai dir suau e gen
De vos maint vers auinen.
V. Dousa res coinde tenara
Humilz franche orgoilloza
Bella genzer qobs no fora
Domna per merceus qe segra
5 Car vos am mais cautra re
Qeus prezes merce de me
Car tem camors mi des- [treinha
Si pietat nous en pren
Et si muer car mos cors [ama
10 Vos ves cui res non defen
Tem qe faissatz falimen.
VI. (*p. 77*) Souen plor tan qe la [cara
Nai desneu[5] e vergoniosa
El vis sen desacolora
Car vos on iauzir me degra
5 Perd[6] qe de mi nous soue
E nō don dieus de vos be
Seu sai senz vos com cap- [tenga
Caitan dolotrosamen[7]
Viu com cel qe mori e flama
10 E si tot nom faz paruen
Nuls homiels de ioi nō sen.

56

BERNARTZ DEL VENTADOR

(B. Gr. 70, 41)

I. Qant par la flors iostal vert [foil
E uei lo temps clar e sere
Lo douz chantz dels auzels [pel broil
Madouza lo cor em reue
5 Cant lauzel canton a lur for
Eu ai plus de ioi e mon cor
Dei ben chantar pos tuit li [mieu iornal
Son ioi e chant qieu non [penz de ren al.
II. Cela del mon qe eu plus [vueil
Cui am de bon cor e de fe
Au ben mon pretz e lo acueil
E lescouta e lo rete
5 Cora qem fos damor aillor
De lai soi ben vengutz al cor
Merces domna nom ai par [megal[8]
Res non suffraing sol qe [dieus vos mi sal.
III. Tals ni a qe an mais dorgoeil
Cant grantz bes ni granz [iois lur ve

[1] *l.* : vauc — [2] *l.* : alugora — [3] *c. en :* Tuit — [4] *c. en :* dic — [5] *c. en:* destreit — [6] *c. en:* Pero, *l. :* Perc — [7] *c. en:* doloirosamen — [8] *c. en* : ni egal

Mas eu soi de melior es-
[cueil
E plus francs can dieu mi fa
[be
5 Domna [1] per qieu chant em
[demor
Per la bocham metetz al cor
Un doutz baisar de sin [2]
[amor coral
Qem met en ioi en get lira
[mortal.
IV. Ben fai [3] la nueg cant mi
[despoil
El leig qeu noi dormirai re
Lo dormir perd. car eu lom
[toil
Per uos donna dō mi soue
5 Car lai on hom a son tesor
Vol om ades tener son cor
Per vos [4] o dic dōna de cui
[me cal
Neguns vesers mon [5] bon
[pensar nom val.
V. Donna si nous uezon mei
[ueil
Ben sapchatz qe mos cors
[vos ve
E nous doilljats si tot mi
[dueil
Qeu fai [6] com vos destrenh
[per me
5 E sil gelos vos bat defor
Gardatz qel no vos batal cor
Seu [7] fai enoi e vos a lui
[atretal
Ni ia ab vos non gazaing
[ren per mal.
VI. (*p. 78*) Cant mi membra
[cui amar soil
La falsa de mala merce
Beus dic qe tals ira macoil
Qe per pauc de ioi non recre
5 Si ia hom per ben amar mor
Eu men morrai qe dinz mon
[cor
Li port amor. tan sin [8] e
[natural
Que cug [9] son fals vas me
[li plus leial.
VII. Sal dieus midonz. e mon
[bel vezer sal
Tot ai quant voil qe nom
deman ren al.
VIII. Mon bel vezer gard dieus
[dir e de mal
Sieil soi de loinh e de pres
[autretal.

57

BERNARTZ DEL VENTADOR

(=B. Gr. 70, 42)

1. Cant par la flors lerba
[fresca la foilla
Qaug [10] lo chant dels auzels
[pel boscatge
Ab lautre ioi qeu ai e mon
[coratge
Dobla mos iois. e nais e
[creis e broillja
5 E no mes vis com ren puesca
[valer
Sel eis no uol amor e ioi
[auer
Mas tot cant es salegre e
[sesbaudeia.
II. Ja nos cug hom qeu de ioi
[mi recreia

[1] *c. en* : Donna — [2] *c. en :* fin — [3] *c. en :* sai — [4] *c. en :* uos — [5] *c. en :* mom — [6] *c. en :* sai — [7] *l. :* Sius — [8] *c. en :* fin — [9] *c. en* : tug — [10] *l.* : Et aug

Nim lais damor per dan [qauer ne soilha
Qeu non ai ies de poder qe [men toilha
Camors masail [qem sob-resegnjoreia
5 Em fai amar] zo qeil platz e [voler
E seu am zo non [1] eschazer
Forsa damor mi fai far vase- [latge.

III. Mais en amor non a hom [segniartge [2]
E qi li qier vilanamen dom- [pneia
Camors no vol rē qe esser [nō deia
Paubres e rics. fai amors [dun paratge
5 Se luns amics. vol lautre [vil tener
Greu pot amors ab orgoil [remaner
Corgoilz dechai e fin amor [chapdoillha.

IV. Qeu sec selui qe plus vas mi [sorgoillha
E celhui fui qem fo de bel [estatge
..... [3]
Per qi mal sal qe ia domna [macoilha
5 Ma dreg len fatz qeu men [faz fol parer
Qar per cela qem torna e [nōchaler
Estau aitan de lieis qe non [la ueia.

V. (*p.* 79) Car costum es tos- [temps qe fols foleia
E ia nō er qeu eis lo rain [4] [non coiha [5]
Qem bat en [6] fer perqe es [dregtz qe me loilha [7]
Car anc me pres pui dau- [tramor enueia
5 Mas fe qe dei lieis un ora [8] [bel vezer
Se de samor me torna en bon [esper
Jamais vas lieis non farai [vilatnage.

VI. Ja non aia cor felon ni sal- [uatge
Ni contra mi maluatz con- [seil non creia
Cades soi sieus liges on qeu [mi stera [9]
Si qe dessus mon cap li ten [mon gatge
5 Mas mans iontas lim ren al [sieu plazer
E ia nom voilh mais da sos [pes mouer
Tro per mercem mera [10] lai [on [11] depoilha.

VII. Laigua del cor camdos los [oils mi moilha
Men [12] ben guirenz qeu [penet [13] mon solatge [14]
Mas ben conosc qe mi donz pren dāpairatge [15]
Sela tant sai [16] qe perdonar [nom voilha
5 Mas meus nō so zil [17] ma [empoder

[1] *l.* : zo que nom deu — [2] *l.* : segnioratge — [3] *lacune non indiquée par le copiste.* — [4] *c. en* : ram — [5] *l.* : coilha — [6] *l.* : em — [7] *l.* : doilha — [8] *c. en* : e mom — [9] *c. en* : steia — [10] *c. en* :meta — [11] *c. en* : oiz — [12] *c. en* : Mes — [13] *c. en* : penei — [14] *l.* : folatge — [15] *c. en* : dampnatge — [16] *l.* : fai — [17] *c. en* : so e il

Mais pert ella qeu el meu [dechaer
Per qe lier mal sab son [home plaideia.
VIII. Mon messatgier man a mon [bel uezer
Qar cel qem tol lo sen e lo [saber
Ma tout mi donz e lies qe [non la ueia.

58

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 242, 12)

I. Aqest terminis clars e gens
Qes tant desiratz e volgutz
Deu esser ab ioi receubutz
E chascuns en sia iauzens
5 Car ven estatz
Ab sas clardatz
A cui non platz
Jois mi solatz
Non es amatz
10 Ni amaire.
II. A men meilhura mos talens
Per ioi car issem a la lutz
Qe tot lo deport el desclutz [1]
Coue qesta sazos comenz
5 Car vei los pratz
El boscz foilhatz
Aiso sapchatz
Per amistatz
Soi eu vezatz
10 E chantaire.
III. Mos cors nes plus gais es- [culhentz
Car mes uns messatgiers [vengutz
Qem terrais [2] dun amor sa- [lutz
Don mi uen iois e iauzi- [mentz
5 Sim nai estatz
Loncs temps iratz
Damor sebratz
Desacordatz
Ar post [3] assatz
10 De ioi faire.
IV. (*p. 80*) Molt ez granz la [proez el senz
Qeil ha tan bos sabers [aduitz
Canc per leis no fo menta- [gutz
Orgoilz ni noil passet las [denz
5 Qumilitatz
Don es cargatz
Sos cors prezatz
La ten em patz
El bel parlatz
10 E non gaire.
V. Sobre totz bos ensegna- [mentz
Es lo sieus per meillor ten- [gutz
Ni genzers cors no fo vezutz
Ni no len er ra [4] faitz con- [tentz
5 Anz a poiatz
Los auzorz gratz
Qals plus membratz
Er so sapchatz
[Greu la meitatz
10 A retraire].
VI. [Donna mos pens e mos en- [tenz
E totz mos respeigz e mos [cuigz
Es en uostra merce cautz
E prendaus de me chauzi- [mentz
5 Qeu soi dun latz

[1] *l.* : desdutz — [2] *l.* : retrai — [3] *l.* : posc — [4] *c. en* : ia

Pel col lassatz
O [1] uos donatz
E autreiatz
Car tan siatz
10 Debonaire.]
VII. Donna voilhatz
Qe mos pensatz
Si [2] vertatz
E sa vos platz
5 Ma voluntatz
Men esclaire.
VIII. Donna sius platz
Merce naiatz
E nom fassatz
Lonc mal traire.

59

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 35)

I. Per miels cobrir lo mal pens [el cossire
Chant e deport et ai ioi e [solatz
E faz eflors [3] sieu sai chan- [tar ni rire
Cades me muer. e nuil sem- [blant non faz
5 Qe per amor soi si apode- [ratz
Tot ma vencut. per forza e [per batailha.
II. El mont non ai ni trebail [ni martire
Senz mal damor qieu nol [sostis [4] en paz
E daqel mer si bem peza [sofrire
Camar mi fai amors lai on [lei plaz
5 E dic vos ben qe seu non [sai [5] amatz
Nou reman ges en la mia [nuailha.
III. Ins e mon cor me voil mal [em pren ira
Car eu set [6] tant las mias [voluntatz
Mas neguns hom aital re [nom deu dire
Com non sab ges qui ses [auenturatz
5 Qe farai doncs dels bels [semblantz [7]
Failhirai lor mais voil qe [dieus mi falhia.
IV. Ab lauzengiers non ai ren [a deuire
Qe ia nuls iois per els nō er [celatz
Daiso no mes seuals cab [escondire
Et ab mentir. lor ai chia- [miatz. los datz
5 Ben es totz iois a perdre en [destinatz
Qant perdutz es per la lor [deuinailha.
V. (*p. 81*) Mi donz soi hom [et amics e seruire
Mais noil deman plus dau- [tras amistatz
Mas qa celat los seus bels oils me [uire
Qe molt me fan gran ben cant] sois iratz
5 E ren lor en laus e merces [e gratz
Qieu non ai mais amics qe [tant mi vailha.

[1] *c. en* : A — [2] *l.* : Sia — [3] *c. en* : esfors — [4] *c. en* : sofris — [5] *l.* : sui — [6] *l.* : sec — [7] *l.* : semblantz priuatz

VI. Jam voil eu mal so dic qant
[la remire
Anz menam mais car anc
[fui ran [1] auzatz
Qeu anc en lei. auzei mon
[cor assire
E faz men plus cortes e es-
[senhatz
5 E cant la vei soi tant enue-
[ziatz
Cades mes vis. qel cor ves
[cel [2] sailha.

VII. Molt posc auer grant gaug
[cant la remire
La bocha els oils la gola
[els manz els bratz
E lautre cors don il nes
[ren a dire
Aissi es totz belament faizo-
[natz
5 Genzer de se non sap faire
[beautatz
Per qeu en trai gran [3] pena.
[e greu trabailha.

VIII. Coronat man salutz et amis-
[tatz
Eil clam merce qe maiut e
[qem vailha.

IX. E qem voilha sia senz o
[foudatz
Nom pot esser ni afanz ni
[trabailha.

60

BERNART DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 33)

I. Pel douz chant qel rossi-
[gnols fai
La noit qant me soi endor-
[mitz
Ressit [4] de ioi totz esbaitz
Damor pensius e cossiranz
5 Car [5] mos meillers mestiers
Qe tostemps ai ioi volon-
[tiers
Et ab ioi com*en*sa mos
[chantz.

II. Qi sabra [6] lo ioi qeu ai
Qe iois fos uegutz ne auzitz
Totz autre iois fora petitz
Mai qeu teing qe mos iois
es granz
5 Tals se fai cortes e parlers
Qen cuid esser rics e so-
[brers
De fin amor qeu nai des [7] tanz.

III. Donna vostre soi e serai
Del vostre seruizi garnitz
Vostrom sui iuratz e pleuitz
E uostre mer a desabanz
5 Ei uos es lo mieus iois
[primers
E si seres vos lo derrers
Tant con la uia mer duranz.

IV. (*p. 82*) Quant eu remire son
[cors gai
Con es ben faitz a totz
[chauzitz
Sa cortesia sos bels ditz
Ja mos lauzars nō mer enanz
5 Cobs mi auria uns anz en-
[tiers
Sin volia esser vertadiers
Tan es cortesa e benestanz.

V. Cil qe cudon qeu sia gai
No sabon jes com lesperitz
Es de leis priuatz ni auzitz [8]
Si tot lo cors sen es loignatz

[1] c. *en* : tan — [2] *l.* : lo cel — [3] *c. en* : greu — [4] *c. en* : Iessit — [5] *l.* : Caisso es — [6] *l.* : sabia — [7] *l.* : dos — [8] *c. en* : aizitz

5 Sapchatz lo meillers messat-
[gers
Cai de lei es mos cossirers
Qei recorda sos bels sem-
[blanz.
VI. Non sai cora mais vos
[veirai
Mas vau men iratz e marritz
Per vos me soi del rei par-
[titz
E prec uos qe nō sia danz
5 Qeu serai en cort presen-
[ters
Entre donas e cauallers
Franz[1] e dolz e humelianz.
VII. Nugo mos cortes messat-
[gers
Chantatz ma chanson volon-
[tiers
A la reina dels normans.

61

BERNART DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 15)

I. Chantars non pot gaire
[valer
Se dinz dal cor no mou lo
[chantz
Ni chantz non pot dal cor
[mouer
Si noi es fin amors corals
5 Per so es mos chantars ca-
[bals
Qe ioi damor ai et enten
La bocha els oils. el cor el
[sen.
II. Ja dieus nom don aqel poder
Qe damor non prenga ta-
[lantz
Si ia ren non sabia auer
Mas chascun iorn men ven-
[gues mals
5 Tost[2] naurai bon cor siuals
E nai molt mais de iauzi-
[ment
Car nai bon cor e mi aten.
III. Amor blasman per nō saber
Fola gens mas leis non es
[danz
Camors non pot ies des-
[chaer
Si nō es amors comunals
5 Aisso non es amors aitals
Nō a mais lo nom el paruen
Qe ren non ama si non pren.
IV. Seu en volgues dire. lo ver
Eu sai ben de cui mou len-
[ianz
Daqellas camon per auer
E sor[3] merchadanz e uenals
5 Mensoingiers en fos eu e
[fals
Vertat en dic vilanamen
E peza me car eu non ment.
V. (*p. 83*) En agradar ren[4]
[voler
Es lamors de doz finz amanz
Nulha res noil pot pro tener
Sil voluntatz non es egals
5 E cel es bes fols naturals
Qi de so qe vol la reprent
Eil lauza so qe noilhes gent.
VI. Molt ai ben mes mon bon
[esper
Cant celam mostra bel sem-
[blant
Qeu plus desir e vol vezer
Franch e fina douz e leials
5 En cui lo rei serra fals[5]

[1] *c. en :* Franc — [2] *l.:* Tostemps — [3] *c. en* : son — [4] *c. en :* e en — [5] *c. en :* seria sals

Bel e coui dab[1] cors auinent
Ma fait rich ome de nient.
VII. Rem non am mais ni fai[2] [temer
Ni ia res nō seri afanz
Sol mi donz vengues a plazer
Caicel iorns mi sembla na- [dals
5 Cab sols bels oils esperitals
Mesgarda mas so fai ta lent
Cun sol dia me dura cent.
VIII. Lo vers es finz e naturalz
E bos celui qi ben lenten
E meilher mes quel ioi aten.
IX. Bernartz del ventadorn enten
El dig el fag el ioi aten.

62 [3]

BERNART DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 28)

I. Le bel temps de pascor
Ab la fresca uerdor
Nos aduz foill e flor
.....[4]
5 Per qe tuit amador
Son gai e chantador
E eu sospir e plor
Qen iois no ma sabor.
II. A totz me clam segnior
De ma dōna e damor
Aqist diu[5] traitor
Car mi fiaua en lor
5 Me fan viure a dolor
Per ben e per honor
Cai fait a la genzor
Qe nom val nim socor.
III. Pena e dolor e dan
Na[6] aguda e ai gran
Mas sofert o ai tan
No mo tien ad afan
5 Anc no vegues aman
Tan fort am ses enjan
Qeu nom vau jes camjan
Sì com las donnas fan.
IV. Pos fom andui esfan[7]
Lai amad e la blan
E uai mamors duran
A cascun jorn del an
5 E si nom fai auan
Amors a bel semblan
Qant eil[8] deman
Tem qe naia talan.
V. (*p. 84*) Non fai[9] nuil tant leial
Drut sordeis ait son al
Qeu lam damor coral
E lei de me non cal
5 Anz diz ben qe per al
Nom porta ira mortal
E si per som vol mal
Pecchat fai criminal.
VI. Las e niures[10] qem val
Qant no uen a iornal
Mon fin ioi natural
El leit dinz fenestral
5 Blanc e graz atretal
Coma neus a nadal
Si camdui cominal
Mesurassem egal.
VII. Ben fora oimais razos
Bona domna e pros
Qem fos faitz guiardos
Du baizar a rescos
5 E ua[11] per als non fos
Car uous[12] soi enoios
Cus bes ual dautres dos

[1] *c. en* : coind ab — [2] *c. en* : sai — [3] *La même chanson attribuée à Peire Vidal se retrouve n°* 117 (*p.* 117 *du ms.*) — [4] *Lacune non indiquée par le copiste* — [5] *l.* : dui — [6] *l.* : Nai — [7] *l.* : effan — [8] *l.* : Q. mais no leil — [9] *c. en.* : sai — [10] *c. en:* uiures— [11] *c. en:* ia — [12] *l.*: nous

Quant per forsa es faitz dos.
VIII. Quant vei vostras faizos
Els bels oils amoros
Bem merauil de uos
Com mes de mal respos
5 Qe bem par traizos
Qi par e francs e bons
Qes [1] mas orgoilhos
Lai on es poderos.
IX. Bel uezer si non fos
Mos clauandos e uos
Eu guerpira chanzos
Per mal dels enoios.

63

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 76, 18)

I. E maint engiein torn e uira
Mos talanz e uen a iai
Lai on mos volers satrai
Lo cors non pausa ni fina
5 Sim te coinde e gai
Fin amours a cui mapai
Non sai com me conteinha.
II. Ges amors no fail per ira
Ni se feing per ditz sauai
Qant es de bon pres verai
Qe la ten en disciplina
5 Re non sap qes fai
Qe nõ coue ni seschai
Qe nuls homs la destreinha.
III. Cum [2] son cel qe ren non [tira
Si tot ma donnam sostrai
Ni ia declam non serai
Qil es tan pura e fina
5 Qe ia non creirai
Si de son tort li qier plai
Qe merces non lien preignha.
IV. Per mon grat eu men iauzira
Et pel bon talent qieu nai
Mes veiaire qe ben vai
Gardatz selam fos vezina
5 Seu nagra ren mai
Eu co caissi me aurai
Sa leis platz qem reteignha.
V. (*p. 85*) Mos messatgiers ma- [taina
Car tost non es lai
Vias ven e vias vai
Ma la chanson li esseignha.

64

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 29)

I. Lo rossigniols sesbaudeia
Josta la flor el uerjant
E pren men tan granz enueia
Qieu non puesc mudar mon [3] [chant
5 E non sai de qe ni de cui
.....[4]
E fas esfors car sai faire
Bon vers pos no sui amaire.
II. Mais ad amor qi donneia
Ab orgoil et ab enjan
Qaicel qi totz iorns merceia
Nis vei trop humelian
5 Capenas vol amors celui
Qes francs e fins si co eu sui
So ma tolt tot mon affaire
Canc noil fui fals ni trichaire.
III. Aissi com lo rams se pleia
Lai on le [5] uentz lo uai [menan
Son ieu uas leis qiem guer- [riera [6]
Aclins per far son coman
5 Gent ioga de mi es desdui

[1] *l.:* Que es — [2] *l.:* Eu — [3] *l.:* non — [4] *Lacune non indiquée par le copiste* — [5] *l.:* lo — [6] *c. en :* guerrieia

Qar del seu eus tort mi con-
[dui
Et es ben costum de laire
Cuidon tug sion seu fraire.
IV. Totz tempz mauci em plai-
[deia
Em va ochaizon troban
E nom par qeil auer deia
Cor felon ni mal talan
5 Mais laiga qe soau sadui
Es peier qe cela qe brui
Enian fa qe debonaire
Sembla e non o es gaire.
V. E ia nuls hom qe la veia
Sos bels oils ni son semblan
E qant il de ren foleia
Vas mi versa tot lo dan
5 Mas aiso[1] confon em destrui
Car de mal linatge redui
Ambz los oilz li don a traire
Sautre tort mi pot retraire.
VI. De tot luec on il esteia
Mi defui em vau loignian
E per so qieu non la ueu [2]
Pas li mos oils claus denan
5 Caicel sec amors nesdui
Eil lencauza qi li fui
Molt a bon cor del estraire
Tro qe vas mi dons repaire.
VII. Ja non er si tot mi greia
Qenqer fin e plag noil man
Qe mal mes caissim recreia
Ni pergua tan lonc afan
5 Al seu obs mi gart e mestui
E se non em amic ambdui
Dautramor non mes veiaire
Qe ia mos cors sen esclaire.
VIII. (*p. 86*) Enaissi fos pres con
[eu sui
Mos aluergniaz e foram dui
Qe plus nos pogues estraire
Den beluezer de belcaire.
IX. Tristan se nocaus ue gaire
Mais uos am qe non soil
[faire.

65

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 10)

I. Bel mes gen [3] chant en aqel
[mes
Cant flor e foilha vei parer
Et aug lo chant pel broil
[espes
Del rossigniol matin e ser
5 Adonc seschai
Qeu aia iauziment
Dun ioi verai
En qe mos cors salent [4]
Car eu fai [5] ben qe per
[amor morrai.
II. Amors e qals honors vos es
Ni qals pros vos en pot cha-
[zer
Saucies celui qavez prez
Qi ves vous non sauza
[mouer
5 Laig vous estai
Car de mi [6] nous pren
Qamat aurei
En perdon loniament
Cela on ia merce non tro-
[barai.
III. Pos vei qe preiar ni merces
Ni seruis [7] nō pot pro tener
Per amour de dieus mi fe-
[zez

[1] *l.*: aisō — [2] *l.*: veia — [3] *l.*: qeu — [4] *l.*: satent — [5] *l.*: sai — [6] *l.*: mi dols — [7] *c. en.*: seruirs

Mi donz un pauc de bon [saber
5 Qe grant ben fai
Unz paucs de iauziment
A cel qe trait
Tant de mal con eu sent
E saissi moir recrezentz li [serai.

IV. Garit magra si macizes [1]
Qadoncs vagra [2] fait som [plazer
Mas sos bels cors francs e [cortes
Lo genzers com puesca ue- [zer
5 Nagra esglai
E penedera sen
Ja nō creirai
No mam cubertamen
Mas cela sen uas mi per [plana [3] essai.

V. Del maier [4] tort qieu anc [nagues
Vos dirai sius voles lo uer
Amarai la ssa liei plagues
E seruirai de mon poder
5 Mas non seschai
Qeil am tan paubrament
Pero ben sai
Qaissi fora viuent
Qe ges amors segon ricor [no uai.

VI. Grant mal ma fait ma bona [fes
Qu*em* degra vas mi donz [valer
Mas ar ai faillit e mespres
Per trop amar e per temer
5 Doncs qe farai
Ailaz caitiu dolent
Qa totz autres [5]
De bon acuilliment
Et a me sol dona ira et es- [mai.

VII. El mont non es mais una res
Per qieu grant ioi pogues [auer
E daqela non laurai ges
Ni dautra non puesc ges [voler
5 (*p. 87*) Car pleitz [6] ai
...[7] pretz e sen
En son plus gai
E tenc mon cors plus gen
E sil no fos eu non amara [mai.

66

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 1)

I. Ab ioi mou lo uers el co- [menz
E ab ioi reman e fenis
E sol qe bona fos la fiz
Bon teing qe foral [8] comen- [samenz
5 Car de la [9] bona comensansa
Mi uen iois et alegransa
E per zo deu la bona finz [grazir
Qe tot bon sag [10] vei lauzar [al fenir.

II. Sim apodera amors em venz
Qem merauil com sil sofris
Car non dic e non esbruiz
So don sui tan rics e iauzenz
5 Mas leu veires fin amansa
Ses paor e ses duptansa

[1] *l.*: maucizes — [2] *l.*: magra — [3] *l.*: plan — [4] *l.*: maior — [5] *l.*: es mai — [6] *l.*: per leis — [7] *l.*: Valor e — [8] *l.*: quer lo — [9] *l.*: de — [10] *c. en.*: fag

Qades rem [1] hom ves son [amic failir
Per qeu non auz de parlar [enardir.

III. Duna ren maoncla [2] mos [senz
Canc nuls hom no lom [3] [enqis
Qe volontiers no lin mentis
Ni nom par bon esseignamenz
5 Anz es folia et enfanza
Qi damor a benananza
Qe vol adautre tot son cor [descubrir
Si noilh en pot o valer o [seruir.

IV. Ben seschai a dona ardimenz
Entrauol gen e mal vezis
E sadreit cor non lafortis
Greu pot esser pros ni valenz
5 Perqieu prec naia [4] mendranza
La bella en cui ai fizansa
E nos camge per paraulas [nis vir
Qenemics qai faz den vera [5] [morir.

V. Non es enuegz ni failjmenz
Ni vilania so mes vis
Mas dome cant se fa deuis
Dautrui amor e conoissens
5 Enoios e qeus enansa
Sim faitz euoig ni pesansa
Cascuz si vol de son mestier furmir [6]
Men cofundetz e vos non [vei iauzir.

VI. Anc sa bella bocha rizenz
Non cuiei baizan me trais
Car ab un douz bazar mancis
E sab autre no mes guirentz
5 Atretal mer per semblanza
Con de pelaus la lanza
Qe del sieu colp nom podiom guerir
Sun autra vez no sen fezes [ferir.

VII. (*p. 88*) Bella donnal vostre [cors genz
Eil vostre bel oil man conquis
Le douz esgartz e lo clers [vis
E la bella bocha rizens
5 Qe cant eu men prent esmanza
Nous truep de beautat eganza
Le [7] genzers est com puesc el [mon chauzir
O no vei clar dels oils ab [qieus remir.

VIII. Bel vezer ses [8] doptanza [9]
Sa [10] qe vostre pretz enansa
Qe tant sabes de plaser far [e dir
Per qe nuls homs nos pot [damar suffrir.

67

BERNATZ DEL UENTADOR

(—B Gr. 70,27)

1. Lonc temps a qieu non chantei mai

[1] *l.* : tem — [2] *l.* : maonda — [3] *l.* : hom mon joi nom — [4] *l.* : naia en — [5] *c. en* : denveia — [6] *c. en* : turmir — [7] *l.* : La — [8] *l.* : senes — [9] *c. en* : duptanza — [10] *l.* : Sai

Ni saup[1] far captenemen
Mas ar non tem plueia ni ven
Anz sui intratz en gran cos-
[sire[2]
5 Com pogues bons motz assire
En vn vers qai aperit
Sitot non pars flors ni fuelha
Meils men vai qel temps
[florit
Pos lamors qieu tant vueil
[me vol.

II. Sabor ai gent sotil e gai
Canc hom nõ vi tan aui-
[nent
Pretz e beutat valor e sen
Et a[3] truep mais qeu nõ sai
[dire
5 Res non es de lieis a dire
Ab sol qil fezez[4] dardir[5]
Cuna nueg lai on despuelha
Me menes en luec aizit
Em fezez del beas[6] las al
[col.

III. Si nom manda lai on il iai
On eu remir lo sieu cors
[genz
A cal obs ma fag de nien
Ailas comuer de desire
5 Vol mi doncs mi donz au-
[cire
Car lam o qei[7] ai chauzit
Aram faza so qes vueilha
Truc[8] son talan naia com-
[plit
Qeu nom[9] plaing si tot me
[dol.

IV. El mon tam bon amic non
[ai
Fraire[10] cozin ni paren
Qe sim vam on[11] ioi enqeren
Qeu e mon cor. non lazire
5 E si men fai escondire
Non sen tenga per trait
Non vueil lauzenia mi tuei-
[lha
Mi donz nim leu aital crit
Per qe mi lais murir de dol.

V. Totz me desconois tam ben
[vai
E sauzes dir en au[12] men-
[ten
Ni auzes far mon ioi paruen
Pels miels del mon son iau-
[zire
5 E sieu fai[13] chantar ni rire
Tot mes (*p. 89*) per leis es-
[carit
Ai qieu no sen mal qem
[dueilha
Tant ma iois prez e sazit
Non sai sieu sui aqel qe sol.

VI. Per sol so[14] bel semblan
[qem fai
Cant luecs ni aizes lio cosen
Ai tant de ioi qe sol nom
[cen[15]
Souen fail[16] em uolf em
[uire
5 E sai ben can la remire
Canc hom plus bella[17] non
[vi
Per merceil prec qe ma-
[cueilha
E pos tant ma enrequit
Nom sia qi dona qi dol[18].

[1] *l.*: saubi — [2] *l.*: en cossire — [3] *l.*: A — [4] *l.*: f. tan — [5] *c. en:* dardit — [6] *c. en :* bras — [7] *l.*: qel — [8] *c. en:* True — [9] *l.* : nomen — [10] *l.:* F. ni — [11] *l.*: va mon — [12] *c. en* : cui — [13] *c. en* : sai — [14] *l.:* lo — [15] *c. en:* den — [16] *c. en :* sail — [17] *l.:* bellazor — [18] *l.* : tol

68

BERNATZ DEL VENTADOR

(=B. Gr. 70,4)

I. Amors e qeus es veiaire
Non trobas mais fol cant me
Cuias donc qieu siamaire
E qe ia non truet [1] merce
5 Zo qem comandatz affaire
Farai eu caissis coue
Mas aisso non esta be
Qem fassatz tostemps mal [traire.

II. Eu am la plus debonaire
Del mont mais qe nuilha ren
Mas ela nom ama gaire
No sai perqe sesdeuen
5 Las cant eu men cug estraire
Non puesc qamors me rete
Traitz sui per bona fe
Amors beus o puesc retraire.

III. Ab amor mer a contendre
Qe nom ē posc mais tener
Qen tal luec men fai enten- [dre
Dont eu nuil be nō esper
5 Anz pauc [2] me feira pendre
Car sol vai [3] cor ni voler
Mas ieu non ai ges poder
Qem posca damor defendre.

IV. Pero amors sol deissendre
Lai ont li ven a plazer
Qem pot ben gazardon ren- [dre
Del maltrag e del doler
5 Tant non pot mesfar ni ven- [dre
Qe mais nom pusca valer
Sol ma domnam deing voler
E sa paraula entendre.

V. Ieu sai ben razon e causa
Qe puesc a mi donz mostrar
Qe ges loniamen non auza
Amors aissi conqistar
5 Mas amors venz tota causa
Qem venqet de vos amar
Atretal si pot lieis far
Per una petita causa.

VI. (*p. 90*) Ben es enuegz e [granz nauza
De totz iorns merce clamar
Mas amo*urs* qes e menclau- [za
Nos pot cubrir ni celar
5 Las mos cors non dorm ni [pauza
Ni pot en un luec estar
Ni eu non o puesc durar
Si la dolors nom suauza.

VII. Donna nuls hom non pot dire
Lo mieu bon cor mil [4] talan
Qieus ai cant de vos cossire
Qe anc ren non amei tan
5 E mort magran li suspire
Donna passat a un an
Si no fossoil bel semblan
Per qem doblon li coszire.

VIII. Non faz mas gabar e rire
Donna can res vos deman
Mas si vos mamasses tan
Al re vos couengra dire.

69

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 7)

I. Era no uei luzir soleil
Tant me son escurzat [5] li [rai
E ges per aisso non mes- [mai
Cuna clardatz me soleilha

[1] *l.* : truep — [2] *l.* : A. per pauc — [3] *l.* : nai — [4] *l.* : nil — [5] *l.* : escurzit

5 Damor. qinz el cor me raia
E cant autra genz sesmaia
Ieu meillur enanz qe sor-
[dei
Per qe motz chantz no sor-
[deia.

II. Paor me fan maluais con-
[seil
Per qel segles mor e dechai
Qera saiustō li sauai
Et luns ab lautre conseilha
5 Con [1] fin amors dechaia
Ai maluaza genz sauaia
Qi vos ni vostre cosseil cre
Domideu perd e descreia.

III. Prat [2] semblon vert e ver-
[meil
Eissament com al temps de
[mai
Sim te fin amors coind e
[gai
Neus mes fiers [3] blanqe
[vermeilha
5 E liueins [4] calenda maia
Car la [5] genzers e la plus
[gaia
Ma mandat qa samor mau-
[trei
Sanqer [6] no lom desautreia.

IV. Nueg e iorn penz consir e
[ueil
Plor e sospir e pueis mapai
Et on [7] penz eu plus mal
[trai
Mas bons respeigz mi re-
[ueilha
5 Don mos coratges sapaia
Ai fol cai dig qeu mal trata [8]
Pos tan ric coratgem vei [9]
Rics soi ab sol qe la veia.

V. Daqest me rancur em qereil
Qeras men fan dol desmai [10]
E peza lur lo iois qieu ai
E pos chascuns sen qereilha
5 Del autrui ioi e sesmaia
Ja ieu meilhor dreg non aia
Cab sol deport venz e guer-
[rei
Celui qui plus mì guerreia.

VI. (*p. 91*). Ges ma donna nos
[merauil
Siel qier qem don samor
[nim bai
Contra la foudat qeil retrai
Fora leu granz merauilha
5 Si ia macoilha nim baia
Ai serra [11] com me retraia
Ai cal vos vi e cal vos vei
Per benananza qem veia.

VII. Fin amors ab uos mapareil
Pero non conuen ni mes-
[chai
Mas car per vostra merceus
[plai
Dieus cug que mo apareilha
5 Qe tant ric amors meschaia
Ai donna per merceus plaia
Aias de vostre amic merce
Pos aitant gen vos merceia.

70

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 43)

1. Cant vei la lauzeta mouer
De ioi sas alas contral rai

[1] *l.* : Cosi — [2] *l.*: Prat me — [3] *c. en*: flors — [4] *l.*: liuerns — [5] *l.*: Quel — [6] *c. en*: Fanqer — [7] *l.* : on plus — [8] *c. en* : traia — [9] *l.* : enuei — [10] *l.*: dol et esmai — [11] *c. en* : ser ia

Qe sobli es laissa chazer
Per la douzor qal cor li vai
5 Ai las cals enueia men pren
De cui qeu veia iauzion
Merauil me [1] car de se
Lo cor de deztrer [2] nō fen. [3]

II. Ailaz tant cudaua saber
Damor eran [4] petit en fai [5]
Car eu damar nom puesc [tener
Cela don ia pron non aurai
5 Tout ma mon cor e tout [mal sen
E si meteis e tot lo mon
E can fun [6] tolc nom laiset [ren
Mas dezirer e cor uolon.

III. De las donnas mi desesper
Jamais en lor nom fizarai
Caissi con las sueil mainte- [nir
Tot aissi las desmanterai
5 Pos vei qe nuilha pro nom te
Vas lieis qe mauci en [7] con- [fon
Totas las dopt e las mescre
Qe ben sai catretals si son.

IV. Anc non agui de mon poder
Ni no fui mieus de pueis en [sai
Qem laizet en sos oils vezer
En un mirail. qe mout mi [plai
5 Mirails. pos mi mirei en te
Ma [8] mort li suspir de preon
Caissim perdei com perdet [se
Lo bels narcilis [9] en la fon.

V. Daisso fai ben femna parer
Ma donna per qieu lo retrai
Car so vol qe non deu voler
E so com li deueda fai
5 Cazutz sui en mala merce
Et ai ben fag con fols el [pen [10]
E no fai [11] per qe mesdeue
Mas car truep pugei con- [tramon.

VI. (*p. 92*). Pos a mi donz nom [pot valer
Precs ni merces nil dregtz [qieu ai
Ni a lieis nom ven a plazer
Qieu lam iamais non ho di- [rai
5 Aissim part de leis en [12] recre
Mort ma e per mort li res- [pon
E uauc men pos il nom rete
Chazutz en essil non sai on.

71

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 31)

I. Non es merauilha sieu chan
Miels de mil [13] autre chan- [tador
Qe plus ai lo cor vas amor
E miels sui fagz al sieu [coman
5 Cor e cors e saber e sen
E force poder i ai mes
Sim tira vas amor le fres
Qen ren als mos cors non [saten.

II. Ben es mortz qi damor non [sen

[1] *l.*: Merauillas mai — [2] *l.* : dezirer — [3] *l.* : fon — [4] *l.*: e tan [5] *l.*: sai — [6] *c. en* : sim — [7] *l.*: em — [8] *l.*: Man — [9] *l.*: Narcisus — [10] *l.*: pon — [11] *c. en*: sai — [12] *l.*: em — [13] *c. en* : nuil

Al cor calqe dousa sabor
E qe val viures senz amor
Ma per enueg far a la gen
5 Ja domidieus non mazit[1] [tant
Qieu ia pueis viua iorn ni [mes
Pos ieu de miei[2] serai re- [pres
E damor non airai[3] talan.

III. Per bona fe e ses enian
Am la plu bell e la meil- [hor
Del cor suspir e del oils [plor
Mas truep lam[4] per qei ai [dan
5 Eu nō pueis mais samor ma [pres
E la carcer en qil ma mes
Non pot claus obrir mas [merces
E daqella non truep men[5].

IV. Cant eu la vei bem mes par- [uen
Als ols al vis a la color
Catressi trembli de paor
Con faí la fueilha contra el [ven
5 Non ai de sen per un enfan
Aissi sui damor entrepres
E domen caissi es sorpres
Pod om auer almorna gran.

V. Bona donna ren nous de- [man
Mas quem prendatz a ser- [uidor
Seruirai vos con bon se- [gnior
Calque sial guizardonam
5 Veus mal vostre comanda- [men
Francs cors gentils humils [cortes
Ors ni leons non es vos ges
Qe maucizatz sa vos mi ren.

VI. Aqesta amors me fer tan [gen
Al cor duna douza sabor
Cent vez muert[6] lo iorn de [dolor
E reuiu de iois autras cen
5 Ben es mos mals de bel [semblan
Qe mais val mos mals cau- [tre bes
E pos lo mals autam bos [mes
Bons mes le bens apres [lafan.

VII. Ai dieus caissi fosson trian
Li fals drut dels finz ama- [dors
E lauzengier e trichador
Portesson corns el front [deran[7]
5 Tot laur del mon e tot lar- [gen
Volgrauer[8] dat sieu lagues
Sol qe ma dōna conogues
Aissi con eu lam finamen.

72

BERNARTZ DEL VENTADOR

(B. Gr. 70, 16)

I. (*p. 93*) Conortz era fai[9] ieu [be
Ne[10] ges de me non pen- [satz

[1] *l.*: mazir — [2] *l.*: denuei — [3] *l.*: aurai — [4] *l.*: lam eu — [5] *c. en.*: nien — [6] *l.*: muerc — [7] *c. en*: deian, *l.*: denan — [8] *l.*: Ï uolgr — [9] *c. en*: sai — [10] *l.*: Que

Pos salutz ni amistatz
Ni messatgiers non men ue
5 Truep tug[1] cai fag lonc [aten
Et es ben semblanz oi- [mai
Qieu chanso cautrui[2] pren
Pos no men ven auentura.

II. Mon conort cant mi soue
Con fui gent per vos on- [ratz
E car vos mi oblidatz
Per un pauc no muer de se
5 Qieu mezeis vauc enqe- [ren
Qem mis de foudatz em- [plai
Qe ia mi donz sobrepren
De la mia forfachura.

III. Ieu lencolpei de tal re
Dont me degra saber grat
Qe fe qieu dei aluernjatz
Tot o fez per bona fe
5 E sieu en amor mespren
Tort a qi colpa men da[3]
Car qi en amor qer sen
El non a sen ni mesura.

IV. Per ma colpa mesdeue
E ia non sia priuatz
Qe vaz leiz no suí tornatz
Per foudat qe mi rete
5 Tant ai estat loniamen
Qe de vergoinha quieu ai
Non aus auer ardimen
Lai an sil nom asegura.

V. Tant er gent seruitz per me
Sos durs cors fels et iratz
Tro sia totz adousatz
Ab bels digz et ab merce
5 Qieu ai ben trobat legen
Qe gota daiga cant chai
Fer en un luec tan souen
Tro caua la peira dura.

VI. Qi ben remira e ue
Oils e gole front e faz
Caissi ies fina beutatz
Remais[4] ni meins noi coue
5 Cors lonc dreig e couinent
Gen afiblan coind e gai
Hom non la lauza tan gen
Com la saup formar natura.

73

BERNARTZ DE VENTADOR

(= B. Gr. 70, 25)

I. Lant cant vei la fueilha
Jus. dels arbres chazer
Cui qe peza ni dueilha
A mi deu bon saber
5 Non crezatz qez eu[5] vueilha
Flor ni fueilha vezer
Pos vas me sorgoilha
Cil qeu plus veil auer
Cor ai qeu men tueilha
10 E non ai ges poder
Cades cug ma tueilha[6]
On plus mi desesper.

II. Estrainha nouella
Podes de me auzir
Cant ieu vei la bella
Qem solia cuellir
5 Ela nom apella
Nim fai a se venir
Lo cors sotz laulella[7]
Me fai de dol partir
Dieus qel mon chapdella
10 Men don de lieis iauzir
Qieu saisim reuella

[1] *l.* : cug — [2] *l.* : chas so que a. — [3] *l.* : fai — [4] *l.* : Qe mais — [5] *l.* : queu — [6] *l.* : macueilha — [7] *l.* : laissella

Noi es mas del morir.
III. Non ai mai fizansa
En agur ni en sort
Ma bona esperansa
Ma contondut [1] e mort
5 Ai can long [2] me lansa
La bella qieu am fort
Can lī quer samansa
Con sieu agues gran tort
Tant nai de pezansa
10 Qe totz men desconort
E non fas semblansa
Cades chant e deport.
IV. (*p. 94*) Non fai [3] mais qe dire
Mas mout fas gran folor
Qieu am e dezire
Del mon la bellazor
5 Ben fan aueire [4]
Qi anc fei mirador
Qe cant mo consire
Non ai guerrer peior
Qe la [5] iorn qes mire
10 Ni penz de sa valor
Non serai iauzire
De leis ni de samor.
V. Ges per drudaria
Non lam car nom coue
Ma sa lieis plazra [6]
Qem fezes qualqe be
5 Ieu li iuraria
En dieu e [7] ma fe
Qel bez qem faria
Non fos saubutz per me
E son plazer sia
10 Qieu sui e sa merce
Cil plag qem aucia
Qieu non men clam de re.
VI. Ben es dreicz qes eu [8] pla-
[gnia
Sieu pert per mon orgueil
La bona compagnia
El solatz cauer sueil
5 Petit mi gazaignha
Le foils arditz qeu cuoil
Pos vas me sestraignha
Cella qeu am e vueil
Orgueill dieus afrainha
10 Qaram ploron miei oill
Dreigz es qem sofraignha
Jois qieu meteis lom tueil.

74

RERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 44)

I. Tant ai mon cor plen de
[ioia
Tot meis de natura
Flors blancha vermeill e
[groia
Me sembla freidura
5 A lo uent et a la plueia
Mi ven aueatura
Per qe mos pretz mont e
[pueja
E mos chanz meillura
Tant ai al cor damor
10 De ioi e de douzor
Qe le gels me sembla flor.
E las neus verdura.
II. Anar puesc senz vestidura
Nutz e ma camisa
Pos fin amors masegura
De la freida biza
5 Mas totz hom se desmesura
Qi nos ren [9] de guiza
Per qeu na [10] prez de mi cura
Pos lagui enquiza

[1] *c. en* : confondut — [2] *c. en* : lonc — [3] *c. en* : sai — [4] *c. en* : fari aucire — [5] *l.* : ia — [6] *c. en* : plazia — [7] *l.* : e per — [8] *l.* : qeu — [9] *l.* : ten — [10] *l.*: nai

La plus bella damor
10 Don aien [1] gran honor
Senes lieis ab ma ricor
Non volgrauer friza.
III. De samistat mi reisa [2]
Mais eu nai..... [3]
. ..... [4] conqisa
La bella semblansa
5 Et ai en a ma deuiza
Tant [5] benananza
Qe ia iorn qieu laia viza
Non aurai pesanza
Lo cor ai plen damor
10 Qe lesperit el cor
El cors es sai [6] aillor
Loing de lieis e franza.
IV. Ieu nai [7] bon esperanza
Mas petit maonda
Catressi fui [8] emblanza [9]
Con la naus en londa
5 Del mal pens qem desenanza
Nō sai on mesconda
Tota nueg me vir em lansa
Desobre lesponda
Peigz trai pena damor
10 De tristan lamador
Qi suffri mainta dolor
Per iseutz la blonda.
V. Ai deus car sembles yronda
Qe voles per laire
E uengues de nueg prionda
Ins en son repaire
5 La bella [10] donna iauziond a
Vostre fiz amaire
A paor qel cors noil fonda
Sai fil [11] dura gaire
Donna vas vostre amour
10 Jong mas mans e ador
Gentz cors ab fresca color
Grant mal me faitz traire.
VI. (*p. 95*) El mon non a nuil [afaire
Don ieu tant consire
Ni cant cug de lieis retraire
Qe de ioi nom uire
5 E mos semblantz non ses- [claire
Cui qe lauja dire
Si cades mi es vejaire
Cai talan de rire
Talan [12] de bon amor
10 Qe maintas ves em plor
Pero qe meilhor sabor
Men an [13] suspire.

75

BERNARTZ DEL VENTADOR

(=B. Gr. 70,12)

1. Be mon [14] perdut en lai ves [ventador
Tuit mei amic pos ma donna [nom ama
E non es dreigz qe eu ia- [mais lai tor
Qe truep estei ves mi sal- [uatg e grama
5 Toz iorns mi fai irat sem- [blant e mor
Car en samor me deleit em [soior
E de ren als vos [15] rancura [nis clama.
11. Si con le [16] peis seslaissa [de calor

[1] *c. en* : aieu, *l.* : aten — [2] *c. en* : teisa, *l.* : men raisa — [3] *Lacune non indiquée par le copiste*; *l.* : fizanza — [4] *l.* : Que siuals eu nai — [5] *l.*: Tan de — [6] *l.* : E lo cors estai — [7] *l.*: nai la — [8] *c. en* : sui — [9] *l.* : en balanza — [10] *l.*: Bella — [11] *c. en* : Saisil — [12] *l.* : Tan lam — [13] *l.*: an li [14] *l.* : man — [15] *c. en* : nos — [16] *l.* : lo

E non sap mot trut [1] qel es [pres al ama
Meslaissei ieu de truep [amar. un iorn
Qieu non gardei si sieu [2] el [mei la flama
5 Mart [3] plus fort no feira [fuecs de forn
E de samor. nom puesc par- [tir un torn
Aissim ten pres samors e [maliama.

III. Non merauil de samor sim [ten pres
Qe genzer cors non cre qel [mont se mire
Gais e cortes humils e [francs e finz
E totz aitalz com ieu vueil [ni dezire
5 Non puesc dir mal de lieis [car non i es
Qieu lagra dig de ioi sieu [loi saupes
Mas non loi fai.[4] perqeu me lais del dire.

IV. Tost temps volrai sas ho- [nors e sos bes
Eil serai homs e amics e [seruire
Amarai la cui qe plaiz o cui [pes
Com nom pot cor destrein- her sens aucire
5 Non sai donna volgues o non [volgues
..... [5]
Mas totas res pot hom mal [escriuire[6]

V. De las autras soi si desca- [legutz [7]
Qe cals se vol me pot vas se [atraire
Ab un couen qe nom sia [vendutz
Lo bens nil gaug qe ma en [cor a faire
5 Preiars sens prons aber. ges[8] [tot perdutz
Per me o dic qieu en son [coffondutz
Qe trait ma la falsa de mal- laire.

76

BERNARTZ DEL VENTADORN

(=B. Gr. 70,21)

I. Ges de chantar nom pren [talanz
Tant me peza de so qe vei
Qe merces soli om en granz
Con agues pretz honor e lau
5 Mas era non vei ni non au
Com parle de drudaria
Per qe pretz e cortesia
E solatz torn e non chaler.

II. Dels barons comensa lenianz
Cus non ama de bona fe
Per son sec als autres le [danz
E negus hom de lur nos iau
5 Ni amors non reman per au
Car ben leu tals amaria
Qi sen ten qar nos sabria
A guisa damor captener.

III. (*p. 96*) Per ren non es hom [tan presentz

[1] *c. en* : true — [2] *c. en* : fui — [3] *l.* : Que mart — [4] *l.* : sai — [5] *Lacune non indiquée par le copiste.* — [6] *l.*: h. e m. escrire — [7] *l.*: descasegutz — [8] *l.*: sai ben es.

Com per amor e per domnei
Qe daqi mueu deportz e [chantz
E tot canta pretz ric cabau
5 Nuls homs senz amour ren [non vau
Perqieu non vueil sia mia
Del mon total segnioria
Si ia ioi non sabiauer.

IV. De mi donz mi lau cent ai- [tanz
Quieu non sai dir et ai ben [drei
Qe tant [1] pot me fai bels [semblanz
E sona mi gent e suau
5 E mandet me perqieu mesiau
Qe per paor remania
Car ela plus vom [2] fazia
Perqieu nestau en bon es- [per.

V. De tris [3] amor son fiz amantz
Don duc ni comte non enuei
E non es reis ni amirantz
El mon qe si nauia tau
5 Non sen fazes ric con eu fau
E si lauzar la volia
Ges tant dire nō poiria
De ben qe mais non sia ver.

VI. Bona domna cueind e pre- [zanz
Per dieu aias de me merce
E ia nō voz anes doptanz
Del vostr amic fin e corau
5 Far me podez e ben e mal
En la vostra merce sia
Qieu son garnitz tota via
Com fassa tot vostre plazer.

77

BERNATZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70,6)

I. Eram conseilhatz [4] segnior
Vos cauetz saber e sen
Una domnā det sabor
Qai amada loniamen
5 Mas ara fai [5] en vertat
Qil ha altramic priuat
Et anc de nuil compainhon
Compaignha tan greus nom [fom [6].

II. Cella vol [7] amador
Ma domna eu non ho defen
E lais ho mais per paor
Qe per autre chauzimen
5 E sanc hom dec auer grat
De nul seruizi forzat
Ben dei auer gazardon
Ieu qe tant grant tort per- [don.

III. De laiga qieu dels oils plor
Escriu salutz mais de cen
Qieu tramet a la genzor
Et a la plus auinen
5 Maintas ves mes pueis mem- [brat
Lamors qem fes al comnjat
Qiel vi cubrir sa faizon
E nom poc dir oc ni nō.

IV. Li sieu bel oil traidor
Qe mezgardauon tan gen
E saisi gardon ailhor
Mout i fan gran faillimen
5 Mas daitan man ben honrat
Qe seron trail [8] aiostat
Mais gardon Iai on ieu son
Qe a totz cels denuiron.

[1] *c. en* : cant — [2] *c. en* : nom — [3] *c. en* : tal — [4] *c. en* : cosseilhatz — [5] *c. en* : sai — [6] *c. en* : fon — [7] *l.* : vol autr — [8] *c. en* : mil]

V. Pos voutz sona la folor
Gen serai fols sieu non pren
Daquetz dos mals lo menor
Qe mais val mon ecien
5 Auer en lieis la meitat
Que tot perdre per foudat
Qe anc a nuil drut fellon
Damar non vi far son pron.

VI. (*p. 97*) Duna ren son en [error
Et estau en pensamen
Qe loing aurei ma dolor
Sieu aqest plait li consen
5 E sieu li dic mon pensar
Teinh me per deseretat
Damor e ia dieus nom dom
Pueis faire vers ni chanzon.

VII. Car sieu lam a desonor
Esqerns et[1] a tota gen
E tenran men li pluzor
Per cornut e per sufren
5 E saisi pert mamistat
Veus mon dampnatge doblat
Cal qeu fass o cal qe non
Res no men pot tener pron.

78

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70 13)

I. Bem cuigei de chantar suf- [frir
Josta sai [2] el doutz temps [suau
Mas er pos neguns no ses- [iau
E pretz e donar vei murir
5 Non puesc mudar non pren- [ga cura
Dun vers nouel a la freidu- [ra
Qe conortz er als autres en- [tre lor
E couen ben pos mi vai ben [damor
Caia meilhor solatz a tota [gen.

II. Donna vas calqe part em [3] [vir
Ab vos remainh et ab vos [vau
E sapchas qe de vos me lau
Assatz mais qieu non sai [grazir
5 Ben conosc qe mos pretz [meillura
Per la vostra bona ventura
E car vos plac qem fezes [tan donor
Lo iorn qem detz em baizan [vostra amor
Del plus sius platz pren- [netz esgardemen.

III. Amors aissim faitz trassail- [lir
Del ioi qeu ai nou [4] vei ni [au
No sai qe en dic ni qe fau
Cen vez entreblit[5] pel consir
5 Qieu degrauer sen[6] e mesu- [ra
Si mai adoncs mas pauc mi [dura
Tal redirem[7] torna iois en [error
Pero ben fai[8] qe cent ves [es damor
Com cama ben. non a gaire [de sen.

[1] *l.*: er — [2] *c. en* : sui, *l.* : Josca sai — [3] *l.*: qem — [4] *c. en* : non — [5] *l.*: mentroblit — [6] *c. en* : cen — [7] *l.*: Cal reduirem — [8] *c. en* : sai

IV. Greu eu sabrai mon meils [chauzir
Si fas [1] bellas faissos men- [tau
Qe ren mos lauzors nom [abau
A sa gran beutat eissernir
5 Res mais no men desase- [gura
Pos tant es douz e fin e [pura
Grant paor ai cazesmes sa [valor
E lauzengier volon mon dan [damor
E dirai len mout lieu azira- [men.

V. Doncs li deurieu ben seruir
Pos vei qe ten [2] guerra [nom val
Qe sap lauzēgiers en anc [3] [mal
Greu me poiria damour jau- [zir
5 Per lieis es razos e mezura
Qieu serua tota creatura
Neus lenemic deu appellar [segnior
Cab gent parlar conqier hom [miels damour
Tot lo peior. ad obs de ben [volen.

VI. Amours cil qe vos [4] volon [delir
Son enoios e desleiau
E sius deschanton men qe [cau
Nols pot hom miels envi- [lanir
5 Ben conosc a lur parladura
Qil teinhon [5] mal contra na- [tura
Ast [6] an perdut uergoinha [e paor
Partit de dieu tot pel sor- [dei damor
E eu soi fals si mais ab lur [conten.

79

BERNARTZ DE VENTADORN

(= B. Gr. 70, 37)

I. *(p. 98)* Cant la douza aura [venna [7]
De ves nostre pais
Mes veiaire qieu senta
Un vent de paradis
5 Per amor de la genta
Ves cui eu son aclis
On ai meza mentenda
E mon corag assis
De tot autram partis
10 Per lieis tant matalenta.

II. Sol lo iois qem prezenta
Siei bel oil e clars vis
Qe [8] plus non consenta
Me degrauer conqis
5 Non sai per qieu vous men- [ta
Qe de ren non fon fis
Mas grieu es qem repenta
Qe una vez me diz
Qel pros hom safortis
10 El maluatz sespauenta.

III. De donnas mes veiaire
Qe gran faillimen fan
Pero car non son gaire
Amat si [9] fin aman
5 Mas eu non auz retraire

[1] *c. en* : sas — [2] *l.*: ren — [3] *l.*: estauc — [4] *l.*: c. qeus — [5] *l.* : reinhon
[6] *c. en* : Cist — [7] *c. en* : venta — [8] *l.*: Qe ia — [9] *l.*: li

Mas so qellasvolran
Qieu sai ben cus trichaire
Ha damor abnejā[1]
O plus o q*ua*tre tanz
10 Con sera[2] fiz amaire.
IV. Domna qe cuias faire
De me qe vos am tan
Per qem faitz tan maltraire
Ni murir de talan
5 Ai franche debonaire
Fazes mun bel semblan
Tal don mos cors sesclaire
Qe pen e maltrai gran
E noi dei auer dan
10 Qieu no men puesc estraire.

80

BERNARD DEL VENTADOR

(=B. Gr. 70, 39)

I. Can lerbes vertz e fueilla [par
E flors. botonon pel uerian
El rossigniols aut[3] e clar
Leua sa uotz e mou son [chan
5 Joi ai de lieis e ioi ai de la [flor
Joi ai de me e de mi donz [maior
Daus totas partz fui[4] de [ioi claus e senz
Mas il es iois que totz au- [tres iois venz.
II. Tant am mi donz e la teinh [car
E tan la dopt e la reblan
Qe ies de me non laus preiar
Ni ren noil dic ni ren noil man
5 Pero ben sap mon mal e ma [dolor
E can li platz fai me ben e [honor
E car noil platz suffrirai [men almeinz
Ca[5] ieu non vueil ca lieis [sia blasteinz.
III. Ben la volgra sola trobar
Qe durmis on fezes semblan
Adoncs vemblet[6] un douz [baizar
Pos ren non uail qeu loil [deman
5 Per dieu donna pauc es- [pleitan. damor
Pos vai[7] sen le temps e [perdem lo melhor
Parlar pogran ab cubertz [autreseinhz
E pos nom val arditz val- [gues mengienz.
IV. Sieu saupes la gent enchan- [tar
Miei enemic forā enfan
Qe ia nuls non saupra pen- [sar
Ni dir ren qem vengues a [dan
5 (*p. 99.*) Adoncs veu[8] remi- [rar la genzor
Son cortes cors et sa fresca [color
Eil baizera la bocha a blans [dens
Si qe dos mes i puegra[9] lo [seinz.
V. Ben deuriom dona blasmar
Can truep vai son amic tar- [zan

[1] *l.* : ab enjan — [2] *c. en* : fera — [3] *l.* : autet — [4] *c. en* : sui — [5] *l.* : Car — [6] *c. en* : liemblet — [7] *l.* : Vai — [8] *c. en* : ireu — [9] *l.* : paregra

Qe longua paraula damar
Es granz enueiz et par des-
[man [1]
5 Qamar pot on e fair semb-
[lan ailhor
E gent menar [2]. lai on non
[es autor
Bona domna al sol clamar [3]
[me deinz [4]
Ja per mentir ieu non serai
[ateintz.
VI. Ailas com muer de consi-
[rar
Qe maintas ves en consir
[tan
Qem laisera lairos emblar
Qe ren non sabria qe fan
5 Per dieu amors ben trobatz
[eissedor
Ab paucs damis e sens au-
[tre socor
Car una vez fan [5] mi donz
[nom destreinhz
Anz [6] qieu foz de dezirer
[esseinhz [7].
VII. Merauil me con puesc du-
[rar
Qe noil demostre mon talan
Cant ieu mi donz uei ni es-
[gard
Li sieu bel oil tan ben li
[stan
5 Per pauc me teinh car en-
[ues lieis non cor
Si feira ieu si non fos per
[paor
Canc no ui cors miels tail-
[lat. ni enpenz

Ad obs. damar si [8] tan
[grieus ni lenz.

81

BERNATZ DEL VENTADOR

(B. Gr. 70,19)

I. Estat ai con homs esper-
[dutz
Per amor un lonc estatge
E son me tart aperceubutz
Qe fait auia folatge
5 Qe tot mera [9] saluatge
Caisi fui de chan recresutz
E on ieu plus esteia [10] mutz
Mais feira de mon damp-
[natge.
II. Ca tal donna mera tendutz [11]
Canc non amet de coratge
E eram son reconogutz
Qe truep ai fag lonc ba-
[datge
5 Mas ieu segrai son usatge
De cui qem vueilha sarai
[drutz
E mandarai per tot salutz
Et aurai mais cor volatge.
III. Truanz u veil [12] esser per
[damor [13]
Ca leis couen qieu aprenda
E prec la de son amador
Qel ben qeil fara non venda
5 Mas mais [14] bel mes qen lieis
[satenda
Cautra nam plus belle meil-
[hor
Qē ual aman [15] em socor
Em fai de samor emenda.

[1] *l.* : enian — [2] *l.* : mentir — [3] *l.* : ab s. camar — [4] *c. en* : teinz — [5] *l.* : tan — [6] *l.* : Abanz — [7] *l.* : esteinhz — [8] *c. en* : fi, *l*: sia — [9] *l.* : mera ades — [10] *l.* : estera— [11] *l.* : rendutz — [12] *l.* : T. vueil — [13] *l.* samor — [14] *l.*: Mas — [15] *l.*: v. e maiuda

IV. Aqesta me fai tan donor
Ca leis plaz ca mercem pren-
[da
Pero non uei doneiador
Qe meils de me sentenda [1]
5 Nom fassa far long atenda
Qe loncs termes me fai paor
Qieu non uei maluaz dona-
[dor
Cab loncs termes nos de-
[fenda.
V. Donna pensem de marnjar [2]
Lauzengiers cui dieus con-
[trainha
Per caitan com lur pot em-
[blar
De ioi aitan sen gazaïha
5 Anz qe negunz hom sem
[plaïha
Pert [3] loncs temps nostra
[amors durar
Ecant luecs er vuillatz par-
[lar
E cant luecs non er remai-
[nha.
VI. (*p. 100*) Ma donna fo al
[comensar
Franch e de bella compaïha
Per qieu la deis [4] mais amar
Qe sem fos fer et estrainha
5 Dreitz es qē donna safraï-
[ha [5]
Ves cellui qe a cor damar
Qi truep fai son amic tar-
[zar
Dreitz es qe iois li soffrai-
[nha.

82

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. gr. 124, 7)

I. De lei on son [6] mei desir
Car sai qe cil non dezira
Per qieu souen plainh e sus-
[pir
Mas il non plain ni suspira
5 Per so de leis sort [7] me ran-
[cur
E es dreita ma rancura
Qieu non penz dautra ren
[ni cur
E il de me non a cura.
II. E men son tuic [8] aqil consir
Don nulz fiz amanz consira
E si bem vau nim volf nim
[vir
Mos cors nos volf ni nos
[vira
5 De lieis qe atent qem meil-
[lur
Qe tot so qes vol meillura
E sol caillors non si peuir [9]
Amors ab lieis non peiura.
III. Totz los afanz qem fai sof-
[frir
Mout volontiers los suffrira
Cellā deinhes sol acullir
Tan gen con ieu lacullira
5 Ja noil agra cor fals ni dur
Doncs per qes [10] il tan dura
Qe on plus [11] ues lieis matur
Et il meinz ves me satura.
IV. Si sagrades de mon seruir
De tot mo sen la seruira
Car daqest mal qē fai lan-
[guir

[1] *l.* : si entenda — [2] *l.* : eniannar — [3] *l.* : Pot — [4] *l.* : dei eu — [5] *c. en* : sastaïha — [6] *l.* : son tuit — [7] *l.* : fort — [8] *c. en* : tuit — [9] *l.* : peiur — [10] *l.* : qe mes — [11] *l.* : plus eu

Sai ben qe pueis non lan-
[guira
5 Mas nõ valon precs ni con-
[iur
E si merces noil coniura
Tant cum pauc ues me sa-
[dreitur
[Non aura de me dreitura].
V. Non pues mudar cades non
[tir
Lai on mos malz aiz me tira
Car tot mon cor ma fag
[partir
De lai don ia nom partira
5 Sil seu esgart doucet e pur
Qim fai cuidar. qil es pura
Mi disses so qem fos segur
De leis qe nom assegura.

83

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 124. 1)

I. Ab lo douz temps qes re-
[nouella
Vueil faire nouella chanzon
Camors nouella men somon
Dun nouel ioi qi me capdela
5 E daqest ioi autre iois nais
E sieu non lai non potrai
[mais
Mas ades ador e soplei
A leis cui am de cor e uei.
II. Tant mi par mesperanza
[bella
Qe bem val vna reneson [1]
E pueis espers mi fai tal
[pron
Ben serai rics si ia mapella
5 Nim diz bels douz amics
[verais
Ben vueil qe per me sias
[gais
E ia nous vir per nuil esfrei
Vostre fiz cors. del mieu
[domnei.
III. (*p. 101*)Ar ai dig so qem pla-
[zeria
E sai qe nos pot auenir
Qe donna non diz son desir
Anz cela plus so que uolria
5 De son amic cel vol onrar
E fai sades plus a pregar
On plus la destreinh sos ta-
[lantz
Mas ben val dir le bels sem-
[blantz.
IV. Qui [2] ren sap de drudaria
Leu pot conoisser e chauzir
Qeil sembla [3] el douz sous-
[pir
No son messatge de fadia
5 Mas talant ha de fadiar
Qi zo qe ten vol demandar
Per qeu conseil als finz
[amantz
Qen prendent fasson lur
[demantz.
V. .....[4]
Car ieu ai dig qe fiz amics
I fai mout qe pros e qe rics
Si can pot de si donz sa
[pana
5 Mas noi cug far negun or-
[gueil
Se la ren qe plus am e uueil
Bai et abratz e vueil saber
Sil plai qieu aia nul plazer.

[1] *l.* : teneson — [2] *l.* : E qui — [3] *l.* : Q. bel semblan — [4] *Lacune non indiquée par le copiste.*

VI. Lai on es proeza certana
Ves salue ren [1] e not trics
Chanzos. qel segniers ter [abrics
Contra la fola gent vilana
5 Els dus fraires de rocafueil
En cui pretz e iouentz sa- [cueil
Sapchas a tos obs retener
Si vols en bona cort chaber.

84

BERNART DEL UENTADORN
(= B. Gr. 124, 2)

I. Amors menuida ē somon
Quieu chant e [2] fassa saber
Consim ten amors em poder
O si mes truep mala o non
5 E pos vei qe sil men apella
Eil sazos cades renouella
Ben es dreitz qen chantan [retraia
Cosim conorta e mapaia
Us iois qi ses e mon cor mes
10 Per bon respeit qe ma con- [qes.
II. De totz los bes qen amour [son
Ai eu ara qalqe plazer
Car ieu ai mes tot mon esper
Mon pensar e mentencion
5 En amar domna coind e [bella
E soi amatz duna puicella
E can truep sodadeira gaia
Deportemi cossi qem plaia
E per tant non son meinz [apres
10 Ad amor si la part en tres.
III. Amors vol ben qe per rason
Ieu am mi donz per mais [valer
Et am puicella per tener
E sobre tot qem sia ben [3]
5 Sap toseta de prima cella
Cant es frescheta e nouella
Dont non cal temer. qe iam [traia
Maiz me [4] tant qe ab leis [laia [5]
Am [6] ser o des. [7] de mes e [mes
10 Per pagar ad amor lo ces.
IV. Non sap de donei pauc ni [pron
Qui del tot uol si donz auer
Non es domneis pos torn [auer
Ni cors si ren [8] per juizar- [don
5 Aian o anel o cordella
E cug nesser rei de castella
Pro es domneis damor ve- [raia
Si ioias pren. e can pot [baia
Es [9] soble plus tengua mer- [ces
10 En thesaur e nol done ges.
V. (*p. 102*) Franca pucella de [sazon
Me plaz cant mes de bel [parer
Es nai [10] de iosta me sezer
Can son vengutz en sa mai- [zon
5 E sil voil baizar la maicella

[1] *c. en* : ten, *l.* : ten vai — [2] *l.* : e qe — [3] *l.* : bon — [4] *l.* : Mais si mes — [5] *l.* : iaia — [6] *c. en* : Un — [7] *l.* : dos — [8] *c. en* : ten — [9] *l.* : El — [10] *c. en* : uai

O l'estreing un pauc la ma-
[mella
Nos mou nis vira. ni ses-
[glaia
Anz poinha com ves me sa-
[traia
Trueq*uel* baizars en sia pres
10 El douz tocar de luec
[deues.
VI. De soudadeira coind e pro
Vueil qē don ab pauc de
[qerer
Tot so camors vol a iazer
E nom faza plag ni tenzon
5 Dostar camisa ni gonella
Anz danze segon qel viella
Cel qe non ha suinh qe ses-
[traia
De fare tot iuec damors [1].
[latraia
E sil nauia mais apres
10 Ja del esseinhar nos feizes.

85

BERNARTZ DEL VENTADOR

[= B. Gr. 79, 22)

I. Ja mos chantars no mer
[honors
Encontral grant ioi cai con-
[qes
Cades magrobs si tot ses
[bos
Mos chanz fos meiller qe
[non es
5 Aissi con lamor es sobrana
Per [2] mos cors meillur e
[sana
Deuri esser meiller lo uerr·
qeu faz
E sobre totz e volgutz e
[chantatz.
II. Hai deus can bona for amors
De dos amics sesser pogues
Qe ia negus dels enoios
Lor amistat non conogues
5 Cortezia molt es vilana
Qar aqesta falsa gent vana
Faz conostre semblan ni
[amistatz
Car es cortes lo plus mal
[enseignatz.
III. Per merce prec als amadors
Pero si [3] consir e pes
Del segle con es enoios
Ei tan [4] pauc ni a de cortes
5 Qamors mas hom per tot se
[vana
Non es [5] amors mas ufana
Et es enuegz vilani e foudatz
Qi non garda cui de [6] esser
[priuatz.
IV. Se tot me [7] vergoigne paors
Blasmar [8] mer damor mas
[bem pes
Qar aqest lauzar nom es
[pros
E pos mos conortz non es
[res
5 Qeu vei qe mēina pana [9]
Cil qi nom vol esser humana
E qar non puesc auer. joi
[ni solatz
Chant e deport mil vetz qe
[sui iratz.
V. Chauzit ai entre las meil-
[lors

[1] *l.* : far t. i. camors — [2] *l.* : Per qe — [3] *l.* : Cascus per se — [4] *l.* : can — [5] *l.* : es ges — [6] *l.* : deu — [7] *l.* : mes — [8] *l.*: Blasmat — [9] *l.*: qe de nien mapana

Tot lo miels qe anc dieus [fezes
Mas tant a van cor e doptos
Qera lai era non lai ges
5 Qe val aitals amors aurana
Qe ges non pot una setmana
Luns bos amics ab lautr [estar em patz
Ses granz enois e ses ene- [mistatz.

VI. (*p. 103*) Totz temps es iois [ir e dolors
E totz temps ira iois e bes
.....
.....[1]
5 Qi pert per falsa laus hu- [mana
Tal ioi de fin amor certana
Qe qim mezes tot lo mon ad [un latz
Eu preiral ioi per cui sui [enganatz.

VII. Bella donna vostre secors
Mauria mestier sius plagues
Qe molt mes mala la preizos
En qamors ma lassat e pres
5 Hai dieus q*uan* malament [mafana
Qan zo qem trais e mengana
Me fai amar se tot me pez [om platz
Era sai ieu qeu sui apode- [ratz.

VIII. Messatgiers vai ten via [plana
A mon romeu dreit vez viana
E digas li qieu lai fora tor- [natz
Si mos decor lagues salutz [mandatz.

86

BERNARTZ DEL VENTADOR

(= B. Gr. 70, 30)

I. Lo temps vai e ven es uire
Per iorns per mes e per ans
Et eu las no sai qe dire
Qades es us mos talans
5 Ades es us e nos muda
Qunon[2] uoil. e nai volguda
Don anc non agui[3] iauzi- [men.

II. Pois ella non pert lo rire
A miu uen e dols e danz
Qaital ioc ma fait assire
Dont ai lo peior dos tanz
5 E tals amors es perduda
Qes duna part mantenguda
Tro qem fai acordamen.

III. Ben deuri esser blasmaire
De mi meteis per rason
Canc nō nasqet cel de maire
Qi tant seruis en perdon
5 E cilla no mē chastia
Ades doblarail folia
Qe fols non tem tro qe pren.

IV. Jamai non serai chantaire
Ni de lescola ne blo
Pos mos chantars nom val [gaire
Ni mas voltas ni mei so
5 Ni rē qeu fassa ni dia
Non conosc qe pro me sia
Ni noi vei meilluramen.

V. Se tot fas de ioi paruenza
Molt ai dinz lo cor irat
Qi viant[4] mais penedenza
Faire denant lo pechat
5 On plus la prec plus mes [dura

[1] *Lacune non indiquée par le copiste.* — [2] *l.*: Qunam — [3] *l.*: aic — [4] *l.*: vi anc

Mas si em breu no meil-
[lura
Vengud er al partimen.

VI. Pero ben es qella venza
A tota sa volontat
E cil a tort o bistenza
Ades naura pietat
5 Car zo mostra lescriptura
Qus aiz de bon auentura
Val us fol [1] iornz mais de
[ceu.

VII. (*p. 104*) Ja nom partrai a
[ma vida
Tant qõ sia sals ni fanz [2]
Qe pos lay maner [3] issida
Balaia totz temps lo grãz
5 E se tot nõ fes [4] coitada
Ja per me non er blasmada
Sol der [5] adenansesmen.

VIII. Ai bona amor e complida
Cors ben faitz deliatz e
[planz
Ai fresca cara [6] colorida
Cui dieus formet de sas
[manz
5 Totz temps vos ai desirada
Qe ren als [7] nom agrada
Daltra amor nõ ai nien.

IX. Dolza res ben ensegnada
Cel qius a tan gent formada
Me don cel ioi qeu naten.

[1] *l.*: sols — [2] *c. en* : sanz — [3] *l.*: larma ner — [4] *l.* : ses — [5] *l.* : des — [6] *l.* : carn — [7] *l.* : res altra.

QUELQUES LETTRES DUCALES DE LOUIS XII

(Paris, *Archives nationales*, JJ, 233, 234, 235)

Les lettres patentes données par Louis XII comme duc de Milan sont encore bien loin d'être toutes connues et imprimées. La majeure partie s'en trouve, sans doute, conservée dans les registres *Lettere ducali* des archives de Milan, et notamment dans ceux désignés par les cotes et titres RR *Donasioni, essensioni, concessioni;* IV, *Lettere e concessioni di Lodovico re di Francia* (1470-1512); VI, *Concessioni e privilegj*, dont j'ai publié précédemment un minutieux dépouillement. Mais il s'en faut que dans ces registres aient été insérées toutes les lettres de Louis XII. On en trouve dans les registres JJ des Archives nationales de Paris, qui n'existent pas dans les registres parallèles des archives milanaises. Il pourra donc être utile aux historiens du Milanais que l'on mette sous leurs yeux ces divers textes. Je me bornerai, quant à présent, à publier des lettres patentes relatives à l'époque de la conquête de la Lombardie par le roi Louis XII, et toutes datées des années 1499 à 1501.

Je n'ai nullement la prétention de donner un commentaire de ces lettres,— commentaire pour l'établissement duquel plusieurs des instruments de travail nécessaires me manquent aujourd'hui; mais le texte tout cru des documents est ce qu'il importe avant tout de faire connaître. Les lettres ci-dessous sont relatives aux affaires les plus diverses, et, par leur suite, rappellent la marche même des événements au cours desquels elles ont été données par le roi victorieux. Les premières dans l'ordre chronologique,— qui est celui que je suis pour les publier, — sont des confirmations de privilèges pour des établissements publics et religieux de Pavie : l'université, les couvents de Santa Maria delle Grazie (la Chartreuse) et de

SS. Marco ed Aureliano; elles ont été données lors de la « nouvelle et première entrée » du roi dans cette ville, en octobre 1499. Nous savons qu'il s'y arrêta du 2 au 5 octobre, et qu'il y fut charmé par l'accueil des habitants, la beauté du parc, et les chasses qu'il y fit avec le marquis de Mantoue. — Entré à Milan, c'est par des actes de clémence que le roi manifesta tout d'abord sa présence (il ne devait pas tarder à changer): il accorda des lettres de rémission à divers individus coupables de meurtre ou d'assassinat; en voici deux, l'une en faveur d'un prisonnier, Giovanni Antonini dit Gacto (?), qu'il délivre, l'autre en faveur d'un « *latitante* » Gaspare Pegro, qu'il amnistie. Dès ce moment (octobre 1499) va commencer la pluie des donations, privilèges, concessions de toutes sortes, tant sur les Milanais fauteurs de l'expédition, comme les Trivulce et les Tornielli, ou ralliés à la domination française, tels les Borromeo, les Pallavicini et bien d'autres, que sur les Français ayant pris part à l'expédition même ou au voyage royal. Les registres de Milan sont pleins de privilèges et donations accordés aux divers membres de l'illustre famille Trivulce ; cependant, nous trouvons dans le registre JJ. 233 des lettres nouvelles en faveur de Catalan Triulzi, de Bernardino et de Teodoro Triulzi et de Barbara Visconti. Nous y trouvons aussi des lettres que le mépris de ses concitoyens pour celui qui en fut le honteux bénéficiaire a sans doute empêché de faire enregistrer à Milan, — sans doute on a craint un soulèvement de l'opinion publique contre ce traître, — je veux dire le dernier châtelain de Porta Giovia, le Bernardino da Corte, à qui Ludovic Sforza avait si chaleureusement confié le dernier rempart de la résistance et qui, d'une âme si lâche, trahit sa confiance. Son frère Jacopo da Corte, complice de la trahison, fut aussi part prenante à sa récompense: l'un et l'autre devinrent en vertu des lettres patentes de Louis XII, propriétaires d'immeubles à Milan. Parmi les Français, nombreux furent ceux sur qui s'épancha la manne des générosités royales: une lettre ducale du registre JJ. 233, nous permet d'y ajouter un Italien francisé, Nicolas Gaynier, frère du célèbre médecin du roi, originaire de Pavie, et dont l'influence était si grande sur son client princier. Parmi les grandes familles qui avaient servi Ludo-

vic Sforza, celle des San Severini eut alors une politique bien personnelle et bien complexe: elle se trouva divisée entre l'ancien et le nouveau régime: cependant c'est à Louis XII qu'elle finit par se rallier ; ici nous trouvons deux lettres concernant l'un des San Severini, le comte de Caiazzo, l'ancien général de Ludovic: par l'une, il obtient sa naturalisation comme sujet du roi de France ; par l'autre, il obtient des privilèges et des concessions. Il est à noter toutefois que Louis XII attendit plus d'un an (de mai 1500 à décembre 1501) pour lui en accorder. Il se défia toujours de Caiazzo et de ses frères, même de son grand écuyer : il exigeait de celui-ci, six ans plus tard, une déclaration que tel fief ne lui était concédé qu'en usufruit et non en propriété : l'original de cette déclaration est aux archives nationales. — Les lettres suivantes nous portent après la soumission définitive de la Lombardie à la domination française : les villes adhérentes à Ludovic Sforza restauré sont sévèrement punies de leur révolte ; cependant comme il n'était pas de l'intérêt du roi de ruiner ses nouveaux sujets ou d'exciter parmi eux une haine durable, après les menaces et les rigueurs, il y eut des accommodements et des amnisties. En juillet 1500, Louis XII donnait à Pavie des lettres d'abolition et confirmait ses privilèges, montrant ainsi que la part qu'elle avait prise à la restauration sforzesque était oubliée. — La domination française est désormais établie d'une façon durable : de nouvelles confirmations de privilèges sont accordées (ici, à l'ordre de St-Jean de Jérusalem), de nouvelles concessions ou donations faites à ceux qui n'ont pas eu leur part à la première curée : c'est le tour des Pallavicini (en octobre 1500, avril et décembre 1501), des capitaines ou gentilshommes français de troisième plan ; le secrétaire de Trivulce, Angelo Sacco, tire lui aussi son épingle du jeu. — Ces quelques lettres ducales de Louis XII ajoutent, on le voit, plus de précision dans le détail au tableau que j'ai tenté de tracer naguère de l'établissement de la domination française en Lombardie.

Léon-G. Pélissier.

I

Confirmation des privilèges des religieuses du Couvent de SS. Marc et Aurélien de Pavie.

[Octobre 1499]

Archives nationales JJ, 233, n° 38

Ludovicus, Dei gracia Francorum Sicillie et Jherusalem Rex, dux Mediolani, notum facimus universis presentibus et futuris nos recepisse humilem supplicacionem dilectarum nostrarum in Christo abbatisse et monialium monasterii sanc torum Marcie et Aureliani quod nuncupatur monasterium senatoris, ordinis sancti Benedicte Papie de Observancia, dicencium ad causam dicti eorum monasterii habere plura privilegia et immunitates ipsis supplicantibus per predecessores nostros duces Mediolani concessa et concessas, quibus preteritis temporibus et continue use sunt et utentur de presenti, sed in illis formidant turbari seu inquietari, nisi eadem per nos confirmentur; petendo preterea quatenus predicta earum privilegia et immunitates laudare, approbare et confirmare juxta ipsorum privilegiorum formam et tenorem, et super hiis graciam liberalitatemque et litteras nostras de super concedere, Nos vero supplicacioni dictarum abbatisse et monialium supplicancium tanquam equitati et racioni consone benigne annuentes, aliisque justis causis et racionibus moti; ex nostra certa sciencia et de nostre plenitudine potestatis, maturaque deliberacione super hoc prehabita; omnia et singula privilegia, immunitates ipsarum supplicancium laudavimus, ratifficavimus et approbavimus, laudamusque ratifficamus et approbamus per presentes; volumusque et concedimus ut quod ipse abbatissa et moniales supplicantes dictis privilegiis et libertatibus utantur et gaudeant, prout illis hactenus rite et recte use sunt temporibus retroactis, utunturque de presenti, omni contradicione cessante; mandantes preterea universis et singulis.....

Datum Mediolani in mense octobris, anno domini millesimo cccc° nonagesimo nono et regni nostri secundo. *Sic signatum :* Per regem ducem Mediolani in suo consilio : O. Budé. *Visa contentor :* O. Budé. Collation faicte à l'original. J, Erart.

2

Confirmation des privilèges du Couvent de Santa Maria delle Grazie près de Pavie.

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 32

Ludovicus, Dei gracia Francorum, Sicillie et Jherusalem Rex Dux Mediolani Papieque Comes [1], etc. Universis notum facimus quod nos supplicacioni parte dilectorum nostrorum venerabilium monacorum et religiosorum sancte Marie de Gracia prope civitatem nostram Papie ordinis cartusiensis [2], requirentium privilegia, concessiones, imunitates, literas, exempciones, franchisias, donaciones et prerogativas eisdem monasterio, priori, mognachiis, (*sic*) bonis et personis in eis expressis per illustrissimos olim duces Mediolani, antecessores nostros et alios, tam pro dote quam pro fabriqua ejusdem ecclesie concessas et indultas sibi per nos confirmari et ubi opus sit de novo concedi benigniter inclinati, presertim cum satis ample cerciorati simus quanta fuerit devocione fundatum ipsum monasterium per illustrimum condam Johanem Galiaz Vicecomitem, ducem Mediolani, proavum nostram, et ipsis privilegiis et concessionibus ab eodem et successoribus inde donatum; quorum pium animum atque institutum, ut eisdem in hoc dominio legitime successimus, ita circa preservacionem ecclesiarum et locorum religiosorum, quæ semper nobis precipue cure et veneracioni fuerunt, insequi omnino volumus: ex nostra certa sciencia et de potestatis plenitudine, matura magni consilii nostri nobis assistantes deliberacione prehabita, ea omnia et singula privilegia, indulta, concessiones, libertates, immunitates et cetera, de quibus supra, eisdem monasterio, priori, monacis et personis in eis expressis ac bonis, tam dotis quam fabrice, ejusdem monasterii, tam per prefatum illustrissimum Johanem Galiaz et ejus filios, ducesque alios, qui succes-

[1] On remarquera que dans l'acte précédent Louis XII prend seulement le titre de *dux Mediolani*, et qu'ici il y ajoute celui de *Papie Comes*. Nul doute que cette addition ait été commandée par le désir de satisfaire le vieil esprit de jalousie qui animait sans cesse Pavie contre Milan. Ludovic Sforza avait fait porter à son fils aîné le titre de comte de Pavie et avait, tout à la fin de son règne, obtenu de Maximilien pour cet enfant le titre de prince de Pavie : il ne fallait pas que le nouveau régime parût faire moins de cas que l'ancien des privilèges ou des désirs de Pavie.

[2] La Certosa di Pavia.

sive domini status Mediolani et comitatus Papie quovismodo potiti sunt, concessas et confirmatas concessaque et confirmata ; atque relacionem haberi volumus harum serie ; confirmamus, ratifficamus, et approbamus, et pro confirmatis *ut supra* ab omnibus haberi debere volumus et observari, et quatenus opus sit ea omnia, modo premisso, concedimus, prout illis actenus rite et recte usi et gavisi sunt. Mandantes preterea universis, *e. q. s.*

Datum Mediolani, in mense octobris, anno domini millesimo cccc^mo^ nonagesimo nono, et regni nostri secundo. *Sic signatum :* per regem ducem Medioanli, in suo consilio : Garbot. *Visa contentor :* O. Budé, Collation faicte à l'original : J. Erart.

3

Confirmation des privilèges antérieurement concédés à l'Université de Pavie.

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 31

Ludovicus, Dei gracia Francorum, Sicillie et Jherusalem Rex, Dux Mediolani Papieque comes, etc. Universis facimus manifestum quod nossummopere gaudentes immunitates et privilegia quibusque subdictis nostris indulte continue preservare dignum inprimis existimamus, ut colegia doctorum sint nobis in his preceteris commendata : Quippe que ab eis eorum ingeniis dominia nostra plurimum illustrentur et rebus statûs nostri totique reipublice optime consulatur : quare supplicacioni benedilectorum fidelium nostrorum doctorum juristarum et medicorum sive artistarum utriusque colegii civitatis nostre Papie, super iis nobis facte, benigniter annuentes ; ex nostra certa sciencia et de potestatis nostre plenitudine matura, et magni consilii nostri nobiscum assistantis deliberacione prehabita : capitula, statuta, franchisias, immunitates, exempciones et quæcumque privilegia eisdem de utroque colegio tam per illustrissimos predecessores nostros duces Mediolani quam alios quoscumque detemptores, concessa, indulta et confirmata, ac omnia et singula in eis contenta, confirmamus, ratificamus et approbamus, ac roboris firmitatem obtinere volumus, et quatenus opus sit, eisdem de novo concedimus juxta illorum formam et tenorem, ut jacent et prout hactenus illis rite et recte usi et gavisi sunt ; et ulterius eisdem liberaliter et de gracia speciali, presencium tenore, concedimus et indulgemus, ut nullus qui non sit doctoratus in studio publico et in rigoroso examine gaudeat privilegiis doctorum in ducatu nostro Mediolani et comitatu Papie. Sic enim Reipublice

commodo omnino fieri volumus. Mandamus præterea gubernatori....

Datum Mediolani, in mense octobris, anno Domini millesimo cccc° nonagesimo nono et regni nostri secundo. *Sic signatum:* per Regem Mediolani ducem, episcopo Lucionensi, magistro Goffrido Caroli, in curia parlamenti Delphinatus consiliario, et aliis presentibus. Visa contentor: O. Budé.

4

Lettres de rémission pour Gaspare Pegro

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 22

Loys, par la grace de Dieu, roi de France, de Sicille et Jérusalem duc de Milan. Sçavoir faisons à tous présens et à venir que nous avons reçu humble supplication de Gaspart Pegro, jeune gentilhomme agé de 33 ans ou environ, demeurant en notre ville et cité de Milan contenant que, en l'année passée, ung nommé Jacques Brunel, qui estoit plein de malice, paillardie et mauvaise vie, et qui ne serchoit toujours que question, noise et débat, s'adressa un jour audit suppliant, et, sans qu'il eût cause de ce faire, l'oultragea, par plusieurs foys, tant de parolles que autrement en maintes manières, et davantaige devant plusieurs gens le menaça de le tuer, quelque part qu'il le rencontreroit. A quoi ledit suppliant, qui ne lui demandait rien, résistoit le mieux et le plus sagement qu'il pouvait. Mais ledit Brunel, non content de ce et continuant toujours en son dit mauvais voulloir et malice, le 16e jour de février dudit an, rencontra en..... suppliant, lequel il assaillit et.....voulut.....et qu'il est vraisemblable à douster en le frappant, et lui baillant plusieurs coups, ne scet ledit suppliant de quoy, pour ce qu'il était si pressé qu'il n'avait loisir de le regarder. Touteffois ledit robe, suppliant trouva que ledit Brunel lui avait fait plusieurs pertuis en sa lesquels sembloient avoir esté faits d'un cousteau. Et voyant ledit suppliant ainsi estre assailli par icelluy Brunel, et le danger où estoit sa personne, tira ung pougnal pour s'en deffendre; duquel, ainsi que ledit Brunel le suivoit et le pressait toujours, comme dit est, icelluy suppliant en se recullant devant lui en tira un coup contre icelluy Brunel, et l'en frappa à la poitrine; au moyen duquel coup ledit Brunel alla de vie à trespas; et, avant que trespasser, recogneut et confessa qu'il avait tort, et à ceste cause pardonna libéralement sa mort audit suppliant.

Touteffois, ledit suppliant, redoutant rigueur de justice, scet absenté de notre ville, pays et duché de Milan, auquel ne ailleurs en notre royaume il n'oserait jamais seurement converser ne demourer, se nos

grace et miséricorde ne lui estoient sur ce imparties, en nous humblement requérant que, attendu ce que dit est et mesmement que ledit suppliant a fait et commis ledit cas en soy deffendant, et que le deffunt a été agresseur, et aussi que icelluy suppliant a toujours esté de bonne vie et honneste conversacion, sans jamais avoir été attainct ne convaincu d'aucun autre vilain cas, blasme ou reprouche, lui impartir sur ce nos grace et miséricorde.

Pourquoy nous, ces choses considérées, voulant miséricorde préférer à rigueur de justice, audit suppliant avons tenu, quitté et pardonné, et par la teneur de ces présentes, de grace espéciale et pleine puissance et auctorité royale, remettons, quictons et pardonnons le fait et cas dessus dit, avec toute peine, offense et amende corporelle, criminelle et civille, en quoy, pour occasion dicelluy cas, il pourroit estre encouru envers nous et justice ; en mectant au néant tout adjournement appeaulx, ban et deffaulx, s'aucuns sont ou estoient pour ce contre lui ensuiz ; et l'avons restitué et restituons à sa bonne fame et renommée, au pays et à ses biens non confisqués ; satisfaction faite à partie civilement, tant seullement si faicte n'est ; et quant à ce, imposons silence perpétuel à notre procureur commis et à tous nos autres justiciers et à leurs lieutenants présens et à venir, et à chacun d'eux si comme à lui appartiendra, que de nos grace, quittance, pardon et rémission, ils facent, souffrent et laissent à toujours ledit suppliant joir et user plainement et paisiblement, sans lui faire ou donner ne souffrir estre fait ou donné aucun destourbier ou empeschement au contraire en aucune manière ; ains, se son corps ou aucun de ses biens sont ou estoient pour ce prins, saisis, arrestés, ou autrement empeschés, les lui mectent ou fassent mettre bientost sans délay à pleine délivrance. Car tel est notre plaisir. Et afin que ce soit chose ferme et estable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes, sauf en autres choses notre droit et l'autrui en toutes.

Donné à Milan au mois d'octobre, l'an de grace 1499, et de notre règne le second. *Ainsi signé :* Par le roy, duc de Milan, en son conseil : Barbot ; Visa contentor : O. Budé.

5

Lettres de rémission pour Jehan Antoine, alias Gacto

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 25

Loys, par la grace de Dieu, roy de France, de Sicille et Jhérusalem, duc de Milan. Savoir faisons à tous présens et à venir, nous avoir

receue humble supplicacion de Jehan Anthouine *alias Gacto*, maistre cousturier juré de la cité de Pavye, aagé de vingt quatre ans ou environ, chargé de femme et enfans, contenant que : le premier jour de septembre dernier passé, le dict suppliant, estant au marché auquel l'on a acoustumé de vendre et distribuer le sel gabelle, avec plusieurs autres, vit et apparceut illec ung nommé feu Jehan Jaques de Becherie [1], dudict lieu de Pavie, lequel avait essayé et essayoit à desrober dicelluy sel, et pour ce que le dict Becherie vit que le dict suppliant l'avoit apperceu, incontinent vint audevant de luy, disant telles paroles que : « Ah ! traitre, es-tu icy ? Je te tueray ! », et, en ce disant, mist la main à l'espée qu'il avoit, de laquelle il s'esforça frapper sur le dict suppliant, et le poursuyvit tellement que le dict suppliant fut contraint, pour soy desfendre et repulser la force du dict Jaques Becherie, de tirer une espée qu'il avoit ; de laquelle en soy desfendant audict conflict et débat, il donna sur la teste dudict Becherie qui le pourchassoit tousjours, comme dit est ; à l'occasion de quoy, le dict suppliant, de chaulde colle tout esmeu, en seste instant d'un poignal qu'il avoit donna ung autre coup audict feu Becherie en la poictrine, dont il tomba par terre ; à l'occasion de quoy, tentost après, alla de vie à trespas. Pour lequel cas le dict suppliant a esté mis et constitué prisonnier és prisons du Chastel dudict Pavye ; desquelles nous l'avons fait délivrer [2] à nostre première et nouvelle entrée en la dicte cité ; en nous humblement requérant par le dict suppliant que, actendu qu'il a commis le dict cas de chaulde colle et en son corps deffendant, et que en tous ses autres affaires il s'est bien honnestement conduit et gouverné. sans avoir esté reprins d'aulcun aultre villain cas, blasme ou reprouche, il nous plaise, etc., Pourquoy nous, en faveur de nostre dicte nouvelle entrée, et en usant des droits, prérogatives et préhéminences, desquelz noz prédecesseurs roys de France ont accoustumé joyr et user, avons quicté, etc. Sy donnons etc., au gouverneur et potestat dudict Pavye et à tous noz autres justiciers, etc. Et affin etc., sauf etc. Donné à Milan au moys d'octobre, l'an de grace mil cccc quatre vingt dix neuf et de nostre règne le deuciesme. *Ainsi signé :* Par le Roy en son Conseil : Picart. Visa contentor : O Budé.

[1] Gian Giacomo de Beccaria, d'ailleurs inconnu. Ce voleur de sel était-il de la même famille qu'Agostino-Maria di Beccaria, le dernier ambassadeur de Ludovic Sforza à Sienne ?

[2] Coutume traditionnelle des rois de France.

6

Don à Nicolas Gaynier de Pavie des biens jadis possédés par Pietro de Vesano.

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 42

Loys, par la grace de Dieu, roy de France, de Sicille et Jhérusalem, duc de Millan. Savoir faisons à tous présens et à venir, que nous, ayans regard et considération à plusieurs bons et agréables services que nostre cher et bien amé Nicolas Guaynier de Pavye, nous a, par cy devant et par longtemps, faiz, mesmement en la présente conqueste de Millan; aussi ceulx que nostre amé et féal conseiller et médecin ordinaire Me Théodore Guaynier, son frère, nous a faiz et fait continuellement en grand labeur et sollicitude à l'entour de nostre personne et autrement; à icelluy Nicolas Guaynier, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons donné, cédé, transporté et délaissé, et par la teneur de ces présentes, de nostre certaine science, grâce spéciale, plaine puissance et auctorité, donnons, cédons, transportons pour luy, ses hoirs, successeurs et ayans cause, à tousjours, tous et chascun les biens meubles et immeubles qui furent et appartindrent à Pierre de Vésan, despiéça pour bonnes, justes et raisonnables causes, advenuz, confisquéz et applicquéz à notre chambre ducalle, et que le seigneur Ludovic Sforce, injuste occupateur de notre dit duché, avoit donnés et transportés à André de Ferrare; pour desdits biens joir et user par le dit Nicolas Guaynier, sesdits hoirs, successeurs et ayans cause, et en prendre, percevoir et recevoir les fruiz, prouffix, revenues et esmolumens qui y appartiennent, à quelque valleur et estimacion qu'ilz soient et puissent estre et monter, et les applicquer à leur prouffit, et en faire et disposer à leur plaisir et voulenté, comme de leur propre chose et héritage; sans aucune chose en réserver à nous et aux nostres, fors seullement au regard desdicts héritaiges les foy et hommaige, saulcuns y appartiennent, ressort et suppériorité, et à la charge de payer et acquiter les charges et devoirs, saulcuns sont deubz à cause desdittes choses, où et ainsi qu'il appartiendra. Sy donnons en mandement, etc.

Donné à Millan, au mois d'octobre, l'an de grace mil cccc IIIIxx dix neuf et de nostre règne le deuxiesme: *Ainsi signé:* Loys. Par le Roy, duc de Millan, le seigneur Jean Jacques, mareschal de France, et autres présens; Robertet.

7

Confirmation des privilèges des habitants de Busto Arsizio.

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 35

Ludovicus, Dei gracia, Rex Francorum, Sicilie et Jherusalem, dux Mediolani, etc. Universis presentibus et futuris notum facimus quod dilecti et fideles nostri communitas et homines habitantes in villagio Burgi Busti Arsicie, diocesis Mediolani, ad nos humiliter pervenerunt dicentes quod temporibus retroactis per predecessores nostros multa fuerunt eis privilegia concessa pluresque franchisie et libertates, quibus usi sunt continue; sed dubitant absque confirmacione nostra imposterum in illis inquietari; supplicantes humilime ut illa seu illas nobis placeat confirmare, ratifficare et approbare, et super iis litteras nostras concedere opportunas. Nos vero supplicacioni dictorum supplicancium benigne annuentes, et cupientes eosdem ut veros fideles et subdictos nostros humane tractare; hiis de causis, et aliis justis nos et animum nostrum juste moventibus, matura deliberacione super hoc prehabita, ac de potestatis plenitudine et auctoritate ducali, quibus fungimur in hac parte, easdem privilegia, libertates, franchisias et jura a predecessoribus nostris ducibus Mediolani concessa, cum eorum omnibus pertinentiis et appendentibus, ratas et gratas, rataque et grata habentes, laudavimus, approbavimus et confirmavimus, laudamusque et tenore presencium approbamus, et confirmamus, volumusque et concedimus ut a modo ipsi supplicantes et eorum descendentes, nati et nascituri in futurum, dictis privilegiis, libertatibus, et omnibus quibus preteritis temporibus rete et recte usi fuerunt et gavisi, utunturque de presenti diebus hodiernis, utantur et gaudeant in futurum, quacumque contradicione cessante. Quocirca omnibus et singulis justiciariis officialibus, vassallis et subdictis nostris, presentibus et futuris, tenore presentium, damus in mandatis quatenus prefatos supplicantes et eorum successores, presentibus ratifficacione, approbacione, confirmacione et gracia, uti et gaudere pacifice sinant et promictant, in contrariumque facta sic ut sint ad statum pristinum et debitum reducant seu reduci faciant in judilate. Quod ut firmum et stabile perpetuo maneat in futurum, presentibus diximus apponi sigillum, nostro et alieno jure in omnibus semper salvo. Datum Mediolani in mense octobris anno domini millesimo cccc^{mo} nonagesimo nono et regni nostri secundo. *Sic signatum:* per Regem ducem, in suo consilio: Robertet. Visa contentor: O Budé.

8

Don à Bernardino da Corte d'une maison à Milan

[Octobre 1499]

Archives nationales, JJ, 233, n° 34

Loys, par la grace de Dieu, roy de France, de Sicile et Jhérusalem, duc de Milan. Savoir faisons à tous présens et à venir que nous, ayant regard et considéracion à plusieurs bons, agréables et recommandables services [1] que nostre cher et bien amé Bernardin de Curte, nous a faiz, et à la fidélité dont, comme nostre bon et loyal subgect, il a usé envers nous, fait et espérons qu'il fera en l'avenir; à iceluy, pour ces causes et desdits services aucunement le rémunérer, avons, oultre et par dessus les autres dons et bienffaiz [2] qu'il a de nous, donné, ceddé, transporté et délaissé, et, par la teneur de ces présentes, de nostre certaine science, grace espécial, pleine puissance et autorité, donnons, cédons, quictons, transportons et délaissons pour lui, ses hoirs, successeurs et aians causes, une maison, court, jardin, aisances et appartenances, que tenoit ou estoit tenu au nom de Jehan Sforce, seigneur de Pensauro [3], prouchain parent du seigneur Ludovic Sforce, assise en nostre ville de Milan sur le court de la rivière de Porte neufve [4], en la parroisse de sainct Barthélemy, advenue et applicquée à nostre chambre ducalle pour aucunes bonnes, justes et raisonnables causes, pour de ladite maison, court, jardin, aisances et appartenances, joyr et user, et icelle avoir, tenir et posséder par le dit Bernardin da Corte, sesdits hoirs, successeurs et ayant cause, en payant les charges et devoirs deuz à cause de la dicte maison, où et ainsi qu'il appartiendra. Si donnons en mandement, etc.

Donné à Milan au moys d'octobre, l'an de grace mil quatre cccc (*sic*) quatre vingt dix neuf, et de nostre règne le deuxiesme. *Ainsi signé:* Loys. Par le Roy duc de Milan, Monseigneur le Cardinal d'Amboise, le seigneur Jehan-Jacques, mareschal de France, et autres présens: Robertet. Visa contentor: O. Budé. Collation faicte à l'original. J. Erart.

[1] Il est digne de remarque que le rédacteur de ces lettres n'a pas osé ou voulu spécifier de quelle nature étaient les services rendus par B. da Corte au roi de France. Il les qualifie d'*agréables*, soit ! Mais *recommandables !*

[2] Stipulés par le traité de capitulation.

[3] Giovanni Sforza, seigneur de Pesaro, le premier mari de Lucrèce Borgia.

[4] Naviglio di Porta Nuova.

9

Donation à Jacques da Corte

[Août 1500]

Archives nationales, JJ, 234, n° 56

Loys, roy de Sicille et Jhérusalem, duc de Millan, savoir faisons *etc*, que, pour considéracion en faveur et recongnoissance de plusieurs bons, grans, agréables et recommandables services, que nostre amé et féal Jacques de Courte, chevalier, nous a par cy-devant faiz mesmement au fait de la réduction en noz mains et obéissance de nostre chastel de Millan, et en ensuivant certain traicté par nostre amé et féal cousin, conseiller et chambellan, le seigneur Jehan Jacques, mareschal de France, lors nostre lieutenant général de nostre dit duché, touchant la réduction en noz mains dudit chastel de Millan, et icellui traicté entretenir à icellui; pour ces causes et pour autres considéracions à ce nous mouvans, avons donné, transporté et délaissé, donnons, transportons et délaissons de nostre plaine puissance et auctorité ducal, par ces présentes les choses qui sensuyvent: c'est assavoir le lieu et vallée appelé la vallée de Cessie, compris les terres, lieux, confins et ce qui est deladite vallée, avec tous et chascuns les droiz, fruictz, prouffitz, rentes, revenues et esmolumens quelz conques dicelle vallée; item tous telz biens immeubles que le dit Jacques de Courte choisira en nostre vieil parc de Pavye, jusques à la valleur de douze cens escuz par an de commune estimacion: item une maison ou maisons qui furent à Angel Symonnete, assise en Porte Cymaire de Cussano (sic), parroisse sainct Marcel de Millan, en la rue Denissavo avec une petite maison estant devant lesdites maisons où se faisoit l'estable des chevaulx, avec les édiffices dicelle maison, cours, jardins, ensemble tous les autres droiz et appartenances d'icelle, lesquelles maisons et biens sont despieça advenuz, escheuz et applicquez à nostre chambre ducalle, pour bonnes, justes et raisonnables causes comme l'on dit, pour desdites choses joir et user par ledit Jacques de Curte, ses hoirs, successeurs et ayans cause, et en prendre, percevoir et recevoir les fruictz, prouffitz, revenus et esmolumens, à quelque valleur et estimacion qu'ilz soient et puissent estre et monter, les applicquer à leur prouffit ou autrement en faire et disposer à leur plaisir, ainsi et par la forme et manière qu'il est contenu audit traicté; en réservant et retenant pour nous et noz successeurs audit duché les foy et hommage, ressort et souveraineté des lieux dessudits et aussi moyennant que le dit de Curte, sesdits hoirs successeurs et ayans cause, payeront et acquicteront les charges et devoirs deuz à cause desdits heri-

taiges ou ainsi qu'il appartiendra. Si donnons en mandement par ces mesmes présentes, etc..... .....

Donné à Meleun, an moys d'aoust l'an de grace mil cinq cent et de nostre règne le troisiesme. *Ainsi signé:* par le roy duc de Millan, Monseigneur le cardinal d'Amboise et autres présens : Robertet. Visa contentor : Garbot.

10

Don d'une maison à Milan à Cathelan Trivulzio

[Novembre 1499]

Archives nationales, JJ, 235, n° 346

Loys, par la grace de Dieu, roy de France de Sicille et Jhérusalem, duc de Millan. Savoir faisons à tous présens et à venir que nous, ayans regard et considéracion aux bons et agréables services que nostre cher et bien amé Cathelan de Trévoul nous a faiz à la conqueste de nostre duché et estat de Millan, où il nous a servy vertueusement et à son povoir ; à icelluy, pour ces causes et pour desdits services aucunement le récompenser, et autres considéracions à ce nous mouvans, avons donné, ceddé, transporté et délaissé, et par la teneur de ces présentes, de nostre certaine science et auctorité donnons, cédons, transportons et délaissons, pour luy, ses hoirs, successeurs et ayans cause, une maison assise en nostre bonne ville et cité de Milan, en porte Commasne, en la paroisse Saint Thomas-en-Terramare, nommée la maison de Pigeal avec ses appartenances et deppendances, que tenoit feu Loys de Tresac[1], en son vivant secrétaire du seigneur Ludovic ; laquelle maison, pour aucunes causes, à ja pieça esté déclairée appartenir et confisquée à nostre chambre ducalle ; pour la dite maison et ses appartenances avoir, tenir et posséder par le dit Cathelan, sesdits hoirs, successeurs et ayans cause en prendre les fruiz, prouffitz et esmolumens en payant et acquictant toutes voyes les cens, rentes et autres charges ordinaires deues danciennecté sur la dite maison. Sy donnons en mandement, etc.....

Donné à Vigesne au moys de novembre l'an de grace mil cccc quatre vingts dix neuf et de nostre règne le second. *Ainsi signé* : Loys.

Par le Roy duc de Millan, le seigneur Jehan Jacques de Trevoul mareschal de France et autres présens : Robertet. Visa contentor : Budé.

[1] Lodovico Tersago.

11

Autre donation au même

[Novembre 1499]

Archives nationales, JJ, 235, n° 347

..... [1] [donnons] tous et chascun les biens meubles et immeubles qui furent et appartindrent au comte Ludovic Bargamin et Charles Bargamin son cousin, lesquelz ont tenu le parti, service et obéyssance du seigneur Ludovic à l'encontre de nous, en commectant crime de rébellion ; et par ce confisquant ces dits biens à nostre chambre ducalle ; pour desdits biens joir et user par le dit de Trévoul jusques à la valleur de quatre cens escus de rente ou revenu par an, excepté toutes voyes du lieu et place de Genye, dont avons ailleurs disposé, sans autre chose réserver à nous des dits héritaiges, en payant et acquictant toutes voyes les charges et devoirs ordinaires que les dits héritaiges doivent et peuent devoir d'anciennecté, où et ainsi qu'il appartiendra. Sy donnons [2]....

12

Donation à Bernardino Trivulzio

Archives nationales, JJ, 235, n° 369

Loys, par la grace de Dieu, Roy de France, duc de Millan. Savoir faisons, etc, que nous, ayans regard et considéracion aux bons et agréables services que nostre amé et féal conseiller Bernardin de Trévoulse, chevalier, nous a faiz en la conqueste de nostre duchié de Millan, où il nous a servy à son povoir ; pour ces causes et desdits services aucunement le récompenser, et mesmement, moyennant la somme de trois cens cinquante escus qu'il a par nostre ordonnance baillée à nostre amé et féal Aymé d'Aurillac, dit Pocquedenare, auquel en avons fait don ; à icelluy Bernardin, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons donné, ceddé, transporté et délaissé, et, par la teneur de ces présentes, de nostre certaine science, pleine puissance

[1] Le texte de cette donation est identique à celui de la précédente jusqu'à ces mots : *Donnons*, etc.

[2] La formule de la fin est identique à celle de l'acte précédent.

et auctorité, donnons, cédons, transportons et délaissons, pour luy, ses hoirs, successeurs et ayans cause, la Plèbe de Berbat et sa juridicion, ainsi quelle se comporte et poursuyt, assise en nostre duché de Millan que tenoit Charles, dit le baron de Ferrart, lequel a tousjours tenu le parti, service et obéyssance du Seigneur Ludovic à l'encontre de nous ; au moyen de quoy il a confisqué le dit lieu et plebe à nostre Chambre ducale, pour icelle plebe et juridiction avoir, tenir, posséder, joir et user, par le dit Bernardin de Trévoulse, ses dits hoirs, successeurs et ayans cause, et prendre, recevoir et percevoir les fruiz, revenuz et esmolumens, sans aucune chose en excepter ne retenir à nous ; fors seullement les hommage, ressort et souveraineté, en payant et acquictant les charges et devoirs de la dite plèbe et juridicion, où et ainsi qu'il appartiendra. Sy donnons.....

Donné à Vigesne, au mois de Novembre mil quatre cens quatre vingt dix-neuf et de nostre règne le second. *Ainsi signé* : Loys, Par le roy, duc de Millan, le Seigneur de Gyé, mareschal de France et autres présens : Robertet. Visa contentor : Budé.

13

Donation faicte à Th. de Trivulce

Archives nationales, JJ, 235, n° 121

Loys, par la grace de Dieu, roy de France, de Napples et Jhérusalem, duc de Millan, savoir faisons que nous, ayant regard et considéracion aux bons, agréables et recommandables services que nostre amé et féal Théodore de Trévoul, conte de Lanoie, nous a par cydevant faitz, tant au recouvrement de nostre estat et duchié de Millan que autrement en plusieurs manières, fait et continue chacun jour, et espérons que plus face cy-après ; à icelluy, en aucune remunéracion des dits cervices, et pour autres causes et considéracions à ce nous mouvans, avons donné, octroyé et délaissé, donnons, octroyons et délaissons, de nostre certaine science, grace spéciale, plaine puissance et auctorité royal et ducal, par ces présentes, pour luy, ses hoirs, successeurs et ayans cause, les bourgs de Glarea, comprins la Rocquecte et frontière de Pizicon[1], deça de la rivière de Eldua[2] et aussi de Cavercurta[3], à nous appartenans, avecques la justice haulte, moyenne et basse, mere nuyte et impere, appartenans et deppendants diceulx bourgs, le revenu

[1] Pizzighctone.
[2] Adda.
[3] Cavacorta ?

desquelz l'on dit n'excéder soixante ducatz de revenu par chacun an, pour desdites choses joir et user par ledit Théodore [1].

Donné à Chalon, au moys d'avril l'an de grace mil cinq cens et ung après Pasques, et de nostre règne le quatriesme. *Ainsi signé :* Loys. Par le Roy, duc de Millan : Robertet. Visa contentor : Amys.

14

Donation à Barbara Visconti

[Août 1500]

Archives nationales, JJ, 234. n° 48

Loys, *etc.*, roy de France, de Sicille et de Jhérusalem, duc de Millan, savoir faisons, *etc.* que nous, considérans plusieurs bons et agréables services que nostre très chère et bien amée la Dame Barbe Visconti, fille de nostre amé et féal cousin, conseiller et chambellan, le Seigneur Jehan Jacques de Trévoust, mareschal de France, nous a par cy-devant faiz, en tenant tousjours nostre party et querelle, à l'encontre de tous noz adversaires, et, pour ce faire, supporté de grans despances ; à icelluy, pour ces causes, et autres à ce nous mouvans, avons donné, ceddé, transporté et délaissé, et par la teneur de ces présentes, donnons, ceddons, transportons et délaissons pour elle, ses hoirs et successeurs, tous et chacun les biens et héritaiges, tant féodaulx que allodyaulx, qui furent et appartindrent au Seigneur Jehan Marie Visconti, à nous appartenant, advenuz et escheuz en nostre chambre ducalle par droit de forfaicture et confiscacion par ce qu'il a tenu le party, querelle, faveur et service du More, nostre ennemy, avec quatre ou cinq ses enfans ; lesquelz enffans sont encores à nous rebelles, et de présent hors dudit duché, tenans party à nous contraire ; pour lesdits biens et héritaiges féodaulx et allodyaulx dudit Jehan Marie, avoir, tenir et posséder par la dite dame Barbe, ses dits hoirs et successeurs, et en prandre, parcevoir et recevoir les fruictz, prouffitz, revenues et esmolumens à quelque valleur qu'ilz soient et puissent estre et monter, pourveu toutes voyes que déclaracion sera faicte de la confiscacion diceulx biens à nostre dite Chambre ducalle ; et en cas que iceulx biens ne nous feussent adjugés et déclairés confiscquéz, nous voulons et entendons néanmoins pour la seurté de nostre estat dudit duché et pour la suspicion que avons de la personne dudit Jehan Marie Visconti aux causes desus dites, que les places et forteresses de Fontenete,

[1] La formule qui suit est identique à celle de l'acte précédent.

Saguant, et Albiza, appartenantes ou qui appartiendrent pour la moictié à icelluy Jehan Marie, soient mis ès mains et povoir d'icelle dame Barbe, dont avons trouvé seurté et fiance, pour icelles tenir et garder jusques à ce que par nous autrement en soit ordonné. Si donnons en mandement, *etc*.....
Donné à Montargis, au moys d'aoust, l'an de grace mil cinq cens et de nostre regne le troysiesme. *Ainsi signé* : par le Roy, duc de Millan, Robertet. Visa contentor : Garbot.

15

Lettres de naturalité pour Francesco San-Severini, Conté de Cayazzo.

[Mai 1500]

Archives Nationales, JJ, 235, n° 166

Loys, etc., roy de France, de Sicille, Jhérusalem, duc de Millan; savoir etc. Nous avons receu humble supplicacion de nostre cher et bien amé cosin Jehan Francoys de Saint Severin, conte de Cayasse, et de Barbara de Gonzague, sa femme, contenant que, tantost après la conqueste et recouvrement de nostre duché et estat de Millan, nostre dit cosin et sa dite femme viendrent et se sont retirez en cestuy nostre royaume, où ilz sont de présent, en entencion de y demeurer et vivre le reste de leurs jours; et à ceste cause, désireroient pour lentretenement de leur estat y acquérir aucuns biens ; mais, pour ce qu'ilz sont natifz hors de nostre dit royaume, ilz doubtent que noz officiers ou autres, après leurs trespas, au moyen de noz ordonnances sur ce faictes, voulsissent prandre et appréhender leurs dits biens, et iceulx prétendre nous appartenir par droict d'aubayne, et en fruster leurs enfans ou autres héritiers qu'ilz auroient lors de leur trespas, se par nous ils n'estoient habillitez et dispensez d'en povoir dispouser et tester ainsi qu'ilz nous ont dit et remonstré, en nous requérant humblement leur impartir sur ce nostre grace et libéralité. Pourquoy nous, les choses dessus dites considérées, inclinans libéralement à la requeste desdits suppliants et désirans favorablement les traicter, en considéracion des bons, grans et recommandables services, que nostre dit cosin nous a faiz, fait et continue chacun jour, et espérons que encores face ; à icelluy notre cousin le conte de Cayasse et sa dite femme et à chacun d'eulx, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons donné et donnons, de nostre certaine science, grace spéciale, plaine puissance et auctorité royale par ces présentes, congié, licence, permission et octroy d'acquérir en nostre dit royaume tous telz biens meubles et immeubles qu'ils y pourroient licitement acquérir, et d'iceulx, ensemble de ceulx qu'ilz y ont jà acquis, disposer et ordonner par testament et ordon-

nance de dernière voulenté, donacion faicte entre vifz, et autrement ainsi que bon leur semblera, et voulons que, après leur dit trespas, leurs dits hoirs ou autres, à qui ilz en pourroient disposer, leur puissent succéder, prandre et recueillir leurs ditz biens et successions, tout ainsi et par la forme et manière que s'ilz estoient natifz et extraicts de nostre dit royaume; et quant à ce, les avons, eux et leurs ditz héritiers, habillités et habillitons de nostre plus ample grace par ces dites presentes, sans ce que, à la cause dessus dite, aucun destourbier ou empeschement leur soit faict, mis ou donné au contraire, ores ne le temps advenir, ne pour raison de ce ilz ou aucun d'eulx nous soient tenuz payer à nous ou aux autres aucune finance ou indampnité; et laquelle finance, à quelque somme quelle se puisse monter, nous leur avons en faveur et considéracion que dessus donnée, acquittée, donnons et quictons par ces dittes présentes signées de nostre main. Par lesquelles donnons en mandement à *etc*.....

Donné à Lyon, au moys de may, l'an de grace mil cinq cens, et de nostre regne le troisiesme. *Ainsi signé*. Par le Roy, Robertet. Visa contentor : Amys.

16

Confirmation de privilèges pour la veuve et le fils mineur du comte de Cayazzo, Jehan de St Severin.

[Décembre 1501]

Archives nationales, JJ, 235, n° 134

Ludovicus, Dei gracia, Francorum, Neapolis et Jherusalem rex, dux Mediolani etc. Notum facimus universis presentibus et futuris quod nos, attendentes per optima, grata et recommandabilia obsequia, per deffunctum consanguineum nostrum Johannem Franciscum de Sancto Severino, comitem Cayacii, in rebus nostris grandissimis impensa, et presertim in recuperacione et adeptione regni nostri Neapolitani precustodiam exercitus et belli ordinendo, ubi demum deffunctus est; desiderantes et preoptantes per dicta servicia ad utilitatem et comodum nostre consanguinee ejusdem deffuncti relicte, et nostri consanguinei eorum filii infantis minoris, ejusdem tutricis et gubernatricis addere; etiam animadvertentes quod ante ipsam adepcionem dicto deffuncto polliciti fueramus bona quæ possidebat in dicto regno Neappolitano confirmare ut in simili confirmaveramus ea quæ tenebat in ducatu et dominio nostro Mediolani; hiis causis et aliis consideracionibus ad hoc animum nostrum moventibus, predicte consanguinee nostre tutrici et consanguineo nostro ejus filio, confirmavimus, stabilimus et corrobo-

ramus, et per presentes nostras motu proprio, certa sciencia et auctorite regia et ducali, confirmamus, stabilimus et corroboramus bona quæ sequntur, sita et situata in dicto nostro regno Neapolitano, videlicet Comitatum Cayacii, cum suis villis Campaignano, Vignarello et Esquillo in Principatu infrascriptis villis, scilicet Cere, Albanella, Corneto, Lacaufoy a Filleto et sancto Petro, cum aliis suis pertinenciis, juribus et juridictionibus per dictum deffunctum consanguineum nostrum et ejus successores, a quinquaginta annis citra continuis et consecutivis debite detentis et possessis, tamen tempore expulsionis et usurpacionis eis facte de eisdem bonis, via guerre et hostilitatis, in hiis annis comprehenso et numerato; de quibus omnibus ac etiam ceteris quibuscumque bonis mobilibus, immobilibus, juridictionibus, juribus et privilegiis, qualibus et quantiscumque sint, sitis in dicto nostro regno Neapolitano, sive sint feudalibus, sive alodialibus, quæ et quomodocumque per dictum deffunctum et successores tenebantur et possidebantur, et quorum ipsam consanguinea nostra tutrix et noster consanguineus sunt in legitima tenuta possessione, et quibus recte et debite uti et gaudere possunt et debent, de novo et in quantum opus foret, investimus ac investiti esse volumus et mandamus, ita quod ipsa bona tenere et possidere possint et de eisdem disponere ad suarum libita voluntatum, prout per retroacta tempora poterant; reservata tamen nobis superioritate et juribus nostris et alienis semper salvis. Mandantes propterea, etc.....

Datum Blesis in mense decembris, anno domini millesimo quinquagesimo primo, et regni nostri quarto. *Sic signatum:* Per regem, domino Cardinali de Ambasia in Franciam legato, et aliis presentibus: Gedoyns. Visa contentor: Amys.

17

Abolition pour les habitants de Pavie

[Juillet 1500]

Archives nationales, JJ, 135, n° 168

Loys, etc., roy de France, de Sicile et Jhérusalem, duc de Milan, comte de Pavye. Savoir faisons à tous, présens et à venir, comme noz très chers et bien amez les nobles, citadins et communauté de nostre ville, cité et conté de Pavye, ayent envoyé par devers nous noz chers et bien amez Cristophore Albercia, docteur en chacun droit, Jehan Estienne Rigié, Silvestre Bucigella, leurs ambassadeurs et depputez, et par eulx fait faire plusieurs remontrances, requestes, supplicacions; et entre autres, nous ont très humblement faict supplyer et requérir que nostre plaisir soit remettre, quiter, abolir et pardonner à tous et

chascuns les citadins et habitans de nostre dite ville, cité et conté de Pavye, tous les crimes, délictz et malesfices par eux commis et perpétrez, durant le temps que le seigneur Ludovic Sforce a tenu et occupé nostre pays et duché de Millan, soit pour crime de lèse majesté ou autres, et les restituer et rappeller à leur bonne fame et renommée et à leurs biens, et au surplus mectre au néant tous et chascun les appaulx, bans, bannissemens, pertes, procès et procédures qui contre eulx pourroient avoir esté faiz pour cause desdictz crimes, délictz et malesfices, et sur ce leur impartir noz grace et miséricorde. Pour ce est-il que nous, ces choses considérées, voulans et désirans humainement et doulcement traicter lesdicts nobles, citadins et communauté de ladite ville, cité et conté de Pavye à ce qu'ilz soient doresnavant plus enclins de vivre et eulz entretenir soubz nostre obéissance, comme bons et loyaulx subjectz; pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons quicté, aboly, remis et pardonné, et par la teneur de ces présentes quictons, abolissons, remectons et pardonnons. de nostre certaine science, grace espéciale, plaine puissance et auctorité royal et ducal, tous et chascun les dits cas crimes, délitz et malesfices commis et perpetrez par lesdits citadins et subgectz de nostre ville, cité et conté de Pavye, pendant ledit temps que ledit seigneur Ludovic a esté occupateur et détenteur de nostre dit pays et duché de Millan, soit que lesdits délictz aient esté poursuivis ou non et compostez ou non par ledit seigneur Ludovic, et aussi soit pour cas et crime de lése majesté ou autres réservez, et exceptez ceulx qui seront ci-après déclairéz, c'est assavoir hérésie, boutement de feuz, sacrileiges, assassinemens, homicides, faiz de guet-apens, forcemens et violemens de femmes, crimes de faulx; et avec ce leur avons quicté, remis, abolly et pardonné, exceptez lesdits cas ainsi réservez, toutes peines, amandes et offenses corporelles, criminelles et civilles, en quoy, pour raison desdits cas, crimes et délictz ains non réservez, ilz pourroient estre encouru envers nous et justice, et les avons restituez et restituons à leur bonne fame et renommée, au pays et à leursdits ; biens en mectant au néant tous et chascun les appaulx, bans, banissemens, sentences, procès et procédeures, qui, contre eulx et chascun d'eulx, en pourroient estre pour les causes dessus dites ensuivy; et sur ce imposons silence perpétuel, tant à nostre procureur général et fiscal, satisfaction faite à partie civillement tant seulement; si donnons en mandement par ces dites présentes à nos amez et féaulx les gens de nostre Sénat de Millan, au gouverneur et potestat dudit Pavye, et à tous nos autres justiciers et officiers et à leurs lieutenants présens et à venir et à chascun d'eulx, si comme à luy appartiendra, que de nos présens lettre, commission, abolission et pardon, ils facent, seuffrent et laissent ausdits citadins et habitans et chascun d'eulx respectivement, joyr et user

plainement et paisiblement, à tousjours et perpétuellement, sans pour occasion desdits cas, crimes et délictz leur faire mectre ou donner, ne souffrir estre faict, mis ou donné aucun destourbier ou empeschement à leurs personnes et biens; et se, en quelque manière que ce soit pour ceste cause, ils ont leurs dits biens, sont ou estoient pour ce prins, saisiz, levez, arrestés, emprisonnés ou empeschés, mectiez les luy ou faictes mectre incontinent et sans délay à plaine délivrance.

Donné à Lyon au moys de juillet, l'an de grace mil cinq cens et de nostre règne Ie troisième. *Ainsi signé;* Par le roy, duc de Millan, monseigneur le cardinal d'Amboise Louis l'évesque d'Alby, les seigneurs de Gyé et de Trimoille, mareschaulx de France et autres présens : COTTERAU. Visa contentor: AMYS.

18

Confirmation des privilèges de Pavie

[Juillet 1500]

Archives nationales, JJ, 235, n° 169

Loys, etc. roy de France, de Sicille et Jhérusalem, duc de Millan, conte de Pavye, savoir faisons à tous présens et à venir comme noz très chers et bien amez les nobles, citadins, manans et habitans de nostre ville et cité de Pavye, nous ayent par leurs embaxadeurs et depputez Cristofore Albericia, docteur en chacun droit, Jehan Estienne Rigie et Silvestre Bucigella, fait dire et remonstrer que, combien que aux potestat, vicaire et juge dudit lieu de Pavye, qui sont les juges ordinaires, et non à autres apparteigne la congnoissance de traicter et décider des causes et matières, tant civilles que criminelles, devant noz subgectz, et des despences de ladite ville, cité et conté de Pavye, laquelle de tout temps et d'ancienneté avait acoustumé de ainsi en user; ce néantmoins, aucuns cappitaines et gens de guerre et autres, s'esforcent chacun jour entreprandre congnoissance d'aucunes matières tant criminelles que civilles; combien qu'ilz n'aient aucune puissance de ce faire, et y font et commectent plusieurs abbus; qui estoit très grans grief, préjudice et dommaige de noz subgectz dudit pais, en nous humblement requérant que nostre plaisir soit les faire régir et gouverner touchant ledit fait de la justice par les dits juges ordinaires, ainsi qu'il est acoustumé par cy devant et d'ancienneté, et déclairer sur ce nostre voulloir et intencion, et aussi les entretenir en leurs droitz et privilleiges du grand magistrat de la dite ville, et les leur confirmer, ratiffier et approuver, et sur le tout leur impartir noz

grace et libéralité; pour ce est-il que nous, ces choses considérées, voulans et désirans les dits suppliants favorablement et humainement traicter et les entretenir en leurs privilleiges, libertez et franchises, à ce qu'ilz aient meilleur couraige de vivre soubz nostre obéissance comme noz bons et loyaulx subgectz; et pour autres considéracions à ce nous mouvans, avons voulu, dict, éclairé et ordonné, et par ces dites présentes, de nostre certaine science, grace espécial, plaine puissance et auctorité royal et ducal, disons, déclairons, ordonnons, voulons et nous plaist que doresnavent, en nostre ville, cité et conté de Pavye, ny aist que lesdits potestats, vicaire et juges ordinaires qui congnoissent desdites causes et matières tant civilles que criminelles des subgectz et des dépendances de la dite ville, cité et conté de Pavye, ainsi qu'il est acoustumé faire et qu'il a esté par cy devant observé et gardé; et en avons interdist et desfendu, interdisons et desfendons à tous autres, de quelque estat ou condicion qu'ils soient toute juridiction et congnoissance. Et en oultre, à iceulx suppliants avons confirmé, ratiffié et approuvé, et par ces présentes confirmons, ratiffions et approuvons les dicts privilleiges, libertez et franchises à eulx donnéz et concédéz par noz prédécesseurs, ducz de Millan et contes de Pavye, touchant ledit grant magistrat de la dite ville; voulons et nous plaist qu'ilz en joissent doresnavent, plainement et paisiblement, et à tousjours perpétuellement, tout ainsi et par la forme et manière qu'ils en ont par cy devant, deuement et justement, joy et usé. Si donnons en mandement ,*etc* .....

Donné à Lyon au moys de juillet, l'an de grace mil cinq cens et de nostre règne le troisiesme. *Ainsi signé*: Par le Roy, duc de Millan, Monseigneur la cardinal d'Amboise, Louis, évesque d'Alby, les seignenrs de Gié et de Trémoille, mareschaulx de France, et autres présens : Cotterau. Visa contentor : Amys.

19

Confirmation des privilèges de l'ordre de S. Jean de Jhérusalem à Milan.

Archives Nationales, JJ, 235, n° 185

Loys, etc., roi de France, de Secille, de Jhérusalem et duc de Millan, savoir faisans etc. Nous avons receu humble supplicacion de nostre très cher et féal amy le Cardinal, grant maistre de Roddes, et de noz chers et bien amez les prieurs, commandeurs, chevaliers et religieux de l'ordre Saint Jehan de Jhérusalem, contenant que, par les privilleiges et libertéz anciens de la dite religion, ilz ont le privilleige, de toute ancienneté, tant en nostre royaume que autres royaumes et pays de crestienté de prandre les despeulles des commandeurs de ladite Religion,

après qu'ilz sont allés de vie à trespas, aussi les vaccans et mortuorum; pareillement de donner et conférer les commanderies de la dite religion ; et de ce ont accoustumé user de toute ancienneté par tous lesdits royaumes et pays, et joissent encores à présent, réservé en nostre duché de Millan, que, despuis l'exurpation dicelle faicte par ceulx de Sforce, lesdits Sforces les ont empeschez en iceulx droiz et plusieurs autres à la dite religion appartenant, et depuis ny en ont peu avoir la joissance, à leur très grand préjudice et interest ; requérans par nostre grace et liberalité leur estre imparties. Pour quoy, nous, ces choses considérées, voulans et désirans les droiz anciens de la dite religion leur estre renduz et restituez, gardez et observez, ayans regard mesmement aux grans et insupportables fraiz, chargez, peines et travaulx qu'ilz ont supporté de tout temps et supportent jor et nuict por le soustenement, tuicion et desfense de la crestianté, ensemble au service divin fait jor et nuit en la dite religion, parquoy ne vouldrions leurs droiz estre detenuz ne diminuez, mais plustost augmentez à iceulx grant maistre, chevalliers, commandeur et religieux de la dite religion suppliants à nous ; pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons octroyé et octroyons, de grace spécial, plaine puissance et auctorité royal; par ces présentes, voulons et nous plaist, quilz et leurs successeurs en ladite religion présens et à venir ayent doresnavent en nostre duchié de Millan tous les ditz droiz et despeuilles desdites commanderies, aprés qu'ilz seront allez de vie à trespas, mortuorum et vaccans, qu'ilz puissent donner et conférer les commanderies quant elles seront vaccans en icelle duchié et joissent et usent de tous les droiz, privilleiges, franchises, libertez, prérogatives et préhéminances comme leur ordre, par ce qu'ilz faisoient d'ancienneté et qu'ilz font encores à présent en nostre dit royaume, pays et seigneuries et autres royaumes chrétiens. Si donnons en mandement, etc. .....

Donné à Lyon au moys de juillet, l'an de grace mil cinq cens, et de nostre règne le troisiesme. *Ainsi siyné:* Par le Roy, duc de Millan, Monseigneur le Cardinal d'Ambboise, l'evesque d'Alby le, seigneur de Gyé, mareschal de France et autres présens: Cottereau. Visa contentor Amys.

20

Donation à Galéas de Sallesart et Jacques de Cardonne

[Septembre 1500]

Archives nationales, JJ, 234, n° 30

Loys etc. Savoir faisons à tous présens et avenir que nous, aiant regard et considération aux bons et recommandables services que noz

chers et bien amez Gallais de Sallezart, seigneur de Laz, et Jacques de Cardonne, gentilzhommes de nostre hostel, nous ont par cy devant faiz au fait de noz gueres et conqueste de nostre duché de Millan et autrement en mainctes manières, font et espérons que encores facent au temps à venir à iceulx ; pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons donné, ceddé, quicté, transporté et délaissé, et par la teneur de ces présantes, donnons, ceddons, quictons, transportons et délaissons pour eulx, leurs hoirs, successeurs et aians cause, la mestairie de Douzonville, terres et appartenances d'icelle, assiz en la paroisse de Manchecourt et chastellenie d'Yerre-le-Chastel, et tous et chascuns les biens tant meubles que immeubles et arréraiges d'icelle mestairie, qui furent et apparandrent et qui povoient compecter et appartenir à feu Charles le Picart, filz de feu Perrinet le Picart ; icelle mestairie, terres et appartenances et autres biens dessusdiz à nous advenuz et escheuz par droict daubaine, et déclarez appartenir par sentence de nostre bailly d'Orléans ou son lieutenant, parce que icellui feu Charles le Picart est allé de vie à trespas sans hoirs ni héritiers habilles à lui succéder; pour de ladicte mestairie, terres et appartenances d'icelle et biens dessusditz joir et user par lesditz de Laz et Cardonne, et en prandre, parcevoir et recevoir les fruiz et prouffiz, revenues et émolumens, à quelque somme qu'ilz soient et puissent estre et monter, et autrement les appliquer à son prouffit et en faire et disposer à leur plaisir et voulonté, comme de leur propre chose et héritaige; sans aucune chose en réserver ni retenir pour nous ou les nostres, fors seullement les foy et hommaige, ressort et souveraintè, en faisant et paiant les charges et devoirs, s'aucuns sommes sont deuz pour raison de ladite mestairie et biens dessusditz où et ainsi qu'il appartiendra. Si donnons en mandement, etc..... .....
Donné à Bloys, au moys de septembre, l'an de grace mil cinq cens et de nostre règne le troysiesme. *Ainsi signé :* Par le Roy, Robertet. Visa contentor : Amys.

21

Donation à Hieronimo Pallavicini, évêque de Novare

[Octobre 1500]

Archives nationales, JJ, 234, n° 38

Loys etc. Savoir faisons, *etc.*, que nous aians regard et considération à plusieurs bons, notables, vertueux et recommandables services que nostre amé et féal conseiller Jherosme, marquis Palvesin, évesque de Nouvarre, nous a par cy devant faiz, tant à la conqueste et

redduction par nous faits de nostre duchié de Millan, à laquelle mesmement pour la dernière conqueste et redduction dicelle lui et les siens nous ont très bien, loyaument et vertueusement servy, sans riens esparner; à icelui nostre conseiller, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons donné, transporté et délaissé, donnons, transportons et délaissons de nostre plaine puissance et auctorité, par ces présentes, pour luy, ses hoirs, successeurs et aians cause, ung petit villaige à nous appartenant assiz en nostre duchié de Millan en l'évesché de Parme, nommé Montepaille, qui n'est que de la valleur que de vingtz ducatz d'or de rente et revenu par an ; pour dicelluy villaige, ses droiz et appartenances, ainsi qu'il se comporte à la dite valeur de vingt ducatz par an ou environ, avoir, tenir et posséder par nostre dit conseiller, sesditz hoirs, successeurs et aians cause, et dicelluy joir et user plainement et paisiblement, en faisant et aquictant les charges et devoirs deuz à cause dudit villaige, où et ainsi qu'il appartiendra ; moyennant et parmy toutes voyes que, toutes et quantes foiz que nous ou noz prédécesseurs baillerons ou ferons bailler à nostre dit conseiller ou à celui ou ceulx qui auront son droit la somme de cinq cens ducatz pour une fois, nous pourons avoir et retirer le dit villaige, et le remettre à nostre dominance ducal. Si donnons en mandement, etc.... Donné à Bloys au moys d'octobre l'an de grace mil cinq cens et de nostre règne le troysième. *Ainsi signé :* Par le Roy. Gedoyn. Visa contentor.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Loeseth (E.). — Observations sur le *Polyeucte* de Corneille. — *Christiania, Jacob Dybwad*, 1899, gr. in-8°. [18 p.].
[Extrait des *Videnskabsselskabets Skrifter. II. Historik-filosofisk Klasse.* 1899, n° 4.]

Le mémoire de M. E. Loeseth, communiqué au cinquième congrès des philologues scandinaves, mais rédigé en français, comprend : 1° une revue des jugements portés sur *Polyeucte*, depuis l'apparition de cette œuvre jusqu'à nos jours ; — 2° un examen rapide de ces jugements ; — 3° une conclusion.

L'exposé des jugements émis est intéressant, bien qu'on pût l'améliorer ou le compléter çà et là : Sarcey devrait être cité d'après son feuilleton du *Temps*, non d'après le compte rendu fantaisiste d'une de ses conférences qu'a donné M. Jules Lemaître ; — M. Moûnet-Sully a publié dans la *Revue d'art dramatique* (15 avril 1891) une interprétation de *Polyeucte*, qui me paraît parfaitement insoutenable, mais qui est curieuse et par elle-même et par la situation de son auteur.

L'examen des jugements est souvent judicieux, par exemple dans les pages consacrées aux critiques de Lessing : je ne crois pas qu'il le soit partout, et on le voudrait parfois plus explicite.

La conclusion est que *Polyeucte*, ayant suscité des explications diverses, manque fâcheusement de clarté. Pourquoi Corneille n'a-t-il pas peint son martyr de telle sorte qu'on ne pût voir en lui, tantôt un pur néophyte chrétien, tantôt un mari jaloux ? « Pourquoi n'a-t-il pas indiqué clairement la part de l'amour et la part de la religion dans la conversion de Pauline ? » « Le poète a fait une trop grande place au vague, et l'incertitude qui en résulte, loin de rehausser le charme de la pièce comme dans certains drames saturés de pensées et sombrement philosophiques, ceux d'*Ibsen* ou de *Renan*, par exemple, ou dans quelques poésies délicieusement et artistement crépusculaires des meilleurs symbolistes, en diminue au contraire la valeur intrinsèque. » — Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Je me contenterai de remarquer que les critiques ne discutent pas seulement sur les personnages d'un Ibsen, mais sur ceux d'un Shakspeare, d'un Gœthe, voire d'un Racine. Quand un Scribe fait mouvoir les pantins qu'il a mis en scène, il a bien soin — et il lui est aisé — de nous dire quelles ficelles il tire pour cela. Mais le poète qui peint ou qui crée des êtres

vivants ne peut rendre un compte aussi rigoureux des actions de ses personnages : savons-nous jamais nous-mêmes, alors que nous prenons une décision grave, quelle part exacte il faut faire aux divers motifs et mobiles qui ont agi sur nous ?

Somme toute, M. Loeseth n'a pas senti avec quel art et avec quelle force de génie Corneille a fondu dans son *Polyeucte* un drame hagiographique, dont le ressort essentiel est la grâce, et une tragédie rationnelle, où tout s'explique par les sentiments et par les passions des personnages. Bien qu'il prononce deux fois le mot de tragi-comédie, il n'a pas vu non plus avec quelle ingéniosité Corneille a fait entrer dans une tragédie classique les plus utiles éléments de la tragi-comédie antérieure. Il a mieux étudié les critiques de *Polyeucte* que *Polyeucte* même. Mais son mémoire n'est pas sans mérite, et, puisqu'il est l'œuvre d'un étranger, nous devons en remercier autant qu'en féliciter l'auteur.

Eugène Rigal.

Beer (Rudolf).— *Zur Ueberlieferung altspanischer Literaturdenkmäler. Wien, Carl Gerold*, 1898, in-8° [45 p.]. (Extrait de la *Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien.*)

Il se peut que notre connaissance fort modeste de l'allemand nous trompe, mais il nous semble que M. B. donne à *Ueberlieferung* un sens qu'il n'a pas ordinairement. Nous nous attendions à ce qu'on nous énumère et nous décrive les manuscrits et les éditions qui nous ont conservé tel ou tel texte, ou à ce qu'on nous parle des catalogues de ce genre déjà existants : mais la tâche que s'est imposée M. B. est tout autre.

Dans un premier chapitre intitulé : *Der gegenwärtige Stand der Quellenkunde*, il cite et apprécie rapidement la *Bibliotheca Hispana* de Nicolas Antonio (2e édition), la littérature de Ticknor, celle d'Amador de los Rios, les travaux entrepris par MM. Ewald, Lœwe et lui-même pour les *Monumenta Germaniae* ou la *Bibliotheca patrum latinorum hispaniensis*. Ce sont là en réalité des œuvres d'ordre divers, et dont deux au moins n'ont que des rapports lointains avec l'*Ueberlieferung* telle que nous l'entendons.

Mais nous voyons bientôt quelle est l'idée véritable de M. B. : il a voulu faire un petit traité de méthodologie. Après avoir montré, en quelques lignes trop brèves, qu'il n'existait pas de manuel de littérature espagnole bien fait, répondant aux exigences de la science moderne, il indique au savant ou plutôt aux savants courageux qui se proposeraient de combler cette lacune, le plan qu'ils devront suivre pour y parvenir. Mais au fait, encore ici, s'agit-il de bibliogra-

phie ou de littérature proprement dite, du manuel de littérature idéal, ou du manuel de bibliographie qui devra le précéder et lui servir de base solide. On nous parle tantôt de l'un, tantôt de l'autre, et parfois de telle façon que nous ne savons plus au juste duquel des deux il s'agit : confusion fâcheuse, surtout chez un auteur de méthodes.

Heureusement M. B. appuie ses théories d'un exemple, qui, sans doute, va tout éclairer. Il occupe dans notre brochure le chap. II : *Das Poema del Cid : die Handschrift*; et le chap. III : *Das Poema del Cid : die Provenienz*. Dans ces quelques pages, toutes les questions relatives à nos *cantares* sont touchées : description du manuscrit, son histoire, éditions qui en ont été faites, et ici nous sommes dans l'*Ueberlieferung ;* date, lieu de la composition, auteur, et ici nous sortons de l'*Ueberlieferung ;* car on comprend bien que pour résoudre ces derniers problèmes, M. B. est obligé d'étudier plus ou moins son texte, d'en recueillir les allusions historiques, de jeter un coup d'œil sur son vocabulaire et sa grammaire. Il est même amené, quoiqu'il s'en défende, à en esquisser une appréciation littéraire. De telle sorte que nous ne voyons pas bien ce que l'historien de l'*Ueberlieferung* laisse ici à faire à l'historien de la littérature proprement dit.

En réalité M. B. a mal choisi son exemple. Un manuscrit unique, sans date et sans nom d'auteur, doit forcément jouer de ces tours au bibliographe trop consciencieux qui se croira obligé de lui trouver un état civil. Mais peut-être aussi le bibliographe sort-il ici de ses attributions, et peut-être sa fonction véritable est-elle de regarder les textes de ce genre par le dehors, de les mesurer, d'en compter les feuillets sans les lire, d'en dater l'écriture. Disons mieux, dans ces cas-là, l'étude ne peut plus être partagée entre le bibliographe et le littérateur : ils doivent travailler ensemble, s'aider mutuellement et se compléter l'un l'autre.

Voyons donc ce que vaut l'étude bibliographique et littéraire que nous présente M. B.

Elle est fort confuse et embrouillée. Elle porte de plus les traces manifestes, matérielles, d'un travail hâtif. Par exemple, p. 12, M. B. ouvre une parenthèse pour nous inviter à ne pas confondre Angel Amador de los Rios, auteur d'articles parus dans la *Revista de España* sur l'exactitude historique et géographique du Poème du Cid, avec José Amador de los Rios, auteur de la littérature bien connue. Or le premier s'appelle, en réalité, Angel de los Rios y Rios, sans rien d'Amador. P. 18, M. B., non content de changer l'état-civil de Angel de los Rios, l'accuse de ne pas indiquer la provenance de deux documents dont il se sert : ce qu'il a fait pourtant, comme on pourra s'en convaincre en se reportant à la *Revista de España,* t. LXXI, p. 521, n. P. 38 on nous renvoie pour le catalogue des manuscrits originaires de Car-

deña, paru en 1851, et dans le *Memorial histórico español*, au *Boletín de la Real Academia de la Historia*, qui n'a vu le jour qu'en 1877.

Les déclarations de M. B. nous faisaient espérer un travail définitif digne de former un chapitre de l'histoire idéale de la littérature espagnole à laquelle il doit servir de modèle : nous sentons dès maintenant que nous serons déçus. Nos inquiétudes s'accroissent en constatant que de tous les sujets qu'il aurait pu traiter M. B. a choisi celui qui lui convenait le moins. Lui qui avait le choix entre tant de manuscrits qu'il a maniés pendant deux ans de séjour en Espagne, en a choisi un qu'il n'a jamais vu. Aussi la description qu'il nous en donne n'est ni meilleure ni pire que celles que nous connaissions déjà et qui, malheureusement, n'étaient pas parfaites, D. Ramón Menéndez Pidal vient de nous l'apprendre [1]. Il ne manque pas seulement une feuille après le v. 2337 ; une autre a été coupée après le v. 3507, comme le prouve outre le sens, le talon visible, quoique personne ne l'eût encore vu. Il n'y a pas eu un seul correcteur, il y en a eu plusieurs d'époques différentes.

Les éditions sont expédiées p. 15 en quatre lignes : l'énumération des trois premières terminée par un etc., avec un supplément tout aussi sec p. 45. Comme on le voit, la partie *Ueberlieferung* n'est pas brillante.

Pour ce qui est des diverses questions soulevées par le Poème du Cid, M. B. nous résume lui-même le résultat de ses recherches, p. 45 : « La première rédaction du Poème, qui ne nous est pas parvenue, eut lieu au commencement du XIIIe s. et à Cardeña. Le texte dont se servit Alphonse X pour la rédaction du quatrième livre de sa *Crónica general* en est proche parent. Cette chronique alphonsine dans les parties où le Poème lui sert de source est importante pour la connaissance de celui-ci, dans les paraphrases elle est précieuse pour l'expliquer [2]. » M. B. a voulu dire sans doute que la chronique nous aide a retrouver la forme primitive du Poème lorsqu'elle le suit pas à pas, presque mot par mot, et nous aide à l'entendre lorsqu'elle le paraphrase. Mais il me semble que dans les deux cas le Poème est source. « Dans les vieux catalogues de bibliothèques le *Poema* n'est pas nommé. Les *Hechos del Cid* qui y figurent se rapportent à la chronique... »

Il n'est, dans ces résultats, rien de bien nouveau. Dozy, Bello, et d'autres ont déjà placé la composition du poème au commencement du XIIIe siècle. Les raisons qu'ils apportaient n'étaient pas

[1] Poema del Cid. Nueva edición. Madrid 1898.

[2] Voici le texte : Diese alfonsinische Crónica ist in den Theilen, wo das Poema als Quelle herangezogen wird, nicht unwichtig für die Kenntnis der Dichtung, in den Paraphrasen wertvoll für die Erklärung.

décisives ; celles de M. B. ne le sont pas davantage. Elles consistent en considérations générales sur l'état de la civilisation espagnole aux XIIe et XIIIe siècles, sur les conditions matérielles de la production littéraire à cette époque : arguments dont, pour notre part, nous faisons peu de cas, parce qu'il nous paraît qu'ils peuvent servir également toutes les causes. Nous en dirons autant des preuves tirées de la qualité de la langue du poème. M. B. apporte ici le témoignage de M. Araujo qui dit dans sa grammaire du Cid que cette langue « reflète fidèlement le dictionnaire castillan du XIIe et du XIIIe siècles ». On est étonné de voir un érudit, nourri à la bonne école, faire état d'une telle affirmation qui ne repose sur rien, comme on peut s'en rendre compte en se reportant à l'ouvrage d'où elle est tirée, et qui porte même en elle, dans sa rédaction, la preuve évidente de sa nullité scientifique. D'ailleurs, serait-elle rigoureusement établie, de quoi peut-elle nous servir ? Elle nous ouvre une marge de deux cents ans et nous sommes déjà enfermés entre 1136 et 1270, entre Alphonse l'empereur, qui est nommé dans le poème, et Alphonse le Sage, qui s'en est servi dans la première moitié de son règne. De plus, Floranes, l'érudit qui a le plus rajeuni notre texte, ne l'a mis qu'en 1245. Enfin M. Lidforss nous a enserrés entre 1135 et 1139. On peut ne pas admettre sa solution, mais comme elle est fondée sur des données précises, tirées du poème lui-même, sur des allusions historiques qu'il renferme, il n'est pas permis de la passer sous silence, et il fallait la ruiner avant d'en proposer une autre.

Au sujet des relations de la chronique alphonsine avec notre poème, M. B. refuse d'admettre la théorie émise par D. Ramón Menéndez Pidal dans ses *Infantes de Lara*. Il nous paraît avoir tort et peut-être l'a-t-il reconnu lui-même, après avoir lu l'article du même auteur paru dernièrement dans la *Revue Hispanique*. Aussi nous n'insisterons pas.

Les « *hechos del Cid* » qui figurent dans les vieux catalogues se rapportent à la chronique et non au poème. En effet, dit M. B. p. 25, le quatrième livre de la *Crónica general* qui, plus d'une fois, fut copié à part, qui était un texte d'une lecture plus facile que le Poème, qui était recommandé d'ailleurs par l'autorité royale de son auteur, « par son pavillon » dut se substituer dans tout le moyen âge à la vieille geste, comme « Livre du Cid ». Il me semble, quant à moi, que, quel que fût le discrédit d'une œuvre, cela ne pouvait empêcher l'auteur d'un catalogue de l'inscrire sur ses listes, s'il la trouvait dans le fonds qu'il inventoriait. De plus, si l'on pouvait être embarrassé pour donner un titre générique exact à des œuvres relatives au Cid, c'était plutôt pour la Geste, monument d'un genre dont on avait oublié le nom, que pour une chronique, genre qui n'a cessé d'être

connu depuis Alphonse X jusqu'à nos jours ; et par suite ce titre vague *Hechos del Cid* devrait plutôt nous faire songer au poème, qu'à la chronique. Mais au fait, le mot *Crónica* ne se trouve-t-il pas dans le catalogue en question ? La citation qu'en fait M. B. est rédigée de telle façon qu'on ne peut pas le savoir au juste. Si le mot y figure, la démonstration de M. B. est oiseuse, s'il en est absent, elle est notoirement insuffisante.

Mais la partie la plus originale du travail de M. B. est celle où il essaie de préciser le lieu où le Poème du Cid a été composé. Il nous assure d'abord qu'un monument aussi important n'a pu être matériellement exécuté que dans un grand monastère. — A mon avis nous n'en savons rien au juste. — Ce monastère est celui de Cardeña, qui joue un grand rôle dans la Geste, ce qui indique que la Geste a été composée à Cardeña, par un moine de Cardeña. M. B. calcule que plus de deux cents vers sur trois mille sept cents, compte rond, lui sont consacrés. Mais, peut-on dire, ce rôle a été attribué à San Pedro par l'histoire même. Le Cid de son vivant eut de nombreuses relations avec ce cloître ; c'est là qu'il fut enterré, après sa mort, et que furent enterrées sa femme, ses filles, plusieurs de ses parents, plusieurs de ses compagnons d'armes et jusqu'à son coursier, le célèbre Bavieca. Par suite, quoi d'étonnant à ce que ce cloître occupe dans la Geste une place que lui assignait l'histoire, et que ne pouvait lui refuser le poète quel qu'il fût, moine de n'importe quel cloître de Castille ou jongleur laïque du même pays. M. B. prévoit l'objection et, pour y parer, il s'attache à prouver que les vers consacrés à Cardeña sont d'un tel caractère, révèlent un tel souci des intérêts moraux et matériels du couvent, donnent des détails si nets sur les événements du Poème qui s'y déroulent, qu'ils n'ont pu être écrits que par un moine de ce monastère, dans le but d'être utile au monastère, en s'inspirant de traditions qui ne se perpétuaient que là dans toute leur force, et sans doute aussi en s'aidant de documents qui ne se trouvaient que là. La démonstration de M. B. est forte, elle n'est pas inattaquable. Pour ma part, je m'étonne qu'un moine si bien intentionné, si bien pourvu de renseignements de toutes sortes, que l'histoire autorisait à se donner libre carrière, n'ait su tirer que deux cents vers d'une aussi ample matière. Il écrivait à une époque où la légende pieuse du Cid s'était déjà développée sans doute, et il ne lui a pas fait le moindre emprunt, lui, moine. Lors du premier voyage de Minaya en Castille, après la défaite de Ffariz et de Galue, il le laisse aller à Sainte-Marie-de-Burgos commander et payer mille messes et ne le charge pas du moindre présent pour San Pedro de Cardeña. Enfin lui qui avait à sa disposition les annales du couvent, où devait se trouver la liste authenti-

que des abbés, introduit un don Sancho qui, à ce que dit Milà y Fontanals[1], est parfaitement apocryphe.

D'autre part, M. B. ne prétend pas et ne peut pas prétendre que le Poème du Cid en entier soit l'œuvre de son moine. Il admet que les *Cantares de mio Cid*, tels que nous les possédons, ne sont que le remaniement de poésies populaires antérieures, débitées par les jongleurs. Son diascevaste se serait contenté de les recueillir, de les raccorder, et n'aurait composé personnellement que les vers relatifs à Cardeña. Comment, dans ce cas, ne notons-nous pas la moindre différence dans le style ou dans la versification entre ces vers nouveaux, écrits par un moine lettré, et les vers de la muse populaire ? N'oublions pas que, d'après M. B., ceci se passe dans le premier tiers du XIIIe siècle, au moment ou Berceo commence à écrire et où prend son essor le *mester de clerecía*. Comment la langue de notre clerc n'est-elle pas plus savante, ses vers plus réguliers que ceux des poètes de carrefour ?

M. B. prouve encore sa thèse par les conséquences. D'après lui plusieurs difficultés du poème disparaissent, si on l'admet. On ne comprend pas, par exemple, qu'un poète soucieux de la bonne renommée du grand héros national n'ait pas passé sous silence l'escroquerie dont il rendit victimes les juifs Rachel et Vidas. Au contraire, cent vingt-cinq vers sont consacrés à nous la raconter dans tous ses détails. Mais c'est qu'un des deux coffres qui jouent un rôle important dans l'affaire se trouvait à Cardeña : c'était une relique à faire valoir. — Pour nous, nous ne voyons aucune difficulté à admettre qu'un jongleur, haïssant les Juifs, comme homme du moyen âge, et comme Espagnol, se soit complu à raconter ce bon tour que leur joua le Campeador, et je suis même étonné qu'il lui cherche des excuses dans les nécessités de la situation.

« Il en est de même », poursuit M. B. p. 42-3 « d'une autre relique dite le *Cristo de las batallas* que Berganza décrit longuement. Il dit que sur le tombeau de l'évêque Hierónimo, à Salamanca, se trouvait *la imagen del crucifijo llamado de las batallas*, puis il ajoute : *fueran las armas con que D. Jerónimo entraba en campaña*. L'allusion du Poème v. 2375 : *pendon trayo a corças e armas de señal*, sur laquelle Damas Hinar avait déjà attiré l'attention, devient ainsi intelligible. » Ici nous ne voyons pas bien l'intérêt que pouvait avoir le moine de Cardeña à parler d'une relique qui se trouvait à Salamanque, et nous continuons à ne pas com-

[1] *Poesía heróico-popular castellana*, 2e édition [1896], p. 244 : « está equivocado el nombre del abad de San Pedro ».

prendre le v. 2375 qui paraît si limpide à M. B. après la lecture de Berganza. La vérité est que le manuscrit a *corcas* et non *corças*, et que *corças* lui-même ne signifierait pas forcément *Cristo de las batallas*, s'il existait.

La thèse de M. B. serait encore, d'après son auteur, seule capable d'expliquer le rôle de Tizon et de Colada, et les épithètes pompeuses qui leur sont prodiguées. La raison en serait que Tizon fut quelque temps déposée à Cardeña. C'est vouloir expliquer les choses les plus claires. Tous les poètes épiques d'Homère à V. Hugo, se sont complus à célébrer les armes de leurs héros. M. B. pourrait aussi bien expliquer le rôle de Bavieca par le fait que ses os reposaient devant la porte du cloître de San Pedro, et il en résulterait que, sans le moine de Cardeña, nous aurions un Campeador sans épée et sans cheval.

Malgré toutes ces critiques, nous nous plaisons à reconnaître que le travail de M. B. prouve de grandes connaissances bibliographiques. Il y a là une tentative originale, de faire servir les données que nous fournissent les vieux catalogues et les débris des bibliothèques monastiques sur l'activité et la production littéraire au XIIe et au XIIIe siècles, à la solution des difficiles problèmes soulevés par les *Cantares de mio Cid*.

J. Ducamin.

Bruchmann (Kurt).— Poetik. Nalurlehre der dichtung.— *Berlin*, *W Hertz*, 1898, in-8°. [VI-406 p.].

Ce livre est une sorte de résumé de l'istoire de la poésie dans l'umanité tout entière. Il contient deux parties ; dans la première l'auteur étudie les origines et la nature de la poésie en général ; dans la seconde, les origines et le développement istorique de chaque genre poétique en particulier. Les questions d'origines sont toujours extrêmement obscures et délicates : il est difficile de dire quelque chose de précis et de solide sur des fénomènes et des périodes pour lesquels nous ne possédons aucun document. Mais l'auteur est armé d'une érudition illimitée. Sans doute elle n'est pas toujours de première main (ce serait impossible), mais elle est toujours puisée aux meilleures sources. Il semble qu'il a tout lu et tout compulsé ; il est à la fois filosofe, filologue et antropologue. Quand il ne trouve rien dans un domaine, il s'adresse à l'autre. Les peuples qui ont un certain développement littéraire ne sont pas les seuls qui l'occupent ; les moins connus, les plus sauvages, les moins cultivés ne l'intéressent pas moins pour les questions d'origines. Il rassemble et compare les

moindres tendances poétiques qu'il rencontre chez eux : un imne guerrier, une chanson de travail, un récit populaire.

D'aucuns pensent que les recherches de ce genre péchent par la base. Quels renseignements, disent-ils, peut-on tirer pour les origines de la «civilisation» des pâles lueurs intellectuelles que l'on saisit à grand peine chez des peuplades plongées dans une barbarie profonde, dégénérées et abruties ? Nous ne partageons pas cette opinion. Abrutis, les peuples sauvages ne le deviennent que lorsqu'on leur a enseigné, sous prétexte de civilisation, la dépravation morale et l'ivrognerie. Sont-ils davantage dégénérés ? Fisiquement d'abord, il n'i paraît pas ; et au point de vue intellectuel, il semble qu'on ne peut équitablement taxer de dégénérescence que ceux dont les ancêtres ont possédé un développement supérieur. Les dégénérés ce sont les Chinois, les Indous, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, les peuples qui ont été abêtis par les moulins à prières sous toutes leurs formes anciennes et modernes, et par des gouvernements stupides. Mais les Esquimaux, mais les Zoulous, sur qui marquent-ils une déchéance ? Sans doute il n'i a plus aujourdui de peuples primitifs, et si toutes les races n'ont pas une commune origine, ce qui est fort possible, du moins chacune d'elles remonte tellement aut que leurs différences d'âge sont négligeables. Mais les sauvages n'appartiennent-ils pas souvent à des races dont le développement intellectuel ne s'est pas encore produit ou ne fait que commencer pour avoir été retardé dans son évolution par des conditions climatériques défavorables ou n'avoir pas été stimulé par le besoin ? Et s'ils ne font que commencer, quelle différence i a-t-il entre ce commencement et celui des autres ? En quoi les premiers bégaiements d'un enfant qui commence à parler à deux ans diffèrent-ils de ceux d'un autre enfant qui a commencé à un an ? Nous pensons donc que M. Bruchmann a eu grand raison de ne pas négliger les documents de ce genre. Les conclusions auxquelles il est arrivé en les comparant avec les autres ne sont pas démontrées sans doute, mais elles sont du moins fort intéressantes et dignes d'une sérieuse attention.

Nous adresserons une critique à la seconde partie. On ne voit pas pourquoi l'auteur dans l'istoire du genre épique et du genre dramatique ne s'est pas borné a des considérations très précises sans doute, mais générales, telles que semblait les comporter un sujet aussi vaste que le sien. Il i a deux chapitres intitulés : *Inhalt nach literarischen Thatsachen* p. 123-172 et 214-317 où il résume par petites tranches l'istoire de l'épopée et du drame successivement chez chacun des peuples qui ont possédé cette manifestation littéraire. La suite du développement en souffre ; il i a là comme une série de brisures, quelque chose qui rappelle le manuel. Les grands traits auraient

suffi. Ces deux chapitres ainsi conçus sont d'ailleurs forcément incomplets et présentent des inégalités de développement difficilement justifiables. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, dans la partie qui concerne l'épopée française, p. 139 sqq., l'auteur nous donne l'analise d'*Eloa* d'A. de Vigny et de la *Chute d'un Ange* de Lamartine. Quelle peut bien être la portée de l'analise de ces deux poèmes de valeur secondaire dans un ouvrage général sur la poésie de l'umanité? Pourquoi l'analise de ces deux poèmes-là et pas celle des autres ? Et pourquoi pas un mot de la *Légende des Siècles* de V. Hugo qui a une importance beaucoup plus considérable? M. Bruchmann aurait été mieux avisé, nous semble-t-il, de suivre ici le plan qu'il avait adopté pour la partie correspondante de la poésie lirique.

On le voit, ces réserves portent bien plutôt sur la forme que sur le fond, et ce que ces deux chapitres nous paraissent présenter de défectueux est certainement racheté par les deux suivants : *Gesamtanschauung vom epos*, p. 173-199 et *Gesamt-anschauung vom drama*, p. 318-372. En somme cet ouvrage est un bon livre, fruit de recherches patientes et minutieuses, bien présenté et agréable à lire. Nous ne saurions oublier en terminant que M. Bruchmann n'en est pas à son coup d'essai et qu'il a déjà produit d'autres livres utiles. Il est pourtant professeur dans un gimnase et parmi les professeurs de gimnase il ne constitue pas une exception. Serait-ce que l'enseignement secondaire ne recrute pas ses maîtres en Allemagne de la même manière que chez nous, et de quel côté sont les plus grands avantages ? Les gens compétents décideront.

Maurice GRAMMONT.

Vignaux (A.). — Fillettes et Capitouls. — *Toulouse*, *Impr. Lagarde et Sebille*, 1899, in-8°. [26 p.].

Les capitouls de Toulouse n'avaient pas seulement la charge de pourvoir à une bonne administration de la ville, ils devaient encore s'occuper des plaisirs de leurs concitoyens. « L'hostel public où les fillettes communes tenaient leurs estats » appartenait à la ville qui en tirait une grosse rente constituant « un article important des recettes du budget communal. » L'agréable se mêlait à l'utile et lui fournissait des ressources que les consuls ne dédaignaient point[1]. Bien au contraire, ils semblent avoir tenu de tout temps aux privilèges qui autorisaient la ville à posséder en propre « une de ces maisons que la police souffre

[1] Le fermier ou « *arrendayre de l'ostal public* » était le plus souvent une femme qui portait le titre d'« *abadessa.* » En 1470, le fermier payait la somme de deux cents livres tournois.

d'ordinaire, mais n'encourage pas », suivant la périphrase de M. d'Avenel. Plusieurs fois ils firent appel aux rois de France pour en obtenir la confirmation et plusieurs fois le Parlement eut à connaître des différends qui s'élevèrent, soit que des ribauds ou mauvais garçons eussent commis des dégâts dans ledit « hostel » et compromis ainsi les revenus publics, soit que les « fillettes » se plaignissent des taxes qu'on les condamnait à payer. D'un procès engagé par elles, il nous est resté la plaidoirie de l'avocat ou mieux un copieux résumé de sa plaidoirie. C'est la pièce que publie M. Vignaux. Elle est intéressante comme spécimen de l'éloquence judiciaire du XVe siècle, et en même temps parce qu'elle a permis à M. V. d'amorcer une question au sujet de laquelle les renseignements étaient jusqu'ici assez rares. — H. T.

Périodiques

Romania, XXVIII, 1-2. (janvier-avril 1899).

P. 1-48. F. Lot. Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien. II. La patrie des « lais bretons ». [Réfutation très vive du système de M. E. Brugger, qui soutient que tous les *lais* sans exception sont originaires de la Bretagne continentale]. — P. 49-60. G. Raynaud. Le Dit des outils de l'hôtel (ms.du musée Condé. [Cette pièce de 242 vers en tercets monorimes, signale les inconvénients matériels du mariage en énumérant les nombreux meubles et ustensiles que le marié devra se procurer. Elle avait déjà été publiée par Jubinal, sous le nom de *le Ditté des choses qui faillent en ménage et en mariage*, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fr. 12483), où il manque une cinquantaine de vers : la rédaction est d'ailleurs souvent assez différente pour que l'édition de M. Raynaud soit complètement justifiée. Un glossaire comprenant tous les mots intéressants des deux rédactions termine cette intéressante publication. Il faut noter que le sens est toujours coupé après le premier vers du tercet, vers de 4 syllabes, qui se rattache ainsi aux deux vers octosyllabiques, de rime différente, du couplet précédent, de sorte que, tous les tercets chevauchant l'un sur l'autre, l'inconvénient de la strophe trop courte est atténuée et l'on sent moins l'ennui de l'énumération qui constitue la plus grande partie de la pièce. A noter l'examen de l'étymologie de *ricochet*, et la note qu'y joint M. G. Paris, note complétée à la *Chronique*]. — P. 61-69. O. Densusianu. Etymologies romanes : roum, *agurare*; fr. *cambrer* (de *camur*, recourbé); a. fr. *coron* ; roum. *codru* (de **quodrum* pour *quadrum*) ; roum. *funingine ;* roum. *intărîtare;* fr. *manche* (masc.) (de *manicus*, que l'on

trouve dans le *Corpus glossariorum latinorum*, V, 115 et 507); it. *scoteçar*, roum. *cutezare* ;roum. *zada*, ital. *deda*. — P. 70-90. G. DE GREGORIO. *Ultima parola sulla varia origine del sanfratellano, nicosiano e piazzese*.[Etude sur l'origine des dialectes gallo-italiques importés en Sicile]. — P. 91-111. C SALVIONI. *Note etimologiche e lessicali* : it. *albagia ;* trentin *ampuzena* ; engadinois *ardaint* ; frioulan *arièsi*, *rièsi* ; lombard *benis*, *bonza* ; surselvan *catla* ; anc. it. *canagola ;* haut-engad. *chiarnatsch* ; it. *gagliardo*, *gnegnero*, *gufarsi*, *maccare*, *mucchio ;* lomb. *penaga* ; frioul. *reon*, *rion* ; napolitain *prejare*, *priezza ;* piémontais *pron* ; tess. *reskana ;* it. *ressa ;* nap. *scervecchione ;* valses. *scheurtz*, *scherz ;* arbed. *scupèl ;* berg. *serüdèi* ; veron. *sia ;* parm. *smoma ;* piém. *smürcé ;* it. *taccio* ; lad. *tadlor* ; crém. *trevis*, *travis ;* tic. *vakoja ;* lad. *vogara* ; lomb. *vot ;* lomb. *zià*.

MÉLANGES. — P. 112-118. A. MUSSAFIA et G. PARIS. A. fr. *laïs* [M. Mussafia l'explique par *là* et *ipsum*. M. G. PARIS, à l'opinion de qui nous nous rangeons, le considère comme une forme parallèle de *la jus*, de bonne heure tombée en désuétude (deux fautes d'impression à signaler à la p. 114 ; l. 8, *qui la es dort*, pour *Qui la se dort* ; l. 14, 29218 pour 2181.)] — P. 118-119. A. THOMAS. A. fr. *feïs* = *fesis*, etc. [M. Th. tire *feïs*, *meïs*, *preïs*, *seïs* de *fesis*, *mesis*, *presis*, *sesis*, par dissimilation et cite à l'appui les formes provençales *fees*, *prees*, et *beassa* pour *besassa*. Il aurait pu rapprocher le moderne *biasso* (dissyllabe), qu'on trouve un peu partout) : *Gréasque* m'inspire des doutes, précisément parce qu'il n'a pas subi la synérèse.] — P. 119-120. E. TROJEL. Sur quelques prétendus manuscrits latins et italiens d'André le Chapelain. — 120-122. S. BERGER. Un commentaire sicilien sur la Passion, d'après saint Mathieu.

COMPTES RENDUS. — P. 123-126. Wesselofsky. Quelques nouvelles versions orientales du *Roman d'Alexandre* (J. ANITCHKOFF). — P. 126-130. Ph. Aug. Becker, *Der Quellenwert der* Storie Narbonesi (R. WECKS conteste plusieurs des affirmations de l'auteur). — P. 130-138. Remarques sur le compte rendu de Maxeiner, *Beitraege zur Geschichte der franzoesischen Woerter im Mittelhochdeutschen*, par M. PIQUET, et réplique de ce dernier. — P. 138-142. Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres, fasc. III et IV. [M. P. Meyer examine le mémoire de J. Dupont-Ferrier, *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, d'après sa bibliothèque*, qu'il loue avec quelques réserves, et celui de M. Albert Dauzat, *Etudes linguistiques sur la Basse-Auvergne* (étude historique du patois de Vinzelles), pour lequel il ne partage pas l'indulgence de M. A. Thomas, qui en a écrit la préface.]

PÉRIODIQUES. — P. 143-146. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXII, 4 (G. PARIS). — P. 146-147. *Bulletin de géographie historique*

et descriptive, année 1897, n° 2 (Comité des travaux historiques). [M. P. Meyer consacre quelques lignes au mémoire de M. L. Funel, *les Parlers populaires des Alpes-Maritimes*, qu'il trouve peu original]. — P. 148-152. Chronique. — P. 152-168. Livres annoncés sommairement.

P. 169-213. A. Thomas. *Variétés étymologiques*. [M. A. Thomas donne une nouvelle série d'étymologies aussi consciencieusement étudiées et (pour la plupart) aussi convaincantes que les précédentes. En voici la liste : a. fr. *aacier*, pr. *aceia*, fr. *ancien*, *baillarc*, *berlin*, pr. *bernigau*, fr. *bourgeon*, *brenèche*, berrichon *chebiche*, fr. *chenarde*, *chevasson*, *çoule* (je remercie cordialement l'auteur de la correction apportée ici à un passage de *Renart* que j'avais reproduit dans ma *Chrestomathie*, d'après l'éd. Martin : *li vilein qui sont a la coule*, lis. *a la çoule*, jeu qu'on appelle *choule* en Normandie et en Picardie) ; a. pr. *degeit*, « lépreux » = dejectus, a. fr. *enchoistre*, « laid » = *encausticus*, a. fr. *entrevenieux* (faute d'impression pour *entrevedieux*). fr. *éprault*, rouergat *escabil*, « trognon de fruit ou de chou, épluchures » (= * scapīculus, dimin. de *scapus*), pr. mod. *escaut* ou *escauto* = (filum) * excaptum, (fila) * excapta (cf. le rouergat *escóutou* qui a perdu sa valeur originelle de diminutif), fr. *essief*, holl. *fluvijn*, *fransijn*, a. fr. *fuissel*, a. fr. *Gernemue* (moderne *Yarmouth*), pr. mod. *grauloun*, langued. *graule* (listes intéressantes de mots empruntés aux parlers méridionaux actuels pour appuyer l'hypothèse d'une dissimilation : * *graure*, * *grauroun* = * crabrus, crabronem), parlers mérid. *gréule*, béarn. *gusmet*, wallon *honine*, a. fr. *jangler*, *jengler*, fr. *danser les jolivettes*, esp. *lamparilla*, fr. Ouest, *lampresse*, a. fr. *leude* (fém.), « droits sur la circulation et la vente des marchandises », fr. *marprime*, les représentants français de *papyrus*, a. fr. *meaisse*, *menevel*, *paltret*, fr. *passe-fleur*, *plaquesin*, *porte chaise*, a. fr. *promoistre*, *recincier*, *reelenghe*, fr. *reillère*, pr. *reissidar*, a. fr. *remès* « suif », fr. *renformir*, *renformis*, *repolon*, *revendiquer*, *savalle*, norm. *vélingue*, *vignon*, *wibet*].

P. 215-231. G. Paris. *Caradoc et le Serpent* (à propos d'un article de Miss Carrie A. Harper dans les *Modern Language Notes*. [L'intérêt de cette savante étude sur une des plus intéressantes légendes du cycle arthurien est (pour nous servir des termes mêmes de l'auteur) « de montrer clairement la pénétration de termes purement celtiques (armoricains ou gallois) dans la poésie française du XIIe siècle et de faire entrevoir, par delà cette pénétration, celle de la mythologie irlandaise dans la tradition britannique]. — P. 232-244. A. Jeanroy. Note sur *le Tournoiement des dames*. [M. A. J. fait connaître un quatrième représentant français du genre illustré par Rambaud de Vaqueiras, le *carrousel* ou *carros*. Il donne ensuite une restitution complète du système de construction métrique em-

ployé par Huon d'Oisi, dans sa pièce du même genre, déjà publiée trois fois, mais sans que le problème eût été résolu ni même étudié]. — P. 245-268. P. Meyer. Trois nouveaux manuscrits des Sermons français de Maurice de Sully (Charleville, 90; Cambrai, 246; Arsenal, 3684). [L'article tient plus qu'il ne promet, puisqu'il décrit complètement les trois manuscrits et identifie les ouvrages qu'ils renferment en dehors des *Sermons*].

Mélanges. — P. 269. L. Katona. A propos du *Débat du corps et de l'âme* [Rectification d'une erreur de M. Batiouchkof (*Rom.* XX, 5.] — P. 269. E. Teichmann. Sur la consécration de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle par le pape Léon III. — P. 273-279. F. Lot. Héloïs de Peviers, sœur de Garin le Lorrain [identification qui, dit M. F. Lot, est de nature à jeter une certaine lumière sur les procédés de composition de l'auteur du *Garin.*)] — P. 280-286. P. Meyer. La vie de saint Silvestre en vers français. [Analyse et publication des 308 premiers vers (en partie mutilés) de ce poème de la fin du XIIe siècle, d'après un ms. appartenant à M. le marquis de Villoutreys, qui est du commencement du XIIIe siècle.] — P. 287-289. G. Paris. *Corrot* (a. fr. et prov.) = cor ruptum ; a. fr. *corine*, également dérivé de *cor*. — P. 289-291. J. Calmette. Note sur les règles de l'affirmation et de la négation dans le dialecte parlé à Ferrières (Hérault). [Les faits observés (emploi de *o* et de *si* pour le singulier, de *ouy* et de *siffait* pour le pluriel réel ou respectueux, comme aussi de *non* et *nâni*) ne sont nullement particuliers à Ferrières, mais s'étendent, à ma connaissance, dans la plus grande partie de l'Hérault et du Gard, et dans l'Aveyron. *Oui* et *siffait* (ou plutôt *si fèt*) semblent bien empruntés au français, comme le montre la prononciation. L'usage a dû commencer d'abord par le pluriel respectueux, le français étant essentiellement dans le Midi la langue du respect de la part de ceux qui usent plus ordinairement du patois, puis s'étendre au pluriel réel.]

Comptes rendus. — P. 292-296. *Studier i modern sprakvetenskap* (J. Vising ; éloges). — P. 296. Kate Œlzner Petersen, *On the Sourusof the Nonne Prestes Tale* (L. Foulet. Compte rendu élogieux accompagné d'observations intéressantes).— P. 303-307, R. Mendez-Pidal. *Catálogo de la Real Biblioteca* (Morel-Fatio : favorable). — P. 308-312. G. Weigand. *Vierter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig*, *Fünfter Jahresbericht*, etc.— *Samosch-und Theiss-Dialekte*. — *Linguisticher Atlas des dacorumänischen Sprachgebietes*, Erste Lieferung (M. Roques : éloges, mais l'Atlas a été rédigé trop rapidement). — P. 312. J. Bianu et N. Hodoş. *Bibliografia românéscă veche*, 1508-1830. (M. Roques: bon). — P. 313-315. Densuşianu, *Studii de filologie romînă* (M. Roques). — P. 316-320. Chronique. Livres annoncés sommairement.

Léopold Constans.

Nouvelles bibliographiques

Une heureuse et importante découverte a été faite par M. Giulio Bertoni. Il a retrouvé à la bibliothèque d'Este, à Modène, la fin de la copie du chansonnier de Bernart Amoros. A défaut de l'original, qui a échappé jusqu'ici à toutes les recherches et qui est peut-être définitivement perdu, on connaissait la première partie de la copie qu'en fit Jacques Teissier de Tarascon. Elle est conservée à la bibliothèque Riccardi de Florence et notre collaborateur, M. E. Stengel, en poursuit en ce moment la publication dans cette *Revue*.

Dans le *Giornale storico della letteratura italiana*, XXXIV, 117, M. Bertoni annonce sa trouvaille en ces termes : « Nel fondo Campori della Bibl. Estense esistono tre manoscritti provenzali, i quali costituiscono le parti complementari del cod. riccard. 2814, cui si riattaccano continuandolo da p. 251 sino al fine. Sono dovuti alla stessa mano che scrisse il frammento riccardiano ; son forse anche corretti da Piero Simon del Nero ; compiono integralmente il canzoniere di Bern Amoros e ci tramandano un ricco contributo di rime, di cui parecchie sinora sconosciute del tutto. »

La première partie (bibl. Riccardi) va de la page 1 à 251 ; la deuxième (bibl. d'Este), signalée par M. Bertoni, de la page 252 à 616. On voit combien est considérable la matière contenue dans les trois manuscrits (424, 427, 426) du fonds Campori. Du reste la table donnée par M. Bertoni permet d'établir la liste des pièces nouvelles. Elles sont au nombre de 65, parmi lesquelles 21 sont des tensons et 44 appartiennent à divers troubadours.

Nous les indiquons ci-dessous d'après la liste qu'en a dressé M. Chabaneau et qu'il a bien voulu nous communiquer :

I. Append. 497.

P. 252. Ricas Novas. — Rics pres ferms e sobeirans.
— 272. Guillem de S. Leidier. — S'eu tot me soi un petit malananz.
— 273. — Pos major dol ai qe autre chaitiu.
— 300. Marchabrus. — Bel m'es can s'esclarzis l'onda.
— 334. R. de Vaqueiras. — Lancan vei verdeiar.
— 340. — Conseil don al emperador.
— 343. Uc de Pena. — Uns novels jois m'adutz.
— 347. Aimeric de Sarlat. — S'eu nom lau d'amor tant qon soil.
— 365. Cercamon. — Assatz es ora oimai q'eu chant.
— 366. — Ab lo temps qes fai refreschar.
— 367. — Ab lo pascor m'es bel q'eu chant.
— 369. — Lo plaing comenz iradamen.

II. 427.

P. 376. CHADENET. — Plus qe la naus q'es en la mar prionda.
— 380. SORDEL. — Er encontral temps de mai.
— 417. PUJOL. — Cel qi salvet Daniel dels leos.
— 429. BLACASSET. — De guerra fui desiros.
— 430. — Mos voler es qez eu m'eslanz.
— 432. G. DE BERGADAN. — Cavalier un chantar cortes.
— 433. — Bem volria q'om saupes.
— 434. — Sirventes ab razon bona.
— 440. ALBERTET DE CESTAIRON. — Forfagz vas vos q'eu nom aus [razonar.
— 442. — Pos en ben amar m'esmer.
P. 448. BERTRAN DE BORN. — Mal o fai domna cant d'amar s'atarja.
— *id.* — A totz dic qe jamais non voil viure.

III. 426.

— 454. — En grant avoleza rara.
— 455. REIMONS RASCAS. — Dieus et amors et merces.
— 456. — Lancan lo douz temps s'esclaire.
— 457. BERNARTZ MARTIS. — Quan la plueja el vens el tempiers.
— 461. GUILHEM DE LA TOR.— En vos ai mesa Pros donna cortesa.
— 470. MONGE DE MONTAUDO. — Cel qui qier cosseil el cre.
— 481. PISTOLETA. — Se chantars fos grazitz.
— 483. — La majer temenza Q'eu aia de re.
— 484. — Ja nuls amanz nos fegna.
— 500. JAUFRE RUDEL. — Qui non sap esser chantaire.
— 503. GUILHEM FIGUEIRA. — Ja non agr' obs qe mei oill trichador.
— 509. REFORZAT. — D'un cavalier joglar mi dison mal.
— *id.* LUQETZ GATELUS. — D'un sirventes m'es grans volontatz [preza.
— 512. CALEGA PANZA. — Ar es sazos c'om si deu alegrar.
— 514. AMOROS DAU LUC. — En chantar el sirventes ab mos planz.
— 517. PERCEVAL DORIA. — Felon cor ai e enic.
— 518. PEIRE DE CHASTELNOU. — Hoimais nom cal far plus longu' [atendensa.
— 522. ENGENIM DURRE VALENTINES. — Poi pres s'en fui, qe non [troba guirenza.
— 527. LO FILS D'EN B. DE BORN. — Un sirventes voil obrar d'ale- [gratge.

TENSONS

— 529. Segner ARNAUT vostre semblant (GUILLEM).
— 536. LUCHETZ seus platz mais amar finamen. (B. CALVO).
— 537. En JAUFRES, si Dieus vos adug' ara. (ELIAS).
— 539. Digatz mi s'es vers zo c'om brui. (SORDEL et JOAN).
— 563. N'UGO, car m'avez enseignat. (BAUZAN).
— 568. Qual penriatz seigner n'ISNART. (PEL ESTORT).

P. 570. De las serors d'en Guiran. (VAQIER et CATALAN).
— 571. Tot ais rim fai, MARCHABRUN. (ENRIC).
— 572. Segnen LANFRANC tant m'a saborat amors. (SIMON).
— 575. Segnen RAINAUT vos qius faitz amoros. (GUI D'USSEL).
— 576. N'UGO chauzetz avant qe respondatz. (LO CHARDO).
— 579. GAUDI, de donzella m'agrat. (ALBERIATZ).
— 580. Amics RUBAUT, de leis q'am ses bauzia. (LANFRANC).
— 581. Pero car vos fegnetz De sotilment entendre. (JACME et LANFRANC).
— 585. GAUCELM qeus par d'un cavalier. (PEIRE DE MONT-ALBERT).
— 587. LANFRANC digatz vostre semblant. (GUILLEM).
— 588. GUIGENET, digatz qon sius val d'amia. (GUILLEM).
— 589. Senhen BLACATZ, pos d'amor. (PISTOLETA).
— 590. SCOTZ, qals mais vos plaizera. (BONIFACI).
— 598. Segnen LANFRANC, car es sobresabenz. (SIMON).
— 609. Amic SIMON sius vostra semblanza. (LANFRANC).
— 615-16. *Canzon*. Poi qe neve ni glazi. (C'est un *descort*).

Nous croyons savoir que ces *inedita* et peut-être toutes les pièces des nouveaux manuscrits seront publiées prochainement dans les *Studj di filologia romanza* qui paraissent sous la direction de MM. E. Monaci et C. de Lollis.

M. Emil LEVY publie, depuis 1894, un supplément au *Lexique roman* de Raynouard, qui a pour titre: *Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouard's Lexique roman, Leipzig, Reisland.* La *Revue* s'excuse auprès de notre cher confrère et collaborateur de n'y avoir pas encore consacré le compte rendu détaillé auquel a droit un travail de cette importance et de cette valeur. Cet ouvrage formera six ou sept volumes. Il paraît en fascicules séparés. Chaque fascicule porte sur la couverture une bibliographie des plus récentes publications provençales ; les moindres textes de *coutumes, livres de raison*, etc., y sont mentionnés.

La publication se poursuit avec une parfaite régularité Cet ouvrage lorsqu'il sera complet constituera la plus importante contribution à la lexicographie de l'ancien provençal. Dès maintenant les *provençalisants* peuvent mesurer la reconnaissance qu'ils devront à son vaillant et savant auteur.

Le neuvième fascicule qui commence le tome III vient de paraître: il va de *engreseza* à *errar*. Parmi les mots importants qui y sont traités nous citerons : *enoi, enquerre, ensenhar, ensenhamen*, et surtout *entendre, entendemen, entendensa* qui offrent, en provençal, des acceptions si variées.

La poésie provençale arrondit chaque jour son domaine, soit que des poètes chantent ou écrivent dans leur dialecte là où la langue d'oc n'avait pas encore été employée, soit qu'ils abordent des sujets qui jusqu'à ce jour leur étaient peu familiers. On sait qu'il est de mode de prétendre qu'un poète provençal ne saurait célébrer autre chose que l'amour, le soleil et les champs. Si nous en croyons l'*Aïòli*, M. Valère Bernard vient de donner un démenti à cette opinion en dépeignant dans son volume, *La Pauriho*, la vie des gueux de Marseille, leurs joies et leurs misères. Les peintures sont des plus réalistes, nous dit-on; nous ne pouvons en juger d'après les extraits que donne notre confrère, mais voici une pièce que nous lui empruntons et dont les vers sont pleins de mouvement. Elle a pour titre: *Lou Nouvè de l'Estamaire:*

Lou baguié pertout verdejo,
Tout petejo,
Tout canto e ris à l'oustau.
Enterin, souto un pourtau,
L'estamaire que varaio,
S'escarcaio:
— « Hola ! 'stama casserò ! »

— « As pas crento ! que, bramaire
D'estamaire !
Pèr Nouvè travaia 'nsin ! »
— « Ai 'no niado de sausin
Qu' espèro, touto afougado,
La becado.
« Hola ! 'stama casserò ! »

Encò dei riche tout dindo
E la dindo,
Davans leis enfant goujard,
Viro, couinant dins soun lard.
Mai n'a rèn que la bourdiho,
La pauriho
Deis estama casserò.....

Pamens, si gratant l'auriho :
— « L'auceliho
« Voudrié bèn un pau d'estra »
Si dis. — Lou vaquito intra
Pèr li croumpa 'no poumpeto
Bèn rousseto

Flame ! estama-casserò !

— « Papa ! papa ! » — La marmaio
Mounte ei braio
De l'estamaire negras,
Que, lei prenènt dins sei bras,
Cuerbe sei blóundei testeto
De babeto
Brave ! estama casserò !

... .

Mai, basto ! fau se n'enchaure
D'èstre paure,
E viéure emé mau de couar,
Bord que lou jour que sian mouart
Anan 'stama leis astello
Deis estello !
Hola ! 'stama casserò !

M. Alfred PILLET a terminé la publication du ms. N² dont les *Proverbes* avaient inauguré, en 1897, la collection des *Romanische Studien* sous le titre de : *Die neuprovenzalischen Sprichwörter der jüngeren cheltenhamer Liederhandschrift.* Les tomes CI p. 111-140, 365-389 et CII p. 179-212 de l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen* contiennent les poésies des troubadours qui s'étendent, dans le manuscrit du f° 1 au f° 28.

Livres reçus

Almanac patoues de l'Ariejo, illustrat, per l'annado 1900. Detsiemo annado. — *Fouix, Imp. Gadrat*, 1899, in-12. [96 p.].

Bertoni (Giulio). — *Il complemento del Canzoniere provenzale di Bernart Amoros.* — *Torino, Loescher*, 1899, in-8°. [24 p.].

[Extrait du *Giornale storico della letteratura italiana*, t. XXXIV.]

Duméril (Henri). — L'administration et le personnel enseignant dans l'Université de France et particulièrement dans l'enseignement secondaire. — *Toulouse, Imp. Douladoure-Privat*, 1899, in-8°. [8 p.].

Gutzu (Victor S.). — Rafinarea petroleuluĭ crud şi manufactura diferitelor producte comerciale din petroleul, crud in Statele-Unite ale Americei. — *Bucuresci, Carol Göbl*, 1898, in-4°. [55 p.].

[Publication de l'Académie roumaine. Fondation V. Adamachi, n° 1.]

Nyrop (Kr.). — Grammaire historique de la langue française. T. I. — *Copenhague, E. Bojesen ; Paris, A. Picard*, 1899, gr. in-8°. [XVI-488 p.].

Philadelphe de Gerde. — Chansons d'azur. — *S. l.*, 1898, in-8°. [180 p.].

Pillet (Alfred). — *Die neuprovenzalischen Sprichwörter der jüngeren Cheltenhamer Liederhandschrift.* — *Berlin, Ebering*, 1897, in-8°. [132 p.].

[*Romanische Studien*, Heft I.]

Simionescu (Joan). — Fauna cretacica superióra de la Ürmös (Transilvania). — *Bucuresci, Carol Göbl*, 1899, in-4°. [38 p. et 3 pl.].

[Publication de l'Académie roumaine. Fondation V. Adamachi, n° 4.].

Simionescu (Joan). — Studii geologice şi paleontologice din Carpaţii sudici. — *Bucuresci, Carol Göbl*, 1898, in-4°. [132 p. et 3 pl.].

[Publication de l'Académie roumaine. Fondation V. Adamachi, n° 4.]

Véran (Jules). — Conférence sur le poète-ouvrier Mathieu Lacroix. — *La Grand'Combe, Imp. Coronel*, 1899, in-12. [32 p.].

[En provençal, avec traduction française].

Vignon (L.). — Les patois de la région lyonnaise. I Le pronon *on* et ses représentants. II. Les pronoms sujets : le pronom de la première personne; III. Le pronom de la deuxième personne; IV. Les pronoms de la première et de la deuxième personnes du pluriel. — 4 fasc. in-8°.

[Extrait de la *Revue de Philologie française*, t. XII-XIII.]

CHRONIQUE

La *Société pour l'étude des langues romanes* a décidé de célébrer en 1900 le trentième anniversaire de sa fondation. Elle convie dès maintenant tous ses membres à assister aux fêtes qui auront lieu à Montpellier du 24 au 26 mai et elle invite les Sociétés qui entretiennent avec elle d'amicales relations d'échange à s'y faire représenter.

Les fêtes comprendront un Congrès des langues romanes et un concours.

I. — Congrès

Le Congrès s'ouvrira le jeudi 24 mai dans l'après-midi et clôturera ses séances le samedi soir 26. Les personnes qui ont l'intention de faire des communications au Congrès devront

en aviser M. LE PRÉSIDENT de la *Société des langues romanes, à Montpellier,* et indiquer, en même temps, le sujet de la communication.

II. — CONCOURS

La *Société* décernera à cette occasion :

1° Le prix Boucherie à la meilleure « étude sur le parler d'une localité déterminée de la langue d'oc [1]. »

2° Un prix de poésie à la meilleure pièce écrite dans un dialecte de la langue d'oc [1].

3° Un prix de prose à la meilleure *nouvelle* ou *conte populaire* écrits en langue d'oc [1].

Tous les manuscrits doivent être adressés, *sous pli recommandé*, à M. LE SECRÉTAIRE de la *Société des langues romanes, à Montpellier*, et ne porter d'autre signe distinctif qu'une devise reproduite sur une enveloppe fermée contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Le dernier délai pour les envois est fixé au 30 avril 1900.

Les récompenses seront distribuées dans la séance d'ouverture du Congrès le jeudi 24 mai.

Le Congrès se terminera par une excursion à St-Guilhem-du-Désert.

Des démarches seront faites auprès des Compagnies de chemin de fer, afin d'obtenir d'importantes réductions pour les congressistes.

*
* *

L'Université de Strasbourg propose le sujet suivant pour le prix Lamey : « *La poésie anacréontique en Allemagne au XVIIIe siècle et ses rapports avec la poésie lyrique de société en France.* »

Le prix est de 2,400 marcks ; il ne comporte aucune condition d'âge, ni de nationalité ; il sera décerné le 1er mai 1901.

Les travaux écrits en allemand, en français ou en latin, devront parvenir au secrétariat de l'Université avant le 1er janvier 1901. Ils porteront en tête une devise qui sera répétée sur une enveloppe close contenant le nom et l'adresse de l'auteur. Tout autre signe distinctif est rigoureusement interdit. La dérogation à ces prescriptions entraînerait l'exclusion du concours.

L'enveloppe contenant le nom de l'auteur du travail couronné sera seule ouverte. L'Université n'est pas tenue de rendre les ouvrages qui

[1] Gascon et catalan compris.

n'auront pas obtenu le prix ou qui auront été écartés parce que leurs auteurs ne se seront pas conformés aux indications ci-dessus.

*
* *

Notre confrère M. Ducamin, actuellement à Madrid, prépare une édition paléographique du *Libro del buen amor* de l'archiprêtre de Hita. Cette édition paraîtra dans la bibliothèque méridionale de Toulouse et la maison Privat commencera à l'imprimer incessamment.

*
* *

Au mois de juin 1899 s'est fondé dans l'Isère une société qui a pour titre : *Académie patoise. Société littéraire pour la conservation des patois du canton de Roussillon.* Elle se propose de développer chez le paysan l'amour de la terre et de son dialecte. Notre confrère M. Maurice Rivière en est le président et M. Louis Dugas le vice-président.

Une société à peu près semblable a été fondée naguèredans le canton de Crest (Drôme), par M. Gatien Amoric avec l'aide du syndicat agricole de ce canton.

ERRATA

T. XLI

P. 570, l. 11, au lieu de : note *B*, lisez : notre *B*. — l. 16, lisez : que nous cotons *P*, appelant P^1 le fragment d'abord coté *P*.

T. XLII

P. 192, l. 22. Lire : un notable accroissement de fief.

P. 269, l. 17. Supprimer la prop. subordonnée commençant par *qui à l'origine....*

P. 270, § 40. Lire : la forme *resseuvudo* 17 est une forme de l'ancienne langue. Cf. *receuput, deceubut* dans Appel, *Provenzalische Chrestomathie*, p. XXXIVb et XXXVa.

Ibib. § 42, *c*. Il n'y a pas à proprement parler de changement de genre dans *las gendarmas*, le premier élément du mot étant féminin.

P. 271. Amillos, supprimer le renvoi à Levy, *Suppl. Wört.*

Ibid., Couissiniere : taie de coussin.

P. 272. Enseradas : enduites de cire. Cf. E. Levy, *Suppl. Wört.* II, 435.

P. 273, col. 2, l. 3. Lire *Ugo Teralh.*

P. 274. Lire *ostada*, ainsi que dans le texte ; cf. A. Thomas in *Romania*, 26, 435 ; cf. aussi *Revue des Langues Romanes*, 39, 152.

P. 275. Signet 11 au lieu de 41.

— Sobrepelhis au lieu de sobrepellis.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

NARBONENSIA

TOPONYMIE ET ÉTYMOLOGIE POPULAIRE

On sait que les noms de lieu sont sujets à des déformations qui paraissent étranges. J'ai déjà eu l'occasion de signaler celle qu'a subie *Prat Jusaic* devenu *Prat Durais* [1]. Les environs de Narbonne et la ville même nous offrent d'autres exemples tout aussi curieux. Je voudrais, après les avoir présentés au lecteur, essayer de dégager quelques uns des principes qui président à ces modifications.

I

Il existe sur les bords de l'Aude, dans la commune de Védilhan [2], un ténement que je trouve mentionné pour la première fois dans un acte de vente du 7 des kalendes de septembre 1224 sous la forme *Gurges Auterii* [3]. La forme *auterius* se retrouve encore dans l'expression *Podium Auterium* qui désigne une hauteur sise dans la Clape , à l'est de Narbonne, sur le bras de l'Aude qui traverse cette ville. Le nom du ténement sis à Védilhan lui venait de ce qu'il était situé en un point où l'Aude ayant affouillé son lit avait creusé ce qu'on appelle en provençal un *gour* (*gurges*). Mais le mot *auterius*, *autier* était peu usité. Je ne l'ai trouvé dans les textes narbonnais qu'à propos des deux noms de lieu que je viens de mentionner. Il est fort probable qu'on perdit de bonne heure le sentiment du rapport qui unissait *autier* à *Aude*. Aussi le rédacteur de 1224 traite-t-il *auterius* comme un nom propre de personne dépendant de *gurges*. On trouve bien la forme

[1] *Annales du Midi*, 1896, p. 195.

[2] Védilhan, à l'ouest et dans le canton de Narbonne.

[3] *Archives hospitalières de Narbonne*, B. 79 (40); copie du XVIIe siècle; pièce inédite. Le champ vendu confronte d'aquilon le fleuve d'Aude.

correcte *Gorc autier* dans un acte de vente de 1245[1], mais il est fort possible que le rédacteur de cet acte prit *autier* pour un nom d'homme. C'est ce que faisaient certainement ses contemporains. En voici la preuve. L'acte de 1245 a pour objet la vente de la moitié d'une terre. En 1246, on vend l'autre moitié, et le notaire écrit, non pas *Gorc autier*, ni même *Gurges auterii*, mais *Gurgitem Gauterii*[2]. Quelques années plus tôt, en 1242, nous trouvons même la forme *Gurgitem Galtier*[3]. Depuis le milieu du XIIIe siècle je ne trouve plus que la forme *Gautier*.

L'explication de ce changement ne présente pas de difficultés. *Gurgitem* avait donné le provençal *gorc*. Actuellement, à Narbonne, la gutturale finale est tombée, et il est fort possible qu'elle soit tombée de bonne heure. Mais, dans l'expression *gorc autier*, elle put se maintenir parce qu'elle était placée devant une voyelle et qu'elle appartenait à un nom de lieu. Or, nous le remarquerons dans la suite de cette étude, les noms propres se transmettent en subissant le moins de changements possible. Au XIIIe siècle, *autier* paraissait être un nom de personne, mais était très peu usité ; *Gautier* l'était beaucoup plus. On prononçait certainement *gour-gautier ;* on fut ainsi amené à croire que ce tènement tirait son nom d'un certain Gautier et non de l'Aude. On était confirmé dans cette opinion par ce fait que très souvent les noms des tènements sont empruntés à des noms de personne.

[1] Voici les confronts de la terre vendue : « In terminio de Vitiliano, » ad Gorc autier, in seniorivo canonice sancti Justi, et afrontat ab al- » tano et meridie et circio in carrariis, de aquilone in flumine Atacis et » in terra Guillelmi de Paratge et in terra Petri Scriptoris et in terra » Guillelmi Tavernerii. » (Arch. hosp. de Narb., B. 79 (56) ; copie du XVIIe siècle.)

[2] Les confronts de cette seconde moitié sont identiques à ceux que mentionne l'acte cité dans la note précédente : « In terminio de Viti- » liano, ad Gurgitem Gauterii, in seniorivo canonice sanctì Justi nar- » bonensis ; que medietas afrontat ab altano et meridie et circio in car- » rariis, de aquilone in flumine Atacis, et in terra Guillelmi de Paratge » et in terra Petri Scriptoris et in terra Guillelmi Tavarnanii. » (Arch. hosp. de Narb., B. 79 (57) ; copie du XVIIe siècle.)

[3] *Arch. hosp. de Narb.*, B. 79 (52) ; copie du XVIIe siècle ; pièce inédite.

Je suis aussi très disposé à croire que le passage de *gorc-autier* à *gor-Gautier* fut rendu plus facile par la chute de la gutturale finale de *gorc*. Il est bien clair que si cette gutturale avait continué à se faire sentir au XIIIe siècle, on n'aurait guère été tenté de la détacher de *gorc* pour en faire l'initiale du mot suivant. Si on admet que, dès cette époque, elle était tombée, sa conservation, bien que très naturelle dans l'expression *gorc autier*, tendait à rendre cette même expression peu intelligible et provoquait une modification qui légitimât son emploi. La modification fut ici des plus simples. L'oreille continua à percevoir les mêmes sons, l'intelligence les entendit d'une manière nouvelle [1]. L'étymologie populaire qui nous renseigne quelquefois sur l'époque à laquelle un mot était certainement inusité, nous renseignerait ici sur l'époque au-dessous de laquelle on ne pourrait pas faire descendre la chute d'un son. Je reconnais toutefois que la chute du *c* final de *gorc* à Narbonne dès le commencement du XIIIe siècle n'est qu'une hypothèse qui aura besoin d'être confirmée.

II

On sait que dans les villes du moyen âge on désignait les divers îlots de maisons par le nom de l'un des propriétaires les plus importants de l'îlot. C'était, du moins, l'usage à Narbonne où il persista jusqu'en 1584. L'île, qui à partir de cette époque s'appela Sainte-Luce, portait auparavant le nom de d'île de Jean de Lanson ; de 1489 à 1516 elle s'était appelée île de Guiraut Légier, et avant cette date, dès 1396 au moins, elle avait porté le nom d'un tailleur, Bernat Fidels. Les com-

[1] Les formes dont nous venons de parler sont empruntées, non à des documents originaux, mais à des copies inédites. Ces copies ont été faites et sont certifiées authentiques par les officiers du chapitre Saint-Just. Elles me paraissent faites avec le plus grand soin. Je ne doute pas, en particulier, que les formes ci-dessus mentionnées ne soient la reproduction exacte de l'original. Si le copiste avait modifié les noms de lieu, il est à croire qu'il leur aurait donné partout la forme qu'ils avaient de son temps. Si les mêmes noms de lieu présentent des formes diverses, c'est que les originaux présentaient cette diversité de formes.

pois et les clavaires de la fin du XIVe siècle et de la première moitié du XVe appellent toujours ce personnage *Fidels*, *Fizels* ou *Firels*. Je n'ai pas besoin de dire que *Fizels* est le représentant régulier de *Fidelis* et que le changement de *z* en *r* est un phénomène très fréquent à Narbonne à l'époque dont il vient d'être question. Cependant on conserva l'habitude d'appeler notre tailleur *Fidels*. Lorsque son nom ne fut plus donné à l'île, le public continua à le donner à la place qui s'ouvrait devant sa maison, et seule la forme *Fidels* persista. Selon l'usage, on la faisait précéder de la particule honorifique *en*. Il est à remarquer que l'on avait conservé à ce nom l'*s* du nominatif, alors que cet *s* avait perdu toute valeur casuelle.

Le souvenir du tailleur du XIVe siècle ne tarda pas à s'éteindre; on cessa d'employer la particule *en* devant les noms de personne; elle ne persista que dans les noms de lieu qui tiraient leur origine d'un nom de personne. Mais elle n'était plus comprise, et elle se souda d'autant plus facilement au nom suivant qu'elle était atone. L'*s* final n'était plus compris depuis longtemps et, dans le nom de la place, les mots *en Fidels* sonnaient comme le mot provençal au pluriel *enfidels*. En 1552, on n'appelle plus cette place *pla d'en Fidels*, mais *pla des Enfidels* [1]. Le géomètre Varlet, chargé au cours du XVIIIe siècle de dresser le compois de Narbonne, recueillant le nom de la bouche des habitants, l'appelait *place des Infidels* [2]. Aujourd'hui l'étymologie populaire a achevé son œuvre, et cette place s'appelle *place des Infidèles*.

Nous avons ici un nom de lieu devenu inintelligible; on l'a modifié pour lui donner un sens, mais on a conservé le plus possible les éléments dont on ne connaissait plus la valeur *en*, *s*.

III

Nous allons retrouver les mêmes tendances dans les déformations que l'étymologie populaire a fait subir au nom d'une

[1] *Arch. de Narb.*, 12e thalamus, f° 121 v°.

[2] Compois Varlet (Cabinet de M. A. Bories, membre de la Commission archéologique de Narbonne).

colline de 110 mètres d'altitude, située à l'ouest de Narbonne et bien connue des botanistes, le Pech de l'Agnèle.

Un Narbonnais, Amiel, avait donné son nom à un tènement situé sur cette colline, *las clausas d'en Amielh*[1]. Il mourut laissant sans doute ses biens à sa femme; son nom s'étendit bientôt à la colline entière qui s'appelait au commencement du XVe siècle, *lo pueg de n'Amielha*[2]. Ce nom se retrouve assez souvent dans les textes narbonnais de l'époque. Quand on redoutait une attaque des routiers, on plaçait au sommet de ce *puech* des sentinelles qui pouvaient correspondre par des signaux avec des sentinelles placées dans les clochers de Saint-Paul et de Saint-Just, et signaler l'approche de l'ennemi. Lorsque le public eut perdu le souvenir de *n'Amielha*, son nom n'en resta pas moins celui de la colline. Il n'était plus compris, il fut modifié, et *n'amielha*, qui aurait dû devenir régulièrement *n'Amielho*, devint irrégulièrement, mais très facilement l'*Agnelo*. Le mot *agnel* (*agnellum*) est très usité; le féminin *agnelo*, quoique fort rarement employé, existe cependant; cela a suffi pour que la déformation s'arrêtât là, du moins dans la bouche des Narbonnais soumis directement à l'influence de la tradition. Les Méridionaux étrangers à Narbonne, et qui ne subissent pas cette influence, suppriment l'*o* final parce qu'ils sont uniquement frappés par la ressemblance que ce mot présente avec *agnel* qui leur est beaucoup plus familier. Ainsi, le journal la *Dépêche* du 6 avril 1896 parle, sous la rubrique Narbonne, du *Pech de l'Agnel;* Planchon, qui a été longtemps à la tête de l'Ecole de pharmacie de Montpellier et qui était originaire de Ganges, dans l'Hérault, le toulousain Timbal-Lagrave écrivent aussi *Pech de l'Agnel*[3]; M. G. Gauthier, originaire de Narbonne, con-

[1] *Arch. de Narb.*, acte du 14 décembre 1371, non inventorié.

[2] *Arch. de Narb.*, liasse de quittances de 1438. — Je rappelle que *na*, particule honorifique placée devant les noms de femme, a cessé depuis longtemps d'être employée à Narbonne.

[3] *Bulletin de la Société botanique de France*, t. 9 (1862), n° 9, p. 603 et 620. — Planchon sait que « dans l'idiome du pays on dit : *Pech de l'agnèlo*, que l'on écrit en français *Pech de l'agnel* ou *de l'agnèle.* » Il préfère la forme *agnel.*

serve la terminaison en la francisant et écrit le *Pech de l'agnèle*[1]

Comme dans l'exemple précédent, il y a lutte entre la tradition qui tend à conserver le mot tel qu'il est et assure le maintien d'éléments devenus peu intelligibles, et la tendance à modifier, pour le rendre intelligible, un nom de lieu qui n'est plus compris.

IV

A l'ouest de Narbonne existe une ferme connue sous le nom de *Lebrettes*. Elle occupe l'emplacement d'un ancien couvent de femmes. Un registre de procédure de 1341[2] appelle ce couvent *domus beate Marie de Lapideto* et le terrain environnant *territorium de Lapideto*, *territorium de Lebezeto*. Il est inutile de faire remarquer que *Lapidetum* devient régulièrement en provençal *Lebezet*. Je retrouve cette dernière forme dans le clavaire de 1381-82, f° 192 v°. Le couvent étant occupé par des femmes, on prit de bonne heure l'habitude de le désigner, ainsi que le terroir environnant, par le féminin pluriel *las Lebezetas;* c'est la forme que donne un compois de 1363[3]. En réalité aucun texte connu ne donne expressément ce nom au couvent, mais il est évident que si le tènement de *Lebezet* est devenu celui de *las Lebezetas*, il le doit aux religieuses qui s'y étaient fixées. Ailleurs, à Puéchabon (Hérault), un lieu-dit porte ce nom de *Lebezet* sans qu'il ait subi aucune modification. A partir du XVe siècle on n'emploie plus à Narbonne que la forme *Lebezetas*, et, comme à cette époque, *z* se change volontiers en *r*, *Lebezetas* devient *Leberetas*. Je n'ai rencontré nulle part exactement cette forme *Leberetas*, mais elle n'est pas seulement possible, on peut être assuré qu'elle a existé. C'est elle qui a donné la forme francisée *Lebrettes* que l'on trouve dans un acte de 1522, et qui paraît avoir été

[1] *Loc. cit.*, juin 1888.

[2] *Arch. de Narb.*, registre petit in-4°, renfermant une procédure sur les droits de banderage litigieux entre Narbonne et Moussan ; non inventorié.

[3] *Arch. de Narb.*, compois du quartier de Lamourguier, f° 25 v°.

seule usitée depuis le XVIe siècle. Dans *Lebezet* le second *e* ne s'était maintenu qu'à cause de la difficulté qu'aurait présentée la prononciation de *Lebzet*. Une fois le *z* changé en *r* cette difficulté n'existait plus ; *Lebezetas* devenait très facilement *Lebretas*. Au XVIe siècle on tendait à franciser les noms de lieu en remplaçant les finales caractéristiques du provençal par des finales françaises, et *Lebretas* devenait *Lebrettes*.

Le sort de ce dernier mot a été assez singulier. Un érudit narbonnais de l'école de Latour d'Auvergne, Viguier de l'Estagnol, a rédigé un vocabulaire du dialecte narbonnais [1]. Ce vocabulaire a, entre autres, deux défauts, il est loin d'être complet, et il renferme au moins un mot qui n'a jamais été provençal. Viguier de l'Estagnol entendait appeler autour de lui *lebretos* le tènement qui fait l'objet de cette étude. Ce tènement occupe une hauteur. Cela lui suffit pour supposer que ses compatriotes avaient tort de prononcer *lebretos*, que la vraie forme du mot était *las bretos*, qu'il coupe sans hésiter; il crée ainsi le mot *bretos* qui signifierait, selon lui, un lieu situé dans des hauteurs, des collines. Si je relève ce détail, c'est uniquement pour éviter au Romanisant, sous les yeux duquel viendrait à tomber le vocabulaire de Viguier de l'Estagnol, toute recherche à propos de ce fantaisiste *bretos*.

Aujourd'hui ce mot subit une autre transformation. Le provençal *lebreto* paraît répondre au français *levrette*. Les Méridionaux étrangers à Narbonne et qui se piquent de parler un français pur de tout élément provençal se croiraient disqualifiés s'ils prononçaient jamais le mot *Lebretos*, même sous sa forme francisée *Lébrettes ;* ils laissent au pur narbonnais cette forme qu'ils estiment barbare ; pour eux ils ne prononcent jamais que *Levrette* [2]. Voilà comment, sous l'influence de l'étymologie populaire, *lapidetum* achève à l'heure actuelle de se métamorphoser en chien.

[1] Viguier de l'Estagnol est mort vers 1822. Son vocabulaire, resté manuscrit est conservé à la bibliothèque de Narbonne.

[2] La carte de l'Etat-major écrit *Levrettes*. Le *Progrès agricole et viticole*, journal hebdomadaire publié à Montpellier, écrit *Levrette*, n° du dimanche 3 novembre 1895, p. 481. art. Narbonne.

V

Le mot *lapidetum* vient de nous montrer une transformation d'un nom de lieu devenu inintelligible et auquel on s'efforce actuellement de donner un sens. Le mot *Ranmar* nous offre un exemple plus ancien de ces transformations. Au XIVe siècle, c'était le nom d'un *pech*, d'une colline de la Clape. C'était aussi le nom d'une ferme située dans le voisinage de cette colline, sur les bords de l'étang de Bages et appelée aujourd'hui Capitoul. Ce nom semble formé des deux mots *ran* et *mar*. *Ran* est inconnu à Raynouard, mais il est connu de Mistral qui lui donne le sens de *près de*, *au bord de*. On le retrouve dans l'ancien narbonnais, mais il était peu usité; du moins, ne l'ai-je rencontré qu'une fois au XIVe siècle et jamais au XVe. Il avait le sens du français *rez*. *Ranmar* signifierait donc *situé sur le bord de la mer*. Je ne garantis pas cette étymologie, mais la situation de ce pech et de cette ferme la rendent vraisemblable[1].

Dans les premières années du XIVe siècle, cette ferme, ou plutôt cette bastide, comme on disait alors à Narbonne, était la propriété de G. de Riu qui la vendit à Juncta Bando, marchand italien établi à Narbonne[2]. A partir de ce moment, on semble avoir cessé de l'appeler bastide de Ranmar pour l'appeler bastide *d'en Bando*. En 1352, elle appartenait à l'official de l'archevêché et on l'appelait bastide *de l'Official*. Elle passa ensuite dans la famille de Peire del Lac, et le nom de *Ranmar* ou *Rammar* reparut alors. En 1412, il en était fait don au chapitre Saint-Just, et c'est du nom de ce nouveau propriétaire que cette ferme a pris son nom actuel *Capitoul*. Prétextant la nobilité de cette terre, le chapitre refusa de payer l'impôt qui lui incombait. Il en résulta un procès avec les consuls de Narbonne. Le chapitre tirait argument de ce que cette terre avait appartenu à noble G. de Riu. Les consuls cherchèrent à en prouver la roture

[1] Si cette étymologie est exacte, il résulterait de la situation de ce pech et de cette ferme sur les bords de l'étang de Bages, que le nom de mer était resté longtemps aux étangs qui entouraient la Clape ou île del Lec, l'ancienne *insula Licci*.

[2] *Comptes de J. Olivier*, pièces justificatives, n° 82, p. 771.

en montrant que G. de Riu, le vendeur de la bastide, créé chevalier par le vicomte de Narbonne, était d'origine roturière. Le nom de Ranmar fut ainsi fréquemment rapproché du nom de la famille *Riu*, dont la forme la plus ordinaire au XVe siècle était *Rieu*. Il s'établit ainsi dans les esprits une telle confusion entre les deux noms que la bastide fut dès lors appelée bastide de *Rieumar* [1]. Ce ne fut que plus tard que prévalut le nom de Capitoul.

Ainsi, grâce à une confusion qui se produit en quelque sorte sous nos yeux, nous voyons se former un nom de lieu dont chaque élément a un sens, mais dont l'ensemble est peu intelligible.

Il y aurait peut-être lieu de mentionner ici un lieu-dit situé à l'est de Narbonne et que les textes du XIVe siècle appellent indifféremment *Gasagnapas* ou *Perdipas*. Dans un texte latin d'avril 1163 il se présente sous la forme *Perdipanes* [2]. Je me borne à signaler ce nom à l'attention des Romanisans narbonnais. Le relevé de ses différentes formes permettrait de déterminer à quel moment l'*n* instable est tombé à Narbonne.

*
* *

En somme, les exemples que je viens de réunir ici montrent une fois de plus combien il est nécessaire d'être prudent dans les étymologies de noms de lieu sujets à des causes si multiples de déformation.

Ne pourrait-on pas en dégager aussi quelques-uns des principes qui régissent l'étymologie populaire [3] ?

[1] *Arch. de Narb.*, clavaires de 1416, f°s 142-146, 149, *passim;* de 1417, f°s 157 v°, 166; de 1418, f°s 110 v°, 119. Au XVIe siècle, une famille narbonnaise a tiré son nom de cette terre, seulement l'*r* final était tombé dans la prononciation et dans l'écriture. Un *de Rieuma* figure dans un acte des arch. de Narb., BB. 12, f° 213 v°.

[2] *Arch. de Narb.*, pièce non inventoriée.

[3] On comprend combien il serait intéressant de déterminer dans quelles limites s'exercent les modifications phonétiques sous l'action de l'étymologie populaire. On pourrait ainsi isoler les deux ordres de causes qui amènent les modifications phonétiques. Mais il faudrait pour cela réunir un bien plus grand nombre d'exemples que ceux que nous possédons.

On sait que les noms propres ont eu un sens à l'origine et qu'ils tendent à se transmettre sans changement. Ceci provient de ce que, dans leur emploi, on ne tient pas compte de leur sens. Ils échappent ainsi à peu près complètement aux causes psychologiques et ne restent guère soumis qu'aux causes physiologiques des changements phonétiques. Or, dans un même lieu, il ne se produit dans ce dernier ordre de causes que des changements fort lents.

En vertu de cette tendance à se transmettre sans changement, les noms propres peuvent se trouver dans l'un des trois cas suivants :

1° Ils restent identiques aux mots de la langue courante et alors ne présentent aucun des phénomènes que nous étudions.

2° Ils conservent des mots qui disparaissent de la langue courante et qui n'ont plus de sens pour ceux qui les emploient. Exemple : *autier*, dans *Gorc autier*.

3° Ils conservent intacts des mots qui dans la langue courante subissent des modifications phonétiques. Par suite de la différenciation du nom commun et du nom propre, la langue perd conscience du sens du nom propre.

Dans ces deux derniers cas, on aboutit au même résultat : Les noms propres n'ont plus de sens.

Ils ne sont pas pour cela à l'abri de tout changement. En effet, il peut alors se présenter deux cas :

1° Le nom a une forme telle que tout rapprochement avec un mot usité de la langue est impossible. Le nom reste alors sans changement, à moins que certains accidents phonétiques ne soient favorisés par sa forme même. C'est ce qui est arrivé par exemple à *Prat jusaic* devenu *Prat Durais*. On peut aussi faire rentrer dans cette catégorie les exemples si nombreux de chute de l'*a* initial par confusion avec la préposition *a* d'un emploi si fréquent devant les noms de lieu : *Aganticum Ganges*, *Amiliavum Milhau*, *Apamiarum Pamiers ;* on peut encore y faire rentrer les noms formés sur le modèle de *San-Chamans*, *Sanctum Amantium* [1].

On ne saurait objecter *Ranmor* devenu *Rieumor*. *Rieu* ne

[1] Voir sur ces noms le t. XXXV de la *Rev. des lang. rom.*, p. 604.

s'est substitué à *ran* que parce qu'il a été accidentellement rapproché de *Ranmor* ; or, il n'y a pas de science du particulier. Cet exemple prouve seulement que, lorsqu'un mot comme *ran* n'est plus usité dans la langue courante, il résiste plus difficilement aux accidents qui peuvent provoquer sa disparition dans les noms propres.

2° Le nom a une forme telle qu'il semble avoir un sens. Il subit alors des changements, mais le moins nombreux possible.

Ou bien il reste phonétiquement identique à ce qu'il était et ne subit qu'une modification que l'on peut appeler psychologique, par exemple *Gorc autier* devenu *Gor Gautier*.

Ou bien il subit une modification phonétique pour le rapprocher du mot actuellement compris auquel on l'assimile ; mais cette modification est le plus légère possible, et la langue n'hésite pas à conserver des éléments anciens étrangers à la signification nouvelle que l'on donne au nom. Exemples : *En Fidels* devenu *Infidels*, *Infidèles ; Lebezetas*, *Lebretas* devenu *Lebrettes*, *Levrette ; Pech de n'Amielha* devenu *Pech de l'agnelo*, *Pech de l'agnel*.

Alphonse Blanc.

LOU RIOU POUÉTSICOU

FRAGMAN DOÙ NOÙVIÈMOU CHANT

Dsan ina lettra d'Oùbsarva à Remorca où raconte en yenna Idyglie la juénesse dsin Sintmeruetin.

St-Meri, lou 19 de jun 18..

En dépâ ton dépor, mon cher ami Remorca,
J'é vuesueto Puelò : si la dent ina morca
Que j'é vougli placié, per seur t'indsuecara
L'andruet que j'é chousi : bian plési te fara
Si te vian à ton tour per vâre la montagne
De van lou Dofuenò sembla ina uemànsa plagne.
Je pensou avé biantoù ina lettra de tsuet,
Acota en atendan ce qui se posse içuet ;
J'é surprâ lou reci dsin efan à sa mère,
Reci plan de frécheur et plinte sans coulère :

LE RUISSEAU POÉTIQUE

FRAGMENTS DU NEUVIÈME CHANT

Dans une lettre qu'Observe écrit à Remarque, il lui raconte en une Idylle, la jeunesse d'un enfant de St-Maurice.

Saint-Maurice, le 19 juin 18..

Mon cher ami Remarque, depuis ton départ — j'ai visité (le mont) Pila : sur une des dents une marque — que j'ai voulu placer, à coup sûr t'indiquera — l'endroit que j'ai choisi, (cela) te fera bien plaisir — si tu viens à ton tour pour voir la montagne, — d'où le Dauphiné ressemble à une plaine immense. — Je pense avoir bientôt une lettre de toi. — Écoute en attendant ce qui se passe ici ; — j'ai surpris le récit d'un enfant à sa mère, — récit plein de fraicheur et plaintes sans colère :

Ma mère loù coucon ne z' ant bian réussi.
N'ont fa po mo de vin en lou vendan ossi.
Loù pro ant z'â de fen ban mié que chez persouna
Et netra prouvision de quett' an é bian bouna:
Lou revîrou vé Glioùre ére court et fourgni:
Loù troùluet, lou cumin lou rendsan bian megni.
Mogré tout n'ont charja dué z' énorme charrette;
I gniayié quatrou pié dessi le z' échalette.
N'ont fa de poterâ mé de quinze quintò;
Van-t-é se regalo le vache et loù chivò!
N'aron in groù kichon per boglié alle chuére
De revîrou bian suet que ne glioù faron couère
[1] .....
.....
Vous fésio lou panà: in garòugnion de pan,
Ina touma de chuéra, in plan pouot de couvan,
Doù zuet, qu'éran co deur, partaja per dué trànche....
Ne n'ayion po figni la métò dsuena ànche
Que ne rendson vuesueta où bianéroù panâ,

« Ma mère, les cocons nous ont très bien réussi. — Nous n'avons pas mal fait de vin en le vendant également. — Les prés ont eu beaucoup plus de foin que ceux des autres, — et notre provision de cette année est bien bonne.

Le regain vers Lioure était court, mais fourni; — les trèfles, le cumin le rendaient bien menu: — Malgré tout, nous en avons chargé deux énormes charettes. — Il y en avait quatre pieds au dessus des ridelles.— Nous avons fait du mélange (avec la paille) plus de quinze quintaux. — Les vaches et les chevaux vont-ils se régaler! — Nous aurons un gros tas de regain bien sec — que nous ferons cuire pour donner aux chèvres.....
.....
.....

Vous garnissez le panier: un gros morceau de pain, — une tomme[2] de chèvre, un plein pot de piquette, — deux œufs qui étaient cuits durs, partagés en deux tranches (chacun). — Nous n'avions pas

[1] Ici se place la pastorale du Berger, insérée dans le *Bulletin de l'Académie Delphinale.*

[2] *Tomme:* fromage.

Qu'ayié incor de nuix cachuet dsan lou granâ
T'siriuet della farnâre, abrueté della poùssa.
J'eròu lou pli motri, mai la por la pli groussa
Me fésié tant envà, étan lou pli grouman
Que, per avé la pé, me sœur en gongounan
Me la lessovan prendre, où ban me la bagliovan
Et sans rancuna apré toute trâ me bicovan...
La vigne étsé bian dria ayan été fumò,
All' ére en plena fleur et l'ar tout barfumò.
Dessò loù perseyié, alla fouoglie poù sombra
Per fére la choumò ne ne bettov' all' ombra.
Pessan en attendan que posse la chaloù
Dessò lou cerisâ ne jouyiovon où loùp.
J'omovou bian qué juet, oh ! cueme on se z' iamise ;
Ne z' étson lastou, i vrâ, cueme de vrèt larmise.
La Dsémànche matsin ne z' allovon vé Rho
Per ne fiardo ; pessan bian pigniò, bian farò,
Vous ne menovo toù assuesto alla Messa ;
Qué que n'ére po sajou... ardi, zoù... si sa fessa !...
Yiore, segneur, mon Dsé ! que de tems s'é passò

achevé la moitié d'un rang (de vigne) — que nous rendions visite au bienheureux panier — qui avait encore quelques noix cachées dans le grenier — tirées d'une cachette, abritées de la poussière.— J'étais le plus petit, mais la part la plus grosse — me faisait tant envie, étant le plus gourmand — que, pour avoir la paix, mes sœurs en murmurant me la laissaient prendre ou bien me la donnaient — et sans rancune après toutes les trois m'embrassaient... — La vigne ayant été fumée était bien drue ; — elle était en pleine fleur et l'air tout parfumé. — Sous les pêchers, à la feuille peu sombre, — nous nous mettions à l'ombre pour faire la sieste ; — ensuite en attendant que la chaleur passe — sous les cerisiers nous jouions au *loup*[1]. — J'aimais bien ce jeu, oh ! comme on s'y amuse ; — nous étions lestes, il est vrai, comme de vrais lézards gris. — Le dimanche matin nous allions vers le Rhône — pour nous laver la figure ; puis bien peignés, bien attifés, — vous nous meniez tous assister à la Messe. — Celui qui n'était pas sage, hardi, zou... était fouetté !... — Maintenant,

[1] Espèce de jeu où l'on se met à la queue leu-leu.

Dépâ que j'é reçâ ma derâre fesso...
Vous n'esso pli toù doù... Moù regruet vous remplaçon
Et toù moù souvegni de sint Meri s'éfaçon ;
Mai pomin ignia yin que je vo invouco,
Dont loù z' indsueferan van bettoù se mouco...
Apré tout que me fa si lou sans cœur m'égrouése :

Per lomout à Paris izia dsan ina égliése [1]
In tablò regligioù van j'é recounessi
Desso lou voualou blû pinturo per dessi,
Mère, creyez-ou bian, ma poùra sœur, la Fine,
Entouro de raiion, abiglia d'agneline,
Qu' é brovouna tout plan, mémou zié, mémou trait ;
Se lore en muemounan completon son pourtrait.
Oùbstsuenaman soù zié de vé mon lo se vueron
M'émoucionon tout plan... soù regor me revueron...
Quand pré de qué tablò je dsueruejou moù po
I me dévi qu'alor je vo vâre échapo
De sa gorge dsuevuena ina parola sage...
I la Vierge Mari que présente alloù Mage

Seigneur, mon Dieu! Qu'il s'est passé de temps — depuis que j'ai reçu ma dernière fessée... — Vous n'êtes plus tous les deux... Vous êtes remplacés par mes regrets — et tous mes souvenirs de Saint-Maurice s'effacent : — mais il y en a un cependant que je vais invoquer — dont les indifférents se moqueront peut-être. — Après tout, il m'importe peu qué je sois égratigné par les sans-cœur :

Là-haut, bien loin, à Paris, il y a dans une église — un tableau religieux où j'ai reconnu — sous le voile bleu peint par dessus, — Mère, croyez-le bien, ma pauvre sœur Joséphine, — entourée de rayons, habillée d'agneline, — qui est jolie tout plein, mêmes yeux, mêmes traits. — Ses lèvres qui semblent murmurer, complètent son portrait. — Ses yeux se tournent obstinément de mon côté, — m'émotionnent beaucoup, ses regards me bouleversent..... — Quand près de ce tableau je dirige mes pas — il me semble alors que je vais voir s'échapper une parole sage de sa bouche divine : — C'est la Vierge Marie qui présente aux Mages — le saint Enfant Jésus qu'ils vien-

[1] Sainte-Marie des Batignolles.

Lou sint Efan Jésu qui venon t-adoùro.
Vous Vierge, vous ma mère (iquian me fa plouro).
Toute dué choque jour, toute dué suet gentsiglie,
Vous vâde dsan lou Cieur, ma sœur, qu'é voutra figlie !.

†

Vé la Goula liian ne pregnion de pesson.
J'allovou avé mon père édo per la messon :
J'omovou messouno, iquian tsan della race ;
Chacun dsan son métsé a certena surface :
On me montrove alor lou coùp per anmoulo
Et mon voulon apré rasove bian lou blo.
A choque coùp d'oùtsuet mon puetsuet dâ rocliove
La coùta doù voulon que jamé me coupove,
Delloù dâ i faglié empougnié lastaman
Lou blo qu'ére coupo, lou tegni dsan sa man.
Lou voulon vuevaman vuerouglian me dué chàmbe
Dsan lou blo dardeyiove, on aruet dsuet qu'où flàmbe;
Si la goche lou blo s'allove ankichouno
Et revegnié subtsuelou alloù zié étouno,

nent adorer. — Vous, Vierge, vous, ma mère (cela me fait pleurer !) — toutes les deux chaque jour, toutes les deux si aimables ! — vous voyez dans le Ciel, ma sœur qui est votre fille !...

†

Nous prenions des poissons là-bas vers la Lone[1]. — J'allais avec mon père aider pour la moisson. — J'aimais à moissonner, cela tient de famille ; — Chacun dans son métier a certaine aptitude ; — On me montrait alors la manière d'émouler — et mon *volant* après coupait très ras le blé. — A chaque coup de l'outil mon petit doigt effleurait — l'estoc du *volant* lequel ne me coupait jamais. — Il fallait empoigner lestement avec les doigts — le blé qui était coupé, le tenir dans sa main. — Vivement le volant contournant mes deux jambes — dans le blé dardait ses rayons, on aurait dit qu'il flambait ;— le blé allait s'entasser à ma gauche — et (l'outil) revenait subtilement aux yeux étonnés — caresser

[1] Bras du Rhône, eau dormante, on l'appelle " Goule ".

Afaran moù doù z'où, razo très bo l'étroubla :
En vint coùp de voulon fére ina jarba doubla.
Lou frouman ére bio, n'ayion doù groù jerbâ
Qu'éran suet bian grano, que jamé s'ére vâ
Illó vé sint Meri que quatre grousse jarbe
Pouyian féré in bichuet sans charbouot et sans arbe.
Ne couivovon lou sié que n'ayion bian teró
Avé de tarra grossa adsa delloù Terò
Et fortaman choupio per z'i fixo la poùssa ;
I gniayié gniuet kéron, gniuet trénasse, gniuet moùssa,
Ne fésion lou chavuet, quoquevâ bian épé
En cruisian le z'épiuet per étre bian tapé.
N'étendson la soulò toujour in poù pli cliora
Que lou soulâ suet cho, à seché ina morra,
Fésié tout redressié, et soun èpé chavuet,
Et le borbe alonjuet delle jone z'épiuet.
Avé loù z'écoussoù que fortaman tapovan,
La souló s'abatsé et le z'épiuet vouirovan.
Ne z'éron plan d'ardeur en rompan la soulò.
Le z'épiuet éran vouéde où mouman de bueno

les deux grèves, couper très bas les étaules : — en vingt coups faire une gerbe double [1]. — Le froment était beau, nous avions deux gros gerbiers — qui étaient si bien grainés, que jamais il ne s'était vu — là bas à Saint-Maurice que quatre grosses gerbes — pouvaient faire un bichet [2] sans charbon et sans herbes. —Nous balayions l'aire que nous avions bien terrée — avec de la terre grasse amenée du Tural et fortement foulée pour y fixer la poussière : —Il n'y avait ni petites pierres, ni renouée, ni mousse. — Nous faisions le chevet bien épais parfois — en croisant les épis pour être utilement battus.— Nous étendions l'airée (de blé) toujours un peu plus claire, — que le soleil si chaud, à sécher une mare, faisait tout redresser, et son épais chevet — et les barbes allongées des jaunes épis. — Avec les fléaux qui tapaient fortement, — l'airée s'abattait et les épis se dégrenaient. — Nous étions pleins d'ardeur en rompant l'airée. — Les épis étaient vides au moment de biner — et, avec les fourches en bois, nous dé-

[1] On moissonne avec la faux maintenant.
[2] Bichet : mesure d'environ 25 kilog.

Et, delle fourche en boué, ne batson bian la poglie
Sans ran lessié dedsan de poù que l'on ne pioglie ;
N'allovon la pourto vé lou pié doù paglié,
Quéquiet qu'étsé dessi se la fésié baglié.
Mon père, per druivié, arrapove lou couivou.
Per aprendre à z'où fére où vouglié que lou suivou.
Lou boura s'ensoùvove en lessan lou gron gni ;
En kichon dsan gnin coin ne lou fesion vegni.

Vous me fésio apré dsuena façon émobla :
" Te dâ ban avé fam, zoù ! d'aut, allon à trobla ?
Bevon d'abor in coùp per s'iri l'apuetsuet :
Je veyou que t'o sâ, t'e po qu'i vrâ, puetsuet ! "
Pâ la soupa de pâ, de pour et de roinèse,
Que vous fésio suet bian ; vrâ soupa alla francèse ;
Mogré qu'all'ére choda alle rafréchessié,
N'en fésion in regal sans jamé ran lessié :
Car vous sayio toujour ne la fére suet bouna,
Mé qu'in bon cuisignié, mémou mié que persouna.
Et la touma de chùera artsuestaman poto,
Et matafan et gofrou avò bian apréto.

mélions bien la paille ; — sans rien laisser dedans, de peur qu'on nous gronde. — Nous allions la porter vers le pied de la meule (de paille) — Celui qui était dessus se la faisait tendre.— Mon père, pour chasser la balle, empoignait le balai. — Pour apprendre à faire cette besogne, il voulait que je le suive. — La balle se sauvait en laissant le grain nu ; — nous le faisions venir en un tas dans un coin.

Vous me disiez après très gracieusement : — Tu dois avoir bien faim, zou ! d'aut, allons à table. — Buvons d'abord un coup pour nous ouvrir l'appétit : — je vois que tu as soif, n'est-il pas vrai, petit ! —" Puis la soupe aux haricots, de poireaux et de pommes de terre — que vous faisiez si bien : vrai soupe à la française ; malgré qu'elle était chaude elle rafraichissait ;— nous nous en régalions sans jamais rien laisser : — C'est que vous saviez nous la faire si bonne toujours, — mieux qu'un bon cuisinier, même mieux que qui que ce soit. — Et la tomme de chèvre artistement pétrie, — et les crêpes et les gaufres bien apprêtées également. — Des cives et des oignons,

De sueve et de z'ignon, gniayié toujour à force
Et delloù z'o bian fré ne mijovon le dorse.

" Moun efan, vous dsuesio biantoù fo vandémié,
— Pardsuet, i lou travâ que m'entrayié lou mié.
I ne fo preparo loù panâ, le courbiglie,
Loù grand per loù garson, le puetsuete alle figlie.
La tsuena ara besoin d'étre bian étsuevo ;
Groù d'éga i ne foudra per pouére z'iaruevo,
Loù raiion de soulà l'ayian rendsa écliéna.
Le bene preparé chocun ara la siénna.
Si sa téta in botet, doù matsin alla no,
Lou pourtoù lou pli for pourtara loù benot.
La mouoda se fésié sans ékiché le grane
Delloù meglioù résin, surtout delle suerane
Et delloù bojolet qu'éran avó bian doù,
Mai per vouido le bene i faglié t-étre doù,
Apré je gampéssien la tsuena roza plena
Quand toù loù vandémoù ayian vouido glioù bena ;
Et me dué chambe étsan della couleur doù sang.
Dsi jour éran passo, mon père et muet ansam
Ne goutovon lou vin, fermento dsan la tsuena

il y en avait toujours en quantité — et des aulx bien frais nous mangions les gousses.

« Mon enfant; vous disiez: il faut bientôt vendanger. — Pardi! c'est le travail qui me sied le mieux. — Il nous faut préparer les paniers, les corbeilles, — les grands pour les garçons et aux filles les petits. — La cuve aura besoin d'être bien abreuvée ; — il nous faudra beaucoup d'eau pour pouvoir y arriver. — Les rayons du soleil l'ont disjointe. — Les bennes préparées chacun aura la sienne. — Du matin au soir, sur sa tête un petit bât, — le porteur le plus fort charriera les benots. — Le moût se faisait (alors) sans écraser les grains — des meilleurs raisins, surtout des sérines — et des gamays qui étaient également bien doux ; — mais il fallait être deux pour verser les bennes. — Après je foulais la cuve rase pleine — quand tous les vendangeurs avaient vidé leur benne, — et mes deux jambes étaient de la couleur du sang. — Dix jours étaient passés, mon père et moi, ensemble — nous goutions le vin fermenté dans la cuve. — S'il était

S'oùll'étsé assez fa, s'oùll'ayié bouna muena :
Ne lou tsuerovon vitou insuet qu'i z'où faglié,
Et la crappa avero, n'allovon la trouglié,
Alor à cho benot n'emplission le bareglie
De vin apetsuessan alla couleur vermeglie.
Sans compto loù déton si la trobla pouso...
Et la gorra & lou pan éran bian arrouso,
N'en viquia de bon tems, tems de chanson jouyioùse ;
Loù vié étsan bian gai, le viéglie étsan éroùse.
Pré doù troi, vérou en man, le figlie et loù garson
Trincovan per ansam, chantovan de chanson.
Ne sarrovon lou troi, lou vin bian for coulove ;
La trouglia so la partse, épessa, s'aplatove.
Bian souvan i féssié peto loù groù canò
Et le cayie alonjuet et de vâ loù platsò ;
Mai lou vin sourtsé clior alla derâre copa ;
Chocun per n'en chourlo vegnié alla galopa,
S'en retournove fiolou in brison, mai pomin
N'ére guérou emprunto per trouvo son chamin.

Le vigne vandémiuet ne fésion le poupoune

assez fait, s'il avait bonne mine, — nous le soutirions promptement, ainsi qu'il était nécessaire — et la grappe retirée, nous allions la presser. — Alors à plein benots nous emplissions les tonneaux — du vin appétissant à la couleur vermeile, — sans compter les cruches posées sur la table.... — Et la vieille vache [1] et le pain étaient bien arrosés. — En voilà du bon temps, temps de joyeuses chansons: — les vieillards étaient gais, les vieilles étaient heureuses. — Auprès du pressoir, verre en main les garçons et les filles — trinquaient ensemble et chantaient des chansons. — Nous serrions la vis du pressoir, le vin coulait bien fort; — la pressée épaisse, s'applatissait sous la perche. — Bien souvent cela faisait éclater les bois — de toute grosseur posés sur des plateaux ; — mais le vin sortait clair à la dernière coupe. — Chacun venait au galop pour en boire ; — s'en retournait ivre, mais cependant — n'était guère emprunté pour retrouver son chemin.

Les vignes vendangées, nous faisions de petits tas — de la feuille

[1] Gorres, vieilles vaches qu'on tue généralement dans les villages.

Delle fouog.ie amassé, per le chuére, suet boune
Et per nourri le bétse où couran degliuevar :
I gniayié po mouyan deglioù baglié de var.
Changeman de séson convian alla natura
Et per le bétse i fo changé la nourruetura.
Lou ja delloù magnon que ne fésion seché,
L'arba delloù z'otin que n'allovon charché,
La fouoglie de mourié de seconda recorta,
Et quelle delloù choù, Muelan, où d'otra sorta,
Lou ricoulâ doù blo, lou maton delle nuix,
La poglie dell'avâna amasso vé la Cruix.
Et quella doù blo nar, que lou betaglie omove,
In brison de caglia, de chavasse de rove,
De faruena en gnin mout, mai per dessi bricot :
Toutsiquian sarvéssié per glioù feré lou co.

« Prend toun puetsuet bigò, n'éron tsirié de truefe ;
Te so que lou gliuevar chocun de nous s'empuefre,
Que me dsuesié mon père, emporta ton panâ
Te le z'amossaré... Allon, morche benâ !
Yiore t'esse assez grand et te n'esse pli mioche !

amassée, si bonne pour les chèvres — et pour nourrir le bétail au courant de l'hiver : — de leur donner du vert il n'y avait pas moyen. — Changement de saison convient à la nature — et il faut changer la nourriture pour les bestiaux. — Les détritus des vers-à-soie que nous faisions sécher, — l'herbe des hautins que nous allions chercher, — la seconde récolte de la feuille de mûrier, — et celle de choux Milans, ou d'autre espèce, — la (seconde) balle du blé, le tourteau des noix, — la paille de l'avoine amassée vers la Croix (des Rameaux), — et celle du blé noir, que le bétail aimait, — un peu de caillé, des tiges de raves, — de la farine, en un mot, mais par gracieuseté : — tout cela servait à la cuisson.

« Prends ton petit bigaut, nous irons arracher des pommes de terre; — tu sais que l'hiver chacun de nous en consomme, me disait mon père, emporte ton panier — tu les ramasseras..... Allons, marche, benêt ! — Maintenant tu es assez grand et tu n'es plus un mioche ! — Gouthon, viens nous aider? Je vais prendre la houe. — Il faut nous dépêcher, car voilà la Toussaint : — si la pluie arrivait ce

Gouthon, vian ne z'édo ? Je vo prendre la pioche,
I fo ne dépaché, car viquia la Toussint ;
Si la pléve arruevove i ne seruet po sain,
Et ne z'éron biantoù fére le semenaglie ;
Per iquian, moun efan, i fo que te travaglie »...
J'eroù vitou grepi en manneyan l'oùtsuet,
Mogré son poù de pé et qu'oùll'ére puetsuet.
A le tsirié souluet mon père ayié prou d'oùra ;
Mai z'oùll' ére ossuet for qu'uena bouna manoùra.
Je secouyin le boche et mettovou all' anchon
Le boche dsin coùtò, le truefe en groù kichon.
Dsé ! que de courbigliuet, que de panâ, de bene ;
N'ayion vé sanjuenâ ; ossi toute le fene
Que partéssian anchon d'où coùtò de vé Rho
Ne dsuesian : vous n'ari quatr'où cinq tombariò...

Où pûvou della Broua, que l'éga doù bié mouoglie,
Ne coupovon le brànche afin d'avé la fouoglie.
Loù boué de Roussiglion, de Glioùre et Sanjuenâ
Fournéssian de fagò, coupo avan la nâ.

Ne pregnion so la chapa ina bouna celuire
All' oùreglie alonja, que n'ayion fa traglire.

ne serait pas sain (pour les pommes de terre), — et nous irons bientôt faire les semailles : — Pour cela il faut que tu travailles, mon enfant »., — J'étais vite fatigué en maniant l'outil, — malgré qu'il était petit et son peu de poids. — A arracher seul les pommes de terre, mon père avait assez d'ouvrage ; — mais il était aussi habile qu'un bon manœuvre. — Je secouais les tiges et mettais sur la friche — les tiges d'un côté, les pommes de terre en tas. — Dieu que de corbeillées, que de paniers, de bennes — nous avions vers Saint-Génest ; aussi toutes les femmes — qui conduisaient paître (leur bétail) du côté du Rhône — nous disaient : Vous en aurez quatre ou cinq tombereaux...

Aux peupliers de la Broua, baignés par les eaux du bief, — nous coupions les branches, afin d'avoir la feuille. — Les bois de Lioùre, Saint-Génest et Roussillon — fournissaient des fagots coupés avant la neige.

Nous prenions, sous le hangar, — une bonne charrue au versoir

N'apleyiovon Bijoù per allo labouro,
Dont la crigniére blonda éra bian afaro ;

N'anreyiovon in seglion ossuet druet qu'ina corda,
On aruet aperça dsan lou bout ina borda :
I que netron chivò per mon père dressia
Tsuerove fran à hi, tsuerove fran à dsa !
Avan lou dejuénò labourove sa jointa
Sans se sarvi doù fouet, doù manchou où della pointa.
Dsan lou viérou, pié gni, lou boton alla man,
Je suivien la celuire et, toujour vuevaman
Allou coûtrou engourja souvan déjavougliovou,
Dsan lou fond della râ loù z'étroublon poùssovou,
J'omovou bian touché, fére peto lou fouet,
Mai je n'omovou po labouro tout souluet,
Mon père en labouran me tsuove de bergére,
Quoque vâ, po souvan, où tsuerove de gliuére ;
Mai cosi tou loù jour de soùvajou étourgniò
Qu'allovon si le vache & de fâ si loù viò ;
Et pâ de becafuet, qu'éran toù rond de grésse
Et de péjon ramié que mijovan le gésse.

allongé, que nous avions fait briller.—Pour aller labourer, nous attelions Bijou, dont la crinière blonde était bien lissée;

Nous tracions un sillon aussi droit qu'un cordeau, — on aurait aperçu une balayure au bout ; — c'est que notre cheval dressé par mon père — tirait franc à hue, tirait franc à dia ! — labourait sa *juinte* [1] avant le déjeuner — sans se servir du fouet, de la pointe ou du manche. — Dans la friche, les pieds nus, le bâton à la main, — je suivais la charrue et, toujours vivement, — le coutre engorgé souvent je le dégageais; — je poussais les étaules dans le fond de la raie. — J'aimais bien conduire (le cheval), faire claquer le fouet ; — mais je n'aimais pas labourer tout seul. — Mon père en labourant me tuait des bergeronnettes. — Quelquefois (mais) pas souvent, il tirait des lièvres ; mais presque tous les jours des sauvages étourneaux, — qui allaient sur les vaches et parfois sur les veaux ; — et puis des becfigues, qui étaient tout ronds de graisse — et des pigeons ramiers qui mangeaient les gesses.

[1] Demi-journée de cheval.

Semenò lou tantoù, lou frouman choùdeyia
Ere per l'arpie en boué tout de suita arpeyia,
Car la târra derçâ bian vîtou dsan le friche ;
Impoussueblou si suet d'équiché le carriche,
Netra journô fignia, loù z'oûtsuet ratroupo
N'enmenovon Bijoù et n'allovon soupo...

O bio jour ! tems passo, reviandri-vous incore !...
Moù paran sont où cieur, et muet.... bettoù tetore
S'i plait allou bon Dsé, si dâ me z'iarruevo
Moun oma en Paradsi éra loù retrouvo.... »

OTRA LETTRE DE REMORCA A OUBSARVA

Où gli raconte ina conversacion dsin otre efan avé sa mère qu'oùll' a entendsi dsan la fouré de Bounevò.

Lou 1er d'Oût, 18...

J'é parcouru lou boué qu'a dsuet-ze vû cent z'ectare
Se belle verreri m'ant fa plési de vâre.
In jour étan grepi, bian loin delle méson,

Semé le tantôt, le froment chaulé était hersé immédiatement par la herse en bois, — car la terre durcit promptement dans les friches.— (Il devient) impossible, si c'est sec, d'écraser les mottes. — Notre journée finie, les outils entassés — nous emmenions Bijou et nous allions souper...

Oh ! beaux jours, temps passé, reviendrez-vous encore !... — Mes parents sont au Ciel, et moi..... peut-être tout à l'heure — s'il plaît au bon Dieu, si (cela) doit m'arriver, — mon âme ira les retrouver au Paradis... »

AUTRE LETTRE DE REMARQUE A OBSERVE

Il lui raconte la conversation d'un autre enfant avec sa mère qu'il a entendu dans la forêt de Bonnevaux

Le 1er août 18...

J'ai parcouru le bois qui a dix-huit cents hectares.—Ses belles verreries m'ont fait plaisir à voir. — Un jour étant fatigué, et éloigné

Je me sé endourmi coùcha si lou gazon,
Tout dsin-coùp pré de muet, — j'igniorou s'i tsin révou —
J'entendou gongouno, j'acotou et me soulévou :
Deria in groù fayior, qu'ére entre z'ellou et muet,
Dué persoune asseté s'entretegnian insuet :

« Te voù, mon poùrou efan, t'éloigné de ta mêre,
T'ensoùvo doù payi suet charman dell'Isère,
Quieto lou Dofuenò per allo vé Paris,
Yiore que de toù mo t'esse suet bian gari.
Je cregnou que pli tor te t'en repentéssâse ;
Je vo t'en dévirié.... Foudruet que me te crâse
Per toute le réson que je te vo douno ;
Si te ne me crâ po, te poù m'abandouno :
D'abor dsan qu'ell' andruet mon motri que faré-tse,
A tracié ton seglion in jour arruevaré-tse !
Si t'esse medecin, aré-tse de maladou
A sougnié : per asor quoque cliyan noumadou ?
Devegni avoucat : te foudra de tolan
Per percio : où paluet on arrueve à po lent.
Roumancié, t'é ton gout ! Fére de mové glivrou
Per charmo : lou dégout que t'aré sera pîrou

des maisons, — étendu sur le gazon je me suis endormi — tout à coup ! près de moi (j'ignore si c'est un rêve) — j'entends murmurer, je me soulève, j'écoute : — Derrière un gros hêtre, qui était entre elles et moi, — deux personnes assises s'entretenaient ainsi :

« Tu veux t'éloigner de ta mère, mon pauvre enfant, — te sauver du pays si charmant de l'Isère. — Quitter le Dauphiné pour aller à Paris, — maintenant que tu es tout à fait guéri de tes maladies. — Je crains que tu ne t'en repentes plus tard ; — je vais (tâcher) de t'en détourner... (Il) faudrait que tu me croies — par toutes les raisons que je te vais donner ; — tu pourras m'abandonner, si tu ne me crois pas : — d'abord dans cet endroit, mon enfant, que feras-tu, — à tracer ton sillon arriveras-tu un jour? — Si tu es médecin, auras-tu des malades — à soigner, par hasard quelques clients nomades ! — Devenir avocat : il te faudra du talent — pour percer : au Palais on arrive à pas lent. — Romancier, est-ce ton goût ! Faire de mauvais livres — pour charmer : le dégoût que tu (en) auras sera pire — que la mort !

Que la mor ! Journaglistou : avé toujour l'épé
Alla man; periquian n'avé jamé la pé,
Aspueran barbouglioù.... Fo lontems per se fére
In renom, per gogné son pan et de que bére.
T'engagé où téotrou et te fére chanteur :
Te n'esse po doù boué dont on fa loù z'acteur.
Majuestrat !... Dsan la loi ran ne ba so la roba
D'oùjourdâ : la justsuece allou droit fa la bouoba !
Te metto coumerçan, où ban dsan l'industri :
Toun argent te perdré, bian seur, poùrou motri !
Eré-tse ie làncié dedsan la pouglitsica,
Moleroù ! Yiore.....
T'esse bian, mon Joùset, rasta dsan lou payi ;
I ne fo po charché à voulé tro jouyi
Gliuevar, l'été, loù pro te boglion la verdura.
Le fleur le pli jogliuet z'i venon sans cultura.
Te poù vé lou Printems z'i cûgli de bouquiet,
Surtout dsan loù jardsin que sont suet bio iquiet.
Illò vé lou Levan de suparbe montagne
Encodron de pertout netre z'uemànse plagne.
Içeuet à Bounevò, i cueme à Sint-Meri,
Vé lou Riou, vé lou Ronou, on s'amise et l'on ri,

Journaliste : avoir toujours l'épée — à la main ; pour cela n'avoir jamais la paix. — Élève peintre... (Il) faut longtemps pour se faire un renom, pour gagner son pain et de quoi boire. — T'engager au théâtre et te faire chanteur : — tu n'es pas du bois dont on fait les artistes. — Magistrat !... dans la loi rien ne bât sous la robe — aujourd'hui : la justice fait la moue au droit ! — Te mettre commerçant, ou bien dans l'industrie : — Tu perdras sûrement ton argent, mon pauvre enfant ! — Iras-tu te lancer dans la politique : — malheureux..... — Tu es bien, mon Joseph, reste dans le pays ; — il ne faut pas chercher à vouloir trop jouir. — L'hiver, l'été, les prés te donnent la verdure. — Les fleurs les plus jolies y viennent sans culture. — Tu peux vers le printemps y cueillir des bouquets,— surtout dans les jardins qui sont si beaux ici, — là-bas vers le Levant de superbes montagnes—encadrent de partout nos plaines immenses. — Ici à Bonnevaux, c'est comme à Saint-Maurice, — vers le Ruisseau, vers le Rhône, on s'amuse et l'on rit. — Tu iras dans la forêt

T'éré dsan la fouré amasso de mayoùsse ;
Alle sont amboùmée et meglioù quelle groùsse ;
Alle ne coùton ran, le chorche qué que voù
Et quand on le découvre i tsin plési bian doù.
T'éré te proumeno pré doù Riou, vé loù z'ovou
Bian fourgni de vourzuene, et de varne, et de sozou ;
Te trouvaré dessò framboise et patavin,
Surtout van l'éga a fo quoque pitsi ravin.
All' ombra delloù frénou, all' ombra delloù pûvou
Qu'encodron netron Riou, cosi grand cueme in flûvou,
Te pouré te coùché per fére la choumò :
Lou chant delloù ziziò z'i viandran te charmo ;
L'anclianson, lou chadri, lou louriò, la gliuenotta,
Que sont si guiglieruet où muetan della brotta,
Dsan la fouoglie en passan, lou caressan Zefir
Qui glioù semble exalo son pli legé soupir.
L'éga de netron Riou, que plan-plan revougliuene
Vueroùglian dsan loù pro, lou long delle cougliuene
Te groussera avò per vîtou t'endourmi ;
Iquian dâ te ravir, t'é po vrà, moun ami ?
Aré-tsi dsan Paris l'ar pur que ne respueron

ramasser des fraises ; — elles sont embaumées et meilleures que les grosses ; — elles ne coûtent rien, les cherche celui qui veut — et quand on les découvre, c'est un plaisir bien doux. — Tu iras te promener près du Ruisseau, vers les saulaies — bien fournies de tiges diverses, et d'aunes, et de saules ; — tu trouveras dessous (des) framboises et (des) mûres sauvages, — surtout où l'eau a fait de petits ravins. — A l'ombre des frênes, à l'ombre des peupliers — qui encadrent notre ruisseau, presque aussi grand qu'un fleuve, — tu pourras t'étendre pour faire la sieste : — le chant des oiseaux viendra te charmer ; — le pinson, le chardonneret, le loriot, le linot, — qui sont si sémillants au milieu des tiges (feuillées). — En passant dans la feuille le caressant zéphir — semble exhaler son plus léger soupir.— L'eau de notre Ruisseau dont les ondes s'agitent doucement, — serpentant dans les prés, le long des collines, — te bercera également pour vite t'endormir : — cela doit te ravir, n'est-ce pas vrai, mon ami ? — Auras-tu dans Paris l'air pur que nous respirons — dans les champs, dans les bois, de quelque côté qu'on se tourne — de notre

Dsan lóu champ, dsan lòu boué, devan que ne ne vueron,
De netrou bio payi, dòu charman Dofuenó
Et, te voudrio, puetsuet, yiore l'abandouno...
Aré-tse dsan Paris lou bouneur indsueçueblou
Qu'ofre netroun andruet : Iquian i t-impoussueblou !
Bounevò suet charman per se belle fouré
Vo mié que ton Paris, se z'égliése doùré.
Lou bruet et lou trafuet qu'on fa dsan la grand vuela
— Per un ran on s'i ba, per ran garra çuevuela —
Te faran regreto netra tranquiegliuetò,
Si contra moun espoir te demouore entetò !
Aré-tse, moun efan, lou bon soin dsuena mère
Que, je ne dotou po, t'óme bian et venère :
Non ! tout se paye illò, jusqu'à l'ar qu'on n'a po
Et qué que lou vóu pur é souvan atrapo....

Pomin dsan loù salon, de vret bouite à gruemace
Van lou prouvincial é goche é sans odace
I loyon per davan, grafignon per derrâ,
Se mouocon méchaman.... Et toutsiquian é vrâ !
Monsié é tsin savan, dson-t-é dsun ar émoblou,
Oùll'a fa de chet-d'oùra, i tsin omou admueroblou ! »
Et voutron ki viria vous proucliamon lourdò,

beau pays, du charmant Dauphiné — et, tu voudrais, petit, l'abandonner maintenant... — Auras-tu dans Paris le bonheur indicible — qu'offre notre endroit: cela est impossible! — Bonnevaux si charmant par sa belle forêt — vaut mieux que ton Paris (et) ses églises dorées. — Le bruit et le tumulte qu'on fait dans la grande ville — (pour rien on s'y bat, pour rien la guerre civile) — te feront regretter notre tranquillité, — si, contre mon espoir, tu persistes dans ton entêtement! — Auras-tu, mon enfant les soins d'une mère — que, je n'en doute pas, tu aimes et vénères beaucoup : — non! tout se paie là-bas, jusqu'à l'air qu'on n'a pas — et celui qui le veut est souvent attrapé.

Cependant dans les salons, de vraies boîtes à grimaces, où le provincial est gauche et sans audace, — on loue par devant, (on) égratigne par derrière, — (on) se moque méchamment... Et tout cela est vrai! — « Monsieur est un savant, dit-on d'un air aimable, — il a fait des chefs d'œuvre, c'est un homme admirable! » — Et vos talons

Gniaret, gochou, imbueçuelou, en gnin mout gròu badò !
Si vous éde de glior, voutroun espruet déborde
Tel que lou Ronou groù que charreyie de borde....
Que la débuena arrueve et n'ayiaso pli ran :
« Quell' omou é tsin berlò ! » Que loù mémou dsueran.
O mon poùrou motri ! Te convoite ina ploce,
T'étole ton savé, te dépleye te groce,
Oùpré delloù puessan toute la seduccion :
I fo per l'oùbtegni de grànde prouteccion,
De démorche sans fin ; essuyé la rudesse,
Toù loù mové voulé, surtout l'impougliuetesse
De gent que sont sans cœur et que vous fant pouso
Sans jamé dsuere non, sans ran vous prouposo....
Si te l'oùbtsan, enfin, te crâ d'être de sovou ;
T'ésse suet satuesfa que te te dsi : Je trovou
Iquiet moun avegni, que mon pan é gognia ;
Que je respuerou enfin et la chànce é vegnia....
Pan amor, sans fricot, umectò delle lorme
Qu'on varse toù loù jour, car pli ran ne vous chorme.
Dsan te saque loù ping te sarraré souvan
Sans pouére te vengé.... Te grigneré la dent !
I que de partsuet pruet on froisse l'amour proprou

tournés, on vous proclame lourdaud, — ignare, gauche, imbécile, gros badaud, en un mot ! — Si vous avez de l'argent, votre esprit déborde, — tel que le Rhône gros qui charrie tout... — Que la débine arrive et n'ayiez plus rien : — Cet homme est un incapable ! » Que les mêmes diront. — O mon pauvre enfant ! Tu convoites une place, — tu étales ton savoir, tu déploies tes grâces — auprès des puissants et toutes les séductions ; — il faut de grandes protections pour obtenir (cette place) — des démarches sans fin ; essuyer la rudesse, — tous les mauvais vouloirs, surtout l'impolitesse — de gens qui sont sans cœur et qui vous font poser — sans jamais dire non, sans rien vous proposer... — Si tu l'obtiens enfin, tu crois être sauvé ; — tu es si satisfait que tu te dis : je trouve là mon avenir, que mon pain est gagné ; — que je respire enfin et la chance est venue.... — Pain amer, sans fricot, de larmes humecté — qu'on répand tous les jours ; car plus rien ne vous charme. — Tu serreras souvent les poings dans tes poches — sans pouvoir te venger... Tu

Et quéquiet que lou froisse é bian souvan moproprou !
Car loú puessan doù jour vous tson à puetsuet fû :
Per lou moindrou bian étre oposon glioù refù.
A z'ellou loù z'éki ! All' imblou la muesére
Et l'umuegliacion, qu'on ome bian gli fére ;
A z'ellou loù rueban, à z'ellou loù z'ouneur :
On glioù proudsigue tout.....
T'esse tro déglica, toun oma é trop sensuebla !
Te n'o po, moun efan, l'échuena assez flexuebla !
Per lomoudò, hélò ! Te soufrueré toujour
Et te regretaré Bounevò choque jour.
Quand on a bian de cœur le legére blessure
Devenon vegniuemoùse et fant de mertruessure.
Ranja-te à me z'idee, acota-me, puetsuet,
Te me rendré éroùsa et farâ tout per tsuet !

Ma tendressa te semble in brison impourtsuena.
Paris acuglie bian quéquiet qu'a de fourtsuena,
Qu'où montre avé ourguglie.... Et qu'en mé oùll' a tout
Grand savé, grand renom e de géni surtout ;
Mai lou poùre empleya que n'a qu'iquian per vivre,
In mègrou apointaman qu'en grougnan on déglivre !

grinceras des dents ! — C'est que de parti pris on froisse l'amour propre — et celui qui le froisse est bien souvent malpropre ! — Car les puissants du jour vous tuent à petit feu — pour le moindre bien être opposent leur refus... — A eux les écus ! La misère aux humbles — et l'humiliation qu'on aime bien leur faire ; — à eux les rubans, à eux les honneurs ! — On leur prodigue tout.....
— Tu es trop délicat, ton âme est trop sensible ! — Tu n'as pas, mon enfant, l'échine assez flexible ! — Par là haut, hélas ! Tu souffriras toujours — et tu regretteras chaque jour Bonnevaux. — Quand on a bien du cœur, les légères blessures — s'enveniment et font des meurtrissures. — Range-toi à mes idées, écoute-moi, petit, — tu me rendras heureux et ferai tout pour toi !

Ma tendresse te semble un peu importune... — Paris accueille bien celui qui a de la fortune — qu'il montre avec orgueil... Et qu'en plus il a tout : — grand savoir, grand renom et surtout du génie ; — mais le pauvre employé qui n'a que son emploi pour vivre, — un mai-

Ne, po mé regardo qu'in galuet della mar :
Vivre insuet à Paris, voudruet mié lou désar !
Rasta donc puerueçò van la via é pli doùça,
Que cole tout plan-plan sans la moindra secoùssa,
Oùpré de toù paran que sont suet bon per tsuet.....
Per cultsuevo loù champ t'aré de bon z'oùtsuet,
N'aron per lou dsinò la touma della chuéra ;
Ne beron de bon vin et quoque vâ de biéra.
N'aron per lou tantoù, ce que toujour te plait :
Ina soupa de pour, de rove avé de lait. »

— « Vous éde bian réson, cueme toujour, ma mère ;
Içuet je restarà puisqu'i semble vous plaire.
Voutron résounaman me chorme et me ravi ;
Je ne sé pli tento de me rendre à Paris.
En effet dsan loù champ tout s'ajucte et tout porle ;
Lou Riou dsan le prori z'i gongone et dévole.
Lou Zéfir en passan où miâ delle z'épiuet
Glioù proudsigue à chocuna in bésé qu'all'apiuet.
L'éga della Revâre en vueroùglian le plànte
Glioù dsi tout doùceman de parole galante.
La touna avò vonvone où muetan delle fleur ;

gre appointement qu'on lui donne en grognant — n'est pas plus regardé qu'un galet de la mer: — mieux vaudrait le désert que de vivre ainsi à Paris. — Reste donc ici, où la vie est plus douce, — laquelle sans la moindre secousse coule tout doucement — auprès de tes parents qui sont si bons pour toi.... — Pour cultiver les champs tu auras de bons outils. — Nous aurons pour le dîner la tomme de la chèvre ; — nous boirons de bon vin, de la bière quelquefois. — Nous aurons pour le soir, ce qui te plait toujours : — une soupe de poireaux, de raves avec du lait. »

« — Vous avez bien raison, ma mère, comme toujours ; — je resterai ici puisque cela semble vous plaire. — Votre raisonnement me ravit et me charme ; — je ne suis plus tenté de me rendre à Paris.— En effet, dans les champs tout s'agite et tout parle ; — le ruisseau, dans les prairies y murmure et descend. — Le zéphir en passant au milieu des épis — prodigue à chacun un baiser qu'il provoque. — L'eau de la rivière en contournant les plantes — leur dit tout douce-

Lou parpiglion chousâ le pli belle en couleur :
A toute porle amour.... La no dsan le briyiére
On entend fremioulo lou rouché et le piére.
Et loù z'orbrou, et glioù fouoglie, ajueto per lou vent,
Souspueron quoque vâ et se plegnon souvent. »

Toù doù se sont levo, ant quieto quella encinta
Apré s'étre embrassia dsan ina doùça etrinta !....
Deman chez de z'ami, j'érâ bettoù chassié ;
Pessan j'érâ trouvo Ceruemoz à Chessié.

ment de galantes paroles. — L'abeille également bourdonne au milieu des fleurs ; — le papillon choisit les plus belles en couleur, — à toutes parle amour... La nuit dans les bruyères — on entend frisonner les pierres et les rochers. — Et les arbres, et leurs feuilles par le vent agités, — soupirent quelquefois et se plaignent souvent.

Tous les deux se sont levés, ont quitté cette enceinte — après s'être embrassés dans une douce étreinte !... — Demain chez des amis, j'irai peut-être chasser ; — ensuite j'irai retrouver Cerimoz à Cheyssieu.

Meri D'Exilac.

TROIS RANDONNÉES

Ce n'est pas aux lecteurs habituels de cette *Revue* qu'il faut apprendre ce qu'est une randonnée, ce conte populaire dont le héros, comme la bête lancée par les chiens du chasseur, court de personnage en personnage, pour revenir au point de départ. Dans ses *Contes populaires lorrains* publiés dans la *Romania,* M. Cosquin, éditant *La Pouillotte et le Coucherillot*, fait remarquer que la randonnée fleurit chez tous les peuples, s'épanouit dans toutes les langues. Il a retrouvé son conte, avec d'insignifiantes variantes, dans l'allemand Grimm, dans le tchèque Waldan, dans Haltrich, l'éditeur des *Contes du pays saxon*, dans le norvégien Obsgœrnsen. L'allemand Simrock, le suisse Sutermeister, l'anglais Halliwell, le sicilien Pitré, le napolitain Imbriani, l'écossais Campbell fournissent des contes dont la contexture rappelle de très près *la Pouillotte et le Coucherillot.*

Chez les Ossètes du Caucase, on raconte le voyage du *Pou et de la Puce ;* dans la Loire-Inférieure vous entendez *Minette qui m'a perdu mes roulettes ;* et dans l'Agenais *Le lait de Madame*. Toutes ces randonnées ont le même air de famille ; si le héros, change suivant les milieux, les aventures sont identiques. Le fonds où ces randonnées ont été puisées est donc commun à tous les peuples [1].

Jusqu'ici l'Albigeois n'avait pas fourni son contingent de randonnées. Les trois qu'on va lire comblent donc une lacune. Mais sont-elles réellement albigeoises, sont-elles réellement écloses sur les bords du Tarn ? Nous n'oserions pas l'affirmer, bien que, dans *La fourmic,* la scène ait le Tarn pour théâtre — il est si facile de déplacer un théâtre ! — Quoi qu'il en soit, ces randonnées ont cours dans l'Albigeois, elles nous ont été contées par des Albigeois albigeoisants. Nous ne connaissons

[1] Voir *Romania*, VI, pp. 575-7.

pas d'équivalent à *La fourmic* ni au *Tros de pa*. Il est vrai que nous n'avons pas, comme MM. Cosquin et Sébillot, parcouru toute la bibliographie de ce genre de contes populaires.

La rato negado dins l'Oulo, la plus jolie de nos trois randonnées, la plus heureuse de forme, est au contraire de la même famille que celles qu'a éditées la *Romania ;* c'est une sœur de *La souris* de M. Cosquin. En effet, dans *La souris* et *La rato negado*, c'est le même événement, un plongeon accidentel dans la marmite, qui donne naissance aux diverses péripéties du conte. Dans la randonnée albigeoise le récit de l'accident est plus naturel, c'est un tableau d'une exquise délicatesse. Mais les acteurs sont à peu près les mêmes. Cependant, à ce point de vue, *La rato negado* a plus de ressemblance avec *Jean le Rat* du conte portugais. Dans les deux on rencontre le balai, la porte, le fumier, la fontaine, l'oiseau, la cruche de la servante ; mais le conte albigeois ne verse pas dans la bouffonnerie comme dans *Jean le Rat* où la reine va, tout en chemise, à la cuisine, où le roi se traîne le c.l dans la braise[1]. Sur cette *Rato negado* pèse une sorte d'atmosphère de mélancolie que ne traverse aucun éclat de rire, aucune bouffée de gaieté ; chaque acteur s'associe, à sa façon, au deuil du pauvre rat dont la *rate* a si misérablement péri. Dans le conte albigeois, il y a donc plus d'unité que dans le conte portugais, et, par suite, plus de valeur littéraire.

Quelques mots sur la langue albigeoise. Dans *Tros de pa* on remarquera que nous avons adopté la graphie *io : abio*, *baylario*, *dounario*. *Io* se métamorphose en *ie* dans *abie*, *benie* de *La Rato negado dins l'Oulo*. Ce n'est pas un *lapsus calami ;* ces deux formes ont cours dans l'Albigeois. Les philologues nous sauront peut-être gré de leur signaler cette particularité du dialecte d'Albi.

[1] *Romania*, X, pp. 187 et suivantes.

I

LA FOURMIC

Un cop Tarn ero pla jalat ; toutos la carretos ye passabou. Uno fourmic benguet a ye passa ; se coupet uno cambo.

Ai ! s'adiguet la fourmic, jal m'a coupat uno cambo !

S'adiguet lou jal : M'es be tant bilen a yèu que lou soulel me foun !

S'adiguet lou soulel : M'es be tant bilen a yèu que la niboul m'acato !

S'adiguet la niboul : M'es be tant bilen a yèu que lou ben me buto !

S'adiguet lou ben : M'es be tant bilen a yèu que la paret m'arresto !

S'adiguet la paret : M'es be tant bilen a yèu que lou rat me trauco !

S'adiguet lou rat : M'es be tant bilen a yèu que lou cat me manjo !

I

LA FOURMI

Une fois le Tarn était bien gelé ; toutes les charettes y passaient [sur la glace]. Une fourmi vint à y passer ; elle se cassa une patte.

Ai ! dit la fourmi, la gelée m'a cassé une patte !

La gelée dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le soleil me fond !

Le soleil dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le nuage me couvre !

Le nuage dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le vent me pousse !

Le vent dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque la muraille m'arrête !

La muraille dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le rat me troue !

Le rat dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le chat me mange !

S'adiguet lou cat : M'es be tant bilen a yèu que lou co me sieg !

S'adiguet lou co : M'es be tant bilen a yèu que lou bastou me fout aco !

S'adiguet lou bastou : M'es be tant bilen a yèu que lou floc me brullo !

S'adiguet lou floc : M'es be tant bilen a yèu que l'aigo m'atudo !

S'adiguet l'aigo : M'es be tant bilen a yèu que lou biòu me bèu !

S'adiguet lou biòu : M'es be tant bilen a yèu que l'estaco me ten !

S'adiguet l'estaco : M'es be tant bilen a yèu que lou coutel me coupo !

S'adiguet lou coutel : M'es ben tant bilen a yèu que lou rouil me manjo !

Rouil de manjo-coutel, coutel de coupo-cordo, cordo d'estaco-biòu, biòu de bèure-aigo, aigo d'atudo-floc, floc de brullo-bastou, bastou de casso-cos, cos de siego-cats, cats de

Le chat dit : ce m est bien aussi mauvais à moi, puisque le chien me poursuit !

Le chien dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le bâton me frappe !

Le bâton dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le feu me brûle !

Le feu dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque l'eau m'éteint !

L'eau dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le bœuf me boit !

Le bœuf dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque l'attache me tient !

L'attache dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque le couteau me coupe !

Le couteau dit : ce m'est bien aussi mauvais à moi, puisque la rouille me mange !

Rouille de mange-couteau, couteau de coupe-corde, corde d'attache-bœuf, bœuf de boit-eau, eau d'éteint-feu, feu de brûle-bâton, bâton de chasse-chiens, chiens de poursuit-chats, chats de mange-rats, rats

manjo-rats,rats de trauco-paret, paret d'arresto-ben, ben de buto-niboul, niboul d'arresto-soulel, soulel de foun-jal, jal m'a coupado uno cambo !

II

UN TROS DE PA

Un cop y abio un drolle que demandabo de pa.

S'en anguet trouba uno damo per que n'y en dounesso un tros.

A ! s'adiguet aquelo damo, t'en dounario be pla, mès me cal las claus de Moussu.

S'en anguet trouba lou Moussu per que ye dounesso las claus.

A ! s'adiguet lou Moussu, te baylario be pla las claus, mès me cal de plumos de pau.

S'en anguet trouba lou pau, per que ye dounesso de plumo.

A ! s'adiguet lou pau, te dounario be pla de plumo, mès me cal de tripos de bedel.

S'en anguet trouba lou bedel per que ye dounesso de tripos.

de troue-muraille, muraille d'arrête-vent, vent de pousse-nuage, nuage d'arrête-soleil, soleil de fond-gelée, gelée m'a cassé une patte !

II

UN MORCEAU DE PAIN

Une fois il y avait un enfant qui demandait du pain.

Il alla trouver une dame pour qu'elle lui en donnât un morceau.

Oh ! dit cette dame, je t'en donnerais bien, mais il me faut les clefs de Monsieur.

Il alla trouver le Monsieur pour qu'il lui donnât les clefs.

Ah ! dit le Monsieur, je te donnerais bien les clefs, mais il me faut des plumes de paon.

Il alla trouver le paon pour qu'il lui donnât de la plume.

Ah ! dit le paon, je te donnerais bien de la plume, mais il me faut des tripes de veau.

Il alla trouver le veau pour qu'il lui donnât des tripes.

A ! s'adiguet lou bedel, te dounario be pla de tripos, mès me cal de lach de baco.

S'en anguet trouba la baco per que ye dounesso de lach.

A ! s'adiguet la baco, te dounario be pla de lach, mès me cal d'erbo de prat.

S'en anguet trouba lou prat per que ye dounesso d'erbo.

A ! s'adiguet lou prat, te dounario be pla d'erbo, mès me cal de dailhos de fabre.

S'en anguet trouba lou fabre per que ye dounesso de dailhos.

A ! s'adiguet lou fabre, te dounario be pla de dailhos, mès me cal de lart de porc.

S'en anguet trouba lou porc per que ye dounesso de lart.

A ! s'adiguet lou porc, te dounario be pla de lart, mès me cal d'aglan de garric.

S'en anguet trouba lou garric per que ye dounesso d'aglan.

A ! s'adiguet lou garric, te dounario be pla d'aglan, mès me cal de ben de mar.

S'en anguet trouba la mar. Et alaro la mar l'enbento,

Ah ! dit le veau, je te donnerais bien des tripes, mais il me faut du lait de vache.

Il alla trouver la vache, pour qu'elle lui donnât du lait.

Ah ! dit la vache, je te donnerais bien du lait, mais il me faut de l'herbe de pré.

Il alla trouver le pré pour qu'il lui donnât de l'herbe.

Ah ! dit le pré, je te donnerais bien de l'herbe, mais il me faut des faux de forgeron.

Il alla trouver le forgeron pour qu'il lui donnât des faux.

Ah ! dit le forgeron, je te donnerais bien des faux, mais il me faut du lard de porc.

Il alla trouver le porc pour qu'il lui donnât du lard.

Ah ! dit le porc, je te donnerais bien du lard, mais il me faut du gland de chêne.

Il alla trouver le chêne pour qu'il lui donnât du gland.

Ah ! dit le chêne, je te donnerais bien du gland, mais il me faut du vent de mer.

Il s'en alla trouver la mer. Et alors la mer le vente, il vente le chêne,

enbento lou garric, lou garric l'aglando, aglando lou porc, lou porc l'enlardo, enlardo lou fabre, lou fabre l'endailho, endailho lou prat, lou prat l'enerbo, enerbo la baco, la baco l'enlacho, enlacho lou bedel, lou bedel l'entripo, entripo lou pau, lou pau l'emplumo, emplumo Moussu, Moussu l'enclabo, enclabo Madamo.

Et Madamo y dounet un gros tros de pa, que lou manget fort pla.

III

LA RATO NEGADO DINS L'OULO

Lou rat abiè preso uno pialado. Y èro anat de boun mati, et, de temps en temps, agajabo se la rato y beniè pas crida per manja la soupo. A la fi se lasset d'attendre et anguet a l'oustal. Y troubet pas la rato ; mès la soupo èro tailhado, et coumo abiè talen, prenguet la casso per la trempa. A la prumieiro cassado, pourtet la rato dedins. La pauro rato, en boulguen tasta la soupo, èro toumbado dins l'oulo.

le chêne lui donne du gland, il donne du gland au porc, le porc l'enlarde, il enlarde le forgeron, le forgeron l'arme d'une faux, il fauche le pré, le pré lui donne de l'herbe, il donne de l'herbe à la vache, la vache lui donne du lait, il donne du lait au veau, le veau lui donne des tripes, il donne des tripes au paon, le paon l'emplume, il emplume Monsieur, Monsieur lui donne la clef, il donne la clef à Madame.

Et Madame lui donna un gros morceau de pain, qu'il mangea fort bien.

III

LA *RATE* NOYÉE DANS LA MARMITE

Le rat avait pris un défrichement par écobuage. Il était allé [à son travail] de bon matin, et, de temps en temps, il regardait si la *rate* ne venait pas lui crier pour manger la soupe. A la fin, il se lassa d'attendre et vint à la maison. Il n'y trouva pas la *rate ;* mais les tranches de pain pour la soupe étaient taillées (littéralement : la soupe était taillée) ; et, comme il avait faim, il prit la casse pour la tremper. A la première cassée, il [puisa] porta la *rate* dans la casse. La pauvre *rate*, en voulant goûter [le bouillon de] la soupe, était tombée dans la marmite.

Lou rat se sey sul banc et se met a ploura.

— De qu'as, rat? y dis lou banc.

— La rato s'es negado et yèu plouri.

— Ebe! yèu m'en bòu banqueja.

Lou banc banquejo.

— De qu'as, banc ? y dis la taulo.

— La rato s'es negado, lou rat plouro et yèu fòu balin-balan.

— Ebe! yèu m'en bòu tauleja.

La taulo taulejo.

— De qu'as, taulo? y dis la balatso.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan et yèu fòu taulin-taulan.

— Ebé! yèu m'en bóu fa baladin-baladan.

La balatso fa baladin-baladan.

— De qu'as, balatso? y dis la porto.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan, la taulo fa taulin-taulan et yèu fòu baladin-baladan.

— Ebe! yèu m'en bòu fa barro-tanco.

Le rat s'assied sur le banc et se met à pleurer.

— Qu'as-tu, rat? lui dit le banc.

— La *rate* s'est noyée et moi je pleure.

— Eh bien! moi je vais faire du bruit avec mes pieds.

Le banc fait du bruit avec ses pieds.

— Qu'as-tu, banc ? lui dit la table.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure et moi je fais du bruit avec mes pieds.

— Eh bien! moi je vais me secouer.

La table se secoue.

— Qu'as-tu, table? lui dit le balai.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, et moi je fais taulin-taulan.

— Eh bien! moi je vais faire baladin-baladan.

Le balai fait baladin-baladan.

— Qu'as-tu, balai ? lui dit la porte.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan et moi je fais baladin-baladan.

— Eh bien! moi je vais faire barre-tanque.

La porto fa barro-tanco.

— De qu'as, porto ? y dis l'escalhè.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan, la taulo fa taulin-taulan, la balatso fa baladin-baladan et yèu fòu barro-tanco.

— Ebe ! yèu m'en bòu fa mounto-debalo.

L'escalhè fa mounto-debalo.

— De qu'as, escalhè? y dis lou foumeriè.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan, la taulo fa taulin-taulan, la balatso fa baladin-baladan, la porto fa barro-tanco et yèu fòu mounto debalo.

— Ebe ! yèu m'en bòu fuma.

Lou foumeriè fumo.

— De qu'as, foumeriè ? y dis la pero de sul peyriè.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan, la taulo fa taulin-taulan, la balatso fa baladin-baladan, la porto fa barro-tanco, l'escalhè fa mounto-debalo et yèu fumi.

— Ebe ! yèu m'en bòu pouyri.

La porte fait barre-tanque.

— Qu'as-tu, porte ? lui dit l'escalier.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, et moi je fais barre-tanque.

— Eh bien ! moi, je vais faire monte-descend.

L'escalier fait monte-descend.

— Qu'as-tu, escalier ? lui dit le tas de fumier.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, la porte fait barre-tanque, et moi je fais monte-descend.

— Eh bien ! moi, je vais fumer.

Le tas de fumier fume.

— Qu'as-tu, tas de fumier ? lui dit la poire du poirier.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, la porte fait barre-tanque, l'escalier fait monte-descend et moi je fume.

— Eh bien ! moi je vais pourrir.

La pero de sul peyriè pouyris.

— De qu'as, pero ? y dis l'agasso.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan, la taulo fa taulin-taulan, la balatso fa baladin-baladan, la porto fa barro-tanco, l'escalhè fa mounto-debalo, lou foumeriè fumo et yèu pouyrissi.

— Ebe ! yèu m'en bòu espesoulha sul la foun.

L'agasso s'espesoulho sul la foun.

— De qu'as, agasso ? y dis la foun.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-balan, la taulo fa taulin-taulan, la balatso fa baladin-baladan, la porto fa barro-tanco, l'escalhè fa mounto-debalo, lou foumeriè fumo, le pero de sul peyriè pouyris et yèu m'espesoulhi sul la foun.

— Ebe ! yèu m'en bòu m'escuma.

La foun s'escumo.

— De que fas, foun ? y dis la sirbento que beniè querre d'aygo.

— La rato s'es negado, lou rat plouro, lou banc fa balin-

La poire du poirier pourrit.

— Qu'as-tu, poire ? lui dit la pie.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, la porte fait barre-tanque, l'escalier fait monte-descend, le tas de fumier fume, et moi je pourris.

— Eh bien ! moi je vais m'épouiller sur la fontaine.

La pie s'épouille sur la fontaine.

—Qu'as-tu, pie ? lui dit la fontaine.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, la porte fait barre-tanque, l'escalier fait monte-descend, le tas de fumier fume, la poire du poirier pourrit, et moi je m'épouille sur la fontaine.

— Eh bien, moi je vais m'écumer.

La fontaine s'écume.

— Que fais-tu, fontaine ? lui dit la servante qui venait chercher de l'eau.

— La *rate* s'est noyée, le rat pleure, le banc fait balin-balan, la

balan, la taulo fa taulin-taulan, la balatso fa baladin-baladan, la porto fa barro-tanco, l'escalhè fa mounto-debalo, lou foumeriè fumo, la pero de sul peyriè pouyris, l'agasso s'espesoulho sul la foun et yèu m'escumi.

— Ebe ! yèu m'en bòu coupa la boutelho.

La rato s'es negado,
Lou rat plouro,
Lou banc banquejo,
La taulo taulejo,
La balatso fa baladin-baladan,
La porto fa barro-tanco,
L'escalhè fa mounto-debalo,
Lou foumeriè fumo,
La pero sul peyriè pouyris,
L'agasso s'espesoulho sul la foun,
La foun s'escumo :
La sirbento a coupado la boutelho.

AUG. VIDAL.

table fait taulin-taulan, le balai fait baladin-baladan, la porte fait barre-tanque, l'escalier fait monte-descend, le tas de fumier fume, la poire du poirier pourrit, la pie s'épouille sur la fontaine et moi je m'écume.

— Eh bien ! moi je vais casser la cruche.

La *rate* s'est noyée,
Le rat pleure,
Le banc fait du bruit avec ses pieds,
La table se secoue,
Le balai fait baladin-baladan,
La porte fait barre-tanque,
L'escalier fait monte-descend,
Le tas de fumier fume,
La poire du poirier pourrit,
La pie s'épouille sur la fontaine,
La fontaine s'écume :
La servante a cassé la cruche.

Aug. VIDAL

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

(*Suite*)

CANTO QUINTO

[F° 51 r°] 1. Italia mia, con le lagrime agli ochi
Io ti lassai, ma pur quando io ripenso
Che tutti i popol tuoi non sono sciochi,
Parte in lodarti l'opra mia dispenso,
Et, se tu meco con la mente adochi,
Dirai ch' io non ho perso al tutto il senso,
Ch' in te qualche giustitia ancor si truova
Là dove il Leon d'oro entro il mar cova.

2. Tra Vinegia et Ravenna sovr'el lito
Adria città già popolosa giacque,
Forte di gente et nobile di sito,
Che 'l nome diede a l'Adriatiche acque;
Nè quinci molto lungi era il gradito
Altino, già città, che, quando nacque
L'empia Gottica guerra, fu distrutto,
Onde il popolo altronde hebbe il ridutto.

3. Sopra il Tymano infra i Carnii Aquilea
Già grande et hora pargoletta jace,
Ch' ad Attyla già fu crudel et rea,
Et egli a lei, turbandoli ogni pace;
Con Adria et Altin ch io vi dicea,
La distrusse e arse il re crudo et rapace,
De' quali i populi, ove è Vinegia hora,
Edifficarno una città decora.

4. Et perchè gli Altinati i primi furo
Che ritrovarno in le salse onde il luoco
Che dalla fera guerra era sicuro,
El popol d'Adria divenuto fioco
Per l'aspre pugne, ancor chè fusse duro
La lor patria lassar dal crudel fuoco
Già divorata, si condussero ivi,
Quasi di lor sustantie al tutto privi.

5. L'Aquileiani il barbaro furore
Fuggir volendo et le crudel contese
Di quella guerra et del crudel signore
Le superbe, maligne et dure offese,
Mandarno agli Altinati un oratore
Per haver luoco seco in quel paese;
Quai dissero: « *Huc venisti* », et quel rispose:
« *Veni etiam* », che 'l nome al luoco pose.

[F° 51 v°] 6. Così da quelli a questi nostri tempi
Venetia detta fu la città altiera,
Ornata di gynnasii et sacri tempi
Più ch' altra in l'Adriatica riviera,
Di virtù egregie et di notandi esempi
Spechio dovunque la celeste sphera
Nel mondo gira, et ègli dato un tale
Favor dal ciel che la farà immortale.

7. Fanno immortale sette cose un regno:
Concordia, pace, fe, pietà et giustitia,
Et quello rende in sempiterno degno
Solecità nimica di pigritia
E amor di suoi o ben astro benegno
O sorte lieta a tal cità propitia,
Che tutte insieme queste sette cose
Il ciel benignamente in te ripose.

8. La concordia si vede in te sì grande
Che da quel dì che fusti fabricata
Non per l'Italia sola il nome spande,
Ma ovunche 'l mare la terra habitata
Circonda, a tal che, quando delle ghiande
Fo l'usa quella gente più brata,
Non potea dirsi del tuo concistoro,
Perchè ritornò teco l'età d'oro.

9. La pace e la virtù, senza la quale
A Dio piacer non puossi, et la pietade
Con la giustitia a l'ombra di quelle ale
Del Leon santo sono nutricate
Con la solecitude e amore uguale
Ai soi suggetti, anzi pur caritade,
Con quai vinci i superbi et il tuo stato
In terra e in mar sol hai magnifficato.

10. La terra che pria vidde il fanciul Giove [1]
Et lo nudrì, che fu regina al mare,
Et quella ove le sue delitie piove [2]
Chi Cyprigna da lei si fa chiamare,
Et quella dove dei giardin le pruove
Fece il figliuol di Nasitoo nomare,
Stannosi liete in la pietosa branca
Del Leon sacro ch' a bontà non manca.

[F° 52° r°] 11. L' isola a chi il fig[li]uol de Dioneo [3]
Diede già il nome et quel che 'l figliuolo
Di Dardano pria tenne in suo tropheo [4],
Stan sotto l'honorato et degno stuolo
Dil Veneto Leon che 'l mar Egeo
Solca non sol, ma l'uno et l'altro polo
Trascende in modo che del mar regina
Vinegia è sol nella lingua latina.

12. Da questa alma cità tutta si noma
La provincia gentil ove ella siede,
Et a tutta quella presta il suo idioma,
Cui la cità di Brenno serva fede
Ch' a quella d'Anthenor posta ha la soma
Delle alte mura, come chiar si vede,
Per fuggir il barbarico furore
Che già gli era molesto a tutte l'hore.

13. Trivise ancor sotto il Leone alato
Dalla Theodesca rabia si diffende.
Udeno, Feltria e il monte dedicato
Alla dea di battaglie che si stende
Ai campi Vicentin dal stanco lato,
Quando verso la scala si discende,
Stanno contenti sotto l'ale d'oro
Del Leon sceso dal celeste choro.

[1] En marge: Candia. — [2] En marge: Cypri. — [3] En marge: Cephalonia. — [4] En marge: Zante.

14. Vincenza ancora pargoletta et vaga
Lieta si pasce col Leon nel sangue
Hyspano, benchè salda la sua piaga
Sia a pena, e in parte cede il superbo angue
Al re degli animali et se le appaga
L'augel di Giove, et la Romagna langue
Poichè priva è del protettor suo grande
Ch' al ciel l'ali, i piè in terra et nel mar spande.

15. Isole molte insien con la Cannea
Da l'Istria, da Dalmatia et fin dove
Si passa il lungo tratto di Malta,
Più con celesti assai ch'humane pruove
Vi lascio a dietro, et dove Citharea
Già si bagnò et il padre di Giove
Lasciò cader i genitali sui
Et ove già Jason domò li bui;

[F° 52 v°] 16. Ch'ivi trascorre la città superba
Con le sue navi spesso et oltra passa,
Et nel passar tal maiestà si serba
Ch'ogni altro potente andar la lassa
Libera, et se persona truova acerba
Spesso la stratia, lacera et fracassa,
Che quando il Leon d'or si spiega in mare,
Si vede il re di quel quasi tremare.

17. Et mentre la giustitia in lei riluce,
Comme ogni hor fa, non mancarà il suo impero,
Per certo mai havendo per suo duce
Sol la virtù, ch'in ciascuno emispero
Il nome eterno et sua fama conduce
Su l'ali quel Leon divo et altiero;
Et mentre seco havrà quel capitano
Che regge Urbin, non havrà caso strano.

18. Costui col ..... et per mare et per terra
E per dar meta ad ogni gran contesa
Con quei duo' Orsini che per pace et guerra
Sanno come il governo humano pesa ;
Succederà al figliuol poi, se non erra
El mio giuditio, ogni famosa impresa
Per la severità, pel chiaro engegno
Che del luogo paterno il farran degno.

19. Ma perchè alla mia hystoria tornar huoppo
Èmmi, ch' io vedo da molti aspettarmi,
Cui par ch' al ritornar forse io stia troppo,
Havendo a loro a dir d'amor et d'armi,
E il conte Orlando ancor terrami zoppo,
Peró, Vinegia, ch' io ti lasci hor parmi,
Che di te dir non so quanto io vorrei,
Perchè troppo eccellente al mondo sei.

20. Signor, i' vi lassai sott' acqua Orlando
Che contemplava i pesci a schiera a schiera,
Et mentre quegli mira suspirando
Suvengli della sua Angelica altiera
Et duolsi che partir lasciolla, quando
Sola dormir trovolla in la riviera,
In la riviera di quel saggio mago
Che d'ogni humano effetto era presago.

[F° 53 r°] 21. Mentre in lei pensa e i pesci di quel luoco
Mirava il conte, al palischermo viene
Un grande pesce che gli ochi ha di fuoco,
De' quali altri che dui lo mar non tiene,
Che struggerebon certo a puoco a puoco
Li pesci e i Dei del mar con gravi pene.
Quando apparir tal pesce il conte vede,
Col forte brando sopra el capo il fiede ;

22. Ma non ha tanta forza Durrindana
Che quello tagli già nè li fa segno,
Onde dal legno in su la bestia strana
Calò d'un salto Orlando pien di sdegno,
Pur di sotto acqua dalla bestia strana
Al summo fia portato il campion degno
Et girà a salvamento nel Levante
Col franco et coraggioso Sacripante.

23 Col franco et forte re di Circasia
Andrà in Albracca il gran signor di Brava,
Nè contradir potrà a tal compagnia
Con le lusinghe sue la donna prava ;
La donna dispietata iniqua et ria,
Che da durezza il cor non purga o lava,
Far non potrà che per Angelica anco
Non adoprino ei brandi ch' hanno al fianco.

24. Sì che lasciamo il conte sovra el pesce
Perch' ora i' vi vuo' dir di Sacripante
Di chi ad Angelica anco assai rincresce,
Poichè rapito il vidde da Gorante.
Gorante il prese, se fuora non v' esce
L'hystoria della mente qual davante
I' vi lasciai, quando già i' vi diceva
Che ripresa battaglia seco haveva ;

25. Quando spiccò da quel arcion la testa,
Da quel arcion onde ne cadde il nano,
Et poi correndo via per la foresta
Portava armato il cavallier sovrano,
Dietro Angelica andando per la pesta
Del buon destrier che fugia in monte e in piano,
Ch' Angelica fuggia per la paura
Ch' havea di quell' horribile statura.

[F° 53 v°] 26. Quel portandosi il re così correndo
Va per prender se può quella regina
Col viso acerbo dispietato orrendo,
Ma 'l buon cavallo vola et non camina
Verso li Pyrenei. Quella sentendo
Presso se il calpestio tutta meschina
Si volse et gridò forte: « Ah villan crudo,
Le disse al fin, d'ogni clementia ignudo. »

27. Et ciò dicendo il bel anel scoperse,
L'anel che contra ciasch' incanto vale,
Onde Gorante in quel la forza perse,
Nè a quel presente è l'ardir suo più quale
Era primier che l'anel non sufferse
Tanta arroganza in un ladron cotale ;
Onde el privò di sua fatal virtute
Per dar a Sacripante alhor salute.

28. Lassasi il rubaldon cader in terra
Privo di forza quel guerrier armato,
Poi per la folta selva la via afferra ;
Et in se Sacripante ritornato
Ogni timor da se scaccia et disserra
Poich' Angelica sua si vede a lato,
Nè polle ritornar dentro al pensiero
Come ivi in terra sia senza il destriero.

29. Ma tutto il fatto Angelica gli amenta
E come è entrato nella selva folta
Il rio gigante, nè però paventa
L'ardito re ma presto a dietro volta
Al suo voto destrier di qual s'aventa
Sopra gli arcioni con prestezza molta.
Angelica si parte in quello istante
Che ricavalca il suo infelice amante.

30. El monte di Pyrrhene con gran fretta
Passa costei che ritrovò il suo nano,
Per via distorta montuosa et stretta,
Mal nota a forastier e a paesano;
Vuolse ir per quella questa giovanetta
Per lasciar Sacripante in desir vano,
Et quello ben sapeva il nano a punto
Che di puoco in Ardenna indi era giunto.

[F° 54 r°] 31. Cavalca a più poter quelle contrade
L'inamorato re per ritruovare
Ove lasciata havea tanta beltade,
Et quinci et quindi puonsi a rimirare,
N'è lei truovata, che per altre strade
Col nano è sol disposta al padre andare.
Entra in la selva il re, lassa la strada
Tagliando i rami con la degna spada.

32. Entra in la selva però ch' ha suspetto
Che da Gorante non le sia tolta ella;
D'amor et di disdegno ha colmo il petto,
Nè creder può che sia fuggita quella,
Quella da chi si pensa con effetto
Essere amato più che dalla bella
Venere Adone, et con tal pensier losco
Si truova inviluppato entro un gran bosco;

33. Onde ritrarsi vuol, nè truova il guado,
Il guado che 'l rimeni a l'ampia via,
Alla via ch' ha lasciata, et suo mal grado
Conviengli far a l'orsi compagnia
Per una intiera notte, et io il suado
A patientia o buona o mal che sia,
Et starvi tanto che Rynaldo truove
Ch' in quella selva fa mirabil pruove.

34. Dianzi ve lo lasciai che haveva ucciso
El superbo grifon che facea guerra
Con quel leon, però che gli era aviso
Che quel cavallo, qual sopra la terra
Nullo havea par, nel corso havesse anciso
Col fier artiglio, et pur ei di questo erra,
Et il leon (se vi ricorda) stese
In terra et verso Spagna il camin prese.

35. Ma nanzi ch' egli uscisse fuor del bosco,
Il stordito leon in se rivenne
Et saltellando per un sentier fosco
Dietro Rynaldo a naso il camin tenne
Et osservarlo punto non fu losco,
Onde al finir del bosco il sopravenne.
Rynaldo, che senti le frasc[h]e muovere,
Si volse essendo sotto un alta rovere,

[F° 54 v°]36. Et dietro a quella si scostò perch' ivi
Non potea ben la spada adoperare.
Passar oltr' il leon par che si schivi,
Però se impunta et non vuol via passare,
Et è noia a Rinaldo aspettar quivi,
Onde mostra voler più lungi andare
E il scudo imbraccia et impugna la spada,
Poi va pian piano per la stretta strada.

37. Et tutta volta il capo a dietro gira
Hora da l'uno, et hor da l'altro lato,
Pur al leon tien sempre un ochio a mira
Per non esser sprovisto ritruovato.
Lo leon anche a quella spada mira
Che 'l braccio che la regge ha già provato,
Et sa quanto quel puote et quanto vale
Ch' ha in la memoria anco il passato male.

38. Nè se avicina troppo al palladino,
Perchè si vede in luogo strette et forte,
Ma va ancor egli pian col capo chino,
Qual presago di sua vicina morte.
Rynaldo va seguendo il suo camino
E nanzi et dietro e intorno ha fide scorte
Delle sue istesse luci et di Frusberta
Che dove egli la mena altrui deserta.

39. Non più che uscito il palladino al largo
Et altresì il leon largo si vede,
Qual percosso da un aspero letargo
Inanzi passa al palladin, poi riede
Infuriato, et quel che gli ochi ha d'Argo,
Il braccio di leon, di tygre il piede,
Si mise in guardia di spada et di scudo,
Havendo il cor d'ogni timor ignudo.

40. Quando il leon su le diffese scorge
Quel bon maestro in l'arte militare,
Un graffio al scudo con l'onghion le porge
Che fa tutto lo aciaio sgrettolare.
El cavallier a tempo ben se accorge
Et mostra di volersi ritirare,
Poi d'un riverso le menò alle gambe
Dinanzi e a un colpo sol tagliolle entrambe ;

[F° 55 r°] 41. Et disse a quella bestia : « Giunta è l'hora
Che ti convien padir il destrier mio.
Per mia man disposto ho non muoj ancora
Et testimonio in ciò me ne sia Dio.
Voglio che stenti nanzi che ti accora
Morte et che purghi il tuo peccato rio,
Che di gola fatto hai senza avertenza :
Digiunando farai la penitenza.

42. Voglio che sapii ch' io son confessore
Et nella conscienza amaestrato
Ch' in tal studii molti anni ho speso et hore,
Et so la pena dar qual è il peccato,
Et qualche volta ancor la do maggiore
Aciò si purghi meglio il confessato.
Perchè il sangue ti agrada, il sangue bevi,
Ch' io ti do quel ch' in desiderio havevi. »

43. Cadde il leone in terra senza branche
Ruggiando, e per il duolo e per la rabbia
Grida sì forte che par Malebranche
Quinci venuto dalla Stigia sabbia ;
E quelle con li denti lacera anche
Che par in bocca i piè del nimico habbia,
Et sì dimena il dorso et capo et coda
Che giù in lo inferno fa che 'l romor s'oda.

44. A tal ruggito il re delli Circassi
Meglio che puote per li folti rami
Insieme con l'orechie adrizza i passi,
Spezzando inanzi gli intricati rami ;
Camina su per sterpi, bronchi et sassi,
Trahendo a man il destrier fuor dei rami ;
Et, quando il leon vidde il cavalliero,
Divenne in vista più superbo et fiero.

45. Pel caminar a piè sotto tante armi
Et pel digiuno era Rinaldo afflitto.
Per molti giorni haver già letto parmi
Ch' in quelle selve ei stesse al gran conflitto
Di queste et altre fiere, et ricordarmi
Non posso haver truovato in luogo scritto
Che mangiasse o bevesse, se non l'acque
Già dette dalle quai sdegno in lui nacque.

[F° 55 v°] 46. Onde assiso era, quando il re Cyrcasso
Truovò il leon, per ripossarsi alquanto
Sotto un bel faggio et sopra un duro sasso,
Pensando al viver suo crudo aspro et tanto
Rio, tenendo il mento sovra el casso.
In voce a se dicea quasi di pianto :
« O Rynaldo, morrai pel tuo peccato
Di fame in queste selve abandonato.

47. Tu sai pur che Gradasso irato viene
Per disfar Carlo et soggiogar la Francia,
Et la pazia ne' boschi sol ti tiene,
Nè mostri la virtù della tua lancia,
Ma vai patendo stratii, affanni et pene,
Non potendo satiar la vota pancia.
Partesti a piedi senza far pur motto
Al tuo re, cui tu dei sempre star sotto.

48. Deh, quante volte a Carlo hai tu fallito !
Et Carlo pur t' ha perdonato sempre,
Che se ti havesse del tuo error punito
Non le usaresti hora sì ingrate tempre.
Deh, come sei, Rynaldo, al tutto uscito
Fuor di te stesso ! ch'ora si distrempre
In te l'ira di Dio è ben ragione,
Che di sua fe non sei più a diffensione.

49. Chi fia vettoria de l'imperadore
Se tu lo fughi et fuggelo il nipote?
O come in Francia esser dee gran romore,
O come stracciaransi et chiome et gote,
Quando mancar vedrassi el gran favore
D'Orlando che ne l'armi tanto puote,
Et di me ancor ch' insieme ambidua nui
Pluton traremmo fuor dei luoghi bui?

50. De chi sarà diffesa della fede
Di Christo e della Chiesa prottettore?
Chi fia dello Romano impero herede?
Chi trarà Francia dal crudel furore
Dil re Gradasso? ove sarà la fede
Del vechio Carlomagno imperatore?
Se con Orlando io fussi apresso a Carlo,
Potremmo fuor di gran fastidio trarlo.

51. Inimicato son col mio cugino
Per seguitar una sfacciata putta,
Però se mi ha condotto il mio destino
Sol con le bestie haver continua lutta
Senza la gloria haver di palladino;
In le selve mia forza mostro tutta,
Nè satiar posso le mie voglie brame,
A tal che quivi morrò di fame.

[F° 56 r°] 52. Quanti garzon di stalla et caratieri,
Quanti guattari ancor sono in la corte
Che 'l pan buttano, et carne in su e' taglieri
Avanza loro, et io propinquo a morte
Perir mi veggio in questi boschi fieri!
Che ben tristo è chi nasce a trista sorte
E tristo più degli altri è ben colui
Che perde se per ritruovar altrui. »

53. Mentre sta in tai pensier Rynaldo, ariva
El re Circasso a l'animal ferito
Di cui la voce più crudel s'udiva,
Che come i' dissi si era insuperbito;
E per la rabbia più spietata et viva
Hebbe coi denti il scudo al re ghermito,
Ma ei gli lo ritolle et poi con quello
Le ruppe il capo et le schiacciò il cervello.

54. In piè rizzossi lo figliuol d'Amone
A quel romor, a quel gridar sì forte,
Et torna a dietro et va verso il leone
Qual vede da quel re gia posto a morte,
Onde torbato disse a quel campione :
« Per Dio, ch' assai felice è la tua sorte.
Tu non devi esser troppo usato in guerra
Poich' ucciso hai chi sta per morto in terra. »

55. Non hebbe il re la scusa pronta in fatto,
Ma ben di sdegno s'avampò nel viso,
Et dimostrossi assai turbato in atto :
Pur sia che vuol jace il leone ucciso.
Et doppe ch'hebbe ben pensato a un tratto
Rispose Sacripante : « S'io ho ucciso
La bestia che tu vedi, con cagione
L'uccisi, s' hai ben tu altra openione.

56. Pur se diffender vuoi la bestia morta
Contra ragione et contra ogni dovere,
Che la tua openion sia iniqua e torta
Son preparato in fatto a sostenere
Ovunchè vuoi, sì che ti riconforta,
Ch'io ti farò il tuo grande error vedere.
Ma prendiamo del largo, aciò che meglio
Ognun di sua virtù dimostri el speglio. »

57. Rynaldo a lui : Un prato è quì davante
Atto a pedoni et atto a cavalliero
..... costà, hor vieni. » Et Sacripante
Preseli dietro il più corto sentiero :
Questi dietro l'andava et quello inante.
Al largo uscito il re, lega il destriero
A un albero ivi, et, imbracciato il scudo,
Contra Rynaldo va col brando ignudo.

[F° 56 v°] 58. Hor chi vedesse il furibondo assalto
Che fa l'un contra l'altro ambo costoro,
Ben direbbe che 'l fulmine più d'alto
Cadendo non fu mai simile a loro.
Fa questi inanzi et fa quel dietro un salto,
Si ritrahe questi smorto come aloro,
Quel sotto se gli caccia tutto acceso
Di sdegno et di furror non mai più enteso.

59. È destro il re, destro anch' è il palladino;
S'ardito è l'uno, l'altro è coraggioso;
S'un fort' è armato, l'elmo di Mambrino
In testa porta l'altro; et sta animoso
L'un scudo et l'altro, et ciascun brando è fino
Quanto esser deve a cavallier famoso.
Ma qual dei cavallier sia vincitore
Ti sarà noto altronde, almo lettore.

60. Ch' or mi ricorda havervi già lasciata
Angelica fuggir dal re Cyrcasso,
Et presso ai Pyrenei si fu scontrata
Nel nano che n'andava di gran passo;
Onde ambi lieti havendo trappassata
La montagna aspra, il corrier era lasso
Pel gire a piedi et per esser digiuno,
Onde se assise stanco sotto un pruno;

61. Et venne in tanta debolezza ch' ivi
Gli ochi versando cadde a capo chino
Su le propria ginochia; i spirti privi
Havendo del vital humor vicino
Era al morir. A chi gli ochi lascivi
Volgendo quella ch' aspetto ha divino,
Vidde il suo nano comutar la vita
Con morte, se non ha subito aïta.

62. Et poichè 'l vede contrastar con morte,
Ratta del suo destrier la donna scende,
Non sbigotita; ma d'animo forte
Una certa radice d'herba prende
Qual fra molte altre, ch' ivi haveva scorte,
Conobbe di virtù chiare et stupende,
Con qual, poichè scelta hebbe, al nano tocca
Il petto et polsi et poi le misse in bocca.

[F° 57 r°] 63. O fusse pur l'odor o la dulcezza
O pur l'amaritù della radice
O la propria virtude da l'altezza
Del ciel infusa o che l'incantatrice
Angelica il facesse per prudezza,
Se prudezza tal cosa dirsi lice,
Come da un picciol sonno risvegliato
Subito el nano si fu in piè levato:

64. Et qual se stato mai non fusse stanco
Giva nanzi al destrier della regina
Verso Granata, e uscì dal lato manco
Della strada alla donna con ruina
Un giganton con una storta al fianco,
In vista acerbo sol per far rapina
Di lei, ma con l'anello che fu di Gigi
Partì sì che non vidde egli i vestigi.

65. Non vede lei el gigante et meno il nano
Ove ella habia ripreso il suo camino,
Et resta ognun di lor quasi ivi insano
Et amirato uno a l'altro vicino.
A quel grande pareva un caso strano
Vedersi presso un huom così piccino,
Et al nano pareva una paura
Presso vedersi sì lunga statura.

66. La donna era sparita et costor stanno
Non altrimente ch' un lupo e un agnello.
El nano pensa al suo futuro danno,
Fa dissegno il gigante sopra quello.
Al cavalcar veloce prende affanno
Colei ch' in bocca tien chiuso l'anello,
Et cavalcando gente armata scorge
Ch' in su un poggio lontan poco le sorge.

67. Tornar non vuol in dietro et gir inante
Suspetto la ritien, nè sa che farsi.
Dubbia tornando del crudel gigante,
E andando a quelle genti di accostarsi
Teme, perchè si vede sola errante
In l'altrui terre, et li partiti scarsi
Di sua salute vede, perchè sorte
Le minaccia di stenti et non di morte.

[**F° 57 v°**]68. Volendo il nano da paura tuorse,
Con gli ochi mira ove salvar si possa,
Perchè lì stando è di sua vita in forse,
Che giudica il el gigante haver gran possa.
La divina bontà, che pur soccorse
Alli semplici sempre, sì fu mossa,
Che 'l gigante a un rumor poco lontano
Enteso corse abandonando il [nano].

69. Libero il nano dal suspetto piglia
Della regina sua seguendo l'orme
Il sentier, et colei che già la briglia
Suspesa tien, per quelle armate torme,
Ma con lo anello in bocca, si consiglia
Scoprirsi a lui con le su' usate forme,
Et di bocca l'anel presto si tolle.
Lei vista il nan vien d'alegrezza folle.

70. Delibera saper Angelica hora
Qual sia la gente ch' ella armata vede,
Et però manda il nano et ch' in brieve hora
Ritornando riporti chiara fede
Di chi le genti sono. Il nano alhora
Si avancia, quanto può menando il piede,
Et per la via si affronta a un cavalliero
Vestito a bianco et ha bianco il corsiero.

71. Cui dice il nano : «O sir, per cortesia,
Se notitia hai di quella gente d'arme,
Qual si vede occupar tanto di via,
Per Dio, non ti fia grave appalesarme
Et ciò che quivi faccia et di chi sia,
Et se sicur a lor potrò accostarme
Con una generosa damigella
Nata infelice al mondo ancorchè bella. »

72. Bradamante, che si era dipartita
Da quei di poco, a quel nano rispose :
« Se la fanciulla ha la guancia pulita
Et non si sente forze poderose
Al diffensarsi dalla turba ardita,
Più presto al mal ch' al ben andar non ose,
Ove ella può ricever più vergogna
Ch' honor, s'ella punto honor agogna.

[F° 58 r°] 73. Son quattro cento sotto Serpentino,
Eccetti quei che per mia man son morti.
Vuolse meco pruovarsi il poverino,
Et poi certi altri in l'armi mal accorti :
Abbatei lui, ma per lor mal destino
Molti hebbero da me tristi conforti,
Che vuolsero pruovar l'armi lor meco ;
Po' hebber di gratia i' mi appagassi seco.

74. Sono Spagnuoli tutti, anzi Marrani,
Nè adorano Macon nè manco Christo.
Ovunch' arivar posson con le mani,
Non curan che sia buono o rio l'aquisto.
Usan co ei porci et stanno ben co ei cani.
Qual credi esser miglior, quel è piu tristo.
Soldati son del re Marsiglione
Che van robbando questa regione. »

75. Cui disse il nano : « O sir, per gentilezza,
Deh non te incresca meco accompagnarti,
Perchè ti mostrarò tanta bellezza
Quanta possa altro al mondo unqua mostrarti.
So che se tu vedrai sua diva altezza,
Non potrai certamente lontanarti,
Che non la meni prima a salvamento
Fuor del drapel, che non fia il suo honor spento.

76. Questa opra pia conviense a cavalliero
Benigno qual sei tu, signor mio caro,
Et s'honor cerchi et di venir altiero
Per fama al mondo, un modo unico et raro
I' ti darò, magnanimo guerriero,
Ma del tuo aiuto non mi esser avaro.
Suscitata è una guerra in pagania,
Che se vi vieni, tua la gloria fia.

77. Per quanto io veggio alle fatezze, a l'armi,
In tutte le tue imprese glorioso
Sarai per mio giuditio, perchè parmi
Delle battaglie un Dio certo famoso,
Et però non te incresca seguitarmi,
Se veder brami il bel viso amoroso
Che detto i' t'ho, perchè intender potrai
Tal cosa ancor che forsi cara havrai. »

[F° 58v°]78. « Deh, che più cara et che più dolce cosa
Esser mi puote, disse Bradamante,
Che cosa più soave et più gioiosa
Che di saver del mio signor amante ?
È cosa buona agli altri esser pietosa,
Quando pietà si truova o doppo o inante,
Ma chi a se truova usata crudeltade,
Deh, come agli altri puote usar pietade ?

79. Pur vuo' venir dove tu m' hai già detto,
Sol per parlar a tua diva padrona,
Che potria forsi el mio parlarli effetto
Oprar in me di qualche cosa buona.
Dopoi che visto havrò quel vago aspetto
Di tal da te lodata a me persona,
Intender pore' ancor di quel ch' io vado
Cercando et che saper mi fuora a grado. »

80. Et così detto dietro al nano in via
Si puone la magnanima guerriera.
Non sa questa ch' Angelica già sia
Colei che 'l nano suo fa tanto altiera,
Vederla vuol non per quel che n' udia,
Ma perchè intender del suo Ruggier spera ;
Spera del suo Ruggier intender cosa
Come nel cor disia lieta et gioiosa.

81. Quando Angelica vidde il nano et quello
Che li pareva un cavallier a fronte,
Fuor della bocca trassesi l'anello,
Perchè mirando agli ochi et alla fronte,
Parveli di veder Rynaldo il bello
Che si partì sì ratto da quel fonte,
Quando ella era di lui cotanto accesa
Come havete l'hystoria sopra intesa.

82. Et quasi che chiamarlo a nome volle
Et dir : « Rynaldo » et cominciò già a dir « Ry »..,
Ma ripensado in se oltra il dir tolle,
Non li parendo ben quel si pentì,
Et sta tutta confusa et come folle.
A rider cominciò dicendo : « Ah hy ! »
Con pensier se Rinaldo il guerrier fia,
Se le discuopra in qualche modo o via.

[F° 59 r°] 83. El nano alhor le disse : « Alma regina,
Questo un cavallier è franco et sicuro,
Ma quella gente giuoca di rapina
Nè huomo infra loro è che non sia furo;
Soldati son Spagnoi dalla fucina
Inferna amaestrati a l'empio et duro
Oprar, ma forsi col costui favore
Fuggir potremo il lor crudel terrore ».

84. Stava Angelica attonita a mirare
La faccia di colei ch' huom si credeva.
Ch' a volta a volta il suo Rynaldo pare,
Rynaldo ch' ella amando in cor teneva.
Pur alla voce odendola parlare
Che Rynaldo non era conosceva,
Ma cavallier che di lui tien sembiante
Giudicò et non che fusse Bradamante.

85. Onde le disse : « Del re Gallafrone
Unica sono et molto amata figlia,
Et per me al mio paese una tenzone
Nata è che 'l regno mio tutto scompiglia.
Se si truovasse al mondo hor un campione
Che ponesse al superbo ardir la briglia
Del re Agricane, lo mio padre degno
Le farebbe gran parte del suo regno.

86. Se tu campion volessi questa impresa,
Sopra di te sarebbe tua ventura. »
Stette alhor Bradamante un po' suspesa,
Et poi rispose poi con mente sicura ;
« Se in questa aspra battaglia, ch' hora accesa
Mi dice, fusse per sorte o sciagura
Il mio Ruggier, i' vi verrei sperando
Dar al nimico tuo perpetuo bando ;

87. Bando di vita al tuo nimico altiero
Con la mia propria man dar crederei,
Per la presentia sol del mio Ruggiero,
Senza la qual più viver non vorrei ;
Ma se ei non vi è, d'un altro cavalliero
Hor ti procaccia, perch' i' non potrei
Vettoria darti senza il signor mio,
Che per lu' ogni altra cosa dono a oblio.

[F° 59 v°] 88. Se mi fai certa che Ruggier vi sia,
Te impegno la mia fe di venir teco,
Che se egli v' è, che la vitoria mia,
Per certa opinione, ancor mi areco,
Sarà, che 'l ver ti dico et non bugia ;
Ma se m'enganni converrà che meco
Habii battaglia senza alcun perdono,
Che qual tu sei et io femina sono. »

89. « Saresti mai sirochia al bon Rynaldo ?
Saresti mai tu quella Bradamante
Che per Ruggier sol hai il petto sì caldo,
Come l' ho io per quel di chi io son amante? »
Rispose a lei col suo bel parlar saldo :
« La cugina sono io del sir d'Anglante,
Suora a Rynaldo, che pel mio Ruggiero
Vo scorrendo dì et notte ogni sentiero. »

90. L'alte acoglienze, i bei ragionamenti
Che si fanno tra lor le damigelle,
Li dolci cari et stretti abbracciamenti,
Le lagrime e i suspir vengon con elle,
Et si senton uscir sì dolci accenti
D'ambe le bocche coralline et belle.
Una si duol del degno cavalliero
Rynaldo, et l'altra del gentil Ruggiero.

91. Dice Angelica : « O mia gentil sorella,
Hebbi Rinaldo tuo già tanto a sdegno
Che chi portata mi havesse novella
Del suo morir, dato gli havrei il mio regno ;
Ma un dì vedendo sua persona bella,
Ay, lassa me! che 'l cor li diedi in pegno,
A una fonte ove lo trovai dormire
Et risvegliailo sol per mio martire.

92. Perchè, svegliato, subito partito
Fu sul destrier, che fu del mio Argalia,
Nè posso ritruovar dove sia gito
Nè trarlo fuor della fantasia.
Se come Ganimede in ciel salito
Non è o vero in stella trasferito
Come Archade, dovrei trovato haverlo,
Et qual Vener Volcan stretto tenerlo.

[F° 60 r°] 93. I' veggio et so ch' ei m'odia et io non posso
Nè vuo', e volendo odiarlo non potrei.
Un tempo fu che 'l cor di pietà scosso
Hebbi verso di lui nei pensier miei ;
Ma quando al fonte il vidi, il cor commosso
Hebbi et ho che vederlo ognhor vorrei,
O con altrui di lui ragionar sempre
Per isfogar le mie amorose tempre.

94. Et quando i' viddi il tuo bel fronte altiero,
Mi desti di Rynaldo un bel sembiante,
Tal che volendo dirti il proprio vero,
Dolce sorella, cara Bradamante,
Havea formato il nome nel pensiero
Per dir Rynaldo mio dolce amante,
Ma a l'habito e al destrier doppoi mi accorsi
Che pel desir in qualche error trascorsi.

95. Et così mi restai chiamar quel nome,
Quel nome dolce che nel mio cor saldo
Sculpello me intagliò dopoi che dome
Fur le mie forze dal mio bel Rynaldo,
Et mozzai la parola, et non so come
Farlo potessi, havendo il petto caldo
Sì per la tua presenza et sì per quello
Ch' ho dentro el cor stampato tuo fratello.

96. Peró ti prego, se ti calse mai
Del tu' Ruggier, del tuo gentil amante,
Ch' habii pietà di me, se puoi, se sai
Aiuto darmi, o cara Bradamante,
Et dove sia colui che mi dà guai,
Quel ch' ha posto il mio core in fiamme tante,
Ensegnarmi per Dio non ti sia tedio,
Ch' a mia morte non truovo altro rimedio.

97. T'ha il ciel mandata qui per mia salute,
Dolce mia cara et unica sorella,
Aciò che mostri in me la tua virtute,
Come a l'invio nochier la chiara stella
Che 'l mar governa, ove alle destitute
Mie forze, alla maligna et ria procella
D'amor venuta, dammi quel' aïta
Che neccessaria vedi alla mia vita.

[F° 60 v°]98. Tu sei sorella di quel empio et crudo
Che mi stratia, consuma e a tutte l'hore,
Di quel ch' armato a me, che senza scudo
Et senza maglia son, distrugge il core ;
Se 'l tuo spirto gentil di pietà ignudo
Non è, non mi negar il tuo favore,
Che quando sarai giunta a Monte-Albano
Per parte mia dei basali la mano. »

99. Bradamante ad Angelica rispose :
« Mi meraviglio che Rinaldo mio
Ti faccia haver le guance rugiadose,
Ch' ei le donne non suol darsi ad oblio,
Ma suole per lor far di quelle cose
Che sonno in dispiacer al nostro Iddio,
Et ha la mente il misero sì vana
Ch' a battezzata non guarda o a pagana.

100. Di che n' è stato più volte ripreso,
Ma lo riprender nostro stima nulla.
Sempre si truova in alta fiamma acceso
Hora di questa, hor di quella fanciulla;
Forsi di te si sente alquanto offeso
E strugerti et stratiarte si trastulla,
Ma pur se 'l truovi, falli buona cera
Che gratia ottien chi sofre amando et spera.

101. Sapi che'l mio fratel non è villano,
Sapii che 'l mio fratel non è di sasso.
Se per sorte il truovass' io a Montalbano,
El farei quì venir più che di passo,
Ma credo certo ch' egli sia lontano.
Pur s' io il conduco al tuo amoroso passo,
Ma se tu truovi el mio Ruggier per sorte,
Simil farai perchè le son consorte.

102. Ei m'ha data la fede, io li ho promesso
Ch' altr' huom non mi posseda in vita o in morte.
Ardo per lui; deh, se mi fia concesso
Gioir di questo mio caro consorte,
Al sommo Giove chi sarà più presso
Di me? deh, quanto lieta sarà mia sorte!
Et, se per mezzo tuo Ruggier truovo io,
Tu gioirai per me del fratel mio.

[F° 61 r°] 103. Cercato ho di Ruggier per Spagna tanti
Et tanti giorni ch'io son quasi stanca.
Li lamenti, i suspir, singhiozzi et pianti
Ch' ho fatti, dir nol posso, che mi manca
La lena et quasi i spirti tutti quanti,
Et in bataglie poderosa et franca
Mi son trovata armata qual mi vedi
Spesso a cavallo et spesse volte a piedi.

104. Et, dove ho visto genti d'arme, entrata
Vi sono per veder se Ruggier vi era,
Ruggier quella persona desiata,
Quella in chi forsi in vano il mio cor spera.
Tanto di lui mi sento, ai me! infiammata,
Ch'io mi distruggo, come al fuoco cera.
Di un certo amor, d'un certo incendio altiero
Accesa vo cercando di Ruggiero.

105. Del mio Ruggier, del mio signor cercando
Vo in sassi, in sterpi, in valli ameni, in colli;
Di lagrime bagnata et suspirando
Sempre mi truovo gli ochi humidi et molli,
Nè stinguer posso il fuoco lacrimando
Nè col fuogo asciucar li mal satolli
Ochi dal pianto, et così in acqua e in fuoco
Mi stillo et struggo ardendo a poco a poco.

106. Tu d'un christiano, io d'un pagano, ay lassa!
Siamoci inamorate et forsi in vano;
Ma perch'al cavalcar l'hora trappassa,
Io me ne voglio andar a Montalbano.
Se tu venir vi vuoi, adesso lassi
Che ritorni al tuo padre questo nano,
Che sfogaren tra nui li nostri ardori
Col parlar, non truovando i nostri amori. »

107. « Io non potrei restar, disse la dama
A l'altra, mai certo in tua compagnia,
Che de l'horribil guerra la gran fama
Mi fa ratta tornar in pagania.
Tutto il mio regno sol mi aspetta et chiama
Ch' io a stinguer vada quella fiamma ria,
Et forsi ch'io potrebbe ancor per sorte
Truovarvi il mio Rynaldo e il tuo consorte.

[F° 61 v°] 108. Soglion questi homini coraggiosi andare
Dove si sente una famosa guerra,
Sol per la lor virtù chiara mostrare
In questa, in quella et in quella altra terra.
Però sforzata son a ritornare
Che l'uno et l'altro amor tanto m'afferra
Del padre, della patria et de l'amante
Ch'io soggiornar non posso, o Bradamante. »

109. « Vattene in pace, o vera mortal Dea,
Rispose Bradamante alla regina,
Et prestiti 'l favor suo Citherea,
Che ti sia una perpetua medicina
Rynaldo mio come a Didone Enea;
Ma ricordati ancor di me tapina,
Se per sorte ritruovi il mio Ruggiero,
A dirli quanto ei mi sia crudo et fero. »

110. Giunser poi bocca a bocca et palma a palma
Con qualche lagrimetta le donzelle,
Caricate ambe d'amorosa salma,
Quà l'una et l'altra là partendosi elle.
Amor diguazza ne' lor petti in calma,
Ma si lamentan di lor fere stell[e],
Questa pel suo Ruggier et per Rinaldo
Quella tenendo i[n] petto amor ben caldo.

111. A Montalban pur giunge Bradamante
Piena d'affanno et d'amoroso fuoco,
Cercando ognor novella del suo amante;
Hora manda in uno, hor in un altro luoco.
Meglio che puote le sue fiamme tante
In se celando, ardeva a puoco a puoco,
Et dentro el suo castel stette più giorni
A comportarsi gli amorosi scorni.

112. Pur ritruovò col tempo il suo Ruggiero
Et seco combattè con spada et lancia,
Che per Leone, che tenea l'impero
Di Grecia, alhor venuto era egli in Francia
A dimostrar quant' era in l'armi altiero;
Poi stette di sua vita in la bilancia
Ruggier, mostrando l'alta gentilezza
A quel Leon di fede et la firmezza.

113. Ma Leon, ch'era saggio anco et virile,
Vista la ferma fe, la cortesia
Di quel Ruggier magnanimo et gentile,
Non vuol che Bradamante più sua fia,
Ma con perfetto amor, col cor humile,
Vuole a chi vinta l' ha ch'ella si dia,
Et così Carlo il tutto mandò a effetto,
Come, signor, altrove havete letto.

[F° 62 r°] 114. Però non mi convien di Bradamante
Hora più dir ch' assai n' è detto altronde,
Ma di questa regina di Levante
Vi seguirò, che con l'anel si asconde
Et vassi dietro al suo fidato fante,
Fra gli intricati rami et fra le fronde.
Passò fra quella gente ch'io diceva
Franca et sicura, et seco il nano haveva,

115. Andava Serpentin con li suo[i] errando
Pe[r] le campagne, per castella et ville,
Di quel gran cavalliero dimandando.
Pur uno ne truovò che infra di mille
Le seppe apertamente dir ch' Orlando
Passate havea le perigliose stille
Di Zibeltarro, onde tornar dispone
Per altra via al re Marsilione.

116. Per altra via voleva ritornarse
Per ritruovare vitovaglia nuova
Ch' havean rubbato in quella et le paglie arse,
Onde pria vener per mostrar lor pruova,
Che non fur mai le man Spagnole scarse
A far disastro ch' altrui poco giova ;
Et così ritornando riscontraro
Certi che del suo error li gastigaro.

117. Era un ladron gigante ivi in un bosco
Ch' havea seco ben venti mascalzoni,
Et per sorte arivato in tempo fosco
Serpentino ivi coi soi compagnoni
Vidde un ladron ch' haveva un ochio losco
Cui disse il primo dei Spagnoi campioni :
« Signor, che azes ? havras da comier ? »
Quel disse : « Sì, se tu mi da' il cimier. »

118. Turbato Serpentin gli urtò il cavallo
Adosso et rumor fassi in un momento.
Corse il gigante in poco d'intervallo
Con gli altri suoi, et fassi un torniamento
Sì strano ch' al Spagnol parse far fallo,
Che non si partirà senza tormento
Dalla zuffa coi suoi, perchè el gigante
Questo et quel percotendo si fa inante.

[F° 62 v°] 119. In rotta posti quei di Serpentino
Ne va chi quà chi là, chi si ritira,
Chi spegne inanzi contra il Saracino,
Ma quel soi colpi smisurati tira
Con molta forza, et fa da palladino
La sua battaglia, et nullo in faccia mira ;
Ma con la scimittara squarta e ancide,
Et spesso pel traverso altrui divide.

120. Le gambe, bracia, teste et le cervelle
Di quei Spagnol facevon l'aer nero.
Tutto di sangue imbratato di quella
Gente era quel gigante alpestro et fiero,
Onde trasse per forza fuor di sella
Prendendo per un braccio un cavalliero,
Et lo gettò tanto alto che spavento
Diede a ciascun e a Serpentin tormento.

121. Perchè cadendo in sul cimier li dette
La maggior botta ch'egli havesse mai,
Onde egli tramortito una hora stette
Cadendo del destrier con molti guai;
Et ne uccise il gigante sette et sette
In men di tempo ch' io non vel narrai,
Con un di quei ch' è mezo morto in terra,
E così terminò tutta la guerra ;

122. Che per un piede il prese, et quel per mazza
Adoperava sopra gli altri vivi
Con tanta forza ch' una larga piazza
Si fece far da ognun ch' era giunto ivi.
Chi può fuggir la gigantesca razza,
Più non aspetta che 'l gigante il privi
Di vita, ma ricerca di salvàrsi
Et dalle sue percosse discostarsi.

123. Stava stordito insien con Serpentino
Quel che cadendo gli diè sì gran botta,
Et risentiti poi del suo distino
Si dolgono. Il gigante in la empia frotta
Fa guerra con quel morto e a capo chino
Più di cento ne uccise in men d'un' botta,
Ma perch' egli era in più parti ferito
In piana terra cadde tramortito.

[F°63 r°] 124. Li mascalzoni e rubator di strada
Uscivon fuor per ispogliar e' morti,
Ch' avean già presa ei vivi la lor strada
Per far possendo più lieti diporti.
Restano i doi storditi in la contrada
Simili ai trapassati in vista et smorti,
Pur quando loro giunser quei ladroni
Le reser delloro opre i guidardoni.

125. Che risentiti con la spada in mano
Fecer risposta a chi volea rubbarli,
E tre di loro ne atterró sul piano
Quel Serpentin ch' havea disposto farli
Tutti morir, ma lo lor capitano
Con alta voce cominciò a parlarli
Et dirli : « O cavallier, faciamo pace
Poichè tu sei ne l'armi tanto audace. »

126. Serpentin ch'era di furor ripieno
Et per li morti et per li persi vivi,
Con quel furore che doppo il baleno
Ne vien il tuon, fra quei di mercè privi
Si scaglia a loro et sopra del terreno
Mandò fra quei molti altri semivivi,
Et fra molti altri quel gigante uccise
Ch'essendo in terra per mezzo il divise.

127 Poi per fossati et sterpi et bronchi et sassi
Errando Serpentin hebbe truovato
Il suo destrier, ch'andava a lento passo,
Tollendosi la fame in certo prato ;
Sopra montovi et per incolti passi
Fra machia, siepe, serrame et steccato
Seguì li suoi che stretti ivano insieme
Pel timor che 'l lor cor gravando preme.

128. Solo ritrovone cento cinquanta
Che gli a[l]tri tutti morti eran rimasi.
Al suo re torna et non con tutta quanta
La gente, et le narrò quegli aspri casi
Che gli eran corsi, et sol si loda et vanta
D'haver morto un gigante, e i soi disasi,
Et che quel cavallier di ner vestito
Qual nebia inanzi al vento era sparito.

[F°63v°] 129. Marsilio dei suoi morti si lamenta
Che per un sol n' habia perduti tanti.
Nel mar Orlando ogni baldanza ha spenta,
Sol lagrime ha negli ochi et nel cor pianti,
Et, se su la balena ben s'aventa,
Non riporta peró di quella i vanti;
Ma quello che gli avenga intenderete
Se al sesto canto mio ritornarete.

CANTO SESTO

1. Non è maggior error che servo farsi
Libero havendo ogn' huon fatto natura.
S'un augelletto vien constretto a starsi
In gabbia, quando può per via sicura,
Bench' adagio vi stia, cerca ritrarsi
Per ritruovar più libera ventura ;
Che 'l star suggetto altrui vien da viltade
Quando haver può da se la libertade.

2. Mentre era il conte Orlando in suo dimino
Et ch' egli fu patron del proprio core,
Non le convenne ir mai col capo chino
Nè mai fu privo del suo usato honore.
Hor che si è fatto servo a un fanciulino
Ch'è ignudo et cieco, nominato Amore,
Nudo Orlando è d'honor, cieco del lume
Che drizza altrui di fama al sacro nume.

3. Per seguitar Angelica crudele
Egli è de l' un ne l'altro error caduto.
Pria di Gorante perfido infidele
Stato è prigion ; nel mar hor è perduto,
Ove ha già fatto et fa tante querele,
Ne però al voto su' anco è pervenuto.
Non perverà che prima Dragontina
Non le dia gran fastidio et Fallerina.

4. Di Morgana non dico imperò ch' egli
Terrà Angelica ignuda anco in le braccia,
Pria che ponga la mano entro a' capegli
Di quella che crinuta tien la faccia,
Ma pria convien più volte si risvegli
Ch' ei giunga dov' ogn' hor giugner procaccia,
Ch' or sta su la balena che la fera
Acquatica ove saltò così detta era.

[F° 64 r°] 5. Penso di mente ancor uon vi sia uscito
Quando vi dissi che provò la spada
Con quella bestia il cavallier ardito,
Et perch' ei vede ch' in ciò indarno bada,
Altra onta farle prese per partito,
Aciò che la gran bestia non si vada
Et quinci et quindi per quel mar vantando
Ch' habia fatto tremar el cor d'Orlando.

6. Per ciò le saltò sopra tutto armato
Come si ritruovò il signor d'Anglante ;
Ma quando vidde el pesce smisurato,
Un scoglio il crede, et di dietro et davante
Quando che l'hebbe ben considerato,
Vuolse al batel ritrarse, ma in quel stante
El palischermo con chi dentro vi era
Sano i[n]golò la paventosa fera.

7. Se 'l conte stesse di sua vita in forse,
Lasciolo giudicar a chiunche legge.
La bestia sopra l'acque il conte sorse
Sul duro dorso a l'onde senza legge,
Et poi ne l'alto mar procura porse
Dove Nettun pascea sua bianca gregge,
Et quando il re del mar el baron vede
Chi[u]nch' ello sia li dica lo richiede.

8. Stava Nettun sul dorso d'un delfino
Tenendo in man di ferro un gran tridente
Et in capo un diadema d'oro fino,
Mostrando deitade apertamente,
Cui Orlando risspose : « Palladino
Di Francia sono, al gran Carlo parente,
Che per schiochezza mia sono arivato
In questo mar crudel et dispietato.

9. Una pagana venne, et non è molto,
In Francia con l'insegno di regina,
Ligiadra di costumi et bella in volto
Ch' in aspetto parea cosa divina,
Et mal per me ch'ero libero et sciolto
Nè mai per pria d'Amor sentii la spina,
Anzi dirò pur l'aspro et crudel strale
Ch' ella aventomi per mio acerbo male.

[F° 64 v°] 10 Per trovar lei, ai me! perso ho me stesso,
Me stesso ho perso in questo irato mare,
Nè uscito a pena d'un periglio messo
Son mi ne l'altro,onde poter scampare
Non mi veggio atto, se non mi è concesso
Da chi può l'acque a suo modo quetare.
Però se sei quei tu che quivi siedi,
Uscir di tal periglio hor mi concedi.

11. Per quanto i' veggio a tue divine insegne,
De l'acque patron sei, del mar signore;
Donque per tue virtù eccellenti et degne
Degnati di mostrarmi il tuo favore;
Fa d'ascoltarmi il modo non ti sdegni,
Come ch' io son tratto a tanto errore.
Ti prego per la testa di Medusa
Che già l'amasti et non ne puoi far scusa.

12. Ha tanta forza Amor l'aspro fanciullo
Che lega huomini et Dei come a lui piace:
Tu 'l sai, sal Giove et sal Pluton ch' a nullo
Perdona quel arcier cieco et audace,
Sanlo meco molti altri che trastullo
Seguendo lui non ritrovian di pace.
Pur support' io, che gioia è de' mortali
Sovente haver compagni alli suoi mali. »

13. Cheto si stava il re del mar attento
Nè gli ochi pur movea non ch' altre membra.
Orlando, per sfogar il suo tormento,
Di Angelica per ordin gli ramembra
L' alta cagion del suo inamoramento
Et la beltà di lei tutta le assembra,
Anzi le pegne più con le parole
Ch' un pittor col pennel mostrar non suole;

14. Dicendole ch' in Francia el cor le accese
La bella donna nella regia corte,
Et che partita quella il camin prese
Dietro a lei per le piagge et vie distorte,
Et ch' al fonte, ove l'amorose imprese
Restano in chi quel gusta tutte morte,
La ritruovò; nè disse la natura
Di quel, che nol sapea per sua sciagura.

[F° 65 r°] 15. Ma come sparve ben le disse a punto
Et come lei seguir vuolse in Levante,
Et come da Gorante sopragiunto
Fu mal tratato lo infelice amante,
Et dopo a l' Affricano lito giunto
Restò gabbato da quel bel sembiante
Di quella donna dentro al palischermo
Et che nè a lei nè al mar seppe haver schermo ;

16. Et come dalla bestia su qual era
Fu el palischermo san tutto inghiotito
Con quella donna dispietata et fera
Ch' havea condotto lui a mal partito,
Et il suo Brigliador nella riviera
Del mar lasciato in lo arenoso lito,
Et quanto puote il conte a Nettun chiede
Che lo conduchi ov' el caval suo siede.

17. Quando Nettuno intese il palladino,
« Non dubbiare, disse, se venuto sei
Guidato da tua sorte et tuo destino
Nel mio regno in la forza delli Dei.
Sicuro mandarotti al tuo camino
Con onta et con oltragio di colei
Che t' ha impedita sì leggiadra impresa,
Havendo tu d' amor l'anima accesa.

18. Mosso a pietà mi son per di ch' entesi
Dal centro giù del mar le tue querele,
Et questa via per la corta presi
Per liberarti da quella crudele
Che te in 'sto mar ha più et più altri offesi,
Et mandar procuraiti la fidele
Balena a ciò ti transportasse altronde
Che non perissi in queste mie salse onde. »

19. Ma perchè, Signor mio, mi torna a mente
Lasciato havervi Astolfo col compagno
Che dirizzato havea verso il Ponente
Gorante lo assassin brutto griffagno,
Havendo Febo le sue luci spente,
Tornò Astolfo al pallagio pien di lagno.
Era il pallagio alhor di lagno pieno
Che pria Astolfo trovò tanto sereno.

[F° 65 v°] 20. Era sereno il luogo della fata
Quando prima v'entrò quel primo duca.
Tornava hor lieto alla stanza incantata
Nè truovavi donzella che 'l conduca
Come pria dentro, perchè rimutata
S'era quella famiglia, et par non luca
Più di baldanza il luogo, benchè chiuda
Nisciun la stanza, et non vi è chi l'escluda.

21. Et giunto il duca in su la porta un serpe
Di color bigio, giallo et nero truova,
Onde per tema dentro al cor si scerpe
Tanto il cor..... paura nuova.
Un altro ancor ne vede presso un sterpe
Fuor della porta et per far di se pruova
Volge la lancia a quel, onde Aleramo
Gridò: « Non far, signor, che morti siamo.

22. Noi siamo morti, o cavallier, che sai
Se mal alcun facemo a quei serpenti;
Questi son fate, i' non so se tu il sai,
Però non le donar maggior tormenti.
Basta che tormentate sono assai,
Nè vuolse aggiunger stento a stenti:
Basta ch' un giorno intero il ciel le mute
In brutte serpi et fa lor lingue mute.

23. Hor stassi in quella forma ogn' una d'elle,
Come tu vedi, per un giorno intiero
Da l'uno a l'altro apparir delle stelle,
Qual di bigio color et qual di nero.
Queste son tutte vaghe damigelle,
Benchè le veggi in tal volto straniero,
Sì che non dubitar meco in la porta
Entrar, che ti farò per tutto scorta. »

24. A tal parlar Astolfo si rincora
Et entra nel pallagio alto et superbo.
Mentre che quinci va, linci dimora,
Quà vede un, là uno altro aspetto acerbo
Di serpe più, nè più si discolora,
Che più non teme il duca et fa riserbo
In se sicuro di riveder anco
L'orate chiome e il volto roscio et bianco.

[F° 66 r°] 25. Poich' entrati adagiato i destrier hanno,
Con uno torcia in man di passo in passo
Per certe scale in una scala vanno
Guatando dietro a se con l'ochio basso,
Et quivi et ivi veggon pur che stanno
Dentro li serpi immoti come sasso,
Et un sì brutto infra quegli altri vi era
Che non si vidde mai sì sozza fera.

26. Guardando i cavallieri a questo mostro,
Parea vederli una corona in testa
Et non di rosa o di bianco ligostro
O d'altro fior o myrto o hedra contesta
Nè d'oro o gemme ch' habian color d'ostro,
Ma ben di corna alla lor vista infesta,
E il ver pensaro i cavallieri ch' ella
Sylvana fusse ch' era pria sì bella.

27. Cogli ochi li acenava il mostro ch' egli
Si partissero d' indi ad altro lu[o]co.
Di Astolfo s'aricciavano i capegli
Et parea disvenisse a poco a poco.
Di ciò il campagno acorto animo dègli,
Et partitisi alhor col vivo fuoco
Che portava Aleramo, i siri entrorno
In un veron d'ogni [a]dornezza adorno.

28. Le gemme, l'oro et i sottili entagli
Ch' in le parete veggion della stanza
Et su nel ciel li inumeri fermagli
Dan lume tal ch' ogni splendor avanza.
Dal lucido orizonte par ch' entagli
Ivi sua luce Phebo per usanza,
Perch' il minor splendor ch' ivi si scerne
È il torchio spento dalle luci interne.

29. Ivi trovaro una solenne mensa
Di bianchi panni et di bei vasi ornata
Con degni cibi: ognun di mangiar pensa
Di quei che ben la cena han meritata
Havendo fatta un' opra tanto immensa,
L' E[n]glese Astolpho in haver discacciata
Da quel paese la funesta lue
Più con l' oper' altrui che con le sue.

[F° 66 v°] 30. Di candelieri d' oro et di salette,
Di tondi et piatti lavorati a smalto,
D' oro le coppe et confettier' elette
Sono, et di seta i pani racamati
Che cuopron quelle vivande perfette;
Soavi i vini al gusto et delicati.
Mangiono et bevon senza alcun suspetto,
Poi per possarsi van cercado un letto.

31. Una camera ornata di puro oro
Et di gemme trovar di quadro bella
Quanto altra mai, et con sotil lavoro
Rilevate figure erano in quella,
Fra le quali una donna in verde aloro
Vedean mutarsi mentre che fugge ella
Dal biondo Febo, et uno al dolce metro
Le fiere e i pesci a se trahea col pletro.

32. Ne l' altro quadro una fontana sorge
Con limpide onde di polito argento,
Sopra la qual un bel colle si scorge
Di querce, hedre e alori da un dolce vento
Mossi, et diletto ai riguardanti porge,
Che chi in quel mira par viva contento;
Et vedeasi ivi d'huomo un cervo farsi
Che fu troppo oso al bel fonte acostarsi.

33. Nel terzo luogo fuor d'un lago uscire
Vedeva un serpente d' ira acceso
Et contra un fanciullin ratto venire
Ch' in quelle acque mirar stava suspeso;
Di terra un altro serpe hebbe a salire,
Quel d'acqua, et l'un con l'altro essendo apreso
El fanciuletto ardito ambi gli uccide
A guisa del famoso antico Alcide.

34. Parevan proprio le figure vive
Et muoversi del lago l'onde al Noto,
E i serpenti anellarsi in quelle rive,
Et il fanciul d'ogni paura vuoto
Con man pigliarli et con le forze dive,
Senza altro supplicar, senza far moto,
Ambi strozzarlia un tempo, indi et portarli
Seco e ad Augusto pronto apresentarli.

[F° 67 r°]35. Nello quarto era un gran guerrier armato
A l' habito,al sembiante et al costume
D'inclito padre et degna matre nato;
D' imortal gratia dal celeste nume,
D'alto valor et di virtude ornato;
Che ben si scerne in lui l'antico lume
Della sua stirpe generosa in terra,
Degna del cielo et per pace et per guerra.

36. In campo azurro con le ghiande d'oro
Una alta quercia porta per insegna,
Che visto non fu mai più bel lavoro
N'opera più excellente nè più degna,
E a un gran leon poneva freno il soro
.....
Tollendoli la preda ch'a lui prima
Havea tolto il leon di pregio et stima. [1]

37. Dal ciel scendendo un bel leon alato
Quel guerrier prender si vedea [et] portarlo
Per aria sovra el mar con un vol grato
Più che 'l suo Ganimede Giove, alzarlo
Fin alle stelle, et poi quindi firmato
Sopra gran moltitudine honorarlo,
Et, dove quel leon haveva il regno,
Darle il suo imperio in man qual di quel degno.

38. Stava Aleramo con quel torchio acceso
Et Astolfo a mirar quelle figure,
Et ciascun d'essi nel mirar sì atteso
Ch' et egli altresì ancor parean sculture.
Fuggiva il sonno lor qual d'arco tesa

[1] Il manque un vers à cette octave, et la rime et le sens indiquent que c'est le sixième.

Fuggitiva saetta per le oscure
Tenebre di la notto, et mentre stanno
Quivi un rumor di fuor nato enteso hanno.

39. Ma perch' i' vi promisi in l'altro canto
Di quei campion ch' insieme hanno battaglia
Per il morto leon con sdegno tanto
Dirvi, et però com' ognun si travaglia
Quivi odirete, et chi riporti il vanto
D'honor, et cui disio d' honor caglia,
Che un degno torniamento i' vi apparechio,
Se voi mi porgerete il grato orechio.

Ferdinand Castets.

(*A suivre.*)

ETYMOLOGIE

FRESSURE

Au mot *fressure* on lit dans le Dictionnaire de Hatzfeld, Darmesteter et Thomas « origine inconnue ». Nous avons indiqué dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, t. XI, p. 207, que la forme correspondante du patois de Dampricharb, *frósür*, suppose une première sillabe *fros-*. C'est un renseignement précieux pour la recherche de l'étimologie, parce que ce mot ne peut pas être à Dampricharb un emprunt au français : *fressure* emprunté i serait devenu * *frésür* comme *respirer* i est devenu *réspirā*, *escroquer* — *éscròcā* sur le modèle de *ésajī* = *essayer*, etc. En vieux français on dit *froissure*, *froisseure*, qui est devenu *fressure* comme *nous connoissons* est devenu *nous connaissons*. Toutes ces formes remontent à * *frŭstiatura*, dérivé de * *frustiatus* comme *armatura* de *armatus*, *uectura* de *uectus*, *caesura* de *caesus*. * *Frŭstiare*, tiré de *frŭstum* « morceau », a donné en fr. *froisser* dont le sens primitif est, comme on sait, « mettre en pièces, en morceaux ». Dans * *frustiatura* nous devons retrouver cette idée de pièces ou de morceaux. En effet, la *fressure* c'est chez l'animal ce qu'on appelle les *parties* nobles (cœur, poumon, foie), et chez l'homme les *parties* onteuses, ou *parties* naturelles, ou simplement *les parties*. Si cette explication sémantique avait besoin d'une confirmation on la trouverait dans le verbe du même patois de Dampricharb *défrósürī* qui signifie « déguenillé, loqueteux, dont les vêtements sont en morceaux ».

Maurice Grammont.

BIBLIOGRAPHIE

Dottin (G). — Glossaire des parlers du Bas-Maine. — *Paris, Welter*, 1899, in-8°. [CXLVIII+682 p.] (15 fr.).

On peut dire que la publication du glossaire de cette région (département de la Mayenne) a duré 33 ans. En 1866 la *Société d'archéologie, sciences, arts et belles-lettres de la Mayenne* recueillit les mots et les idiotismes qui lui furent signalés dans les arrondissements de Laval et de Mayenne, les mit en ordre et publia la lettre A, « à titre d'essai, et surtout pour faire appel à de nouveaux renseignements ». Le reste n'a jamais été imprimé, mais subsista en manuscrit. En 1885, la *Commission historique et archéologique* qui avait remplacé la Société des lettres, sciences et arts reprit l'œuvre de sa devancière et la continua : les matériaux qu'elle réunit s'ajoutèrent aux précédents, mais restèrent inédits. En 1894, M. Georges Dottin, que ses études antérieures avaient bien préparé à ce genre de travail et qui connaît pratiquement le patois de Montjean, l'une des localités du département, se chargea de rassembler le vocabulaire du Bas-Maine. Il eut à sa disposition outre les deux collections d'exemples que nous venons de signaler, cinq recueils considérables dus à divers savants du pays. Il fit appel à toutes les bonnes volontés et beaucoup de personnes lui apportèrent leur concours. Il soumit toutes ses sources à une sévère critique, nécessitée par la date de certaines d'entre elles et par la compétence plus ou moins grande de ceux qui les fournissaient. « Je n'ai admis, dit-il, aucun mot dont l'existence ne m'eût été démontrée ».

L'auteur s'est efforcé de rendre son livre utile et commode et de faciliter les recherches des travailleurs. Il a fait suivre le glossaire d'une table des mots rangés par ordre de matières ; on i trouve les catégories : *agriculture*, *animaux*, *croyances*, *jeux*, *maladies*, *usages*, etc. Il i a ajouté une carte du département de la Mayenne donnant toutes les localités mentionnées dans le Glossaire.

Le Glossaire lui-même est fait avec un très grand soin. M. Dottin a employé toute sa compétence à le rendre le plus scientifique possible. Les douze mille mots environ qu'il i a réunis et classés sont transcrits en écriture fonétique, ce qui est indispensable pour que l'ouvrage puisse être consulté avec fruit par des personnes étrangères à la région. Quant aux formes de ces mots, il ne les a pas ramenées à une fonéti-

que unique, ce qui eût été anti-scientifique, puisqu'il est bien évident que le même mot n'est pas toujours employé dans toutes les localités d'un espace de 414,000 ectares, ou bien qu'il n'i a pas partout exactement la même forme ou le même sens. L'auteur a laissé à chaque mot la forme exacte qu'il possède là où il est employé. Il nous donne aussi en les localisant les variantes de forme et de sens qu'il a pu réunir.

Pour ne pas être obligé de répéter à chaque fois les noms des diverses localités auxquelles appartiennent les différents mots, il a fait précéder son glossaire de « notes grammaticales » où il a exposé le plus exactement qu'il l'a pu le traitement des voyelles et des consonnes dans quelques-uns des parlers du Bas-Maine. Grâce à cette introduction le lecteur peut déterminer à quel dialecte appartient tel ou tel exemple, du moins en général ; car dans le détail ce n'est pas toujours aussi facile que paraît le croire M. Dottin. On se perd un peu quelquefois dans ces notes et cela tient souvent, surtout dans la fonétique, à ce qu'elles représentent plutôt des faits isolés que des catégories de faits métodiquement ordonnés. Ainsi nous lisons p. LX « a+b> *ó* : *jó* joue ». C'est mal présenté : d'abord parce que l'on est tenté d'en conclure que *habet* p. ex. doit donner *ó* dans la même localité, ensuite parce que cette forme *jó* remonte beaucoup plus probablement à *gauta* qu'à *gabata*. A la même page on voit le mot qui correspond à fr. « il aboie » donné comme tipe du produit de *a* + *a*. C'est encore une mauvaise remarque parce que ce vocable ne sort pas d'une forme ayant contenu *a* + *a* et que son *y* provient évidemment du *j* latin. Ces deux renseignements ne peuvent être utiles qu'à condition qu'on en tire seulement cette indication : les formes correspondant aux mots fr. *joue* et *il aboie* sont telle et telle. Sans parler de quelques erreurs proprement dites comme celle qui consiste à citer le mot *kū* « queue » sous *au* (p. LXXIII) alors que la forme latine est *cōda*, il i a quelques imprudences de classification qui sont susceptibles d'amener chez autrui des confusions. Ainsi des mots aussi nettement empruntés au fr. que *uspré* « exprés », *uspér* « expert » ne devraient pas figurer (p. LXXV) dans un tableau où l'on donne les représentants des voyelles latines. Nous appelons les faits de ce genre des imprudences parce qu'il est bien évident qu'un omme compétent ne s'i laissera jamais tromper ; mais il peut en résulter des conséquences fâcheuses pour les personnes peu ou point compétentes qui seront évidemment les plus nombreuses à utiliser ces notes.

Ces critiques n'atteignent en rien la valeur du glossaire qui est le livre même, qui en est la partie essentielle, la seule réellement importante et qui est fort bien fait.

M. Dottin n'a donné l'étimologie d'aucun des mots qu'il cite ; cette

réserve est prudente et l'on ne saurait l'en blâmer : il fallait à tout prix écarter celles qui n'auraient été que des ipotèses. Certains regretteront pourtant qu'il n'ait pas signalé celles qui sont sûres ; il n'aurait pas allongé notablement son livre, et il aurait facilité le travail de ceux qui viendront après lui.

Ce glossaire n'est pas complet ; l'aute ur ne se fait pas d'illusions à cet égard : il n'i a pas de dictionnaire d'une langue vivante qui le soit ou qui puisse l'être, même quand ce dictionnaire vient après beaucoup d'autres qu'il reprend et complète ; à plus forte raison lorsqu'il est le premier et ouvre la voie. « Quel que soit le nombre des mots recueillis, dit-il, je ne me dissimule pas que je suis loin d'avoir épuisé mon sujet, et que le glossaire que je viens de terminer n'est qu'une ébauche. Les érudits du Bas-Maine auront maintenant une base pour poursuivre l'étude de leurs parlers, et si chacun y mettait quelques efforts, dans dix ans on pourrait publier une édition définitive cette fois, autant que peuvent l'être les choses humaines». Les œuvres de ce genre sont d'une valeur inappréciable, et M. Dottin vient de rendre un réel s ervice en publiant celle-ci. Il serait à souaiter que nous possédions bientôt des recueils semblables de tous les parlers de la France et que de tous côtés on se âtât de réunir ces vocabulaires qui disparaissent devant l'invasion d'un français souvent corrompu et qui sont si précieux pour l'istoire de la langue et de la nation.

Maurice GRAMMONT.

Niederländer (Johann).— Die Mundart von Namur.— *Halle a. S., Imp. Ehrardt Karras*, 1899, in-8° [34 p.]. (Thèse de Bonn).

Nous signalons aux lecteurs de la *Revue* cet intéressant travail sur un des plus importants dialectes de la Wallonie. Dire qu'il a été fait sous la direction de M. Wendelin Foerster indique suffisamment avec quelle méthode rigoureuse il a été exécuté. L'auteur a eu l'occasion de passer une grande partie de sa jeunesse à Namur et dans les environs et s'est ainsi familiarisé avec le dialecte qui a fait le sujet de son étude. Cette étude vient d'autant plus à propos que la province de Namur a été plus négligée par les philologues. Les parlers de la province de Liège, ceux de la partie wallonne de la Prusse rhénane, ou ceux du Luxembourg belge ont été mieux favorisés à ce point de vue ; il suffit de rappeler les noms de MM. Wilmotte, Doutrepont, Delaite, Zéliqzon, Horning. Le présent travail ne comprend que le *Vocalisme* ; l'ensemble paraît dans la *Zeitschrift* de M. Groeber (tome XXIV) et nous en parlerons en faisant le compte rendu de cette Revue. Nous noterons cependant ici une certaine confusion qui s'est produite dans l'emploi de l'astérisque devant les formes latines : des

mots comme *primarium*, *operarium* (§ 7 *a*) n'ont pas plus besoin d'astérisque que *septimana* (§ 3 *a*) ; en revanche il fallait écrire **venutum* comme **tenutum* (§ 25 *a*, 2). Il y a ainsi plusieurs formes auxquelles s'appliquerait cette remarque. Malgré cela cette première partie nous fait bien augurer du reste. A noter à la fin de la brochure parmi les *positions* de thèse la suivante : « Le dialecte de l'*Eulalie* ne peut être que wallon. »

J. ANGLADE.

Périodiques

Zeitschrift für romanische Philologie, 1896, 1897.

P. 1-14. JOHN E. MATZKE : La prononciation de la diphtongue *ue* en a. fr. venant de lat. *ŏ*. [Expose au début un historique complet de la question ; la combat ensuite en s'attaquant principalement aux arguments de Meyer-Lübke, le plus ancien représentant de la théorie *üe* (théorie de Foerster, Ascoli). La conclusion est que *ue* n'a jamais été prononcé *üe* en ancien français].

P. 15-26. MICHELE SCHERILLO. Le nom de Dante. [Nouvelle discussion sur la question de savoir si la forme *Dante* est un abrégé de *Durante*. Il est impossible de résoudre la question en l'absence de documents contemporains se rapportant à Dante et elle reste encore une des plus obscures de sa biographie].

P. 27-50. CHRISTOPH GEBHARDT. La construction des verbes impersonnels en ancien français. [Il y a deux sortes de verbes impersonnels : 1° ceux qui forment une phrase à eux seuls (*il pleut*). 2° ceux qui ont besoin pour former une phrase d'un complément (*il y a*, *il convient*, etc). L'auteur n'admet pas l'expression *sujet logique*; il n'admet pas non plus qu'on parle de sujet logique à l'accusatif, car il y a des phrases où il est à un autre cas. Le sujet neutre *il* manque dans les plus anciens textes : on ne le rencontre que deux fois dans la *Vie de saint Alexis*. Après ces préliminaires, M. G. passe en revue les différents verbes impersonnels avec leurs diverses constructions : 1° *Convient*, double construction : a) avec l'accusatif de l'objet dont on a besoin ; b) construction avec le cas-sujet. Cette construction est plus ancienne et règne pendant la période de floraison de l'ancien français ; la construction impersonnelle reprend ensuite le dessus ; on en trouve des exemples jusqu'au XV° siècle. A cette époque *convient* cède la place à *il faut*. 2° *Estuet*. N'apparaît qu'à la 3 p. sing. et est toujours construit avec l'accusatif de l'objet dont on a besoin. Un seul exemple avec un nominatif. Rol.

295 : *Si 'nai un filz, ja plus bels n'en estoet*, corr. *bel*. L'usage de *estuet* avec l'accusatif a cessé, à ce qu'il semble, plus tôt que celui de *convient*. 3. *Afiert* (il convient) dont le participe *afférent* est resté jusqu'à aujourd'hui dans le langage du droit. M. G. admet que *afférir* est employé sans sujet dans le même sens que *convenir*, *estovoir*, quoique les exemples ne soient pas très nombreux. 4. *Faut*. Ce verbe a deux constructions dans le sens de *falloir* ou *avoir besoin* a) *il y falent des cheliers* (cité par Tobler, *Beitr*. 1, 177), construction rare : b) *quand il orent paié, si failli de la convenance trente quatre mils mars d'argent* (Villeh. 61). *Trente quatre mil* est à l'accusatif comme *le* dans la locution *il le faut*. 5. *Besogne*. Ce verbe, usité surtout à partir de Froissart, a les deux constructions personnelle ou impersonnelle. 6. *Apartient*. Quelques exemples de la construction impersonnelle dans Froissart. 7. *apent*. Quelques exemples de la construction impersonnelle avec un accusatif. 8. *Loist*. Construction personnelle (*totes choses loisent à moi*), constr. impers. avec un accusatif (*ce ke ne loist*). 9. *Avient*. Se construit ordinairement avec un sujet ; il arrive souvent cependant qu'il est construit sans sujet avec un accusatif. 10. *Plaît*. Assez nombreux exemples de l'emploi de ce verbe avec l'accusatif de l'objet qui plaît. (cf. Molière, Bourg. Gent. 1, 2 : *c'est ce qu'il vous plaira*). 12. *Prent*. Construction avec l'accusatif *que* dans des cas comme le suivant : *De la pitié que il l'en prand* (Ivain 3942). 13 *Passe* (en parlant du temps). 14 *est*. 15. Cas particuliers. III. Construction des mêmes verbes au passif. Il s'agit de cas comme le suivant : *Ja iert de vos venjance pris*, Eneas 5216, où le verbe est employé impersonnellement avec l'accusatif. IV. Remarques sur quelques cas particuliers (participes neutres employés avec la flexion du masculin, phrases avec un double relatif, emploi de *peu, assez*, avec leur complément non précédé de *de*).]

P. 51-79. Adolf Tobler. *Vermischte Beiträge sur französischen Grammatik* (3e série) [10. *Pour* suivi d'un substantif désignant un nom de nombre (*pour plus de mille écus de butin, pour un million de lingots*). 11. *aussitôt, si tôt, une fois*. (*Aussitôt son arrivée, accourue si tôt la catastrophe* (Daudet.) 12. Phrases relatives employées en fonction d'attribut (*Je l'ai vu ce matin... qui passait en fiacre*, Bourget). 13. *Ne... se... non, mais, fors, que*.]

Mélanges. — I. Manuscrits. P. 79-82. Eduard Wechssler. Manuscrits de *Perlesvaus*. [Un cinquième manuscrit de *Perlesvaus* se trouve à la Bibliothèque nationale f. fr. 1428. Le commencement de *Perlesvaus* est encore contenu dans deux mss. de Paris : Bibl. Nat. f. fr. 117-120 et Arsenal 3479-80. Ces deux mss. se ressemblent

beaucoup et le deuxième pourrait n'être qu'une copie du premier. Enfin la traduction cymrique représente un bon texte.]

II. Exégèse. P. 82-84. PAUL MARCHOT. Additions à mon étude sur les *Gloses de Cassel* [M. M. poursuivant l'explication de sa théorie (origine roumanche des Gloses) identifie quelques mots avec des représentants modernes ou anciens des dialectes engadinois.]

III. Grammaire. P. 84-86. EUGEN HERZOG. Les formes *mon*, *ton*, *son* devant un féminin commençant par une voyelle. La langue française a (à quelques exceptions près) la même forme pour l'adjectif féminin et masculin devant un subst. commençant par une voyelle (*bon* ami, *bon*'amie — *bel* ami, *bel*'amie); par analogie la forme masculine *mon* a été employée devant un féminin commençant par une voyelle. On aurait pu dire *m'oncle*, *m'âme* (cf. pour l'article *l*'oncle, *l*'âme) ; la langue a choisi *mon* parce que le masculin est en général une forme plus forte que le féminin. Darmesteter plaçait l'apparition de ce phénomène à la seconde moitié du XIIe siècle; M. H. n'en trouve pas d'exemples pour le français du centre avant le XIVe.

IV. Histoire des mots, Etymologies. P. 86-87. A. HORNING. 1. Celt. *ducius*, rét.-rom. *dischöl*. Rét.-rom. *dischöl* (mal des montagnes) renvoie à *dusiolus* (Du Cange), dérivé lui-même du celt. *dusius* (attesté dans St-Augustin). 2. Fr. *dartre* renvoie à *hérpĕtem* (*d* prothétique très fréquent dans les dérivés réto-romans et nord-italiques ; épenthèse de *r* fréquente après *t*). 3. Prov. *darboun*. [M. H. le rattache aussi à *herpetem*, étymologie peu acceptable; le passage de Pline n'est pas clair et les difficultés phonétiques sont trop nombreuses.]

COMPTES RENDUS. — P. 88-100. G. Weigand, *Die Aromunen*, T. II (J. U. JARNÍCK). — P. 100-105. G. Weigand, *Erstes Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*. (J. U. JARNÍCK.) P. 105-109. R. de Argüelles : *Vocabulario de las palabras... de Asturias*. (ACEVEDO Y HUELVES). — P. 110-118. J. D. Bruner, *The Phonology of the Pistojese Dialect* (G. ROLIN). [L'auteur du compte rendu annonce en note qu'il écrira une phonétique du dialecte de Pistoia]. — P. 118-123. P. Marchot, *Les Gloses de Cassel*. (J. STÜRZINGER.) — P. 153-125. H. Schneegans, *Geschichte der grotesken Satire*. (PH. AUG. BECKER). — P. 125-136. *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. XXV (fasc. 1, 2, 3), XXVI (fasc. 1, 2, 3). (B. WIESE). — P. 136-139. *Archivio glottologico Italiano*, XIII. 3. (W. MEYER-LÜBKE). — P. 139-141. *Romania*, XXIV, n° 94. (MEYER-LÜBKE et G. GROEBER). — P. 141-144. *Revista lusitana*, II, 1890-1892. (H. R. LANG.).

P. 144-218. CAROLINA MICHAELIS DE VASCONCELLOS. Remarques sur

l'ancienne poésie portugaise. [D'après Diez, on ne trouve dans la poésie portugaise que peu de traces de la poésie de société. Cette opinion doit être modifiée, maintenant que la littérature portugaise est mieux connue. Les dix pièces éditées dans cet article sont dix tensons entre sept troubadours portugais ; réunies ensemble, elles forment une sorte de petit poème où une *ama* (nourrice) est tour à tour attaquée et défendue. Suit une étude sur le temps et le lieu où ces discussions littéraires ont eu lieu, une esquisse des biographies des sept troubadours qui y ont pris part et une série de notes philologiques et autres.]

P. 219-276. Vittorio Finzi. — *Di un inedito poema sincrono sull' assedio di Lucca dell' anno* 1430. [Poème en six chants et en strophes de huit vers. Le manuscrit se trouve à la bibliothèque de Lucques ; l'auteur est inconnu.]

P. 276-315. Theodor Kalepky. — Contribution à l'étude de la syntaxe française (Suite). V. [Les formes verbales de l'infinitif en français moderne. Copieux article où l'auteur s'occupe de déterminer la nature du participe présent et du gérondif dans le français moderne et critique les dispositions qui sont données par les grammairiens contemporains, en particulier par Lücking (*Fr. Grammatik.*).

P. 316-321. Rudolf Thurneysen, G. Baist. — Sur Guillaume de Malmesbury. [L'histoire de Glasteing et de ses cochons n'a pas été empruntée par Guillaume à Nennius. Il faut admettre qu'il avait à côté de cette source la lettre même du moine Godefroy de Glastonbury. Celle-ci n'aurait pas contenu de légendes breto-celtiques, mais une légende locale du cochon et de son berger (légende se rapportant d'ailleurs au fond à des légendes irlandaises. Note complémentaire de M. Baist sur quelques points de détail.]

P. 322-334. F. Kluge et G. Baist. Ancien français *dh* dans les mots passés en anglo-saxon et en ancien haut-allemand [F. Kluge prouve par de nombreux exemples (surtout de noms propres) l'existence en ancien français de la prononciation *dh* (à peu près équivalente à celle du *th* anglais moderne) du *t* intervocalique, final ou suivi de *r*.

G. Baist complète l'article précédent. Les dentales intervocaliques sont passées par le son *dh* avant leur chute. On place l'apparition de ce phénomène trop tard (XIe siècle, Meyer-Lübke). Il existe déjà dans les *Serments* de Strasbourg. M. B. fait l'historique du développement du *t* intervocalique et final jusqu'à sa chute.]

P. 335-353. A. Horning. Les suffixes *accus, iccus, occus, ucus* (*uccus*) en roman. (cf. *Zeitschrift* 19, 171). [Les exemples sont empruntés de préférence à l'italien. Beaucoup de langues romanes ont

à côté des suffixes *accus*, *icus*, *ucus* un suffixe diminutif *acus*, *icus*, *ucus*.]

P. 354-372. Th. Braune. Contributions nouvelles à la connaissance de quelques mots romans d'origine germanique, [Fr. *crône*, *crotte eschirer*, *loup-garou*, etc, ; pr. *estonc*, *clap*, etc.]

Comptes rendus. — P. 373-381. A Solerti, *Vita di Torquato Tasso* (R. Renier). — P. 382-393. V. Crescini, *Manueletto provenzale* (C. Appel; important compte rendu). — P. 393-397. G. Schläger, *Studien über das Tagelied* (H. Springer). — P. 397-405. E. Etienne, Essai de grammaire de l'ancien français (A Schulze, nombreuses corrections). — P. 405-408. G. Finamore, *Vocabolario dell' uso abruzzese* (H. Schneegans). — P. 408-412. E. Picot, Le livre et mistere du glorieux et seigneur martir St Adrien (A. Tobler). — P. 413-423. L. Willems, Etude sur l'Ysengrinus (C. Voretzsch). — P. 423-425. *Giornale Storico della Letteratura italiana* (vol. XXVII, f. 1) (B. Wiese). — P. 425-428. *Romania*, n° 95 (G. Groeber). — P. 428-432. Lettre de M. Cuervo à l'éditeur au sujet d'un compte rendu de M. P. de Mugica et réponse de ce dernier.

P. 433-470. Adolf Zauner. La conjugaison en béarnais. [Exposition de la conjugaison béarnaise et comparaison à l'occasion avec d'autres dialectes gascons].

P. 471-491. F. Friedersdorff. Les comparaisons poétiques dans l'*Africa* de Pétrarque. [Les comparaisons dans Pétrarque ont ceci de particulier qu'elles servent à mieux peindre un état de l'âme, du cœur. Pétrarque est avant tout un lyrique et l'élément lyrique, l'analyse des sentiments et des passions, forme l'intérêt principal de ses comparaisons. Elles servent à rendre plus profonde, plus intense l'analyse psychologique ; elles sont en un mot *subjectives*. Les rapprochements avec Virgile, Stace, Homère tiennent une grande place dans cet article].

P. 492-499. K. Sachs. Les cris des marchands. [L'auteur attire l'attention des chercheurs sur cet intéressant chapitre du *folk-lore*. Les *cris de Paris* sont célèbres et nous en avons de très anciens recueils ; on ferait un ample recueil de cris variés dans nos villes du Midi et à Montpellier plus particulièrement. Cela a été fait pour Toulouse. M. K. Sachs nous donne un spécimen des cris de Naples : la douceur dn climat fait que dans les villes italiennes une grande partie de la vie se passe en plein air ; il en est de même dans nos villes méridionales et chacune d'elles possède un grand nombre de gagne-petits dont les cris sont aussi variés que bruyants.]

P. 500-509. Vittorio Finzi. Description des manuscrits de Jacopone conservés à la bibliothèque de Lucques ; contribution à une édition critique.

MÉLANGES. — I. Dialectes. P. 510-514. PAUL MARCHOT. Sur le dialecte de l'*Eulalie*. [On fait généralement de ce texte un texte picard. M. M. ne croit pas « qu'il faille hésiter un seul instant à faire de la plus ancienne poésie française un texte wallon ». Dans une note de la page 513 (n. 3) M. M. dit que si le *k* de *eskoltet* est une gutturale, il serait disposé à localiser « l'*Eulalie* sur les confins extrêmes du domaine wallon près de la frontière picarde ». Avec cette note nous revenons bien près du domaine picard, étant donné que la frontière dialectale à cette époque reculée devait être quelque peu flottante.] — II. Phonétique. P. 514-519. MACKEL. Allongement des voyelles en roman dans une syllabe accentuée et libre. [Certains mots, qui ont une voyelle brève en latin, ont en anc. haut-all. des correspondants qui dénoncent une voyelle longue dans le mot emprunté: où s'est produit cet allongement? On a longtemps admis qu'il s'est produit sur le sol germanique même; mais Pogatscher a démontré que l'allongement avait dû se produire déjà sur le sol roman et que les mots ne sont passés en germanique qu'après avoir déjà subi l'allongement en latin. M. M., en faisant une sorte de contre-épreuve et en étudiant les mots empruntés par le latin aux dialectes anc. haut-allemands, arrive à la conclusion que l'allongement des voyelles en latin s'est produit avant le VIe siècle (M. Pogatscher en se fondant sur l'étude des mots latins empruntés par l'anglo-saxon était arrivé aux mêmes conclusions). Cette théorie permet de fixer la chronologie des emprunts de ce genre: germ. *Lanfrĭdh* a donné *Lanfroi* comme *pipere* > *poivre;* mais *crebĭz* donne a. fr. *crevice, krĭki* > *crique;* le premier de ces mots a été emprunté quand le latin *ĭ* sonnait encore *ĭ* (*ē*), les seconds quand cet *ĭ* était devenu *ī*].— P. 519-522. FR. NEUMANN. Sur les lois de l'accent dans le latin vulgaire. [L'accent s'est déplacé dans les mots *cáthedra* > prov. *cadièro*, *integru* > *entier*, etc.; de même dans les mots terminés en — *iolu*, *iete*, etc. D'où provient ce phénomène? M. N. en donne une explication bien curieuse et bien nouvelle. Les groupes *tr*, *br* deviennent *ter*, *ber*, par un phénomène de phonétique bien connu dans toutes les langues (*r*, *l*, suivant une consonne prenant la valeur d'une syllabe). *Integru* serait donc devenu : *integṛru* — *integeru* — *intégeru*. Après le développement de la nouvelle syllabe (*er*) le déplacement d'accent serait devenu nécessaire. (cf. a. fr. *sovrain* et *soverain*, *ovrer* et *overer*) ; de même les futurs *vendrai* et *venderai* (*dr* > *der*). M. N. explique de la même manière pr. *tremóla* < *trémulat* (processus: *trémlla*, *trémola*, *tremóla*; *l* > *ol* comme *r* > *er*). On pourrait même expliquer de la même manière *discipol* < *discipulu*. Pour ce dernier cas l'explication nous paraît bien aventurée].— III. Grammaire. 1. P. 523-525. F. D'OVIDIO. Une forme inté-

ressante du pronom dans un ancien texte inédit en langue vulgaire (italien). [Dans une charte de 963 au Mont-Cassin se trouve la forme *bobe* qui serait le représentant de lat. vulg. *uobĭs* (p. *uobĭs*)]. — 2. P. 525. PAUL MARCHOT. A. fr. *qui* = *si l'on*. [On est passé du sens de *celui qui* à *si l'on* par une série d'anacoluthes].— IV. Histoire des mots. 1. P. 525 526 PAUL MARCHOT. Etymologies wallonnes. [Wall. *ac* — *adcon* —, *da mên*, *da tên*, = le mien, le tien; wall. *glèter* (baver) < *goleter*]. — 2. P. 527-528. CHARLES DOUTREPONT. Etymologies picardes. — 3. P. 529-535. W. MEYER-LÜBKE. Lomb. *bori*, nord-it. *fruda*, lomb. *guva*, sav. *pruma* (pour *pruna*)] – 4. P. 535-537. H. SCHUCHARDT. Etymologies. [Esp. *sabio* (sapidus), *afflare* ; défense contre M. G. Paris de *malifatius* > *mauvais*.] — 5. P. 537. J. ULRICH. Etymologies. fr. *brûler*, it. *bruciare ;* [d'une racine *brug* — viennent les deux formes *bructum* > bruit, et *bruxum, bruxare*. F. *brûler* < *bruxulare*. *Bassus*, de *battere* (battuere) comme *missus* de *mittere*.]

COMPTES RENDUS.— P. 538-545. F. Ranninger, *Ueber die Alliteration bei den Gallolateinern* (HAMMERICH ; ajoute de nombreux exemples tirés de l'ancien français).— P. 545-546. Jeanroy et Teulié, *L'Ascension*, mystère provençal du XVe siècle (ALBERT STIMMING). — P. 547-549. J. Texte, *De Antonio Saxano* (PH. AUG. BECKER). — P. 549. R. Zenker, *Das Epos von Isembard und Gormund* ; Th. Fluri, *Isembart et Gormont* (PH. AUG. BECKER). — P. 554-557. *Romania*, XXIV, n° 96 (MEYER-LÜBKE et G. GROEBER. — P. 557. *Giornale storico della Letteratura italiana*, anno XIV, fasc. 2-3, (B. WIESE). — P. 559. PAUL MARCHOT. Explication. Lettre de M. Marchot [à propos du compte rendu sévère de M. Stürzinger (*Zeitschrift* p. 118). cf. *Romania*, 1897, p. 144, l'appréciation de M. G. Paris sur un passage de cette *explication*.]

P. 1-31. HERMANN PETERS. La langue et la versification de la chronique de Floreffe. [Notice sur le ms. qui se trouve à Bruxelles, analyse du poème et recherches sur ses origines et sur son auteur. La partie grammaticale comprend la phonétique et la morphologie, ainsi qu'une étude sur la versification.]

1897. P. 32-42. C. A. EGGERT. L'auteur de la *Celestina*. [F. Wolf et son traducteur récent Menendez y Pelayo attribuent la *Celestina* a de Rojas. M. E. n'est pas convaincu et veut essayer de résoudre la question qui reste encore en suspens, même après la découverte d'une notice sur Fernando de Rojas. L'auteur de la *Celestina* serait, d'après M. E., le poète dramatique Juan de la Encina. M. E. ne se dissimule pas d'ailleurs la hardiesse de son hypothèse.]

P. 43-57. KARL BORINSKI. Chanson de Dante en l'honneur de

l'empereur Henri. [Cette pièce est certainement apocryphe et M. B. en démontre l'inauthenticité. On pourrait peut-être l'attribuer au contemporain de Dante, Cino de Pistoja. Suit une édition critique de la chanson et d'un *planh* de Cino de Pistoja sur la mort d'Henri VII.]

P. 58-72. F. Friedersdorff. Les comparaisons poétiques dans l'*Africa* de Pétrarque (suite ; cf. *Zeitschrift* 20, 471.) [Examen de quelques comparaisons empruntées à la vie de l'homme en général ; comparaisons avec les animaux (lions, loups) ; quoique ces dernières soient peu nombreuses (vingt-deux en tout) on ne peut pas méconnaître que Pétrarque avait un vif sentiment de la nature et qu'il a le premier exprimé ce sentiment dans la littérature moderne.]

P. 73-101. Ph. Aug. Becker. Le *Manuel* de Duoda. [Intéressant article où sont réunis toutes sortes de renseignements sur Duoda et son œuvre. Cette œuvre est unique en son genre, au moins à cette époque ; c'est un recueil de conseils adressés par une mère chrétienne à son fils. Duoda connaît à fond la Bible et les Pères ; il n'est pas toujours facile de déterminer exactement les sources où elle a puisé. Son écrit nous donne de curieux renseignements sur les mœurs et les idées du temps.]

P. 102-111. Paul Marchot. La numération ordinale en ancien français. [Il ne faut pas voir dans l'origine de *isme-ime* une action exercée par *disme*, *prime*, ou *septime*. La série *onzime-sezime* a une origine savante ; « cette série aurait entraîné les ordinaires de dizaine : *vinti(s)me.* »]

P. 112-127. Hermann Suchier. Sur Eledus et Serena. [Le manuscrit de ce roman provençal (qui ne nous est parvenu que sous une forme française) se trouvait d'abord à Stokholm ; il est maintenant à la Bibliothèque Nationale. M. S. en donne une description et publie les 136 premiers vers en rétablissant à côté le texte provençal primitif. On trouve plusieurs allusions à ce roman dans la littérature provençale (Breviari d'Amors, Leys d'amors, etc). L'auteur du roman fait allusion dans un passage important à Virgile et à Ovide ; il cite de même les noms de Florys et de Blancheflour qui appartiennent à l'ancienne poésie épique française et plusieurs autres que M. S. ne parvient pas à identifier.]

Mélanges. — Exégèse. — P. 128-129. O. Schultz-Gora. Sur une strophe du sirventés de Peire de la Caravana. [N'accepte pas la correction de Canello *cans engles ;* veut lire *grantnogles=granolhas* et changer la ponctuation de la strophe]. — II. Histoire des mots. 1. P. 129-130. H. Schuchardt. It. *fisima*, fr. *salope*. [Conteste l'étymologie donnée par A. Tobler pour ces deux mots. (Comptes rendus de l'Académie des sciences de Berlin, 1896, 37, p. 851 sqq.). *Salope*

renvoie à holl. *slap*, *slop*].— 2. P. 130-132. HERMANN SUCHIER. [*Tenser*. M. Tobler dérive le mot de *tensare* formé sur *tens* < *tempus*. M. S. propose le germ. *sins*, lat. census, all. mod. *Zins*. La dérivation des sens est : *Imposer*, *taxer*, *imposer une contribution de guerre*, *protéger*]. — 3. P. 132. J. ULRICH. Engad. *barmoer*, sursilv. *barmier*, heureux. [Compromis entre *bona hora mortuus* et *mala hora mortuus*.]

COMPTES RENDUS. — P. 133-137. R. V. Täcklom, Etudes sur la phonétique de l'ancien dialecte sousselvan (J. STÜRZINGER). — P. 137 - 139. Grünbaum, Jüdisch-spanische Chrestomathie. (FÉLIX PERLES).— P. 140-143. C. Appel, Provenzalische Chrestomathie (O. SCHULTZ-GORA). [A propos de la pièce 76 (J. CARDENAL, *Li clerc si fan pastor*) M. SCHULTZ-GORA se demande si le deuxième *envoi* est dans T. Il s'y trouve en effet et en voici le texte : *Faidit vai ten chantar le siventes* [F° 110, r°, c. 2] *Dreeh al tomel an guigo qi qe pes Car de valor non a par en est mon Mas mon seihnor en eble de clarmon*.] — P. 143-147. R. Lenz. Divers écrits sur la Phonétique (M. GOLDSCHMIDT).— P. 147-152. *Giornale Storico della Letteratura italiana*, XIV, T. 28, fasc. 1-2, 3. (B. WIESE). — *Romania* XXV, n°s 97, 98. (G. GROEBER et W. MEYER-LÜBKE). — P. 158-160. Livres nouveaux (G. G).

P. 161-175. ADOLF TOBLER. Mélanges de grammaire française (3e série). [Suite des intéressants articles publiés déjà dans la *Zeistschrift* 14. *à moins*, 15. *Dieu possible* (*est-il Dieu possible*), 16. Préposition séparée de son substantif par un complément (cas comme : avec, sur sa figure, un bon sourire), 17. *si très* (devant un substantif : *elle avait si soif de vérité*, Bourg. *il a raison, très raison*, Maupassant].

P. 176-191. J. F. D. BLÖTE. Le Chevalier au Cygne historique. [L'article a pour but de donner une réponse aux deux questions suivantes : 1) Comment fit-on de Godefroy de Bouillon et de ses frères les successeurs du *Chevalier* au Cygne? 2) Quels sont les traits primitifs de la légende ? La légende qui désignait Godefroy de Bouillon comme le successeur du Chevalier au Cygne reposait sur ce fait que le grand-père de la femme de Baudouin de Flandre, son plus jeune frère, avait un Cygne dans ses armes et se faisait appeler volontiers le Chevalier au Cygne. Cette légende passa ensuite dans la basse Lorraine où elle se mêla à d'autres légendes locales].

P. 192-198. A. HORNING. Lat. *faluppa* et ses représentants romans. [C'est à ce mot que M. H. veut rattacher les mots suivants : fr. *enveloppe*, it. *viluppo*, it. *frappare*, fr. *frapper*, fr. mod. *foupir*, *fripe*, a. fr. *felpe*.]

P. 199-205 H. SCHUCHARDT. Celto-roman *frog-,frogn-*. [Maintient contre Meyer-Lübke sa théorie de l'origine celto-romane de la racine *frog-,frogn-* dans fr. *renfrogner*. Intéressantes remarques sur les mots commençant par *fu*, *fou* et signifiant *chercher*, *fouiller* (pr. *fousica*, *fourfoulha*, *fura*, fr. *farfouiller*, etc.]

P. 206-212. O. SCHULTZ-GORA. Encore un mot sur les lettres de Rambaut de Vacqueiras. [L'auteur maintient contre MM. Zenker et Suchier l'opinion qu'il a exprimée dans son édition des *lettres* : à savoir que chacune d'elles forme un tout séparé.]

P. 213-224. TH. BRAUNE. Nouvelles contributions à la connaissance de quelques mots romans d'origine germanique. [Le commencement de cet important travail (qui complète ou rectifie celui de M. Mackel, Franz. Stud. VI. 1) a paru dans la *Zeitschrift* XX, 354. Parmi les mots importants, traités ici, citons : a. fr. *merc* < germ. *merk*, *mare* < a. h. all. *marî*, prov. *mor*, *morre* (gueule) < germ. *murre*, fr. *mufle* < germ. *muffel*, a. fr. *raire* (crier) < anglo-sax. *rarjan*.]

MÉLANGES. — I. Manuscrits. 1. HERMANN SUCHIER. Un fragment du Roman de Rou [Ce fragment se trouve dans un ms. du British Museum écrit au milieu du XIVe siècle. Il comprend 44 vers. M. S. donne quelques variantes tirées de ce fragment.] — 2. P. 225-226. J. ULRICH. Un texte vénitien à Rovigo. [Le manuscrit dont M. U. a extrait quelques lignes est un manuscrit illustré de l'Ancien Testament contenant des notices en dialecte vénitien].—II. Histoire de la langue.— 1. P. 226-228. PAUL MARCHOT, *iholt* et *seche* du *Jonas*. [Ce sont deux formes wallones qui s'expliquent par la comparaison avec les patois modernes].— 2 P. 228-229. H. SCHUCHARDT. Roman=lat. vulg. *ai* (1e p. du parfait). [Rappelle que les formes romanes parf-*ai* sont connues depuis longtemps (Corssen, 1858).]— III Histoire des mots. 1. P. 229-233 CHARLES DOUTREPONT. Etymologies picardes et wallonnes. — 2. P. 233-235. A. HORNING. *Macabré*, *macabre* [*Macabre* (< macchabaeus) est la forme originaire de *macabre*; ceci a été reconnu déjà par M. G. Paris. Ce mot joint à *abre* (arbre) est employé dans une grande partie de la France du Nord pour désigner des nuages annonçant la pluie. M. A. suppose que la finale *abre* du mot a amené une fausse décomposition du mot d'où est sortie l'expression *âbre macabre*, *âbre maucabré*, etc.] — 3. P. 235. H. SCHUCHARDT. *Zeitschrift* XXI, 132. [Le francique *tins* que M. Suchier veut donner pour étymologie à a. fr. *tenser* est le latin *census* L'étymologie de lad. *barmier*, *barmör* est *bonaememorius*, *benememorius*] — 4. Etymologies. P. 235-236. J. ULRICH. Ipse > isse >

ixe ; factum> fattum> faptum. [Le peuple prononçait *lattuca, scrittus, cassa* ; quand un homme peu instruit voulait écrire ou parler un latin correct il pouvait faire de *lattuca lapluca*, et de *cassa caxa*: (Cf. captivus> cattivus> cactivus> pr. *caitiu*). M. Groeber fait en note des réserves sur cette théorie].

COMPTES RENDUS. — P. 237-259. Cesare de Lollis, *Vita e poesie di Sordello di Goito* (O. SCHULTZ-GORA). [Longue et minutieuse critique de cette édition]. — P. 259-277. C. Weigand, *Zweiter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache zu Leipzig* (J. U. JARNÍCK.)— P. 278-296. P. Bacci, *Liber amatorius, Canzoniere di Antonio Forteguerri* (G. ROLIN). — P. 296-300. E. Staaf, Le suffixe *arius* dans les langues romanes (P. MARCHOT).

P. 300-305. *Publications of the Modern Language Association of America* (D. BEHRENS, W. WETZ). —P. 305-307. *Giornale Storico della Letteratura Italiana*. vol. XXIX, fasc. 1 (B. WIESE). — P. 307-311. *Romania*, XXV, n° 99 (W. MEYER-LÜBKE, G. GROEBER).— P. 311-312. Livres nouveaux (G. G.).

P. 313-334. W. MEYER-LÜBKE. La place des formes atones des pronoms personnels. [M. M.-L. s'occupe d'abord du portugais et arrive à cette constation (faite pour le français par M. Tobler), que les pronoms y sont enclitiques. D'une manière générale on peut dire que en roman les formes atones des pronoms sont enclitiques et non proclitiques (principe déjà posé par M. Thurneysen, *Zeitschrift*, XVI, 383.) Cette règle d'ailleurs remonte plus haut que les langues romanes, elle a sa source dans les langues indo-européennes. La conclusion de l'article est la suivante : le peu d'importance des pronoms personnels fait qu'ils sont atones, c'est-à-dire qu'ils se plaçent immédiatement après un mot important de la phrase ; comme ils se rapportent à une idée déjà exprimée, ils sont employés généralement en tête de la phrase. Cette construction a duré dans les langues romanes et en particulier en français jusqu'au XIIIe siècle environ ; du XIIIe au XVIe siècle la règle a complétement changé ; les pronoms sont maintenant à peu près sans exceptions proclitiques.]

P. 335-352. R. ZENKER. Sur Folquet de Romans et Folquet de Marseille. [Dans son édition de Folquet de Romans, M. Z. avait attribué à Folquet de Marseille l'aube célèbre : « *Vers dieus el vostre nom*»; il reconnaît maintenant avec M. P. Meyer (et M. Appel) qu'il faut l'attribuer à F. de Romans. Outre des raisons de langue, il y a d'autres raisons tirées de l'examen des rimes, d'une comparaison avec un passage de F. de Romans, etc. M. Z. va plus loin : la pièce 115, 19 (Bartsch, *Grundr.*) serait aussi de F. de Romans. Enfin le bagage littéraire de ce poète s'augmenterait encore de deux nouvelles (conser-

vées seulement dans une rédaction latine) qui se trouvent dans les *Documenti d'Amore* de Barberino. M. Z. donne une édition critique des deux pièces qu'il faut joindre à celles de F. de Romans et des deux *Nouvelles*. En somme article très ingénieux et conclusions très vraisemblables.]

P. 353-401. HERMANN PETERS. La chronique de *Floreffe*. (Cf. *Zeischrift*, XXI, 1-31). [La première partie de la *Chronique* (comprenant la préface, le prologue et environ un tiers de tout l'ouvrage) a été omise dans l'édition Reiffenberg. L'auteur de l'article publie cette partie d'après le ms. de Bruxelles ; à la suite les variantes du même ms. se rapportant à la partie du texte publiée par Reiffenberg. Le texte est surtout intéressant par ses particularités prosodiques, et l'éditeur en a mis la plupart en relief grâce à une certaine disposition typographique.]

MÉLANGES. — I. Histoire littéraire. 1. P. 402-405. G. BAIST. Les sources d'*Ivain*. [Courte notice sur les traditions et sur les récits utilisés par Chrestien de Troyes.] —2. P. 405-406. CAROLINA MICHAELIS DE VASCONCELLOS. Deux mots sur la question de la *Celestina*. [Critique vivement l'article de Eggert (*Zeitschrift*, XXI, 32); la *Celestina* est d'un seul et même auteur et il n'y a pas de raison pour l'enlever à Rojas]. — II. Critique des Textes. P. 409-415. ADOLF TOBLER. Sur l'édition de la *Vie de St-Martin* de Paien-Gastinel par Söderhjelms. [L'édition a été faite dans la collection du *Litterarischer Verein* de Stuttgart. L'éditeur a souvent mal lu ou a corrigé sans nécessité. L'article de M. Tobler apporte de nombreuses rectifications et corrections]. — III. Grammaire. P. 415-416. J. CORNU. Le pronom possessif en ancien espagnol. — IV. Histoire des mots. P. 416. J. CORNU. *Peños* [*Peños* < *pignus* est à l'origine considéré comme un pluriel, à cause de *s* final.]

COMPTES RENDUS. — P. 421-422. A. Devaux, Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné. (H. URTEL).— P. 422-432. Abbatesciani, *Fonologia del dialetto barese* ; F. Notti de Vito, *Il dialetto di Bari* (H. SCHNEEGANS).

P. 433-445. HERMANN SUCHIER, RUDOLF KAUTZSCH. — Un manuscrit à miniatures provençal. [Description du ms. (qui était en vente à la librairie Rosenthal à Munich) ; il contient des extraits des évangiles accompagnant les miniatures et un calendrier. Les pages 437-445 contiennent des extraits de la première partie.]

P. 446-448. HERMANN SUCHIER, RUDOLF KAUTZSCH. Livre de prières de Metz [Le ms. qui appartenait à la même librairie que le manuscrit provençal décrit plus haut a été vendu.] Il est du début du XIVe siècle (1330 environ). La description du ms. est de M. S. ;

M. K. décrit les miniatures. Le texte sera prochainement publié si le propriétaire du ms. le permet.]

MÉLANGES. — Histoire des mots. P. 449-460. A. HORNING, fr. *abri* <apricu ; rom. *arèsta* (exigé par une quantité de dialectes romans) ; fr. *bèche, bègue ;* fr; *crémaillère*, *dupe* (upupa avec un *d* prothétique; cf. prov. *dorna* et *dorca* = d + urna, orca), *jauge, louche*, (*cocchlea* formé sur *cocchlear* serait devenu *locc(h)ea*, d'où picard *louche)*, etc.]

P. 461-528. J. CORNU. Contributions à une édition future du *Poema del Cid*. [La première partie de l'article critique les essais faits pour rétablir l'alexandrin dans le *P. del Cid* La seconde partie est une liste des corrections admises par M. C. (corrections de Restori, Cornu, Mila y Fontanals, etc.)]

P. 529-540. CHRISTOPH BIEDERMANN. Compléments à la bibliographie des livres de chasse en ancien français de Werth. [Indication de nombreux ouvrages manuscrits ou imprimés qui manquent dans cette bibliographie. L'auteur s'étonne avec juste raison que le traité des *Auzels Cassadors* de Daude de Pradas (ed. K. Sachs) ne soit pas mentionné dans les bibliographies des livres de vénerie.]

P. 541-545. HERMANN SUCHIER. L'anagramme dans le *Voir Dit* de Guillaume de Machaut. [La dame dont le nom est caché dans l'anagramme n'est pas Peronne d'Armentières (comme l'ont admis après P. Paris, G. Paris et P. de Julleville) ; il faut rayer le nom de cette prétendue poétesse de l'histoire de la littérature française.]

COMPTES RENDUS. — P. 546-555. G. Körting, *Neugriechisch und romanisch* (A. RISOP). P. 555-560 L. Sütterlin, *Die heutige Mundart von Nizza* (L. GAUCHAT). P. 560-570. *Archiv für das Studium der n. Spr. und Lit.* 1888-1890 (W. CLOETTA).— P. 570-574. *Giornale storico della Letteratura Italiana*, vol. XXIX, fasc. 2-3 (B. WIESE, SCHULTZ-GORA). — P. 575-577. *Romania*, XXV, n° 100 (G. G.) — P. 578 : Table des matières.

CHRONIQUE

SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE DE BÉZIERS (HÉRAULT)

Programme du Concours pour l'année 1900

Dans la séance publique qu'elle tiendra le jeudi de l'Ascension 24 mai, la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire de Béziers décernera :

1° Une couronne de laurier en argent à l'auteur d'un travail historique, biographique ou archéologique concernant le Midi de la France, écrit, autant que possible, d'après des documents originaux.

2° Un rameau d'olivier en argent à la meilleure pièce de vers en langue néo-romane.

Tous les idiomes du Midi de la France sont admis à concourir.

N.-B. — Les auteurs devront suivre l'orthographe des troubadours et joindre un glossaire à leurs peésies.

3° Un rameau de chêne aussi en argent à la meilleure pièce de vers français.

La Société pourra décerner en outre des médailles de bronze, d'argent ou de vermeil aux œuvres qui seront jugées dignes de cette distinction.

Tout sujet politique, toute œuvre attaquant la religion ou le gouvernement, blessant les mœurs ou les bienséances seront exclus du concours.

Les auteurs qui, dans les concours de poésie néo-romane et de poésie française auront obtenu le rameau d'argent ne seront plus admis à concourir dans le même genre de composition.

Les œuvres destinées au concours ne seront pas signées. Elles devront être lisiblement écrites et être adressées en double copie et franches de port *avant le 1er avril prochain*, terme de rigueur, à M. Antonin SOUCAILLE, Secrétaire de la Société, Avenue de la République, 1.

Une seule copie suffira pour les travaux historiques, biographiques et archéologiques.

Les mémoires et les poésies porteront une épigraphe ou devise répétée dans et sur un pli cacheté renfermant, avec le nom et l'adresse de l'auteur, la déclaration expresse qu'ils sont inédits et qu'ils n'ont figuré dans aucun concours.

Les manuscrits envoyés ne seront pas rendus.

Les lauréats qui ne pourront pas assister à la séance publique sont priés de faire retirer leur prix.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

DEUX FRAGMENTS DES CHANSONS D'*ANTIOCHE* ET DU *CHEVALIER AU CYGNE*

Les fragments publiés ci-dessous nous ont été conservés par deux feuillets de parchemin, que mon confrère et ami M. F. Pasquier, archiviste de la Haute-Garonne, a récemment trouvés chez un marchand d'antiquités de Toulouse, et qu'il a bien voulu me communiquer. Ils sont écrits sur deux colonnes ; l'écriture, de la deuxième moitié du XIIIe siècle, est identique sur les deux feuillets, qui faisaient sans nul doute partie du même manuscrit. Comme le premier de nos fragments (que nous désignerons par la lettre A) appartient à la *Chanson d'Antioche*, et le second (B) à celle du *Chevalier au Cygne*, il est probable que ce manuscrit renfermait le cycle complet de la Croisade ; comme dans les autres manuscrits cycliques, le second morceau devait précéder le premier ; mais nos deux feuillets ne portant aucune indication de chiffre, il est impossible de dire par combien de feuillets ils étaient séparés. Dans leur état actuel, le premier mesure 20 centimètres de haut sur 24 de large, le second 19 sur 23 ; le premier contient de 33 à 34 vers à la colonne, le second 28 seulement ; cette différence tient à ce que le premier a été rogné à la fois du haut et du bas et que les vers commencent par conséquent tout en haut de la page, tandis que le second l'a été du bas seulement. Il est facile de retrouver la dimension primitive du manuscrit : chaque colonne, en effet, a perdu une vingtaine de vers [1] ; en calculant la place qu'ils exigeaient,

[1] Je prends comme moyenne vingt vers, parce que c'est ce chiffre qui manque entre les colonnes 1 et 2, 3 et 4 du fragment B, pour un passage à peu près identique à l'édition imprimée (*La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroid de Bouillon*, publiée par C. Hippeau, deuxième partie ; Paris, Aubry, 1877). Pour le fragment A (*La Chanson d'Antioche*, publiée par P. Paris, deux vol., Paris, Techener, 1848), il ne manque entre les colonnes 1 et 2 que 11 vers et 12 entre les colonnes 3 et 4 (les colonnes 2 et 3 présentent un texte tout à fait différent de l'imprimé) ;

nous arrivons à la conclusion que la hauteur primitive des feuillets était d'environ 31 ou 32 centimètres. Le volume dont nous avons conservé ces faibles restes était donc un grand in-4°. Chaque laisse, comme dans la plupart des manuscrits de chansons de geste, commençait par une capitale; elles sont ici alternativement rouges et bleues.

De l'histoire de ce manuscrit nous ne pouvons pour ainsi dire rien savoir: des notes inscrites sur nos deux feuillets prouvent seulement qu'ils se trouvaient à la fin du XVIIIe siècle en l'étude d'un notaire qui, après les avoir pliés en long par le milieu, s'en servait comme de chemise pour des papiers d'affaires ; ces notes sont malheureusement trop peu explicites pour que j'aie pu retrouver la résidence de Me Pierre Vergnes, le notaire en question [1].

Je n'ai pas les moyens de me livrer à une étude critique de ces deux fragments : je n'ai pu en effet recourir aux manuscrits et les éditions des deux poèmes en combinent les leçons sans indiquer au lecteur dans quelle proportion ni suivant quels principes ; tout au plus, les quelques variantes communiquées par P. Paris (t. I, p. 101, note) pour les vers 94-102 de notre fragment A permettent-elles de penser que notre manuscrit appartenait à la même famille que le manuscrit 7190 de la B. N., que le savant éditeur considère comme l'un des meilleurs [2].

mais P. Paris nous avertit (*Introd.*, p. LXI) qu'il a cru devoir omettre certains passages sans intérêt ; la comparaison du fragment A avec l'édition n'est donc pas probante.

[1] Voici le texte de ces notes :

Fragment A, recto, au bas de la marge de droite : *Du* 3e *juillet* 1774, *achap fait par moy Vergnes du s. de la Sudrie et de la d^lle^ son épouse en s.* (illisible) *da s. Verfure à Baifiere pour* 6800 *l.* ; puis d'une autre écriture : *C'est l'apoque* (sic) *de la police est reduite en contrat,* 21e *mai* 1777.

Fragment B, verso, en tête : *Vente sous signature privée faite par Jean Destor* (?) *à Me Marechal au proffit de Me Pierre Vergnes, n^re^ roial.*

[2] Cf. édition, p. LXVII et *Manuscrits françois*, t. VI, p. 165. Voici les leçons du ms. 7190 qui se rapprochent de celles de notre fragment : v. 94 *Martin de Clermont ;* 95 *Evrart del Puisac ;* 97 *Andrieu li freres Aimon.* La perte du bas de la colonne ne permet pas malheureusement de pousser plus loin cette comparaison.

Une étude linguistique ne serait pas non plus ici à sa place ; je me bornerai à faire remarquer les nombreux picardismes que présentent nos deux textes : voici les plus notables : Fragment A : *le* art. fém. v. 2, 88 ; *cief* 5, 59 ; *cascun* 6 ; *chaiens* 13 ; *volommes* 15 ; *trencans* 17 ; *che* 23 ; *cha* 31, 158 ; *trestot* (pour *trestuit*) 66 ; *chi* 70 ; *carpentiers* 85 ; *anchois* 104 ; *cars*, *caretes* 106 ; *t'en* (pour *tu en*) 125 ; *saciés* 129. — Fragment B : *cha* 13 ; *tot* 16, 109 ; *capele* 22 ; *anchois* 30 ; *cambre* 38 ; *francise* 55 ; *cief* 61 ; *cemin* 87 ; *le* art. 88 ; *rice* 96, 97 ; *tot* 109.

Le premier fragment contient l'entrevue de Godefroi de Bouillon et de l'empereur Alexis, l'arrivée des croisés devant Nicée, l'énumération des principaux chefs et le conciliabule entre Soliman et son fils Saladin. Le fragment B donne la scène bien connue où nous voyons la comtesse Yde faire dégorger à un de ses enfants le lait que lui avait donné pour l'apaiser une de ses damoiselles, et celle où elle omet de se lever à l'approche de son mari, parce qu'elle a sous son manteau « un comte, un duc, un roi ». On trouvera du reste en tête de chaque colonne la concordance avec les textes imprimés.

La présente édition reproduit scrupuleusement le manuscrit : je me suis borné à résoudre les abréviations et à compléter les noms propres et quelques autres mots écrits en abrégé ; les résolutions sont indiquées par des italiques, les additions par des italiques entre crochets [1].

A. Jeanroy.

Fragment A

R° col. 1. [Ed. t. I, p. 90, v. 10]

..Tot ce fist l'emp*e*rere p*or* pl*us* avoir biauté.
A tant entrent li p*r*ince dedens le fermeté :
Desor .I. faudestuef a botons noielé

[1] Nos deux fragments ne présentent que les abréviations les plus ordinaires : *qui* (*q* surmonté de *i*) est nettement distingué de *que* (*q* tildé), *par* de *por* (ou *pour*) ; j'ai résolu la même abréviation, tantôt par *com*, tantôt par *con*, suivant la consonne suivante.

(1) On distingue encore le bas de quelques lettres du vers précédent.

Se sist li emp*er*eres el palais principé ;
5. Q*ua*nt a veü les p*r*inces, si a le cief levé,
M*ou*lt debonairem*en*t a cascu*n* salué.

Sod. p*ar*la p*ri*mes, li p*re*us et li vaillans :
« Cil Damediex de gloire, q*ui* sor to*us* est poissa*ns*,
Sauve l'emp*er*eor et son barnage *gran*t
10. De p*ar* les ch*evalie*rs del barnage des Frans ! »
L'emp*er*eres respont : « Jesus lor soit aidans ! »
Dist li dus God[*efrois*] : « De ce me sui vantans,
Ainc mais n'entra chaiens barnages si poissa*ns* :
Chaiens so*m*mes venu, sire, p*ar* vo *com*mans,
15. Et volo*m*mes savoir q*u'e*stes sor no*us* pensans :
Se mal no*us* volés faire, b*ie*n en soiés fians
Q*ue* miex volons morir as espees trencans
Q*ue* n'aions la vitaille de coi estes tenans.
Et, se vo*us* b*ie*n no*us* faites, ja n'e*n* soiés doutans,
20. B*ie*n le porra *com*prer l'amir*és* Solimans. »
Et respont l'emp*er*eres : « Ce soit a vos *com*mans !
Ja mais ne vo*us* faurai tant *com* soie vivans. »

Che dist li emp*er*eres : Baron, or m'escoutés :
De mo*n* neveu Estevene sui m*ou*lt espoentés :
25. Vers Sarr[*asins*] ira, les cui*ve*rs deffaés.
Jo sai b*ie*n, il ne vo*us* soffrir ne les porrés. »
Dist li dus God[*efrois*] : « Sire, b*ie*n dit avés !
Mal sofferrons les cops des bons b*ra*ns acerés
Se ne poons soffrir la noise des Esclers ! »
30. Q*ua*nt l'emp*er*eres l'ot, .I. poi s'est apensés,
Son drugema*n*t apele, si li dist : « Cha venés !
Q*ui* 'st cil q*ui* la p*ar*ole ? Ch*evalie*rs est menbrés. »
Li drugemans a dit : « Ap*ar*main le sarés
C'est li dus God[*efrois*] q*ui* ta*n*t est redoutés...

(7) Capitale rouge. L'S est une erreur du rubricateur pour un G : il faut lire, en effet, *Godefrois*.
(11) *Jesus*] Ms. *ihc*.
(23) Capitale bleue.
(24) *Estevene*] Ce personnage s'appelle *Estatin* dans les autres mss.
(34) Ce vers est encore lisible, quoique le bas des lettres ait été enlevé.

Col. 2. [Ed. p. 94, v. 8].

35. .« Sire, ce dist Estev[*enes*], aparmain le sarés :
Li uns est Buiemons, li au*tr*es est Tangrés :
Fils fu Rob*er*t Guichart Buiemo*ns* li senés,
Q*ui* vo pere venq*ui* et fist de honte assés ;
Tangrés si est ses niés, de Sesile est casés.
40. Se mal te voelent faire, to*us* iés desiretés. »
Q*ua*nt l'oï l'emp*er*eres, si a froncié del nés,
Et no baron s'en vont as loges et as trés ;
.VIII. jors i demora de F*ra*nce li barnés ;
De pa*in*, de v*in*, d'avaine orent a g*ra*nt plentés ;
45. Al noesme jor s'en p*ar*tent, q*ua*nt *con*gié o*nt* rovés.
P*ar* mi le bras s[*aint*] Jorge les a Estev[*enes*] guiés,
En nés et en galies et en dromons ferrés :
Or les *con*duie Diex, q*ui* en crois fut penés!

Or s'en va li s[*ains*] pules q*ui* les saintes crois porte,
50. Et passent ma*in*s païs, illuec est T*er*re-Morte,
Ne cessent ne ne finent, Estevenes les enorte.
Q*ua*nt ont passé le bras, casc*un*s se re*con*forte,
N'arestent dusque Nike, une cité m*ou*lt forte.
Sclimans i estoit, uns Rois de pute norte
55. Q*ui* Damedieu ne croit ; m*ou*lt a de sa gent morte.
Q*ua*nt il ot la novele, m*ou*lt se grate et desfrote.
Or *con*saut Diex son pule, q*ui* tot le m*on*t *con*forte!

A Nike s*on*t venu li baron de ma*in*t regne.
El p*r*emier cief devant o*nt* F*ra*nçois lor enseigne ;
60. Li baron de Borgoigne et cil de Loheraigne,
Et cil de Lombardie, de Puille et d'Alemaigne,
Et de Puille (*sic*) et de Frise et icil de Romaigne,
D'Engletere et d'Escoce, de ma*in*t païs estraigne,
Li baro*n* d'Espolice, de Limoge et d'Auv*er*gne ;
65. Li q*ue*ns q*ui* tint S[*aint*] Gille i ot rice *com*paigne,
Trestot cil s*on*t esmut p*or* Dieu *et* p*or* son regne ;
N'i a cel q*ui* de Dieu .I. poi*n*t servir se faigne.
Jo ne quit q*ue* li os ne li estors remaigne...

(49) Capitale rouge. L'imprimé ne donne ni cette laisse ni la suivante.
(54) *Rois* a une majuscule dans le ms.

V° col. 1 [Ed. p. 98, v. 6.]

...Solimans li *tra*ïtres q*ui* ait maleïcon.
70. Chi en vi jo ocire .XXX. mile p*ar* no*n*,
Et autant en menerent T*ur*c en caitivison:
Or pensés del veng*ier*, *fra*nc ch*evalie*r baron! »
Et il ont respondu : « Ja ne vo*us* en fauro*n*,
Se Dieu plaist *et* s[*aint*] Pierre, les caitis raveron;
75. Se les pa[*iens*] trovons, assés en ociron. »
Lors se so*nt* adoubé li nobile baron;
La cité assaillirent p*ar* gr*an*t aïrison,
Mais il n'i forfisent valissant .I. boto*n*.
Arriere se so*nt* trait, n'i fisent lonc sermon,
80. Maintenant se logierent entor et enviro*n*.
Des p*rin*ces qui la furent .I. petit nomero*n*:
P*re*merains se loga God[*efrois*] de Buillon,
Et p*uis* Tangrés dejoste od le duc Buiemon
Et apr*ès* eus Eust[*aces*], q*ui* cuer ot de lyon,
85. Li carpent*iers* Guillames i fu el p*re*mier fron,
Rogenès l'emp*er*ere fe*r*ma son pavillon,
Clarembaus de Venduel, Ansia*us* de Ribemon,
Et Thumas de le Fere et de Monchi Drocn,
Li q*ue*ns Garniers de Greve, Olivier de Mosco*n*
90. Et dans Guis de Processe, Baud[*uins*] Cauderon,
Estevenes d'Aubemarle, li fils au duc Gtho*n*,
S'i fu li q*ue*ns Eust[*aces*], Baud[*uins*] de Buillon
Et *H*ues de s[*aint*] Pol et Eng*uer*rans p*ar* no*n*
Et Ennouls de Biauvais et M*ar*tins de Esmon
95. Et Evrart de Puissac, q*ui* ainc n'ama felon,
Gaut*ier*s de Doemart, B*er*nars le frere Oedon,
Li q*ue*ns Rotols del P*er*che, Andrieus li fils Aimo*n*
Et dans Alains de Nantes, avoec lui so*nt* Br*e*ton,
Et Estevenes de Blois, avec lui Baratton,
100. Et li vesq*ue*s del Pui, q*ui* lor fait le sermo*n*
Et Rog*ier*s de Roussoi, q*ui* cloce del talon,
.....ers(?) li d*us* de Boscles (*sic*) God[*efrois*] *et*
[Simon.....

(99) Peut-être *Baratron*.

Col. 2 [P. 102, v. 3].

...Et il s'en est meïsmes *por* le secors alés;
Anchois .VIII. jors ent*iers* en ot .C.^{m} jostés.
105. Amain*ent* avoec aus et char et vin et blés
A cars et a caretes et a so*m*miers trossés.
Nike quident deffendre et le (*sic*) palais listés.
Mais ce ne lor vaut mie .II. d[*eniers*] moneés.
A la porte Mabon, dont li rois fu tornés,
110. Trova le duc Rob*er*t, od lui ert ses barnés
Et Raimont de S[*aint*] Gille, q*ui* preus fu *et* osés,
Et les gens de lor t*er*res q*ue* il ont amenés;
Plus furent de .XX.^{m}, cascu*n*s fu b*ien* armés.
Q*uant* le voit Sol[*imans*] a poi n'est forsenés,
115. Ses .II. fils a od lui tot belem*ent* menés,
Dela le Civetot, a .I. regort d'u*n* gués,
Erraum*ent* les apele, si com oïr porrés :
« Signo*r*, dist Sol[*imans*], mi doi fil, cha venés!
Q*ue* ferai des F*ra*nçois, quel *con*seil me donrés?
120. S'il me tolent de Nike les mestres fermetés,
Jusq*ues* en Antyoce n'ierent mais arrestés. »
Salehadins a dit : « Jo le disoie assés,
Mar touchastes le p*re*stre, q*uant* fu en ses secrés,
Q*ui* a l'autel estoit des armes Dieu parés.
125. N'i vaura tes effors, t'en iers desiretés. »
Lors s'est .I. crestiens tot droit en piés levés,
Il estoit drugemans et de Borgoigne nés,
Et dist a Sol[*iman*] : « .I. petit m'escoutés!
Saciés correcie est sainte crestïentés :
130. Sor vo*us* est ci ven*us* de France li barnés.
Certes il vo*us* tolront tout[*es vo*]s iretés,
N'i vaura vo deffense .II. d[*eniers mon*]eés,
Ne vo*us* lairont de t*er*re .IIII. pié[*s*] mesurés. »
Et respont Sol[*imans*] : « Vous dites vérités. »
135. « Peres, dist Cornicans, mar vo.....és...

(103) Ce vers était le second de la laisse; le bas de la capitale bleue qui ouvrait le vers précédent est encore visible.
(135) Suppléez : vo[*us corocer*]és (?)

Fragment B.

R*, col. 1. [Ed. t. II, p. 25, v. 11]

Tant furent si enfant amendé et tehi
Que God[*efrois*] li ainsnés ot .III. ans et demi.
Dras ot a sa mesure et sollers autresi.
Li peres en fait feste, ses baisa et joï.
5. La contesse deprie celui qui ne menti
Qu'il lor otroit honor par la soie merci :
Si orent il moult grant, il n'en ont pas failli ;
Antyoce conquisent ains qu'il fuissent feni ;
Maint baron ot al prendre corageus et hardi.
10. Cil en furent signor, car on l'avoit sorti
A Mec, ou assemblerent paien et Arrabi,
Qu'il prendroient la tor que fist faire Davi ;
Puis en passa cha outre, por voir le vous affi,
Li Rois Cornumerans tous seuls a escari
15. Por veoir les .III. freres qui tant furent ami;
Tot fuissent a coutiaus estranglé *et* mordri.
Se ne fust. I. sains abes par qui Diex les gari,
Si com oïr porrés, se le voir vous en di.

Onques la contesse Ide, qui tant fu preus *et* bele,
20. Ne laissa ses .III. fils, par nesune querele,
Alaitier par nul sens ne feme ne ancele.
.I. jor va oïr messe la dame en la capele,
Ses .III. fils commanda a une soie pucele;
Li moiens s'esvilla qui forment crie *et* belle.
25. Cele qui les gardoit apele une dansele
L'enfant fait alaitier et puis si l'enruisele,
Ne quida que sa mere l'en fust une cenele,
Mais miex volsist le jor qu'ele fust a Nivele..,

Col. 2. [P. 27, v. 3.]

...Mais cele s'en fuï, que ne l'osa stendre ;
30. Anchois passa aoust et li mois de septembre
Que revenist a cort por la contesse offendre.

(19) Capitale rouge.

Moult par fu la contesse sainte et de bone foi,
L'enfant a recouchié la ou gisent andoi,
Tant l'alaita la dame que ele l'a fait coi,
35. De son mantel hermin les a covert tot troi.
Li quens vint del mostier a .I. sien duc Joifroi,
La contesse demande, on li moustra au doi ;
Il entra en la cambre, belement, en recoi,
S'a la dame apelee, qui grant ire ot en soi :
40. « Dame, ce dist li quens, certes, merveilles voi !
Vous vous soliés lever tous jors encontre moi :
Ore (*sic*) ne le volés faire : or me dites por coi. » —
« Sire, dist la contesse, n'en aiés pas anoi :
Jou serf a plus haus hommes, tres bien le sai et croi,
45. Que vous nen estes, sire, par la foi que vous doi. »
Quant li quens l'entendi, si en fu en effroi,
Quida que l'eüst dit par gieu ou par gaboi.

Quant li quens Eust[*aces*] ot la parole oïe,
Vers le lit s'aclina, si apela s'amie :
50. « Dame, ne dites mais si faite gaberie :
Tels le porroit oïr qui'l tenroit a folie. » —
« Sire, dist la ducoise, vraie est la prophecie :
.I. duc, .I. conte, .I. roi, par Dieu le fil Marie,
Ai desous mon mantel, ce n'est pas gaberie. » —
55. « Dame, ce dist li quens, par sa grande francise,
Lor otroit par sa grace qui tot a en baillie...

V°, col. 1.

... Que Godefrois l'ainsnés ot acompli .XII. ans,
Tous parcreüs estoit, lons et menbrus et grans.
Plaist vous ore a oïr con fais iert ses samblans ?
60. Le visage ot traiti, les iex vairs et rians,
Le cief recercelé, espaules bien seans,
Les bras lons et mollés, si ot grailles les flans,

(32) Capitale bleue.
(48) Capitale rouge.
(57-77) Ce passage ne se retrouve pas dans la rédaction imprimée ; il est remplacé par une laisse, où est décrite l'éducation donnée aux trois enfants.

La forceüre ot droite, m*oul*t fu b*ie*n chevauchans,
N'ot plus bel damoisel el roiaume des Frans.
65 Ce reconte l'estoire, q*ui* en est voir disans,
A Paskes en avril, que soès est li tans,
P*ar* le conseil q*u'il* ot de ses ap*ar*tenans,
Li q*ue*ns si l'a t*ra*mis au Roi, q*ui* est vaillans,
Q*ui* tenoit Engletere et les ap*ar*tenans,
70. P*or* adouber l'enfant, q*ui* tant p*ar* est vaillans ;
.X. de ses *com*paignons ot avoec lui alans,
Et .IV. ch*evalie*rs, dous et cortois et frans.
Li vallès fait mener .IIII. cheva*us* corans ;
Assés porte deniers et or fin et besans,
75. Ostoirs et esp*er*viers et girfaus b*ie*n volans ;
Ensi appareillié *com* ci sui devisans,
Est p*ar*tis de Bouloigne God[*efrois*] li vaillans.

P. 28, v. 19.]

Tant norri ses .III. fils li q*ue*ns od le cler vis
Q*ue* God[*efrois*] s'ainés ot .XII. ans a*com*plis:
80. M*oul*t ert cortois et sages et p*re*us et de bia*us* dis ;
N'avoit si bel vallet el regne Loëys.
P*ar* le los que li q*ue*ns ot de ses bons amis
L'a au Roi d'Engleterre p*or* adouber tramis;
Vallès de son eage en mena dusq*u*'a dis...

Col. 2

85. ...Es palefrois m*on*terent serjant et ch*evalie*r ;
Avoec monta li ostes, ses ala *con*voier.
Vers Rovecestre acuellent lor cemi*n* droiturier ;
Tres enmi le caucie en*con*tre .I. messag*ier* ;
God[*efrois*] li demande, sans autre delaier.
90. Se il li saroit (*sic*) le bon roi enseignier :
« Sire, il est ore a Londres en son palais plen*ier* :
La le poés trover s'avés de lui mest*ier*. »

(78) Capitale rouge.

(79) Dans la rédaction imprimée, l'aîné, dont il est question ici, s'appelle Wistasse et non Godefroi.

(89) Dans la rédaction imprimée, *Wistasses* au lieu de *Godefrois* et de même vv. 93, 105, 108.

Et God[*efrois*] ne fine il et si ch*evalier*,
Ains s*ont* venu a Londres ains le solleil couchier ;
95. Tres de devant s[*aint*] Pol s*ont* alé h*er*bergier
Chiés .I. rice borgois q*ui* m*oul*t fist a proisier :
.I. m*oul*t rice mang*ier* c*om*mande appareillier ;
P*ar* trestoutes les rues fist li enfes hucier
Q*ue* viegnent a sa cort cil q*ui* en ont mest*ier* ;
100. Onq*ues* n'i ot la nuit a son ostel huissier,
Livrison fist doner as femes del mest*ier* ;
Biaus fu li mangiers (*sic*) *con*treval le plan*cier*,
M*oul*t furent b*ien* servi serjant et ch*evalier*,
G*ran*t joie demenerent tant *c'on* s'ala couchier.

105. La nuit s'est God[*efrois*] li vallès sejornés
Desci a l'endemain q*ue* il fu ajorné.
Q*ue* li rois d'Engleterre fu al most*ier* alés,
God[*efrois*] li vallès s'est vest*us* et parés,
Et tot si *com*paignon c'ot od lui amenés.
110. Es palefrois m*on*terent q*ui* furent enselés ,
La ou li rois ot messe fu li vallès guiés ;
Q*uan*t il fu descend*us*, el most*ier* est entrés...

(105) Capitale rouge.

NOTE ADDITIONNELLE

Au moment de donner le bon à tirer, j'apprends par le tout récent numéro de la *Romania* (XXIX, 106) que huit vers de notre second morceau (101-9) se trouvent parmi les fragments des *Enfances Godefroi*, trouvés jadis par Mone (sans doute en Allemagne) sur quatre morceaux de parchemin enlevés d'une reliure, récemment réimprimés par M. Fœrster (*Der Karrenritter*, p. CLXXII) et identifiés par M. G. Paris. Il y a là une coïncidence vraiment curieuse.

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*) *

ARGUMENTO

Arnautz daniel si fo daqela [1] encontrada. don fo Arnautz de meroilh. del uescat de peiragors. dun castel qe [2] a nom ribauac [3]. e fo gentils hom et emparet be letras e deleitet se en trobar en caras rimas per qe las soas chanzos [4] ne son leu ad entendre. ni ad aprendre. Et amet una auta donna de gascogna [5] moiller den guillem de bueouilla [6], mas no [7] fo crezut qella dompna. anc li fezes plazer en dreit damor. per que el ditz. eu sui [8] arnautz qamas laura. e catz la lebre ab lo bou. e nadi contra suberna.

87

ARNAUTZ DANIEL

(= B. Gr. 29, 10)

I. (*p. 105*) Ab nou sonet coinde [e leri
Faz motz e caputz [9] e doli
Qi serā verai.e cert
Can laurai planat ab lima
5 Qamors madoplam end[a]u- [ra
Mon chantar.quieu de lieis [mou
Qui pres manten e gouerna.

II. Tant lan [10] de cor e la qeri
Qe trop volers cug lam [coli [11]
Som ren per trop amar pert
Qel sieus cors sobretras- [sima
5 Lo meu tot e no seisau(t)ra
Tan nai de vers fag remou
Cobrador nai [12] e tauerna.

III. Totz iorns meillur e esmeri
Car la genzor am e coli
Del mon sous dic en apert
Sïeus sui del pe tro en cima
5 E sitot venta freg aura
Lamors qinz el cor mi mueu
Mi ten chaut on plus iuerna.

IV. Mil messas naug e proferi
Enart luni [13] de c(l)er e doli
Qe dieus men(c) don bon [assert
De lieis on nom val escrima
5 E cant remir sa crin saura

Variantes du texte double qui se trouve à la fin du ms. au f. 30 r° : [1] daqella — [2] che — [3] ribairat — [4] chansos — [5] gascoigna — [6] bueouila — [7] non — [8] fu.

[9] *c. en* : taputz — [10] *l.* : lam — [11] *c. en* : toli — [12] *c. en* : ai — [13] *c. en* : lum

El cors qes grailet e nueu[1]
Mais lam qe qim des luzerna.
V. Jes pel maltrag qeu soferi
De ben aman[2] nom destoli
Si tot mi ten en desert
Per lieis faz lon son el rima
5 Pietz trai amanz. com qe [laura
Canc non amet plus dun [ueu
Sol deman clin[3] odierna.
VI. Nom voil de roma lemperi
Ni com [m]en fassapostoli
Qen leis non aia reuert
Caissim art lo cor em rima
5 E sil maltrag nom restaura
Ab un baizar qem don uuen[4]
Mi auci e si enferma[5].
VII. Eu sui arnautz qamaz laura
E chaz la lebra ab lo bou
E nadi contra si berna[6].

88

ARNAUTZ DANIEL

(= B. Gr. 29, 14)

I. (*p. 106*) Lo ferm voler qel [cor mincra[7]
Non pot ges becs[8] escois- [cendre ni ongla
De lauzengiers si tot de mal [dir. sarma
E pos non laus batr. ab ram [ni ab uerja
5 Si vals ab frau lai en[9] non [airai[10] oncle
Jauzirai ioi dinz verdier. o [dinz chambra.
II. Qan mi souen de la cambra
On negus. hom per lo me[u] [dan non intra
Anz me son tuig plus qe [fraire ni oncle
Non ai membre non fremisca [neus longla
5 Aissi con fai tozetz derā[11] [la uerja
Tal paor ai nol sia dan de [ra[12] arma.
III. Del cors si[13] fos non de lar- [ma
E cosentis ma celat dinz sa [chambra
Car plus mi nafrat[14] cor qe [colps de uetza[15]
Car est sieus sers lai on ill ei [nō ira[16]
5 Totz temps serai ab lieis con [carns et ongla
Ja non creirai chastic damic [ni doncle.
IV. Anc la seror de mon oncle
Non amei plus ni tan per [aqest arma
Cai ran[17] vezis con lo detz [es de longla
Sa leis plagues volgresser [de sa chambra
5 Deine[18] pot far lamors qins [el cor mintra
Miels a son vol. com fortz[19] [drefreul[20] verja.
V. Pos florit la sera[21] verja

[1] *c. en* : e mieu — [2] *l.* : amar — [3] *l.* : Sel de monclin - [4] *l.* : nueu — [5] *l.* : enferna — [6] *l.* : suberna — [7] *c. en* : mintra — [8] *c. en* : bets — [9] *c. en* : on — [10] *l.* : aurai — [11] *l.* : denan — [12] *c. en* : ta — [13] *l.* : li — [14] *l.* : nafral — [15] *l.*: uerja — [16] *c. en*: es non intra — [17] *c. en* : Caitan [18] *c. en* : De me — [19] *c. en* : tortz — [20] *l.* : de freuol — [21] *l.* : seca

Ni den azā foro nibot ni [oncle
Tan fin amors con sella qel [cor mintra
Cuiatz fos anc en cors non [eis en arma
5 On qil estei fors em plan o [dinz chambra
Mos cors de lieis nos part [tant cant ten longla.

VI. Qaissi sempre es enangla [1]
Mos cors en lieis. con le cors [en la uerja
Qil mes de ioi tors e palais [e chambra
E am la mais non faz cozin [ni oncle
5 Qen paradis naura doble ioi [marma
Se ia nuls hom per ben amar [lai intra.

VII. Arnautz tramet son chantar [dongla e doncle
An grat de leis qe de sa [veria larma
Son dezirar capres de cham- [bra intra.

89

ARNAUTZ DANIEL

(= B. Gr. 29, 8)

I. Doutz braitz e critz
E son e chanz e voutas
Aug dels auzels qen leur [latins fan precs
Damar lur par. atressi con [nos fam
5 En las dōnas en qe nos en- [tendem
E doncas ieu qen la genzor [mentendi
De [2] far chanzon. (*p. 107*) [sobre totz de bel obra
Qe noi aia motz fals ni rem [3] [estrampa.

II. Qeu soi garitz
E mas paraulas coltas
Per tal qe ies al chauzir non [fui pecs
Anz volgui mais penre fin [aur que ram
5 Al prim qe eu e mi donz nos [baizem
Em fes escut de son gent [mātel emdi
Qe lauzangiers fals lengua [de colobra
Non nos vison don tant mal [motz escampa.

III. Non fic [4] marritz
Ni nō prezei est auras [5]
Al prim qintrei el chastel [dinz non dec [6]
Lai on estai midonz [don] ai [tal fam
5 Cant [7] tal non lac lo nebot [saint guilliem
Cent vez lo iorn en badail e [nestende
Vas la bella qi totas autras [sobra
Tan con val mais fin gaug [qe no fai rampa.

IV. Deus lo grazitz
Per cui foron assoutatz [8]

[1] *c. en* : enongla — [2] *l.* : Dei — [3] *l.* : rim — [4] *c. en* : fit, *l.* : fui — [5] *c. en* : est autas, *l.* : destoutas — [6] *c. en* : non det, *l.* : los decs — [7] *l.* : Canc — [8] *l.* : assoutas

Las faillidas, qe les[1] longis
[le secs
Vueilla q[ensems] eu e mi-
[donz lainz rassam[2]
5 En la chambra on amdiu[3]
[nos mandem
Dun douz couen. don tan ric
[ioi atendi
Qel seu bel cors baizan iogan
[descobra
O qel remir contral lun de la
V. Bocha qas dig [lampa.
Qeu cug qe mauras toutas
Tal promessa. don lempe-
[raire grecs
En sos[4] onratz el segnier de
[roam
5 Ol rei qe ten sur di[5] jeru-
[salem
Doncs ben sui fols qi ser tan
[qem rep(r)endi
Qe ìes amors non al poder.
[qem co(m)bra
Ni sain ginecs. ni hom qui
[ioi acampa.

90

ARNAUTZ DANIEL

(=B. Gr. 29, 4.

I. Ar vei vermeils vertz blaus
[blancs groecs
Vergiers plais plans tertres
[e vals
E lo baus dels auzels sona
[e cui[6]
Ab els macort mat.di[7] e tart
5 Zom met el cor qieu a lore[8]
[mon chan
Dun atal flor. don les poutz[9]
[si amors
E iois lo gras e lolors de
[mil grandes[10].
II. D'amor mi pren pensan lo
[fuecs
El dezirers fiz e corals
El mals el[11] saboros qeu
[fui[12]
En flama si laus[13] on plus
[mart
5 Qamors enqer los sieus dai-
[tals semblanz
Verais francs finz merceanz.
[pardedors[14]
Car en sa cort notz orgoils
[e val blandres.
III. Vez totas autras faz ferm
[ioc
Car q*uex* ìorns mi sembluna
[noitz
Dieus fara ben. sil mo cossen
Cum posca. temps. breuiar
[ab art
5 Car loncs esp*er*s. fai languir
[fin aman
Lunc[15] soleils trop faitz lonc
[uostre cors
Pezam car plus souen. nous
[fail resplandres.
IV. (*p. 108*) Maintas vetz mes
[solatz enucs[16]
Dat*ras*[17] car de leis voil
[sauals

[1] *c. en :* ses, *l.* : fes — [2] *c. en* : jassam — [3] *c. en* : amdui — [4] *c. en* : soa, *l.* : for — [5] *c. en* : a — [6] *l.* : tint — [7] *l.* : mati — [8] *l.* : colore — [9] *l.* : frutz — [10] *c. en* : nul grandes, *l.* : noigandres — [11] *c. en* : es — [12] *l.* : sint — [13] *l.* : Eil f. suaus — [14] *c. en* : partedors — [15] *l.* : lun e — [16] *c. en* : enuocs — [17] *c. en* : Dalt*ras*

Ades dir lo cart mot ol quit[1]
Qel cor no mut vas autra [part
5 Ni puesc auer desirer. ni [telant
Car ela metz de totz bes [sabors
E uec mel cor ser en puil o [en flandres.
V. A mi non camja temps ni [luecs
Conseils aizma[2] bes ni mals
E sieu al meu enten vos men
Ja mais la bella non regart
5 Qel cors el cor teing dor- [men e veillan
Qeu no voil ges mas per [gein treu aillors
Esser ses lieis. on plus [ualc alixandres.
VI. Molt desir qeu si anqer [cux
O qem neschai. autre iornals
Car ben viuria danz maīs [vint
Qanqer nai cor baut e ga- [liart
5 Donc be soi fols qe vau [aillors cerchan
Mas eu no voil lai on son [las richors
Bailir qe clauon tigres ni (e) [menandres.
VII. A lei cui son vai chansons. [derenan
Carnautz no sap cantar sas [granz richors
Qe dauzor cen li auria ops [espandres.

91

ARNAUTZ DANIEL

(= B. Gr, 29, 16)

I. Qant chai la fueilla
Dels auzors entresims
El fregz sorgueilla
Don secal vais el vinz
5 De dos refrins
Auzor dezir[3] la brueilla
Mas eu soi prims
Damor qui qe sen tueilla.
II. Tot qant es gela
Mas. eu non puesc frezir
Camors noella
Mi fal cor reuerdir
5 Non dei fremir
Camors mi couen sozla[4]
E m(i) fai tener
Ma valor em capdela.
III. Bona es vida
Pos ioia la mante
Qe tals nestrida[5]
Cui ges no vai tan be
5 No sai dire[6]
Corilar mescarida
Qe per ma fe
Del meils ai ma partida.
IV. De drudaria
Nom fai de ren blasmar
Sautrui paria
Tron torn en reirazar
5 Ges ab sa par
No sai doblar ma una[7]
Quna non par
Qe segonda noil sia.
V. No voil semble[8]
Mos cors amb autramor
Siqe iail membre[9]

[1] *c. en* : quint — [2] *c. en* : aizina — [3] *l.* : Au zordezir — [4] *l.* : cobr em cela — [5] *l.* : nescrida — [6] *l.* : de re — [7] *l.* : mia — [8] *l.* : sasemble — [9] *l.* : memble

Ni uolual cap ailor
5 Non ai paor
Qe ia cel de pont tremble
Naia genzor
De lieis ni qe la semble.

VI. (*p. 109*) Ges non es troia [1]
Cela cui son amics
De sai sauoia
Plus bella non noiris
5 Tals mabellis
Dont eu ai plus de ioia
Non ac paris
Delena sel de troia.

VII. Tan per es genta
Cela qem ten ioios
Las genzors trenta
Venz de belas faissos
5 Ben es razos
Donc[as]qemos chanz senta
Car tant es pros
E de ric pretz manenta.

VIII. Vai ten chanzos
Deran[2] lei te presenta
Qe cil no fos
Noi meir arnautz sententa.

92

ARNAUTZ DANIEL

(= B. Gr. 29, 12)

I. Lan can vei fueilla e frug. e [flor[3]
Parer dels arbres e ramel(s)
E aug lo chan qe fan el brug
Ranas el rui el boi lauzel
5 Adonc mi faicillem[4] flor em [frug. amors
Al cor tan gen. qe la nueg [mi ressida
Can autra genz pauz e dorm [soiorna.

II. Er sai eu camors ma con- [dug
El sieu plus segurain castel
Don noi don renda ni tra[u]g
Anz m[en] a fag don e chap- [del
5 Non ai paor ni cor qem vir [aillors
Qeseniamenz e feutatz pleui- [da
[Jai] per estar [q]a bons [pretz si atorna.

III. Amors de vos ai fag estug
Loniamen verai e fizel
Canc non fiz ganda ni esdug
Damar anz mera bon e bel
5 E vos faitz me dels [granz] [afanz socors
Merces daitan qe miels aia [estida
Don par soleil visqal[5] ser [pos aiorna(l).

IV. Denjan mi tuel e denuech [fugh
Per lamor ab qe matropel
Don ai un tal ver dir adugh
Re no sai qe mentirs ses- [pel
5 Oimais pres eunn bel[6] pauc [lauzenjadors
Per so qeu voil em vol sil [cai cobida
Et eu sel soi. qel sieus ditz [non trastorna.

V. Si lauzes dir ben saubron [tug
Qe iois mi montal cor al cel

[1] *l.* : croia — [2] *l.* : denan. — [3] *l.* : e flor e frug — [4] *l.* : fueilla em — [5] *c. en* : iusqual— [6] *l.* : eu be

Car deportz mi creis e des- [dug
La bella qe damor apel
5 Mon bon esper mi dobla sa [valor
Car qi mais val [mais] dopta [far faillida
Ez il nō es [de re] trista ni [morna.

VI. Daqest amor so loin for- [duc
Dōneador fermen [1] fradel
Pero sis nan main pretz [destrug
Tal qes fan coinde ez isnel
5 Et eu qe soi dels leials ama- [dors
Estau iauzens camors e iois [mi guida
Lo cors en ioi qe aillors nos [trastorna.

VII. Vai ten chanzos a la bella [de cors
E dijas li carnaulz met en [oblida
Tot autra amor. per leis vas [cui satorna.

93

ARNAUTZ DANIEL

(= B. Gr. 29. 1)

I. (*p. 110*) Amors e iois e luecs [e temps.
Mi fan tornar lo sen en [derc
Daquel ioi quauia lautran
Qan chassaua la lebra[l] bou
5 Aram(i) va meils damor e [preis [2]
Car ben am(z) daizom ain [3]
.....ō anqars [4]
Famors [5] no uenz son dur [cor el mieus precs.

II. Cel qe totz bes pert a en- [sems
Mestiers les qe rics segniors [cerc
Per restaurar la perdel dan
Qel paubres noil valriū ou
5 Perzo mai eu chauziten leis
Don non aic lo cor nils oils [clucs
E pluira mors [6] si ma con- [qers
Creuira [7] tos temps ab totas [tors [8] dels decs.

III. Pauc pot hom valer de ioi [sems
Per mel sai qe lai agut berc
Car per un sobrefais dafan
Don la dolor del cor nos [mou
5 E sap dellira non for eis
Tost maura mei parent fa- [ducs
Pero tal ha mon cor e [miers [9]
Qen leis amar volgra morir [senecs.

IV. Non fai [10] un tant sien [11] dieu [ferms [12]
Ermitan ni morgue ni clerc
Con ieu sui seleis de cui [chant
Et er proat anz del annou

[1] *l.*: fenhen — [2] *l.*: pieis — [3] *l.*: d. clam astrucs — [4] *l.*: Ma non amatz gau om encers — [5] *c. en* : Samors — [6] *c. en* : pliut amors — [7] *l.*: Treuas — [8] *l.*: fors — [9] *c. en* : c. conuers — [10] *l.* : sai — [11] *c. en* : sieu — [12] *l.* : frems

5 Liges sui seus meils qe de [mi eis
Sim fora eu sim fos reis o [drutz [1]
Tant es en lieis mos cors [enmers
Qe sautran voil nin deing [donc sieu secs.
V. Daizo cai tant duptat e trems
Creis ades e meillur em [derc
Quel reproers cauzi antan
Me dis qe tan trona. tro plueu
5 E siu mi pec cinc anz o seis
Ben leu tan sera blanc mos iu(e)cs
Jauzirai zo per que sui sers
Caman preian safranca cor [ufecs
VI. De luencs suspirs e de grieus [gems
Mi pot trair cella cui maerc
Cades sol per un bel sem- [blan
Nai mogut mon chantar tot [nou
5 Contra mon vauc e no men [creis
Car gent mi fai pensar mos [cucs
Cor vai sus ben fai [2] sit suf- [fers
Sec tant qen leis cai encubit [uot [3] pecs
VII. Anz er plus vils aurs nõ es [fers
Carnautz desam leis ont es [fermanz necs.

94

ARNAUTZ DANIEL

(=B. Gr. 29, 13)

I. Lauramara
Fals broils brancutz
Scla[r]zir
Qel douz espeis ab foils
5 Els lecs [4]
Becs
Dels auzels ramencs
Ten balbi e mutz
Pars
10 E mun [5] pars
Per qieu mesfortz
De far e dir
Plazens [6].
A maintz per lei
15 Qe ma virat bas daut
Don tem murir
Selz afanz no madoma.
II. (*p. 111*) Tant son [7] clara
Ma prima lutz
Deslir [8]
Leis don crel cor los oils
5 Non precs
Necs
Manz dos amouentz
Daltra sesdutz
Tars
10 Mos preiars
Pero deportz
Anes [9] et auzir
Vezers
Bes [10] motz ses grei
15 De leis don tant mazaut
Qal seu seruir
Son del pe tro qal coma.

[1] *l.* : ducs — [2] *c. en* : sai — [3] *c. en* : not — [4] *c. en* : letz — [5] *c. en* : niun, *l.* : non — [6] *l.* : plazers — [7] *c. en* : fon — [8] *c. en* : dessir — [9] *c. en* : Mes — [10] *l.* : Bos

III. Sim ampara
Cil cuim trautz
Daizir
Si qes de prez capdoil(o)s
5 Dels qecs
Precs
Cai dedinz arencs
Ler for tendutz
Clars
10 Mos pessais [1]
Qieu fora mortz
Mas fan suffrir
Lespers
Qeil prec qem brei
15 Qaizom ten let e baut
Qe dals iauzir
Nom val iois una poma.

IV. Douza cara ab
Totz aibs volgutz
Suffrir
Mes per vos maintz orgoills
5 Car ecs
Decs
[De] totz mos fadencs
Dont ai maintz brutz
Pars
10 E gabars
De vos nom tortz
Nim fai partir
Auers
Canc nō amei
15 Re tant a menz azaut
Anz vos dezir
Plus qe die cel de doma.

V. Amors cara
Sui ben vencutz
Quauzir
Te fais sim desacoils
5 Qals decs
Pecs
Qe res meils qe trencs
Qeu sui fiz drutz
Cars [2]
10 E non vars
Mal cors ferms fortz
Mi fai [3] suffrir
Maintz vers.
Qe totz lonei [4]
15 Magrobs vs bais al chaut
Cor refreizir
Qe noi cal autra goma.

VI. Arat para
Chanz e condutz
Formir
Al rei qi ter escoils
5 Qar precs
Secs
Chai lai on es lo blencs
E mantengutz
Dars
10 E manjars
De ioi lat portz
Son anel nar [6]
Siz ders
Qant un estei
15 Jorn daragon qel saut
Noi volgues ir
Mas sai man chamat rema[7].

VII. Fagz el[8] lacortz
Qel cor remir
Tot cers
Leis cui domnei
5 Ses parzonier. arnaut
Qen atrarbir
Nos fore[9] mententa soma.

[1] *c. en* : pessars — [2] *c. en* : cors — [3] *c. en* : sai — [4] *c. en* : lo uei — [5] *c. en* : couri— [6] *c. en* : mir — [7] *l.* : clamat roma — [8] *c. en* : es — [9] *l.* : Nes fort.

E. Stengel.

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

EN ANCIEN HAUT ENGADINOIS

Par BIFRUN

L'G CUDESTH DELS FATS DALS APOSTELS

CAP. I.

(1) Ilg cudesth passô, o Theophile, havains dit da tuottes aquellas chiôses, quælas che Jesus prandét par mauns & â fêr & ad amussêr, (2) infina in aquel di, in aquæl el es arfschieu sü zura, da pœia che très l'g sainc spiert el hauét dô â ses apostels, quæ's chel hauaiua scharnieu, (3) & ad aquæls chel hauaiua er se sues appraschantô uiuaint, da pœia chel era stô murturiô, & aquè cun plü guises crataiuels ammussamains, s'veziand el dad els quaraunta dis da lung, & faflant cun els delg ariginam da dieu, (4) & araspant aquels in ün lœ, l's cumandó che nu s'partissen da Hierusalem, mu chels aspetassen l'impromischun delg bab, da quæla, (*dis el*), vus havais udieu da me : (5) Per che Iohannes ho bain battagiô cun l'ouva, mu uus gnis â gnir battagiôs dsieva brichia bgiers aquaist dis cun l'g spiert sænc (6). Els dimê siand gnieus insemmel, l'g dumandêuan é, dschant : Signer, uainst tü forza in aquaist tijmp ad arturnêr l'g arigi-[**389**]-nam ad Israel ? (7) Mu el dis ad els : E nun ôda â uus â sauair l's tijmps né l's dis, quæls che l'g bab ho mis in la sia pusaunza, (8) dimperse uus gnis ad arschaiuer la uirtüd, da pœia che l'g sainc spiert uain â gnir sur uus, & gnis ad esser â mi pardüttas brichia suletamaing â Hierusalem, mu er in l'uniuersa Iudea & Samaria & alla dauous perfin allas davous finaunzas da la terra. (9) Et hauiand faflô aquaistes chiôses, veziand els prœpis, schi es el huzô in hôt, & üna nüfla l'g aluò uia da lur œilgs. (10) Et giant el, schi guardêuan els fissamaing in schil, uhé duos humens s'apresthantaun ad els uestieus cun arassas

aluas. (11) Quæls chi er dschetten : humens da Galilea, che stæs guardant in schil ? Aquaist Iesus, quæl chi es our da uns prais in schil, uschia uain â gnir in aquella guisa, da co che uus l'g ueza[i]s giand in schil. (12) Alhura sun els turnôs à Hierusalem giu delg munt, chi ho num olivet, quæl chi es da lœnst da Hierusalem ün di delg sabath d'chiamin. (13) Et cura che fütten antrôs aint, schi gietten é sü la sala, innua che sulaiuen stêr, Petrus & Iacobus & Iohannes & Andreas & Philippus & Thomas, Bartholomeus & Matheus, Iacobus Alphei & Simon zelotes & Iudas frêr da Iacobi. (14) Et aquaist tuots continuêuan par üna in l'uracium & in l'g arœf cun las dunauns, & cun Maria mamma da Iesu, & cun [390] l's ses frêrs del. (15) Et in aquels dis aluand sü Petrus in meza l's discipuls dis (eilg era lieud bunamaing da schient & uaing persunas) : (16) Humens frars, elg es stô bsüng che uigna cumplieu aquaista scritüra, quæla chi ho profetizô l'g spiert sœnc très la buochia da Iuda quæl chi es stô üna guida ad aquels chi haun appigliô Iesum. (17) Per che el era scharnieu in nos innumber, & hauaiua suruegnieu la sort dalla part da quaist uffici. (18). Mu aquel ho schert acunchiüstô ün ær cun la paiaglia de la chiatiuirgia : & siand appendieu, schi es el crappô par miz, & tuotta la sia buzecchia es dêd'oura. (19) Et aqué es gnieu â sauair â tuot aquels, chi staun â Hierusalem: da sort che quel ær uain anumnô in lur prœpi launguaick Aceldama : aqué es l'g ær delg saunc. (20) Per che é sto scrìt ilg cudesth dals psalms : duainta sieu aruierti deserd, & nu saia üngiün chi stetta in aquel ; et sieu uasthchieu prenda ün ôter. (21) Elg es bsüng dimê, che our da quels humens, quels chi sun afdôs cun nus tuot aqué tijmp, in aquæl che l'g signer Iesu ho hagieu üna continuêda cumpagnia da sia uitta cun nus: (22) cumanziant dalg bataisem da Iohannis in fina in aquel di, in aquæl chel es arfschieu our da nus: che uigna urdanô ünqualchiün quæl chi saia cu nus insemmel üna pardütta da la sia aresüstaunza. (23) Et metteten duos, Ioseph, chi hauaiua num Barsabas chi gni-[391]-ua suranumnô Iüst, & Mathiam. (24) Et siand fat l'uraciun, schi dissen é : Tu signer, quæl chi cugniousches l's cours da tuots, amuossa, l'g quæl our da quaists duos che tü schernas, (25) par chel arschaiua la sort da quaist seruezzen & uffici delg apo-

stel, da quæl che Iudas s'ho sckiarlatô oura, & es crudô, par tirêr uia îlg sieu lœ. (26) Et traietten las sorts d'aquels, & la sort crudô sur Matthiam, & es stô scharnieu tiers l'g innumber dals ündesth apostels.

ANNOTATIUNS.

Un di d'chiamin delg sabath] uuol dir duos miglias lumbardas, par che l's Iüdeaus nu pudaiuen fêr plü uiêdi sülg sabath. *Si' huasthchieu*] Sieu guuern.

CAP. II.

(1) Et s'cumpliant l's dis de la schinqaisma eran é tuots par üna in ün prœpi lœ, (2) & es gnieu subbitamaing ün thœn da schil, sco üna granda ora quæla chi uain cu fortüna, & implit tuotta la chiêsa innua che elg eran aschantôs. (3) Et sun ad els apparieu sco leaungias spartidas sco d'fœ, & stetten sur scodün dels, (4) & sun tuots gnieus plains dalg sainc spiert, & cumenzaun â faflêr cun ôters launguax, suainter che l'g spiert dêua ad els da faflêr. (5) Et eran Iüdeaus chi stêuan â Ierusalem, humens deuots da scodüna naciun, da quælas chi [392] sun suot l'g schil. (6) Mu siand gnieu oura la nuuella, schi's araspó bgierra lieud insemel, & füt scofundida, par chella udiua faflant aquels scodün in sieu launguaig (7). Et tuots s'insthnuiuan & s'asthmüragliêuan, dschant traunter se : Uhé, nu sun é tuots aquaists chi favellan Galileers ? (8) Mu in che guisa scodün d'nus udins aquels faflant in nos launguaik in aquæl nus ischen naschieus? (9) Parti & Medi, & Elamitæ & habitêders da Mesopotamiæ : & da Iudea & da Cappadocia, & da Ponti & da Asiæ, (10) da Phrigia & da Pamphilia, & da Aegypti, & da las pars da quella Lybia quæla chi es ardaint Cyrene & fullastijrs Rumauns (11), & er Iüdeaus, & Proselijts, Cretes, Arabes hauains udieu aquels faflant grandas chiôses da dieu in nos launguax. (12) Et tuots s'insthnuiuan & s'asthmürafgliêuan traunter se, & dschaiuen : Che uuol esser aqué ? (13) Mu alchiüns ôters faschand giamgias dschaiuen : aquaists sun plains d'muost. (14) Mu Petrus quæl chi stêua allo cun l's

ündesth, huzó sia vusth & ho dit ad aquels : Hummens Iüdeaus & uus tuots quæls chi habitæs â Hierusalem, saia aquaist â uus â sauair, & cun las uraglies prandé aint la mia uerua. (15) Per che brichia sco uus esthmæs sun aquaists aiuers, siand pür huossa la terz'hura dalg di. (16) Mu aquaists es aqué : quæl chi es stô dit [**393**] três l'g profet Ioel : (17) Et uain ad esser îls plü dauous dis, disth deus, uœlg eau spander da mieu spiert sur scodüna chiarn. Et uos filgs & uossas figlias uignen â profetizêr, & l's uos giuuens â uair uisiuns, & uos uijlgs uignen â sœmgiêr sœmmis. (18) Et schert êr sur mes famalgs & sur mias fanschellas in aquels dis uing â spander da mieu spiert, & uignen â profetizêr, (19) & uing à dêr miracquels sü zura in schil, & isainas giu zuot in terra, saung & fœ & l'g dampf dalg füm. (20) Et l'g sulailg uain â s'müdêr in sckiürezza & la liüna in saung, auns co che uigna aquel grand & glorius di delg signer. (21) Et uain â gnir, che scodün quæl chi uain â clamêr in agiüd l'g num delg signer, uain â gnir saluô. (22) Hummens Israêliters, udi aquaista uerua : Iesum Nazarenum, ün hum apresthantô da dieu â uus cun uirtüds & miracquels & isainas, quælas che deus ho fat três el traunter uus, da co ch'er uus sauais, (23) aquaist siand dô cun determinô cuselg & prouidijntia da dieu, l'g hauiand uus prais três l's mauns dals nôsths, l'g crucifichiand l'g hauais amazô, (24) quæl che deus hauiand sthlubgiô dallas duluors della mort ho astdasthdô sü, sueinter ch'eilg era impussibel chel gnis da quella artgnieu. (25) Per che Dauid disth dad el : Eau uezaiua saimper l'g signer auaunt me, per che el es à mi dalg dret [**394**] maun, par ch'eau nu'm muoua. (26) Três aqué s'ho allegrô mieu cour & la mia leaungia es leeda : & sur aqué er la mia chiarn pôsa in spraunza. (27) Per che che tü nu uainst â laschêr la mia horma in infiern né laschas, che tes sœnc ueza la consümaciun. (28) Tü'm hæs fat cunschaintas las tias uias : & uains â m'implir d'prüuedaunza cun tia fatscha. (29) Hummens frars, dimê ch'eau puos dir cun uus liberêlmang dalg patriarch Dauid, chel es muort & es stô sappulieu, & la sia sepult(r)üra es tiers nus infina alg di d'huoz. (30) Siand el dimê ün profet & sauiand che deus haués giüró â si cu l'g sarramaint che gnis â gnir, che delg früt da sieu lumbel, taunt sco uia alla

chiarn, Christus gnis â nascher & gnis â sêr sur sieu siz: (31) sauiand ourauaunt ho el dit da l'aresüstaunza da Christi, che la sia horma nu saia laschêda îlg infiern né che la sia chiarn hêgia uis la cusümaciun. (32) Quæl Iesum deus ho asthdastdô sü, da quæl nus ischen tuots pardüttas. (33) Siand dimê aduzô dalg dret maun da dieu & hauiand arfschieu dalg bab l'impromischiun dalg sainc spiert, schi ho el spauns aquaist, che uus uezais huossa & udis. (34) Per che Dauid nun es el ieu sü in schil, dimperse el suessa disth: l'g signer ho dit â mieu signer: seza da mieu dret maun, (35) infina taunt ch'eau hæ mis tes inimichs üna suppia da tes pes. (36) Sappia dimê par tschert tuotta la chiêsa da Israel, che de- [395] - us ho fat signer & Christum aquaist Iesum quæl che uus hauais crucifichiô. (37) Et hauiand udieu aqué, schi sun els spunschigliôs îlg cour & dissen â Petro & als ôters apostels: che dains fêr, humens frars? (38) Et Petrus dis ad aquels: Havé arüflijnscha da vos pchiôs, & scodün d'uus uigna battagiô in num da Ihesu Christi in aremischiun dals pchiôs, & gnis ad arschaiuer l'g dun delg sainc spiert. (39) Per che â uns es fat l'inpromischiun et â vuos infauns, & tuots aquels chi sun da lœnsth, taunts sco l'g nos signer deus uain â clamêr no tiers. (40) Et cun ôters bgiers plêds hol dô testimuniaunza & ho acusgliô aquels, dschant: 'S cusaluó da quaista cuntrêdgia generaciun. (41) Aquels dimê chi arfschetten gugiend sieu plêd sun battagiôs, & in (& in) aquel di uennen no tiers intuorn traia milli hormas. (42) Et eran continuand in la duttrina dels apostels, & in la communion, & in arumper l'g paun, & in las uraciuns. (43) Et uen â scodüna horma temma, & bgiers miracquels & isainas duantêuan três l's apostels. (44) Et tuots aquels chi craiauen eran cumpagnôs insemmel, & hauaiuen tuot comün. (45) Et uendaiuen las poseschiuns & las arobas, & partiuan aquellas traunter tuots, suainter che scodün hauaiua bsüng. (46) Et inmünchia di continêuan é par üna îlg taimpel, arumpiand l'g paun, in inmünchia chiêsa, & prendaiuen la spaisa in- [396]- semmel traunter pêr, cun algrezchia & simplicitæd dalg cour, (47) ludant dieu, & hauiand gracia tiers tuot l'g pœuel. Et l'g signer argiunschaiua inmünchia di â la baselgia da quels chi gniuan salfs.

ANNOTATIUNS.

Füt scofundida] nu sauaiuen che dessen dir. *Prouidintia*] præscijntia, la sappiüda da dieu quæla chel so ourauaunt tuottes chiôses & las urdaina. *Tuotta la chiarn*] tuotta lieud. *Cusümaciun*] corrumption, dlijr, gnir cusümô, sthmarschijr. *In infiern*] in la terra u suot terra. *Simplicitæd*] puritæd, sainza malizcia & frôd.

CAP. III

(1) Mu Petrus & Iohannes gietten insemmel sülg tempel â l'hura nuêfla de l'uraciun. (2) Et ün schert hum quæl chi era zop dalg uainter da sia mamma, gniua purtô, quæl che mettaiuen inmünchia di â la porta delg taimpel quæla chi ho num speciusa, par chel dumandás l'almuosna ad aquels chi giaiuen aint îlg taimpel (3). Aquel hauiand uis Petrum & Iohannem chi giaiuen aint îlg taimpel, aruêua par chel arfschés l'almuosna. (4) Et Petrus cun Iohanne, l'g guardant cun l's œilgs püttifs, dis: Guarda in nus. (5) Mu aquel guardêua in els, hauiand [397] spraunza dad arschainer qualchiôsa dad els. (6) Et Petrus dis: Argient & ôr nun hæ eau, mu aqué ch'eau hæ, aqué dun eau â ti. Sto sü îlg num da Iesu Christi Nazareni & chiamina. (7) Et l'g hauiand appigliô par sieu maun dretschi l'g adrizól. Et adüntrat sun gnidas sœlis las sias plauntas & sias nuschellas. (8) Et sagliand stet in pes & chiaminêua & antrô cun els îlg taimpel chiaminand uidino & sagliand & ludand dieu. (9) Et l'g uezét tuot l'g pœuel chiaminand & ludant dieu. (10) Et l'g cunschetten chel füs aquel chi sezaiua par l'almuosna alla porta speciusa dalg taimpel. Et sun gnieus plains d'müraueglia et sthnuizi da qué chi era gratagiô ad aquegli. (11) Mu stand aquel zop chi era guarieu três Petrum & Iohannem, schi currit no tiers els îlg pœrti chi uain anumnô da Salamun, tuot l'g pœuel isthnuieu. (12) L'g quæl hauiand uis Petrus schi arespundét el alg pœuel: Hummens Israeliters, che müraueglia hauais uns d'aquaist, u che guardæs uus, sco nus hêgian cun nossa prœpia uirtüd & santitæd schaffieu che aquaist chiamina? (13) Deus da Abraham & da Isaac & da Iacob, l'g deus da nos babuns ho glorifichiô ses îlg Iesum

quel che nus hauais tradieu & l'g h uais sthnaiô in la uezüda da Pilati, hauiand aquel sentinciô chel des gnir alargiô. (14) Et nus hauais sthnaiô l'g giüst & l'g [398] sœnc, & hauais agragiô chel duna â nus ün hum humicidiêr, (15) & l'g creęder della uita hauais amazô, quæl che deus ho arisüstô dals morts, da quęl che nus ischen pardüttas, (16) et três la fidaunza da sieu num, l'g sieu num ho stabilieu aquaist quæl che uus uezais & cunschais, & la fe, quæla chi es três el, ho dô l'intijra sandæt ad aquaisti, in la nezüda da tuots uus. (17) Et huossa, frars, sę eau che uns hauais fat três igauraunza, sco er uos parzuras. (18) Mu deus aqué chel hauaiua profetizô três la buochia da tuots ses profets, che Christus gniua ad indürêr, ho el cumplieu in aquella guisa. (19) 'S arüflô dimê & 's cuuerti, par che uos pchiôs uignen chiassôs, (20) che, cura che uignen l's tijmps delg arfraidamaint in la uezüda dalg signer, & trametta aquel Iesum Christum quæl chi uiuaunt es stô predgiô â uus: (21) l'g quæl che l'g tschil stouua arschaiuer infina in aquels tijmps de l'arturnêda da tuotttes chiôses, da quælas che deus ho dit três la buochia da tuots ses sœnx da prüm inno. (22) Moses dis tschert als babuns: l'g signer uos deus uain ad astdastdêr sü â uus our da uos frars ün profet sco eau: udí aquel suainter tuottes chiôses quælas chel disth â uus. (23) Mu é uain â gnir che scodüna persuna, quęla chi [399] nu uain ad atadlêr aquel profet uain â gnir cuffinêda our delg pœvel. (24) Et taun[t] plü er tuots profets da Samuel & dsieua tauns sco mæ elg haun faflô, haun er asafdô aquaists dis. (25) Vus isches filgs dals profets & dalg testamaint, quæl che deus ho fat uers uos babuns, dschant ad Abraham: Et in tieu sem haueraun benedischun tuottas las sclattas de la terra. (26) Deus l'g prüm cura chel hauét astdastdô sü ses filg Iesum ho tramis aquel benediant â uus, da sort che scodün d'uus s' müdás da sias chiatiuiergias.

CAP. IIII.

(1) Et faflant els alg pœuel, chi suruennen ad els l's sacerdots et (éd. el) l's mastrôs delg taimpel, & l's saduceers, (2) hauiand par mêl ched amussêuan l'g pœuel & predgiassen

l'aresüstaunza dals muorts îlg num da Iesu, (3) & chiatschaun maun in els & l's matetten in praschun infina îlg di dsieua, per che elg era alhura saira. (4) Et bgiers da quels chi hauaiuen udieu l'g plêd craietten, & es gnieu l'g innumber intuorn da schinc milli humens. (5) Et es duantô che liôter di dsieua s'araspaun tuots lur parzuras & l's scriuauns da Hierusalem, (6) Annas parzura del sacerdots, & Caiaphas et Ioannes & Alexander & tauns sco elg eran da la sclata da l's grands sacerdot[s]. (7) Et cura chels hauetten mis aquels in miz, schi [**400**] l's dumandaun é : in che uirtüd u in che num hauais uus fat aquaist? (8) Alhura Petrus plain dalg sainc spiert dis ad aquels : Parzuras de pœuel u seniours da Israel, (9) schi nus gnin huoz examinôs d'aqué che nus hauain fat dalg bain ad üni hum debil, & cun che araschun che aquel saia duantô saun, (10) schi saia â sauair â tuots uus & â tuots el pœuel da Israel, che três l'g num da Iesu Christi Nazareni, quæl che uus hauais crucifichiô, quæl che deus ho astdastô sü dals muorts, três aquel aquaist sto aqui saun auaunt uus. (11) Aquaist es aquella pedra quæla chi es arfüdêda da uus chi fabrichiêuas, qæla chi es duantêda ün chiô delg chiantun. (12)Né es in üngiün ôter l'g salüd : per che é nun es üngiün ôter num suot l'g schil, dô trannter lalieud,in aquæl nus stuain gnir salfs. (13) Et ueziand els la libertêd da Petri îlg faflêr & da Ioannis & sauiand par schert, che elg eran lieud sainza lettera & grusêrs, schi s'astmürafgliêuan é, & l's cunschaiuen, che füssen stôs cun Iesu , (14) & ueziand l'g hum chi stêua cun els, quæl chi era stô guarieu , schi nu pudaiuen é cuntardir ünguotta. (15) Mu hauiand cumandô ad els che dsthsassen our delg cusselg, schi s'acusgliêuan els tranter per, (16) dschant : Che dains fêr ad aquaists humens? Per che três els es fat üna uisaifla isaina & es appalais â tuo[t]s a-[**401**] (üna uisaifla isaina & es appalais â tuots a)-quels chi staun â Hierusalem, né pudain sthnaiêr. (17) Mu che nu s'arêsa plü îlg pœuel uulain nus imnaschusamang scumandêr ad els, che aqui dsieua, che nu fauellan cun üngiün hum in acqué num. (18) Et l's hauiand clamôs aint schi cumandaun é che nu faflassen zuond brichia né er amussassen îlg num da Iesu. (19) Mu Petrus & Iohannes arespondiant dissen ad aquels : Giüdichió sch' elg es giüst, in la uezüda da dieu, da

atadlêr uus auns co dieu. (20) Per che nus nu pudain taschair aquellas chiôses che nus hauain uis & udieu. (21) Mu quels l's hauiand argüt tiers imnatschas, l's laschaun ir nun acchiatand ünguotta cun che araschun che l's chiastiassen, par mur delg pœuel : per che tuots ludêuan dieu d'aqué chi era dchiappô. (22) Per che l'hum era da quaranta ans, in aquél era stô fat aquaista isaina da la sandæd. (23) Et siand lachôs ir schi uennen é tiers l's ses, & purtaun ad els tuot aqué chi hauaiuen dit â si l's parzuras dels sacerdots & l's seniours. (24) Quæls cura che l'g hauetten udieu, schi huzêuan els lur uusth par üna (éd. üua) buochia uia dieu & dschetten : Signer, tü ist deus quæl chi hæs fat l'g schil & la terra, l'g mêr & tuot aqué chi es in els, (25) quæi chi três la buochia da tes famelg hæst dit : Per che faun arimur l's paiauns & l's pœuels s'paissen uaunas [**402**] chiôses ? (26) L's araigs della terra sun stôs insemmel & l's signuors sun gnieus insemmel incunter l'g signer & incunter sieu Christum. (27) Per che é sun gnieus uairamang insemmel incunter tes sainc filg Iesum, quæl che tü hæs unschieu, Herodes insemmel & Pontius Pilatus cun l's paiauns & l's pouvels da Israel (28) â fêr tuot aqué tieu maun & tieu cusselg hauaiua uiuaunt urdenô che duantás. (29) Et huossa, signer, guarda lur imnatschas & do â tes famalgs, che cun tuot ardimaint fauellan tieu plêd, (30) spurschiand tieu maun sün aqué, che s' guarescha & s'fatschen isainas & miracquels três l'g num da tes sainc filg Iesu. (31) Et cura chels hauetten urô, schi s'amuantó l'g lœ innua chels eran araspôs & sun tuots gnieus plains delg sainc spiert, & faflêuan l'g plêd da dieu cun ardimaint. (32) Et della lieud da quels chi craiauen era tuot ün cour & üna horma : né alchiün dschaiua che füs ünqualchiôsa sieu d'aqué chel possidaiua : mu ad els eran tuottas chiôses commünas. (33) Et cun granda uirtüd dêuan l's apostels testimuniaunza da la aresüstaunza dalg signer Iesu, & era granda gracia sur tuots els. (34) Per che é nun era üngiün traunter els chi füs bsügnius. Per che tauns sco elg eran chi hauaiuven bains u chiêsas, uendant purtêuan l'g pritsth d'aqué chi era uandieu, (35) & mettai-[**403**]-uen auaunt l's pes dels apostels. Et gniua cumpartieu â scodün suainter chel hauaiua bsüng. (36) Et Ioses, quæl chi era cun surnum anumnô dals apostels

Barnabas, quæl chi es l'g filg dal cufœrt, leuita da la naciun da Cypria, (37)hauiand el ün bain, schi l'g uendét el, & purtó l'g pritsth & l'g mattét auaunt l's pes dals apostels.

CAP. V.

(1) Et ün hum cun num Ananias cun sia mugliêr Saphira hauaiua uendieu üna poseschiun (2) & hauaina mis sur ün maun im part delg pritsth, cun sappiüda er da sia mugliêr, & hauiand purtô üna part schi la mettét el auaunt l's pes dals apostels. (3) Et Petrus dis: Anania, per che ho Satanas implieu tieu cour, che tü maintast agli sainc spiert, & frudagies delg pritsth dalg ær ? (4) Num arumagnaua forza â ti zuond, & siand uendieu nun era el in tia forza ? Per che hæst mis aquaista chiôsa in tieu cour ? Tü nun hæst mentieu alla lieud, mu dimperse â dieu. (5) Mu udiand Ananias aquaista uerua, schi es el tummô & ho dô sü l'g spiert. Et gnit üna granda temma sur tuots aquels chi uditten aqué. (6) Mu aluand sü l's giuuens l'g hustaun uia, & l'g hauiand purtô oura l'g sapulitten. (7) Et passó uia spazi intuorn da trais huras, & sia mugliêr, nu sauiand aqué chi era duantô, giet er ella aint. [**404**] (8) Et Petrus arespundét agli : Dim â mi, hauais uindieu par taunt l'g ær ? Et aquella dis : Schi, taunt. (9) Et Petrus dis ad ella : Per che isches cufgnieus traunter uus che uus aprouuas l'g spiert sœnc ? Vhé l's pês da quels chi haun sappulieu tes marid sun alg hüsth & uignen ad purtêr oura er te. (10) Et bainbôd es ella tummêda giu auaunt ses pes, & ho dô sü l'g spiert. Et sun ieus aint l's giuuens & l'haun acchiatêda muorta, & la purtaun oura & la sepulliten asspera ses marid. (11) Et gnit üna granda temma sur tuots aquels chi udiuan aquaistas chiôsas. (12) Mu três l's mauns dals apostels gniuan fattas bgierras isainas & miracquels îlg pœuel. Et eran tuots parüna aint îlg pœrti da Salomonis. (13) Et üngiün dals ôters nu s'asthchiêua acumpagnêr cun els, mu l'g pœuel l's ludêua. (14) Et pür plü fick craschaiua agli signer bgierra quantitêd d'hummens & da dunauns insemmel da quels chi craiauen, (15) da sort che purtêuan oura sü las plazzas l's amalôs & l's mettaiuen in lets & in grauats, par che la sumbriua da Petri, chi

gniua, faschés giêuer sumbriua ad unqualchiün da quels. (16) Et gniua insemmel â Hierusalem üna granda quantitæd d'lieud dallas prusmauntas cittêds, chi mnêua amalôs, attantôs dals mèls nets spierts, quæls chi gniuan tuots guarieus. (17) Et s'aluó sü l'g parzura dels sacerdots [**405**] & tuots aquels chi eran cun els, chi es da la part dals saduceers, & sun gnieus plains d'inuilgia, (18) & chiatschaun mauns îls apostels & l's metetten in la praschun communa. (19) Mu l'g aungel del signer aurit in la not las portas de la praschun, & l's mnó oura & dis : (20) Izen, & stant îlg taimpel schi dsché agli pœuel tuotta la uerua da quaista uitta. (21) Et els hauiand udieu aqué antraun bain malvailg îlg taimpel & amussêuan. Mu gniand l'g parzura & aquels chi eran cun el, clamaun insemmel l'g cuseilg & l'g uorden da zuonds seniours dals filgs da Israel, & tramtettenn alla praschun chi mnassen aquels. (22) Et siand gnieus l's seruiains, né hauiand acchiattô aquels in la praschun, schi sun é turnôs & haun purtô, (23) dschant : La praschun hauains bain acchiattêda cun tuotta diligijntia sarrêda & las guargias auaunt las portas. Et cura che nus hauain auiert, schi nun hauain nus acchiattô (éd. archiatto) üngiün aint dadains. (24) Et sco uditten aquaists plêds l'g sacerdot & l'g mastrêl delg taimpel, & l's parzuras dels sacerdots, schi s'dubittêuan é da quels, che aqué uulés gnir ad esser. (25) Et gniand ün, schi purtó el ad els : Vhé l'[s] hummens, quæls che uus hauaiuas mis in praschun, sun îlg taimpel, stand & amussand l'g pœuel. (26) Alhura tiró uia l'g mastrêl delg taimpel cun l's seruia-[**406**]-ins, & l's mnó sainza forza. Per che els tmaiuen l'g pœuel che nu gnissen accrappôs. (27) Et hauiand mnô aquels schi l's apresthantaun é îlg cuselg. Et l'g parzura dals sacerdots l's dumandó, (28) dschant : Nun hauain nus cumandô sü l'g plü fijrm â uus, che uus nu daias amussêr in aqué num ? Et uhé uus hauais implieu tuot Hierusalem da la uossa dutrina, & uulais ardür l'g saung da quel hum sur nus. (29) Mu arespondiant Petrus & l's apostels dissen : Et s'astouua plü fick ubedir â dieu co alla lieud, (30) l'g deus da nos babuns ho astdastdô sü Iesum, quæl che uus hauais amazô, l'g apichiand uia ad ün lain. (31) Aquaist princip & saluêder ho deus aduzô da sieu dret maun, par dêr l'arüflijnscha ad Israeli & l'aremischiun dels pchiôs, (32) & nus

ischen agli pardüttas da quaistas chiôses che nus dschain : & tiers aqué er l'g spiert sœnc, quæl chel ho dô ad aquels chi sun agli ubedis. (33) Mu hauiand els udieu aqué schi crappêuan é & s'acusgliêuan par l's amazêr. (34) Et aluó sü îlg cuselg ün phariseer cu num Gamaliel, ductur de la lescha, chi gniua tgnieu in pritsth da tuotel pœuel, & cumandó als apostels che dschsassen ün pô our dadoura. (35) Et dis ad aquels : Hummens Israeliters, guardó bain sura â uus, che uus uœglias fêr cun aquaists humens. (36) Per che [407] auaunt aquaists dis s'aluó sü ün Theudas, dschant chel füs ünqualchiün ; ad aquæli s'acumpagnaun ün innumber intuorn da quater schient humens, quæl chi es amazô, & tuots aquels chi l'g craiauen sun dicipôs & sun ardüts ad ünguotta. (37) Dsieua aquel es stô ün Iudas Galileus îls dis della descritiun & ho uuliueu bgier poeuel dsieua el, & er el es prieu & tuots tauns sco l'g haun agli fat ubedijntia, sun dispers. (38) Mu huossa di eau â uus : Nu 's impachió da quaists hummens, et l's laschò stêr. Per che schi aquaist cuselg u aquaista houra es da la lieud, schi uain ella â adsthfêr : (39) Sch' ella füs da dieu, schi nu la pudais dsthfêr, ch' ünzacura uus nús acchiattés â cuntrastêr â dieu. Et la sentijncia da quaist asgundaun er l's ôters. (40) Mu cura chels hauetten clamô aint l's apostels, l's hauiand battieus schi cumandaun é, che nu dessen faflêr îlg num da Iesu & l's laschaun ir. (41) Mu els giauen bain leedamaing our de la uezüda dalg cuselg, che füssen æstmôs dengs da indürêr ingiurgias par sieu num. (42) Et inmünchia di îlg taimpel & in inmünchia chiêsa nu pussêuan é d'amussêr & predgiêr Iesum Christum.

[408] ANNOTACIUNS

Della descritiun] dalg estim chi s'faschaiua.

CAP. VI.

(1) Mu in aquels dis creschiant l'g innumber dals discipuls es aluô ün bruntel dals Græcs incunter l's Hebreers, par aqué che lur uaidguas gniuan sthbittêdas îlg seruezzen d'inmünchia di. (2) Três che, aquels dudesth hauiant fat clamêr la lieud

dals discipuls, schi dissen é: E nuns plêscha che nus abandunand l'g plêd da dieu seruen â las maisas. (3) Guardó intuorn dimê, frars, par set hummens our d'uus d'üna apruêda prudinscha, plains dalg sainc spiert & d'sabinsycha; ad aquels nus uulain cumetter aquaist fat. (4) Et nus uulain attender â l'uraciun & â seruir culg plêd. (5) Et aquaist plêd plaschét â tuotta la lieud. Et scharnetten Stephanum, ün hum plain d'fe & d'spiert sænc, & Philippum & Prochorum & Nicanorem & Timonem & Parmenam & Nicolaum proselijt da Antiochia. (6) Et aquels apresthentaun é in la uezüda dals Apostels, & cura chels hauetten urô, schi meteten é sü ad aquels l's mauns. (7) Et l'g plêd da dieu creschaiua & l'g innumber dals discipuls s'ingrandiua fick â Hierusalem & bgier pœual dals sacerdots ubidiua alla fe. (8) Mu Stephanus plain d' fe & furtezza faschaiua grand miraucquels & isainas îlg pœuel. (9). [**409**] Et sun aluôs sü ünqualchiüns da la synagoga, quælachi s' disth dals Libertins & Cy renensers & dals Alexandriners & das Cilicers & Asianars dispütand cun Stephano, (10) né pudaiuen stêr scunter â la sia sabijnscha & alg spiert quæl chi faflêua. (11) Alhura hurdenaun é humens suot maun, quels chi dschessen: Nus l'g hauain udieu dschant uerua ingiüriusa incunter Mosen & incunter dieu. (12) Et amuentaun sü l'g pœuel & l's seniours (éd. seniorus) & l's scriuauns, & l'g curriand a dæs l'g apigliaun é, & l'g mnaun in cusselg, (13) & apreschentaun fuossas pardüttas chi dessen dir: Aquaist hum nu chialla da faflêr uerua ingiüriusa incunter aquaist sainc lœ & incunter la lescha. (14) Perche nus l'g hauain udieu dschant: Aquaist Iesus Nazarenus uain ad aruinêr aquaist lœ & uain â müdêr l's aschantamains quæls che Moses ho dô â nus. (15) Et guardant in el tuots aquels chi sezzaiuen in cuselg uezetten la sia fatscha inguæl sco la fatscha d'ün aungel.

CAP. VII.

(1) Alhura l'g parzura dels sacerdots dis: Schi aqué era uschia? (2) Et el dis: Humens frars & babs, udi: l'g deus de la glærgia es apparieu â nos bab Abrahæ, cura chel füt in

Mesopotamia, auns co chel [410] dmurás in Charran, & dis ad aquel: (3) Vo our de la tia terra & our de la tia sclatta & uitten in aquella terra quæla ch'eau uing ad amussêr â ti. (4) Alhura es el ieu our de la terra dels Chaldeers & habitó in Charran. Et da londer in uia, da pœia che fût muort ses bab, schi l'g mnó el in aquaista terra, in aquæla uus huossa habitæs. (5 Et nu det agli hierta in aquella niaunchia ün stizzi d'ün pe, mu el imprumptét agli da gli la der da pussidair, & agli sieu sem dsieua el, nun hauiand el aunchia l'g filg. (6) Et deus ho faflô in aquaista guisa, che sieu sem gnis ad esser esser in la terra fullastijra, & che gnissen ad esser subiets alla seruitüd, & gnissen quater schient ans als atratêr mêl. (7) Et l'g pœuel innua che l'g haun seruieu uing eau â giüdichiêr, disth deus. Et dsieua aqué uignen els â gnir oura & uignen â seruir â mi in aquaist lœ. (8) Et (éd. E :) det agli l'g testamaint de la circuncisiun. Et aquel genuit Isaac & l'g armundó îlg ottêuel di. Et Isaac ho genuieu Iacob. Et Iacob ho genieu l's dudesth patriarchs. (9) Et l's patriarchs siand amuantôs d' inuilgia uendetten Ioseph in Aegyptum. Et deus era cun el, (10) & l'g asckiampantó da tuottas sias fadias & det agli gracia & sabijnscha auaunt Pharone araig dels Aegypters. Et l'g hurdenó guuernadur sur Æ-[411]-gyptum & sur tuotta la sia chiêsa. (11) Et uen üna chialastria par tuotta la terra da Aegipti & da Chanaan & üna granda fadia, né nos babuns acchiatêuan spaisa. (12) Et hauiand Iacob udieu che füs granezza in Ægijpto schi tramtét el l'g prüm nos babuns. (13) Et cura chel hauét darchiô tramis aquels, schi es cunschieu Ioseph da ses frars, & es gnieu â sauair la sclatta da Ioseph â Pharaoni. (14) Mu hauiand Ioseph tramis ün mes, schi faschét el clamêr ses bab & tuot sieu parentô chi eran da sataunta schinc persunas. (15) Et Iacob giet giu in Ægyptum & es mort alló el & nos babuns, (16) & sun mnôs in Sychem, & sun mis in la sepultüra, quæla chi ho cumprô Abraam cun pêia d'argient da l's filgs da Emor, filg da Sichen. (17) Et s'aprusmant l'g tijmp de la promischiun, da quæla che deus hauaiua giürô ad Abrahę, schi craschét l'g pœuel & es ingrandieu in Ægypto, (18) infina che elg es gnieu sü ün ôter araig, quæl chi nun hauaiua cunschieu Ioseph. (19) Aquel ingianand nossa generatiun ho mêl atratô nos babuns, per fin â fêr che bittassen uia lur infauns, par che lur parts

nu füssen uiuuosckels.(20) Et in aqué tijmp es naschieu Moses, & es stô chiêr â dieu, quęl chi es stô nudriô trais mais in la chiêsa dalg bab. (21) Mu siand alhura bittô uia, schi l'g prandét sü üna figlia da Pharaonis, & nudrió aquel â si par ün sieu [412] filg. (22) Mu Moses es stô amussô cun tuotta sabbijnscha dals Ægiipters, & era ualurus in fats & in dits. (23) Et siand agli cumplieu l'g tijmp dals quaraunta ans, schi uen agli îlg sen dad ir & uisthdêr ses frars filgs da Israel. (24) Et hauiand uis ün chi l'g gniua fat tœrd, schi l'g defendét el, & ho fat la uendetta par aquel chi gniua astantô hauiand battieu l'g Ægipter. (25) Mu el pissêua che ses frars incligiessen che deus três sieu maun des salüd ad els. Mu els nun incligietten. (26) Et îlg di dsieua füt el praschaint chels s' lagnantêuan & l's ardüschét in cuncorgia, dschant: Hummens, uus isches frars; par che 's ufendais liün liôter? (27) Mu aquel chi faschaiua ingüergia alg prossem, l'g astumpló inuia, dschant: Chi t'ho mis te parzura & giüdisth sur nus? (28) Vuost tü forza amazêr me sco tü amazîst hijr l'g Ægipter? (29) Mu Moses três aquaist plêd fügit & es duantô fullastijr in la terra Madian, innua chel ho inschendrô duos filgs. (30) Et siand cumplieu l's quaraunta ans, schi es agli apparieu l'g aungel dalg signer îlg deserd dalg munt da Sinai in la flamma dad ün rubô abraschô. (31) Et sco Moses uezét, schi hauét el müraueglia de la uisiun. Et giand uia tiers par uair, schi uen la uusth delg signer ad el: (32) Eau sun l'g deus da tes babuns, deus da Abraham, deus da Isaac, deus da Iacob. Mu siand Moses stramieu, schi nun [413] asckiêu' el guardêr. (33) Et l'g signer dis agli: scouzat oura tes pes. Per che l'g lœ innua che tü stæs es terra sênta. (34) Eau hæ uis, eau hæ uis, dich eau, l'g astijnt da mes pœuel quæl chi es in Egijpto. Et hæ udieu lur suspirs, & sun gnieu giu ch'eau l's uœlg chiauêr oura. Huossa uitten & eau uœlg trametter te in Egyijptum. (35) Aquaist es aquel Moses che els haun schnaiô, dschant: Chi ho mis te parzura & giüdisth? Aquaist, dich eau, deus hauaiua tramis parzura & spendrêder três maun delg aungel, quæl chi era apparieu agli aint îlg rubô. (36) Aquaist mnét oura aquels, faschand in Egijpto miraucquels & isainas, & îlg mêr cuotschen & îlg deserd, quaraunta ans da lung. (37) Aquaist es aquel Moses chi dis als filgs da Israel: L'g uos deus uain ad asth-

dastdêr sü â uus our da uos frars ün profet, chi sumaglia me ; aquel gnis ad udir. (38) Aquaist es aquel chi es stô in la cumpagnia cun l'g aungel îlg deserd, quæl chi faflêua cun el îlg munt Sina & cun nos babuns quæl chi ho arfschieu l'g üif plêd par l'g dêr â mus, (39) agli quæl nu uousen ubedir nos babuns, dimperse l'g astumplaun uia, & sun uouts culg cour incunter Egijptum, (40) dschant ad Aaron : Fo â nus dees, chi giaen auaunt nus, per che nus nu sauain che ad aquaisti Mosi chi n's ho mnô our de la terra da Egijpti, saia dchiappô. (41) Et faschetten ün [414] uidilg in aquels dis & ufferreten â l'immêgina l'hostia & s' dallatêuan da las lauuors da lur mauns. (42) Et deus s'uuluét & det aquels che seruissen alg exercit dalg tschil, suainter che sto scrit îlg cudesth dels profets : Chiêsa da Israel, hauais uus forza in quaraunta ans îlg deserd huferieu â mi sacrificis & hostias? (43) Et hauais arfschieu l'g tabernaquel da Moloch & la staila da uos dieu Remphan, las fiüras quælas che uus hauais fat par las adurêr ? Et eau 's uœlg strapurtêr uiduard Babijlonem. (44) L'g tabernaquel della testimuniaunza hauetten nos babuns îlg deserd, suainter chel hauaiua urdenó ad els, dschant â Mosi, chel faschés aquel suainter la fuorma chel hauaiua uis, (45) l'g quæl mnaun nos babuns, quæls chi uennem dsieua, in la posesschiun dels paiauns ; quæls che deus ho dsckiafschô our de la uezüda da nos babuns infina als dis da Dauid : (46) Quæl chi acchiattó gracia auaunt Dieu, & agragió da acchiattêr ün tabernacquel agli Dieu da Iacob. (47) Mu Solomon ædifichió agli üna chiêsa. (48) Mu aquel hustisthem nu sto in taimpels fats â maun, da co chi disth l'g profet : (49) l'g schil es mieu siz & la terra es üna suppia da mes pes. Che chiêsa uulais ædifichier â mi, disth l'g signer, u quæl es l'g lœ da mieu pôs? (50). Nun (415] ho forza mes maun fat tuottas aquaistas chiôses ? (51) Düers d' culœz & nun armundô cu'lg cour & cun las uraglies, uus stæs saimper scunter agli sainc espiert : sco nos babuns, u uschia er uus. (52) Quæl dals profets nun haun uos babuns persequitô ? Et haun amazô aquels chi haun profetizô uiuaunt de la uegnüda da quel giüst, da quæl uus isches huossa stôs traduitors & amazêdars ; (53) quæls chi hauais arfschieu la lescha suainter l's huordens das aungels, né l'hauais saluêda. (54) Et udiant els aqué, schi crappêuan

é cu lur cours & sthgrizchiêuan in el cun lur dains. (55) Mu siand el plain delg sainc spiert, schi guardó el in schil & uezét la glœrgia da Dieu & Iesum stand dalg dret maun da Dieu. Et dis : Uhé eau uez l's schils auerts & l'g filg dalh hum stand dalg dret maun da Dieu. (56) Mu els bragiant ad hôta uusth azugliaun lur uraglies & par üna cun fortüna l'g curriten adœs. (57) Et l'g hauiand chiatschô oura de la cittêd schi l'g acrappaun els, & las pardüttas metteten giu la uesckimainta tiers l's pes dad ün giuuen chi hauaiua num Saulus. (58) Et accrappêuan Stephanum clamand in agiüd & dschant : Signer Iesu, arschaiua mieu spiert. [416] (59) Et siand isthnugliô schi clamó el cun hôta uusth : Signer, nun araschunêr ad els aquaist pchiô. Et cura chel hauét dit aqué, schi se adrumantó el.

ANNOTATIUNS.

Armundô] circunsis. Nun armundôs da cour, nun circunsis] uuol manegiêr mêlnets, brudis cu l'g cour, aqué es chiatifs. *Düers d'culœtz*] straunis, ifichiôs. *Tabernaquel*] chiammana, tenda, pauiun.

CAP. VIII

Mu Saulus hauaiua consentieu in la mort d'aquel. (1) Et in aquel di es duantô üna granda persecutiun incunter la baselgia, quæla chi era â Hierusalem : & sun zuonds arasôs uia par las contrêdgias da la Iudeæ & de la Samariæ, arsaluô l's apostels. (2) Et humens deuots metetten uia Stephanum & faschetten ün grand plaunt sur el. (3) Et Saulus aruinêua la baselgia, giand aint in [in]münchia chiêsa & traiand oura humens & dunauns, & l's mettaiua in praschun. (4) Et aquels chi eran arasôs giaiuen intuorn predgiand l'g plêd da dieu. (5) Et Philippus ariuó in la cittêd da Samariæ & predgiêua ad aquels Christum, (6) & l'g poeuel par üna attendaiua ad aquellas chiôses, chi gniuan dittes da Philippo, udiant & ueziant las isainas [417] chel faschaiua. (7) Per che l's mêlnets spierts giaiuen oura da bgiers chi l's hauaiuen, clamant

cun hôta uusth. (8) Et bgiers schirôs & zops sun guarieus. (9) Et es stô gnieu üna granda algrezchia in aquella cittêd. Et era ün schert hum quæl chi hauaiua num Simon, quæl chi uiuaunt in aquella cittêd hauaiua adruó l'art da stricœng & hauaiua inchiantô la lieud, dschant chel füs ünzachi grand, (10) agli quæli atadlêuan dalg plü pitsthen infina alg plü grand, dschant : aquaist es la uirtüd da dieu, quæla chi s'dumanda, la granda. (11) Et attadlêuan agli, três aqué che bgier tijmp hauaiua el inchiantô aquels cun las arts da stricœng. (12) Mu cura chels hauetten craieu â Philippo chi predgiêua l'g euangeli de l'g ariginam da dieu, & dalg num da Iesu Christi, schi gniuan battagiôs l's hummens & las dunauns insemmel. (13) Alhura Simon craiét er el, & cura chel füt battagiô, schi steu'el cun Philippo : & ueziant las isainas & uirtüds chi duantêuan, s'insthnuiand schi se sthmürafgliêua el. (14) Et hauiand udieu l's apostels, quæls chi eran â Hierusalem, che Samaria haués arfschieu l'g plêd da dieu, schi tramtetten é tiers aquels Petrum & Iohannem, (15) quæls siand ieus giu, urêuan par els, par chels arfschessen l'g sainc spiert. (16) Per che el nun era aunchia crudô in üngiün dels, dimperse elg eran sulamaing batta[418]giôs îlg num da Chisti Iesu. (17) Alhura mettaiuen els l's mauns sün aquels & els arfschaiuen l'g sainc spiert. (18) Et cura che Simon hauét uis, che três metter sü l's mauns dals apostels gniua dô l'g sainc spiert, schi spurschét el ad els danêrs, (19) dschant : Dæd er â mi aquella forza, che sur aquæl ch' eau met l's mauns, chel arschaiua l'g sainc spiert. Mu Petrus dis ad el : (20) Tes danêrs saian cun te in perdizun, per che tü hæs isthm(in)ô che l'g dun da dieu s'a(n)cunchiüsta cun danêrs. (21) Tü nun hæs part né sort in aquaist quint : perche tieu cour nun es dret auaunt dieu. (22) T'imgiura dimê da quaista tia malizchia & arouua dieu, schi par sort gnis â ti pardunô l'g pissamaint da tieu cour. (23) Per che eau uez che tü ist îlg fel chi malagia & îlg liam de la chiatiuierga. (24) Et arespondiant Simon dis : Aruuó uus par me tiers l'g signer, che nun uigna â mi ünqualchiôsa d'aqué che uus hauais dit. (25) Et els, dapœia chels hauetten dô testimuniauza & faflô l'g plêd da dieu, sun turnôs â Hierusalem, & predgiêuan l'g euangeli in bgierras terras dels

Samaritauns. (26) Et l'g aungel delg signer ho faflô â Philippum, dschant : Leua sü & uo incunter mezdi â la uia quæla chi uo giu de la cittêd Hierusalem â la cittêd Gazam, quæla chi es deserta. (27) Et stand sü tiról uia. Et uhé ün hum da Aetiopia, Enuchus guuernadur da Candoces [**419**] aregina dals Aetiopers, quæl chella hauaiua mis sur tuot sieu thesor, & era gnieu par adurêr â Hierusalem, (28) & turnêua seziand sün ün sieu chiar, & ligiaiua Esaiam profet. (29) Et l'g spiert dis â Philippo : Vo uia tiers, & t'acumpagna tiers aqué chiar. (30) Et currant uia Philippus, schi udit el che quel ligiaiua Esaiam profet & dis : Incligiast tü aqué che tü ligias? (31) Et aquel dis : co pos eau, upœia che saia alchiün â mi guida de la mia uia? Et aruó Philippum chi gies sü & sazés cun el. (32) Et l'g tenur de la scrittüra, quæla chel ligiaiua era aquaist : Inguêl sco üna nuorsa es el stô mnô â la bacharia, & sco ün agnilg müt auaunt aquel chi l'g tuonda, uschia nun ho el auiert sia buochia. (33) In la sia humilitêd es stô aduzô sieu giüdici. Mu la sia generatiun chi uuol arastdêr? Per che la sia uitta uain praisa de la terra. (34) Et arespondiant l'g Enuchus dis â Philippo : Eau t'arou, da quæl profet disth el aqué, da se u da qualchiün ôter? (35) Et auriand sü Philippus sia buochia & cumanziand da quaista scritüra, schi predgió el agli Iesum. (36) Et intaunt chels giauien par la uia, schi uennen é tiers üna scherta ouua. Et l'g Enuchus dis : uhé l'ouua ; che hosta ch' eau nu uigna battagiô? (37) Mu Philippus dis : Schi tü craias cun tuot tieu cour, schi s'po é. Et el arespondiant dis : [**420**] Eau craich che Iesus Christus saia filg da dieu. (38) Et cumandó che l'g chiar gnis affermô, & uennen amanduos giu l'ouua insemmel, Philippus & l'g Enuchus, & l'g battagió. (39) Et cura che fütten gnieus sü da l'ouua alhura, l'g spiert delg signer det maun Philippum, né l'g Enuchus l'g uezét plü : & el giaiua led par sia uia. (40) Et Philippus s'ho acchiattô ad azoti, & passand três predgiêua l'g euangeli â tuottas las cittêds, infina chel uen â Cæsaream.

ANNOTATIUNS

Inchiantó] prais uia l'g sen u l'g intellét, fat nars.

Enuchus] uuol dir ün chi es chiastrô, per che da qué tijmp l's patruns chiastrêuan lur agna famaglia.

CAP. IX

(1) Mu Saulus buffand aunchia imnatschas & murtaglia incunter l's discipuls delg signer, giet tiers l'g parzura dels sacerdots, (2) & agragiò dad el chiartas da purtêr â Damascum allas synagogas, par sch'el acchiattás qualchiüns da quella uia, füssen hummens u dunauns, chel l's mnas liôs â Hierusalem. (3) Et faschiand l'g uiêdi, schi es é gratagiô, sco el aprusmó â Damasco, che subittamaing starliüschit intuorn el üna liüsth da schil. (4) Et siand tummô in terra, schi udit el üna uusth, dschant â si: Saul, Saul, per che m' perseguitest tü? (5) Et el dis: [**421**] Chi ist tü, signer? Et l'g signer dis: Eau sun Iesus quæl che tü perseguitest. Elg es â ti dür da trêr l's chialchains incunter l's stumbels. (6) El tremblant & s'insthnuiand dis: Signer, che uoust tü ch'eau fatscha? (7) Et l'g signer dis ad el: Sto sü & uo aint in la cittêd, schi uain â ti dit, che tü stouuas fêr. Et aquels humens chi eran agli cumpagniuns îlg chiamin stêuan isthnuieus, udiant bain la uusth, imperscho nu ueziand üngiün. (8) Et Saulus aluó sü da terra, & auriand l's œlgs nu uezaiua üngiün. Mu aquels l'g mnand per l'g maun l'g mnaun aint in Damascum. (9) Et stet trais dis nu ueziand, & nu mangió ne er bauét. (10) Et era ün discipul â Damasci cu num Ananias. Et l'g signer dis agli três la uisiun: Anania. Et (éd. El) el arespundét: Vhé eau, signer. (11) Et l'g signer dis ad el: Sto sü & uo in la strêda quæla chi uain clameda dretta, & scherchia in la chiêsa Judæ ün chi ho num Saulus da Tarsis: per che uhé el ura. (12) Et ho uis três la uisium ün hum cun num Ananiam giand alaint & mettand sü â si l'g maun, par chel arfschés la uezüda. (13) Et Ananias arespundét: Signer, eau hæ udieu da bgiers da quaist hum, quaunt mêl chel ho fat â Hierusalem â tes sænes. (14) Et in aquaist lœ ho el pusaunza dals parzuras dels sacerdots da liêr tuots aquels chi claman in agiüd tieu num. (15) Et l'g signer dis ad el: Vatten, per che a- [**422**]-quel es â mi ün instrumaint scharnieu, par

chel porta mieu num auaunt als paiauns & als araigs & als filgs da Israel. (16) Per che eau uœlg amussêr agli, quaunt chel stouua indürêr par mieu num. (17) Et tiró uia Ananias & giet in la chiêsa. Et mettand sü agli l's mauns dis: Saul frêr, l'g signer ho tramis me, quæl chi es apparieu â ti in la uia, da quæla che tü gniuas, che tü arschaiuas tia uezüda & uignas plain delg sainc spiert. (18) Et adüntrat sun tumêdas giu da ses œlgs sco sckiaglies, & ho arfschieu la uezüda & es aluô sü & es battagiô. (19) Et hauiand mangiô schi es el cufurtô. Et Saulus es stô cun l's discipuls, quæls chi eran â Damasci, uerzequauns dis. (20) Et bainbôd predgiêua el in las synagogas che Christus füs aquel filg da dieu. (21) Et tuots aquels chi l'g udiuan, s'insthnuiuan & dschaiuen: Nun es forza aquaist aquel chi aruinêua â Hierusalem aquels, chi clamêuan in agiüd aqué num? Et es gnieu aqui par mnêr aquêls liôs als parzuras dels sacerdots. (22) Mu Saulus pür plü fick s'fortifichiêua, & scofundaiua l's Iudeaus quæls chi stêuan â Damasci, affirmand che quel füs Christus. (23) Mu siand passô uia bain bgiers dis, schi faschetten l's Iüdeaus cusselg traunter els dalg amazêr. (24) Mu lur malizchia es (éd. &) stêda fatta â sauair â Saulo. Et parchiürêuan las portas [d'] di & d'not par l'g amazêr. (25) Et l's discipuls l'g prandetten d'not et l'g laschaun [**423**] giu per l'g mür, l'g laschand giu in üna chiauagna. (26) Et siand Saulus gnieu â Hierusalem, schi apruêua el da s'acumpagniêr cun l's discipuls, & tuots l'g tmaiuen, nu craiand chel füs ün discipul. (27) Mu Barnabas l'g hauiand prais l'g mnó tiers l's apostels & araschunó ad els, da co chel haués uis in la uia l'g signer, & chel haués faflô cun el, & in che mœd chel s'hauaina ualarusamaing dapurtô îlg num da Iesu â Damasco. (28) Et stêua cun els afdant â Hierusalem, faflant îlg num dalg signer Iesu cun ardimaint. (29) Et faflêua & dispütêua incunter l's Grecs, & els scherchiêuan dalg amazêr. (30) Quæl hauiand sauieu l's frars, schi l'g mnetten giu â Cæsaream & l'g inuiaun â Tarsum. (31) Las baselgias dimê hauaiuen pæsth per tuotta la Iudea & la Galilea & la Samaria, & s'adampiêuan stand in la temma da dieu, & s'acraschantêuan cu l'g cufœrt delg sanc spiert. (32) Et es duantô che Petrus intaunt chel giaiua intuorn uist dant tuots, chel uen er tiers l's sænes chi

stêuan â Lyddæ. (33) Et aco ho el acchiâtô ün schert hum chi hauaiua num Aeneas, giaschant gio dijsthdoick ans in lijt, quæl chi era schirô. (34) Et Petrus dis agli: Aenea, l'g signer Iesus Christus guarescha te. Sto sü & fo l'g lijt â ti duessa. Et adüntrat es el aluô, (35) & l'g uezetten tuots aquels chi stêuan â Lyddæ & ad Assarone quæls chi eran cuuertieus tiers l'g si-[**424**]-[gner]. (36) Et â Ioppæ es stô üna discipula, cun num Tabitha quæl chi mett'oura nuol dir Dorcas. Aquella era plaina d'bunas houres & d'almousnas quælas chella faschaiua. (37) Et es duantô in aquels dijs, chella es amalatêda & murit. La quæla la hauiand lauêda matetten é in üna sæla. (38) Et siand Lydda uischina â Ioppæ & che l's discipuls hauetten udieu, che Petrus era in aquella, schi tramtetten é tiers el, l'g aruant chel nu s'agrauás da gnir infina tiers els. (39) Et cura chel füt ariuô, schi l'g mnaun é in la sæla, & tuottas la uaidguas cridant gli fütten intuorn, & l'g amussêuan las arassas & la uesckimainta, quæla chi faschaiua Dorcas, intaunt ch'ella era cun ellas. (40) Et hauiand Petrus chiatschô tuots our dadoura, & siand mis giu in sthnuoglias, schi uró el: & siand uout incunter l'g chiœrp, dis: Tabitha, sto sü. Et aquella aurit ses œilgs & hauiand uis Petro, schi stet ella sü in siz. (41) Et l'g hauiand agli spert l'g maun schi la drizol sü dret: & cura chel hauet clamô aint l's sæncs & las uaidguas, schi la praschentó el uiua. (42) Et aquaist es gnieu â sauair per tuot Ioppen, & bgiers craietten îlg signer. Et es duantô chel arumagnét bgiers dis à Ioppen tiers ün Simonen scurzêr.

ANNOTATIUNS.

Discipuls u discipula, sæncs u uaidguas] uignan aqui anumnôs aquels tuots chi craiauen îlg num de Iesu Christi, quæls dsieua sun stôs anumnôs Christiauns, da co che tü acchiatas [**425**] ilg XI chiap. da quaist cudesth *Dorcas*] uuol dir chiamuotscha. *Scurzêr*] ün chi chiünscha u uenda chiüram.

CAP. X.

(1) Mu elg era ün hum â Cæsarea, cun num Cornelius, chiapitauni de la cumpagnia, quæla chi s' clamma la cumpagnia

italiauna, (2) deuot e tmiand Dieu cun tuot la sia chiêsa, dant bgierras almuosnas agli pæuel, & adüna aruant dieu. (3) Aquel uezét três üna uisiun auertamaing intuorn la nuêfla hura delg di l'g aungel da dieu giand aint tiers se & dschant â si : Corneli. (4) Et el guardand aquel & hauiand pigliô temma dis : Che es é, signer? Et aquel dis agli : Las tias uraciuns & almuosnas sun idas sü in memœrgia auaunt dieu. (5) Et huossa trametta humens â Ioppen & clamma Simonem quæl chi uain anumnô Petrus. (6) Aquel es aluschô tiers ün schert Simonem scurzêr, quæl chi ho la chiêsa dspera l'g mêr : Aquel uain â dir â ti che tü stouuas fêr. (7) Mu cura che l'aungel, quæl chi fafléua cun el, füt tirô uia, schi clamó el duos ses famalgs, & [426] ün sudô deuot, da quêls chi stêuan cun el. (8) Ad aquæls cura chel hauét tuot araschunô, tramtét el aquels â Ioppen. (9) Et îlg ters di faschiand els l'g uiêdi & s'aprusmant alla cittéd schi giet Petrus sü hôt in la chiêsa par urêr, intuorn la sisæfla hura. (10) Mu hauiand fam schi uulaiua el mangiêr. Et l'g parderschant schi uen sur el üna sthmanchiaunza dalg sentimaint. (11) Et uezét l'g schil auert & gniand giu â se ün schert uaschilg, sco ün grand linzœl, liô insemmel cun quater pizs, & gnit laschô giu da schil in terra, (12) in aquel eran tuots alimeris da quater pes de la terra & da tuottas bestchias & da tuots alimeris chi briflan uia par la terra, & da tuotta utschlina dalg schil. (13) Et es gnieu una uusth ad el : Petre, sto sü, amaza & mangia. (14) Et Petrus dis : Eau nu uoelg mia, signer, par che eau mæ num hæ mangiô & üncalchiôsa chi saia stô cumœn & brudi. (15) Et es darchiô gnieu üna uusth tiers el : aquellas chiôses che deus ho nattagiô, nu dir tü che saien comünas. (16) E aqué es duantô la terza uuota. Et l'g uaschilg es darchiô prais sü in schil. (17) Et intaunt che Petrus s' dubitêua tiers se sues, che uisiun füs aquella chella haués, uis, uhé l's humens quæls chi erae tramis da Cornelio, haun dmandô dsieua la chiêsa da Simonis & s'affermaun auaunt la porta. (18) Et hauiand clamô oura ün, schi duman- [427]-dêuan é, schi Simon, quæl chi era surannumnô Petrus, haués allo sieu alluschamaint. (19) Mu s'pissant Petro de la uisiun, schi dis l'g spiert agli : Uhé l's humens scherchian te. (20). Sto sü dimè & uo giu & uo cun els nun t' dubitand ünguotta, três aqué ch'eau hæ tramis aquels. (21) Et gniand giu

Petrus tiers l's hummens, quæls chi eran tramis tiers el da Cornelio, dis : Vhé eau sun aquel hum quæl che uus scherchiæs. Che chiaschun es é, três aquæla uus isches gnieus? (22) Quels chi dissen : Cornelius chiapitauni, ün hum giüst & chi temma dieu & quæl chi ho testimuniaunza da tuotta la lieud dals Iüdeaus, es auisô delg sainc aungel cun üna diuina commischiun, chel des clamêr te in sia chiêsa & udir la uerua da te. (23) Dimê hauiand clamô aquels aint dadains, l's arfschét el ad albierg. Et îlg di dsieua es Petrus chiaminô cun els, & qualchiüns dals frars da Ioppen l'g hun acumpagnô. (24) Et îlg ters di antraun els in Cæsaream. Et Cornelius l's aspettêua, hauiand clamô ses parains & chiêrs amichs. (25) Et es duantô, giand aint Petrus, schi es gnieu agli incunter Cornelius, s'bittand giu als ses pes, & l'g aduró. (26) Mu Petrus l'g aluantò sü, dschant : Sto sü, er eau mues sun ün hum. (27) Et faflant cun el, giet el aint & acchiattó alló bgiers chi eran gnieus insemmel, (28) & dis ad aquels : Vus [s]auais che nun es licit ad üni hum Iüdeau [428] d'hauair cuuigna u dad ir tiers ün fullastiyr. Mu deus ho amussô â mi ch'eau nu dia alchiün hum cumün u brudi, (29) três aqué eau siand clamô sun eau gnieu sainza dmura. Dimê schi dumand eau, per che chiaschun m'hauais fat clamêr me ? (30) Et Cornelius dis : Elg es dad huoz inuia l'g quart di che infina aquaist'hura ch'eau era giün, & â l'hura nuêfla urêua eau in mia chiêsa, & uhé ün hum s'apraschantó auaunt me in üna liüsthchainta arassa & dis : (31) Corneli, la tia uraciun es exaudida & las tias almuosnas sun stêdas in memœrgia auaunt dieu. (32) Trametta dimê chi giaien â Ioppe, & clamma Simonem quæl chi uain suranumnô Petrus, aquel es aluschô îlla chiêsa da Simonis scurzêr dspera l'g mêr. Et aquel plü bôd chel uain, schi uain el â faflêr cun te. (33) Eau dimê hæ adüntrat tramis tiers te, & tü hæs fat bain ad esser gnieu. Huossa dimê nus tuots ischens aqui auaunt dieu, par che nus ôdan tuottas aquellas chiôses chi sun à ti cumandêdas da dieu. (34) Et Petrus auriand la buocha dis : Eau acchiat cun la uardæt, che tiers dieu nun es arguard de las persunas, (35) dimperse in inmünchia pœuel aquel chi l'g temma & adrouua giüstia aquel es agli chiêr. (36) L'g plæd quel che deus ho tramis als filgs da Israel predgiand la pæsth, três Iesum Christum (aquaist es signer da

tuots). [**429**] (37) vus suessa sauais, da quæl plêd la numnaunza es stêda arasêda oura par tuotta la lüdea & es cumenzô l'g prüm la nuuella da Galilea, dsieua l'g bataisem quæl chi prædgiêua Ioannes: (38) co che deus ho hunschieu Iesum Nazarenum cun lg sainc spiert & cun uirtüd, quæl chi es ieu intuorn faschand dalg bain & guariand touts aquels chi eran chialchiôs dalg diauel, per che deus era cun el. (39) Et nus ischen pardüttas da tuottes aquellas chiôses quælas chel ho fat îlg paias dals Iüdeaus, & â Hierusalem, quæl che l'g haun amazô l'g hauiand appichiô uia ad ün lain. (40) Aquaist ho deus astdastdô sü îlg ters di, & l'g ho appraschantô, (41) par chel nun vigna manifest â tuottelg pœuel, dimperse â testimungias uiuaunt ad aqué scharnidas da dieu, cun num â nus, quæls chi hauain mangiô & bauieu cun el insemmel, da pœia chel es stô arisüstô dals muorts.(42) Et ho cumando à nus, che nus predgiassen agli pœuel & dessen testimuniaunza chel saia aquel, quæl chi era hurdenô da dieu, giüdesth dals uifs & dal muorts. (43) Ad aquaistí daun tuots profets testimuniaunza, che scodün quæl chi craia in el, uain ad arschaiuer l'aremischiun dels pchiôs três sieu num. (44) Aunchia che Petrus faflêua aquaista uerua, schi crudó l'g sainc spiert sur tuots aquels chi udiuan l'g plêd, (45) três che tuots a-[**430**]- quels chi eran de la generaciun dals armundôs chi craiauen, tauns sco elg eran gnieus cun Petro, s'insthnuitten, che l'g dun delg sainc spiert füs er spaund îls paiauns. (46) Perche els udiuan aquels faflant cun launguax & ludant dieu. (47) Alhura arespundét Petrus : Po alchiün hustêr, che quaists nu uignen battagiôs, quels chi haun arfschieu l'g sainc spiert sco er nus. (48) Et cumandó che aquels dessen gnir battagiôs in num delg signer. Alhura .'g haun é aruô chel stes alló uerzequants dys.

ANNOTATIUNS.

Cumæn u brudi] eran aquellas spisas, quelas chi eran scumandêdas da mangiêr îlg ueder testamaint Leuit.

CAP. XI.

(1) Et l's apostels & l's frars quæls chi eran in Iüdea haun udieu ch' er l's paiuns hauessen arfschieu l'g plêd da dieu.

(2) Et cura Petrus uen sü â Hierusalem, schi chiampastêuan é incunter el, aquels chi eran da la circuncisiun, (3) dschant: tü ist ieu aint tiers l's humens quæls haun la pelluotta, & hæst mangiô cun els. (4) Et Petrus turnand â dir la chiôsa da prün inno mettét oura ad els cun huorden, dschant: (5) Eau era in la cittêd da Ioppe urant, & hæ uis (siand ieu ma â mi l'g sentimaint) üna uisium, gniand giu ün schert uaschilg, sco ün grand linzœl laschô giu da schil cun quater pizs, & uen infina tiers me. [431] (6) In aquæl gardant eau schi hæ eau fat sur sen, & hæ uis l's alimêris da quater pes de la terra, & las bestchias & almêris chi briflan uia par la terra & l'utschlina dalg schilg. (7) Et hæ udieu üna uusth dschant â mi : Sto sü, Petre, mazza & mangia. (8) Mu eau dschaiua : Nu uœlg mia, signer, per che mæ ünguotta d' cumœn & d'brudi nun es ieu aint in mia buochia. (9) Et la uusth arespundét darchiô â mi da schil: Aqué che deus ho batagiô, nu dir tü che saia cumœn. (10) Et aqué es dchiappô la terza uuotta. Et darchiô sun tuottas chiôses mnêdas sü in schil. (11) Et uhé bain praist trais humens fütten gnieus in preschinscha in la chiêsa, in aquæla ch'eau era tramis da Cæsarea tiers me. (12) Et l'g spiert hauaia dit â mi, ch'eau gies cun els nu'm dubitant ünguotta. Et aquaists sijs frars m'haun er acumpagnô.Et ischens ieus aint in lachiêsa da quel hum.(13) & aquel ho araschunô â nus, co chel hauét uis l'aungel in sia chiêsa, quæl chi füt apreschantô & hauét dit â si: Trammetta hummens a Ioppen & clamma Simonen, chi ho surnum Petrus. (14) Quel chi uain â dir â ti aquellas chiôses, três aquellas che tü uainst, tü & tia chièsa, â gnir saluô. (15) Mu hauiand eau cumenzô l'g plêd,schi es crudô l'g sainc spiert in aquels, da co chel es stô crudô sülg prüm er in nus. (16) Em gniua er ad ijmaint, che l'g signer hauaiua dit: Ioannes battagia bain cun [432] l'ouua, nu uus gnis battagiôs cun l'g sainc spiert. (17) Partêl schi deus ho dô dun ad inguêl ad aquels sco er â nus, cura che nus hauisthen craieu îlg signer Iesum Christum, mu chi era eau, ch'eau pudés stêr scunter â dieu? (18) Et hauiand udieu aqué, schi taschetten é & ludêuan dieu dschant: Dimê sch' ho deus dô er als paiuns l'arüflinscha alla uitta. (19) Et aquels er chi eran stôs arasôs três la fadia quæla chi era craschida par Stephanum, chiaminaun infina

â Phenicem & Cyprum & Antiochiam, nu faflant ad üngiüni aqué plêd ôter co als suls lüdeaus. (20) Mu alchiüns d'aquels eran humens da Cypria & da Cyrene, quæls siand ieus aint in Antiochiam faflêuan als Grecs predgiand l'g signer Iesum. (21) Et l'g maun dalg signer era cun els, & ün gran innumber da quels chi craiauen es cunuertieu alg signer. (22) Et ariuó la nuuella â las uraglies de la baselgia, quæla chi era â Hierusalem da quellas chiôses,& tramtetten Barnabam, chel gies ad Antiocham. (23) Quæl cura che füt ariuô et chel uezét la gracia da dieu, schi s'allegró el, & dêua ardimaint â tuots, che continuassen cun l'g perpüst delg cour da stêr culg signer. (24) Per che el era ün prus hum & plain dalg sainc spiert & d'fe. Et es argiunschieu ün gran pœuel agli signer. (25) Et Barnabas es ieu â Tarsum par scheirchiêr [433] Saulum, & l'g hauiand acchiattô, schi l'g ho el mnô ad Antiochiam. (26) Et es gratagiô che stetten tuot ün an cun aquella baselgia, & amussêuan bgier pœuel : & l's discipuls l'g prüm fütten ad Antiochia annummôs Christiauns. (27) Et in aquels dis ariuaun ad Antiochiam profets da la cittêd da Hierusalem, (28) & aluand sü ün d'aquels cun num Agabus, dêua ad inclijr três l'g spiert, che gniua â gnir üna granda chialastria in tuottelg cræs de la terra, quæla chi dchiappó sut Claudio Cæsare. (29) Et l's discipuls scodün suainter la sia statta prandetten auaunt els da trametter in agiüd als frars chi stêuan in la lüdea : (30) aqué che faschetten, & tramtiand tiers l's seniours três l'g maun da Barnabæ & da Pauli.

ANNOTATIUNS.

Chi haun la pelluotta] chi haun l'g prepucium, chi nu sun armundôs, chi uuol dir paiauns, quæls chi nun s'armundêuan scol's Iüdeaus. *l's seniours*] l's uijlgs, l's arischaduors u l's preers, quæls chi haun er num seniours.

Jacques Ulrich.

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVIe SIÈCLE

CANTO SESTO

(*Suite*)

[F° 67 v°] 40. Questi dui cavallier pochi pari hanno
Di forza, di virtù, d'esperienza
Ne l'armi, et animosi e irati vanno
Per dimostrar ambi la sua eccellenza.
Colpi senza misura altier si danno.
Ha Sacripante ai colpi aspri avertenza,
Che fa Rynaldo fuor d'ogni misura :
Di quei treman le piaggi[e] et la pianura.

41. Mena anco il forte re colpi tremendi,
Et sul scudo al nimico spesso il fuoco
Quasi che sfavillando par se accendi,
Nè l'un nè l'altro mai sta fermo a un luoco.
Non fur mai visti colpi sì stupendi.
Le spade in aria fan spietato giuoco,
Cadendo sopra coi spessi fendenti,
Et con dritti et roversi, ai sir valenti.

42. Stracco è Rynaldo pel digiuno et per lo
Peso de l' armi et le diverse lutte
Ch' hebbe più dì in la selva, et a vederlo
Stracco non par, tanto le membra tutte
Franche dimena a tempo et spera haver lo
Nimico o morto o preso, et poi ridutte
Al fine le battaglie di quel bosco
Prima che ceda il sol a l' aer fosco.

43. Da l'altra parte il franco re si sente
Lasso per doppia lutta in uno instante:
Una è del corpo, l'altra è della mente.
La prima fu col rigido gigante,
L'altra con la regina d'Oriente
Di chi gioir pensò essendone amante;
Et havendola hor persa se ne duole
Più d'altro mai che amasse sotto el sole.

44. Con l'amorosa, acerba et cruda rabbia
Che suol il thor per la giovenca persa,
Sacripante si muove in su la sabbia,
Et hor questo et hor quel lato traversa
Con tal tempestà che ben par ch' egli habia
La lena grande nel furor immersa;
Onde, fra gli altri colpi, un denne crudo
Al pro' Rynaldo che li ruppe il scudo.

[F° 68 r°] 45. Da un lato il prese quasi con la punta
Et netto ne tagliò ben quatro dita,
Ma per disgratia il brando se le spunta,
Ch' era la lama sotiletta et trita.
Quanto n'entrò nel scudo, se n'è giunta
Giù in piana terra, nè è però smarita
La mente di quel sir, ch' a dirvi il vero
Non se n' accorse pel furor suo altiero.

46. Era d'aciai' coperto il scudo e il fende
Pur Sacripante, et gettane su l'herba
Un pezzo, e il paladin d'ira se accende
Et contra il re mostr[a] la forza accerba
Con un gran colpo che sopra li stende
D'un fendente aspro, nè si disacerba
Per questo l'ira nè manca il furore
Qual troppo puote in un sdegnato core.

47. Colse di filo l'honorata spada
Con quel furor sopra il regal elmetto,
Con qual dal ciel par che saetta cada;
Pur quel per sua bontade al colpo ha retto.
Tornava il sol per la sua usata strada
Oltra il Murocco al solito suo tetto,
Apparsero le stelle et l'aria nera
Divise lor dalla battaglia altiera.

48. Havea dagli ochi lor la notte tolto
Ogni veder, tanto era buio; ond' uno
A l'altro disse: « Ognun di nui fia stolto
Tenuto, combattendo a l'aer bruno,
Non vedendo com' un sia a l'altro volto.
Dei nostri colpi l'aere digiuno
Non fia. » Et d'accordo un di essi da un lato,
L'altro da l'altro si tirò del prato.

49. Erano i cavallier di quella etade
Gentili et coragiosi oltra misura,
Tendendo sempre a semplice bontade;
La virtù lor per tutto era sicura.
Eran costor di diverse contrade,
Diversi in legge, et ciascun s'asicura
Star al nimico suo puoco lontano,
Dico il Cyrcasso et quel di Montalbano.

[F° 68 v°] 50. Dorme ciascun di lor senza suspetto,
Levatisi li elmetti et quei famosi
Brandi, et fa loro la fresca herba il letto
Infra certi cespugli alquanto ombrosi;
Ma Sacripante ch' ha infiammato il petto
Non dorme come l'altro; ch'ei si posi
Non lo consente Amor; però si sviglia
Et del re Gallafron pensa alla figlia.

51. Nè si può imaginar che traditrice
Le sia havendo in se tanta bellezza
Colei ch' è del suo duol prima radice,
Et che nel core lo disama et sprezza,
Ma pel suo caso chiamasi infelice,
Et quel gigante senza gentilezza
Perfido al tutto, dispietato et fero
Appella suspirando il re guerriero.

52. Malagigi, che di Rynaldo ha cura,
Poichè da Astolfo vinto fu Gradasso,
Et ch' hebbe i cavallier di quella scura
Selva d'Ardenna sciolti a largo passo,
Dai spirti soi in la battagli a dura
Conobbe il suo cugino afflitto et lasso
Per fame et per strachezza, et di tal tedio
Procura trarlo con nuovo rimedio.

53. Sa il negromante che quel re pagano
Per Angelica il cor tutto ha di fuoco
Et quistion col sir di Monte-Albano,
Et quel esser per fame et lasso et fioco,
Tal che s'ei non provede al caso strano,
Se non muor il cugin, mancarà poco.
Però muta un delli angeli soi neri
D'Angelica nei bei sembianti altieri;

54. Et così rimutato presentarsi
Con una accesa face a quel re il fece,
Che per cagion d'Angelica posarsi
Nol lascia Amor et men dormir li lece.
Comincia il mal demonio a lamentarsi
Contra del re facendo lunga prece,
Spesso chiamando lui per proprio nome,
Mostrandoli di duol gravose some.

[F° 69 r°] 55. Non più che fu vicino il demon rio
Che presa havea d'Angelica la forma,
Cominciò con soave mormorio
A dir: « Par che quel re jacendo dorma,
Havendo al tutto me data ad oblio,
Et io seguendo, ai me ! la sua dolce orma,
Vadomi sempre consumando dietro
A chi ha il cor di diamante et non di vetro.

56. Deh Sacripante, che ti giova hor mai
De haver lasciata la tua patria e il regno
Per cercarme, poichè truovata m'hai,
Sola et lassarmi, o cor pien di disdegno ?
Qual gloria di mia morte, aime ! haverai ?
Qual fama, qual honor da un altro ingegno ?
Ben ti potrò chiamar sempre crudele,
Acerbo, iniquo, ingrato et infidele. »

57. Rynaldo il cavallier dormiva forte
Che dalla pugna et dal camino a piede
Era sì stanco che sembiava a morte
Per il dormir ; ma per quel parlar riede
Il re piú acceso, che per mala sorte
Non dorme, anzi ode quel parlar che 'l fiede
Nel cor, però che nominar si sente
Infido dalla sua donna sovente ;

58. Anzi da quel dimon che lei somiglia
Al bel sembiante et alla afflitta voce:
Qual quanto sa più fenger si assotiglia,
Di lamenti empie tutta quella foce
Chiamandose la sventurata figlia
Di Galafron et Sacripante atroce;
Poi si apresenta con l'accesa face
Dove il re presso a Frontalatte jace.

59. Non fu sì presto a lui quel dimon giunto
Ch'in piè si fu levato Sacripante,
Et visto il falso aspetto fu compunto,
Che seco andar promesso havea in Levante
A quella che le haveva il cor disgiunto,
Nè seppe che si dir in quello instante,
Se non che rattamente il caval prese
Et leggio et vergognoso su vi ascese.

[F° 69 v°] 60. Et perch' a piè la fenta donzella era
Salir la fece con prestezza in groppa.
La face tollea lor l'oscura sera,
Onde quanto più puote il re gualoppa,
Et gionge nanzi giorno alla riviera
Ove era Brigliador, nè parse zoppa
La bestia che portava l'uno et l'altro,
Di quel re dico et del dimonio scaltro.

61. Prestava quel dimonio a Frontalatte
Per arte diabolica un andare
Che piani li parean fossati et fratte;
Però sì presto lo condusse al mare
U' fur de Alfegra le genti disfatte,
E in sassi, onde eran fatte, ritornare
Furon constrette et quelle navi in fronde,
Se vi ramenta ben, per le salse onde.

62. Quando Angelica in groppa haver si crede
Et che per riposar scavalcar vuole,
Rivolto a dietro Angelica non vede
Et men ode le angeliche parole,
Onde di lieto tutto afflitto riede
Per doglia, et bastemiar comincia il sole
Et tutti i Dei del ciel con quei del mare
Et chi più fu cagion di farlo amare.

63. Poi contra la regina tutto ardente
Laghrimando quel re cominciò a dire :
« Ah donna ingrata, ah donna frodolente,
Donna che sei cagion del mio languire,
Sol per trovarti i' venni nel Ponente
A rischio mille volte di morire,
Et hor per te son stato sì leggiero
Che rotta ho la mia fede a un cavalliero;

64. A un cavallier al più gentil del mondo
Et più valente che sia sotto l'arme,
Rotta ho la fede mia, non me ne ascondo.
Deh, come mai potrò più re chiamarme !
Cagion n'è stato il tuo volto giocondo
Et il saver tuo ben sì lusingarme.
Deh, ai me ! ch' io non pensai ch' in tua beltade
Regnasse mai cotanta crudeltade !

[F° 70 r°] 65. Dov' ita sei, crudel, ch' io non ti veggio ?
Di tua partita più mi affligge il core
Lo esser mancato del mio honor, qual deggio
A quel gran cavallier d'alto valore.
Come viver potrò più nel mio seggio
Regal, essendo privo del mio honore ?
Però con questa spada i' mi vuo' torre
La vita che più di morte mi aborre. »

66. Così detto, scalvalca e il brando afferra
Quel re dolente per darsi la morte,
Del qual ponendo il degno pomo in terra
La ponta rotta ritrovò per sorte,
Onde, per meglio, il suo pensier crudo erra.
Però suspeso imaginando forte
Va come rotta sia la forte spada,
Onde quì il lasso finch' altro le accada.

67. Vi lasso Sacripante che Rynaldo
Si risveglia hora et va di lui cercando;
Ch' a la promessa sua non resti saldo
Tal cavallier si va forte amirando.
Pel prato sovra de l' herboso spaldo
Pensoso truova la punta del brando,
Del brando che havea rotto quando il scudo
Di Rynaldo spezzò col colpo crudo.

68. Onde fra se lo sir di Montalbano
Dicea : « Torto non ha quel cavalliero,
Si s' è partito, poichè 'l brando in mano
Non si ritrova combattendo intiero.
Ben potea far motto, che villano
Stato non le sarei, crudo o severo,
Ch' io stimo gentilezza et cortesia,
Perchè nimico sono a villania.

69. Pur vada in pace ancor chè me ne duolga,
Altro non posso; onde i' vuo' procacciarmi
Come il digiuno hormai da me si sciolga,
Ch' io sento in questi boschi hoggi mancarmi
Nel petto il cor per fame et u' mi volga
Non so nè ir nanzi nè dietro tornarmi,
Ch' io non veggio sentier nè camin trito
Dov' io prender mi possa alcun partito. »

[F° 70 v°] 70. Et così detto un campanello entese,
A cui drizzando con l'orechio il piede
Verso d'onde udì il suono il camin prese,
Ch' indi a dua miglia un romitorio siede
De una valle. A quello il sir si estese,
Et quel trovato nella porta diede
Un calcio, et l'heremita che dentro era
Dubioso di sua vita si dispera.

71. Havea sonata a l'alba il matutino
Lodando alhor del tutto el creatore,
Quando vi giunse lasso il paladino;
Ma l'heremita con tremante core
Dicea tr[a] se : « Quello è qualche assassino;
Qualche gran rubaldon, quinci di fuore
Fia quel che pichia l'uscio tanto forte;
Hoggi fia il dì della mia cruda morte. »

72. Pichia et ripichia Rynaldo ch' ha fame,
Poi dice : » I' getterò questo uscio in terra.
Frati brodaii, sacca di letame,
Che solo alle virtù facete guerra.
Devria[n] le Parche rompervi il stame,
Però che amor di Dio più non vi afferra
A vera religione, a divin culto,
A quai facete ognor spietato insulto.

73. Domenico, Francesco e Benedetto,
Bernardo, Egidio, Antonio, Hyllarione,
Fondator vostri, nel bel regno eletto
Sono et non vosco ; nullo più vi espone
Come esser de' vostro viver perfetto.
Però dati li havete a oblivione,
Nè di essi alcun di voi più si ricorda,
Che più non val coccollo o portar corda.

74. Se nasce heresia alcuna, da voi viene,
Se nasce error, se nascon tradimenti;
Dell' inferno mostrate altrui le pene,
Predicando di quel li aspri tormenti,
Che si vuol digiunar, si vuol far bene ;
Formate solocismi et argumenti
Et fate lume altrui come il candelo,
Nè per ciò charità vi tira in cielo.

[F° 71 r°] 75. Ch' in voi nè charità nè amor si vede,
Benchè n' andiate sempre a collo torto
Et con li lenti passi, a pena il piede
Movendo, acompagnate il corpo morto.
Nemici di virtù, rubei di fede,
Guidate l'alme spesso al Stigio porto. »
Così dicendo, per l' ira che 'l porta,
Col piè in terra gettò la chiusa porta.

76. Et entrato che fu nel romitoro,
Cerca et ricerca questa et quella stanza.
El monaco trovò col color d'oro
Che sotto il letto havea preso fidanza.
Pel piede il prese et trassel con martoro
De una fenestra fuor con sua possanza,
Dentro d'un horticel che l'heremita
Fatto havea per sostetto di sua vita.

77. Pur quel divin Motor senza del quale
D'albero fronde al vento non si muove,
Preservò l'heremita d'ogni male.
O clementia di Dio che gratia piove
Sopra ciascun ch' è inverso lui leale!
La fenestra alta è palmi trenta nove,
Nè ricevette mal quel huom di Dio,
Benchè alto fuss' il precipitio et rio.

78. Non si coruccia quello et men se adira,
Ma prega Dio per chi l'offende et stratia.
Rynaldo ancor chè fusse pieno d'ira,
Ode il santo huom che 'l sommoDio ringratia;
Tempra l'orgoglio, al monaco rimira,
Perdon le chiede et pregal che di gratia
Entro ritorni, perch' il parlar molle
Dal petto humano spesso l'ira tolle.

79. El monaco ritorna et: « Cavalliero,
Le disse, se io fui tardo a dar riposta,
Non ti amirar, che a questo monistiero
Persona buona di rado si acosta.
Quaranta anni son stato dal primiero
Dì ch'io ci veni per salvarmi aposta,
Che fu già una badia di prezzo et lode,
Ma poi ricetto de huomini pien di frode.

[F° 71 v°] 80. Li ladri che nel tempo del re Arturo
Si ritrovaro in queste aspre campagne,
Facendo del magnanimo et sicuro,
Li frati occiser tutti con magagne
Et perchè l'era alhor forte di muro
Vi abitar dentro persone griffagne.
Della casa di Dio fecero un speco
Di ladri col Latin rubando il Greco,

81. El Turco, il Moro, l'Arabo, il Caldeo.
Non mai sicuri vi passò in quei tempi
Tartaro, Egitio, l'Indo o il Nabatteo,
Sol per il puzzo dei passati esempi;
Fuggiva questo luogo col Giudeo
Il battezzato per fuggir li scempi;
Et io altersì, Signor, s'io non rispusi,
Appo la tua mercè il timor mi escusi. »

82. « Padre, disse Rynaldo, el non è huoppo
Di rethorica o far di ciò più scusa;
Io mi muoio di fame, et però dopo
Ch' havete ogni paura da voi schiusa,
Datemi un puo' di quel che manggia il tuopo
Che quivi haverne l'habito v' accusa.
I' vuo' manggiar et ber, poi caminare,
Che mi convien lungo viaggio fare.

83. Io son miglior christian che voi non sete,
Che per la fede sol combatto al mondo,
E fo con l'opre quel che voi credete.
S'io non acqua, bevomi il vin mondo.
Datemi lietamente quel ch' avete,
Che d'ogni peccato hor vi assolvo et mondo.
Se claretto non ci è, datemi il Corso,
Che l'uno et l'altro volontier mi sorso. »

84. El frate con benigna et lieta fronte
Le diè del cibo che per se teneva,
E una acqua fresca de una chiara fonte
Ch'altro liquore... egli non beveva.
Rynaldo adimandò se quindi il conte
Per sorte capitar veduto haveva.
Mai non haverlo visto l'heremita
Rispose in tutto il tempo di sua vita.

[F° 72 r°] 85. Poichè pasciuto fu il figliuol d'Amone,
Del suo viaggio domandò la via.
Il santo vechio in su la strada il pone,
Andando seco un pezzo in compagnia;
Et viddero ivi presso il bel ronzone
Pascersi che già fu de l'Argalia,
Poi di Rynaldo, che lo perse quando
Prigione fu con Feragù et Orlando.

86. Ringratiò Dio il palladin cortese
Del truovato destrier, e il monaco anco
Del cibo, et della strada il camin prese,
E fu salito l'uno et l'altro fianco
Stringendo. In brieve ne l'Hyspan paese
Giulivo giunse il cavalliero franco;
Ma lascianlo ir, perchè mi chiama il conte
Ch' i' lo tragghi del mare et meni al monte,

87. Al monte dove il suo bon Brigliadoro
S'era tirato per scacciar la fame,
Truovatovi un herboso tenitoro,
Dove pascendo le sue voglie brame
D'herbe et dolci acque satiate foro,
Ch' erano pria [in] litto state grame,
Del qual cura havean presa certe nymphe
Dei monti herbosi et delle chiare lymphe.

88. Le Driade ch' havean quel bel destriero
Quindi trovato preser di lui cura,
Che sapean bene ch' ivi il cavalliero
Padron di quello ancor per sua ventura
Doveva capitar per quel sentiero,
Che sua fortuna di mostrarli cura;
Però nudrivan quel cavall' adorno
Come si richiedea di notte et giorno.

89. Nettun ch' havea promesso al palladino
Condurlo in terra et darle ancor vettoria
Contra la strega, sopra del delfino
In groppa se lo pose ove la gloria
Di quel regno era, et, postosi in camino
Verso il litto Affrican di chi memoria
Haveva il conte, il pose in su la harena,
Tornando ov' ha lasciata la balena.

[F° 72 v°] 90. Alla balena torna che ingollato
S' ha il palischermo et quella strega ancora,
Et subito che quella ha ritrovato
Al litto la mandò senza dimora
Ov' Orlando è, ma quasi disperato
Che non truova il destrier; et del mar fuora
Sopra l'harena fu la strega posta
Da quel gran pesce in l'Affricana costa.

91. El conte, che pel lito iva cercando
Di Brigliadoro, riscontrosse in quella,
Quella ch' odiava tanto il conte Orlando
Et pria have' amata, afflitta et mischinella,
Con le laghrime agli ochi suspirando,
Come fortuna a lei fatta è ribella,
Ch' essend' hora del mar scaciata et priva
Del suo Medor, non vuol esser più viva,

92. L'havea Nettun scacciata del suo regno
Et toltoli il poter del sacro libbro,
Perchè arivando ivi un sublim[e] ingegno
Fin alla foce del famoso Tybbro,
Scorrendo in grande overo in picciol legno,
Et tal hor sovra un mal composto cribbro
Rubba[va] al mar et dove Medoro era
Il conduceva o da mattino o sera.

93. Hor vedendo ella il conte abbassò i lumi
In terra lagromosi pel timore,
Ch'ora hanne, ma non lassa i rei costumi,
Benchè dei peli lassi il prio colore
La volpe. Orlando inverso i sacri numi
Le mani con la mente indriza e il core
Regratiandoli, poich' ha ritrovata
Colei che stata gli è tanto spietata.

94. La piglia et per la gola ben la lega
Con la centura del brando affilato,
Dopoi le dice : « O scelerata strega,
Che mi gabbasti dentro el [mar] turbato,
Se 'l tuo animo rio non si piega
A rendermi hora il mio caval pregiato,
Ricordarotti i torti che nel mare
M' hai fatti e i miei suspiri e il lagrimare.

[F° 73 r°] 95. Dentro el mar di Scicilia Enea mai tanto
Non fu dolente quando Palinuro
Suo perse, come i' fui con grave pianto
Constretto a suspirar mio caso duro,
Quando mi vidi nel pericol quanto
Tu mi ponesti, nè mai fui sicuro
Della mia vita fin ch' io non truovai
Il re del mar che mi cavò di guai. »

96. Alfegra s'ingenochia, priega et piange,
Scusasi et del caval nulla saperne
Dice, et col suo spietato pianto frange
I duri sassi, che 'l conte discerne
Irato tanto, onde gran dolor l'ange,
Che da sue man uscirne unqua posserne
Non spera, se non truova il bon destriero,
Onde a quel pianto corse un cavalliero ;

97. Che, quando quella per la gola tra[r]se
Vidde dal conte, fece un sì gran strido
Che dal suo bel Medor potea ascoltarse,
Non che da quei ch' eron vicini al lido ;
Però sì presto il cavallier vi apparse
Che vi fu tratto dal spietato grido,
Et 'vel spinse d'Angelica l'amore
Ch' esser lei quella si pensò nel core.

98. Sacripante era il cavallier che giunse,
Ch' iva cercando il demon trasformato
In quella donna che l petto gli emunse,
Da Malagigi a lui così mandato.
Nova pieta d'Alfegra il cor le punse
Vedendola condotta a sì mal stato,
Et subito si pose in fantasia
Prestar soccorso a quella donna ria.

99. Ma prima vuolle, con parlar humile
Che l'ira spezza, il palladin provare;
Onde al conte n' andò quel re gentile
Et gratamente cominciò a parlare
Dicendo: « O cavallier, è cosa vile
Volersi un huon di donna vendicare;
Però perdona a lei bench' errato habbia,
Che'l vendicar del saggio è senza rabbia. »

[F° 73 v°] 100. Era pel sdegno del perso destriero
Tanto turbato nella mente il conte
Che non entese il dir del cavalliero.
Nè le rispose; intento a render l'onte
A quella strega havea tutto il pensiero
Ch' a Sacripante non rivolse il fronte,
Ma alla strega dicea « Mi renderai
Il mio destrier o per mia man morrai. »

101. Non può però morir la mala strega
Per man del conte no, benchè punita
Ella sia del suo error: piangendo prega
Quel re cortese che le porga aïta;
E alla voce di quella il re si piega
Ch' havea l'alma gentil d'amor ferita,
Et volto al conte disse al cavalliero:
« Esser non vuolsi a femina sì altiero.

102. Per amor mio vorrei ti contentassi
Or mai lassarla et non darli la morte.
S' io vedessi ch' honor tu n'acquistassi
Di condurre una donna a sì ria sorte,
Non credere, per Dio, ch' io tel vietassi.
Imperò non ti paia duro et forte
Alla richiesta mia lassar costei,
Che tanta crudeltà dispiace ai Dei.

103. Orlando ch' è non men del re cortese
Et di cor generoso, poich' udito
Hebbe quel re che di viltà il riprese,
Honestamente si fu risentito
De l' honor che perdeva in vili imprese,
Et quasi di tal fallo il cor pentito
A quel re disse : « Per chi faccia questo
A più bel agio ti fia manifesto.

104. Pur per far cosa grata a te, che sei
Discreto cavallier per quanto i' veggio,
Se per tua donna brami haver costei,
La ti darò ma fia forsi il tuo peggio,
Con patto primo che però da lei
Io resti sodisfatto, come io deggio,
Del mio destrier, perch' ella me n' ha privo
Havendomi essa con fortuna a schivo.

[F° 74 r°] 105. La più ribalda et scelerata maga
Non hebbe unquanco l'uno et l'altro clyma,
Stratiar hu[o]mini, degni è sempre vaga
Nuovi modi cercando come oprima
Mai sempre altrui, nè mai l'animo appaga
Per gentilezza o cortesia, che prima
La neghitosa strega non si satii
Di veder altri sotto a mille stratii.

106. Affrica mai non hebbe una tal hyena
Che miglio simulasse humana voce
Per dar a concurrenti accerba pena,
Ma della hyena è questa assai più atroce,
Degna d'ogni supplitio, ogni catena
Per domar lei, d'ogni animal feroce
Ferocissima, cruda et dispietata,
Sol per stratiar altrui nel mondo nata. »

107. Era sì accomodato di parole
Et di fatti anco il buon re Sacripante,
Quanto altro nato sotto il chiaro sole
Da queste parti a quelle di Levante ;
Però col conte fa che più non vuole
Da Alfegra riconoscer lo afferante,
Ma li perdona et al re la concede
Col cor gentil, con sua solita fede.

108. Al magnanimo conte persuade
Quel re discreto che 'l caval si cerchi,
Et così van vedendo in le contrade
La harena u' del caval col piè si merchi.
Vede il conte apparir in quelle strade,
Non guari indi lontan, con certi cerchi
In capo d'hedra a guisa di corone,
Venir da un poggio a lor certe persone.

109. Quali et chi questi sieno in altro lu[o]co
Vi fia, signor mio car, chiaro et aperto
Ch' ad Astolpho tornar bisogna un puoco,
Che sta col inteletto et ingegno erto
A mirar le figure, e un breve gioco
Già in quel luogo lo mosse per un certo
Rumor.....
.....[1]

[F° 74 v°] 110. Porta Astolfo la lancia in chi ha più fede
Ch' in alcun arme sue, et fuor uscito
Un rozzo villancion et bestial vede
Ch' aveva in mano un gran baston g[h]ermito,
Con qual sopra una delle serpi fiede
Per darle morte, et quella a mal partito
Vedendosi condotta fe il rumore
Che trasse i cavallier quinci di fuore.

111. Sdegnasi il palladin ferrir colui
Con l'armi, onde erta subito in la porta
Et tuol la stanga, et poi contra colui
Fuor esce irato, che 'l furor lo porta,
Menando ad ambe man con rabia a cui
Donar la morte a un colpo si conforta ;
Ma il villan si ritira et di man sdruccia
La stanga al duca del che si corruccia.

112. Et a colui che tien la torcia in mano,
Tra capo et spalle, un gran colpo disserra
Col suo bastone il perfido villano
Con tanta forza che lo gitta in terra.
Scaglia Aleramo il torchio a quel pagano
Nel suo cadere et nel viso l'afferra,
Nè si cura il villan perchè è robusto
Ch' in piè si tien per forza il rozzo fusto.

(1) Lacune au ms.

113. Parve ad Astolfo troppa scortesia
A quel tempo ancor di colui ferrire,
Ma ben le disse : « O pover huom, va via,
Se tu non brami per mie man morire ;
Havendo di posar tu fantasia
Entra et potrai per fine al dì dormire,
Et, se posarti quivi al fin non vuoi,
Vaten per la tua via pei fatti tuoi. »

114. Crese il villan che Astolpho alhor temesse
Della sua forza, onde ardito rispose :
« Eh ! chi tua codardia non conoscesse
Che per viltà mi proferi tue cose ?
Deh ! queste serpi chi mai le tenesse
Se non tu per viltà le vellenose,
Perchè modo non hai da far diffesa
Se non tien queste serpi per impresa ?

[F° 75 r°] 115. O veramente tu sei ciurmatore
Di quei ch' in panca salgono tal hotta ;
Però a serpenti fai cotanto honore
Che tu ne tieni teco sì gran frotta.
Ma con mia istessa man trarotti il core
Et quel darò mangiare ad una botta,
O a queste serpi, over le occidrò teco
Poichè 'l compagno tuo m'ha mezzo cieco. »

116. Quando ch' Astolfo il borioso duca
Se da un villan nomar ciurmator ode,
Quasi di rabbia dentro si manduca
Et macina nel cor che 'l sdegno il rode.
Persuade al villan fin chè 'l sol luca
Aspetti, che 'l buio è padre di frode ;
Ma quel ricusa, ond io, signor, mi poso
Perch' è ogni lungo canto al fin noioso.

CANTO SETTIMO

1. Non fa Natura ogni cosa perfetta,
O, se la fa, non la mantien doppoi.
Spesso una pianta fa fra l'altr' eletta
Per la bontà dei cari frutti suoi ;
Suscita l'altra infra li pruni abietta,
Dalli plebei sprezzata et dalli heroi ;
Ond' ella partial ènne appellata
Et imbecille spesso riputata.

2. Così del corpo human, così de l'alma
Ha dimostrato haver diversa cura,
Ch' a l'intelletto ugual non dà la salma
A questo come a quel questa Natura,
Ma variando vuol portar la palma
Ch' orna d'honore questa creatura,
Di disnor l'altra nota in modo tale
Ch' un huomo a l'altro non si truova uguale.

3. Haveva a quel villan data fortezza
Senza la discrition, senza il rispetto,
Senza il discorso, senza gentilezza,
Tal qual se privo fusse d'intelletto.
Però il detto del duca non apprezza
Che li parlava pure a buono effetto ;
Et, quanto men si mostra il duca accerbo,
Tanto più fassi quel villan superbo.

4. El villan più superbo contra Astolfo
Mostrasi et crede quel per viltà parli,
Onde nel viso come acceso zolfo
Col baston mena al duca et crede darli
In testa ; ond' egli entrato in l'ampio golfo
De l'ira acceso, che mal giuoco parli
Quel del vilan, con impeto insolente
El brando afferra et strenge mano et dente.

5. Con quel furore che' l cignal ferito
S'aventa al cacciator, si schiude il sire
Al perfido villano insuperbito
Per farle giù depor, se può, l'ardire ;
Ma il villan, ch' è non men di forte ardito,
Non si lasciò dal bon duca ferrire,
Anzi col baston fe schermo di sorte
Che fu per dar a quel baron la morte.

[F° 76 r°] 6. La morte fu per darli, che li giunse
Sopra una spalla col baston suo duro,
Et tanta accerba doglia il cor le punse
Che non si tien di vita esser sicuro,
Ma cadde per il duol et le compunse
Il petto il gran timor, et, se l'oscuro
Dell' atra notte in quel punto non era,
Quella era al duca l'ultima sua sera.

7. S'havea già tratto il cavallier dal collo
Con l'elmo il bel monile di Sylvana,
Però non hebbe il rustico quel crollo
Ch' haver devea da sua spada sovrana,
Ma l'altro che parea tutto satollo
Di guerra et che jaceva in terra piana,
In quel che cadde Astolfo su risorge
Et contra il rozzo il brando ignudo porge.

8. Diede al villan vibrando d'una punta
Che in mezzo il petto passò per ventura
La spada al duro casso essendo giunta,
Come vuolse per sua sorte o sciagura.
Caciollo in terra et fu l'alma digiunta
Dal corpo per trovar parte più scura,
Et fur le fate liberate a un tratto
Et del suo folle ardir purgato il matto.

9. Rizzossi Astolfo et nel pallazzo insieme
Entraro ambo lassando il corpo spento,
Che seminando havendo il tristo seme
Lo ricolse peggior con suo tormento.
Nissuno sopra il morto corpo geme,
Ch' Astolfo lieto, Aleramo contento
Vanno a posarvi in un bel letto in fine
Ch' Apollo al mondo mostri il suo bel crine.

10. Lasciamoli dormir che a luoco et tempo
Li svegliaremo ancor con suoni et canti,
Et truoviamo Rinaldo perchè tempo
Mi par ch' un poco ormai di lui vi canti.
Lassailo in Spagna, non è ancor gran tempo,
Già tratto fuor del numer delli amanti;
Che prima seguitava per amore
Angelica, hor la siegue per furore.

[F° 76 v°] 11. Vi dissi già, signor, s' havete a mente,
Quando quel nano che venne d'Albracca,
Poi d'arcion cadde, ritruovò il possente
Figliuol d'Amon che con la mente fiacca
In la selva cercava del valente
Corsier che in sul gel corre et non l'amacca.
Le racontò la guerra et la cagione
Ch' Agrican mosse contra Gallafrone.

12. Però in quell' hora si dispuose il sire
Andarvi et in favor del re Agricane
Oprando tanto o vincere o morire,
Così la sera come la dimane,
Pure che tolga a Gallafron l'ardire ,
A Gallafrone il dispietato cane
Che l'Argalia havea mandato in Francia
Per soggiogarla con la falsa lancia.

13. La lancia fabricata per incanto,
Ch' ognun che tocca dal destrier scavalca,
Qual hora Astolfo si ritruova a canto
Et apre ovunche ariva ogni gran calca.
Rynaldo ritardò in Ardenna tanto
Quanto sopra vi dissi; hora cavalca
Pel paese di Spagna, e in Barbaria
Di andar dimanda la più corta via.

14. Non vuolle soggiornar troppo il campione
Dubiando col tardar non esser lento;
Pur un dì cavalcando d'un burrone
Ode uscir voce piena di tormento,
Ritira il freno e ad ascoltar si puone,
Et sente fare un feminil lamento :
Se indrizza cheto alle dolenti note
Et truova un ch' una femina percuote.

15. Havea costei a un albero legata
La mischinella et dispogliata ignuda,
Del qual la statura era smisurata,
L'effigie brutta, dispettosa et cruda.
Negro era tutto et la chioma anellata,
Di prima barba, et per fatiga suda
In batter quella et ha gli ochi infiammati,
Come se di Volcan fossero stati.

[F° 77 r°] 16. Non havea visto il neghitoso ancora
Rinaldo, quando con la voce afflitta
Gridò la donna : « Se pietà ti accora,
O cavallier, di me, per la diritta
Tua strada torna et non far quà dimora,
Che questa bestia al mondo e al ciel despitta
Non ti faccia onta. » Et a questo parlare
Volsesi il negro al cavallier guardare.

17. Subito che visto hebbe il neghitoso
Quel cavalliero, lasciò la donzella
Et giuso andava pel burron più ombroso
Di vimini, ove haveva una casella,
Corendo ratto in faccia paventoso.
Onde al figliuol d'Amon diceva quella :
« Partiti, cavallier, odi il mio dire,
Che poi volendo non potrai partire. »

18. « Se di dama et coniglio i' fussi nato,
Forsi ch' io fuggirei, gentil fantina, »
Rispose il sire, et ecco è ritornato,
Qual folgore di Giove, con ruïna,
Il riccio negro di furor armato,
Credendosi di far nuova rapina
Di questo cavallier, come degli altri
Forsi in l'armi meno usi et meno scaltri.

19. Portava il negro un mazzafrusto in mano
Di grave peso et una storta al fianco.
Dismonta in terra il sir di Montalbano,
Lega il destriero l'animoso Franco,
Poi con la fida spada sopra el piano
Aspetta quel ladron col viso bianco.
La donna ch' è gentil priega il guerriero
Che via si parta et vada al suo sentiero.

20. Ma il sir pria veder vuol ch' è coraggioso
Di riscattar la vaga damigella,
Onde al pregar diventa più orgoglioso
Et a battaglia el mascalzone appella,
Et contra vàlle quel franco animoso
Signor, et pur ripriega la donzella
Che via si parta et non prenda per lei
Pugna con homin sì malvagi et rei.

[F° 77 v°] 21. Contra quel negro vàlle et alza in suso
Quanto più puote il mazzafrusto in alto
Per darle in testa, et quel ch' era molto uso
A scherzo tal, a sì insolente assalto,
Nanzi che giù la cali, ei si fu schiuso
Contra el ladro con un mirabil salto;
Vibrandoli una punta, un colpo tale
Dèlle ch' el fe provar quanto egli vale.

22. Quando quel fusto smisurato et fiero,
Ch'era di trenta palmi sua statura,
Ferir si vidde dal forte guerriero
Ch'a lui pur non ariva alla centura,
Mostrarsi in l'armi sì securo e altiero
Senza timor alcun, senza paura,
Gettò lontano il mazzafrusto il crudo
Sdegnoso et strinse in mano il brando ignudo.

23. De l'armiggiar non havea costui l'arte,
Ma con sua forza oltra l'humana possa
Era venuto da lontana parte,
Forsi mandato dall' inferna fossa,
O dal superbo et furibondo Marte,
Per far la fronte al re di Francia rossa,
E per guastar possendo il christianesmo
Ucidendo ciascun ch' avea il battesmo.

24. Quando Angelica bella et l'Argalia
Mandati fur dal padre Gallafrone
In Francia et che la strega iniqua et ria
Finse il fratello Uberto dal Leone,
Quatro giganti seco in compagnia
Stavano per pigliar sol al petrone
Di Merlino ogni palladin di Francia
Che cadea sotto la fatata lancia.

25. Poichè 'l bisbiglio fu di Malagigi
Che inamorato quella oprimer volle,
Non havendo ello Dio nè san Dionigi
Dinanzi agli ochi, lo insensato et folle,
Fra li quatro giganti i gran letigi
Feraguto acquetò, che fe satolle
Di tre mill' aquile, onde costui solo
Campò che come morto cadde al suolo.

[F° 78 r°] 26. Doppo si trasse al regno di Granata
Facendo lo assassino e il rubbatore;
Non volea pace l'alma dispietata
Con passagiero o con habitatore.
Erane la città spesso turbata,
Quando ei v' entrava; et, s'usciva di fuore
O populare o cittadino o vero
Baron, di lui restava prigioniero.

27. Però pensando far del palladino
Quello che di molti altri fatto haveva,
Calava sopra l'elmo di Mambrino
La scimitarra che in la man teneva.
Rinaldo accorto quel cor pellegrino
Che sol commetter qualch' error temeva,
Scansò quel colpo col saltar da lato
Et dèlle una altra punta nel costato.

28. Passò Frusberta a quel dal lato manco
Al destro con sì crudo et gran dolore
Che, nè su l'uno nè su l'altro fianco
Reggersi più possendo il rubbatore,
Ingenochiossi d'una gamba, stanco
Già divenuto con molto terrore;
Et rincorata la donzella al tronco
Aspetta di vederle il capo tronco.

29. Poi diceva fra se: « Deh, se costui
Per sorte fusse quel che Riciardetto
Liberò già dal fuoco, o quanto a lui
Obligo havrei se da 'sto malladetto
Me liberasse! Che una mano a dui
Amanti porgeria gaudio perfetto,
Liberato havendo un dalla ria fiamma
Et l'altra dal dolor che sì m'infiamma.

30. Ma non mi par costui Ruggier per certo
Ch' altre eran l'armi sue, altro il cavallo;
Pur sia chi vuol, che cavallier esperto
Ne l'armi il credo; et so punto, io non fallo,
Se mi trae questi del mio stato incerto
Rendendomi a colui senza intervallo
Che mi sposò, ben potrò lieta starmi
Et dir che questi sia primo huomo in l'armi. »

[F° 78 v°] 31. Et come haveva pria pregato molto
Ella il guerrier che andasse alla sua via,
Hora il ripriega con ardito volto
Che seguiti la pugna accerba et ria,
Fin che habia a quel ladron il viver tolto,
Et lei del bosco traghi in cortesia.
A cui Rynaldo : « Della tua preposta,
Disse, fia l'opra mia piena risposta. »

32. Non attendeva il negro più a ferire,
Ma procurava sol di qualche schermo.
Rynaldo contra quel pieno d'ardire,
Benché mal volontier contra un infermo
Combatte, offende spinto dal disio
Della dolce vittoria, a quel che fermo
Sta in pertinacia, su la coscia fiede
Tal ch' al gigante sol rimane un piede.

33. La coscia a un colpo ancise il bon campione,
Onde la dama assai si meraviglia.
Non sapeva ella che 'l figliuol d'Amone
Sol è costui che con tal forza piglia
La diffesa di lei senza cagione
Haverne; ma pur tutta si scompiglia
In se sol d'allegrezza, ancor legata,
Per la vettoria da lei non sperata.

34. Su l'herba rovesciato il vasto Moro
Richiede il cavallier pur di battaglia.
Correva il sangue per quel tenitoro
Et col menar la storta si travaglia,
Ma Rynaldo ch'havria nel santo choro
Voluto puor quella alma : « Se ti caglia
Di mercè, disse, ascolta il parlar mio.
Non vuoler esser più dispetto a Dio.

35. Quel sommo plasmator della natura
È sì clemente et è benigno tanto
Ch'usa misericordia oltra misura
Et riceve ciascun nel regno santo,
Purchè senta nel cor quella puntura
Che fa tornare in dolce riso il pianto,
Rendendo l'alma a lui per sempre unita,
Poichè fia sciolta dalla mortal vita.

36. Et per ricomperar nostro peccato
Che era infinito et possa ognun salvarsi,
Mandò il figliuol dal suo regno beato
(Che tutti gli altri modi erano scarsi)
In una virginella, et di lei nato
Senza peccato vuolse a morte darsi:
Ucidendo la nostra orrida morte,
Del ciel morendo aperse a nui le porte.

[F° 79 r°]37. Ma, prima ch' ei morisse, da Giovanni
Vuolse esser battezzzato nel Giordano
In la perfetta ettà già di trenta anni,
Et sopra se le aperse el ciel sovrano,
Che 'l padre eterno dalli eterni scanni
Mandò il Spirito Santo et non in vano,
Perchè sacrò il battesmo in modo tale
Che chi il prende di cor nel cielo sale.

38. Se tu v[u]oi donque creder, com' io dico,
Al Padre, al Figlio, a lo Spirito Santo,
Sarai del tuo fattor perfetto amico
Et gioveratti hor il morir cotanto
Quanto il viver ti nocque et fe nimico
Al re del ciel. Se tu pensi ben quanto
Offeso l' hai et se ne prendi duolo,
Gioirai lieto nel celeste stuolo.

39. Et perchè acqua quì sorger non si vede,
Il tuo battesmo fia il tuo proprio sangue,
Perch' a firmar il cor basta la fede,
Che Jesu Christo in croce fatto exangue
Col sangue l'acqua dal costato diede.
Quel che per nostro amor sul legno langue
Solo per trarne dal Tartareo tedio
Per l'acqua et fuoco et sangue dà in rimedio.»

40. Non ti sarà molesta più mia spada,
Se tu vuoi creder nel figliuol di Dio. »
Cui il Moro disse: Più morte m'aggrada
Nè miglior cosa desiar posso io.
Uccidemi poi, va, per la tua spada,
Che solo è di morire il desir mio,
Nè creder vuoglio a quel che detto m'hai
Ch' in Dio non credo nè vi cresi mai.

41. Se tu mi toi la vita, i' l'ho ben caro,
Che far non posso più lo uffitio mio,
Et il viver così m'è troppo amaro.
Però la morte sol bramo et desio.
Per la tua mano di morir mi è caro
Che più degno guerrier mai non viddi io.
Tu il vanto ne l' armi, ha 'l pregio, 'l valore,
Che di cavalleria tu porti il fiore. »

42. « Non piaccia a Dio, disse il figliuol d'Amone,
Ch' un che non è più huom per mia man muoia.
Disposto ho di lasciarti, o mascalzone,
Vivo et non darti del morir hor gioia.
So che la morte a un pessimo latrone
Mal vivo saria [gioia] et nulla noia,
Che più pena di morte a chi l'aspetta
È l'indugiar che se ella giunge in fretta. »

[F° 79 v°] 43. Ciò detto il lassa et sciogle la donzella
Quel valoroso sir pietoso e humano,
Cui gratamente poi così favella :
« Non dubbiar, donna, di essere in mia mano,
Perché libera sei, non schiava o ancella,
Et fuor vuo' trarti di 'sto luogo strano,
Ovunche vuoi facendoti la scorta
Che da altri tu non fusti o presa o morta. »

44. Alzasi il cavallier, mentre ciò dice,
La lucida visiera dal bel viso,
Et la cognata alhor di Doralice
Crede aperto veder il paradiso.
Chiamasi ella contenta, anzi felice,
Vedendo il suo nimico quasi ucciso,
Et se libera et sciolta in picciol spatio,
Dicendole : « O signor mio, ti ringratio !

45. Ma ben mi duol, segue ella, che bastante
Non son quanto i' vorrei per farti honore.
Pur s' io mancassi, ho un generoso amante,
Anzi vero consorte, anzi signore,
Non guari quinci lungi, al qual s'inante
Mi rapresenti, o sir d'alto valore,
Supplirà in vece mia, poich' è degno
D'ogni alto impero, non che del suo regno. »

46. Et quando tai parol questa diceva,
Lodandolo di sua tanta fortezza,
Et fiso il mira, in lui quasi vedeva
Di Riciardetto alquanto di fatezza.
Con certo desiderio le nasceva
Dentro el cor amorosa tenerezza,
Ricordandosi come farsi suole
Del primo amor ai gisti o alle parole.

47. Non ch' ella non conosca aperto et chiaro
Ch' altro è costui, altro era Ricciardetto,
Ma pel suo caso tanto acerbo e amaro
Di più fantasme havea ripieno il petto,
Et videndo costui di beltà raro,
Simile al frate, hebbe nel cor suspetto
Che Riciardetto fusse, se non che ella
Che ei non era conobbe alla favella.

48. Et dolcemente il cavallier la priega
Che di chi è figlia ella le vogli dire,
Et ella che cortese non li el niega,
Anzi le dice: « Se ti piace udire,
Poco più quinci lungi è d'una lega
Una città, et, volendo ci venire,
Qual e chi io sia, aperto entenderai,
Et di tua opra el guidardon n' haverai. »

Ferdinand Castets.

A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Raymond Toinet. — Quelques recherches autour des poèmes héroïques épiques français du dix-septième siècle. — *Tulle, Imprimerie Crauffon* 1899, in-16.

Il y a toujours eu en province des savants — et d'autant plus dignes d'une profonde estime qu'ils aspiraient moins à ce titre — qui cultivaient les bonnes lettres au milieu d'occupations souvent absorbantes, qui patiemment réunissaient dans leur bibliothèque un nombre imposant de livres rares, et qui poursuivaient au milieu de difficultés de tout ordre des recherches dont ceux qui avaient à leur disposition nos grands dépôts littéraires n'avaient pas le courage de se charger. Cette race de travailleurs si utile est-elle destinée à disparaître par l'effet d'une centralisation toujours croissante? ou les nobles efforts qui sont faits pour conserver et accroître la vie de l'esprit en province en ravivera-t-elle les traditions? En tout cas, je suis heureux de signaler les ouvrages publiés (à un trop petit nombre d'exemplaires) par un « provincial impénitent », comme il s'appelle lui-même, M. Raymond Toinet, avocat à Tulle. Sous le titre général de *Notes pour servir à l'histoire littéraire du XVIIe siècle*, M. Raymond Toinet a donné d'abord une étude (que je n'ai pas le plaisir de connaître) sur *les Sonnets de Lazare de Selve, limousin ;* puis une jolie plaquette, d'une piquante et solide érudition, sur *la Climène et les poésies diverses du sieur de La Croix ;* enfin, tout récemment, un vrai petit volume de plus de 300 pages sur les *Poèmes héroïques-épiques du XVIIe siècle.*

Un vrai volume et un vrai livre, en dépit de son auteur même. Modeste à l'excès, M. Toinet a proclamé son intention de ne pas refaire l'*Histoire des poèmes épiques français du XVIIe siècle* de M. Julien Duchesne ; il a simplement pris pour titre : *Quelques recherches autour des poèmes héroïques-épiques...* ; il a disposé son ouvrage sous la forme d'une nomenclature, et de notes bibliographiques appuyant cette nomenclature. Et, malgré tout, il a dit l'essentiel sur la pseudo-épopée du XVIIe siècle et les variétés des poèmes héroïques qu'on y doit rattacher, il a traité force questions que son sujet lui suggérait, et il a ouvert aux travailleurs une riche mine de renseignements.

D'abord, nulle nomenclature n'est plus complète, et M. Toinet a enrichi la bibliographie de l'épopée d'un certain nombre d'œuvres,

toutes intéressantes à quelque titre, car les unes sont fort loin d'être méprisables, comme *les Evénements illustres* de Levasseur et *Tobie* de dom Gatien de Morillon, où se trouvent de fort beaux vers que l'histoire littéraire n'aura plus le droit d'oublier ; — et les autres, par leur faiblesse même, qui ne les a point empêchés d'être publiés à plusieurs reprises, montrent à quel point la fièvre épique a sévi pendant de longues années.

A cet égard, rien de plus instructif que le nombre d'éditions obtenu par chaque poème : M. Toinet l'a établi d'une façon presque toujours définitive.

Il a montré quelles vicissitudes avaient subies les gloires, toujours rivales, de Ronsard et de Du Bartas, d'Homère et de Virgile; jusqu'à quel moment on a continué d'imiter les *Semaines* ou de composer des *Franciades ;* à quelles dates se multiplient les traductions de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, à quelles dates les traductions ou (ce qui est encore un hommage) les parodies de l'*Énéide*.

Il a fait des trouvailles heureuses ou d'intéressantes dissertations, par exemple quand il a indiqué la première édition de deux sonnets de Molière (p. 220 n.) ou quand il a attribué à Desmarets le poème anonyme d'*Abraham* (p. 258-272).

Il a donné une curieuse monographie sur la *littérature magdaléenne* au XVIIe siècle (p. 110 sqq.).

Il a écrit des articles neufs ou piquants sur Levasseur, dom Gatien de Morillon, Coras, Bertaut, de Laudun d'Aigaliers, Saint-Amant. Il a cité de beaux ou de jolis vers, passablement inattendus, de Gamon, de Colletet, de Cotin, de Frenicle, du président Nicole. Il a émis d'excellents jugements sur Montchrétien, sur Segrais, sur Perrault. Il a même, dans une note, indiqué aux jésuites avec quelle maladresse ils ont combattu et combattent encore Pascal ; et la note est spirituelle, elle est juste, bien que je ne puisse admettre (même si l'on proclame la bonne foi de Pascal) qu'on parle des « citations perfides » des *Provinciales*.

Là-dessus, quelqu'un va dire qu'on ne s'attendait guère à trouver en cette affaire *les Provinciales*. M. Toinet avait prévu la remarque. « Peut-être pensera-t-on que j'ai battu trop loin les buissons d'alentour », dit-il dans sa préface; et de nouveau dans sa conclusion : « J'ai touché à beaucoup, à trop de choses... Ce n'est pas là un livre d'étude, le temps en est passé pour moi, mais un livre de délassement. »

Puisse M. Toinet se délasser longtemps de la sorte ! Ceux qui le liront ne songeront jamais à se plaindre de ses digressions, à vrai dire peu nombreuses, et ils le remercieront chaudement de tout ce qu'il leur aura appris. Seulement, pour ne pas blesser sa modestie, ils ne l'appelleront pas un historien ; ils diront qu'ils ont passé quelques

heures avec un bibliophile aimable, qui possède de très beaux livres, qui les a lus, qui a su les lire, qui a étudié à fond les questions que ses livres l'invitaient à aborder, et qui fait les honneurs de sa science comme de sa bibliothèque avec verve, avec agrément, avec esprit.

Eugène Rigal.

Schuchardt (Hugo). — Romanische etymologieen, I.— *Wien*, 1898, in-8° [82 p.]. (Extrait des *Sitzungsberichte der kais. akademie der wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische classe, band* CXXXVIII).

Ce que nous appelons une étimologie, dit en substance M. Schuchardt, n'est pas autre chose que l'istoire plus ou moins développée d'un mot, et l'istoire d'un mot est étroitement liée à l'istoire d'autres mots, à l'istoire tout entière de la langue. On ne peut pas résoudre un problème étimologique sans examiner scrupuleusement toutes les questions adjacentes.

L'auteur nous donne un exemple de ce genre d'étude à propos du mot *sage* et des différentes formes qu'il présente dans les diverses langues romanes. Il a divisé son travail en deux parties, une partie négative dans laquelle il montre pour quelles raisons il faut écarter *sapiens*, puis* *sapius*, puis* *sabius*; et une partie positive où il établit que le prototipe de *sage* est *sapidus*. Mais *sapidus* a donné *sade* à n'en pas douter ; est-ce le même mot qui a donné *sage* et aussi vfr. *saive ?* L'auteur entre alors dans des détails fort intéressants pour montrer que presque tous les mots en *-idu* ont laissé des représentants qui témoignent de l'existence d'une autre forme en-*iu*. Ainsi *tepidu* n'est pas représenté seulement par fr. *tiède*, mais aussi par vfr. *teve* et *tieve*, *grauida* est en lombard *gravida* et *gravia*, *limpidu* est en napolitain *limpeto* et *limpio*, *marcidu* est en ital. *marcido* et *marcio*, *rancidu* est en ital. *rancido* et *rancio*, *morbidu* est à Rovigno *nurbedo* et *nurbio*, *turbidu* est à Dignano *turbedo* et *turbio*, *ruspidu* est à Fasana *ruspedu* et *ruspiu*, etc. Il en résulte que les finales en *-iu* n'ont pas supprimé celles en *-idu*, mais qu'elles ont vécu à certaines époques à côté d'elles; les formes en-*iu* ont pu apparaître indépendamment dans différents dialectes et à des époques différentes. Ainsi *sage* ne provient pas d'un *sapidus* ayant remplacé sa finale *-idu* par *-iu*, car * *sapiu* aurait donné* *sache*. C'est au moment où le *p* intervocalique était déjà devenu *b* que la finale *-iu* est venue remplacer l'autre, d'où * *sabiu*, *sage*. Dans *sage* et *saive* M. Schuchardt voit deux produits de la même forme * *sabiu*, appartenant l'un aux dialectes du Sud-Est, l'autre à ceux du Nord. C'est peut-être trancher la question un peu vite. Pourquoi dans les dialectes auxquels on attribue la forme *sage* n'a-

t-on pas * *tege* ou * *tive* de *tepidu* ? Il semble que c'est précisément dans quelques-uns de ceux-là que l'on rencontre les formes *teve, tieve, teive*. Pourquoi le fr. du centre disait-il *teive* et non * *tive* ?

L'auteur a effleuré ces questions, mais il nous semble qu'elles méritaient des recherches très approfondies. Une discussion sur ce sujet n'eût pas été une digression, et eût mené plus directement au but que tels développements, fort instructifs sans doute, mais un peu hors-d'œuvre, dont M. Schuchardt a émaillé son travail.

Quoi qu'il en soit, l'étimologie *sapidus* nous paraît définitivement établie, et c'est le résultat que l'auteur avait principalement en vue.

Maurice GRAMMONT.

Wahlund (Carl). — Cent mots nouveaux ne figurant pas dans les dictionnaires de langue ou d'argot français. Modernismes en *-isme* et en *-iste*. — *Upsala, Almqvist et Witsells*, 1898, gr. in-8°. [36 p.]

[*Studier i modern sprakvetenskap* utg. af nyfilologiska Sällskapet i Stockholm, I, 1.]

Dans cette plaquette luxueusement éditée, ce qui est l'une des marques distinctives de ses publications, M. Wahlund, après nous avoir rappelé le petit nombre des termes latins qui se terminaient en *-ismus* et en-*ista*, fait l'historique du développement et de l'accroissement des mots en-*isme* et en-*iste* depuis le moyen âge jusqu'à nos jours. Nous y apprenons que *romaniste* remonte à Rabelais et que M. Gaston Paris paraît être le père de *romanisme*. Ces suffixes sont d'un usage si fréquent qu'il ne serait peut-être pas difficile d'allonger la liste de M. W. mais les cent mots qu'elle renferme suffisent à établir leurs cadres de formation.

Toutefois, je me permets de signaler à M. W., à côté d'une phrase entière recevant la terminaison-*isme* ou-*iste*, comme *je m'en fichisme, n'importequisme*, etc., une formation non moins originale : celle qui consiste à joindre ces suffixes aux sigles ou lettres initiales empruntées à plusieurs mots. Tel est le cas d'*iciste*, terme qui a cours dans un certain milieu mais qui, étant peu répandu dans le public, nécessite quelques explications. Voici d'où il provient : il y a quelques années un journal, l'*Etranger*, a organisé entre ses abonnés de divers pays un échange de correspondances. Il publie, à cet effet, une liste de ses lecteurs dans laquelle le nom des adhérents à la Correspondance internationale (Internationale Correspondance) est suivi des lettres I. C. Toute personne désignée par ces deux initiales est un *iciste*.

Je ne connais pas d'autre exemple de mots formés de semblables éléments, toutefois il pourrait en exister ou s'en créer à bref délai puisque l'usage des sigles devient de plus en plus général. Il suffit

en effet, d'ouvrir un journal pour voir combien leur emploi est fréquent : dans la politique, P. O. F. désigne le Parti ouvrier français; en Belgique, représentation proportionnelle ne s'écrit plus que RP; dans les sciences, A. F. A. S. égale Association française pour l'avancement des sciences ; dans le langage du sport, T.C. signifie Touring Club ; dans les Universités, on nomme P. C. N. le certificat d'études physiques, chimiques et naturelles ainsi que le candidat qui prépare ce certificat. Mais comme on le voit par cette courte énumération, les voyelles sont peu nombreuses et leur absence ne permet pas aux groupes RP, TC, PCN de supporter un suffixe. Dans les deux autres cas *pofiste* et *afasiste* amèneraient des rapprochements ridicules et des analogies singulières : le premier serait bien près de *puffiste* et le second ne saurait convenir à des personnes qui, périodiquement, se réunissent en Congrès pour se livrer à de longues discussions. Il est donc probable que les mots formés sur le modèle d'*iciste* ne seront jamais en très grand nombre; néanmoins il m'a paru intéressant de relever celui-ci et de prévoir des formations analogues.

Henri Teulié.

Nouvelles bibliographiques

Nous avons donné dans notre avant dernier numéro (Voir p. 385.) la liste des pièces inédites contenues dans le complément du *Chansonnier de Bernart Amoros*, récemment découvert par M. Giulio Bertoni. Nous signalons aujourd'hui à nos lecteurs celles qui dans le *Chansonnier* sont attribuées à un auteur différent de celui qu'indique le *Grundriss* de Bartsch.

Comme la précédente, cette liste nous a été communiquée par M. Chabaneau. Les pièces marquées d'un astérisque sont déjà identifiées dans la table de M. G. Bertoni.

P. 255. Ricas Novas. — Ab marrimen doloiros e ab plor. (*Grundriss* 10. 1, A. de Belenoi.)

— 276. Guilliem de Cabestan. — Tant sui ferms e finz en amor. (*Gr.* 167,58, G. Faidit.)

— 278. Guilliem de Cabestan. — * Pos lo rius de la fontaina. (*Gr.* 262,5, Jaufre Rudel ?)

— 292. Aimeric de Rochafiza. — * Enaissim pren com fai al pescador. (*Gr.* 223, 3, Guillem Magret.)

— 296. Marchabrus. — En estiu can cridal jais. (*Gr.* 323, 17, Peire d'Alvernhe.)

P. 331. R. DE VAQUEIRAS. — D'un salutz voil entremetre (*Gr.* 281, 3, LAMB. DE BONANEL.)

— 337. R. DE VAQUEIRAS. — Si de trobar agues meillor razo. (*Gr.* 281,9, LAMB. DE BONANEL.

— 340. R. DE VAQUEIRAS. — Ben m'es plazen e cosezen. (*Gr.* 323,10, PEIRE D'ALVERNHE.)

— 344. UC DE PENA. — Anc per nul temps non donet jai. (*Gr.* 27,4, ARNAUT CATALAN.)

— 347. AIMERIC DE SARLAT. — Ja non creirai q'afanz ni cossirers (*Gr.* 9,11, AIM. DE BELENOI.)

— 349. AIMERIC DE PEGUILHAN. — L'adreitz solatz e l'avinenz compagnha. (*Gr.* 375,12, PONS DE CAPDOLH.)

— 357. UC BRUNEC. — Noit e jorn soi en pensamen. (*Gr.* 163,1, GARIN LO BRUN.)

— 359. UC BRUNEC. — Luecs es c'om si deu alegrar. (*Gr.* 376,1, PONS FABRE D'UZÈS.)

— 363. ALEGRETZ. — Bel mes quant la raina chanta. (*Gr.* 293, 11. MARCABRU.)

— 368. CERCAMON. — ' Pos nostre temps comenz' a brunezir (*Gr.* 330,13, P. BREMON RICAS NOVAS.)

— 423. R. DE BERBEZIU. — Lo gentz temps m'abeillis em platz, (*Gr.* 30,18, ARNAUT DE MAREUIL.)

— 425. R. DE BERBEZIU, — Si tuit li dol eil plor eil marrimen. (*Gr.* 80,41, B. DE BORN.)

— 428. BLACASSET. — Lo bel douz temps mi platz. (*Gr.* 97,6, BLACATZ.)

— 433. GUILLEM DE BERGADAN. — Arondeta, de ton chantar m'azir. (*Gr.* 461,28, *Anonyme.*)

— 436. ALBERTET DE SESTAIRON. — A mi non fai chantar folia ni flors. (*Gr.* 461,28, *Anonyme.*)

— 439. ALBERTET DE SESTAIRON. — Bel m'es oimais. (*Gr.* 461,42 (?) *Anonyme.*)

— 441. ALBERTET DE SESTAIRON. — Motz coratges s'es cambiatz. (*Gr.* 461,167, *Anonyme.*)

— 445. BERTRAN DEL BORN. — Cantlo douz temps d'abril. (*Gr.* 332,1, P. DE BUSSINHAC (?).)

— 458. BERNARTZ MARTIS. — Non sap chantar. (*Gr.* 262,3, JAUFRE RUDEL (?).)

— 459. BERTRAN DE PESSARS. — Mal vezem de novel florir. (*Gr.* 183,11, COMTE DE POITOU (?).)

— 460. BERTRAN DE PESSARS. — Cortes' amor voil comenzar. (*Gr.* 293,15, MARCABRU (?).)

— 469. LO MONGES DE MONTAUDO. — Qar non m'abeillis solatz. (*Gr.* 173,3, G. DE POICIBOT.)

P. 472. Arnaut de Retignac = de Tintignac, *Gr.* 34,1.
— 480. Giraut de Calenson. — Cella cui am de cor e de saber. (*Gr.* 243,2, A leis...)
— 484. Pistoleta. — Del bel dezir qe jois novels m'aduz. (*Gr.* 124,8, Daude de Pradas.)
— 490. Daude de Pradas. — El temps qel rossigniols s'esiau. (*Gr.* 124, en note.)
— 495. Perdigos. — Aissi com cel qe tem qe mortz l'aucia. (*Gr.* 30,5, Arn. de Mareuil.)
— 499. Jaufre Rudel. — *Ab la douzor del temps novel(a). (*Gr.* 183,1, Comte de Poitou.)
— 501. Giraudo lo Ros. — Pos fin' amors mi torn' en alegrier. (*Gr.* 168,1, G. de S. Leydier.)
— 515.[1] Raimon de Castelnou. — Mon chantar voil retrair' al criminal. (*Gr.* 335,37, P. Cardinal.)
— 516. Ricatz Bonomel, Fraire del Temple = Us Cavaliers del Temple. (*Gr.* 439.)
— 523. Guigo de Cabanes. — Guerr' e trebaill vei e afan. (*Gr.* 80,22, B. de Born.)
— 527. Lo fils d'en Bertran del Born. — Pos sai es vengutz Cardaillac. (*Gr.* 119,7, Dalfi d'Alvernhe.)

Dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (n° de déc. 99), sous le titre : *Les lois phonétiques*, M. Paul de Reul reprend la vieille question touchant les lois phonétiques. Sont-elles des « lois sans exceptions, des lois fatales, aveugles, comme les lois physiques? » Il pense qu'il n'en est rien, qu'elles ne sont pas à proprement parler des *lois*, mais des formules constatant, dans le langage, certains phénomènes physiques, limités dans le temps et l'espace. A côté de l'élément physique, il y a l'élément psychologique dont le rôle, à ses yeux, n'est pas moindre. Mais le langage n'est pas seulement « un phénomène psycho-physique. « Il est « surtout éminemment *social* », c'est même « le phénomène social type ». L'agent le plus important des modifications du langage est, d'après lui, l'« imitation».

La *Campana de Magalouna* a commencé depuis quelque temps la publication d'une série de chansons félibréennes avec musique. C'est une entreprise digne de tous les encouragements ; car, s'il est

[1] Ms. 525.

parfois difficile de se procurer les ouvrages des auteurs provençaux, cela devient à peu près impossible dès qu'il s'agit de morceaux de musique tirés généralement à un très petit nombre d'exemplaires et presque toujours épuisés. Un autre mérite de cette collection, c'est qu'elle coûte très bon marché ; chaque chanson imprimée sur beau papier, grand format, avec dessin, se vend 50 centimes (les numéros 1, 2 et 11, par exception 0 fr. 75). Il est à souhaiter qu'elle s'enrichisse rapidement de morceaux nouveaux ; lorsqu'elle comprendra les plus célèbres chansons de félibres et les airs populaires les plus connus, elle constituera un *Chansonnier provençal moderne* fort précieux.

En attendant nous donnons la liste des pièces qui ont paru :

1° *Las Erbetas*, cansou mount-pelièirenca. Paraulas et musica de E. Marsal. Le dessin qui représente une vendeuse d'*erbetas* criant sa marchandise au coin de la rue de la Coquille est encore de l'auteur. Marsal est en effet le modèle du parfait félibre : musicien, peintre et poète.

2° L'*Universitat de Mountpeliè*. Paraulas de H. Messine, musica de E. Béziers. En tête une composition de E. Marsal nous montre les illustrations de l'Université de Montpellier anciennes et modernes défilant devant la Faculté de médecine ; à un balcon des Montpelliérains d'aujourd'hui.

3° L'*Ange e lou Pastre*. Vièl nouvè poupulàri. Er counougut, noutat per Louis Combes de Mount-Peliè, avec un dessein de E. Marsal.

4° *La Raiolo*. Cansou d'Albert Arnavielle ; acoumpagnamen d'un Felibre-musicaire ; creado per Pousigue-Meyrel. Dessin de E. Marsal. Elle a été déjà publiée par la *Revue* (Voir : t. XXXIX, p. 373)

5° *A la font de St-Bertoumieu*. Paraulas de Gaussinel ; acoumpagnamen de G. Michel-Quatrefages. Dessin de E. Marsal.

6° *Lou Maset de Mèstre Roumiéu*. Cansoun. Paraulo de L. Roumiéu ; acoumpagnamen de L. Combes. Dessin de Eloy-Vincent : portraits-charge de félibres montpelliérains dansant la farandole.

7° *La Cansoun de la Coupo*. Paraulo de F. Mistral. Er de Micoulau Saboly. Dessin d'Eloy-Vincent.

8° *Flous e Passerous*. Paraulas d'Estièine Delmas ; musica de J-A. Fruchier. Dessin de A. Doumenq.

9° *Lous Cocha-vestits*. Pàraulas de Jousèp Soulet ; musica de J-A. Fruchier. Dessin de L. Dulac.

10° *Las Trelhas*. Er poupulari. Paraulas asengadas per L. Roumieux ; acoumpagnamen per J. Gitareu. (Piano, tambour e aubois). Dessin de E. Marsal.

11° *La Serenada sus l'Erau.* Roumança. Paraulàs de H. CASTELNAU; musica de TEISSOUNIÈRA, adoubada em d'un acoumpagnamen per BAUDELAIRE. Dessin de L. DULAC.

On peut se procurer ces chansons aux bureaux de la *Campana de Magalouna,* 33, rue de l'Aiguillerie, Montpellier.

Livres reçus

Arbure (Zamfir C.). — Basarabia in secolul XIX. — *Bucuresci, Carol Göbl,* 1899, in-8°. [790 p., 21 pl., 1 tabl. et 5 cartes].

[Publication de l'Académie roumaine.]

Brandza (D.). — Flora Dobrogeï. Ingrijită de **Sabba Stefanescu.** — *Bucuresci, Carol Göbl,* 1898, in-8°. [XII-491 p. et 1 portr.].

[Publication de l'Académie roumaine.]

Aubanel (Théodore). — Lou Rèire-Soulèu. Recueil de poèsies inédites réunies et publiées par LUDOVIC LEGRÉ. — *Marseille, Aubertin et Rolle,* 1899, in-8° carré. [279 p. et 1 portr.].

Camelat (Miquèu de). — Beline. Pouème gascou dap la traducciou de dret a dret per DSABIÉ DE CARDALHAC. — *Tarbe, Lescamela,* 1899, in-8°. [XX-152 p.].

[Fait partie de la *Bibliothèque de l'Ecole Gaston-Phébus.*]

Cassan. — *La Confrérie de la Sainte-Vraie-Croix de Montpellier, Les statuts romans 1264-1338,* dans les *Mélanges de littérature et d'histoire religieuses,* publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier. (Paris, Alph. Picard, 1899, in-8°), t. 1, pp. 519 à 541.

Cunha (Xavier da). — A epopéa das navegações portuguesas. Estrophes com traducções em italiano, hespanhol e francez por PROSPERO PERAGALLO, D. JOSÉ LAMARQUE DE NOVOA E JOSÉ BENOLIEL. — *Lisboa, Imprensa Nacional,* 1898, in-8°. [32 p.].

Eloy-Vincent (A.). — Je passe mon anatomie. Billevesée en VI scènes. — *Montpellier, Imp. Delord-Boehm et Martial,* 1899, pet. in-12. [24 p.].

Ercilla y Zùniga (D. Alonzo de). — L'Araucana, poème épique. Morceaux choisis, précédés d'une étude biographique, bibliographique et littéraire, suivis de notes grammaticales et de versification et de deux lexiques, par JEAN DUCAMIN. — *Paris, Garnier,* 1900, in-18 jésus. [XCII-344 p. et 1 carte].

[Fait partie de la collection publiée sous la direction de M. E. MÉRIMÉE.]

Estieu (Prosper). — Bordons pagans en lenga d'oc, am traduction francesa. — *Carcassona, Biblioteca de la « Revue Méridionale »*, 1899, in-8°. [32 p.].

Falgairolle (Prosper). — Un Nimois célèbre. Jean de Varanda et sa famille d'après les documents originaux inédits. — *Nimes, Imp. Clavel et Chastanier*, 1899, in-8°. [42 p.].

Gay (Maurice). — Cyprien d'Espourrin, poète béarnais (1698-1759). — *Toulouse, Privat*, 1899, in-8°. [94 p.].
[Extrait de la *Revue des Pyrénées*, t. XI.]

Haon (Gabriel). — A Matiu Lacrous. Poésie languedocienne dite à l'inauguration du monument Mathieu Lacroix, à la Grand'Combe (12 novembre 1899). — *Alais, Imp. Trintignan et Polge*, 1899, in-8°. [8 p.].

Jeanroy (A.). — Notes sur le Tournoiement des dames. — *Paris*, 1899, in-8°. [16 p.].
[Extrait de la *Romania*, t. XXVIII.]

Marian (Sim. Fl.). — Sĕrbătorile la Românĭ. Studiu etnografic. I. Cârnilegile: II. Păresimile. — *Bucuresci, Carol Göbl*, 1898-99, 2 vol. in-8°.
[Publication de l'Académie roumaine.]

Ott (André G.). — Etude sur les couleurs en vieux français.—*Paris, Bouillon*, 1899, in-8°. [XII-187 p.].

Poisson (Pierre). — L'éducation du peuple. Conférence donnée au Casino de l'Evêché, le 26 novembre 1899, sous la présidence de M. Antoine Benoist, recteur de l'Académie de Montpellier. — *Alais, Veyrière*, 1899, in-8. [34 p.].

Ritter (Eugène). — La Chanson de l'Escalade, en langage savoyard, publiée avec d'autres documents sur cette entreprise.— *Genève, Henry Kündig*, 1900, pet. in-8°. [67.].

Ritter (Eugène). — Glossaires et lexicographes genevois.— *Genève, H. Georg*, 1893, in-8°. [20 p.].
[Extrait du *Bulletin de l'Institut genevois*, T. XXXII.]

Suchier (Hermann). — Fünf neue Handschriften des provenzalischen Rechtsbuchs *Lo codi*. — *Halis, Typis orphanotrophei*, 1899, in-4°. [16 p. et 5 planches en phototypie].

Vigié (A.). — Coutumes inédites de Belvès (Dordogne).—*S. l. n. d.* in-8°. [32 p.].

CHRONIQUE

La chaire de philologie espagnole de l'Université de Madrid, créée récemment par M. Gamazo, vient d'être attribuée, à l'unanimité, après de brillantes « oppositions », au jeune érudit D. Ramòn Menéndez Pidal. Ce succès ne surprendra aucun de ceux qui connaissent ses œuvres, et il n'est permis à aucun hispanisant de les ignorer. Pour n'en citer qu'une, sa magistrale étude sur *La Leyenda de los Infantes de Larra* lui a valu les éloges sans réserves de M. G. Paris, dans le *Journal des Savants*, et de M. Morel-Fatio, dans la *Romania*. Ses travaux se recommandent par une vigueur de méthode, une sagacité et une sûreté de critique jusqu'ici inconnues de ses compatriotes ; par un style sobre et concis qui est une véritable merveille en Espagne.

Espérons que le nouveau professeur, qui est plein d'enthousiasme pour l'enseignement et animé d'une véritable ardeur apostolique, fera de nombreux disciples dignes de lui. Pour si nombreux qu'ils soient, ils trouveront à s'occuper dans le vaste champ encore à peu près inexploré de leur vieille littérature. Espérons surtout que son enseignement portera le dernier coup à la philologie métaphysique et oratoire qui n'a encore que trop d'adeptes dans son pays.

*
* *

Les Jeux floraux de l'*Escolo moundino* se tiendront à Toulouse, au mois de mai.

Des fleurs d'or, d'argent, des médailles et des objets d'art seront offerts aux lauréats.

Voici le programme : I. *Poésie languedocienne :* Chansons, contes, sonnets, etc., (80 vers au maximum).

II. *Prose languedocienne :* Contes, légendes, etc. (200 lignes au maximun).

III. Recueils de traditions populaires et vocabulaires locaux.

IV. Théâtre populaire.

Les dialectes admis au Concours sont le *languedocien*, l'*agenais*, le *quercinois*, l'*albigeois*, le *rouergat* et le parler du *pays de Foix*.

Les envois doivent être adressés au secrétaire-adjoint de l'*Escolo moundino*, à CASTANET, près Toulouse, avant le 30 avril 1900.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XLII.

Pages

ANGLADE (J.). — Notice sur un livre de comptes de l'église de Fournes (Aude) 236

ARNAVIELLE (A.). — *As mantenèires de Coulougno*..... 112

AUBANEL (TH.). — Poésies publiées par LUDOVIC LEGRÉ :

A Don Vitour Balaguer..... 297

— *L'Aragno* 298

— *Félis Gras*..... 299

— *Parla mut*..... 308

BLANC (A.).— *Narbonensia :* Changement de *i* provençal en *ie*. 89

— Passage de *g* et *j* à *y*..... 103

— Mystères Narbonnais 106

— Toponymie et étymologie populaire 393

CASTETS (F.). — *I dodici canti.* Epopée romanesque du XVIe siècle (suite)..... 44, 129, 276, 436, 536

CHASSARY (P.). — *Oh ! pousqué*..... 231

EXILAC (M. d'). — *Lou riou pouetsicou* (suite) 404

GRAMMONT (M.). — Etymologie : *Fressure* 471

GRAS (F.). — *Pèr li Jo flourau de Coulougno*..... 109

JEANROY (A.). — Deux fragments des Chansons d'*Antioche* et du *Chevalier au Cygne*..... 489

LAMBERT (L.). — Contes populaires du Languedoc (suite et fin)..... 114

PÉLISSIER (L.-G.). — Quelques lettres ducales de Louis XII. 345

STENGEL (E.). — Le chansonnier de Bernart Amoros (suite) 5,305,500

Pages

ULRICH (J.). — La traduction du Nouveau Testament en haut engadinois par BIFRUN. Evangile de saint Jean (suite et fin) 56, 301
— La traduction du Nouveau Testament en haut engadinois par BIFRUN. Actes des Apôtres..... 509
VIDAL (A.). — Les statuts et les coutumes de la commanderie de Saint-André de Gaillac 201
— Trois randonnées 425

BIBLIOGRAPHIE

Almanac patoues de l'Ariejo, 1899 (H. T.)..... 72
Annada lemouzina, 1899 (H. T)..... 73
Armana dóu Ventour en prouvençau (H. T.) 72
Armana prouvençau, 1899 (H. T.)... 72
AUBERTIN (CH.). — La versification française et ses nouveaux théoriciens (M. Grammont)..... 161
BEER (R.). — Zur Ueberlieferung altspanischer Literaturdenkmäler (J. Ducamin.).. 372
BRUCHMANN (K.). — Poetik. Naturlehre der Dichtung (M. Grammont.) 378
Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone : cartulaire de Gellone publié par P. ALAUS, l'abbé CASSAN et E. MEYNIAL. (*) 71
Complément du chansonnier de Bernart Amoros.....385, 566
DOTTIN (G.). — Glossaire des parlers du Bas-Maine (M. Grammont.) 472
GASTÉ (A.). — *L'Avaricieux*, comédie de Jacques Cahaignes (E. Rigal.) 283
GEHRT (P.). — Zwei altfranzösische Bruchstücke des Floovant (J. Anglade)..... 287
GUY (H.). — Essai sur la vie et les œuvres du trouvère Adan de le Hale (*) 170
JEANROY (A.). — La poésie provençale du moyen âge (H. T.) 74
LANCHETAS (D.-R.). — Explicación del verbo castellano actual según los principios y el método de la gramática comparada e histórica (J. Ducamin) 172

Pages

LEGRÉ (L.). — La botanique en Provence : I. Pierre Pena et Mathias de Lobel ; II. Hugues de Solier (H. T.) 171
LOESETH (E.). Observations sur le *Polyeucte* de Corneille.... 371
MIRET Y SANS (J.). Cartoral dels Templers de les comandes de Gardeny y Barbens (H. T.)..... 72
NIEDERLAENDER (J.). — Die Mundart von Namur (J. Anglade). 474
SCHUCHARDT (H.). — Romanische Etymologieen (M. Grammont)..... 564
TOINET (R.). — Quelques recherches autour des poèmes héroïques-épiques (E. Rigal)..... 562
VIGNAUX (A.). — Fillettes et Capitouls (H. T.).. 380
WAHLUND (C.). — Cent mots nouveaux. Modernismes en *-isme* et en-*iste*. (H. Teulié) 565

PÉRIODIQUES

ROMANIA, XXVIII, 1-2 (L. Constans).....
ZEITSCHRIFT FÜR ROMANISCHE PHILOLOGIE, 1896, 1897 (J. Anglade)..... 475

CHRONIQUE

Banquet offert à MM. Gaston Paris, Camille Chabaneau et P. Meyer, à Toulouse..... 291
Le centenaire de Jasmin..... 76
Concours de *l'Escolo moundino*..... 87, 500
— de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers..... 488
— de la Société des Langues romanes..... 391
— de la Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn..... 199
— de l'Université de Strasbourg (Prix Lamey)..... 391

Pages

Congrès des langues romanes à Montpellier..... 390
— des Sociétés savantes à Toulouse..... 176
Jeux floraux de Cologne..... 85
— de *l'Escolo moundino* de Toulouse..... 87
Trentième anniversaire de la fondation de la *Société pour l'étude des Langues romanes*..... 390
L'Université de Montpellier..... 82

Livres reçus..... 289-290, 389-390, 570-571

Nouvelles bibliographiques. 75-76, 287-288, 387-389, 568

Nouvelles..... 87-88, 198, 295-296, 392, 572

Errata..... 392

MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI (HAMELIN FRÈRES).

Widener Library
3 2044 098 636 897